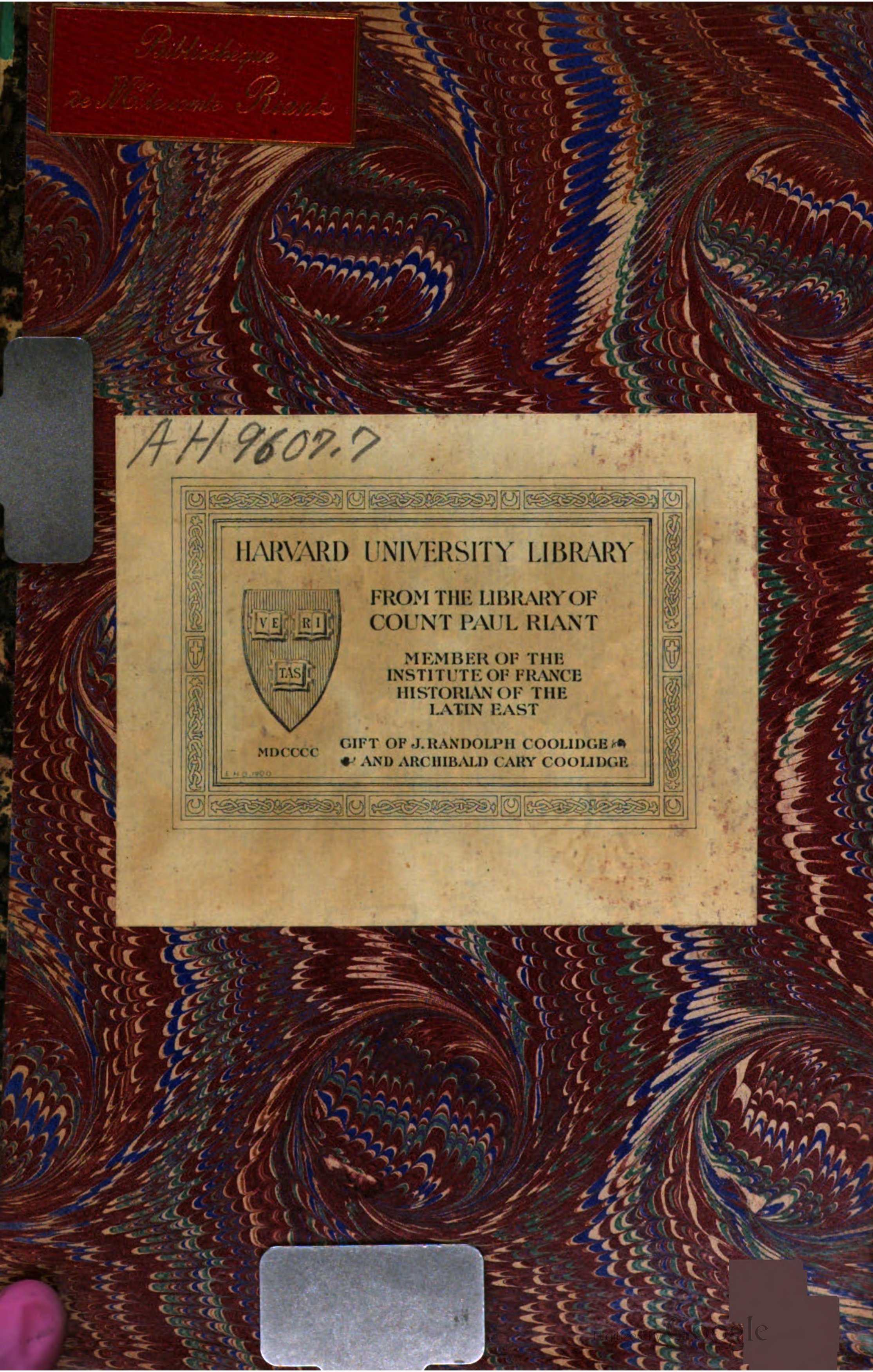
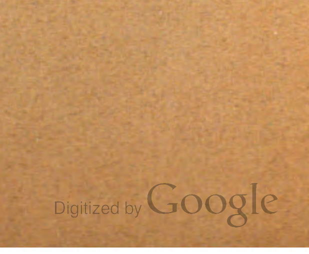
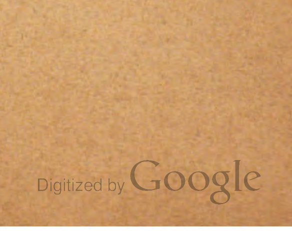
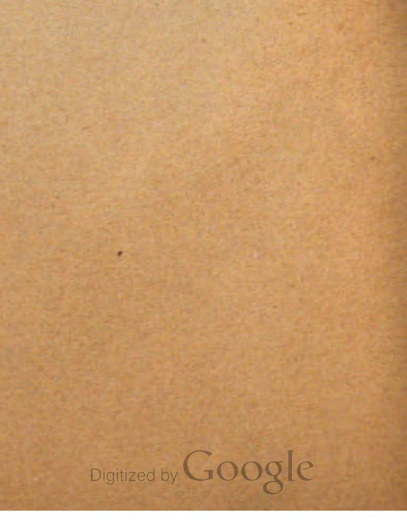

Bibliothèque de M. le Comte Riant
AH 9602.7
HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE




Digitized by Google




Digitized by Google

à Monsieur de Montreuil hommage de l'auteur
W. Brunet

RECHERCHES

SUR

LES ÉTABLISSEMENTS DES GRECS

EN SICILE

JUSQU'À LA RÉDUCTION DE CETTE ÎLE EN PROVINCE ROMAINE

PAR WLADIMIR BRUNET DE PRESLE

MÉMOIRE COURONNÉ EN 1842

PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

> Δεῖ τοῖς εὑρημένοις ἱκανῶς χρῆσθαι,
> τὰ δὲ παραλελειμμένα πειρᾶσθαι ζητεῖν.
>
> Aristote, Pol. VII, 9.

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLV

RECHERCHES

SUR

LES ÉTABLISSEMENTS DES GRECS

EN SICILE

SE TROUVE

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 56,

A PARIS.

RECHERCHES

SUR

LES ÉTABLISSEMENTS DES GRECS

EN SICILE

JUSQU'À LA RÉDUCTION DE CETTE ÎLE EN PROVINCE ROMAINE

PAR WLADIMIR BRUNET DE PRESLE

MÉMOIRE COURONNÉ EN 1842

PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

> Δεῖ τοῖς εὑρημένοις ἱκανῶς χρῆσθαι,
> τὰ δὲ παραλελειμμένα πειρᾶσθαι ζητεῖν.
>
> Aristote, Pol. VII, 9.



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLV

SUJET DU PRIX ORDINAIRE

PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES POUR 1842.

Tracer l'histoire des établissements formés par les Grecs dans la Sicile; faire connaître leur importance politique; rechercher les causes de leur puissance et de leur prospérité, et déterminer, autant qu'il est possible, leur population, leurs forces, les formes de leur gouvernement, leur état moral et industriel, ainsi que leurs progrès dans les sciences, les lettres et les arts jusqu'à la réduction de l'île en province romaine.

INTRODUCTION.

On a souvent été frappé des analogies que présente l'histoire des anciens peuples avec les révolutions physiques qui bouleversèrent notre globe durant les premiers âges, et dont les géologues cherchent, en sondant profondément le sol, à reconnaître la succession et les vicissitudes. Ce sont tantôt des races qui débordent et inondent de leurs migrations une partie de la terre; tantôt un état qui surgit, répand autour de lui la destruction, et, après un éclat passager, s'affaisse épuisé de ses propres efforts. Partout l'instabilité, mais, en même temps, une force de développement qui excite l'admiration et nous attache à ce terrible et grand spectacle. Placée en quelque sorte au centre du monde connu des anciens, la Sicile a ressenti presque toutes les commotions dont il fut agité, et nous offre, dans un champ restreint, un des sujets les plus variés d'observations et d'études. L'admirable fertilité de ce sol,

échauffé par les feux des volcans, a excité la convoitise de presque tous les peuples conquérants : Ibères, Sicules, Phéniciens, Hellènes, Gaulois même[1]. Enfin, les Romains l'absorbèrent dans leur empire, dont le démembrement devint le signal d'une nouvelle période de révolutions qui ramenèrent en Sicile les héritiers de tous ses anciens maîtres, sous les noms nouveaux d'Arabes, de Grecs, d'Espagnols, de Normands et d'Italiens.

Parmi tous les peuples qui ont occupé la Sicile dans l'antiquité, aucun n'a jeté plus d'éclat que les Grecs; et, grâce à la richesse de leur littérature, c'est à eux que nous devons le plus de documents historiques sur cette contrée, et sur les rivaux qu'ils y rencontrent. Outre les luttes qu'elles soutinrent contre les nations étrangères, les villes grecques de la Sicile, appartenant à des rameaux divers de la souche hellénique, se disputèrent souvent la suprématie; et leurs métropoles, épousant ces querelles, transportèrent dans cette nouvelle arène la lutte dont la rivalité de Sparte et d'Athènes avait déjà ensanglanté la Grèce. Que l'on joigne à ces guerres de peuple à peuple, de ville à ville, les révolutions intérieures de chaque état, où toutes les formes de gouvernement furent essayées, et firent surgir, comme il arrive dans les temps d'orages, des hommes remarquables par leurs vertus ou par leurs vices, on comprendra quel intérêt et quels utiles enseignements aurait offerts ce tableau tracé de la main

[1] Polyb. II, 7.

de quelqu'un des maîtres de l'histoire, d'un Thucydide ou d'un Polybe.

Mais aujourd'hui, après le naufrage d'une grande partie des productions de l'antiquité, les annales de la Sicile présentent de nombreuses et irréparables lacunes. Il est, en outre, tout un ordre de faits relatifs à l'organisation de la société, qu'un lecteur moderne aimerait surtout à trouver dans l'histoire d'un temps et d'un pays si différents des nôtres, mais que les Grecs, écrivant pour leurs contemporains, ont négligé de consigner, comme étant généralement connus et dépourvus d'intérêt. C'est seulement en recueillant et en rapprochant avec soin les faits épars dans les écrits des anciens, que l'on peut acquérir sur la population, sur l'économie politique et sur les constitutions, quelques notions élémentaires sans lesquelles les révolutions nombreuses de l'antiquité seraient pour nous d'insolubles problèmes.

Les historiens primitifs rapportent presque tous les événements à la volonté des dieux. Pour eux, le mauvais succès d'une entreprise, la chute d'un royaume, étaient toujours l'expiation d'un crime ou la suite d'un oracle dédaigné ou mal interprété. C'est ainsi qu'Hérodote explique l'issue désastreuse de l'expédition de Doriée en Sicile, par la raison qu'il s'était détourné de la route tracée par la Pythie. Plus tard, quand le sentiment religieux commence à s'affaiblir chez les Grecs, ils attribuent tout à l'influence de quelques hommes supérieurs. Alors ils se choisissent un héros,

le grandissent jusqu'à l'égal d'un dieu; rien ne résiste à son courage ou à sa fortune; et, en effet, l'homme qui sait inspirer cette confiance rencontre peu d'obstacles : témoin Timoléon, qui, avec les plus faibles moyens, brisa les chaînes d'acier[1] que Denys croyait avoir si bien rivées.

La plupart des historiens, plus jaloux d'étonner que d'instruire, ont retracé ces révolutions de la façon la plus frappante, sans essayer de pénétrer jusqu'au fond des choses. Thucydide, Aristote, Polybe sont peut-être les seuls qui, sans nier le rôle suprême de la Providence, ni l'influence du génie de quelques hommes, aient recherché les causes en quelque sorte matérielles qui devaient, un peu plus tôt ou un peu plus tard, amener des changements dans la constitution des états. L'histoire *pragmatique*, comme Polybe l'avait conçue, exige la réunion d'une grande justesse de vues et d'une exacte connaissance des faits, connaissance qu'il est difficile d'acquérir sur les relations des autres. Aussi serait-il souvent téméraire de chercher à rendre raison d'événements dont nous sommes éloignés de tant de siècles, et dont une partie échappe à nos investigations. On est forcé de se borner à discuter les récits contradictoires, à peser les témoignages, à dégager les faits de tout ce qui porte le cachet de l'ignorance ou de la passion, et à enregistrer ceux qui paraissent à peu près constatés. Cette simple tâche,

[1] Plutarque (Dion 7). Τοὺς ἀδαμαντίνους δεσμοὺς ἐκείνους, οἷς ὁ πρεσβύτερος Διονύσιος ἔφη δεδεμένην ἀπολιπεῖν τὴν μοναρχίαν.

dans l'état de désordre et de mutilation où nous sont parvenus les matériaux historiques relatifs à la Sicile, présente encore assez de difficultés pour que l'Académie ait provoqué un travail nouveau sur un sujet qui a déjà exercé bien des archéologues [1].

Nous n'avons pas eu la prétention d'écrire une histoire. Nous nous sommes borné à préparer des matériaux dont on pût faire usage avec confiance, et nous les avons disposés de la manière qui nous a semblé la plus commode pour les recherches et pour les travaux ultérieurs. Ce mémoire est divisé en trois parties. La première est consacrée à l'examen critique des sources historiques. Nous y passons en revue tous les écrivains qui s'étaient occupés de la Sicile, lors même que leurs ouvrages ne nous sont pas parvenus. Un tableau synoptique, en présentant leur ordre chronologique et la période que chacun avait embrassée, permet de suivre la voie par laquelle les faits nous ont été transmis. Dans la seconde partie, nous avons tâché de rétablir la série des événements depuis les premiers établissements des Grecs en Sicile, dans des temps voisins de la guerre de Troie, jusqu'à la conquête romaine. Ce résumé, que nous nous sommes fait une loi de tracer uniquement d'après les auteurs originaux et les monuments, est nécessairement plus ou moins développé, selon l'abondance ou la disette de documents authen-

[1] Il suffit de citer ici un des plus anciens, le Sicilien Fazello, dont les décades, *De rebus siculis*, publiées à Palerme en 1558, ont souvent été réimprimées depuis.

tiques légués par chaque époque. Nous n'avons pas voulu suppléer par des conjectures hasardeuses au silence de l'histoire, ni, d'un autre côté, élaguer des détails d'un intérêt secondaire, mais bien constatés. Les moindres faits de ce genre prennent quelquefois de l'importance en archéologie. Nous avons mieux aimé être sobre de réflexions; et, pour ne pas interrompre le récit, nous avons, autant que possible, rejeté les discussions et les citations dans les notes au bas des pages. Nous y avons transcrit les textes sur lesquels nous nous appuyons, lorsqu'ils étaient empruntés à des livres que l'on n'a pas toujours sous la main, ou lorsque ces textes nous paraissaient mériter un examen attentif.

La troisième partie de ce travail devrait être la plus importante; car nous nous étions réservé d'y traiter spécialement les questions de population, d'économie politique, de gouvernement, d'art et de littérature, dont quelques-unes ont été jusqu'ici à peine abordées. Mais, dans l'exécution de ce plan, nous avons reconnu notre insuffisance et la difficulté du sujet. Les résultats que nous présentons et qui ne répondent guère au nombre de volumes que nous avons compulsés, pourront être étendus par des recherches plus heureuses ou mieux dirigées. Toutefois, nous ne pensons pas qu'on puisse réunir sur le pays qui nous occupe autant de renseignements que sur le gouvernement et l'économie politique d'Athènes.

La Sicile a joué, à la vérité, un rôle important dans

les affaires de la Grèce; mais, tombée la première sous la domination romaine, elle a, moins que les autres états grecs, conservé les traces de sa nationalité. Comme nous le disions plus haut, sur presque toutes les questions relatives à l'organisation de la société, les historiens se taisent le plus souvent; et c'est dans les comédies, dans les plaidoyers des avocats ou dans les inscriptions, que l'on trouve des renseignements quelquefois aussi précieux qu'imprévus. Ces ressources manquent en général pour la Sicile. Son théâtre s'est perdu, sauf quelques maximes morales ou plaisantes; les discours de ses orateurs ne nous sont pas parvenus davantage, et les inscriptions fournissent très-peu de documents pour l'époque de son indépendance. Les précieux traités d'Aristote sur les républiques d'Agrigente, d'Himéra, de Syracuse, n'ont pas échappé à l'injure des temps, en sorte que nous sommes réduits trop souvent au résumé de Diodore de Sicile.

Cependant l'Académie n'a pas demandé seulement de tracer l'histoire des établissements des Grecs en Sicile; elle désire quelques vues sur les éléments de leur prospérité et sur les causes de leurs revers. Ce que nous avons dit sur les conditions à notre avis nécessaires pour porter un tel jugement, doit faire comprendre avec quelle défiance de nous-même nous abordons cette partie de notre tâche. Essayons toutefois, en parcourant rapidement ces longues annales, de fixer quelques points qui dominent cette histoire et permettent de saisir l'enchaînement de tant de révolutions.

« Un jour viendra, écrivait Platon aux amis de Dion[1], jour à la fois certain et funeste, où la Sicile n'entendra plus la voix d'aucun Grec, et sera devenue une province des Phéniciens ou des Opiques. » Cette prédiction du philosophe, malgré les brillantes victoires de Timoléon et d'Agathocle, malgré la sage administration d'Hiéron II, ne s'est que trop complétement réalisée. Plusieurs fois menacée de subir le joug des Carthaginois, qui ne furent arrêtés que par les remparts de Syracuse, la Sicile passa enfin sous la domination des Romains, ces descendants des Opiques. Comment les cités grecques, après s'être élevées à un si haut point de splendeur, sont-elles ainsi tombées? Est-ce une suite des hasards de la guerre, ou ces établissements portaient-ils dans leur sein un germe de destruction dont l'observateur attentif peut suivre le développement dans les diverses phases de leur histoire? Platon, dans son premier voyage à Syracuse, vit avec dégoût le genre de vie des Siciliens, leurs jours passés à table, leurs nuits de débauches, ces maisons élevées à grands frais, comme s'ils devaient vivre toujours, et cette prodigalité, comme s'ils devaient mourir demain[2].

[1] Platon, lettre VII. Nous citons ces lettres, quoique nous n'ignorions pas les doutes élevés sur leur authenticité. Toutefois, nous trouvons que les lettres VII et VIII ne ressemblent nullement à ces épîtres forgées par des sophistes sous les noms d'hommes célèbres. Il y a dans celles-ci un caractère d'élévation, de simplicité, et des faits assez précis pour faire admettre qu'elles sont au moins d'un des familiers de Platon, si elles ne sont pas de lui-même. Nous avons donc cru pouvoir, à l'exemple de Plutarque, faire usage des documents qu'elles renferment.

[2] Platon, lettre VII. — Ælien, *Hist. div.* XII, 29.

« Avec de telles mœurs, dit-il, ces états doivent passer par toutes les vicissitudes de la tyrannie, de l'oligarchie, de la démocratie, sans jamais se fixer; car ceux qui les gouvernent ne sauraient souffrir le seul nom d'un gouvernement juste et fondé sur l'égalité de la loi. » Mais ces mœurs qui s'opposaient à toute amélioration dans l'état, devaient provenir elles-mêmes des institutions qui, plus que l'influence du climat, rendent les peuples voluptueux ou tempérants. Cherchons donc ce qui avait ainsi pu corrompre ces laborieux colons, ces braves guerriers, qui avaient conquis et fertilisé la Sicile et l'avaient délivrée des barbares.

Lors de l'établissement, au VIIIe siècle avant notre ère, des principales colonies grecques en Sicile, cette île était occupée par des peuples de races diverses, inférieurs aux Grecs en civilisation, et qui n'étaient ni assez nombreux, ni assez unis pour leur opposer une résistance bien vive. Ils leur cédèrent les territoires les plus fertiles des bords de la mer, et se retirèrent dans les montagnes qui leur offraient des asiles inexpugnables. Les Carthaginois, adonnés surtout à l'exploitation des métaux et au commerce maritime, se rassemblèrent dans quelques comptoirs, et paraissent avoir vu d'abord sans jalousie l'établissement en Sicile d'un peuple agricole; car ce fut dans la culture des céréales, de la vigne et de l'olivier, que les Grecs eurent le bon esprit de chercher des éléments de prospérité, et la fertilité du sol ne trompa pas leur espoir. A défaut des témoignages précis de l'histoire, qui oublie le plus souvent les peuples

heureux, la preuve du rapide accroissement des cités grecques durant le siècle qui suivit la fondation de Syracuse, résulte des colonies nouvelles sorties du sein des premières comme autant de brillants satellites, et de l'arrivée de nouveaux colons attirés par les succès des premiers. Mais l'histoire de l'humanité présente rarement une longue période de calme. Les institutions s'altèrent, et quand les hommes souffrent, ils ont recours aux remèdes les plus violents. Les constitutions antiques n'admettaient pas aisément un grand nombre de citoyens. Le développement encore borné de l'industrie et l'existence de l'esclavage faisaient que le prolétaire trouvait difficilement une subsistance assurée dans un travail journalier. Les législateurs étaient donc obligés de veiller à maintenir, autant que possible, la population dans les limites fixées lors de la fondation d'une ville et de la répartition du territoire. Parmi les moyens employés pour arriver à ce but [1], et dont plusieurs révoltent aujourd'hui, le plus efficace et le plus irréprochable était l'envoi de colonies. Cet usage était utile à la nation entière, dont il étendait l'influence. Mais lorsque les barbares, comme les Grecs les nommaient, eurent pris assez de consistance pour opposer une résistance plus vive à cette expansion de la race hellénique, celle-ci, refoulée sur elle-même, s'agita violemment. Ainsi, en Sicile, quand toutes les côtes eurent été semées de villes grecques, quand Syracuse eut fondé Acres, Enna, Cas-

[1] Aristote, *Polit.* II, 7.

mènes; que Zancle eut envoyé des habitants à Himéra, aux confins du territoire des Élymes et des Égestains; que Naxos eut aussi cherché un établissement à l'extrémité de la côte opposée à Sélinonte; que Géla eut donné naissance à Agrigente, qui s'éleva sur les ruines de l'ancienne ville des Sicaniens, Camicus; que toutes ces villes ne pouvaient plus étendre leur territoire qu'aux dépens de leurs voisins : alors dut commencer pour les Grecs de Sicile un état de malaise. Les héritiers des premiers colons, restés en possession de la plus grande partie des terres, formèrent une aristocratie qui devint odieuse aux classes inférieures souffrantes. Quelques ambitieux profitèrent de cette disposition des esprits pour arriver au pouvoir absolu, en armant les pauvres contre les riches. Panætius en donna le premier l'exemple, en faisant massacrer les chevaliers et en s'emparant de la tyrannie de Léontini. Phalaris, Alcamène, Cléandre, Hippocrate, arrivés au pouvoir par divers stratagèmes, comprirent que le seul moyen de se maintenir était de tenir le peuple en haleine par des guerres dont les occasions ne manquaient pas, soit contre les Sicules et les Sicaniens, soit même entre Grecs. Les colonies arrivées simultanément en Sicile, appartenaient malheureusement à deux races diverses, les Doriens et les Ioniens. Pour nous, il semble que les différences qui les distinguaient n'étaient pas assez profondes pour les tenir si longtemps séparées; mais il arrive souvent que les rivalités sont plus vives entre les sectes qu'entre des religions tout à fait di-

verses; il en est de même entre les tribus d'un même peuple. Le prédécesseur de Gélon avait fait une guerre assidue aux villes chalcidiennes. Celui-ci entra dans la même voie, et, dès qu'il fut maître de Syracuse, travailla à y concentrer l'élite de la population des villes qui pouvaient devenir ses émules. Les Grecs se seraient probablement épuisés dans ces luttes intestines, si un danger menaçant n'avait fait taire, pour quelque temps, ces funestes rivalités. L'invasion simultanée des Perses en Grèce et des Carthaginois en Sicile réveilla ce sentiment de la nationalité commune, trop oublié depuis la guerre de Troie. Les Carthaginois, que le grand roi avait engagés à faire la guerre aux Grecs d'Occident, tandis qu'il soumettrait Athènes et Lacédémone, étaient des ennemis redoutables. Une révolution intérieure s'était opérée depuis quelque temps dans le sein de cette république. Une famille ambitieuse et puissante la poussait à la conquête des contrées où d'abord elle s'était contentée de simples comptoirs. Dédaignant le rôle de riches et paisibles fabricants, les Carthaginois employèrent les trésors amassés dès longtemps, à soudoyer des myriades de barbares libyens, ibères et campaniens. Dans cette circonstance, les Grecs de Sicile se montrèrent dignes de leurs frères des Thermopyles et de Platée. Ils s'étaient aguerris dans leurs luttes intestines; ils avaient ce courage qu'exalte et qu'ennoblit l'amour de la religion, de la patrie et de la liberté. Ils ne s'effrayèrent pas des hordes barbares; l'ardeur et la discipline l'emportèrent sur

le nombre. Un butin immense, des esclaves en foule, une paix longue et glorieuse, pendant laquelle les arts et la poésie jetèrent un vif éclat, furent le prix de cette victoire. Mais c'est une loi de la nature que l'apogée de toutes choses soit aussi le commencement de leur déclin. Cette prospérité, qu'entretenait la fertilité sans égale de la Sicile, et l'étendue de son commerce maritime, à l'abri désormais des Carthaginois et des Tyrrhéniens, introduisirent la corruption des mœurs. Les lois et la philosophie cherchaient inutilement à poser des digues à leur débordement. La religion ancienne ne concourait que faiblement à ce but. Ce n'est pas que, sous d'autre rapports, elle n'ait eu chez les Grecs une heureuse influence; elle garantissait l'observation des serments, réprouvait l'homicide, adoucissait les mœurs et favorisait le développement intellectuel. Mais l'intempérance et les plaisirs voluptueux purent s'autoriser d'exemples pris dans l'Olympe même. Les princes successeurs de Théron, de Gélon, d'Anaxilas, usèrent du pouvoir sans modération; les villes se soulevèrent et établirent des républiques où la démocratie eut beaucoup plus d'influence que dans leurs constitutions primitives. Il en résulta de grands troubles intérieurs. Les guerres recommencèrent aussi. Justement fiers de leur supériorité sur les étrangers, les Grecs poussaient ce sentiment à l'excès. En vain un barbare aurait-il adopté leur langue et leurs mœurs; il suffisait qu'un sang étranger coulât dans ses veines pour qu'on lui refusât le titre de citoyen. Les Sicules,

encore très-nombreux dans l'île, auraient sans doute adopté volontiers les usages des Grecs, s'ils avaient été admis à la participation de leurs droits; mais ceux-ci voulurent les asservir. Ils détruisirent leur métropole, l'antique Trinakia, persécutèrent leur roi Ducétius, leur imposèrent des tributs et s'aliénèrent ainsi des peuples qui les avaient puissamment secondés dans leurs guerres contre les Carthaginois. Le commandement en chef dont Gélon avait été revêtu établissait un lien entre les villes grecques, mais ce lien se trouva brisé par la chute de sa dynastie. Agrigente n'était pas disposée à reconnaître la suprématie de Syracuse: la lutte, que le poëte Simonide avait réussi à prévenir du vivant de Théron et d'Hiéron, éclata après la mort de ces princes, et moissonna plus de Grecs que n'en avait coûté la guerre contre les Carthaginois. Un gouvernement fédératif aurait pu seul concilier l'unité nécessaire pour résister aux étrangers, avec les formes républicaines auxquelles les Grecs tenaient tant. Ce système n'était pas inconnu à l'antiquité. La Crète en éprouvait les bienfaits; les villes d'Ionie avaient un lien semblable; les Achéens, dont la ligue devint si célèbre dans la suite, possédaient cette institution, au dire de Polybe, dès la plus haute antiquité; et c'est d'eux que les villes de la Grande-Grèce l'avaient empruntée. Mais elle dura peu de temps en Italie et ne s'établit point en Sicile[1]. La différence des races, dont

[1] Lors de la première expédition des Athéniens en Sicile, en 424, les députés de toutes les villes réunies à Géla y délibérèrent sur leurs inté-

nous avons déjà parlé, était un obstacle insurmontable et ramena des divisions qui attirèrent les Athéniens, d'abord comme auxiliaires des Chalcidiens, et bientôt avec des projets de conquête. Cette guerre eut un grand retentissement, et Syracuse fut exaltée de sa victoire sur le peuple le plus célèbre de la Grèce. Cependant, il y avait des pronostics fâcheux pour les Syracusains dans ce succès, longtemps douteux, et dû peut-être autant au secours de leurs alliés ou aux fautes de leurs ennemis qu'à leurs propres efforts. L'affaiblissement des colonies grecques de la Sicile devint bientôt manifeste. Une seconde invasion punique dirigée contre elle ne rencontra presque pas de résistance. Sélinonte, Himéra, Agrigente, Géla, tombèrent successivement. Les citoyens de ces villes se défendirent avec le courage du désespoir; mais ils n'avaient plus l'habitude des fatigues de la guerre. Qu'attendre de miliciens, comme ceux d'Agrigente, auxquels on était obligé de défendre, quand ils étaient de garde, d'avoir plus d'un matelas, d'une couverture, d'une toison et de deux oreillers [1]. Autour de ces temples magnifiques, dont les richesses excitaient l'avidité des barbares, il n'y avait que des remparts depuis longtemps négligés et qui tombaient en ruines; et puis la population se com-

rêts communs, et leur accord obligea la flotte athénienne à se retirer. Un tel résultat aurait dû faire apprécier l'utilité de semblables congrès; mais le peuple, habitué à tout décider dans ses assemblées, ne déléguait pas volontiers ses pouvoirs. (Voyez Thucydide, IV, 58.)

[1] Diodore, XIII, 84. Μή τις ἔχῃ πλεῖον τύλης καὶ περιςρώματος καὶ κῳδίῳ καὶ δυοῖν προσκεφαλαίων.

posait, en grande partie, de domiciliés, de négociants étrangers, d'esclaves, auxquels il était indifférent de changer de maîtres. Les généraux qui avaient essayé de tenir la campagne, ne montrèrent qu'impéritie et trahison. Un homme surgit à Syracuse, qui se fit l'organe de l'indignation publique. Denys, courageux devant l'ennemi, était orateur violent dans l'assemblée du peuple ; il obtint le pouvoir absolu dont Gélon avait été revêtu, et mit sur pied, en peu de temps, une armée formidable. Cependant, il n'empêcha point la chute de Géla; on l'accusa même d'avoir volontairement causé la ruine de cette ville, pour concentrer à Syracuse toutes les forces de la Sicile. Le règne de Denys, qui, pendant près de quarante ans, soutint, avec des alternatives de succès et de revers, la lutte contre Carthage, a été l'objet des jugements les plus divers; et les modernes y ont apporté parfois autant de passion que les contemporains, parce qu'il y a là une de ces questions qui se représentent à toutes les époques: celle des avantages de la république ou de la monarchie. En présence de l'invasion étrangère, les républiques divisées de la Sicile s'étaient montrées impuissantes, tandis que Denys parvint à réunir toutes leurs forces en un faisceau. Son énergique volonté entoura Syracuse de remparts gigantesques, créa des flottes de trois cents navires, mit sur pied les armées les plus nombreuses et les mieux équipées qu'on eût encore vues. Mais ses cruautés amassaient contre lui tant de haines, qu'au premier échec, l'édifice de sa puissance s'écroulait, et il ne fallait

rien moins que sa persévérance pour triompher de ces obstacles du dehors et de l'intérieur. A sa mort, la monarchie de Syracuse passait pour la plus puissante de la Grèce; mais, sous cet éclat trompeur, de nouveaux germes de destruction s'y étaient développés. L'un des plus funestes fut l'emploi des troupes mercenaires. La grandeur de la lutte que la Sicile avait eue à soutenir contre les Carthaginois avait déjà déterminé Gélon à entretenir des mercenaires grecs ou même barbares. Denys augmenta leur nombre. Il avait pour cela deux motifs: d'abord sa défiance contre les citoyens, toujours prêts à tourner leurs armes contre son pouvoir usurpé; ensuite la difficulté de les tenir longtemps éloignés de leurs foyers. La création d'une armée nationale permanente aurait concilié les nécessités de la guerre et les intérêts de la liberté; mais le tyran préférait des mercenaires entièrement dévoués à celui qui les soldait.

Ces étrangers, la plupart Campaniens, étaient au nombre de plus de dix mille, et Denys leur donna quelquefois en payement les terres les plus fertiles. Agathocle suivit cet exemple. Il persécuta surtout les chevaliers, aristocratie belliqueuse et impatiente du joug, de sorte que l'esprit militaire alla s'affaiblissant de plus en plus à Syracuse qui, dans les dernières années de son existence, tyrannisée par les mercenaires qu'elle avait appelés à sa défense, était également incapable de les seconder dans la guerre, ou de les contenir dans la paix, et ressemblait à un vieillard dominé par des serviteurs insolents.

Pendant que Denys appesantissait sa tyrannie sur Syracuse, les villes grecques soumises aux Carthaginois, qui cherchaient à capter leur affection, s'habituaient à un joug étranger. Un autre mal profond, qui fit de grands progrès sous ce règne, fut la corruption des mœurs. Hiéron avait déjà provoqué les délateurs; Denys, encore plus soupçonneux, prenait ombrage de tout homme de cœur. Quoique de mœurs assez graves, il encourageait par calcul l'immoralité et s'entourait d'hommes ruinés par les débauches et le jeu. Ces exemples portèrent leurs fruits dans sa propre famille[1]. Denys le Jeune, après avoir flotté quelque temps entre le goût de la philosophie et l'attrait des plaisirs sensuels, céda à l'influence des habitudes perverses dans lesquelles il avait été nourri, et se plongea, ainsi que ses frères, dans les plus ignobles orgies. Cette cour, qui avait été un instant le rendez-vous des hommes les plus éminents dans les lettres et les sciences, resta livrée aux parasites et aux baladins. A la chute du prince, toute cette troupe prit sa volée vers l'Orient et vint s'abattre autour de la table d'Alexandre, qui, vainqueur de Darius, commençait à s'abandonner au luxe de l'Asie[2]. Aux noces de ce prince et de ses

[1] Théopompe, fr. 146. — Plut. *Apophth.* Denys le Jeune avait, du vivant de son père, corrompu une femme mariée. — «Quand m'avez-vous vu faire des choses semblables?» lui dit son père. — «Vous n'étiez pas fils de roi,» répondit le jeune prince. — «Si vous continuez, vos fils ne le seront pas non plus,» reprit le vieux Denys.

[2] Athénée, XII, 538 : *Καὶ ἐκ τοτε οἱ πρότερον καλούμενοι Διονυσιοκόλακες, Ἀλεξανδροκόλακες ἐκλήθησαν.*

capitaines brillèrent, parmi les faiseurs de prestiges, Scymmus de Tarente et Philistide de Syracuse. Là aussi se trouvait un nommé Cléon, Sicilien; *non ingenii solum, sed etiam nationis vitio adulator*, dit Quinte-Curce[1]. Ce fut lui qui proposa le premier de décerner à Alexandre les honneurs divins. Tandis que la conduite de ces hommes et celle de Denys à Corinthe achevaient de décrier les mœurs des Syracusains, Timoléon, reprenant la tâche à laquelle Dion avait succombé, essayait de les retremper en leur rendant la république. Ils en jouirent en affranchis[2] et ne surent pas la conserver. Agathocle, arrivé comme Denys au pouvoir absolu par la démagogie, l'emportait sur ce prince en cruauté comme en génie. Ses guerres contre les bannis de Syracuse, contre Agrigente, ses victoires mêmes épuisèrent la Sicile. Il fit voir que Carthage était vulnérable au cœur; mais les Romains seuls profitèrent de la leçon; et ses conquêtes en Épire n'eurent pour résultat que d'enseigner à Pyrrhus le chemin de la Sicile. Après un temps d'anarchie, pendant lequel Syracuse put regretter la tyrannie d'Agathocle, elle se reposa sous l'autorité paternelle d'Hiéron II. Le sol n'avait rien perdu de sa fécondité, et la paix ramena l'abondance. Mais les Grecs n'étaient plus ce qu'ils avaient été du temps de l'ancien Hiéron, et cependant ils ne purent rester témoins impassibles de la lutte entre Rome et Carthage. Divisés

[1] Quinte-Curce, l. VIII, 5.

[2] Timoléon lui-même fut en butte aux attaques des démagogues. Ἔπει δ' ἔχρῆν, ὡς ἔοικε, dit Plutarque, *οὐ μόνον πᾶσι κορυδαλοῖς λόφον ἐγγίνεσθαι, κατὰ Σιμωνίδην, ἀλλὰ καὶ πάσῃ δημοκρατίᾳ συκοφάντην.*

eux-mêmes sur le parti qu'ils devaient embrasser, ils se jetèrent entre ces deux terribles athlètes. Ils ne pouvaient manquer d'être terrassés ou par l'un ou par l'autre, et la prise de Syracuse ne fut qu'un épisode de cette guerre. Carthage et Rome sont les plus prodigieux exemples de ce système qui tendait à concentrer l'empire du monde dans une seule ville. Les tyrans de Syracuse semblent avoir quelquefois conçu la même ambition; mais ni la démocratie, ni le pouvoir d'un seul n'offrent assez de stabilité pour suivre un pareil plan. Il fallait pour cela l'étroite alliance de la noblesse et du peuple, dont l'influence était si habilement combinée dans la constitution romaine. Syracuse, au contraire, passa toujours de la liberté illimitée au pouvoir absolu, pour retomber dans la tyrannie. Dion essaya vainement d'y introduire ces pouvoirs balancés de la royauté, du sénat et du peuple, dont Lacédémone présentait l'exemple, et que les philosophes de l'Académie, du Lycée et de l'école de Pythagore, Platon, Aristote, Hippodame, s'accordent à louer. Mais ni les princes, ni le peuple ne consentirent à limiter leur autorité.

Les Grecs de Sicile furent les premiers soumis aux Romains, et les premiers aussi dont les mœurs réagirent sur celles de leurs vainqueurs; ainsi le cercle de leur influence se trouva recevoir une extension qui donne plus d'intérêt à l'étude de cette contrée.

C'est de la Sicile, où ils étaient venus d'abord acheter le blé dès le temps de Gélon, que les Romains reçurent les premiers architectes qui décorèrent leurs temples,

Damophile et Gorgasus. Ils lui empruntèrent une partie de ses cérémonies religieuses, celles de Vénus Érycine et de Cérès d'Enna. Les trophées de Marcellus introduisirent à Rome, au regret de Fabius Maximus, les premiers chefs-d'œuvre des arts, pour lesquels on vit plus tard Verrès concevoir une passion désordonnée. C'est de la Sicile que Messala rapporta le premier cadran solaire que l'on vit à Rome[1], et les machines d'Archimède, dont les Romains avaient éprouvé la puissance, leur fit apprécier l'étude des sciences. Ils demandèrent aussi des modèles à la littérature des Siciliens. Épicharme, Évhémère et Archestrate eurent pour traducteurs Plaute, Ennius, Varron. Malgré le dédain affecté des Romains pour les Grecs, la société de Rome dut se modeler à plusieurs égards sur celle de Syracuse, surtout pendant l'alliance avec Hiéron[2].

Nous voudrions pouvoir rassembler ici les traits caractéristiques des Grecs de Sicile. L'antiquité nous parle d'un tableau dans lequel Parrhasius avait peint le peuple d'Athènes, et l'on se demande vainement comment l'artiste avait pu réunir, dans un cadre étroit, les traits si variés, si mobiles, de ce peuple tour à tour héroïque et futile, si policé et pourtant quelquefois si cruel, assemblage, en un mot, de tant de vertus et de tant de vices. La même difficulté existe pour qui veut

[1] Ce cadran, enlevé à Catane l'an de Rome 491, ne convenait pas au méridien de Rome et marquait inexactement les heures. Cependant les Romains s'en servirent pendant 99 ans. (Pline, l. VII, 60.—*Censorinus de die Natali*, c. 23.)

[2] C'est de Sicile que l'usage des barbiers fut introduit à Rome. (Pline, l. VII, 59.)

peindre les Siciliens et surtout les Syracusains, qui, malgré leur origine dorienne, ressemblent beaucoup aux Athéniens. Les Siciliens passaient pour subtils, même parmi les Grecs. Ils furent les inventeurs de l'éloquence banale du barreau. Tour à tour flatteurs ou caustiques, mais toujours ingénieux et plaisants [1], ils trouvaient jusque dans leurs malheurs l'occasion de bons mots [2], et, quand ils avaient payé leur dernière obole, ils riaient du tyran qui ne trouvait plus rien à prendre [3]. Les tables de Sicile étaient devenues proverbiales [4]. On dit qu'un des compagnons d'Archias, le fondateur de Syracuse, vendit son lot de territoire pour un gâteau de miel [5]. Cette anecdote n'est peut-être qu'un trait de satire du mordant Archiloque, mais il suffit de lire les fragments de leur théâtre pour voir quelle importance les Syracusains attachaient à un bon repas qu'ils savaient assaisonner d'amusants propos. Ils inventèrent ou du moins ils portèrent bien près de la perfection le mime et la comédie. Nulle part les fêtes n'étaient si nombreuses et si longues. Ils remplissaient les théâtres ou célébraient joyeusement leurs dieux, tandis que les ennemis menaçaient leur remparts, et ils se livraient, avec la même ardeur, aux plai-

[1] Cicéron, *Brutus*, XII, 46: *de Oratore*, II, 54.

[2] Cicéron, *Verr.* IV, 43: «Nunquam tam male est Siculis quin «aliquid facete et commode dicant.»

[3] Plut. *Apophth.* (*in Dionys. seniore*, S 5): Ἐπεὶ δὲ προστάξας πλείονα, γελῶν ἤκουσεν αὐτοὺς καὶ σκώπτειν ἐν ἀγορᾷ περιιόντας, ἐκέλευσε παύσασθαι. Νῦν γὰρ οὐδὲν ἔχουσιν, εἶπεν, ὅτε καταφρονοῦσιν ἡμῶν.

[4] Σικελικὴ τράπεζα· ἐπὶ τῶν ἄγαν τρυφηλῶν. (Arsenii *Violetum*, éd. Walz, p. 428.)

[5] Athénée, IV, 117.—Archiloque, fr. CXXVI de l'édition Siebel, p. 233.

sirs et aux combats. Dans l'ivresse de la victoire, ils se montrèrent quelquefois impitoyables pour les vaincus, et les discordes civiles ensanglantèrent souvent les rues de Syracuse. Peut-être les rapports trop fréquents avec les barbares avaient-ils rendu les Siciliotes plus sanguinaires que les autres Grecs; cependant, on ne trouve pas chez eux de cette cruauté froide, de ces supplices odieux usités chez les Africains. Pour eux, ils cédaient à l'impulsion du moment; aussi, étaient-ils toujours prêts à se révolter contre leurs maîtres; toujours prêts à se laisser de nouveau prendre aux beaux discours des démagogues. Au milieu de ces révolutions, ils surent pourtant former et maintenir un code de sages lois civiles et administratives, dont les Romains adoptèrent une partie. Enfin, dans les lettres, les sciences et les arts, ils ne le cédèrent à aucune autre partie de la Grèce, produisirent quelques génies de premier ordre, comme Stésichore, Empédocle, Archimède, et attirèrent chez eux les hommes les plus distingués.

Tels sont les principaux traits du caractère de ces Grecs de Sicile dont nous avions à retracer l'histoire politique et morale, sujet dont l'intérêt varié nous a soutenu dans ce travail de longue haleine. Puisse cet intérêt, si nous avons été assez heureux pour ne pas l'affaiblir, faire passer les lecteurs sur l'aridité de quelques discussions nécessaires et sur les imperfections que nous n'avons pas réussi à faire disparaître! En livrant à l'impression le mémoire que nous avions soumis au jugement de l'Académie, et qu'après sa dé-

cision favorable il nous a été accordé de publier à l'Imprimerie royale, nous ne nous faisons pas illusion sur tout ce qu'il laisse à désirer pour justifier de si honorables suffrages; mais nous espérons qu'ils protégeront cette étude consciencieuse contre les rigueurs de la critique. Nous invoquons aussi en notre faveur l'autorité d'un ancien historien de la Sicile, selon lequel, dans la tâche difficile de démêler la vérité au milieu des ténèbres des anciens âges, on doit excuser quelques erreurs. *Δεῖ γὰρ οἶμαι* (dit Diodore) *τοὺς συγγραφεῖς ἐν μὲν τοῖς ἀγνοήμασι τυγχάνειν συγγνώμης, ὡς ἂν ἀνθρώπους ὄντας καὶ τῆς ἐν τοῖς παρῳχημένοις χρόνοις ἀληθείας οὔσης δυσευρέτου.*

ERRATA.

Page 41. Aucilis *lisez* Acilius.

82. ΔANKEL *lisez* ΔANKLE.

115, lig. 2, *ἐπὶ γεγραμ...* *lisez* *ἐπιγεγραμ...*

138, note, *τρίποθ'* *lisez* *τρίποδ'*.

165, note, 2ᵉ colonne, *Ῥηγῖν οι* *lisez* *Ῥηγῖνοι*.

270, note, 2ᵉ colonne, ligne 5, *μὴν* *lisez* *μὲν*.

296, Phéristus de Géla *lisez* Phéristus d'Élée.

307, note, *ζουγνῖται* lisez *ζευγνῖται*.

383, Lyssus, *lisez* Issa.

444, description *lisez* inscription.

445. La note 2 se rapporte à *Cousinery*, reporté à la page suivante.

RECHERCHES

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS DES GRECS

EN SICILE.

PREMIÈRE PARTIE.

SOURCES HISTORIQUES.

Dès que l'on essaye de pénétrer un peu avant dans l'étude de l'antiquité, on découvre, avec admiration et regret, quelle foule d'écrivains la Grèce avait produits dans toutes les branches des connaissances humaines. Si le temps ne nous en avait envié la meilleure partie, non-seulement nous possèderions d'immenses documents sur les destins de la Sicile, mais, dans cette longue série d'auteurs, nous pourrions suivre les modifications successives que subit en Grèce la manière d'écrire l'histoire, et les aspects divers sous lesquels elle fut envisagée.

Après les poëtes, qui seuls avaient d'abord le privilége de conserver la mémoire des événements, de même qu'ils étaient les interprètes de la morale, des lois et des sciences, vinrent les premiers logographes, qui se bornèrent à raconter, dans leur langage terre à terre, ce que d'autres avaient chanté, dépouillant la poésie de son rhythme, et non de

ses fictions. Tels furent, dans la Grèce orientale, Cadmus de Milet, Phérécyde, Acusilaüs; tel paraît avoir été, pour la Grande-Grèce et la Sicile, Hippys de Rhégium, antérieur, à ce que l'on croit, à Hellanicus. La Grèce produisit ensuite le père de la véritable histoire, qui sut rendre son récit attachant comme un poëme, Hérodote, parfois crédule, mais ami de la vérité, pour la recherche de laquelle il ne négligeait ni informations ni voyages. Son contemporain Antiochus de Syracuse, autant qu'il est permis d'en juger sur de courts fragments et d'après les éloges des anciens, avait présenté avec candeur, sous une forme simple et naïve, des recherches sérieuses sur la Sicile et l'Italie.

Bientôt après, Thucydide, d'abord mêlé aux affaires publiques dans le temps où la Grèce était le plus agitée, anima l'histoire des vives impressions qu'il avait ressenties. On assiste avec lui aux combats de terre et de mer, aux délibérations de la place publique, où tantôt les démagogues, tantôt les éloquents députés des villes grecques cherchent à entraîner les suffrages. Philistus, qui, de son côté, joua dans les révolutions de Syracuse un rôle si actif, prenant Thucydide pour modèle, et digne parfois de lui être comparé, avait écrit en homme politique les annales de son époque et des temps antérieurs. Mais, s'il était bien instruit des affaires de son pays, on ne peut toujours compter sur son impartialité en tout ce qui touche aux questions débattues entre les peuples et les rois. L'histoire était devenue un plaidoyer; aussi trouve-t-on souvent, dans la suite, deux écrivains principaux pour chaque époque, comme Callias et Timée pour le règne d'Agathocle; Fabius Pictor et Philinus pour les premières guerres puniques. Trop souvent aussi elle fut un texte de déclamations où l'écrivain, se

substituant aux personnages en scène, leur prête ses propres pensées. De là ce grand nombre de harangues que, à l'imitation des Grecs, Tite-Live s'est cru obligé d'insérer dans son récit, et que nous donnerions volontiers, malgré leur mérite oratoire, pour quelques documents, comme le texte d'un traité de paix, une lettre authentique, enfin de ces détails positifs qui portent avec eux la conviction. Mais Polybe est le seul Grec dont nous puissions citer une histoire pragmatique. Nous avons le regret que la Sicile n'ait pas produit un écrivain aussi judicieux, et qu'il n'ait eu à s'en occuper que d'une façon accessoire.

Quand le domaine de l'histoire agrandi fit sentir la nécessité d'en mieux coordonner les diverses parties, les auteurs qui entreprirent successivement la tâche difficile de former un ensemble de tant de traditions différentes, Éphore, Théopompe, Timée, accordèrent toujours, dans leurs compositions, une place importante à la Sicile. Le premier, qui s'était attaché principalement aux temps primitifs de la Grèce, consacrait à chaque contrée un livre particulier. Théopompe, par des digressions un peu trop étendues, faisait entrer toute l'histoire de son temps dans les Philippiques, dont Justin nous a conservé une esquisse. Timée de Sicile, que ses préventions aveuglaient souvent, a racheté ce défaut par l'ordre chronologique qu'à l'aide des olympiades il avait su introduire dans son livre. Diodore de Sicile, profitant des travaux de tous ses devanciers, composa un ouvrage digne du nom de *Bibliothèque historique* dont il l'a décoré, et qui, grâce à la partialité naturelle qui l'a fait s'étendre davantage sur son pays natal, pourrait tenir lieu d'une partie des historiens de la Sicile, si nous avions son ouvrage entier. Après ces vastes compilations, vinrent les

faiseurs d'abrégés, puis les faiseurs d'extraits, tels qu'Ælien, Athénée, Polyen, Suidas. C'est dans ces derniers ouvrages que nous sommes trop souvent réduits à chercher les débris des annalistes anciens que nous avons perdus. Pour reconnaître ce qui appartient à chacun d'eux, pour le classer et pour apprécier le degré de confiance que nous pouvons leur accorder, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les écrivains que nous venons de citer rapidement, et sur quelques autres encore qui avaient traité les mêmes sujets. Sans vouloir donner des notices complètes, dont la place est dans l'histoire littéraire, nous nous sommes attaché à marquer l'époque où chaque auteur a vécu, le temps qu'il a embrassé dans son ouvrage, les sources où il peut avoir puisé, et les emprunts que ses successeurs lui ont faits à leur tour.

§ I. HIPPYS DE RHÉGIUM.

Hippys de Rhégium [1] est le premier, selon Suidas [2], qui ait écrit l'histoire de la Sicile. Il florissait du temps des guerres persiques, par conséquent sous le règne d'Anaxilas; il avait composé des annales, un ouvrage sur la colonisation de l'Italie et des Sicéliques, en cinq livres, dont plus tard

[1] On trouve ce nom écrit Ἵπυς, Ἵππυς, Ἵππευς, Ἱππίας. Antigonus, dans le livre *De mirabilibus*, cite, à l'occasion du cratère des dieux Palices, en Sicile, un Hippon de Rhégium qui probablement n'est autre qu'Hippys. Les noms d'homme terminés en *ις* étaient communs en Sicile et dans la Grande-Grèce. (Voy. M. Raoul-Rochette, *Lettre numismatique à M. le duc de Luynes*, p. 28 et 34.) On y disait *Lysis*, *Phintis*, au lieu de *Lysias*, *Phintias*. Ces noms sont aussi quelquefois terminés en *υς*, comme Τῆλυς, prince de Sybaris.

[2] Suidas: Ἵπυς, *ῥηγῖνος ἱστορικὸς, γεγονὼς ἐπὶ τῶν περσικῶν· καὶ πρῶτος ἔγραψε τὰς σικελικὰς πράξεις ἃς ὕστερον Μύης ἐπετέμετο, κτίσιν Ἰταλίας, Σικελικῶν βιβλία ε', χρονικὰ ἐν βιβλίοις ε', ἀργολικῶν* [ou *ἀστρολογικῶν?*] *γ'*.

Myès fit un abrégé. Plutarque cite, d'après Phanias d'Érésos, l'histoire d'Hippys de Rhégium, à l'occasion des opinions cosmographiques de Pétron d'Himéra [1], ce qui montre que cet historien ne traitait pas seulement des temps héroïques et fabuleux de la Sicile, mais qu'il descendait jusqu'à l'époque des colonies grecques. L'autorité d'Hippys est alléguée par Ælien [2], Athénée [3], Étienne de Byzance [4], Antigonus de Caryste [5], Zénobius [6] et par quelques scholiastes [7], mais peut-être seulement d'après des citations plus anciennes; car il paraît que les ouvrages d'Hellanicus, d'Antiochus de Syracuse et de Philistus, firent tomber le sien dans un oubli presque complet.

Selon l'auteur du Relevé des olympiades [8], Rhégium aurait produit avant Hippys, et dès la LXIII[e] olympiade, un chronographe nommé Théagène, cité quelquefois par Eusèbe et Tatien. Il est probable qu'il s'était occupé de la Sicile et que son concitoyen Hippys avait profité de ses travaux, de même que celui-ci dut servir, à son tour, de guide à Antiochus.

§ II. HÉRODOTE.

Nous dirons peu de mots sur Hérodote, dont l'admirable ouvrage a été l'objet des études les plus variées et les plus

[1] Plut. *De defecta oraculorum*: Ἵππυς δὲ ὁ ῥηγῖνος (οὗ μέμνηται Φανίας ὁ ἐρέσιος) ἱστορεῖ δόξαν εἶναι ταύτην Πέτρωνος.....

[2] Ælien, *De nat. anim.* l. IX, 83.

[3] Athénée, I, 31.

[4] Au mot Ἀρκάς.

[5] *De mirabil.* c. 133, ed. Westermann.

[6] Zenob. *Parœm.* III, 42. Ἵππυς ἐν τῷ περὶ χρόνων.

[7] Schol. d'Euripide, *Médée*, v. 9, où ce nom est écrit Ἵππευς ὁ ῥηγῖνος, et schol. d'Aratus, *Phæn.* 172, où on lit Ἱππίας dans les anciennes éditions.

[8] Ὀλυμπιάδων ἀναγραφή. — Olympiade LXIII. Θεαγένης ὁ ῥηγῖνος χρονογράφος ἤκμασεν. — Scal. *Thes. temp.*

approfondies[1]. Son plan était de retracer la lutte de la Grèce contre l'Asie, et ne l'appelait que rarement à s'occuper de l'Occident. Cependant l'ambassade des Grecs vers Gélon, pour solliciter les secours du prince de Syracuse contre Xerxès, lui fournit l'occasion de décrire l'état de la Sicile du temps des guerres persiques. Au moyen de quelques-unes de ces digressions qu'il sait amener d'une façon si naturelle, il retrace l'expédition de Doriée, descendant des Héraclides, pour reconquérir l'ancien royaume d'Éryx[2], l'invasion des Carthaginois[3], la tyrannie de Cléandre et d'Hippocrate à Géla[4], leurs guerres, les révolutions de Syracuse[5], l'origine de Gélon et son avénement au pouvoir[6]. Il nous fait aussi connaître les guerres de Théron contre le tyran d'Himéra, les intrigues d'Anaxilas, la colonie des Samiens à Zancle, et l'expulsion du roi Scythès[7]. Tous ces faits, qu'Hérodote tenait de la bouche des Siciliens contemporains des événements[8], sont d'autant plus précieux pour nous, que sans lui nous ignorerions complétement cette époque importante de l'histoire de Sicile[9]. Ailleurs il nous rapporte, sur l'expédition et sur la mort de Minos en Sicanie, les traditions des Crétois, qu'il est intéressant de comparer avec les récits des auteurs siciliens[10]. Le plus récent des événements mentionnés par Hérodote, sur le sujet qui nous occupe, est l'abdica-

[1] La simple nomenclature des travaux sur Hérodote nous entraînerait trop loin. Nous nous bornerons à citer la notice récente et pleine d'intérêt que M. Guigniaut a insérée dans l'Encycl. des gens du monde, t. XIII.

[2] L. V, 43.

[3] L. V, 46.

[4] L. VI, 23.

[5] L. VII, 156.

[6] L. VII, 153.

[7] L. VI, 23.

[8] L. VII, 165. Λέγεται δὲ καὶ τάδε ὑπὸ τῶν ἐν Σικελίῃ οἰκημένων... κ. τ. λ.

[9] Les livres de Diodore qui contenaient le récit de ces faits sont perdus.

[10] L. VII, 170.

tion de Micythus, dans l'olympiade LXXVIII (467 av. J.-C.), quoique cet écrivain ait prolongé sa carrière beaucoup au delà, et que l'on trouve même dans son histoire quelques allusions à des faits arrivés durant la guerre du Péloponnèse [1].

§ III. HELLANICUS DE LESBOS.

Hellanicus de Lesbos fut contemporain d'Hérodote et de Thucydide [2], mais plus âgé que ce dernier, qui cite son histoire

[1] L. IX. Hérodote cite des faits qui se rapportent à l'an 408 avant J. C. et, liv. II, 140, il parle du règne d'Amyrtée en Égypte. Or, Amyrtée, selon les calculs de M. Letronne (*Leçons d'histoire au Collége de France*), monta sur le trône en 405 avant J. C. On lit même dans le livre III, 15, que Pausiris, fils d'Amyrtée, régna après son père, ce qui est postérieur à 399, date de la mort d'Amyrtée; mais ce passage est peut-être interpolé.

[2] Ne nous attachant, dans ces courtes notices, qu'à ce qui peut intéresser l'histoire de la Sicile, nous n'entrons pas dans l'examen de toutes les difficultés que présentent ces biographies. Ainsi nous ne rechercherons pas si le père d'Hellanicus se nommait Andromède, Aristomène ou Scammon. L'époque précise à laquelle il a composé ses ouvrages nous intéresserait davantage, mais ce point est difficile à établir. Suivant Suidas, Hellanicus aurait vécu sous le règne d'Amyntas (olympiades LVI, 4, à LXIX, 1; 553 à 503 avant J. C.), et jusqu'au temps de Perdiccas, qui commença à régner en l'olympiade LXXIX, 4; 461 av. J. C. Hellanicus étant mort, selon Lucien (*de Macrobiis*), à 85 ans, sa naissance serait de l'olympiade LVII, 3, ou LVIII, 3; 550 ou 546 avant J. C. ce qui ne s'accorde pas avec ce que dit le même Suidas, qu'il fut contemporain de Sophocle, d'Euripide et d'Hérodote (olympiades LXXI, LXXIV, LXXV). Une donnée plus précise semble résulter de ce passage de Pamphila, cité par Aulugelle (*Nuits att.* l. XV, 23): « Hellanicus, Herodotus, Thucydides « historiæ scriptores in iisdem tempo« ribus fere, ingenti laude floruerunt, « et non longe nimis distantibus fue« runt ætatibus. Nam Hellanicus initio « belli Peloponnesiaci fuisse quinque « et sexaginta annos natus videtur; « Herodotus tres et quinquaginta; « Thucydides quadraginta. Scriptum « hoc in libro undecimo Pamphilæ. » D'après ce calcul, Hellanicus serait né en 496. Mais un passage de ses ouvrages (fragment 80) relatif à la bataille d'Arginuse, en 406, montre qu'il écrivait encore à cette date; ce

de l'Attique[1], et probablement un peu plus jeune qu'Hérodote, bien que la nature de ses écrits, dans lesquels il avait conservé la simplicité de composition et de style des anciens logographes, l'ait fait croire antérieur au père de l'histoire. Hellanicus avait recueilli dans des traités distincts, intitulés *Phoronis*, *Asopis*, *Deucalionica*, *Thessalica*, *Argolica*, *Troïca*, *etc.* les traditions locales des diverses contrées. Il avait aussi composé un livre sur les prêtresses de Junon à Argos, dont les années de sacerdoce servirent, dans les premiers siècles de la Grèce, à définir les époques, comme, dans la suite, les archontes éponymes d'Athènes et les vainqueurs olympiques; enfin, on cite de lui un ouvrage intitulé Κτίσεις[2], *Fondations*. De ce dernier et de son Relevé des sacerdoces, sont tirés divers renseignements sur la Sicile, que nous trouvons cités dans les auteurs subséquents. Ainsi Denys d'Halicarnasse nous fait connaître, d'après Hellanicus, l'époque et les causes du passage des Sicules dans l'île appelée précédemment Sicanie[3]. Il fixait leur première migration sous la conduite de Sicélos, à la troisième génération avant la guerre de Troie, la 26e année du sacerdoce d'Alcinoé à Argos, cinq ans après le passage des Élymes dans l'île[4]. Il parlait aussi

qui, en adoptant l'an 496 pour sa naissance, lui donnerait 90 ans. Nous préférons admettre, comme l'a fait M. L. Preller dans sa Monographie sur Hellanicus (*Dorpati Livonorum*, 1840), l'assertion du biographe d'Euripide, qu'Hellanicus était né le jour de la victoire de Salamine, olympiade LXXV, 1; 480 avant J. C. ce qui lui fit donner le nom significatif d'Ἑλλάνικος. M. Müller s'est rangé à cet avis, et s'est attaché à établir qu'Hellanicus, dans quelques-uns de ses ouvrages, avait mis à profit les recherches d'Hérodote.

[1] Thucyd. l. I, 97.

[2] Beaucoup d'auteurs avaient donné ce titre à leurs histoires: tels sont Charon de Lampsaque, Denys de Chalcis, Clitophon de Rhodes et Hippys de Rhégium.

[3] Fragm. 51, ed. Muller; Didot, 1841.

[4] Fragm. 53.

du voyage d'Hercule dans cette contrée[1]. Étienne de Byzance cite également, d'après cet ancien historien, la colonie du Chalcidien Théocles à Naxos de Sicile[2], et une étymologie du nom de Géla, qu'il dérive d'un Gélon, fils d'Etna et d'Hymaros[3]. Thucydide ne nous ayant pas fait connaître la source où il a puisé ses renseignements sur l'histoire ancienne de la Sicile, nous ignorons s'il a suivi de préférence Antiochus ou Hellanicus; mais il est à peu près certain qu'il a au moins consulté ce dernier.

§ IV. ANTIOCHUS DE SYRACUSE.

Antiochus de Syracuse, fils de Xénophane[4], avait écrit l'histoire de l'Italie et de la Sicile. Denys d'Halicarnasse, dans les Antiquités romaines, en parle comme d'un auteur très-ancien et d'un mérite peu commun[5]. Il cite le début de son livre sur l'Italie, dans lequel Antiochus, selon l'ancien usage, commençait par se faire connaître : « Antiochus, fils de Xénophane, a composé ce livre sur l'Italie, d'après les dires anciens les plus fidèles et les plus clairs[6]. » Diodore de Sicile indique, selon sa louable habitude, l'année où s'arrêtait l'histoire sicilienne d'Antiochus : c'était l'olympiade LXXXIX (424 av. J. C.); et elle embrassait dans ses neuf livres tous les événements depuis le règne de Cocalus, par consé-

[1] Fragm. 97.

[2] Fragm. 50.

[3] Fragm. 104.

[4] Il y a eu plusieurs Xénophane, entre autres le philosophe de Colophon, qui vécut quelque temps à la cour d'Hiéron; mais il n'est pas probable qu'il soit le père d'Antiochus.

[5] *Antiq. rom.* Συγγραφεὺς πάνυ ἀρχαῖος, et ailleurs : οὐ τῶν ἐπιτυχόντων τις οὐδὲ νέων συγγραφεύς.

[6] *Id. ibid.* I, 12. Ἀντίοχος Ξενοφάνεος τάδε συνέγραψε περὶ Ἰταλίας, ἐκ τῶν ἀρχαίων λόγων, τὰ πιστότατα καὶ σαφέστατα.

quent, les plus anciennes traditions siciliennes[1]. Denys d'Halicarnasse allègue, en effet, Antiochus, à l'occasion du passage des Sicules en Sicanie, émigration qu'il attribue à l'invasion des Œnotriens et des Opiques, mais dont il ne fixe pas l'époque[2]. Pausanias cite aussi un passage d'Antiochus[3] sur la colonie des Cnidiens à Motya et à Lipara. Nous aurons occasion d'examiner ce renseignement dont le récit de Diodore paraît s'écarter un peu. Il est certain cependant que le livre d'Antiochus fut une des sources de la Bibliothèque historique[4]. M. de Niebuhr suppose aussi qu'il a servi de guide à Thucydide pour le début du VI[e] livre[5]. Cette conjecture n'est peut-être pas suffisamment établie par les passages allégués à l'appui; et Thucydide peut aussi avoir profité de l'ouvrage d'Hellanicus que nous avons cité plus haut. Antiochus[6] a vécu pendant les quarante années de liberté populaire qui suivirent à Syracuse l'expulsion de Thrasybule, et dut assister à la destruction de Trinakia, ancienne métropole des Sicules, dont il avait ainsi pu recueillir les dernières traditions.

[1] Diod. Sic. XII, 71. *Τῶν δὲ συγγραφέων Ἀντίοχος ὁ συρακούσιος τὴν τῶν σικελικῶν ἱστορίαν εἰς τοῦτον τὸν ἐνιαυτὸν κατέστρεψεν, ἀρξάμενος ἀπὸ Κωκάλου τοῦ Σικανῶν βασιλέως, ἐν βίβλοις ἐννέα.*

[2] Denys d'Hal. *Ant. r.* XVIII, 18.

[3] Pausan. *Phoc.* X, 11. *Ἀντίοχος ὁ Ξενοφ. ἐν τῇ σικελιώτιδι συγγραφῇ.*

[4] Nous en trouvons une preuve dans les extraits de Diodore retrouvés par M[gr] Maï (*Excerpt. Vaticana*, ed. Dindorf, p. 10), où l'on reconnaît un passage qui se lit, dans Strabon, comme tiré d'Antiochus.

[5] Niebuhr, *Histoire romaine*, t. I, p. 41, ou 131 de la traduction française.

[6] M. Gœller, dans le livre *De situ et origine Syracusarum*, a réuni quelques-uns des fragments d'Antiochus, et examiné les témoignages des anciens sur ses ouvrages. M. Müller, dans les *Fragmenta histor. græc.* a donné un recueil plus complet de ces fragments. Dans la notice, il relève l'erreur singulière de Strabon (liv. X, 1), qui croyait Antiochus antérieur de deux siècles à Aristote.

§ V. THUCYDIDE. — XÉNOPHON.

Il a régné dès l'antiquité beaucoup d'incertitude sur la manière dont avait été conservé le célèbre ouvrage de Thucydide. Lui-même dit, dans le V[e] livre, « qu'il a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la prise d'Athènes, dans une durée de vingt-sept ans. » Cependant sa narration s'arrête à la vingt et unième année de cette guerre, et l'Histoire hellénique de Xénophon commence précisément où finit celle de Thucydide. Cette coïncidence avait fait soupçonner Xénophon d'avoir supprimé les derniers livres de son illustre devancier; mais cette conjecture, injurieuse pour le caractère de ce philosophe, est tout à fait dénuée de vraisemblance. D'autres critiques, au contraire, frappés de la différence qui se remarque entre le VIII[e] livre de Thucydide et les précédents, ont cru qu'il avait été ajouté, soit par Théopompe, soit par Xénophon. L'opinion la plus probable est celle qui a été développée par M. Letronne, et selon laquelle Thucydide aurait parlé, dans le livre V, de la période que devait embrasser son histoire, comme si elle eût été terminée, bien qu'il y travaillât encore lorsque la mort le surprit avant même qu'il eût mis la dernière main à son VIII[e] livre [1]. De là les imperfections qu'on y remarque. Ses héritiers, au dire de Diogène Laërte, auraient confié son manuscrit à Xénophon, qui serait ainsi le premier éditeur de Thucydide. M. Letronne a montré que les circonstances connues de la vie de ces deux grands écrivains ne s'opposaient

[1] Voyez l'article *Xénophon* par M. Letronne, dans la Biographie universelle, et la préface de M. A. Firmin Didot, en tête de sa traduction de Thucydide.

pas, comme on l'avait cru, à cette tradition, et que la mort de Thucydide pouvait être placée vers l'an 402, époque à laquelle Xénophon était encore à Athènes. Les livres VI et VII de Thucydide sont en grande partie consacrés au récit de l'expédition des Athéniens en Sicile, et nous donnent, à cette occasion, un résumé de l'histoire ancienne de cette île. Les combinaisons qui amenèrent cette guerre, le caractère d'Alcibiade, de Nicias; les luttes entre Hermocrate et les démagogues syracusains, ne pouvaient être tracés par un homme mieux initié à la politique de cette époque. Les discours qu'il reproduit ne sont pas, comme ceux des historiens plus récents, des exercices de rhétorique; ils sont nourris de faits et peignent fidèlement les caractères. Enfin ses descriptions ont une précision qui pourrait faire croire qu'il avait visité lui-même le théâtre de la guerre, ou qui montre au moins avec quel soin il avait pris ses renseignements près des témoins oculaires. Combien moins d'erreurs auraient cours, si tous les historiens avaient su limiter ainsi leur cadre aux faits dont ils pouvaient acquérir une connaissance personnelle! On a reproché cependant à Thucydide d'avoir exagéré le désastre des Athéniens en Sicile[1]. Écrivant sous l'impression d'un malheur récent, il dut le peindre avec les plus sombres couleurs. D'ailleurs, si plusieurs des vaincus trouvèrent un asile dans les montagnes de la Sicile et furent rendus plus tard à leurs familles, il n'en est pas moins vrai qu'Athènes, au milieu des plus pressants dangers, voyait sa flotte et son armée complétement anéanties, et les Syracusains, qu'elle avait tenté d'asservir, venir à leur tour la braver.

[1] *Vie anonyme de Thucydide*: Τὰς μὲν νίκας τὰς Λακωνικὰς ἐξῆρε τῷ λόγῳ, τὰς δὲ ξυμφορὰς ηὔξησε τὰς Ἀττικὰς ὅπου καὶ τὰς ἐν Σικελίᾳ.

Cette dernière partie de la guerre du Péloponnèse a été traitée par Xénophon ; il a soigneusement rapporté le rôle de l'escadre syracusaine, mais il n'indique les événements contemporains de la Sicile, tels que l'usurpation de Denys et les victoires des Carthaginois, que d'une façon tout à fait sommaire. Nous avons, dans les œuvres de Xénophon, un livre intitulé *Hiéron;* mais c'est un traité purement philosophique sur la royauté, sans allusion à l'histoire, et où les noms d'Hiéron et de Simonide pourraient être remplacés par d'autres.

§ VI. HERMIAS DE METHYMNA.

Diodore de Sicile cite à l'olympiade CI (376 avant J. C.) Hermias de Methymna, comme ayant terminé, à cette année, des *Sicéliques* en dix ou douze livres[1]. Malheureusement Diodore n'indique pas, comme il le fait ailleurs, à quelle époque remontait cette histoire. Peut-être en avait-il indiqué le commencement dans les livres précédents qui nous manquent, ce qui le reporterait plus haut que la LXXV[e] olympiade (480 avant J. C.), puisque le XI[e] livre de Diodore débute par l'expédition de Xerxès. Le titre de *Σικελικά* peut faire supposer que cet ouvrage embrassait l'ensemble de l'histoire de Sicile, comme les Sicéliques de Philistus. Celles-ci n'étaient pas encore composées, puisqu'il les écrivit pendant son exil, et que l'on fixe son bannissement à l'olympiade XCVIII, 3 (avant J. C. 386). Athénée[2] cite un passage du III[e] livre d'Hermias;

[1] Diod. Sic. XV, 37. *Τῶν δὲ συγγραφέων Ἑρμείας ὁ μεθυμναῖος τὴν τῶν Σικελικῶν σύνταξιν εἰς τοῦτον τὸν ἐνιαυτὸν κατέστρεψε γράψας βίβλους δέκα, ὡς δέ τινες διαιροῦσι, δώδεκα.*

[2] Athénée, l. X, p. 438.

il indique aussi[1] un traité du même auteur sur Apollon Grynéen; et Étienne de Byzance[2] fait mention d'une Périégèse d'Hermias[3].

§ VII. PHILISTUS.

Philistus de Syracuse est célèbre à la fois et comme un des principaux historiens de la Sicile, et par le rôle actif qu'il joua dans les révolutions de sa patrie. Lorsque, en 406, Denys, profitant de l'irritation que les victoires des Carthaginois avaient excitée, proposa de révoquer les généraux, Philistus le soutint en acquittant pour lui l'amende qu'il avait encourue par cette proposition illégale[4]. Il continua d'être un de ses chauds partisans quand le jeune démagogue s'empara du pouvoir, et il passait même pour entretenir des relations familières avec la mère de Denys[5]. Plus tard il épousa une des filles de Leptine, frère du tyran; mais cette alliance, loin d'assurer sa fortune, amena sa disgrâce. Banni de la Sicile, il occupa ses loisirs en composant l'histoire de Syracuse et celle de Denys, par laquelle il comptait rentrer en grâce. C'est assez dire dans quel esprit elle était écrite. Cependant il ne fut rappelé que par Denys le Jeune, dont il entreprit aussi de retracer le règne; mais il ne put terminer ce dernier ouvrage, ayant péri (en 356 avant

[1] Athénée, l. IV, p. 149.

[2] Étienne de Byzance, au mot Χαλκίς.

[3] Vossius, *de Hist. gr.* l. III, p. 450, ed. Westermann.

[4] Diod. l. XIII, 91. *Τῶν δ' ἀρχόντων ζημιούντων τὸν Διονύσιον κατὰ τοὺς νόμους, ὡς θορυβοῦντα, Φίλιστος ὁ τὰς ἱστορίας ὕστερον συγγράψας, οὐσίαν ἔχων μεγάλην, ἐξέτισε τὰ πρόστιμα.*

[5] Plut. *Dion.* ch. 11. *Ὁ γὰρ δὴ Φίλιστος ἐξ ἀρχῆς τε τῇ τυραννίδι καθισταμένῃ προθυμότατον ἑαυτὸν παρέσχε, καὶ τὴν ἄκραν διεφύλαξε φρουραρχῶν ἐπὶ πολὺν χρόνον. Ἦν δὲ λόγος ὡς τῇ μητρὶ πλησιάζοι τοῦ πρεσβυτέρου Διονυσίου, τοῦ τυράννου μὴ παντάπασιν ἀγνοοῦντος... κ.τ.λ.*

J. C. olymp. cvi, 1) dans les guerres civiles où il commandait la flotte du roi[1]. Tels sont les principaux faits qui résultent du témoignage des historiens; mais, quant aux productions de Philistus, c'est une question qui a été fort embarrassée par suite d'une confusion de noms introduite dans le lexique de Suidas, et que l'abbé Sevin et M. Gœller ont eu beaucoup de peine à débrouiller. Suidas, en effet, dans deux articles consécutifs, nomme *Philiscus ou Philistus de Syracuse ou de Naucratis*, et lui attribue plusieurs ouvrages de rhétorique et d'histoire qui paraissent tout à fait étrangers à cet homme d'état syracusain; par exemple : un discours sur Naucratis et douze livres d'Ægyptiaques[2]. M. Gœller a fait voir aussi[3] que l'ordre des temps ne permet pas que notre historien ait été disciple d'Événus, ainsi que le dit Suidas, ou d'Isocrate, comme on lit dans Cicéron (*Orat.* t. I, 22); mais qu'il s'agit de Philiscus de Milet et d'autres personnages de ce nom, ou du nom de Philicus, dont ce savant distingue avec érudition les époques et les ouvrages. Nous n'avons pas à entrer dans cette question littéraire, et nous ne devons nous attacher ici qu'aux écrits de Philistus sur l'histoire de Sicile. Suidas, parmi les ouvrages qu'il lui attribue et qui lui appartiennent en effet, cite des Σικελικά en onze livres, qui contiennent, dit-il, les guerres contre les Grecs, et six livres sur Denys le Tyran[4]. Diodore indique, d'une manière plus précise, à l'olympiade xciii, 3 (406

[1] Diodore, l. XVI, 16, ne rapporte pas tout à fait comme Plutarque les circonstances de la mort de Philistus. Nous entrerons dans ces détails dans le précis historique.

[2] Sevin, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Philistus*, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XIII, p. 2.

[3] *De Philisti vita et scriptis*, à la suite de l'ouvrage *De situ et origine Syracusarum*.

[4] Suidas : Ἔγραψε Σικελικά. Ἔστι δὲ τὰ πρὸς Ἕλληνας αὐτοῖς πραχθέντα

avant J. C.), année de la prise d'Agrigente et de l'avénement de Denys, la fin des Sicéliques de Philistus en sept livres, dans lesquels il parcourait un espace de plus de 800 ans, et remontait par conséquent au delà de la guerre de Troie[1]. On voit, en effet, par les fragments de Philistus, qu'il fixait l'arrivée des Sicules dans l'île à 80 ans avant cette guerre. Il parlait aussi, dans son histoire, de la mort de Minos chez Cocalus, événement antérieur de plusieurs générations. Quelques auteurs, principalement Étienne de Byzance, nous ont conservé une soixantaine de fragments de Philistus, malheureusement assez courts pour la plupart, mais dont plusieurs portent l'indication des livres d'où ils sont tirés et permettent de conjecturer quelles étaient les divisions de l'ouvrage. Le livre I traitait de Cocalus, roi des Sicaniens, et de l'arrivée de Minos (fragm. 1); du passage des Sicules d'Italie en Sicanie (fragm. 2); des habitants primitifs, Ibères ou Sicaniens (fragm. 3), et de la victoire olympique d'Æbotas de Dymé (fragm. 6), victoire que l'on rapporte à la VIe olympiade, époque antérieure à la fondation de Naxos et de Syracuse.

Le IIe livre contenait probablement le récit des établisse-

διαφόρως, et dans la seconde notice: Συνέταξε δὲ Σικελικὰ ἐν βίβλοις ια'...., Περὶ Διονυσίου τοῦ τυράννου βιβλία ϛ'.

[1] Diod. l. XIII, 103. Τῶν δὲ συγγραφέων Φίλισἰος τὴν πρώτην σύνταξιν τῶν Σικελικῶν εἰς τοῦτον τὸν ἐνιαυτὸν κατέσἰρεψεν [olymp. XCIII, 3], εἰς τὴν Ἀκράγαντος ἅλωσιν ἐν βίβλοις ἑπτὰ, διελθὼν χρόνον ἐτῶν πλείω τῶν ὀκτακοσίων. Τῆς δὲ δευτέρας συντάξεως τὴν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ τῆς προτέρας τελευτῆς πεποίηται· γέγραφε δὲ βίβλους δ'. M. Gœller, p. 125, conclut de ce passage que l'histoire de Philistus commençait à la prise de Troie; mais ses calculs reposent sur une inadvertance, car il fait correspondre la 3e année de la XCIIIe olympiade à l'an 348 avant J. C. tandis qu'il aurait dû dire 406. L'histoire de Philistus devait remonter aux traditions les plus anciennes sur la Sicile, et un peu plus haut que la guerre de Troie.

ments des Grecs dans l'île. Les courts fragments qui nous en ont été conservés par Étienne de Byzance, renferment les noms de Syracuse, Géla, Mégares, Enna, Camarina et d'autres villes qui indiquent que ce livre embrassait les deux siècles environ durant lesquels les Grecs étendirent leur domination sur une partie de l'île. Un autre fragment [1] de ce livre, où il est question de la fable du cheval, nous paraît se rapporter au règne de Phalaris, à l'occasion duquel Stésichore dit à ses concitoyens cet apologue du cheval qui, pour se venger du cerf, perdit sa liberté.

Le III[e] livre était consacré au siècle de Gélon [2]. Les quatre suivants contenaient les événements racontés en partie par Thucydide [3] et les révolutions qui suivirent l'expulsion des

[1] Théon, *Progymn.* pag. 14, ed. Heins. Le maître, dit-il, doit donner des exemples de chaque genre, tirés des meilleurs auteurs. Οἷον.... *μύθου...ὁποῖός ἐστι παρὰ Ἡροδότῳ τοῦ αὐλητοῦ καὶ παρὰ Φιλίστῳ τοῦ ἵππου ἐν ἑκατέρῳ ἐν τῇ πρώτῃ καὶ ἐν τῇ δευτέρᾳ.* « Quæ fabula fuerit apud Philistum equi, dit M. Gœller, prorsus « nos in hac paucitate reliquiarum « latet. » M. Gœller ni M. Müller ne paraissent pas s'être souvenus du célèbre apologue du cheval qui veut se venger du cerf, qu'Aristote cite dans sa rhétorique, et Conon dans ses récits. Selon ce dernier (§ 42), Stésichore l'aurait dit aux Himéréens lorsque Gélon leur demanda des gardes. Mais l'autorité d'Aristote, qui l'applique à Phalaris, est plus conforme à l'histoire et au temps où Stésichore a vécu. (V. Vater sur *Arist. Rhet.* II, 20, 5.) Plusieurs rhéteurs se sont ensuite exercés sur cet apologue. Coray en cite un exemple dans son édition des Fables ésopiques; Plutarque y fait allusion (*Vie d'Aratus*, § 38); Horace, *Ep.* l. I, x, v. 34, a mis cette fable en vers. Elle est aussi dans Phèdre (l. IV, f. iv, édition de M. Berger de Xivrey), avec cette seule différence que le cerf de Stésichore a été remplacé par un sanglier. Il en est de même dans les quatrains grecs d'Ignatius, imités de Babrias, ce qui est un indice des rapports entre Babrias et le fabuliste latin. La Fontaine, l. IV, fab. xi, a suivi de plus près la rédaction d'Aristote, que nous croyons empruntée à Philistus.

[2] Fragm. 17 et suiv.

[3] Théon, *Progymn.* p. 9. Τὸν ἀττικὸν ὅλον πόλεμον ἐν τοῖς Σικελικοῖς ἐκ τοῦ Θουκυδίδου μετενήνοχε.

Athéniens jusqu'à la chute d'Agrigente. Plutarque, dans la vie de Nicias, ne prend pas uniquement pour guide Thucydide; mais, sur plusieurs questions, telles que la part d'influence du Spartiate Gylippe et les circonstances de la mort de Nicias, il s'en réfère à l'autorité de Philistus, témoin oculaire, dit-il, de ces événements [1]. En effet, si Philistus avait, comme on doit le supposer, au moins vingt-cinq ans quand, dans l'assemblée du peuple, il offrit de payer l'amende pour Denys (ol. xciii, 3; avant J. C. 406), il aurait eu environ dix-huit ans à l'arrivée de Gylippe à Syracuse (ol. xci, 3; avant J. C. 414). On trouve encore des citations des livres VII à XI des *Σικελικά* de Philistus [2], ce qui prouve que l'on réunissait habituellement sous ce titre le second ouvrage en quatre livres sur la vie de Denys l'Ancien, que Diodore distingue du premier [3], mais qui en formait la continuation. Cette histoire de Denys allait jusqu'à sa mort; car Plutarque fait allusion à la description pompeuse que l'historien syracusain avait faite des funérailles du tyran [4]. Diodore a, selon toute apparence, fait beaucoup d'usage de cet ouvrage de Philistus pour le règne de Denys, qu'il peint quelquefois sous des couleurs assez favorables. C'est ainsi qu'il trace un tableau animé des grands apprêts de ce prince

[1] Plutarque (Nicias, S 1). *Ἃς γοῦν Θουκυδίδης ἐξήνεγκε καὶ Φίλιστος πράξεις ..... ἐπιδραμὼν βραχέως .. πεπείραμαι συναγαγεῖν.* *Id.* S 19. *Τὸ πᾶν ἔργον γεγονέναι φησὶν οὐ Θουκυδίδης μόνον, ἀλλὰ καὶ Φίλιστος, ἀνὴρ συρακούσιος καὶ τῶν πραγμάτων ὁρατὴς γενόμενος.* Pausanias, I, 29, allègue aussi l'autorité de Philistus à l'occasion du genre de mort de Nicias et de Démosthènes.

[2] Fragments 30 à 42.

[3] Ainsi, Suidas dit qu'il avait composé : *Σικελικὰ ἐν βιβλίοις ια'*; mais, dans la seconde notice, il cite : *περὶ Διονυσίου τοῦ τυράννου βιβλία ϛ'*; de sorte que les livres sur Denys l'Ancien sont comptés deux fois.

[4] Plutarque (*Pélopidas*, S 34). — Théon, *Progymn.* p. 19. — Diod. l. XV, 74.

pour la guerre contre Carthage, et de l'impulsion qu'il donnait à tous ces travaux[1]. Ælien a résumé une partie de ces préparatifs dans un des chapitres de ses Histoires diverses[2], et Théon[3] nous apprend qu'une semblable description se lisait dans le VIII[e] livre des Siceliques, qui est probablement la source première où ces deux auteurs avaient puisé. Diodore de Sicile[4], copié dans le Relevé des olympiades[5], mentionne de plus un troisième ouvrage de Philistus en deux livres, qui contenaient les cinq premières années du règne du jeune Denys et s'arrêtaient, par conséquent, à l'olympiade CIV, 2 (avant J. C. 363)[6]. Cette année est celle à laquelle on fixe le second voyage de Platon en Sicile. Or ce fut précisément à l'arrivée de ce philosophe à Syracuse que, pour contre-balancer son influence, les courtisans du jeune Denys l'engagèrent à rappeler Philistus[7], non moins ami du tyran que de la tyrannie, selon l'expression de Cornélius Népos[8].

[1] Diod. l. XIV, 18 et 41.

[2] Ælien, *Histoires div.* l. VI, 12.

[3] Théon, *Progymn.* p. 19.

[4] XV, 89. Φίλιστος τὰ περὶ Διονύσιον τὸν νεώτερον ὧδε κατέστροφε, διελθὼν ἔτη πέντε ἐν βίβλοις δυσίν.

[5] Olymp. CIV, 2. Χαρικλείδης. Ἡ περὶ Μαντίνειαν μάχη. Ἐπαμινώνδου τοῦ Θηβαίου θάνατος, ἐφ' ὃν Ξενοφῶν τὴν τῶν Ἑλληνικῶν σύνταξιν κατέστρεψεν.... Φίλιστος δὲ τὰ περὶ Διονύσιον τὸν νεώτερον ὧδε κατέστροφε, κ.τ.λ. — Denys d'Hal. t. II, p. 131, dit aussi de l'histoire de Philistus: Διήρηκεν εἰς ἐπιγραφὰς δύο περὶ Σικελίας μὲν τὴν προτέραν ἐπιγράφων, περὶ Διονυσίου δὲ τὴν ἑτέραν. Ἔστι δὲ μία καὶ τοῦτο γνοίης ἂν ὑπὸ τοῦ τέλους τῆς Σικελικῆς. Cicéron connaissait aussi les deux ouvrages de Philistus; il écrivait à son frère (*Epist. ad Quint.* II, XIII): «Sed utros ejus habueris «libros (duo enim sunt corpora), an «utrosque, nescio. Me magis de Diony«sio delectat. Ipse est enim veterator «magnus et perfamiliaris Philisto.»

[6] Ces deux livres étaient quelquefois réunis aux précédents, et portaient alors les numéros 12 et 13; car on voit dans Étienne de Byzance, au mot Κραστός, une citation du livre XIII de Philistus.

[7] Plutarque, *Vie de Dion.*

[8] Cornelius Nepos, *Dion*, c. III. «Cumque Dion non desineret obse«crare Dionysium ut Platonem Athe«nis arcesseret et ejus consiliis utere«tur, ille qui in aliqua re vellet patrem

Ainsi rejeté de nouveau, malgré son âge avancé, dans le tourbillon des affaires où, peu d'années après, il trouva une mort violente, Philistus ne put pousser plus loin l'histoire qu'il avait composée dans les loisirs de l'exil, qui fut souvent favorable aux Muses : témoin Xénophon et Thucydide [1]. Il n'est pas nécessaire d'admettre la supposition bizarre de Denys d'Halicarnasse, d'après laquelle Philistus aurait laissé à dessein sa composition imparfaite, pour imiter en cela son modèle [2]. Il est vrai que l'historien de la Sicile s'efforçait de se montrer l'émule de Thucydide [3]; il affectait la même concision, évitant avec soin les digressions auxquelles Hérodote et Théopompe se laissent trop souvent aller, mais qui, renfermées dans de justes bornes, reposent et captivent le lecteur [4]. Il n'avait pas dans son style l'élévation naturelle de Thucydide, ni le choix heureux de ses expressions, ni la variété de ses tournures, ni cet admirable

« imitari, morem ei gessit : eodemque « tempore Philistum historicum Syracusas reduxit, hominem amicum « non magis tyranno quam tyrannidi. « Sed de hoc in meo libro plura sunt « exposita qui de historicis conscriptus est. »

[1] Plutarque, *de l'Exil*, p. 637, éd. Henr. Est.

[2] Denys d'Hal. t. II, p. 70. *Φίλιστος δὲ μιμήτης ἐστι Θουκυδίδου.... ἐζήλωκε δὲ πρῶτον μὲν τὸ τὴν ὑπόθεσιν ἀτελῆ καταλιπεῖν τὸν αὐτὸν ἐκείνῳ τρόπον, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν ἀταξίαν αὐτοῦ τῆς οἰκονομίας καὶ δυσπαρακολούθητον τὴν πραγματείαν τῇ συγχύσει τῶν εἰρημένων πεποίηκε.* Que le mot *ἀτελές* doive s'entendre, dans ce passage, des imperfections que l'on remarque dans le VIII[e] livre de Thucydide, ou de ce qu'il n'a pas rempli le cadre qu'il s'était tracé, il nous paraît peu probable que Philistus ait voulu le singer, même en cela. Mais des circonstances analogues ont amené le même résultat.

[3] Cicéron (*Epist. ad Quint.* II, 13). « Siculus ille capitalis, creber, acutus, « brevis, pene pusillus Thucydides. »

[4] Théon, *Progymn.* p. 44. *Οὐ γὰρ ἁπλῶς χρὴ παρέκβασιν πᾶσαν παραιτεῖσθαι, καθάπερ ὁ Φίλιστος.* Nous voudrions pouvoir transcrire en entier le jugement de Denys d'Halicarnasse sur Philistus, et sa comparaison avec Thucydide, dans laquelle ce grand critique montre autant d'impartialité que de goût.

talent descriptif; mais il était ingénieux, il avait un style coulant, soutenu, serré, une argumentation pressante et plus appropriée aux véritables discussions de tribune que les harangues de Thucydide[1]. Aussi, bien qu'il ne soit pas au premier rang des historiens, son ouvrage était goûté par les hommes politiques. Cicéron en faisait grand cas, et Alexandre l'avait emporté, dans ses campagnes, avec un petit nombre de volumes. Pendant longtemps encore il continua d'être lu, consulté, tant par les historiens que par les rhéteurs. Cependant vint le siècle où cette littérature grecque, autrefois si riche et si florissante, délaissée par suite des révolutions politiques et surtout religieuses, allait se dépouillant chaque jour de quelqu'un des monuments de son ancienne splendeur, pour se réduire au strict nécessaire. Thucydide, grâce à son admirable style, fut conservé dans les écoles comme un modèle de pur atticisme. Philistus ne se recommandait pas par le même genre de mérite; il partagea le sort de tant d'autres historiens qui, malgré l'intérêt des faits qu'ils relataient, furent négligés dans le moyen âge et ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

§ VIII. ANAXIMÈNE DE LAMPSAQUE. — CALLISTHENE.

A cette même année (363 avant J. C.), dans laquelle mourut Épaminondas, et où s'arrêtaient les ouvrages de Xénophon et de Philistus, Anaximène de Lampsaque, qui

[1] Plutarque, *Alexandre*, 8. Ἄλλων βιϐλίων οὐκ εὐπορῶν ἐν τοῖς ἄνω τόποις, Ἅρπαλον ἐκέλευσε πέμψαι. Κἀκεῖνος ἔπεμψεν αὐτῷ τάς τε Φιλίστου βίϐλους καὶ τῶν Εὐριπίδου καὶ Σοφοκλέους καὶ Αἰσχύλου τραγῳδιῶν συχνὰς καὶ Τελέστου καὶ Φιλοξένου διθυράμϐους. Télestès, dont il est ici parlé, est également un Sicilien. Nous en dirons quelques mots dans le chapitre sur l'état de la littérature en Sicile.

passe pour avoir donné des leçons de rhétorique à Alexandre, terminait ce qu'il avait nommé *les Histoires premières*. Elles contenaient une théogonie, les premiers âges du genre humain, et les événements principaux accomplis, tant chez les barbares que chez les Hellènes, jusqu'à la bataille de Mantinée ; mais, comme elles n'étaient qu'en douze livres, elles devaient nécessairement être fort abrégées[1]. Anaximène avait fait aussi une histoire de Philippe et d'Alexandre, histoire dont il ne nous est rien parvenu. Il est probable que ces deux écrits furent éclipsés par ceux d'Éphore et de Théopompe, qui parurent peu de temps après, et ce fut peut-être une des causes de sa haine contre Théopompe. On peut regarder l'ouvrage d'Anaximène comme un des premiers essais d'histoire universelle. Nous devons mentionner ici les Helléniques de Callisthène[2], qui comprenaient une période de trente années, depuis la paix d'Antalcidas (olymp. XCVIII, 2 ; avant J. C. 357), jusqu'à la dilapidation du temple de Delphes, et faisaient en quelque sorte la suite des Helléniques de Xénophon. Les affaires de Sicile ne devaient pas y être passées sous silence, mais nous ne savons pas si elles y

[1] Diodore, l. XV, 89. *Ἀναξιμένης ὁ Λαμψακηνὸς τὴν πρώτην τῶν Ἑλληνικῶν ἀνέγραψεν, ἀρξάμενος ἀπὸ θεογονίας καὶ ἀπὸ τοῦ πρώτου γένους τῶν ἀνθρώπων· κατέστροφε δ' εἰς τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην, καὶ τὴν Ἐπαμινώνδου τελευτήν. Περιέλαβε δὲ πάσας σχεδὸν τάς τε τῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων πράξεις ἐν βίβλοις δώδεκα.* — Athénée, l. VI, cite Anaximène : *Ἐν ταῖς πρώταις ἐπιγραφομέναις ἱστορίαις.* Ainsi, dans le passage de Diodore, *πρώτη* ne doit pas signifier *le premier livre des Helléniques*, mais *l'histoire première* ou *primitive*. Pausanias (*Eliac.* II), désigne cet ouvrage comme renfermant les antiquités de la Grèce : *τὰ ἐν Ἕλλησιν ἀρχαῖα, καὶ ὅσα Φίλιππος ὁ Ἀμύντου καὶ ὕστερον Ἀλέξανδρος εἰργάσατο, συνέγραψεν ὁμοίως ἅπαντα.*

[2] Diodore, l. XIV, 117, et XVI, 117. On peut consulter sur Callisthène un mémoire de l'abbé Sevin, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, vol. VIII, p. 126, et la notice sur le Pseudo-Callisthène par M. Berger de Xivrey, dans le tome XI des Notices et Extraits.

étaient traitées avec quelques développements. Nous n'avons pas non plus de données suffisantes sur deux autres historiens, Anaxis et Dionysiodore [1], Béotiens, que Diodore place à cette époque, et nous nous hâtons de passer à des écrivains qui se sont occupés spécialement de la Sicile.

§ IX. POLYCRITE DE MENDA.

Diodore, en décrivant la prospérité d'Agrigente, avant qu'elle fût prise et dévastée par les Carthaginois, en 406, parle d'un cellier qui contenait trois cents tonneaux taillés dans le roc, et il allègue comme témoin Polyclite, qui assure, dit-il, dans ses histoires, avoir vu ce cellier pendant le séjour qu'il fit à Agrigente dans ses campagnes [2]. On trouve, dans les auteurs, plusieurs Polyclite ou Polycrite, car ces deux noms sont aisément confondus, et il n'est pas facile d'établir quelle est la vraie leçon. Diogène Laërte [3], dans la vie d'Eschine, dit que Polycrite, Mendéen, dans le premier livre de son histoire de Denys, assurait qu'Eschine avait vécu près de ce prince jusqu'à sa chute et au retour de Dion. Aristote, dans le traité des choses merveilleuses, parle d'un Polycrite, qui avait écrit des Sicéliques en vers héroïques [4]. Le même est cité par Antigone de Caryste [5]. Enfin Plutarque parle d'un Polycrite, Mendéen, qui était

[1] Diod. l. XV, 95. Olympiade CIV, 4; avant J. C. 361.

[2] Diod. XIII, 83. Καὶ Πολύκλειτος ἐν ταῖς ἱστορίαις ἐξηγεῖται περὶ τοῦ κατὰ τὴν οἰκίαν πιθεῶνος, λέγων ὡς διαμείναντος αὐτοῦ στρατευομένου ἐν Ἀκράγαντι, τεθεωρηκέναι.

[3] Diog. Laërt. II, 63. Φησὶ Πολύκριτος ὁ Μενδαῖος ἐν τῷ πρώτῳ τῶν περὶ Διονύσιον ἄχρι τῆς ἐκπτώσεως συμβιῶναι αὐτὸν [Αἰσχίνην] τῷ τυράννῳ καὶ ἕως τῆς Δίωνος εἰς Συρακούσας καθόδου.

[4] Ch. 112. Πολύκριτος ὁ τὰ Σικελικὰ γεγραφὼς ἐν ἔπεσιν.

[5] Antigone de Caryste, ch. CL.

médecin d'Artaxerce en même temps que Ctésias (vers 395 avant J. C.). Ces dates permettent de supposer qu'il est question, dans ces divers auteurs, du même individu. Le nom de Mendéen peut être formé de Mende, ville de Thrace; cependant, selon Étienne de Byzance, il y avait en Sicile une ville de *Mendæ*, dont l'ethnique est aussi Mendéen. A la vérité, les éditeurs ont corrigé ce nom en Μεναί et Μεναῖος; mais, soit qu'il y ait eu une ville de *Mendæ* en Sicile, soit que Polycrite ait été nommé *Mendéen* au lieu de *Menéen* par une faute analogue à celle des manuscrits d'Étienne de Byzance, nous sommes porté à croire, d'après ses ouvrages, qu'il était Sicilien. Cela ne rend pas improbable son séjour à la cour d'Artaxerce[1], car beaucoup de Siciliens avaient, à cette époque, voyagé en Asie. On en comptait plusieurs parmi les Dix mille de Xénophon. Compagnon du médecin Ctésias, il paraît que Polycrite aimait, comme lui, à décrire dans son histoire les prodiges de la nature, et c'est ce qui l'a fait citer dans les recueils de choses merveilleuses et dans l'histoire naturelle de Pline[2].

§ X. ATHANIS DE SYRACUSE, TIMONIDE, ET AUTRES HISTORIENS DE DION ET DE TIMOLÉON.

Les actions de Dion, à compter de la troisième année de la CIV^e^ olympiade (362 avant J. C.), avaient, selon Diodore, fourni à Athanis de Syracuse le sujet d'une histoire en treize livres, dont le premier était consacré au récit succinct des

[1] Plutarque, *Vie d'Artax.* § 23.

[2] Pline, *Hist. nat.* l. XXXI, 14, en citant le même fait, qui est rapporté par Antigone de Caryste, nomme Polyclite au lieu de Polycrite. Il le cite aussi dans la table des auteurs du livre XIII. Sur Polycrite, voyez Vossius, *de Hist. gr.* p. 489, ed. West. Meursius, *ad Antig. Caryst.* et Ébert, *Dissert. Siculæ*, p. 143.

sept années précédentes qui n'avaient pas été écrites par Philistus [1]. Ce passage de Diodore présente quelques difficultés; car, si l'ouvrage d'Athanis commençait en 362 et reprenait les sept années antérieures, cela reportait à la mort de Denys l'Ancien, et Philistus, comme Diodore lui-même nous l'apprend, avait écrit, non-seulement le règne de Denys l'Ancien, mais les cinq premières années de son fils. On comprend aisément que l'historien de Dion ait voulu refaire une histoire qui devait être conçue dans un esprit tout contraire à la politique de son héros; mais Diodore n'aurait pas dû dire que ce laps de sept années n'avait pas été écrit. D'un autre côté, on ne voit pas pourquoi Athanis aurait commencé son livre sur Dion à l'année 362, qui n'est pas une époque marquante dans la vie de cet homme d'état. Mais, s'il avait pris pour exorde le retour de Dion en Sicile, en 357, alors il y aurait effectivement six à sept ans entre cette date et celle où s'arrêtait Philistus. L'ouvrage d'Athanis est cité par Athénée sous le titre de *Sicéliques* [2], et il paraît qu'il s'étendait au delà de la vie de Dion; car Plutarque, dans la biographie de Timoléon, à l'occasion des colons nouveaux établis à Syracuse, en 340, allègue l'autorité d'Athanis, que nous croyons le même qu'Athanas de Syracuse [3].

Timonide, l'ami et le compagnon d'armes de Dion, avait

[1] Diod. XV, 94. Τῶν δὲ συγγραφέων Ἀθάνας (*sic*) ὁ συρακούσιος, τῶν περὶ Δίωνα πράξεων ἐντεῦθεν ἀρξάμενος, ἔγραψε μὲν βίβλους τρεισκαίδεκα, προσανέλαβε δὲ τὸν ἄγραφον χρόνον ἐτῶν ἑπτὰ, ἀπὸ τῆς Φιλίστου συντάξεως ἐν μιᾷ βίβλῳ, καὶ διελθὼν τὰς πράξεις ἐν κεφαλαίοις, συνεχῆ τὴν ἱστορίαν ἐποίησεν.

[2] Athénée, l. III, page 98, cite Ἄθανις ἐν πρώτῳ Σικελικῶν à l'occasion du style de Denys.

[3] Plut. *Timoléon*, c. 36, et Hutten. sur ce passage. Sur Athanis ou Athanas, voyez Vossius, *Hist. græc.* l. III, p. 407. — Heyne, *De fontibus Diodori*, p. 86. — Gœller, *De situ Syrac.* p. 16.

Athanis, qui se fit le continuateur de Philistus, joua comme lui un rôle

laissé des mémoires que Plutarque a suivis principalement dans la vie de ce prince philosophe, ce qui peut, en partie, nous consoler de leur perte[1]. Les vies de Dion et de Timoléon furent écrites aussi, selon Photius, par un écrivain à peu près contemporain de Plutarque, Arrien, auteur de l'expédition d'Alexandre et de quelques autres ouvrages qui nous font regretter ceux que le temps nous a enlevés[2]. L'histoire des deux Denys devait figurer dans le livre sur les tyrans de Sicile, par Phanias d'Érésos, compatriote et condisciple de Théophraste[3]. Nous ne savons si l'on peut classer parmi les travaux historiques un parallèle de Denys et de Domi-

politique et militaire dans les affaires de Syracuse, si, comme nous le supposons, c'est de lui qu'il est question dans le passage suivant de Théopompe, relatif à la guerre contre Denys le Jeune, dans la CVI^e olympiade : *Προστάται δὲ τῆς πόλεως ἦσαν, τῶν μὲν Συρακουσίων Ἀθηνις καὶ Ἡρακλείδης, τῶν δὲ μισθοφόρων Ἀρχέλαος ὁ δύμαιος.* (Théop. l. XI, p. 212, édit. Didot.)

[1] Plut. *Dion*, ch. 31. *Τιμωνίδῃ δὲ μᾶλλον, ὡς οἴομαι, περί γε τούτων πιστευτέον, ἀνδρὶ φίλῳ καὶ συστρατιώτῃ Δίωνος.* Le nom de Timonide a été confondu avec celui de Simonide dans un passage de Diogène Laërte, *Vie de Speusippe* : *Πρὸς τοῦτον [Σπεύσιππον] γράφει καὶ Σιμωνίδης* [lisez *Τιμωνίδης*] *τὰς ἱστορίας, ἐν αἷς κατατετάχει τὰς πράξεις Δίωνός τε καὶ Βίωνος.* Vossius a été induit en erreur par ce passage. On lit aussi dans le scholiaste de Théocrite, I, 35 : *Σιμωνίδης ἐν τῷ περὶ Σικελίας*, à l'occasion d'une tradition mythologique. Mais, dans ce passage, ainsi que dans celui de Suidas (au mot *Σαρδόνιος γέλως*), il est plus probable qu'il s'agit de Simonide le poëte.

[2] Photius, Cod. 93, p. 73, ed. Bekker : *Μέμνηται δὲ [ὁ Ἀρριανὸς] ἐν ταύτῃ τῇ συγγραφῇ [τοῖς Βιθυνιακοῖς] καὶ ἑτέρων πραγματειῶν, ὧν ἡ μὲν ὅσα Τιμολέοντι τῷ Κορινθίῳ κατὰ Σικελίαν ἐπράχθη διαλαμβάνει· ἡ δὲ τὰ Δίωνι τῷ Συρακουσίῳ ὅσα ἀξιαφήγητα ἔργα ἐπετελέσθη, ἡνίκα τὰς Συρακούσας καὶ πᾶσαν Σικελίαν ἀπὸ τοῦ δευτέρου Διονυσίου, ὅς ἦν παῖς τοῦ προτέρου, ἠλευθέρου, καὶ τῶν βαρβάρων οὓς ὑπὲρ τοῦ βεβαίως τυραννεῖν Διονύσιος ἐπηγάγετο.*

[3] M. Ébert, dans ses *Dissertationes Siculæ*, p. 176 et suivantes, a consacré une notice très-détaillée à Phanias et à tous ses ouvrages. Les seuls qui nous intéressent ici sont : *Τυράννων ἀναιρέσεις ἐκ τιμωρίας* et *Περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ τυράννων.* A l'occasion de ce

tien, par Amyntianus, cité par Photius, et qui n'était peut-être qu'une déclamation. Mais revenons à des historiens plus anciens et plus importants, car ils sont demeurés pendant longtemps la principale source de l'histoire de Sicile.

§ XI. ÉPHORE DE CUMES ET DÉMOPHILE.

L'école d'Isocrate, d'où sont sortis tant d'hommes distingués[1], avait produit deux historiens de genre très-différent et tous deux fort estimés dans l'antiquité. Isocrate, d'après le talent particulier qu'il discernait dans ses deux élèves, avait engagé Théopompe à écrire l'histoire contemporaine, tandis qu'Éphore, doué de plus de persévérance que d'imagination, rassemblait les éléments d'une histoire universelle[2]. Éphore s'acquitta de cette vaste tâche avec un louable zèle, et dota son pays de la composition la plus vaste et la mieux coordonnée qui eût été jusqu'alors entreprise. Laissant de côté les temps fabuleux, où il désepérait de démêler la vérité, il prit pour point de départ le retour des Héraclides[3] et retraça les événements de la Grèce et des nations barbares

dernier ouvrage, M. Ébert dit : « Hoc « de Siculis tyrannis opusculum ad « Phaniam Eresium referenti mihi « atrocius multo certamen instaret « si bibliothecæ Regiomontanæ ins- « tructiores essent; namque Fabricio « teste Dorvillius in Siculis novum « sibi Phaniam Siculum finxerat (ex « argillâ scilicet) a quo profectos hos « libros tuto affirmaret. Quibus motus « caussis ita Dorvillius judicarit cum « nesciam, ordine rem aperiam, etc. » L'erreur que M. Ébert attaque ici ne résulte que de la table des matières de Dorville, où on lit : *Phanias scriptor Siculus;* mais, dans le texte, il y a simplement *Phanias scripsit de tyrannis Siculis.*

[1] Hermippe de Smyrne avait écrit les vies des disciples d'Isocrate.

[2] Suidas, au mot Ἔφορος. *Ἰσοκράτης τὸν μὲν ἔφη χαλινοῦ δεῖσθαι, τὸν δὲ Ἔφορον κέντρου.* Comparez Cicéron, *de Oratore*, III, 9. Photius, cod. 176.

[3] Diod. l. IV, 1. *Τὰς μὲν παλαιὰς μυθολογίας ὑπερέβη, τὰ δ' ἀπὸ τῆς Ἡρακλειδῶν καθόδου πραχθέντα συνταξά-*

jusqu'à la prise du temple de Delphes, ol. cv, 4 (av. J. C. 357).[1] Son fils Démophile continua son histoire jusqu'à la prise de Périnthe, olymp. cix, 4 (av. J. C. 341). Ainsi complétée, elle comprenait un espace d'environ 750 ans, et était divisée en trente livres, dont chacun était précédé d'une préface et renfermait un sujet particulier. Ainsi, après avoir présenté, dans le premier livre, l'état du Péloponnèse à l'époque du retour des Héraclides, il donnait, dans chacun des livres suivants, la description géographique des diverses contrées dont il avait à retracer l'histoire[2]. Cette description, à laquelle Éphore avait rattaché les traditions sur les émigrations des peuples, les fondations des villes et les institutions primitives, était la partie la plus remarquable de son travail[3],

μενος, ταύτην ἀρχὴν ἐποιήσατο τῆς ἱστορίας.

[1] Diod. XVI, 14, olymp. cv, 4. Τῶν δὲ συγγραφέων Δημόφιλος μὲν ὁ Ἐφόρου τοῦ ἱστοριογράφου υἱὸς, τὸν παραλειφθέντα πόλεμον ὑπὸ τοῦ πατρὸς, ὀνομασθέντα δὲ ἱερὸν, συντεταγμένος, ἐντεῦθεν ἦρκται ἀπὸ τῆς καταλήψεως τοῦ ἐν Δελφοῖς ἱεροῦ καὶ τῆς συλήσεως τοῦ μαντείου ὑπὸ Φιλομήλυ τοῦ Φωκέως. Ἐγένετο δὲ ὁ πόλεμος οὗτος ἔτη ἕνδεκα, ἕως τῆς φθορᾶς τῶν διανειμαμένων τὰ ἱερὰ χρήματα.

[2] Diod. XVI. 76, ol. cix, 4. Τῶν δὲ συγγραφέων Ἔφορος μὲν ὁ Κυμαῖος τὴν ἱστορίαν ἐνθάδε κατέστροφε εἰς τὴν Περίνθου πολιορκίαν. (Ceci montre que l'on comprenait habituellement sous le nom d'Éphore la continuation écrite par son fils.) Περιείληφε δὲ τῇ γραφῇ πράξεις τάς τε τῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων, ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς τῶν Ἡρακλειδῶν καθόδου. Χρόνον δὲ περιέλαβε σχεδὸν ἐτῶν ἑπτακοσίων καὶ πεντήκοντα, καὶ βίβλους γέγραφε τριάκοντα, προοίμιον ἑκάστῃ προσθείς. Il résulte de ce passage qu'Éphore plaçait le retour des Héraclides vers 1090, tandis que saint Clément d'Alexandrie (*Stromates*, I, p. 403, ed. Potter) dit que, selon Éphore, il se serait écoulé 735 ans du retour des Héraclides au passage d'Alexandre en Asie (sous l'archonte Évenète, l'an 335 av. J. C.), ce qui placerait le retour des Héraclides en 1070. Cette différence de 20 ans, si elle ne provient pas d'une altération dans le texte de l'un de ces auteurs, peut s'expliquer en supposant que saint Clément a compté seulement à partir de l'établissement de la dynastie des Agides, événement postérieur au retour des Héraclides. (Voyez Müller, *Notice sur Éphore*, p. LIX.)

[3] Strabon, X, p. 465. Πολύβιος,

et a servi de modèle à Diodore de Sicile, qui, dans sa Bibliothèque, avait de même consacré les premiers livres à la notice géographique et à l'archéologie des pays dont il faisait marcher de front les annales dans les livres suivants. Éphore n'a pas échappé aux critiques mordantes de Timée [1], et il en a mérité quelques-unes. Ainsi nous aurons dans le cours de nos recherches plusieurs exemples de son exagération habituelle dans l'évaluation des armées. Malgré ce défaut, Polybe faisait beaucoup de cas de l'histoire d'Éphore [2]. Elle a été l'une des sources où ont puisé le plus souvent Diodore, Strabon, Scymnus de Chios, Plutarque, dans plusieurs de ses Vies, et probablement beaucoup d'autres historiens encore qui ne le citent point, par exemple, Polyen dans ses Stratagèmes. Nous n'avons pas à discuter les particularités de la vie d'Éphore, et les qualités ou les défauts de son style. Cette tâche a été accomplie, d'une manière remarquable, après Marx, premier éditeur des fragments d'Éphore; par M. Ch. Müller, dans les *Fragmenta histor. Græcorum.* Il résulte du rapprochement de ces extraits, que le IVe livre d'Éphore contenait la description géographique de la Sicile et l'énumération des divers peuples qui l'avaient successivement habitée [3], ainsi que la date des premiers établissements

φήσας περὶ τῶν Ἑλληνικῶν καλῶς μὲν Εὔδοξον, κάλλιστα δ' Ἔφορον ἐξηγεῖσθαι περὶ κτίσεων, συγγενειῶν, μεταναστάσεων, ἀρχηγετῶν.... Josèphe lui rend un témoignage semblable : *Οἱ δοκοῦντες ἀκριβέστατοι συγγραφεῖς, ὧν ἐστι καὶ Ἔφορος*... Enfin, Strabon annonce qu'il le prend de préférence pour guide : *Ἔφορος ᾧ τὸ πλεῖστον χρώμεθα διὰ τὴν περὶ ταῦτα ἐπιμέλειαν.* Diod. V, 1.... *Τῶν γὰρ βίβλων ἑκάστην πεποίηκε περιέχειν κατὰ γένος τὰς πράξεις.*

[1] Polybe, XII, 23. *Κατὰ τοῦ Ἐφόρου Τίμαιος πλείστην πεποίηκε καταδρομὴν, αὐτὸς ὢν δυσὶν ἁμαρτήμασιν ἔνοχος*...... (Voyez aussi Josèphe, *Contre Apion*, I.)

[2] Fragm. 50.

Fragm. 51.

des Grecs[1], notions reproduites par Strabon et Scymnus de Chios[2]. Dans les livres XII à XXX, qui contenaient l'histoire générale, il était souvent question de la Sicile, comme le témoignent les citations de Diodore et de Plutarque[3]. Pour les faits contenus dans les derniers livres d'Éphore et de Démophile, et qui se rapportent au règne de Denys et à l'expédition de Timoléon, leur autorité est d'autant plus respectable que, étant contemporains, ils devaient être bien informés, et que, étrangers à la Sicile, il leur était plus facile d'être impartiaux.

§ XII. THÉOPOMPE.

Théopompe de Chios, le plus illustre des disciples d'Isocrate[4], était auteur de deux grandes compositions historiques, pour lesquelles il n'avait épargné ni soins ni dépenses[5]. La première en douze livres, intitulée *Helléniques*, contenait la suite de la guerre du Péloponnèse[6]. Comme Xénophon, il y reprenait le récit au point où l'avait conduit Thucydide, en 412, mais il ne le menait que jusqu'à la bataille de Cnide, en 394[7]. L'autre ouvrage, intitulé

[1] Fragm. 52.

[2] Strabon, l. VI. — Scymnus de Chios, v. 261 et suiv. édit. de M. Letronne.

[3] Éphore, fragm. 110, 111, 123, 124, 132, 149, 152, édit. de M. Müller, dans les *Fragmenta hist. græc.*

[4] Denys d'Halicarnasse. Ἐπιφανέστατος πάντων Ἰσοκράτους μαθητῶν.

[5] Athénée, l. III. Μαθέτω παρὰ Θεοπόμπου τοῦ χίου, ἀνδρὸς φιλαλήθους καὶ πολλὰ χρήματα καταναλώσαντος εἰς τὴν περὶ τῆς ἱστορίας ἐξέτασιν ἀκριβῆ.

[6] Denys d'Hal. Καλαὶ γὰρ ἀμφότεραι [αἱ ὑποθέσεις], ἡ μὲν τὰ λοιπὰ τοῦ πελοποννησιακοῦ πολέμου περιέχουσα, ἡ δὲ τὰ Φιλίππου πεπραγμένα.

[7] Diod. l. XIII, 42. olymp. XCII, 2. Ξενοφῶν δὲ καὶ Θεόπ. ἀφ' ὧν ἀπέλιπε Θουκυδίδης τὴν ἀρχὴν πεποίηνται. Καὶ Ξενοφῶν μὲν περιέλαβε χρόνον ἐτῶν τεσσαράκοντα καὶ ὀκτὼ, Θεόπομπος δὲ τὰς Ἑλληνικὰς πράξεις διελθὼν

Philippiques, en cinquante-huit livres, commençait à l'avénement au trône de Philippe de Macédoine, olympiade cv, 1 (av. J. C. 360)[1]. Théopompe y rattachait à l'histoire de la Macédoine celle des autres pays grecs et barbares. Ainsi, il avait consacré à la Sicile trois livres des Philippiques. Selon Diodore, c'étaient les XLI[e], XLII[e] et XLIII[e], et ils comprenaient cinquante années, depuis le règne de Denys l'Ancien jusqu'à la chute de Denys le Jeune[2]. Cependant l'examen des fragments de Théopompe contredit cette assertion de Diodore. En effet, la plupart des passages relatifs à la Sicile cités par les auteurs anciens sont tirés des livres XXXIX et XL des Philippiques, tandis que les fragments des livres XLII et XLIII se rapportent à d'autres peuples. Ainsi Diodore aurait dû dire XXXIX, XL et XLI. En second lieu, si l'on compte de l'avénement de Denys l'Ancien, en 406, à l'expulsion de son fils, en 343, on trouve soixante-trois ans au lieu de cinquante. Diodore paraît donc avoir confondu cette expulsion définitive dont parlait Théopompe[3], avec la première retraite du tyran, en 356; ce qui faisait en effet cinquante ans. A moins que, par ces mots de Diodore : *à partir du règne de Denys*, il ne faille pas entendre l'année de l'avénement de Denys, mais seulement l'année 394, à laquelle s'arrêtaient les Helléniques de Théo-

ἐπ' ἔτη ἑπτα καὶ δεκα καταλήγει τὴν ἱστορίαν εἰς τὴν περὶ Κνίδον ναυμαχίαν ἐν βίβλοις δυοκαίδεκα.

[1] Diod. XVI, 3. *Θεόπομπος ὁ χῖος τὴν ἀρχὴν τῶν περὶ Φίλιππον ἱστοριῶν ἐντεῦθεν* [olympiade cv, 1] *ποιησάμενος γέγραφε βίβλους ὀκτὼ πρὸς ταῖς πεντήκοντα· ἐξ ὧν πέντε διαφωνοῦσιν.*

[2] Diod. XVI, 71. *Θεόπομ. ὁ χ. ἐν τῇ τῶν Φιλιππικῶν ἱστορίᾳ κατέταξε τρεῖς βίβλους περιεχούσας σικελικὰς πράξεις· ἀρξάμενος δὲ ἀπὸ τῆς Διονυσίου τοῦ πρεσβυτέρου τυραννίδος διῆλθε χρόνον ἐτῶν πεντήκοντα, καὶ κατέστρεψεν εἰς τὴν ἔκπτωσιν Διονυσίου τοῦ νεωτέρου. Εἰσὶ δὲ αἱ βίβλοι τρεῖς, ἀπὸ τῆς μιᾶς τεσσαρακοστῆς ἄχρι τῆς τρίτης καὶ τεσσαρακοστῆς.*

[3] Théop. fr. 216.

pompe, et où il aurait repris le récit dans ses Philippiques. Autrement il se serait trouvé dans le cas de raconter deux fois les événements compris dans les années 406 à 394. Cette coïncidence des deux ouvrages de Théopompe est d'autant plus probable que quelquefois on réunissait en un seul corps ses trois compositions historiques : 1° l'Abrégé d'Hérodote, en deux livres; 2° les Helléniques, en douze, et 3° les Philippiques, en cinquante-huit; ce qui explique comment Suidas attribue soixante et douze livres à ce dernier ouvrage. Le roi Philippe (celui qui fit la guerre aux Romains) réduisit, au contraire, à dix-sept les Philippiques, en retranchant toutes les digressions étrangères à la Macédoine. On sait que l'ouvrage de Théopompe avait servi de type à celui de Trogue-Pompée, dont il ne nous est parvenu que l'abrégé par Justin. Le XXe livre de ce dernier auteur, qui traite des guerres de Denys dans la grande Grèce, paraît se rapporter au XXIe livre de l'historien grec, dont nous avons plusieurs fragments relatifs à cette contrée. Malgré la haute estime dont jouissait l'histoire de Théopompe, plusieurs livres se perdirent de bonne heure. Diodore dit que, de son temps, il en manquait cinq. De nombreux fragments en ont été rassemblés par M. Wichers, et, en dernier lieu, dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, revus par M. Müller[1].

[1] Paris, Didot, 1841. — Nous croyons que le nom de Théopompe pourrait être rétabli dans un passage altéré de Scymnus de Chios. Ce poëte géographe énumère les auteurs qu'il a pris pour guides. Malheureusement le manuscrit de Pithou, qui seul nous a conservé ce précieux fragment, est tellement effacé dans cet endroit, que le savant éditeur a dû laisser quelques lacunes. Au vers 120, M. Letronne lit : Καὶ τὸν πολίτην X..., ce qu'il rend par *et ejus civem Ch*, en faisant rapporter πολίτην à Timosthènes de Rhodes, cité deux vers plus haut. M. Letronne remarque

§ XIII. DIYLLUS D'ATHÈNES, PSAON DE PLATÉE.

Nous ne mentionnons ici Diyllus d'Athènes, dont l'ouvrage ne nous est pas parvenu, et paraît n'avoir jamais été très-répandu, que parce qu'il fut probablement une des sources de Diodore de Sicile. Ce dernier nous apprend que l'histoire de Diyllus commençait au pillage du temple de Delphes en 357, s'étendait jusqu'à la mort de Philippe en 336, et que ses vingt-sept livres contenaient les faits accomplis en Grèce et en Sicile pendant ce laps de temps. Elle faisait, comme on le voit, suite aux Helléniques de Callisthène et aux Histoires d'Éphore, qui se terminaient en 357[1].

Un autre historien, nommé Psaon, avait donné une continuation de Diyllus en trente livres; Diodore le citait dans le XXI[e] livre de sa Bibliothèque. La place que cette citation occupe dans les extraits de ce livre nous fait supposer que Psaon s'arrêtait en 299[2].

§ XIV. TIMÉE.

Le Sicilien Timée, fils d'Andromachus, dont les œuvres ne nous sont pas parvenues, mais que nous pouvons juger

toutefois qu'on ne connaît pas de géographe rhodien dont le nom commence par un X. Nous pensons que *τὸν πολίτην* pourrait s'entendre *notre concitoyen*, et qu'il devait être question de Théopompe de Chios. Scymnus, qui avait mis à profit Éphore et Timée, ne pouvait manquer de consulter Théopompe, dont l'autorité était non moins grande, et, en effet, il le cite au vers 369.

[1] Diod. XVI, 14. *Δίϋλλος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἦρκται τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῆς ἱεροσυλήσεως καὶ ἔγραψε βίβλους εἴκοσι καὶ ἑπτὰ, συμπεριλαβὼν πάσας τὰς ἐν τοῖς χρόνοις τούτοις γενομένας πράξεις περί τε τὴν Ἑλλάδα καὶ τὴν Σικελίαν*. Le même, l. XVI, 76. *Δίϋλλος δ' ὁ Ἀθηναῖος τῆς δευτέρας συντάξεως ἀρχὴν πεποίηται τῆς Ἐφόρου ἱστορίας τὴν τελευτήν*.

[2] Diod. *Excerpt.* lib. XXI. *Ψαῶν δὲ*

sur un grand nombre de fragments et d'après les témoignages des anciens, était un des historiens remarquables de l'antiquité. Trop persuadé lui-même de son mérite, il décriait ses devanciers sans ménagement [1], et subit à son tour les critiques les plus sévères, surtout de la part de Polybe [2]. On lui a reproché sa crédulité [3], son défaut de jugement, sa partialité [4], son peu d'expérience de la guerre. Cependant son ouvrage acquit une très-grande autorité; il faut dire qu'il rachetait ses défauts par de nombreuses qualités. Ainsi ce fut lui qui eut l'idée de ramener tous les faits de l'histoire grecque aux années des olympiades, dont la célébration, étant commune à toute la Grèce, était plus propre à fournir une ère chronologique admise généralement, que les séries de prêtres ou de magistrats d'Argos, d'Athènes ou de telle autre ville [5]. Fixé à Athènes, le lieu qui offrait le plus de ressources littéraires, Timée avait, en outre, rassemblé de

ὁ Πλαταιεὺς τὰς ἀπὸ τούτου διαδεξάμενος πράξεις ἔγραψε βίβλους τριάκοντα.

[1] Il fut nommé pour cette raison *Ἐπιτίμαιος*. (Athénée, VI, p. 272.) Il reprenait entre autres, très-souvent, Philistus, Éphore et Théopompe.

[2] Polybe est même tombé dans le tort qu'il reproche à Timée par l'espèce d'animosité avec laquelle il s'attache à relever tous ses défauts. Ister et Polémon avaient composé des réfutations (*ἀντιγραφαί*) de Timée.

[3] *Γραοσυλλέκτρια*. Suidas, au mot *Τίμαιος*.

[4] Polybe, XII, ent. 7. *Ὅταν ἅπαξ ἢ ψέγειν ἢ τοὐναντίον ἐγκωμιάζειν τινὰ προθῆται, πάντων ἐπιλανθάνεται.* Diod. l. XIII, 90, souscrit à ce jugement.

[5] Les noms des vainqueurs olympiques n'ont été inscrits d'une façon régulière qu'à partir de l'an 776 avant J. C. Cette ère chronologique ne peut donc guider pour les faits antérieurs. L'époque du retour des Héraclides et celle de la guerre de Troie, qui sont dans l'histoire grecque primitive les deux événements les plus saillants, ont été évaluées, par les Grecs, fort diversement. Selon les calculs d'Ératosthène et d'Apollodore, la prise de Troie est de 1184, et le retour des Héraclides de 1104. Mais Timée, ainsi que son contemporain Duris de Samos (comme l'a établi M. Ch. Müller), plaçait la prise de Troie en 1334, et le retour des Héraclides en 1154. Ainsi, lorsque Timée (frag. 53) dit que Chersicrate

tous côtés, à grand frais, des documents historiques. Il est vrai que les livres ne peuvent jamais suppléer entièrement aux observations personnelles ; Polybe le blâme de n'avoir pas assez voyagé et d'être tombé, par suite, dans des erreurs géographiques. Cependant il paraît au moins avoir bien connu l'Occident, et donné, l'un des premiers en Grèce, des notions sur plusieurs parties de l'Italie. Si, dans son zèle pour recueillir les anciennes traditions, il fait preuve de peu de discernement et rapporte, sans les discuter, des faits entièrement fabuleux, comme le passage de l'Alphée à Ortygie sous la mer, c'est un reproche que les auteurs philosophiques de la Grèce pourraient également faire à Hérodote; mais, pour nous, tout en reconnaissant la justesse de cette critique, nous excusons aisément un défaut qui nous fait connaître l'antiquité avec ses traditions populaires et ses fictions poétiques. L'accusation de partialité et de passion est plus grave; mais ce défaut ne se faisait sentir que dans les derniers livres de Timée, qui traitaient de la vie d'Agathocle; et tandis que ce prince avait des littérateurs gagés qui l'élevaient aux nues, on conçoit que Timée, banni par lui de son pays, l'ait attaqué avec violence. Dans l'appréciation des faits contemporains, il est bien difficile qu'un écrivain ne descende pas du rôle de juge à celui d'avocat ou d'accusateur; et quelquefois la postérité prend à ces débats un intérêt d'autant plus vif qu'ils sont restés en suspens. Malheureusement, il est rare que l'attaque et l'apologie nous parviennent avec toutes les pièces à l'appui du procès. Ainsi, pour le règne d'Agathocle, qui a donné lieu à des contro-

fonda Corcyre 600 ans après la guerre de Troie, on doit entendre en 734, ce qui s'accorde avec les notions que nous trouvons ailleurs sur cette fondation, à peu près contemporaine de celle de Syracuse.

verses si vives, nous ne possédons que le résumé de Diodore, qui n'indique même pas suffisamment ses autorités. Il est probable qu'il a suivi Timée plus souvent encore qu'il ne le cite. Les fragments nombreux de ce dernier historien, recueillis dans les auteurs anciens, sont difficiles à bien classer, parce que les diverses parties de ses œuvres portaient des titres particuliers, comme *Sicéliques et Italiques*, *Sicéliques et Helléniques*, et que les numéros des livres se rapportent tantôt à ces divisions, tantôt à l'ensemble de ses histoires. Cependant, le dernier éditeur est parvenu à disposer d'une manière très-probable les débris de cette vaste composition. On y voit que Timée ne s'y bornait pas à relater les événements politiques ou militaires, mais qu'il entrait dans le détail des usages, des mœurs, des opinions philosophiques, et s'étendait sur les circonstances de la vie des hommes célèbres : Empédocle, Pythagore, les écoles et les législations de la Grande-Grèce occupaient beaucoup de place dans cette histoire. L'auteur sicilien était très-souvent en contradiction avec Aristote, et, quoiqu'il ne fût pas doué d'un jugement aussi sûr, la connaissance qu'il avait des traditions locales de la Sicile et de l'Italie pouvait lui donner, dans bien des cas, l'avantage sur l'auteur du recueil des Constitutions.

Quoique les anciens aient beaucoup parlé de Timée, nous n'avons pas des renseignements très-étendus sur sa vie, ni même sur l'époque précise où il publia ses ouvrages. Nous savons qu'il était fils de cet Andromachus, fondateur ou restaurateur de Tauroménium [1], auquel Timoléon conserva l'autorité dans sa ville en reconnaissance des grands secours qu'il en avait reçus à son arrivée en Sicile [2]. Cet Andromachus s'était montré l'ennemi des tyrans, et son fils deve-

[1] *Olymp.* cv, 3 ; avant J. C. 358. Diodore, XVI, 7. — [2] Plut. *Timoléon.*

nait, par cela seul, suspect à Agathocle, qui le bannit. On croit que ce fut à l'époque où le prince syracusain, prêt à partir pour son expédition d'Afrique (310 avant J. C.), éloigna de Syracuse tous ceux qui auraient pu y tenter quelque innovation en son absence. Timée nous apprend lui-même qu'il passa cinquante ans à Athènes[1]. C'est durant ce long exil qu'il composa la plus grande partie de son histoire[2]. Les cinq derniers livres comprenaient le règne d'Agathocle jusqu'à la mort de ce prince[3]; il avait même écrit, en outre, l'expédition de Pyrrhus[4] et les premières années de l'autorité d'Hiéron II; car Polybe prend pour début de son histoire le passage des Romains en Sicile, dans la CXXIX[e] olympiade, point où s'arrêtait, dit-il, l'ouvrage de Timée[5]. Ce littérateur avait, selon Lucien[6], poussé sa carrière jusqu'à quatre-vingt-seize ans, et la mort d'Agathocle lui ayant ouvert les portes de Syracuse, il est probable qu'il y revint finir ses jours, et que c'est là qu'il publia ses écrits, dont la perte est pour nous une des plus sensibles, bien que Diodore, dans ses histoires générales, et surtout dans le V[e] livre, con-

[1] Polybe, XII, 25. *Πεντήκοντα συνεχῶς ἔτη διατρίψας Ἀθήνησι ξενιτεύων, καὶ πάσης ὁμολογουμένως ἄπειρος ἐγενόμην πολεμικῆς χρείας.*

[2] Plutarque, *de l'Exil.*

[3] Fragm. 144 à 155. Diod. l. XXI, dit que Timée a montré tant d'animosité contre Agathocle dans les cinq derniers livres, qu'on ne saurait les admettre. *Τὰς ἐσχάτας τῆς συντάξεως πέντε βίβλους τοῦ συγγράφεως τούτου, καθ' ἃς περιείληφε τὰς Ἀγαθοκλέους πράξεις, οὐκ ἄν τις δικαίως ἀποδέξαιτο.*

[4] Il ne nous en est parvenu qu'un seul fragment, n° 151.

[5] Polybe, I, 5. *Ὑποθησόμεθα δὲ ταύτης ἀρχὴν τῆς βίβλου, τὴν πρώτην διάβασιν ἐξ Ἰταλίας Ῥωμαίων. Αὕτη δ' ἐστὶ συνεχὴς μὲν τοῖς ἀφ' ὧν Τίμαιος ἀπέλιπε· πίπτει δὲ κατὰ τὴν ἐννάτην καὶ εἰκοστὴν πρὸς ταῖς ἑκατὸν ὀλυμπιάδα* (264 avant J. C.). C'est à cette même année que s'arrête la chronique du marbre de Paros, coïncidence qui n'a peut-être pas été suffisamment remarquée.

[6] Lucien, *de Longævis*, 22.

sacré à la géographie et à la mythologie, ait très-probablement reproduit une grande partie de ce qui se rapportait à la Sicile.

§ XV. CALLIAS, ANTANDER, DURIS, DÉMOCHARÈS.

Le règne d'Agathocle, avec ses alternatives d'étonnants succès et de revers, ne pouvait manquer de trouver de nombreux historiens. Aussi, indépendamment de Timée, cite-t-on Antander, propre frère d'Agathocle; Callias de Syracuse, qui avait écrit aussi en faveur de ce prince, et enfin Duris de Samos.

Suidas, dans un article emprunté à Diodore, qui suivait probablement l'opinion de Timée, parle en ces termes de cet historien d'Agathocle[1] : « Callias de Syracuse peut être blâmé à bon droit; en effet, capté par Agathocle, il lui a vendu, pour des présents considérables, cette divine interprète de la vérité qu'on nomme l'histoire; il n'a pas cessé de prodiguer des louanges imméritées à l'homme aux gages duquel il s'était mis; malgré nombre d'actions impies envers les dieux, et violentes envers les hommes, il le représente comme l'emportant sur les autres en piété et en philanthropie. En un mot, de même qu'Agathocle donnait, contre toute justice, à cet écrivain des biens qui ne lui appartenaient pas et dont il avait dépouillé les citoyens, de même cet admirable historiographe gratifiait, à son tour, le maître, dans ses écrits, de toutes sortes de qualités; et, pour prix de

[1] Suidas, au mot Καλλίας, et Diodore, *Excerpt. de virt. et vit.* Καλλίας συρακούσιος δικαίως καὶ προσηκόντως κατηγορίας ἀξιωθείη· ἀναληφθεὶς γὰρ ὑπ' Ἀγαθοκλέους, καὶ δώρων μεγάλων ἀποδόμενος τὴν προφῆτιν τῆς ἀληθείας ἱστορίαν, οὐκ ἀπολέλοιπεν ἀδίκως ἐγκωμιάζων τὸν μισθοδότην, κ.τ.λ.

la faveur, il lui était facile, je pense, en écrivant des éloges, de n'être jamais en arrière de la libéralité du prince. »

Ce jugement est peut-être trop sévère, et la partialité de Callias pour Agathocle peut être attribuée à la reconnaissance plutôt qu'à l'intérêt; car il paraît que cette histoire fut publiée après la mort du prince. En effet, nous voyons qu'elle était citée par Diodore dans lex XXI[e] livre, à propos de l'âge auquel mourut Agathocle[1]. Mais, comme nous l'avons dit, l'article de Diodore est peut-être tiré de Timée, qui était l'ennemi implacable d'Agathocle, et l'a décrié autant que d'autres l'exaltaient; ce qui a fourni à Josèphe une occasion de signaler les contradictions des écrivains profanes[2]. L'histoire de Callias, qui était en vingt-deux livres, comme nous l'apprend Diodore, a été citée assez souvent par les auteurs grecs et même par les latins, Macrobe et Festus Pompéius. Le scholiaste d'Apollonius, Athénée et Ælien, dans l'Histoire des animaux, nous en ont conservé quelques passages[3].

Démocharès d'Athènes, neveu de Démosthène, avait écrit une histoire de son temps, qui s'étendait au delà du règne

[1] Diod. l. XXI, *Extr.* *Καλλίας καὶ αὐτὸς συρακούσιος εἴκοσι δύο βίβλους συγγράψας καὶ Ἄντανδρος ὁ ἀδελφὸς Ἀγαθοκλέους καὶ αὐτὸς συγγραφεὺς...*

[2] Josèphe, *contre Apion*, 1, et *Prep. Evang.* X, 7, p. 478 D. Ἀλλ' *οὐδὲ περὶ τῶν Σικελῶν τοῖς περὶ Ἀντίοχον καὶ Φίλιστον ἢ Καλλίαν Τίμαιος συμφωνεῖν ἠξίωσεν.*

[3] Athénée, XII, *Καλλίαν ἐν ὀγδόῃ περὶ Ἀγαθοκλέα.* — Schol. d'Apoll. l. III. — Macrob. *Saturn.* V, 19. — Festus Pompéius, *Romulus*, p. 134, ed. Egger. — Denys d'Hal. *Ant. rom.* 1. — Ælien, *Hist. des animaux*, XVI, 28 : *Καλλίας ἐν τῇ δεκάτῃ τῶν περὶ τὸν συρακούσιον Ἀγαθ. λόγων.* Ce chapitre d'Ælien est consacré aux serpents nommés *cérastes* et aux remèdes des psylles contre leurs morsures. Les faits racontés par Callias paraissent se rapporter à l'expédition d'Agathocle en Libye, à l'occasion de laquelle Diodore donne de semblables détails.

d'Agathocle ; car Lucien le cite, à l'occasion de l'âge auquel mourut ce prince[1]. Polybe l'a défendu des imputations odieuses de Timée[2]. Athénée cite les livres XX et XXI de ses Histoires[3].

Duris de Samos avait composé plusieurs ouvrages historiques, estimés dans l'antiquité pour leur exactitude[4], mais non pas pour le style ; car, sous ce rapport, il était inférieur à Éphore et à Théopompe, qu'il s'était cependant permis de critiquer[5]. Diodore marque à l'olympiade CII, 3 (370 avant J. C.), le commencement de ses Helléniques. Il était, en outre, auteur d'une histoire spéciale d'Agathocle, dont Athénée cite le X[e] livre[6], et de *Libyques*[7], dans lesquelles l'expédition d'Agathocle en Afrique devait aussi trouver place.

§ XVI. PHILINUS, FABIUS PICTOR, BATON, SOSILAS, EUMACHUS, POLYBE, APPIEN D'ALEXANDRIE.

La lutte entre Rome et Carthage, dont la Sicile fut d'abord le théâtre et le prix[8], était bien digne d'occuper un grand nombre d'historiens ; mais Polybe, dont le talent était à la hauteur du sujet, a fait oublier promptement les écrivains qui l'avaient précédé, et que nous ne connaissons plus que par lui. La première guerre punique avait été racontée d'une

[1] Lucien, *de Longævis*.

[2] Polybe, l. XII, 13.

[3] Athen. *Deipnos.* l. VI, XI et XIII. — Ælien, *Var. hist.* III, 8, et VIII, 12. — Plutarque, *Vie de Démosth.*

[4] Cicéron, *ad Attic.* VI, ep. 1 : *Homo in historia diligens.*

[5] Photius, cod. 176.

[6] Athénée, l. X et XIII. — Arsenius, *Violetum*, p. 246, ed. Walz.

[7] Suid. au mot Λαμία.

[8] On fixe le commencement de la première guerre punique à l'année 263 avant J. C. dans laquelle les Mamertins remirent Messine aux Romains.

manière très-différente par le Romain Fabius Pictor[1] et par Philinus d'Agrigente[2], qui avait embrassé la cause des Carthaginois. Polybe leur reproche, à l'un et à l'autre, d'avoir, par esprit de parti, altéré souvent la vérité[3]. Philinus suivait Annibal dans ses campagnes, ainsi que Sosilas de Lacédémone, qui donnait des leçons de grec au général carthaginois, et écrivit son histoire en sept livres[4]. Cet ouvrage, loin d'avoir l'importance que l'on devait attendre d'un homme aussi bien placé pour observer, n'était, suivant Polybe, juge éclairé, mais sévère, qu'un amas de récits populaires et dignes d'un barbier[5]. Lucius Cincius[6] et C. Aucilis[7] avaient aussi écrit en grec des annales qui s'étendaient jusqu'aux guerres puniques, comme on le voit par un passage de Cicéron[8]. Ces dernières avaient été remises en latin par Claudius, et furent une des sources de Tite-Live[9]. Athénée nous a con-

[1] Quintus Fabius Pictor, sénateur romain, ou son frère Numerius, avait écrit en grec l'histoire romaine, en s'étendant surtout sur les guerres puniques, dont il était contemporain. (Voy. Cicéron, *de Divin.* I, 21.)

[2] Denys d'Hal. *Ant. rom.* I, 6. (Voy. Krause, *De vitâ et scriptis hist. rom.* p. 38.)

[3] Polybe, I, 14.

[4] Cornelius Nepos, *Vit. Annib.* « Hujus bella gesta multi memoriæ prodiderunt; sed ex his duo, qui cum eo in castris fuerunt simulque vixerunt, quamdiu fortuna passa est, Philænius (*sic*) et Sosilus Lacædemonius. Atque hoc Sosilo Annibal litterarum græcarum usus est doctore. » Diodore citait ce Sosilas, comme on le voit dans cet extrait altéré du livre XXVI .....*Σώσιλος δὲ ὁ Ἴλιος* (*sic*) *τὰ περὶ Ἀννίβαν ἔγραψεν ἐν βίβλοις ζ'.*

[5] Polybe, III, 20. *Οὐ γὰρ ἱστορίας, ἀλλὰ κουρεακῆς καὶ πανδήμου λαλιᾶς, ἐμοί γε δοκοῦσι τάξιν ἔχειν καὶ δύναμιν.*

[6] Denys d'Hal. I, 6; *id.* II, 38. — Tite-Live, XXI, 38. « Lucius Cincius Alimentus qui captum se ab Hannibale scribit, etc. » Cincius tenait certaines particularités de la bouche même d'Annibal. Ailleurs, VII, 3, Tite-Live parle du temple de Nortia, déesse étrusque, où l'on marquait la série des années par des clous, et il cite Cincius, *diligens talium monumentorum auctor.* Voy. (Vossius, *de Hist. gr.* I, 19.)

[7] Plutarque, *Romulus*, 21.

[8] Cicéron, *de Offic.* III, 32.

[9] Tite-Live, XXV, 39. « Claudius

servé le titre d'un livre de Baton de Sinope sur la tyrannie d'Hiéronyme[1]. C'est probablement à lui qu'il faut appliquer le reproche que Polybe adresse aux historiens de cette époque qui, ayant choisi un sujet étroit, s'efforcent, dit-il, d'en cacher la pauvreté en donnant aux faits une importance qu'ils n'ont pas, et en faisant de grands discours sur ce qui méritait à peine d'être cité[2]. Les cruautés d'Hiéronyme ont été fort exagérées par eux. Ce prince, monté presque enfant sur le trône, où il ne se maintint qu'un an, sauf le supplice de quelques courtisans accusés de conspiration, montra plus de folie que de méchanceté, et ne pouvait être comparé, comme on l'a fait, à Phalaris. Baton paraît avoir vécu peu de temps après la prise de Syracuse; on cite de lui plusieurs autres ouvrages historiques. Eumachus de *Neapolis* (Naples) avait aussi écrit des mémoires sur Annibal, dans lesquels il était nécessairement question de la Sicile. Athénée nous en a conservé un passage relatif à Hiéronyme[3].

Nous nous consolerions aisément de la perte de tous ces ouvrages si du moins Polybe nous était parvenu dans son intégrité. Homme d'état, homme de guerre, voyageur infatigable, il a peint les hommes, les lieux, les institutions et les combats en observateur judicieux et expérimenté. Moins préoccupé de la forme littéraire, à laquelle les Grecs attachaient tant de prix, que du désir d'instruire, il semble

«qui annales Acilianos ex græco in «latinum sermonem vertit.»

[1] Athénée, *Deipn.* l. VI, pag. 251. *Βάτων περὶ τῆς τοῦ Ἱερωνύμου τυραννίδος*. M. Ébert, dans ses *Dissertationes Siculæ*, p. 92 et suiv. a consacré une notice biographique très-détaillée à cet écrivain. Schœll. *Hist. de la litt. gr.* t. III, 223, lui donne pour patrie Syracuse, mais sans fondement, à ce qu'il nous semble.

[2] Polybe, VII, 7, et Suidas, au mot *Ἱερώνυμος*.

[3] Athénée, XIII, p. 577. *Εὔμαχος ὁ Νεαπολίτης ἐν τῇ δευτέρᾳ τῶν περὶ Ἀννίβαν ἱστοριῶν*....

avoir écrit pour les lecteurs de nos jours cette histoire *pragmatique*[1], comme il la nomme, pleine de faits appuyés de preuves tirées des monuments authentiques. Nous n'avons pas à examiner dans son ensemble ce beau monument littéraire, nous devons ici nous borner à indiquer les parties qui touchent à la Sicile. L'Histoire universelle de Polybe, en quarante livres, embrassait une période de soixante et quatorze ans, du commencement de la seconde guerre punique à la destruction de Carthage et de Corinthe (de 220 à 146 av. J. C.). Dans le I[er] livre, après des considérations générales sur l'histoire romaine et les temps antérieurs à la première guerre punique, Polybe donne, sous forme d'introduction, le récit de cette première lutte entre Rome et Carthage, depuis le moment où les Romains passèrent en Sicile, en 264 avant J. C. ce qui rattachait son livre à celui de Timée[2]. On y voit l'avénement d'Hiéron, les siéges d'Agrigente, de Lilybée, d'Éryx; le combat de Panorme, enfin le traité de paix de l'an 241 avant J. C. Dans les livres suivants (II à VI), d'autres parties du monde réclament l'attention de l'historien; mais l'alliance d'Hiéronyme avec Annibal, en 215, le ramène en Sicile (livre VII). Il ne nous est parvenu de ce livre et des suivants que des extraits. Ils renferment l'éloge d'Hiéron[3], un tableau des intrigues qui s'ourdis-

[1] Polybe, l. IX, 2, définit ainsi lui-même ce qu'il entend par une histoire pragmatique, et les motifs qui lui ont fait adopter ce genre nouveau. Ὁ δὲ πραγματικὸς τρόπος ἐνεκρίθη, πρῶτον μὲν διὰ τὸ καινοποιεῖσθαι συνεχῶς... δεύτερον δὲ καὶ διὰ τὸ πάντων ὠφελιμώτατον αὐτὸν, καὶ πρὸ τοῦ μὲν, μάλιστα δὲ νῦν ὑπάρχειν, τῷ τὰς ἐμπειρίας καὶ τέχνας ἐπὶ τοσοῦτον προκοπὴν εἰληφέναι καθ' ἡμᾶς, ὥστε πᾶν τὸ παραπίπτον ἐκ τῶν καιρῶν ὡσανεὶ μεθοδικῶς δύνασθαι χειρίζειν τοὺς φιλομαθοῦντας. Διόπερ ἡμεῖς οὐχ οὕτω τῆς τέρψεως στοχαζόμενοι τῶν ἀναγνωσομένων, ὡς τῆς ὠφελείας τῶν προσεχόντων τἆλλα παρέντες, ἐπὶ τοῦτο τὸ μέρος κατηνέχθημεν.

[2] Polybe, I, 5.

[3] Polybe, VII, 8.

saient autour de son successeur inexpérimenté, l'assassinat d'Hiéronyme[1], le commencement du siége de Syracuse par Marcellus, la résistance due au génie d'Archimède, enfin la surprise des Épipoles[2]. L'histoire de Tite-Live, qui avait suivi Polybe, nous permet de bien saisir la liaison de ces fragments. Le livre suivant ne contient qu'un petit nombre d'extraits touchant la Sicile, sur l'enlèvement des monuments d'art de Syracuse[3], et une belle description d'Agrigente, sans doute à l'occasion du dernier siége de cette ville par les Romains[4]. Le livre XII paraît avoir été en partie consacré à réfuter Timée, et nous a ainsi conservé, d'une manière incidente, quelques passages relatifs aux temps anciens de la Sicile[5].

Les lacunes de Polybe nous font vivement regretter l'ouvrage spécial d'Appien d'Alexandrie sur les guerres des Romains en Sicile. Appien, qui vivait sous Trajan, s'était tracé un plan différent de ses prédécesseurs; au lieu de suivre à la fois dans toutes les directions la marche victorieuse des armées romaines, il avait consacré à chacune des contrées qui fut le théâtre de leurs guerres un traité spécial d'histoire sous les titres d'*Italiques*, *Sicéliques*, *Ibériques*, *Celtiques*, *Libyques*, *etc.*[6]

[1] Polybe, VII, 2. *Ecloga 1*, *de Legationibus.*

[2] Polybe, VIII, 5. Extraits tirés de Suidas et du livre d'Hiéron sur la Défense des places de guerre.

[3] L. IX, 10.

[4] L. IX, 27.

[5] Cette partie des extraits a été considérablement augmentée par les heureuses découvertes de Mgr A. Maï, qui a retrouvé, parmi les manuscrits palimpsestes du Vatican, le recueil de l'empereur Constantin-Porphyrogénète Περὶ γνωμῶν. Les fragments de Polybe contenus dans cet ouvrage ont été réimprimés séparément par M. Lucht, à Altona, en 1830, et insérés à leur place dans l'édition de Polybe de la collection de M. Didot.

[6] Appien, pref. 14. Τὰ δὲ λοιπὰ, τούτων ἑκάστη κατὰ λόγον ἐπιγράφονται· Ῥωμαϊκῶν Κελτικὴ τε καὶ Σι-

Les ouvrages d'Appien, sans avoir l'importance d'un travail original, avaient, comme nous pouvons en juger par les livres sur les guerres civiles, et celles de Mithridate, le mérite d'un résumé fait avec discernement à une époque où l'on possédait encore les sources les plus abondantes [1].

§ XVII. SILENUS.

Entre Polybe et Appien, que la nature des sujets qu'ils ont traités nous ont fait rapprocher, doivent se placer divers historiens grecs et latins. Silénus de Calacté [2] avait écrit sur Syracuse et sur la Sicile un ouvrage en plusieurs livres, qui est cité par Cicéron [3], Athénée [4], Étienne de Byzance [5], Suidas [6], Photius [7]. Il avait touché quelques points des antiquités de l'Italie, et Denys d'Halicarnasse lui reproche d'avoir recueilli des bruits indignes de croyance [8]. Il paraît aussi, d'après quelques fragments qui nous restent de cet auteur, qu'il recherchait les traditions mythologiques ou merveilleuses [9]. Il a

κελικὴ καὶ Ἰβηρικὴ καὶ Ἀννιβαϊκὴ καὶ Καρχηδονικὴ καὶ Μακεδονικὴ καὶ ἐφεξῆς ὁμοίως.

[1] Quelques fragments de l'Histoire sicélique d'Appien, conservés dans les extraits sur les ambassades et dans ceux sur les vertus et les vices, sont réunis dans l'édition d'Appien de la collection de M. Didot, p. 31 et s.

[2] Silenus est appelé Καλατιανός. Il a existé en Campanie une ville de *Calatia*. Cependant, comme on trouve *καλατιάνος* et *καλλατιανός* dans plusieurs passages d'auteurs anciens où il faut nécessairement lire *καλακτῖνος*, c'est-à-dire de Calacté, ville de Sicile, nous sommes porté à croire, avec la plupart des critiques modernes, que la même confusion a eu lieu pour Silénus, et qu'il était de Calacté. (Sur cette ville, voy. Dorville, *Sicula*, p. 22, et Burmann, *Comment. ad numism. Sic.* p. 438.)

[3] Cicéron, *de Divin.* l. I, 49.

[4] Athénée, XII, p. 542, *ἐν τρίτῳ Σικελικῶν*.

[5] Étienne de Byz. Παλίκη. (Comparez Arist. *De mirab. auscult.*)

[6] Suidas, au mot Σαρδόνιος γέλως, — Σειληνὸς ἐν τῷ δευτέρῳ τῶν περὶ Συρακούσας.

[7] Photius, lex. V. Σαρδάνιος.

[8] Denys d'Hal. *Ant. Rom.* l. I.

[9] Tzetzès, *Sur Lycophron*.

été consulté par Tite-Live, à l'occasion des campagnes de Scipion en Espagne; mais on voit que l'historien latin ne lui accorde pas une entière confiance[1].

§ XVIII. TITE-LIVE, FLORUS, EUTROPE, SILIUS ITALICUS.

Les premiers Romains qui avaient voulu perpétuer le souvenir de leur gloire nationale avaient employé la langue grecque de préférence au latin, encore inculte et resserré dans d'étroites limites; mais quand Rome eut étendu son empire sur les Grecs, elle essaya de rivaliser avec leur littérature. Tite-Live composa, sur leurs modèles les plus célèbres, son Histoire romaine; et si, tout en mettant à profit les travaux des Grecs, il avait fait lui-même des recherches, qui lui étaient plus faciles qu'à des étrangers, son autorité serait aujourd'hui moins en butte au scepticisme moderne. Mais du moins, quand il a trouvé de bons guides, il les a suivis avec une louable fidélité. L'époque des guerres puniques était peut-être celle sur laquelle on possédait le plus de mémoires dans l'une et l'autre langue; et Tite-Live n'avait qu'à comparer et à choisir. Malheureusement la IIe décade, où étaient racontées les premières campagnes des Romains en Sicile, ne nous est pas parvenue. Il ne reste de ces livres XI à XX (292 à 218 avant J. C.) que les sommaires et l'*Epitome rerum romanarum*, ainsi que le *Breviarium historiæ romanæ* de Florus. La perte de cette décade de Tite-Live est, il est vrai, compensée en partie par l'existence

[1] Tite-Live, l. XXVI, c. 49. *Scorpiones majores minores que ad LX captos scripserim si auctorem græcum sequar Silenum.* (Sur Silenus, voy. Vossius, *De Hist. gr.* p. 498, ed. West.) Il y avait une famille latine du nom de *Silanus*, qui correspond au grec Σιληνός. Pline nous apprend, liv. XVIII, 5, qu'un Silanus présida à la traduction des livres de Magon sur l'agriculture.

du premier livre de Polybe. Cependant, dans cette introduction, Polybe est beaucoup plus concis que ne devait l'être Tite-Live, tandis que, dans les livres suivants, qui nous manquent, l'auteur grec était, sans doute, plus exact et plus détaillé. Les livres XXI à XXVII de Tite-Live sont aujourd'hui notre principale source pour les événements accomplis en Sicile, de 218 à 210; et nous nous estimerions heureux de posséder autant de renseignements sur toutes les parties de la question qui nous occupe. A ces historiens il est permis de joindre le poëte Silius Italicus, qui eut assez confiance en la grandeur de son sujet et en l'harmonie de ses vers pour tenter une épopée exempte de fictions. Le livre XIV de son poëme sur la deuxième guerre punique retrace d'une manière animée la chute de Syracuse, et nous donne une énumération à la fois poétique et fidèle des villes de Sicile qui avaient embrassé le parti de Rome ou de Carthage, et de celles qui essayaient de maintenir leur indépendance entre ces puissantes rivales.

§ XIX. ARISTIDE, TIMONAX, NICANDRE, HIPPOSTRATUS, ARTÉMON, ANDRÉAS DE PANORME, CRITON, DOROTHÉE, THÉOPHILE, POLÉMON, LYCUS.

Avant de parler de Diodore, qui résume une partie des travaux anciens sur la Sicile, nous nommerons encore quelques écrivains dont l'époque n'est pas bien connue.

Aristide de Milet, auteur des contes érotiques nommés Milésiaques, imités par Apulée [1], et qu'Ovide [2] allègue pour

[1] Apulée, au commencement des Métamorphoses.

[2] Ovide, *Tristes*, l. II, v. 413:

Junxit Aristides milesia crimina secum;
Pulsus Aristides nec tamen urbe sua est.

son excuse, avait aussi composé un ouvrage sur la Sicile et sur l'Italie, mine abondante d'histoires fabuleuses et de faits controuvés, car il est très-souvent cité dans les petits parallèles grecs-romains attribués à Plutarque, mais indignes de ce philosophe.

Le scholiaste d'Apollonius[1] renvoie au livre IV des Siciliques de Timonax. Le passage à l'occasion duquel le témoignage de Timonax est invoqué, ainsi que celui de Timée, est relatif aux Argonautes, ce qui indique qu'il s'était occupé des temps mythologiques[2]. Nicandre, dont nous possédons deux poëmes didactiques, avait aussi composé quelques ouvrages historiques et un livre intitulé *la Sicile*, dont l'interprète des *Theriaca* mentionne le dixième livre[3]. Hippostratus est cité par le scholiaste de Pindare comme auteur de Généalogies siciliennes[4]. Le même grammairien parle, d'après Hippostratus, d'un rapsode syracusain[5]. Phlégon de Tralles, Tzetzès et Harpocration nomment aussi Hippostratus, à l'occasion de Minos d'Abaris et de quelques récits merveilleux[6]. Le scholiaste de Pindare[7] cite encore Artémon de Pergame, auquel il donne le titre d'historien, et qui a fait, dit-il, beau-

[1] Schol. d'Apoll. IV, 1217; *id.* III, 1235; IV, 1228. Le même scholiaste cite aussi, IV, 238, *Τιμώναξ ἐν πρώτῳ περὶ Σκυθῶν.*

[2] Timée, frag. 52, éd. de Gœller, ou 7, éd. de Müller, dans les *Fragm. hist. gr.*

[3] Schol. Nicandri, p. 20. *Νίκανδρος ἐν Σικελίᾳ.* Étienne de Byzance, au mot *Ζάγκλη*. *Νίκανδρος ἐν τῷ δεκάτῳ Σικελίας· Καί τις καὶ Ζάγκλης ἐδάη δρεπανηΐδος ἄστυ.* Nicandre florissait dans la CLX[e] olympiade.

[4] Schol. Pind. *Pyth.* VI, *Ἱππόστρατος ὁ τὰ περὶ Σικελίας γενεαλογῶν.*

[5] Schol. Pind. *Nem.* I.

[6] Phlegon, *Mirab.* c. XXX. *Ἱππόστρατος ἐν τῷ περὶ Μίνω.* — Tzetzès, chil. VII, hist. 144. — Harpocrat. lex. v. *Ἄβαρις.*

[7] Schol. Pind. *Pyth.* I, *Λέγεται δὲ ὁ Πίνδαρος οὕτως ἐπιβεβλῆσθαι κατὰ Ἀρτέμονα τὸν ἱστορικὸν ὅτι δὴ αὐτῷ Ἱερῶν χρυσῆν ὑπέσχετο κιθάραν.* — *Idem*, Isthm. II, *Ὁ δὲ Ἀρτέμων σφόδρα τὰ περὶ τὰς Σικελιώτας πολυπραγμονηκώς.* *Idem*, *Olymp.* II et V, et *Pyth.* III.

coup de recherches sur les Siciliens. Une des explications proposées par Artémon était réfutée par Ménécrate[1]. Or il s'agit probablement de Ménécrate de Nysse, disciple d'Aristarque. Ceci nous fait connaître à peu près l'époque d'Artémon. Il fut un de ces savants grammairiens de Pergame qui composaient sur les classiques des commentaires historiques et littéraires. D'après Athénée, Andréas de Panorme[2] était auteur de Sicéliques, dans lesquelles il avait consigné les choses remarquables de chaque ville. Cet ouvrage, qui était volumineux, car on en cite le livre XXXIIIe, devait ressembler au Recueil de traditions fabuleuses des villes, par Antiochus[3]. Cet Andréas est peut-être celui qui fut premier médecin de Ptolémée Philopator, et qui avait écrit une histoire de la médecine[4]. Nous avons vu, par l'exemple de Polycrite de Menda, que les médecins aimaient assez composer de ces recueils de curiosités naturelles et surnaturelles. Criton de Piera, auteur d'ouvrages sur la Macédoine et la Perse, avait fait aussi, selon Suidas, des Sicéliques, une Description de Syracuse et une histoire de la fondation de cette ville[5]. Dosithée n'est connu que par les citations des petits paral-

[1] Schol. Pind. *Olymp.* II, v. 15 : *Μενεκράτης δέ φησι ληρεῖν τὸν Ἀρτέμωνα.* Il y a eu plusieurs Ménécrate, entre autres un médecin de Syracuse dont nous nous occuperons au chapitre sur l'état des sciences. Celui dont parle ici le scholiaste de Pindare est probablement le même dont Strabon, l. XIV, dit : *Μενεκράτης Ἀριστάρχου μαθητὴς, καὶ Ἀριστόδημος ἐκείνου υἱὸς, οὗ διηκούσαμεν ἡμεῖς ἐσχατόγηρω νέοι παντελῶς ἐν τῇ Νύσῃ.*

[2] Athénée, l. XIV : *Ἀνδρέας ὁ Πανορμίτης ἐν τῷ λγ' τῶν Σικελικῶν τῶν κατὰ πόλιν.*

[3] Photius, *Myriob.* cod. 190 : *Ἐν δευτέρῳ τῶν κατὰ πόλιν μυθικῶν.*

[4] Il y a eu plusieurs médecins de ce nom : l'un de Caryste, un autre syrien. Soranus, Athénée, Dioscoride citent aussi Andréas sans autre désignation.

[5] Suidas : *Κρίτων πιεριώτης... ἱστορικός. Ἔγραψε Παλληνικὰ, Συρακουσῶν κτίσιν, Περσικὰ, Σικελικὰ, Συρακουσῶν περιήγησιν, καὶ περὶ τῆς ἀρχῆς τῶν Μακεδόνων.*

lèles qui lui attribuent des Italiques et des Sicéliques (chapitre XIX), si toutefois ce nom n'est pas le résultat d'une confusion avec celui de Dorothée, cité dans le même traité comme auteur d'une histoire portant le même titre dont Stobée nous a conservé un passage relatif à Phalaris[1]. Quant à l'ouvrage de Théophile intitulé *Voyage de la Sicile*[2], à celui de Polémon sur les fleuves célèbres de la Sicile[3], et aux livres de Lycus de Rhégium[4] et de Phlégon[5], il convient peut-être de les ranger parmi les géographies.

§ XX. DIODORE DE SICILE.

Diodore d'Agyre en Sicile[6], frappé des grands avantages d'une histoire universelle qui présenterait avec ordre et concordance le tableau de tous les temps et de tous les lieux, consacra trente années à réunir les éléments de ce travail et à voyager dans les pays dont il devait parler[7]. C'était une vaste entreprise, plusieurs fois tentée avant lui, mais que nul n'avait accomplie. Rome, où il avait fixé sa résidence,

[1] M. Ébert, dans son livre intitulé *Σικελιῶν*, p. 86, a consacré à Dorothée un chapitre sous ce titre : *De Dorothei patria, ætate, scriptis*, mais où l'on ne trouve à ce sujet que des conjectures. M. Ébert suppose que Dorothée est postérieur à Polybe et à Diodore, puisque ces auteurs ne le citent point à l'occasion du taureau de Phalaris dont il avait parlé.

[2] Ét. de Byz. au mot Παλίκη. *Θεόφιλος δ' ἐν ἑνδεκάτῳ περιηγήσεως Σικελίας παλικίνην κρήνην φησὶν εἶναι*, κ. τ. λ. (Voy. Ébert, *Dissert. Sic.* p. 138.)

[3] Schol. d'Euripide, *Méd.* 827; Macrobe, *Saturn.* v. 19 : *Περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ θαυμαζομένων ποταμῶν*. — Preller, *de Polemonis vita et scriptis*. Lipsiæ. 1838.

[4] Lycus de Rhégium, surnommé Boutheras, et qui fut père du poëte Lycophron, avait écrit plusieurs ouvrages, entre autres un livre *περὶ Σικελίας*.

[5] Suidas cite parmi les ouvrages de Phlégon *Ἔκφρασιν Σικελίας*.

[6] Diod. préf. *Ἡμεῖς γὰρ ἐξ Ἀγυρίου τὸ γένος τῆς Σικελίας ὄντες....*

[7] *Id. ibid.* *Διόπερ ἡμεῖς ὁρῶντες ταύτην τὴν ὑπόθεσιν χρησιμωτάτην μὲν οὖσαν, πολλοῦ δὲ πόνου καὶ χρόνου*

et dont l'empire s'étendait sur presque tout le monde connu, facilitait ses recherches; aussi fut-il assez heureux pour conduire à bonne fin ce grand travail, qu'il nomma *Bibliothèque historique* et qu'il divisa en quarante livres. Des six premiers renfermant les temps fabuleux antérieurs à la guerre de Troie, trois étaient consacrés aux peuples barbares, et trois aux antiquités de la Grèce. Les onze suivants, de VII à XVII, contenaient l'histoire générale depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre. Les vingt-trois derniers, de XVIII à XL, conduisaient les événements jusqu'à l'expédition de César en Gaule, l'an 60 avant J. C.[1] Diodore avait adopté la chronologie d'Apollodore, dont il expose, dans sa préface, les dates principales, et il classe les événements sous forme d'annales selon les olympiades,

προσδεομένην, τριάκοντα μὲν ἔτη περὶ αὐτὴν ἐπραγματεύθημεν. Μετὰ δὲ πολλῆς κακοπαθείας καὶ κινδύνων ἐπήλθομεν πολλὴν τῆς τε Ἀσίας καὶ τῆς Εὐρώπης, ἵνα τῶν ἀναγκαιοτάτων καὶ πλείστων μερῶν αὐτόπται γενηθῶμεν.

[1] L'exposé de la chronologie de Diodore, si le texte n'est pas altéré, présente une contradiction de 14 ans. En effet, la 1re olympiade étant, de l'aveu de tous les chronologistes anciens, de l'an 776 avant J. C. les 730 années que Diodore compte à partir de cette date conduiraient, non pas, comme il le dit, au commencement de la guerre des Gaules (60 ans av. J. C.), mais à l'année 46 av. J. C. qui est celle de la réforme du calendrier par Jules César. Voici le texte tel qu'il se lit dans les éditions, I, 5: *Τῶν δὲ χρόνων τούτων περιειλημμένων ἐν ταύτῃ τῇ πραγματείᾳ, τοὺς μὲν πρὸ τῶν τρωϊκῶν οὐ διοριζόμεθα βεβαίως, διὰ τὸ μηδὲν παράπηγμα παρειληφέναι περὶ τούτων πιστευόμενον. — Ἀπὸ δὲ τῶν τρωϊκῶν, ἀκολούθως Ἀπολλοδώρῳ τῷ Ἀθηναίῳ, τίθεμεν ὀγδοήκοντα ἔτη πρὸς τὴν κάθοδον τῶν Ἡρακλειδῶν. — Ἀπὸ δὲ ταύτης ἐπὶ τὴν πρώτην ὀλυμπιάδα, δυσὶ λείποντα τῶν τριακοσίων καὶ τριάκοντα· συλλογιζόμενοι τοὺς χρόνους ἀπὸ τῶν ἐν Λακεδαίμονι βασιλευσάντων. — Ἀπὸ δὲ τῆς πρώτης ὀλυμπιάδος εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ Κελτικοῦ πολέμου (ὃν τελευτὴν πεποιήμεθα τῆς ἱστορίας) ἑπτακόσια καὶ τριάκοντα· ὥστε τὴν ὅλην πραγματείαν ἡμῶν τεσσαράκοντα βίβλων οὖσαν, περιέχειν ἔτη δυσὶ λείποντα τῶν χιλίων ἑκατὸν τεσσαράκοντα χωρὶς τῶν χρόνων τῶν περιεχόντων τὰς πρὸ τῶν τρωϊκῶν πράξεις.*

les archontes d'Athènes et les consuls de Rome. Malheureusement la majeure partie de cette importante composition est aujourd'hui perdue. Il ne nous est parvenu intégralement que les livres I à V, et XI à XX, de l'olympiade LXXIV (avant J. C. 484); à la CXVII^e, 3 (avant J. C. 310), et des extraits assez étendus, insérés, soit dans Photius, soit dans les compilations de Constantin Porphyrogénète.

Le livre V de Diodore, emprunté probablement, en grande partie, à Timée, nous a conservé de curieuses traditions mythologiques sur la Sicile; et la description géographique, tracée d'après ses observations personnelles, conserve son prix, même à côté de celle de Strabon. La perte des livres suivants nous a privés des renseignements sur la fondation des villes grecques et sur la partie de leur histoire que nous connaissons le moins. Le XIe commence à la victoire de Gélon et de Théron sur les Carthaginois, et, à partir de ce moment, Diodore accorde à son pays natal une assez large place dans l'histoire universelle. Cependant le livre XVIII, consacré aux campagnes d'Alexandre, ne renferme pas un seul mot sur la Sicile; ce qui laisse une lacune dans l'enchaînement des faits qui ont précédé le règne d'Agathocle. Plusieurs indications, que nous noterons en leur lieu, nous font croire que cette lacune n'est pas du fait de Diodore, mais de ses copistes. Si nous comparons Diodore à Thucydide, nous le trouvons bien inférieur, non-seulement sous le rapport de la pensée et de l'expression, mais aussi pour l'exactitude, principal mérite d'un résumé historique. Ainsi, dans l'évaluation des armées, il est trop porté à suivre l'exagération habituelle d'Éphore; mais l'attention constante qu'il donne à la chronologie, et le soin, assez rare chez les anciens, d'indiquer les travaux de ses devanciers, fait de son

livre une bonne introduction à l'étude de l'histoire; et, lorsque les tableaux tracés de la main des maîtres ne nous sont pas parvenus, nous sommes heureux d'en retrouver l'esquisse dans Diodore.

§ XXI. CORNÉLIUS NÉPOS, PLUTARQUE, SATYRUS, CLÉARCHUS, SUIDAS.

Vers le temps où Diodore de Sicile publiait sa Bibliothèque historique, Cornélius Népos[1], l'ami de Cicéron[2], qui travaillait aussi à porter chez les Latins les sciences et les lettres à la hauteur qu'elles avaient atteinte en Grèce, composa une chronique, divisée en trois livres, dans laquelle il embrassait les temps fabuleux et historiques[3]. Cet ouvrage, que les anciens mettaient quelquefois à côté de la Bibliothèque de Diodore[4], ne nous est pas parvenu; mais nous avons une partie des vies des généraux illustres, écrites par Népos. Il s'accorde, en général, avec l'historien grec, sans toutefois le traduire. Parmi ces biographies, figurent celles de Dion et de Timoléon, qui sont importantes pour l'histoire de la Sicile. On trouve aussi quelques renseignements sur ce pays dans celles d'Alcibiade et d'Amilcar, enfin plusieurs particularités sur Denys l'Ancien, dans le peu de lignes que Népos a consacrées aux rois[5]. Il avait

[1] Pline, l. III, 18, et IX, 39. «Cornelius Nepos... qui divi Augusti «principatu obiit.»

[2] Aulugelle. *Noct. Attic.* XV, 28. «Cornelius Nepos et rerum memoriæ «non indiligens et M. Ciceronis ut qui «maxime amicus familiarisque fuit.» (Voy. Cic. *Epist. ad Attic.* XVI, 5.)

[3] Aulugelle, XXVII, 21.—Ausone, *Epist.* XVI, *ad Probum.* — Catulle, *ad Nep.*

[4] Tertullien, Apolog. «Neque Diodorus græcus aut Thallus, neque «Cassius Severus aut Cornelius Ne«pos.» Minutius Felix, Octav. *Scit hoc Nepos ac Diodorus.* Lactantius Firmianus, I. I, 13.

[5] Corn. Nep. *De regibus*, 2.

aussi composé des notices sur les plus célèbres historiens, au nombre desquels nous savons qu'il avait rangé Philistus[1]. Son ouvrage contenait également les vies des grands généraux romains, qu'il comparait à ceux de la Grèce ; ce qui a probablement donné à Plutarque l'idée de ses Vies parallèles, dans lesquelles il cite plusieurs fois Cornélius Népos[2]. Les biographies de Nicias, d'Alcibiade, de Dion, de Timoléon, de Pyrrhus et de Marcellus par Plutarque, malgré son éloignement des temps qu'il retrace, ont pour nous presque l'autorité d'un contemporain, par le soin avec lequel il s'était entouré de documents de tout genre, mettant à contribution les histoires de Théopompe, de Timée, d'Athanis, de Timonide et les Lettres de Platon[3]. Il serait superflu de nous étendre sur le mérite d'un auteur qui a toujours été l'objet des études des savants, en même temps qu'il jouit encore d'une faveur, on peut dire populaire. Nous croyons devoir plutôt rappeler quelques biographes anciens dont les travaux ont péri. Plusieurs péripatéticiens avaient composé des recueils de vies[4]; la plupart s'étaient bornés aux philosophes ou aux littérateurs ; quelques-uns cependant y avaient admis tous les hommes célèbres. De ce nombre était Satyrus, souvent consulté par Diogène Laërte, et dont Athénée cite une vie de Denys le Jeune[5]. Le même grammairien nous a conservé un fragment d'une autre biographie de

[1] Corn. Nep. *Dion*. « De hoc (Philisto) in meo libro plura sunt exposita qui de historicis inscriptus est. »

[2] Plutarque, *Lucullus*, 61 ; *Marcellus*, 42.

[3] Dans la Vie de Dion, Plutarque fait très-souvent usage des lettres de Platon, dont il ne met pas en question l'authenticité. Nous reviendrons sur ce point en parlant des voyages de Platon en Sicile.

[4] Nous citerons entre autres Straton, successeur de Théophraste; Héraclide de Pont; Néanthe.

[5] Athénée, l. XII, p. 541.

Denys par Cléarchus de Soles[1]. La vie des divers souverains de la Sicile devait aussi se lire dans l'ouvrage de Charon de Carthage : *Sur les tyrans d'Europe et d'Asie*[2]. On s'attendrait à trouver dans le lexique de Suidas au moins un résumé de ces anciennes biographies, mais la nomenclature des hommes de lettres y est seule un peu étendue. On y cherche vainement des notices sur Théron, sur l'ancien Hiéron ; Phalaris y figure, peut-être à cause des lettres qui portent son nom, et à l'authenticité desquelles le lexicographe ajoute foi ; les deux Denys n'y sont également cités que comme auteurs de tragédies et d'épîtres ; Dion, en qualité de platonicien et comme auteur de quelques lettres. La notice sur Agathocle est empruntée à Timée ; celle sur Hiéron II et Hiéronyme à Polybe. Sur la conduite de Pyrrhus en Sicile, Suidas nous fournit quelques particularités qui ne se lisent ni dans Diodore, ni dans Plutarque.

§ XXII. ATHÉNÉE, ÆLIEN, SOPATER, POLYEN, FRONTIN.

A défaut des auteurs originaux, que le temps nous a ravis, on est heureux de retouver dans les écrivains postérieurs quelques débris de leurs ouvrages. L'érudit Athénée nous a conservé un grand nombre de faits curieux sur le caractère et les habitudes des tyrans de la Sicile, et sur les mœurs de ce pays en général. Ce qui donne plus de prix à ses extraits, c'est le soin avec lequel il indique les sources auxquelles il a puisé. Ælien est loin d'avoir la même attention. Plus préoccupé du style et de la forme du récit que du

[1] Athénée, lieu cité.

[2] Voy. Suidas, Χάρων. Ἔγραψε τυράννους ὅσοι ἐν τῇ Εὐρώπῃ καὶ Ἀσίᾳ γεγόνασι. Βίους ἐνδόξων ἀνδρῶν ἐν βιβλίοις δ.' κ. τ. λ.

fond, il paraît avoir plus d'une fois altéré ou tronqué les faits qu'il rapporte, et ne cite que rarement ses autorités. Nous n'avons de Sopater que des extraits faits par Photius; on voit qu'il y était question plusieurs fois de la Sicile, et on y trouve, entre autres, un récit sur le fondateur de Syracuse; mais il a un peu la teinte de roman historique. De toutes les compilations, la plus utile pour l'histoire de la Sicile est le livre des Stratagèmes de Polyen. Si cet auteur ne s'était pas abstenu de nommer les ouvrages dont il faisait des extraits, et si son texte nous était parvenu moins altéré, nous pourrions nous étayer avec plus de confiance de son témoignage. Toutefois, les nombreux chapitres où il nous est possible de le comparer avec Thucydide, Diodore ou Plutarque, montrent que ses résumés sont faits avec assez de fidélité. Il est probable qu'il avait mis à contribution les Histoires d'Éphore, de Théopompe et de Timée, et les livres aujourd'hui perdus de Diodore, sans que nous puissions le reconnaître d'après le style, attendu que Polyen ne copie pas servilement, mais affecte une concision qui donne à tous ses récits une teinte uniforme.

Chez les Latins, il existe un ouvrage analogue à celui de Polyen; ce sont les trois livres de Stratagèmes et le livre de Stratégie de Frontin. Cet auteur a montré, dans la composition de son traité, plus de discernement que Polyen; il ne donne pas pêle-mêle toute espèce de stratagèmes, il les classe selon les circonstances où l'on peut en avoir besoin, et les exprime dans le moins de mots possible, en sorte que son livre est un manuel qui pouvait être d'une utilité pratique plus que celui de Polyen; mais il fournit beaucoup moins de détails historiques, fort peu surtout qui ne soient connus d'ailleurs.

§ XXIII. STRABON, SCYMNUS DE CHIOS, ÉTIENNE DE BYZANCE.

Aux historiens proprement dits nous devons joindre les géographes, non-seulement parce que la géographie est une des bases de l'histoire [1], mais parce que plusieurs ont ajouté à la description des lieux quelques souvenirs des événements qui s'y étaient passés. Strabon est le plus riche en notions de ce genre. Sa description de la Sicile [2], écrite vers le commencement de notre ère, est en partie tirée, pour les mesures de distances, d'Artémidore, de Posidonius et de ce qu'il nomme la *chorographie*, et qui paraît être la description de l'empire romain, dressée par Agrippa sur l'ordre d'Auguste. Pour les traditions historiques ou mythologiques, il suit Éphore et Timée, mais particulièrement le premier. Ptolémée [3] et tous les auteurs de périples, Ménippe [4], Marcien d'Héraclée [5], décrivent les côtes de la Sicile; Denys le Périégète lui consacre quelques vers [6], mais c'est dans le

[1] Selon quelques auteurs anciens, l'histoire se compose de quatre éléments : *ἐκ τοπικοῦ καὶ πραγματικοῦ καὶ χρονικοῦ καὶ γενεαλογικοῦ* (Eustathe, sur Denys Périégète), c'est-à-dire de l'étude des lieux, des faits, des temps et des origines.

[2] Strabon, l. VI.

[3] Une édition nouvelle de Ptolémée, par M. Bœdeker, in-fol. contient un relevé exact des variantes si nombreuses pour les noms de ville et les distances. Les passages relatifs à la Sicile ont été discutés par Cluvier, *Sicilia antiqua*, et par Dorville, dans les *Sicula*.

[4] Sur Ménippe on peut consulter les Recherches de M. Hoffmann et M. B. Fabricius.

[5] Marcien d'Héraclée et plusieurs fragments des anciens périples conservés dans un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, ont été l'objet d'un travail critique de M. Miller, publié sous le titre de *Supplément aux dernières éditions des petits géographes*, Paris, Imprimerie royale, 1839. A l'occasion d'un fragment inédit sur le périmètre de la Sicile, M. Miller a réuni et discuté les divers passages relatifs à cette question, p. 324.

[6] Le commentaire d'Eustathe, em-

poëme géographique et historique de Scymnus de Chios que nous trouvons surtout des détails sur l'origine des colonies grecques [1]. Le livre d'Étienne de Byzance nous a conservé les noms d'un grand nombre de localités de la Sicile, et, si nous possédions la rédaction primitive au lieu de l'abrégé d'Hermolaüs, nous y trouverions sans doute beaucoup plus de renseignements, comme on en peut juger par l'article Σικελία, transcrit dans l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète sur les *thèmes* de l'empire. Il y a peu de chose à tirer, pour l'histoire, des géographes latins Pomponius Méla, Pline, Solin, Isidore de Séville, Priscien. Ces deux derniers ont joint, à une description sommaire de la Sicile, l'indication de quelques-unes de ses merveilles. Nous avons indiqué, au § XIX, plusieurs écrivains grecs qui paraissent s'être attachés surtout à ces curiosités; des extraits de leurs ouvrages ont passé dans les recueils des paradoxographes.

Nous ne parlons pas ici des chronologistes tels qu'Apollodore, la Chronique de Paros, Eusèbe, George Syncelle; nous indiquerons leurs systèmes et les faits historiques qu'ils nous ont conservés dans la table chronologique à la fin de la deuxième partie.

prunté à Strabon et Diodore, n'ajoute pas beaucoup à nos connaissances.

[1] Scymnus de Chios dédia son poëme au roi Nicomède, vers l'an 80 avant J. C. Il ne nous en est parvenu qu'un millier de vers, qui ne devaient former que le tiers de l'ouvrage entier; mais la description de la Sicile, qui s'étend du vers 263 à 311, est heureusement conservée. Scymnus avait suivi pour guides Hérodote, Éphore, Ératosthène, Denys de Chalcis, Démétrius de Calatis, Cléon de Sicile, Timosthène, Callisthène, Timée, Théopompe, etc. Il avait pris pour modèle le poëme didactique d'Apollodore intitulé *Chroniques*, dont il suit le système chronologique. Les fragments de Scymnus de Chios ont été restitués par M. Letronne, à l'aide du manuscrit dont nous venons de parler et des plus heureuses conjectures. Paris, 1840.

DATES.	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.
Av. J. C. 1350	Règne de Cocalus. — Temps fabuleux.
776	Première olympiade.
733	Fondation de Syracuse.
497	Hippocrate attaque Syracuse.
485	Gélon s'empare de Syracuse.
480	Victoire des Grecs sur les Carthaginois.
466	Expulsion de Thrasybule, tyran de Syracuse.
454	Établissement du pétalisme à Syracuse.
424	Paix entre les villes de Sicile.
415	Expédition des Athéniens en Sicile.
412	Gouvernement démocratique à Syracuse.
406	Denys élu général.
368	Mort de Denys l'Ancien.
363	Bataille de Mantinée.
357	Retour de Dion en Sicile.
354	Mort de Dion.
350	Chute d'Hipparinus.
345	Timoléon se rend en Sicile.
343	Expulsion de Denys le Jeune.
340	Victoire de Timoléon sur les Carthaginois.
336	Timoléon se démet du pouvoir.
316	Commencement du règne d'Agathocle.
289	Mort d'Agathocle.
278	Fin du gouvernement d'Icétas.
275	Pyrrhus abandonne la Sicile.
263	Guerre punique.
250	Siége de Lilybée par les Romains.
215	Mort d'Hiéron II. — Hiéronyme.
212	Prise de Syracuse par les Romains.

NOTA. Dans ce tableau, les ouvrages qui nous sont parvenus sont indiqués par les lignes continues — ; ceux dont nous avons seulement des fragments, par les lignes entrecoupées de points —...—...—..; enfin, ceux qui sont entièrement perdus, par des points.........

SECONDE PARTIE.

PRÉCIS HISTORIQUE.

---

§ Ier. PREMIERS HABITANTS DE LA SICILE.

Les traditions recueillies par Thucydide[1], touchant les premiers habitants de la Sicile, à l'occasion de l'expédition des Athéniens dans cette île, sur laquelle ils n'avaient auparavant que des notions vagues et incomplètes[2], sont, malgré leur brièveté, ce que l'antiquité nous a transmis sur ce sujet de plus précis et de mieux coordonné. Nous croyons ne pouvoir prendre un meilleur guide dans nos recherches, et nous allons suivre les indications qu'il nous donne sur les premières colonies des Grecs en Sicile et sur les peuples qu'elles y rencontrèrent; toutefois, nous ne négligerons pas les autres renseignements qui peuvent éclaircir ou compléter son récit.

Thucydide renvoie aux compositions des poëtes ceux qui voudraient connaître les Cyclopes et les Lestrygons, qui passaient pour avoir les premiers habité la Sicile[3]. « Pour lui ajoute-t-il, il ne saurait dire ni à quelle race ils appartenaient, ni d'où ils vinrent, ni où ils se retirèrent. » Nous remettons l'examen des faits réels qui peuvent avoir donné lieu au mythe des Cyclopes au chapitre sur la religion, où nous ras-

[1] Thucyd. l. VI, ch. 1er et suiv.

[2] *Id.* Ἄπειροι οἱ πολλοὶ ὄντες τοῦ μεγέθους τῆς νήσου καὶ τῶν ἐνοικούντων τοῦ πλήθους καὶ Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων.

[3] Sur les Cyclopes et les Lestrygons, voy. Homère, *Odyss.* IX, 106. — Hésiode, *Theog.* 139, et l'Hist. de l'Acad. des Inscr. t. XXIII, p. 27.

semblerons les premières traditions poétiques des Grecs sur la Sicile. « Les Sicaniens, continue Thucydide, paraissent avoir été les premiers habitants après les Cyclopes[1], et même, à les en croire, ils seraient antérieurs et autochthones[2]; mais la vérité est que ce sont des Ibères, chassés par les Ligyens des bords du fleuve Sicanus en Ibérie; ils donnèrent le nom de *Sicanie* à l'île appelée avant eux *Trinacrie*, et dont ils habitent encore les parties occidentales[3]. » L'origine attribuée ici par Thucydide aux Sicaniens était également admise par Philistus dans ses Sicéliques, ainsi que nous l'apprend Diodore[4]; mais Timée, qui avait la prétention de connaître mieux qu'un autre l'occident de l'Europe, taxait cette opinion d'ignorance, et soutenait que les Sicaniens étaient autochthones de la Sicile. Il avait, à ce qu'il paraît, multiplié les preuves de leur ancienneté; mais Diodore n'a pas jugé à propos de transcrire ces témoignages. Les Ibères,

[1] Hellanicus, fr. 51, cité par Constantin Porphyr. *de Themat.* II, 10 : Ὁ γραμματικὸς Στέφανος γράφει· « Σικελία ἡ νῆσος Σικανία πρότερον ὠνομάζετο, εἶτα Σικελία ἐκλήθη, ὥς φησιν Ἑλλάνικος Ἱερειῶν τῆς Ἥρας β.' » Hellanicus parlait, dans le même livre, de la colonie de Théocles. Il est probable que c'est à cet ouvrage que Thucydide a emprunté une partie des notions qu'il nous donne sur les premiers habitants de la Sicile, et la date respective des colonies grecques.

[2] Les Grecs désignaient par ce mot les peuples qui avaient toujours habité la même contrée depuis les temps les plus reculés dont ils gardaient la mémoire. Les Athéniens étaient très-fiers de cette qualité. Selon Hellanicus (fr. 77), cité par Harpocration, les Arcadiens, les Éginètes et les Thébains étaient du petit nombre de peuples qui, au milieu des émigrations si fréquentes dans l'antiquité, pouvaient se dire autochthones.

[3] Thucyd. VI, 2. Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι, ὡς μὲν αὐτοί φασι, καὶ πρότεροι, διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι· ὡς δὲ ἡ ἀλήθεια εὑρίσκεται, Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες· καὶ ἀπ' αὐτῶν Σικανία τότε ἡ νῆσος ἐκαλεῖτο, πρότερον Τρινακρία καλουμένη. Οἰκοῦσι δὲ ἔτι καὶ νῦν τὰ πρὸς ἑσπέραν τῆς Σικελίας.

[4] Diodore, l. V, 6.

qui ont donné leur nom à l'Espagne, paraissent avoir été répandus dans diverses contrées; quelquefois on les fait venir de l'Ibérie asiatique[1] : ils traversent toute l'Europe et parviennent jusqu'en Afrique par le détroit de Gadès. Selon quelques auteurs, les Ibères avaient aussi occupé une partie de l'Italie[2]. D'après une tradition, ils étaient issus d'un fils d'Hercule[3]. La plupart des critiques modernes les regardent comme un peuple pélasge[4]. Le nom Trinacria (ou plutôt Trinakia[5], comme l'écrit Homère), par lequel on désignait, dans l'origine, l'île entière, était resté à une ville que les Syracusains détruisirent dans l'olympiade LXXXV[e], pour porter les derniers coups à l'indépendance des indigènes, qui la considéraient comme leur métropole.

§ II. COLONIES CRÉTOISES.

Avant de parler de l'arrivée des Sicules, nous devons rapporter un épisode très-célèbre, et dont il est étonnant que Thucydide n'ait pas dit un mot. La fuite de Dédale en Sicile, les réclamations de Minos, son expédition et sa mort

[1] Appien (*Guerre de Mithridate*) rapporte que les Ibères d'Espagne passaient pour les descendants de ceux d'Asie qui sont voisins de l'Arménie. Cette tradition est confirmée par le célèbre passage de Salluste, qui nous apprend que les Maures et d'autres tribus africaines étaient, selon les traditions locales, des Perses, des Mèdes et des Arméniens venus en Espagne sous la conduite d'Hercule. (Voy. Saint-Martin, *Observations sur l'origine persane des Maures*, dans le t. XII des Mémoires de l'Académie des inscr. et *Les Ibères dans l'Occident et l'Orient*, par M. Hoffmann. Leipsick, 1838.)

[2] St. Jérôme, *Questions hébraïques sur la Genèse*, vol. II, col. 312, édit. de Vérone, 1735, cité par M. Raoul-Rochette, *Hist. des colonies gr.* t. I[er], p. 409.

[3] Eustathe, sur Denys Périégète, v. 281.

[4] Voy. l'Histoire des colonies grecques, l. V, ch. 1, colonies des Pélasges en Ibérie.

[5] Sur l'orthographe de ce nom voy. la table des mots siciliens dans la troisième partie de cet ouvrage.

dans cette île, malgré le mélange de fables qui obscurcissent tous les événements de ces temps reculés, sont des traditions que l'histoire ne doit pas dédaigner. Nous n'essayerons pas ici de dégager la vie de Dédale des circonstances dont l'a surchargée la personnification en lui de l'art primitif. Pour nous en tenir aux faits principaux de la légende, telle qu'elle est racontée par Diodore[1], Dédale s'était réfugié près de Cocalus, roi des Sicaniens, qui l'accueillit avec joie. Il exécuta pour ce prince divers travaux d'art, que l'on montrait bien des siècles après lui. Entre autres, il construisit la ville de Camicus, de façon à la rendre inexpugnable. Minos, ayant appris que Dédale était en Sicile, s'y rendit avec une flotte et aborda à l'embouchure du fleuve Halykus, où il fonda Héracléa-Minoa. Selon Héraclide de Pont, cette ville existait déjà avant l'arrivée de Minos, et s'appelait Macara. Ce prince, en s'en emparant, lui donna son nom, et imposa les lois crétoises aux barbares qu'il avait vaincus[2].

Cocalus feignit d'accueillir Minos, et le fit périr par perfidie dans un bain, puis il rendit son corps aux Crétois, qui l'enterrèrent à l'endroit où s'éleva plus tard Agrigente. Diodore assure que ses ossements furent retrouvés du temps de Théron, qui les renvoya aux Crétois[3]. Pour ceux qui avaient accompagné Minos, leur flotte ayant été brûlée par Cocalus, ils furent obligés de se fixer en Sicile. Une partie

[1] Diod. de Sicile, l. IV, 77 et suiv.

[2] Ἐκ τῶν Ἡρακλείδου περὶ πολιτ. édit. Coray, p. 215. Μινώαν τὴν ἐν Σικελίᾳ Μακάραν ἐκάλουν πρότερον. Ἔπειτα Μίνως, ἀκούων Δαίδαλον ἐνταῦθα μετὰ στόλου παραγεγονέναι, ἀναβὰς ἐπὶ τὸν Ἅλυκον ποταμὸν, τῆς πόλεως ταύτης ἐκυρίευσε· καὶ νικήσας τοὺς βαρβάρους, ἀφ' ἑαυτοῦ προσωνόμασεν αὐτὴν, νόμους κρητικοὺς θεὶς αὐτῇ. Sur l'étymologie du nom Μακάρα, qui paraît avoir eu le même sens en phénicien que celui d'Ἡράκλεια, qu'elle a porté dans la suite, voy. Gesenius, *Monumenta ling. phœn.* p. 424.

[3] Diod. de Sic. l. IV, 79.

s'établit à Héracléa-Minoa ; les autres, après avoir erré dans l'intérieur des terres, s'emparèrent d'une position très-forte vers le centre de la Sicile, et y bâtirent la ville d'Engyum, où ils introduisirent le culte des déesses Mères, dont le temple se maintint longtemps prospère[1].

En Crète, lorsqu'on apprit la mort de Minos, les diverses tribus armèrent pour tirer vengeance du roi des Sicaniens; mais cette expédition, à laquelle les autres Grecs avaient refusé de se joindre, échoua complétement[2]. Après avoir inutilement assiégé Camicus[3] pendant cinq ans, les Crétois furent contraints de se rembarquer, et des tempêtes poussèrent une partie de leurs vaisseaux sur les côtes d'Italie, où ils fondèrent quelques colonies. Quant à celle d'Engyum, en Sicile, quoique renforcée, dit-on, plus tard, par les Crétois qui avaient accompagné Mérionès au siége de Troie, elle ne prit jamais un grand développement.

L'histoire de Cocalus était rapportée par Philistus dans le livre Ier de ses Sicéliques et par Éphore dans le VIIe livre de ses Histoires[4]. Hérodote dit que la mort de Minos eut lieu trois générations avant la guerre de Troie; ce qui, en

[1] Diodore, IV, 79.

[2] Hérodote, *Polymnie*, 170.

[3] Charax, cité par Étienne de Byzance (v. *Κάμικος*), plaçait la capitale de Cocalus à Inykus. Pausanias (*Achaïe*, ch. IV), en racontant la fuite de Dédale, le fait aborder aussi à Inykus.

[4] Théon, *Progymnasmata*, p. 12, édit. Bas. *Ἔχουσι δὲ καὶ περὶ Δαιδάλου τῆς ἀφίξεως πρὸς Κώκαλον τὸν Σικανῶν βασιλέα Ἔφορος μὲν ἐν ζ', Φίλιστος δ' ἐν τῇ πρώτῃ*. Comparez Zénobius, IV, 92. — Hygin, fable 40. — Un auteur d'Atthides, Clitodème (fragm. 5 dans les *Fragm. hist. gr.*), racontait différemment l'histoire de Minos. Selon lui, Dédale s'était réfugié dans l'Attique, sa patrie, près de Thésée, son cousin. Minos, ayant voulu le poursuivre avec des vaisseaux de guerre, fut jeté, par une tempête, sur les côtes de Sicile, où il trouva la mort. Cette tradition confirme du moins la présence de Minos en Sicile.

adoptant les calculs de Larcher, ferait remonter le règne de Cocalus vers 1370. Le marbre de Paros, qui place la prise de Troie en 1208, indique l'année 1294, comme celle où les Athéniens se soumirent au tribut imposé par Minos, ce qui précéda sa mort de quelques années[1]. Enfin Eusèbe place la mort de Minos en Sicile en 1203, vingt-deux ans seulement avant la date adoptée par lui pour la prise de Troie.

L'ordre des temps nous amènerait à parler de l'expédition d'Hercule en Sicile, dont Diodore nous a conservé un récit détaillé, curieux par les traditions locales qu'il avait pu recueillir; mais la légende religieuse d'Hercule est trop compliquée pour que nous espérions la ramener à la simplicité des faits historiques. Nous aimons donc mieux réserver cette question pour le chapitre sur la religion, où nous dirons aussi quelques mots du prétendu voyage des Dioscures en Sicile, au retour de la conquête de la toison d'or.

§ III. COLONIES TROYENNES.

« Les Troyens, dit Thucydide, fuyant les Achéens, après la prise d'Ilion, abordèrent en Sicile et vinrent se fixer près des Sicaniens ; on les appelle tous Élymes ; leurs villes sont Éryx et Ségeste. Avec eux habitèrent aussi quelques-uns des Phocéens qui revenaient de Troie, et qui furent jetés par la tempête, d'abord en Libye, et de là en Sicile[1]. » L'extrême concision de ce passage pourrait donner lieu à quelques interprétations inexactes, si l'on ne trouvait dans Denys d'Halicarnasse des détails plus circonstanciés[2]. Les Troyens qui s'établirent à Éryx et à Ségeste, après la prise de Troie, ne furent pas les fondateurs de ces villes; elles existaient auparavant.

[1] Thuc. VI, 2. — [2] *Antiquit. rom.* l. Ier, 43.

Selon les interprètes d'Hellanicus[1], les Élymes dont il est ici question étaient une tribu pélasgique qui séjourna quelque temps en Italie, d'où elle passa en Sicanie, environ cinq ans avant l'invasion des Sicules dans cette île. L'origine pélasgique des Élymes est confirmée par des analogies de noms géographiques dans les trois contrées qu'ils habitèrent successivement : l'Épire, l'Œnotrie et la Sicile[2]. L'ancienneté de la ville d'Éryx et de son temple de Vénus s'accorde avec les récits mythologiques de la lutte d'Hercule et du fils de Vénus, Éryx, qui régnait dans cette contrée[3]. On dit aussi que Dédale avait travaillé à l'embellissement du temple de Vénus Érycine, ce qui en ferait remonter l'existence avant la guerre de Troie. Ce temple fameux avait par un privilége bien rare, comme le remarque Diodore, traversé les siècles sans avoir jamais été dévasté. Au contraire, Énée et les Troyens l'avaient décoré de beaucoup d'offrandes ; les Carthaginois le respectèrent tant qu'ils furent maîtres de ces lieux, et les Romains, en mémoire de leur origine, lui rendirent de nouveaux honneurs[4]. L'autre ville des Élymes, Ségeste, qui porte le nom du Troyen Égeste, passe pour avoir été le berceau de ce héros, dont la mère s'était réfugiée en Sicile pour éviter la cruauté de Laomédon. Nous devons encore mentionner ici une tradition rapportée par

[1] Hellanicus (frag. 53, éd. Didot), cité par Denys d'Halic. Τὸ *σικελικὸν γένος ἐξέλιπεν Ἰταλίαν· ὡς μὲν Ἑλλάνικος ὁ λέσϐιός φησι, τρίτῃ γενεᾷ πρότερον τῶν τρωϊκῶν, Ἀλκυόνης* [ou *Ἀλκινόης*] *ἱερωμένης ἐν Ἄργει κατὰ τὸ ἕκτον καὶ εἰκοστὸν ἔτος. Δυὸ γὰρ ποιεῖ στόλους ἰταλικοὺς διαϐάντας εἰς Σικελίαν· τὸν μὲν πρότερον, Ἐλύμων, οὕς φησιν ὑπὸ Οἰνώτρων ἐξαναστῆναι· τὸν δὲ μετὰ τοῦτον ἔτει πέμπτῳ γενόμενον, Αὐσονίων Ἰάπυγας φυγόντων· βασιλέα δὲ τούτων ἀποφαίνει Σικελὸν, ἀφ' οὗ τοὔνομα τοῖς τε ἀνθρώποις καὶ τῇ νήσῳ τεθῆναι.*

[2] *Histoire des colonies grecq.* t. Ier, p. 368 et suiv.

[3] Diod. de Sic. IV, 23.

[4] Diod. IV, 83.

Strabon[1], d'après laquelle Égeste, à son retour en Sicile après la chute de Troie, aurait été secondé par quelques-uns des compagnons de Philoctète. La colonie phocéenne indiquée par Thucydide n'est pas connue d'ailleurs; car le témoignage de Pausanias[2] n'ajoute aucun renseignement nouveau. Cluvier[3] suppose une erreur peu probable de la part de Thucydide. Peut-être quelques-uns des Phocéens qui vinrent dans ce même temps à Métaponte s'arrêtèrent-ils près des Troyens. Patron de Thurium ou d'Acarnanie, après avoir accompagné quelque temps Énée, vint aussi fonder Alontium en Sicile[4].

§ IV. INVASION DES SICULES.—PHŒNICIENS.

Vers le même temps, eut lieu le passage du peuple qui donna à la Sicile le nom qu'elle porte encore. Les auteurs anciens étaient loin d'être d'accord sur l'origine et la patrie primitive de ces conquérants. Selon Thucydide, les Sicules habitaient l'Italie où, de son temps, subsistait encore un peuple de ce nom. Fuyant les Opiques, ils passèrent le détroit avec une armée nombreuse, battirent les Sicaniens, et les repoussèrent dans les parties méridionales et occidentales de l'île; pour eux, ils en occupèrent les plus belles contrées pendant près de trois cents ans, jusqu'à l'arrivée des Grecs, qui les obligèrent à se retirer, à leur tour, vers le centre et le nord[5]. Antiochus de Syracuse,

[1] Strabon, l. VI. Παρ' αὐτȣ̃ [Φιλοκτήτȣ] δέ τινες ϛαλέντες εἰς Σικελίαν περὶ Ἔρυκα μετὰ Αἰγέϛȣ τȣ̃ Τρωὸς, Αἰγέϛαν τειχίσαι.

[2] Pausanias, V, 25.

[3] *Sicilia Antiq.* p. 35. — *Hist. des col. gr.* t. II, p. 366.

[4] Denys d'Hal. *Ant. rom.* I.

[5] Thucyd. VI, 2. Σικελοὶ δ' ἐξ Ἰταλίας (ἐνταῦθα γὰρ ᾤκυν) διέβησαν εἰς Σικελίαν.....

Ἐλθόντες δ' ἐς τὴν Σικελίαν ϛρατὸς πολὺς, τȣ́ς τε Σικανȣ̀ς κρατȣ̃ντες μάχῃ, ἀπέϛειλαν πρὸς τὰ μεσημβρινὰ καὶ ἑσ-

un des historiens les plus importants en ces matières et cité par Denys d'Halicarnasse[1], n'indique pas la date de l'émigration des Sicules, mais il dit qu'ils y avaient été contraints par les Œnotriens et les Opiques. Selon le même auteur, les Œnotriens étaient les anciens habitants de l'Italie; ils prirent dans la suite le nom d'Italiens, du roi Italus, et celui de Morgètes, du successeur d'Italus, nommé Morgès. Sicélus, hôte de ce Morgès, aurait cherché à se créer un royaume à part[2]. Hellanicus fixait le passage des Sicules à la troisième génération avant la guerre de Troie, la vingt-sixième année du sacerdoce d'Alcyone (ou Alcinoé) à Argos[3]. Enfin, selon Philistus, cette émigration serait de l'an 80 avant la guerre de Troie, et n'aurait été composée ni de Sicules, ni d'Ausoniens, ni d'Élymes, mais de Ligyens (Liguriens), conduits par Sicélus. Il ajoutait que ce Sicélus était fils d'Italus; que c'était sous son règne que

πέρια αὐτῆς, καὶ ἀντὶ Σικανίας Σικελίαν τὴν νῆσον ἐποίησαν καλεῖσθαι, καὶ τὰ κράτιςα τῆς γῆς ᾤκησαν ἔχοντες, ἐπεὶ διέϐησαν ἔτη ἐγγὺς τριακόσια πρὶν Ἕλληνας ἐς Σικελίαν ἐλθεῖν. Si l'arrivée des Grecs en Sicile est, comme on s'accorde à le penser, de l'an 730 environ avant J. C. l'établissement des Sicules, qui avait précédé le leur de trois cents ans à peine, d'après ce texte, ne serait donc que de l'an 1030 avant J. C. et postérieur aux colonies troyennes dont Thucydide a parlé plus haut.

[1] Denys d'Hal. *Antiq. rom.* I, 22; *Antiochus*, frag. 1er. *Ἀντίοχος δὲ ὁ Συρακούσιος χρόνον μὲν οὐ δηλοῖ τῆς διαϐάσεως, Σικελοὺς δὲ τοὺς μεταναςάντας ἀποφαίνει, βιασθέντας ὑπό τε Οἰνωτρῶν καὶ Ὀπικῶν ςρατῶν ἡγεμόνα τῆς ἀποικίας ποιησαμένους.* La dernière partie de cette phrase paraît altérée : le mot *ςρατῶν* y est superflu, et l'on y cherche le nom du chef de la colonie. Il suffirait d'ajouter une lettre pour faire de *ςρατῶν* un nom propre, *Στράτωνα*. Mais il n'est pas permis d'introduire, par conjecture, dans l'histoire un personnage inconnu d'ailleurs. Il faut donc attendre une meilleure leçon de ce texte, ou s'en tenir à la correction proposée par quelques éditeurs, de *ςρατῶν* en *Σικελόν*.

[2] *Antiochus*, frag. 3 et 4. — Denys d'Hal. *Antiq. rom.* I, 12.

[3] Hellanicus, frag. 53; lieu cité plus haut.

le peuple avait pris le nom de Sicules, et qu'ils avaient quitté l'Italie, pressés par les Ombriques et les Pélasges [1].

Les anciens eux-mêmes, comme on le voit, étaient loin d'être d'accord sur l'origine de ces migrations; et, malgré les travaux de quelques savants modernes sur les premiers habitants de l'Italie, le manque de monuments des langues italiques ne permet pas de décider entre les assertions contradictoires des auteurs anciens. La confusion s'est augmentée, parce que les historiens ont puisé concurremment aux sources grecques et latines, et peut-être n'a-t-on pas toujours su établir la synonymie. Ainsi, pour citer un exemple que cependant nous n'oserions garantir, car ce n'est de notre part qu'une conjecture, les Sabins et les Œnotriens sont peut-être le même peuple sous deux noms, l'un grec et l'autre italique. Selon Jean Lydus [2], *Sabinus* voudrait dire *planteur de vignes*. D'après cette étymologie, ce nom serait presque la traduction d'*οἰνωτρός*. Cette conjecture n'est pas en contradiction avec les faits. Varron dit qu'Œnotrus était roi de la Sabinie, et Servius assure que l'Œnotrie était proprement le pays des Sabins [3]. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, et sans entrer sur les peuples d'Italie dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, nous nous en tiendrons au récit de Denys d'Halicarnasse, qui avait comparé avec soin les assertions de tous

[1] Denys d'Hal. *Antiq. rom.* — Philistus, frag. 2.

[2] Ioa. Laurentii Philad. Lydi, fragment. *de Mensibus*. ed. Schow, p. 2 : *Σαβῖνος ἐκ τῆς περὶ τὸν οἶνον γεωργίας φερωνύμως ὠνομάσθη. Τὸ γὰρ Σαβῖνος ὄνομα σπορέα καὶ φυτευτὴν οἴνου διασημαίνει.* Le nom d'*οἰνωτροί* indique également un peuple adonné à la culture de la vigne.

[3] Varro (ap. Servium ad *Æneid.* I, v. 536) et Servius (ad *Æneid.* VII, v. 85), cités l'un et l'autre par M. Raoul-Rochette, *Hist. des colon. grecq.* t. Ier, p. 234.

les historiens anciens. Selon lui, les Sicules habitaient anciennement le pays situé près du Tibre, et où, plus tard, Rome fut fondée. Après avoir soutenu de longues guerres contre leurs voisins, désignés habituellement sous le nom d'Aborigènes, et que Denys d'Halicarnasse croit les mêmes que les Œnotriens venus d'Arcadie, ils furent obligés de céder, lorsqu'à leurs anciens ennemis se joignit une nouvelle invasion de Pélasges. Alors les Sicules, emportant tous leurs objets précieux, auraient descendu, en suivant la chaîne des montagnes, jusque sur les bords du détroit de la Sicile, et l'auraient traversé sur des radeaux en profitant des courants favorables. Établis d'abord sur la côte voisine de l'Etna, qui était alors à peu près déserte par suite des ravages du volcan, ils n'auraient pas tardé à se répandre dans les autres parties de l'île, où ils eurent de longues guerres contre les Sicaniens[1]. Tel est le récit de Denys d'Halicarnasse[2]; mais nous devons dire que les critiques modernes, guidés par Niebuhr[3], rejettent cette version, et, loin de croire que les Sicules aient été expulsés par les Pélasges, ils pensent qu'ils

[1] Denys d'Hal. *Ant. rom.* l. I, 1.

[2] Denys d'Halicarnasse se contente de rapporter les opinions diverses sur l'époque de l'émigration des Sicules sans émettre son avis. Il fait remarquer la date récente que Thucydide lui assigne : *τὸν δὲ χρόνον πολλοῖς ἔτεσι τῶν Τρωϊκῶν ὕστερον.* Sans avoir de moyens directs de décider cette question, il nous semble que Philistus, qui était mieux placé que personne pour avoir des renseignements à cet égard, n'a pas dû s'écarter sans motif de Thucydide, son modèle habituel.

[3] Niebuhr, *Hist. rom.* introd. t. Ier, p. 66 de la trad. franç. pense que *Σικελός* n'est qu'une variante orthographique du nom *Ἰταλός*, par le changement de l'aspiration en Σ, comme entre Ἕλλην et *Σέλλος* (mais *Ἰταλός* n'a que l'esprit doux, qui ne se change pas ordinairement en Σ), et par le changement du *t* en *c*, comme de *Latinus* on a fait *Lacinius*. Les *Sicani* et *Siculi* ne lui paraissent aussi que des formes diverses du même nom. Nous remarquerons que les Grecs ont indiqué l'étymologie de plusieurs noms de villes de la Sicile

faisaient eux-mêmes partie de cette nation. On trouve en effet, même en Grèce, l'indication des colonies de Pélasges Sicules venus d'Italie ; mais il est difficile de tirer une conclusion rigoureuse d'un fait semblable, attendu que les Pélasges ont pu prendre le nom du peuple dont ils avaient envahi le pays ; et, bien que la résistance des Sicules aux établissements grecs n'ait pas été très-vive, nous croyons que la fusion entre les deux peuples se serait opérée plus vite si les premiers eussent été Pélasges.

Nous devons encore rapporter une tradition qui nous ramène presque sur le terrain de la mythologie, puisqu'il s'agit du règne des fils de cet Eole qu'Homère a représenté comme le roi des vents. Cependant les historiens grecs ont considéré le prince qui donna son nom aux îles Éoliennes comme un personnage réel que sa généalogie rattachait à la Grèce, puisqu'il descendait, selon Diodore, d'Hellen, fils de Deucalion. Un de ses fils lui succéda dans l'île de Lipara, Jocastus obtint Rhégium, Agathyrnus et Xuthus donnèrent leurs noms à Agathyrnum et à Xouthia, en Sicile ; enfin deux autres de ses enfants, Androclès et Phérémon, furent appelés par les Sicaniens et les Siciliens, qui se faisaient une guerre acharnée, et qui se soumirent volontairement à leur autorité tutélaire. La postérité de ces princes continua même de régner pendant plusieurs générations sur une partie de la Sicile. Après l'extinction de cette famille, les Siciliens, dit toujours Diodore, confièrent le gouvernement de leurs villes aux plus éminents d'entre eux ; mais les Sicaniens, se disputant le pouvoir, furent,

d'après la langue des Opiques, c'est-à-dire dans l'osque ; car, ainsi que l'a établi Niebuhr, les Osques et les Opiques ne sont qu'un même peuple, sous les noms d'Ὀπικός, *Opscos*, *Oscus*.

pendant longues années, en proie à des guerres intestines.

Les Phéniciens (et sous ce nom les Grecs comprenaient les Carthaginois) occupèrent aussi beaucoup de points du littoral de la Sicile, et la plupart des îlots adjacents. Ils trafiquaient au moyen de ces comptoirs avec les Sicules; mais, quand les Grecs arrivèrent en grand nombre, ils se retirèrent dans les villes de Motya, Solonte et Panorme, dans le voisinage des Élymes, avec lesquels ils s'allièrent, et dont le pays était le plus rapproché de Carthage [1].

§ V. FONDATION DE NAXOS.

Enfin arrivèrent les colonies ioniennes et doriennes, qui prirent bientôt racine sur le sol de la Sicile, au point de la couvrir tout entière de leurs rameaux, et de la faire désormais compter au nombre des îles de la Grèce. Déjà cette nation entreprenante avait peuplé les côtes de l'Asie, et dirigé quelques colonies dans le midi de l'Italie, où les anciens établissements des Pélasges leur avaient préparé les voies, lorsque l'Athénien Théoclès fut conduit par les hasards de la mer sur la côte de Sicile voisine de l'Etna, dont la crainte des Tyrrhéniens, pendant longtemps maîtres de ces mers, avait tenus les Grecs éloignés. Théoclès fut frappé de la fertilité de ce sol occupé par un peuple rare et peu guerrier; et, à son retour, il engagea les Athéniens à y envoyer une colonie. N'ayant pu les y déterminer, il se tourna vers les Chalcidiens d'Eubée, qui jouissaient alors d'une grande prospérité, et avaient déjà, dit-on, sur ses avis,

[1] Thucyd. VI, 2. Ὤικουν δὲ καὶ Φοίνικες περὶ πᾶσαν μὲν τὴν Σικελίαν, ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια, ἐμπορίας ἕνεκεν τῆς πρὸς τοὺς Σικελούς....

formé, quelques années auparavant, des établissements importants sur les côtes de Thrace. Théoclès fut désigné par eux pour être le chef de la nouvelle entreprise, à laquelle se joignirent des Doriens, et aussi, à ce qu'il paraît, des Ioniens de Naxos. Mais les rivalités de race qui divisaient les Hellènes éclatèrent dans la petite expédition, avant même qu'elle eût atteint le but de son voyage[1]. Les Doriens s'arrêtèrent sur la côte d'Italie nommée Zéphyrium, où Archias, chef d'une colonie corinthienne, qui se rendait presque en même temps en Sicile, les recueillit en passant, et ils fondèrent en commun Syracuse, pendant que les colonies chalcidiennes élevaient la ville de Naxos. Ainsi se trouvèrent importés en Sicile les germes de ces funestes rivalités qui changèrent si souvent ses champs fertiles en une arène sanglante, et fournirent aux étrangers, jaloux de sa prospérité, de fréquents prétextes de l'envahir.

L'époque de la fondation des premières villes grecques en Sicile et leur antiquité relative présentent plusieurs difficultés que nous devons essayer de résoudre. Il ne nous est parvenu aucun des ouvrages qui traitaient spécialement de cette partie de l'histoire. Elle était comprise dans les livres perdus de la Bibliothèque de Diodore, qui avait dû, selon son système, en indiquer l'époque d'après l'ère des olympiades, tandis que Thucydide se borne à dire que Naxos fut

[1] Scymnus de Chios, v. 273, éd. de M. Letronne :

Καὶ συνῆλθον, ὡς λόγος,
Ἴωνες, εἶτα Δωριεῖς, οἰκήτορες.
Στάσεως δ'ἐν αὐτοῖς γενομένης, οἱ Χαλκιδεῖς
Κτίζουσι Νάξον· οἱ Μεγαρεῖς δὲ τὴν Ὕβλαν.
Τὸ δ'ἐπιζέφυρον τῆς Ιταλίας οἱ Δωριεῖς
Κατέσχον. Ἀρχίας δὲ τούτους προσλαβὼν
Ὁ Κορίνθιος, μετὰ Δωριέων κατῴκισεν,
Ἀπὸ τῆς ὁμόρου λίμνης λαβούσας τοὔνομα
Τὰς μὲν Συρακούσας παρ' αὐτοῖς λεγομένας.

le premier établissement des Chalcidiens en Sicile, et précéda d'un an la fondation de Syracuse; mais il ne détermine par aucun synchronisme cette date importante, à laquelle cependant il rapporte tous les événements subséquents. Ce n'est que par la durée qu'il assigne à l'existence de certaines villes, dont la destruction est connue d'ailleurs, que nous pouvons remonter à l'époque de leur établissement[1]. Le texte d'Eusèbe place la fondation de Naxos à la première année de la xi[e] olimpiade (736 ans avant J. C.), et cette date, qui s'accorde à peu près avec les calculs de Thucydide, a été adoptée par le plus grand nombre des chronologistes modernes[2], à l'avis desquels nous nous rangeons, sauf une légère correction de deux ans, dont nous donnerons les

[1] Strabon, l. VI, dit, en parlant de Naxos et de Mégare : *Φησὶ δὲ ταύτας Ἔφορος πρώτας κτισθῆναι πόλεις Ἑλληνίδας ἐν Σικελίᾳ καὶ τῇ γενεᾷ μετὰ τὰ τρωϊκά*. Il est évident que les mots *καὶ τῇ* sont à la place d'un nom de nombre qui devait indiquer dans quelle génération, après la guerre de Troie, ces villes furent fondées. Laporte du Theil, dans la traduction de Strabon, dit que les manuscrits ne fournissent aucun secours pour remplir cette lacune. Coray a admis dans le texte *πέμπτῃ καὶ δεκάτῃ*. Nous ne savons pas précisément quelle date Éphore assignait à la prise de Troie; mais il résulte d'un passage de Diodore, l. XVI, 76, qu'il plaçait le retour des Héraclides vers 1090, ce qui ne s'écarte que de quatorze ans des calculs d'Ératosthène. S'il en était de même pour la prise de Troie, et qu'il la plaçât en 1170, quinze générations, à trois par siècles, donneraient pour la fondation de Naxos 670, date beaucoup trop récente; et il nous semble qu'il faut plutôt lire : *τρίτῃ καὶ δεκάτῃ*. D'un autre côté, Scymnus de Chios, v. 269 et suiv. place l'arrivée des Grecs en Sicile dans la dixième génération après la guerre de Troie; ce qui n'est pas admissible, s'il entend parler de la fondation de Naxos par Théoclès. Mais les mots *μετὰ ταῦτα*, qui suivent, feraient croire qu'il s'agit de quelque établissement antérieur, peut-être de la première colonie de Zancle.

[2] Scaliger, *Animadv.* p. 75. — Corsini, *Fasti attici*, t. III, p. 18. — M. Raoul-Rochette, *Hist. des col. grecq.* t. III, p. 175. — Schœll, *Hist. de la Littér. grecq.* t. VIII, p. 44.

motifs en parlant de Syracuse. Selon nous, cet événement serait de la 3e année de la XIe olympiade (734 ans avant J. C.).

La colonie conduite par Théoclès était composée, selon Éphore, cité par Strabon, outre les Eubéens, de Doriens, venus pour la plupart de Mégares, et de quelques Ioniens. Ces derniers, ainsi que l'a montré M. Raoul-Rochette[1], d'après un passage d'Hellanicus[2], devaient être des habitants de l'île de Naxos, qui, en effet, était ionienne à cette époque, et cela explique pourquoi la nouvelle ville reçut le nom de Naxos. Théoclès dressa sur le rivage auquel il avait abordé l'autel d'Apollon Archégète, guide de toutes les colonies grecques. C'était sur cet autel que les théores qui partaient de Sicile pour quelque voyage religieux vers la métropole, offraient leur premier sacrifice.

Les Mégariens qui faisaient partie de l'expédition des Chalcidiens paraissent s'être séparés d'eux, aussitôt après leur arrivée. D'après Éphore, cité par Strabon, tandis que Théoclès fondait Naxos, ils se seraient établis dans une ville nommée Hybla, qu'ils surnommèrent Mégares. Naxos et Mégares étaient, selon lui, les deux premières villes grecques de la Sicile; mais il faut croire que ce premier établissement ne réussit pas, car Thucydide nous montre les Mégariens changeant plusieurs fois de demeures, et ne se fixant à Mégares que plusieurs années après la fondation de Syracuse, postérieure d'un an à celle de Naxos.

[1] *Hist. des col. gr.* t. III, p. 177.

[2] Étienne de Byz. au mot *Χαλκίς*. Toutefois, nous devons avertir que la leçon sur laquelle repose en partie cette explication a été changée dans les éditions récentes, et qu'au lieu de *Θεοκλῆς ἐκ Χαλκίδος μετὰ Χαλκιδέων καὶ Ναξίων ἐν Σικελίᾳ πόλεις ἔκτισε*, on lit: *τὴν Ναξίων ἐν Σικ. πόλιν ἔκτισε*. Fragm. 50.

§ VI. FONDATION DE SYRACUSE, 733 AVANT J. C.

Archias[1], descendant des Héraclides, et l'un des Bacchiades qui formaient le gouvernement aristocratique de Corinthe[2], avait commis un meurtre en se livrant à la fougue de ses passions. On attribua une épidémie qui survint dans Corinthe, à l'impunité de ce crime. Archias alors s'exila volontairement, suivi d'un grand nombre de clients qui s'attachèrent à sa fortune. On dit que, s'étant rencontré à l'oracle de Delphes avec Myscellus, qui voulait aussi fonder une colonie, la Pythie leur demanda s'ils préféraient richesse ou santé. Myscellus demanda la santé, et fut envoyé à Crotone. Le choix d'Archias fut pour la richesse, et Syracuse ne trompa point son espoir[3]. On peut supposer que la plupart des oracles qui avaient cours en Grèce furent composés longtemps après les événements; mais il serait bien intéressant, si l'on pouvait dégager l'histoire de l'oracle de Dodone et de Delphes des récits fabuleux dont elle est surchargée, de rechercher la politique suivie par les prêtres de ces deux sanctuaires qui, certainement, ne lançaient pas au hasard les essaims de la population grecque. Ce n'est pas par une

[1] Voy. Plut. *Narrat. amat.* 2; Diodore de Sicile, *Excerpt. de virt.* le schol. d'Apollonius de Rhodes, IV, v. 1212. Ce dernier impute à Chersicrate les faits attribués par les autres historiens à Archias.

[2] Voyez une note sur la chronologie des rois et des prytanes de Corinthe, à la suite de notre table chronologique. Nous tâchons d'y établir que le départ d'Archias eut lieu durant l'aristocratie des Bacchiades.

[3] Cette anecdote est rapportée par Strabon, liv. VI, et Étienne de Byzance, au mot *Συρακοῦσαι*. Les fragments de Diodore retrouvés par monseigneur Maï, contiennent, en outre, un autre oracle rendu à ce même Myscellus.

coïncidence fortuite que des colonies parties de Chalcis, de Mégares, de Corinthe, se dirigeaient dans le même temps vers la Sicile, et, sans doute, il existait un plan arrêté, et qui se réalisa, pour conquérir à la Grèce le midi de l'Italie et la Sicile.

Archias était accompagné, selon Strabon[1], d'un autre membre de la famille des Héraclides nommé Chersicrate, qui s'arrêta à Corcyre, appelée jadis Schéria, et d'où il expulsa les Liburniens. Archias toucha ensuite à la pointe de l'Italie chez les Zéphyriens. Il y trouva des Mégariens qui avaient accompagné jusque-là Théoclès, ou qui avaient échoué dans une tentative d'établissement en Sicile. Il les prit avec lui, et tous ensemble allèrent occuper une île nommée Ortygie[2], contiguë à la côte de Sicile, à laquelle elle pouvait être aisément réunie, et qui commandait un magnifique port. Archias, après en avoir expulsé les Sicules, y bâtit une ville qui, d'un marais voisin, prit le nom de Syracuse[3]. Bientôt, l'îlot dans lequel la ville est aujourd'hui

[1] Strabon, l. VI, 4 : *Πλέοντα δὲ τὸν Ἀρχίαν εἰς τὴν Σικελίαν, καταλιπεῖν μετὰ μέρους τῆς στρατείας τοῦ τῶν Ἡρακλειδῶν γένους Χερσικράτην συνοικοῦντα τὴν νῦν Κέρκυραν καλουμένην, πρότερον δὲ Σχερίαν.* Timée, cité par le schol. d'Apollonius de Rhodes, IV, v. 1216 (frag. 53, éd. Didot), parlait aussi de la colonie de Chersicrate, qu'il plaçait 600 ans après la guerre de Troie. Nous avons dit, en parlant de Timée, que M. Müller a établi, par divers rapprochements, que cet historien plaçait la prise de Troie en 1313. La colonie de Chersicrate serait, en conséquence, de l'an 734; ce qui s'accorde avec la fondation de Syracuse en 733.

[2] *Ὀρτυγία*, dérivé d'*ὄρτυξ* caille, était un des anciens noms de Délos et un des surnoms de Diane. Ortygie de Sicile était également consacrée à Diane (Diod. l. V. 3), qui l'avait reçue des dieux mêmes. Il est difficile d'établir le degré d'antiquité de ces légendes, et de savoir si cette île était déjà connue sous ce nom parmi les Grecs avant la fondation de Syracuse. L'Ortygie dont parle Homère (*Odyss.* O. v. 403) paraît être Délos.

[3] Étienne de Byz. v. *Συρακοῦσαι*. — Comme nous l'avons remarqué plus

de nouveau confinée ne suffit plus à son rapide accroissement; un pont la joignit à la Sicile, et plusieurs bourgades voisines se trouvèrent successivement enveloppées dans son enceinte.

§ VII. LÉONTINI, CATANE.

Les Chalcidiens furent à peine établis à Naxos, qu'ils commencèrent à s'étendre par les armes. Dès la cinquième année après la fondation de Syracuse, par conséquent la 1re année de la XIIIe olympiade (728 ans av. J. C.), Théoclès, à la tête des Chalcidiens, expulsa les Sicules de la plaine fertile arrosée par les rivières Symethus et Pantagias[1], et connue sous le nom de *Champ des Lestrygons*, et il y bâtit Léontini. Ce fut, dans la suite, une des premières villes grecques qui eurent à souffrir de l'ambition de Syracuse et de la rivalité des Doriens. Mais, dans ces premiers temps, les Grecs sentaient le besoin de s'unir contre les barbares, et d'occuper seuls toute cette côte pour être maîtres du commerce maritime.

haut, Thuycidide dit que Syracuse fut fondée l'année qui suivit l'établissement de Naxos. Eusèbe place Naxos en 736, et Syracuse en 733. La plupart des chronologistes modernes ont adopté le premier de ces chiffres, et, par suite, corrigé le second, pour ne mettre qu'un an d'intervalle entre la fondation de ces deux villes. Nous pensons qu'il vaudrait mieux corriger la date de Naxos; car celle qu'Eusèbe donne à Syracuse est corroborée par les dates qu'il assigne à la fondation de Géla et de Camarina, postérieures de 45 et de 70 ans à Syracuse, d'après Thucydide, et aussi par la date de la destruction de Camarina. On serait donc entraîné à faire dans le texte d'Eusèbe trois corrections au lieu d'une. Le marbre de Paros place la fondation de Syracuse en 758. Cette différence de vingt-cinq ans se retrouve à l'occasion d'autres faits relatés sur ce marbre antérieurement à l'établissement des archontes annuels.

[1] Cette rivière figure dans la légende de l'enlèvement de Proserpine. (Voy les notes d'Oberlin sur Vibius Sequester, p. 166.)

Peu après, les Chalcidiens fondèrent encore une autre ville au pied de l'Etna; elle reçut le nom de Catane [1] et reconnut Évarchus pour son fondateur. Ce titre n'emporte pas toujours l'idée d'un établissement dans un lieu inhabité [2]; nous savons, au contraire, que presque toutes les villes que les Grecs disent avoir fondées, reçurent seulement d'eux une nouvelle forme, mais étaient auparavant occupées par les Sicules. Aussi ces peuples, en s'emparant dans la suite de Tauroménium, sur l'emplacement de Naxos, disaient qu'ils ne faisaient que rentrer dans l'héritage paternel dont les Grecs les avaient dépouillés. Selon Polyen [3], Théoclès avait d'abord partagé avec les Sicules la ville de Léontini, dont il les expulsa par un stratagème et malgré ses serments.

Naxos donna encore naissance, dans ces premiers temps, à une ville de Callipolis [4] voisine de l'Etna; et les Léontins bâtirent Eubœa dont le nom rappelait leur ancienne patrie. Cette ville fut, dans la suite, conquise par Gélon et transformée en un château fort [5].

[1] Hécatée, cité par Étienne de Byzance, indiquait deux étymologies également invraisemblables du nom Κατάνη. *Κέκληται δὲ οὕτως ἐπειδὴ κατέβη πρὸς τὸν Ἀμεναδν ποταμὸν ἡ Θεοκλέυς τῦ Χαλκιδέως ναῦς, ἣν Δωριεῖς χωρὶς τῦ ν νᾶν Φασιν· ἢ ὅτι τῆς Αἴτνης κατατεθείσης τὰ ἄνω καὶ κάτω γέγονεν.*

[2] L'emploi du mot *κτίζειν*, en parlant d'une ville déjà bâtie, est évident par ce passage d'Antiochus (frag. 11) : *Φησὶ δ' Ἀντίοχος τῦ Θεῦ Φήσαντος Ἀχαίοις Κρότωνα κτίζειν, ἀπελθεῖν Μύσκελλον κατασκεπ7όμενον τὸν τόπον· ἰδόντα δ' ἐκτισμένην ἤδη τὴν Σύβαριν.... κρίναι ταύτην ἀμείνω· ἐπανέρεσθαι δ' οὖν ἀπιόντα τὸν Θεὸν εἰ λοτὸν εἴη ταύτην ἀντ' ἐκείνης κτίζειν.*

[3] Polyen, *Strat.* l. V, 5.

[4] Strabon, l. VI; Scymnus, v. 285.

[5] Strabon, l. X. *Ἦν δὲ καὶ ἐν Σικελίᾳ Εὔβοια χαλκιδέων τῶν ἐκεῖ κτίσμα, ἣν Γέλων ἐξανέστησε καὶ ἐγένετο Φρύριον Συρακυσίων.* — Scymnus, v. 286.

§ VIII. MÉGARES.

Nous avons dit que l'époque de la fondation de Mégares présente des incertitudes par suite de la difficulté de concilier les témoignages d'Éphore et de Thucydide. Selon le premier de ces auteurs, Mégares est avec Naxos le plus ancien établissement des Grecs sur cette côte. Thucydide, au contraire, l'indique comme postérieur à Syracuse et à Léontini. Après avoir parlé de cette dernière ville et de Catane, il ajoute : « Dans le même temps, Lamis, amenant aussi de Mégares une colonie, arriva en Sicile et fonda au-dessus du fleuve Pantacias une place que l'on nomme Trotilos, d'où, après s'y être maintenu quelque temps avec les Chalcidiens, il fut chassé par eux et vint fonder Thapsos, où il mourut. Quant à ses compagnons, expulsés de Thapsos, et conduits par Hyblon, roi des Sicules, qui leur livra son pays, ils fondèrent la ville des Mégaréens appelés Hybléens. Après l'avoir occupée pendant deux cent quarante-cinq ans, ils furent chassés de cette ville et de la contrée par Gélon, tyran de Syracuse[1]. » Ce passage nous offre deux moyens d'arriver à fixer l'origine de Mégares; sa durée ayant été de deux cent quarante-cinq ans, si nous pouvons préciser la date de sa destruction, nous aurons, par cela même, celle de sa fondation. L'auteur de l'Histoire des colonies grecques[2], adoptant le sentiment de Pausanias, qui marque le commencement du règne de Gélon à Syracuse à la 2ᵉ année de la LXXIIᵉ olympiade (av. J. C. 491), est conduit à placer la fondation de Mégares dans la 1ʳᵉ année de la XIᵉ olym-

[1] Thucyd. l. VI, 4, traduct. de M. F. Didot.

[2] *Hist. des colon. gr.* t. III, p. 213.

[3] Pausanias, l. XI, 9.

piade (736 av. J. C.), ce qui s'accorde avec l'opinion d'Éphore. Mais nous aurons occasion d'établir, quand nous nous occuperons du règne de Gélon, que Pausanias a confondu l'avénement de ce prince au trône de Géla avec la prise de Syracuse, qui n'eut lieu que la 4ᵉ année de la LXXIIIᵉ olympiade (485 ans av. J. C.). Nous avons donc cru devoir fixer à l'an 482 la destruction de Mégares et des autres villes chalcidiennes, et, par suite, sa fondatien en 727 avant J. C. (ol. XIIIᵉ). Cette date a l'avantage de se concilier avec les circonstances rapportées dans le passage de Thucydide cité plus haut. En effet, les Mégariens habitèrent quelque temps avec les Léontins, dont la ville fut fondée cinq ans après Syracuse, par conséquent, en 728. Selon Polyen[1], les Mégariens n'auraient habité que six mois avec les Léontins. Chassés par ceux-ci, qui leur avaient soustrait leurs armes, ils passèrent un hiver à Trogilos. Les diverses circonstances du séjour des Mégariens à Léontini, Trogilos et Thapsos, peuvent se renfermer dans une année; ainsi le texte de Thucydide ne contient pas les contradictions que l'on avait cru y voir.

La ville de Trotilos, indiquée dans ce passage de Thucydide, ou Troïlos, comme portent les anciennes éditions de Polyen, n'est point connue d'ailleurs, à moins que l'on n'admette la correction de Trotilos en Trogilos[2], nom d'un port voisin du quartier de Tyché, à Syracuse, cité deux fois dans Thucydide et dans Étienne de Byzance. Nous devons cependant remarquer que Thucydide place Trotilos par delà la rivière Pantagias, que l'on s'accorde à chercher dans le voi-

[1] Polyen, *Stratag.* l. V, 5.

[2] Cette correction a été proposée par M. Raoul-Rochette, *Hist. des col. gr.* t. III, p. 216. Elle est combattue par M. Goeller *De situ et origine Syracusarum*, p. 70.

sinage de Léontini, bien que la synonymie moderne n'en soit pas parfaitement établie[1]. Thapsos, que nous venons d'indiquer plus haut, était située sur un étroit promontoire, à peu de distance au nord de Syracuse[2]. Eusèbe en indique la fondation à la première année de la XV[e] ou de la XVI[e] olympiade[3], en 720 ou 716 avant J. C. Le séjour passager des Mégariens dans cette presqu'île doit être antérieur à cette date; mais, sans doute, après leur départ pour Hybla, quelques nouveaux colons se fixèrent à Thapsos, qui était cependant trop voisine de Syracuse pour acquérir quelque importance politique[4].

§ IX. ZANCLE.

Zancle, appelée dans la suite Messine, et dont le nom signifiait dans le langage des Sicules une faux, probablement à cause de la forme de son vaste port[5], a toujours été en butte à l'ambition des conquérants de la Sicile, dont elle est en quelque sorte la clef, du côté de l'Italie. Elle fut, dans

[1] Fazello et Dorville pensent que cette rivière est celle qui porte aujourd'hui le nom de Porcaria.

[2] Étienne de Byz. *Θάψος*. — Thucydide, VI, 97. — Ptolémée, III, 4.

[3] Eusèbe, *Chronicorum canonum* l. II, ed. Aug. Maius et S. Zohrabus, Med. 1818, p. 322; Syncelle, p. 212: Ἐν Σικελίᾳ Χεῤῥόνησος ἐκτίσθη. Thapsos est quelquefois désigné sous ce seul nom de Chersonèse, de même qu'Ortygie est nommée l'île par excellence.

[4] Sur Thapsos, voy. l'Histoire des colon. gr. t. III, p. 218.

[5] Hécatée, cité par Étienne de Byzance (au mot *Ζάγκλη*). Selon lui, Zancle aurait été ainsi nommée en l'honneur de Zanclos, un de ses anciens rois. Diodore, l. IV, 24, fait aussi mention de ce prince, pour lequel Orion, selon les poëtes, aurait construit le môle qui ferme le port. D'autres dérivaient ce nom d'une fontaine Zanclé. L'étymologie à laquelle nous nous sommes arrêté est indiquée par Thucydide, Strabon, Étienne de Byzance et le grand étymologiste. Nicandre, dans son poëme sur la Sicile, disait que Saturne y avait caché la faux dont il fit usage. Étienne cite ce vers de Nicandre :

l'origine, occupée par les Sicules aussitôt après leur passage d'Italie. Les premiers habitants grecs furent, selon Thucydide, des pirates de Cumes, ville chalcidique du pays des Opiques. Plus tard, une multitude venue de Chalcis et du reste de l'Eubée se partagea son territoire. Elle reconnaissait pour ses fondateurs Périérès et Craténénès, l'un de Cumes, l'autre de Chalcis[1]. Strabon[2] et Scymnus de Chios[3]

Καί τις καὶ Ζάγκλης εἴδη δρεπανήϊδος ἄςυ.

Callimaque rapportait la même tradition :

Κέκρυπται γυπῇ ζάγκλον ὑποχθονίῃ.

Nous reviendrons sur le mot ζάγκλον en parlant du dialecte sicilien. Les plus anciennes médailles de Zancle, celles qui portent ce nom écrit DANKEL, ont pour type un dauphin, symbole de la mer, qui entre dans un demi-cercle en forme de faucille, par lequel on a voulu indiquer le port de Zancle, comme on le reconnaît par la comparaison avec des médailles plus récentes, où sont même marqués les édifices qui ornaient ce port.

[1] Thucyd. VI, 4. Ζάγκλη δὲ τὴν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ Κύμης τῆς ἐν Ὀπικίᾳ Χαλκιδικῆς πόλεως λῃςῶν ἀφικομένων ᾠκίσθη· ὕςερον δὲ ἀπὸ Χαλκίδος καὶ τῆς ἄλλης Εὐβοίας πλῆθος ἐλθὸν ξυγκατενείμαντο τὴν γῆν. Καὶ οἰκιςαὶ Περιήρης καὶ Κραταιμένης ἐγένοντο αὐτῆς, ὁ μὲν ἀπὸ Κύμης, ὁ δὲ ἀπὸ Χαλκίδος. Dans ce passage, Thucydide indique deux colonies successives : 1° des pirates de Cumes ; 2° des Chalcidiens d'Eubée ; puis il nomme deux fondateurs : Périérès et Craténénès, l'un de Cumes, l'autre de Chalcis. Il nous semble résulter de la disposition de ce passage que Périérès de Cumes était le chef de la première colonie, et Craténénès celui de la seconde ; cependant on a cru qu'ils étaient contemporains. Pausanias, l. IV, 23, réunit, il est vrai, les noms de ces deux chefs ; mais, quoiqu'il fût plus capable qu'un moderne de bien entendre Thucydide, il paraît avoir lu ce passage, ainsi que beaucoup d'autres, avec une inattention qui diminue son autorité. En effet, il confond les deux colonies que Thucydide distingue, et donne à Craténénès l'épithète de Samien. M. Raoul-Rochette, en signalant cette erreur, suppose qu'elle provient des copistes, et propose de lire Κυμαῖος, au lieu de Σάμιος. Ce mot a peut-être été amené sous la plume de Pausanias, parce qu'il se rencontrait quelques lignes plus bas dans Thucydide. Mais, selon nous, ce serait par Χαλκιδεύς qu'il faudrait le corriger.

[2] Strabon, VI.

[3] Scymnus, v. 282.

comptent Zancle au nombre des colonies de Naxos. Ce dernier auteur paraît placer sa fondation vers le même temps que Léontini, Catane et Callipolis, c'est-à-dire vers la XIIe olympiade (732-729 av. J. C.). Nous ne voyons pas ce qui empêche d'admettre que cette colonie de 732 soit celle que Thucidide a indiquée vaguement par ces mots : « Plus tard, une multitude d'hommes, venus de Chalcis et de l'Eubée, se partagèrent son territoire. » La multitude de colons qui se rendirent d'Eubée en Sicile, sur les traces de Théoclès, est attestée par le grand nombre de villes chalcidiques qui s'élevèrent presque simultanément dans cette île, et Zancle, peuplée déjà en partie de Chalcidiens, dut naturellement les attirer. Nous pensons donc que Craténénès, nommé par Thucydide, fut le chef de cette colonie chalcidique, postérieure à celle des pirates de Cumes, dont nous tâcherons d'établir la haute antiquité en parlant de la fondation de Rhégium[1].

§ X. RHÉGIUM.

Bien que Rhégium ne fasse pas partie de la Sicile, son histoire est liée si intimement à celle de cette île, dont elle n'est séparée que par un détroit de quinze cents pas, que nous ne pouvons nous dispenser de parler de son origine et de ses révolutions. Les Grecs lui attribuaient une grande antiquité, car ils pensaient que le nom de Ῥήγιον lui avait été donné en mémoire de la rupture qui avait séparé la Sicile de l'Italie, et que cet événement était encore récent lors de la fondation de cette ville par les Grecs. Bien que l'histoire n'eût pas conservé de tradition positive sur cette grande

[1] Nous nous écartons sur ce point de l'opinion de M. Raoul-Rochette (*Histoire des colonies grecques*), qui place la colonie des pirates de Cumes plus tard que la fondation de Naxos.

révolution physique qu'ils rapportaient à une éruption de l'Etna, plusieurs auteurs supposaient qu'elle n'était pas de beaucoup antérieure au passage des Sicules en Sicanie[1]. Rhégium fut colonisée par les Chalcidiens[2], auxquels se joignirent les Messéniens retirés à Maciste après l'attentat contre les vierges lacédémoniennes[3]. Cet événement est de l'an 813; et, comme il paraît que le départ de la colonie suivit presque immédiatement, on peut le placer en 812. Antiochus de Syracuse disait que les Chalcidiens avaient été appelés à Rhégium par les Zancléens[4]. L'auteur de l'Histoire des colonies grecques suppose qu'Antiochus a mal à propos attribué à cette colonie de 812 av. J. C. l'appel des Zancléens, qui aurait eu lieu seulement lors d'une autre colonie messénienne à Rhégium, en 723, attendu que les Chalcidiens ne s'établirent à Zancle que vers 730[5]. Cependant, si l'on admet avec nous qu'avant cette époque Zancle avait été

[1] Strabon, VI. *Ὠνομάσθη δὲ Ῥήγιον εἴθ', ὥς φησιν Αἴσχυλος, διὰ τὸ συμβὰν πάθος τῇ χώρᾳ ταύτῃ. Ἀποῤῥαγῆναι γὰρ ἀπὸ τῆς Ἠπείρου τὴν Σικελίαν ὑπὸ σεισμῶν ἄλλοι τε κἀκεῖνος εἴρηκεν·*

Ἀφ' οὗ δὴ τὸ Ῥήγιον κικλήσκεται.

Il indique ensuite une autre étymologie beaucoup moins vraisemblable. Sans doute l'aspect des lieux a suffi pour faire donner ce nom de Rhégium à la ville, quoique la rupture fût bien antérieure aux temps historiques. Homère, en nous peignant Charybde et Scylla, ne parle pas d'un temps où la Sicile ait été jointe à l'Italie. (Sur Rhégium, voy. Diodore, l. IV; Pline, III, 14; Isidore de Séville, XIII, 18; Solin, c. VIII, et les poëtes Virgile, Silius Italicus, l. XIV, v. 11; Ovide, *Metam.* XV; Valer. Flaccus, *Argon.* I; Claud. *De Raptu Proserp.* I; Stace, *Theb.* l. III.)

[2] Strabon, VI. *Κτίσμα δ' ἐστὶ τὸ Ῥήγιον Χαλκιδέων· οὓς κατὰ χρησμὸν δεκατευθέντας τῷ Ἀπόλλωνι δι' ἀφορίαν, ὕστερον ἐκ Δελφῶν ἀποικῆσαι δεῦρο φασὶ, παραλαβόντας καὶ ἄλλους τῶν οἴκοθεν.*

[3] Strabon, VI.

[4] Strabon, lieu cité : *Ὡς δ' Ἀντίοχός φησι, Ζαγκλαῖοι μετεπέμψαντο τοὺς Χαλκιδέας, καὶ οἰκιστὴν Ἀντίμνηστον συνέστησαν ἐκείνων.*

[5] *Hist. des colonies grecques*, t. III, p. 280.

occupée par les Chalcidiens de Cumes, dont parle Thucydide, on ne sera pas surpris que, se voyant faibles et peu nombreux au milieu d'un pays barbare, ils aient cherché à attirer d'autres Grecs dans leur voisinage. Il est permis de croire que cette première occupation de Zancle était antérieure à 812, puisque Cumes fut fondée 131 ans après la prise de Troie[1]. Antimnestus aurait, selon Antiochus, été désigné par les Zancléens comme fondateur de cette colonie des Chalcidiens et des Messéniens réunis; mais les Messéniens auraient eu le privilége, à ce que dit Strabon, de fournir des chefs à la ville jusqu'au règne d'Anaxilas[2]. De nouveaux émigrés messéniens vinrent, après la prise d'Ithôme, la deuxième année de la XIV[e] olympiade (av. J. C. 723[3]), se fixer à Rhégium, sous la conduite d'Alcidamidas[4]. Enfin, à la suite de la seconde guerre de Messénie et après la prise d'Ira (ol. XXVIII, av. J. C. 668), des émigrés, plus nombreux que les précédents, vinrent encore s'établir à Rhégium, dont ils augmentèrent beaucoup la puissance. Pausanias nomme pour chefs de cette émigration Gorgus, fils d'Aristomène, et Manticlus, fils de Théoclès, qui donna son nom à un temple

[1] Selon qu'on suppose la prise de Troie en 1270 ou en 1184, qui sont les deux termes extrêmes, la fondation de Cumes en Italie tombera en 1139 ou en 1053. De toute manière, elle peut avoir envoyé des colons à Zancle avant 812.

[2] Strabon, VI: *Οἱ τῶν Ῥηγίνων ἡγεμόνες μέχρι Ἀναξίλα ἐκ τοῦ Μεσσηνίων γένους ἀεὶ καθίςαντο*. Héraclide de Pont (*περὶ Πολιτ.* fragm. 25) rapporte le même fait, auquel il ajoute quelques particularités. Il dit, en parlant de l'arrivée de cette colonie, qu'elle se fixa près du tombeau de Jocastus, l'un des fils d'Éole, dans un lieu nommé Rhégium, en l'honneur d'un héros du pays.

[3] Cette date est adoptée par Ot. Müller, dans son livre sur les Doriens.

[4] C'est à cette émigration que M. Raoul-Rochette rattache la colonie chalcidienne qui reconnaissait pour chef Antimnestus, selon le passage d'Antiochus cité plus haut.

d'Hercule; mais il ajoute qu'ils furent mis par Anaxilas en possession de la ville de Zancle, et cette assertion a jeté les critiques modernes dans de grands embarras. Les uns ont supposé qu'il avait existé deux tyrans de Rhégium du nom d'Anaxilas; le premier, dont parle ici Pausanias, dans la xxviiie olympiade, et le second, bien connu dans l'histoire, contemporain de Gélon et d'Hiéron, et qui régna dans la lxxiie olympiade. Mais, dans cette hypothèse, soutenue par Fréret[1] et Clavier[2], Zancle, comme le fait remarquer M. Raoul-Rochette, aurait dû prendre le nom de Messana dès cette époque, tandis que nous voyons par Hérodote qu'elle ne le reçut que de son temps[3]. Une autre difficulté résulte de ce que, selon Pausanias[4], Anaxilas, qui appela les Messéniens à Zancle, était le quatrième descendant d'Alcidamidas, chef de la colonie messénienne de la xive olympiade, et l'on ne saurait placer quatre générations dans l'espace qui sépare ces deux événements, à moins que l'on ne veuille reculer, avec Clavier[5], la fin de la seconde guerre de Messénie jusqu'à la xxxviiie ou la xxxixe olympiade. Mais, aucun auteur ancien n'ayant fait mention de deux Anaxilas, tyrans de Rhégium, et le contemporain de Gélon ayant le premier changé le gouvernement aristocratique de cette ville[6], il paraît que Pausanias, qui, dans plus d'un endroit, ne se montre pas assez attentif à la chronologie, a commis ici un énorme anachronisme[7], et nous ne pouvons admettre les détails qu'il donne sur l'humanité dont Manticlus et Gor-

[1] *Mém. de l'Acad. des inscr.* t. VII, p. 300.

[2] *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. II, p. 259.

[3] Hérodote, VII, 164.

[4] Paus. IV, 23.

[5] *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. II, p. 232 et 259.

[6] Aristote, *Politique*, l. VIII, 10, p. 474 de l'édit. de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

[7] Selon Corsini (*Fasti Attici*, t. III,

gus firent preuve, dit-il, envers les Zancléens. Il est probable que ces princes et leurs descendants habitèrent Rhégium jusqu'au temps d'Anaxilas, puisqu'on ne voit nulle part ailleurs de traces du séjour des Messéniens; et lorsque Anaxilas, vers la première année de la LXXII[e] olympiade, établit les Messéniens à Zancle, on s'habitua facilement à rapprocher l'idée de leur fuite du Péloponnèse et de leur établissement en Sicile, sans tenir compte des cent soixante ans d'intervalle qui séparent ces deux événements.

§ XI. FONDATION DE GÉLA (AV. J. C. 688).

Géla est comptée parmi les villes doriennes de la Sicile[1]; mais son origine est différente de celle de Syracuse et de Mégares. Elle fut fondée en commun par Entimus de Crète et Antiphème de Rhodes[2]. Ces deux îles ont toujours eu des relations intimes. Un petit-fils de Minos, Althéménès, était venu s'établir à Rhodes, près du mont Atabyrien, qui regardait son ancienne patrie, et où il transporta le culte national de Jupiter. Rhodes avait reçu aussi beaucoup d'autres colo-

pag. 156), Pausanias aurait été induit en erreur par le retour dans la liste des archontes d'Athènes du nom de Miltiade. En effet, on trouve un Miltiade archonte dans la XXX[e] olympiade, et un autre dans la LXXIII[e].

[1] Scymnus de Chios, qui résume, du reste, si fidèlement l'établissement des colonies grecques en Sicile, ne parle pas de Géla, quoiqu'il nomme Agrigente, fondée par les Géléens. Est-ce l'effet d'un oubli de l'auteur, ou une lacune dans les manuscrits?

[2] Hérod. VII, 153; Thucyd. VI, 4; Athénée, VII, 51; Diod. de Sic. *Excerpt. Vaticana,* rapportent l'oracle rendu à Antiphème. (Voir aussi Étienne de Byzance au mot Γέλα.) Le grand étym. dit Ἀντίφημος ἢ Δεινομένης ὁ Ῥόδιος. Si ce nom de Dinoménès, qui est aussi celui du père de Gélon, a été porté par le fondateur de Géla, il est permis de supposer qu'ils étaient de la même famille.

nies; une, entre autres, conduite par Tlépolème, fils d'Hercule, et dont faisaient partie des Thébains et des Athéniens[1]. Par eux, le culte de Minerve fut introduit à Rhodes, et, de là, en Sicile[2]. Le lieu où les compagnons d'Antiphème s'établirent d'abord, à leur arrivée en Sicile, reçut le nom de Lindes, en mémoire de l'une des plus anciennes villes de Rhodes. Dans la suite, la ville qui s'éleva sur cet emplacement prit le nom de Géla, du fleuve sur lequel elle était bâtie, d'après l'usage assez général en Sicile[3]. Thucydide dit que Géla fut fondée quarante-cinq ans après Syracuse[4]. Eusèbe indique sa fondation à la première année de la XXIII[e] olympiade (av. J. C. 688), ce qui fait quarante-cinq ans après l'époque qu'il a adoptée pour Syracuse[5].

Nous n'avons, sur les circonstances qui accompagnèrent cet établissement, aucun détail historique[6]; car on ne peut

[1] Voy. *Hist. des colonies gr.* t. II, p. 267 et suiv.

[2] Sur le culte de Minerve à Agrigente, voy. le chapitre *Religion* dans la III[e] partie de cet ouvrage.

[3] Étien. de Byz. au mot Γέλα, indique trois étymologies de ce nom : l'une, tirée de la langue des Opiques, se rapporte à la fraîcheur des rives du fleuve; la seconde, qui était donnée par Hellanicus et par Proxénus, le dérivait d'un ancien roi Gélon; la troisième de *γέλως*, à cause du *rire* qu'avait excité l'oracle rendu à Antiphème.

[4] Thucyd. VI, 4. Γέλαν δὲ Ἀντίφημος ἐκ Ῥόδου καὶ Ἔντιμος ἐκ Κρήτης ἀποίκους ἀγαγόντες, κοινῇ ἔκτισαν, ἔτει πέμπτῳ καὶ τεσσαρακοστῷ μετὰ τὴν Συρακουσῶν οἴκισιν. (Sur la fondation de Géla, consultez Heyne, *Opuscula Academica*, t. II, p. 260; Raoul-Rochette, *Hist. des col. gr.* t. III, p. 247 et suiv. Dorville, *Sicula*, p. 116 et suiv.)

[5] Eusèbe, l. II. Nous suivons le texte donné par monseigneur Angelo Maï, Milan, 1818. Dans l'édition de Scaliger, ce fait est placé, ainsi qu'en avertit M. Raoul Rochette, sous l'olymp. XXV, 4. Larcher le fait remonter à la 4[e] année de la XVI[e] ol. d'après l'époque qu'il avait adoptée pour Syracuse, en suivant le marbre de Paros.

[6] La fondation de Géla par les Rhodiens ne dut pas être de leur part une entreprise isolée; mais elle se liait, sans doute, avec d'autres tentatives d'établissement. La ville de Rhodes (aujourd'hui Roses), dont

guère considérer comme tel ce qu'Artémon, pour expliquer un passage de Pindare, disait des nombreuses difficultés qu'avait rencontrées la colonie d'Antiphème, tandis qu'un autre grammairien affirmait au contraire qu'elle s'établit très-facilement[1]. Il paraît qu'Antiphème étendit ses conquêtes sur les Sicaniens jusqu'à Omphacé, petite ville située sur l'emplacement où s'éleva plus tard Agrigente. Il en rapporta, comme trophée, une statue de Dédale[2]. On ne saurait douter que Géla n'ait prospéré rapidement, puisqu'elle fonda, au bout d'un siècle d'existence, une ville comme Agrigente. Géla dut principalement son bien-être à la fertilité de son territoire, qui produisait du froment en abondance[3]; mais elle souffrit plusieurs révolutions, dont nous parlerons en leur temps et à la suite desquelles elle fut entièrement détruite. Strabon dit que, de son temps, elle n'existait plus; et l'on n'est pas même certain aujourd'hui de son emplacement. Dorville, d'après Cluvier et ses observations personnelles, croit que le fleuve Géla est celui qui est nommé aujourd'hui *di Terra Nuova*, et que la ville ancienne était bâtie à quelque distance de la mer, non loin de la ville actuelle de *Terra Nuova*. Ce que l'on nommait la plaine de Géla, Γελῷον πεδίον, *Geloï campi*, remontait assez haut vers le nord, en suivant les bords de la rivière du côté de la ville d'Éryce et des autels des dieux *Palici*. En largeur, cette plaine s'étendait depuis le territoire de Camarina jusque dans le voisinage du fleuve Himéra, aujourd'hui le Salso, sur lequel est bâtie

le nom rappelait celui de sa métropole, fut fondée par eux sur les côtes de l'Ibérie, à une époque qui n'est pas précisément connue, mais que l'on peut supposer assez voisine de la fondation de Géla; car cette ville fut ensuite occupée par les Phocéens de Marseille, vers 580.

[1] Schol. de Pindare, od. II, v. 15.

[2] Pausan. *Arcad.* 46.

[3] Πυρφόροιο Γέλας dans l'épitaphe d'Eschyle.

Alicata. Dorville évalue cette étendue à trente mille pas environ, dans l'un et l'autre sens[1].

Les médailles de Géla présentent divers types. Celles qui paraissent les plus anciennes portent la partie antérieure d'un bœuf à tête humaine, qui rappelle les traditions crétoises sur le Minotaure, et au revers un cavalier armé d'une lance, ou un bige[2].

§ XII. COLONIES DE SYRACUSE, ACRES, ENNA, CASMÈNES (Av. J. C. 663-643).

« Acres et Casmènes, dit Thucydide, furent fondées par les Syracusains : Acres, soixante et dix ans après Syracuse, et Casmènes environ vingt ans après Acres[3]. » Acres est donc de la 2ᵉ année de la XXIXᵉ olymp. av. J. C. 663[4]. Cette ville était dans la dépendance trop immédiate de Syracuse pour jouer un rôle dans l'histoire. On sait seulement, par un fragment de Diodore[5], que, dans les conventions entre les

[1] Dorville, *Sicula*, ch. VI, p. 130.

[2] Parmi les vases peints trouvés en assez grand nombre dans cette région, Dorville en a fait dessiner un qui représente la lutte de Thésée avec le Minotaure (*Sicula*, p. 123). (Voyez aussi Maisonneuve, introd. pl. 38; Ot. Müller, *Archeol.* § 100, n. 2.)

[3] Thucyd. VI, 5. *Ἄκραι καὶ Κάσμεναι ὑπὸ Συρακουσίων ᾠκίσθησαν. Ἄκραι μὲν ἑβδομήκοντα ἔτεσι μετὰ Συρακούσας· Κάσμεναι δὲ ἐγγὺς εἴκοσι μετὰ Ἄκρας.*

[4]

Fondation de Syracuse...	733
Intervalle selon Thucyd..	70
Fondation d'Acres......	663

Dans la table chronologique en tête de l'Histoire de la littérature grecque, par Schœll, Acres est placée en 688, ce qui se rapporte à la fondation de Syracuse en 758; et en conséquence, Casmènes est indiquée à l'année 668. Cependant, une ligne plus bas, ce savant place en 665 la fondation d'Enna, qui eut aussi lieu soixante et dix ans après Syracuse selon Étienne de Byzance, et, par conséquent, la même année qu'Acres. Il s'est aussi glissé deux fautes de chiffres dans l'Histoire des colonies grecques, où on lit pour date d'Acres 655, au lieu de 665, et, pour Casmènes, 635 au lieu de 645.

[5] Diodore, l. XXIII. *Excerpta* : *Συρακουσίων καὶ τῶν ὑπ' αὐτῶν πόλεων,*

Romains et Hiéron II, elle continua à faire partie du royaume de Syracuse, et, plus tard, après la conquête romaine, elle est comptée parmi les villes tributaires[1]. La position d'Acres, qui avait été l'objet de discussions entre les antiquaires, a été constatée par les découvertes de monuments anciens dues aux fouilles du baron Judica et, en dernier lieu, de la commission sicilienne, à Acremonte, près de Palazzolo, à vingt-quatre milles de Syracuse[2].

Ces fouilles ont fait connaître de nombreux fragments d'architecture, des statues, des tombeaux ornés de bas-reliefs taillés dans le roc, un amphithéâtre et même un odéon contigu[3]. Ces monuments d'une ville subalterne comme Acres donnent une idée de la splendeur de la métropole[4].

Dans cette même année où fut fondée Acres, les Syracusains bâtirent aussi, selon Étienne de Byzance[5], une ville à Enna, près de la vallée où, d'après la fable, Pluton était

Ἀκρῶν, Λεοντίνων, Μεγαρέων, Ἐλώρων, Νεαιτίνων, Ταυρομενίων.

[1] Pline, l. III, 14.

[2] Fazello (*Décad.* I, l. X) avait déjà placé Acres près de Palazzolo. Cluvier combattit cette opinion, et supposa qu'elle avait pu se trouver près du couvent de Santa Maria del Arco, qu'il nomme dell' Arcia. Bonanni, dans la *Siracusa illustrata*, défendit l'opinion de Fazello, que M. le duc de Serra di Falco a définitivement établie dans son magnifique ouvrage *Antichità della Sicilia*, Palermo, 1840, t. IV, p. 156 et suiv. — Thucyd. l. VII, 78, parle d'une colline *ἀκραῖον λέπας*, dont le nom et la position se rapportent à *Acremonte*.

[3] Dans le chapitre sur les arts, nous parlerons de cet odéon, qui est peut-être, de tous les monuments de ce genre, celui dont la destination est le mieux constatée.

Les médailles d'Acres portent une tête de femme avec une espèce de chapeau couronné d'épis, et au revers une femme debout, tenant deux flambeaux, avec la légende : *Ἀκραίων*.

[4] Sur Acres, voy. Heyne, *Opusc. acad.* t. II, p. 259; Raoul-Rochette, *Hist. des col. gr.* t. IV, p. 73; Letronne, *Topogr. de Syracuse*, p. 25.

[5] Étienne de Byz. *Ἔννα, πόλις Σικελίας, κτίσμα Συρακουσίων μετὰ ο'*

sorti de son empire souterrain pour enlever Proserpine[1]. Ce lieu, qui passait pour être précisément au centre de la Sicile, *Σικελίας ὀμφαλός*[2], est remarquable par des sources abondantes qui découlent de tous côtés des montagnes, forment un beau lac et répandent la fraîcheur dans la vallée qui s'étend au-dessous. L'aspect riant de cette contrée justifie encore les descriptions des anciens poëtes[3]. La petite ville de *San Giovanni*, qui s'élève sur l'emplacement d'Enna, n'a pas conservé de monuments antiques. On y reconnaît seulement les fondations d'un temple dont les pierres ont sans doute été enlevées pour bâtir les églises chrétiennes. Ce monument, qui occupait un carré long, paraît avoir été construit sur une très-grande échelle; mais Dorville a cru reconnaître que quelques parties n'avaient pas été édifiées. D'après une conjecture assez ingénieuse de Cluvier, adopté par Dorville, cet édifice aurait été le temple de Cérès que Gélon faisait construire lorsqu'il fut surpris par la mort[4].

Nous aurons plusieurs fois occasion de parler d'Enna, qui, après la mort de Thrasybule, redevint indépendante, fut reconquise par Denys l'Ancien[5], occupée par les Campa-

ἔτη Συρακουσῶν. Quelque rapide qu'on suppose l'accroissement de Syracuse, on est surpris de lui voir fonder deux colonies dans une même année.

[1] Ovid. *Métam.* l. V. — Silius Ital. l. XIII.

[2] Diod. l. V. *Δοκεῖ δ' ἐν μέσῳ κεῖσθαι τῆς ὅλης νήσου, διὸ καὶ Σικελίας ὀμφαλὸς ὑπό τινων ὀνομάζεται.* (Cf. Cicéron, *Verr.* IV.)

[3] Dorv. *Sicula*, p. 143. «.... Locus «sane omnibus naturæ deliciis ridens : passim colles adusque ver«ticem vineiis et aliis arboribus «fruticibus vestiuntur; ripa tamen «spatiando apta, imo curribus agen«dis satis patens undequaque libera «a fructicetis relicta est.»

[4] Diodore, l. XI. *Ὁ δὲ Γέλων ἐπεβάλετο ὕστερον καὶ κατὰ τὴν Αἴτνην* (au lieu de ce mot, Cluvier lit *Ἔνναν*) *κατασκευάζειν νέων Δήμητρος.*

[5] Diod. l. XIV, 14.

niens sous Denys le Jeune[1], rétablie par Timoléon[2], soumise de nouveau à Syracuse par Agathocle[3], et qui finit par se donner aux Romains[4], desquels elle reçut le titre de municipe attesté par des médailles[5].

Casmènes, fondée vingt ans après Acres[6], par conséquent olymp. XXXIVe, 2 (av. J. C. 643), était plus éloignée de Syracuse, dans la direction du cap Pachynum. Les géographes ne sont pas d'accord sur sa position précise. Arezio la suppose près de la ville moderne de Camiso; Cluvier, dont l'opinion est la plus suivie, à Siecli; Bonanni, entre ces deux villes[7]. Après l'indication de sa fondation, il n'est plus fait mention de cette ville qu'à l'occasion du retour des Géomores, qui s'y étaient réfugiés, et que Gélon ramena à Syracuse[8].

Nous joindrons ici deux autres petites villes ou places de guerre du territoire des Syracusains, sur la fondation desquelles nous n'avons trouvé aucune indication précise, mais que nous croyons remonter à cette première époque du développement paisible de leur prospérité[9]: Héloros[10], près de l'embouchure de la rivière du même nom (aujourd'hui le Noto ou Aviso) et probablement sur la voie Hélorine[11], qui

[1] Diod. l. XIV, 78.

[2] *Idem, ibid.* 73.

[3] *Idem,* XIX, 71.

[4] Tite-Live, l. XXIV, 37.

[5] P. Burmann, *Comment. ad num. Sicul.* p. 366. Des médailles d'Enna portent une charrue traînée par deux dragons, et un épi de froment. Rev. un homme debout, revêtu d'un manteau et tenant de la main droite un sceptre. Lég. ENNAIΩN.

[6] Thucyd. VI, 5. — Étienne de Byz. v. Κασμέναι.

[7] Serra di Falco, *Antichità della Sic.* t. IV, p. 157.

[8] Hérodote, l. VII, 155.

[9] *Hist. des colonies gr.* t. IV, p. 73. — Letronne, *Topogr. de Syrac.* p. 25.

[10] Ælien, *Hist. des An.* l. XII, 30, passage corrigé par Wesseling. — Diod. *Excerpt.* t. II, p. 502. (Voir l'édition d'Ælien de Fr. Jacobs, Iéna, 1832.) — Étienne de Byz. — Apollod. *Chron.* 1, fig. 47. — Athénée, l. VIII. — Pline, l. XXXII, 2.

[11] Thucyd. VI, 70; VII, 80. — Le-

conduisait de Syracuse, vers la côte méridionale de la Sicile, à Camarina, Géla, etc. et Nétum, aujourd'hui Noto, voisine d'Héloros et un peu moins éloignée de Syracuse que Casmène, ce qui peut faire supposer qu'elle fut fondée antérieurement.

§ XIII. SÉLINONTE.

Malgré l'absence de détails historiques, on ne saurait douter de la consistance que les établissements des Grecs avaient acquise sur toute la côte orientale de la Sicile, quand on voit Mégares, environ un siècle après sa fondation, non contente de l'extension de territoire qu'elle aurait pu chercher dans son voisinage, envoyer une colonie presque à l'autre extrémité de la Sicile, à Sélinonte[1], près du cap Lilybée, en vue de Carthage et au milieu des comptoirs commerciaux des Phéniciens. Les Mégariens donnèrent pour chef à cette expédition Pammilus, que, suivant l'usage reçu en pareil cas, ils avaient appelé de leur mère-patrie[2]. Les indications chronologiques fournies par Thucydide sur l'époque de la fondation de Sélinonte ne s'accordent pas parfaitement avec celles qui résultent du texte de Diodore. Nous avons vu que, selon Thucydide[3], Mégares avait été détruite par Gélon, après deux cent quarante-cinq ans de durée. Nous

tronne, *Topogr. de Syrac.* p. 53 et 60.

[1] Scymnus de Chios, v. 291 :
Μεγαρεῖς Σελινοῦνθ'· οἱ Γελῷοι δ' ἔκτισαν Ἀκράγαντα.

[2] Thucyd. l. I, 24, indique, d'une manière formelle, cet usage de demander à leur métropole les chefs des nouveaux établissements que les colonies fondaient à leur tour. Ἐπίδαμνος.... Ταύτην ἀπῴκισαν μὲν Κερκυραῖοι, οἰκιστὴς δ' ἐγένετο Φάλιος Ἐρατοκλείδου κορίνθιος, γένος τῶν ἀφ' Ἡρακλέους, κατὰ δὴ τὸν παλαιὸν νόμον ἐκ τῆς μητροπόλεως κατακληθείς.

[3] Thucyd. VI, 4. Πρὶν δὲ ἀναστῆναι, ἔτεσιν ὕστερον ἑκατὸν ἢ αὐτοὺς οἰκῆσαι, Πάμμιλον πέμψαντες ἐς Σελινοῦντα κτίζουσι· καὶ ἐκ Μεγάρων, τῆς μητρο-

avons fixé cette destruction à l'an 482, et, par conséquent, la fondation de Mégares à l'an 727[1]. Thucydide ajoutant que Mégares envoya une colonie à Sélinonte cent ans après sa propre fondation, nous devrions donc placer cette entreprise en 627. Cependant, Eusèbe place la fondation de Sélinonte à une époque antérieure, dans la 2e année de la xxxi e olympiade, av. J. C. 655[2], et Diodore, en parlant de la destruction de Sélinonte par les Carthaginois (olymp. xcii, 4; av. J. C. 409), lui donne quatre cent deux ans d'existence, ce qui reporte son origine à l'olympiade xxxii (av. J. C. 651), date qui s'écarte peu de celle d'Eusèbe. Il n'est donc pas à propos de corriger le texte de Diodore, comme quelques critiques l'ont proposé, pour le faire cadrer avec les calculs de Thucydide.

Peut-être le chiffre de Diodore se rapporte-t-il à un établissement qui aurait précédé de quelques années celui des Mégariens. On peut croire que les premiers habitants de Sélinonte étaient des Phéniciens. Ils exercèrent souvent une sorte de suzeraineté sur Sélinonte, même avant l'époque où ils s'en rendirent maîtres, et les Sélinontins eurent à combattre, dès les premiers temps de leur établissement, les Égestains, alliés constants des Phéniciens. Les Cnidiens, qui se fixèrent, dans l'olymp. l (av. J. C. 580), selon Diodore, à Lipara, une des îles d'Éole[3], avaient abordé auparavant près

πόλεως οὔσης αὐτοῖς, ἐπελθὼν, συγκατῴκισε.

[1] Ces calculs s'accordent avec ceux d'Ot. Müller, *The Dorians*, I, c. vi, § 10, note R; t. Ier, p. 135 de la traduction anglaise.

[2] Eusèbe, *Chron.* II, p. 121. — Syncell. *Chronogr.* p. 213. Il est à remarquer que cette indication de la fondation de Sélinonte ne se trouve pas dans l'édition d'Eusèbe d'après le texte arménien. Milan 1818.

[3] Eusèbe place la fondation de Lipara à l'olymp. xxxviii (av. J. C. 628), p. 328, édit. de Milan. Il ne dit point par qui. Diodore, l. V, 8, dit qu'elle

du cap Lilybée, où ils avaient trouvé les Sélinontins en guerre contre les Égestains. Pentathlus, chef des Cnidiens et descendant d'Hippotès, un des Héraclides, avait embrassé avec empressement la cause des Doriens de Sélinonte; cependant, les Égestains furent vainqueurs, Pentathlus périt dans le combat, et les autres chefs des Cnidiens, Gorgus, Thestor et Épithersidès se rembarquèrent[1]. Il est probable que, après leur départ, les Sélinontins furent forcés de souscrire à une paix onéreuse.

Pausanias rapporte les mêmes événements, avec quelques variantes, d'après Antiochus de Syracuse. Selon lui, Pantathlus aurait fondé en Sicile une ville qui paraît être Motya, d'où il fut expulsé peu de temps après par les Élymes et les Phéniciens[2].

Sélinonte, comme plusieurs des villes de la Sicile, avait emprunté son nom du fleuve près duquel elle était bâtie[3]. Strabon énumère plusieurs fleuves Sélinonte : l'un près d'Éphèse, un autre en Élide, un près d'Égée, et, enfin, celui qui coule chez les Mégariens d'Hybla[4]. Ce mot dérive de Σελινόν, espèce d'ache ou de persil dont la feuille figure comme symbole sur les médailles de Sélinonte[5].

fut gouvernée par Astyochus, un des fils d'Éole, et que longtemps après, comme elle était redevenue déserte, les Cnidiens et les Rhodiens résolurent d'y établir une colonie.

[1] Diod. V. 9.

[2] Pausanias, X, 11. — Antiochus, frag. 2. (Sur la colonie des Cnidiens à Lipara, voy. l'Hist. des col. gr. t. III, p. 388 et suiv.)

[3] C'est une remarque de Duris, cité par Étienne de Byz. au mot Ἀκραγας. *Φησὶ Δοῦρις ὅτι αἱ πλεῖςαι τῶν Σικελῶν πόλεων ἐκ τῶν ποταμῶν ὀνομάζονται, Συρακούσας, Γέλαν, Ἱμέραν, Σελινοῦντα καὶ Φοινικοῦντα καὶ Ἐρύκην καὶ Κάμικον, Ἁλυκόν τε καὶ Θέρμον καὶ Καμαρῖναν.* (Voyez aussi Vibius Sequester, *de Fluminibus*, et les notes d'Oberlin, p. 185.)

[4] Strabon, l. VIII, p. 387 : *ἄλλος δὲ Σελινοῦς ὁ παρὰ τοῖς Ὑβλαίοις Μεγαρεῦσι, οὓς ἀνέςησαν Καρχηδόνιοι.* Strabon parle aussi, l. X, d'un oracle d'Apollon sélinontin en Eubée.

[5] Les plus anciennes médailles de

§ XIV. HIMÉRA.

A peu près vers le même temps où les Mégariens s'établissaient à Sélinonte, les Zancléens envoyaient aussi à l'occident, mais sur la côte opposée, baignée par la mer de Tyrrhénie, Euclide, Simus et Sacon fonder la ville d'Himéra. A cette colonie s'étaient joints des exilés de Syracuse, que Thucydide désigne sous le nom de Mylétides[1]. Ce nom leur venait probablement de ce qu'ils avaient séjourné quelque temps à Mylæ, petite ville bâtie un peu auparavant par les Zancléens sur cette même côte et en face des îles d'Éole. En effet, Strabon[2] confirme cette conjecture en disant qu'Himéra fut fondée par les Zancléens de Mylæ. De cette réunion résulta dans le langage un mélange de dorien et de chalcidien, c'est-à-dire d'ionien; mais les institutions de Chalcis dominèrent[3]. La fusion des dialectes chez les habitants d'Himéra s'explique encore par les nouveaux colons doriens ou venus d'autres parties de la Grèce, que Théron y établit après avoir fait périr beaucoup de citoyens ennemis de son autorité[4]. Après cette révolution, dont nous par-

Sélinonte portent pour type la feuille de selinum, et au revers un carré creux divisé en huit parties, et présentant à peu près l'aspect d'une croix de Malte, ou la même feuille dans le carré creux, avec les lettres ΣΕΛΙ. Les médailles plus récentes ont des types variés, où la feuille de selinum se retrouve dans le champ.

[1] Thucyd. VI, 5 : *Καὶ Ἱμέρα ἀπὸ Ζάγκλης ᾠκίσθη ὑπὸ Εὐκλείδου καὶ Σίμου καὶ Σάκωνος. Καὶ Χαλκιδεῖς μὲν οἱ πλεῖστοι ἦλθον εἰς τὴν ἀποικίαν. Ξυνῴκησαν δὲ αὐτοῖς καὶ ἐκ Συρακουσῶν φυγάδες, στάσει νικηθέντες, οἱ Μυλητίδαι καλούμενοι.*

[2] Strabon, l. VI : *Τὴν Ἱμέραν μὲν οἱ ἐν Μύλαις ἔκτισαν Ζαγκλαῖοι.*

[3] Thucyd. VI, 5 : *Καὶ φωνὴ μὲν μεταξὺ τῆς τε Χαλκιδέων καὶ Δωρίδος ἐκράθη· νόμιμα δὲ τὰ χαλκιδικὰ ἐκράτησεν.*

[4] Diod. XI, 49.

lerons à l'occasion du règne de Théron, Himéra redevint florissante, jusqu'à l'époque où les Carthaginois la renversèrent, olympiade XCII, 4 (av. J. C. 409). Diodore, qui nous a donné le récit de la destruction d'Himéra, nous apprend qu'elle avait subsisté deux cent quarante ans[1], ce qui place sa fondation en 649. Ce fut le dernier établissement important des colonies chalcidiennes, et peut-être l'apogée de leur prospérité; bientôt nous les verrons, en contact et en guerre avec les villes doriennes, tomber succesivement sous les coups de leurs heureuses rivales[2].

§ XV. CAMARINA.

Syracuse, quoique agitée déja de convulsions politiques, dont l'existence nous est révélée par ses émigrés, surnommés Mylétides, forcés de chercher de nouveaux pénates parmi les Chalcidiens, fonda une colonie qui ne tarda pas à devenir plus importante que celles d'Acres et de Casmènes, dont nous avons parlé plus haut. Les chefs en furent Dascon et Ménécolus; ils bâtirent Camarina près d'un marais du même nom, entre les rivières Hipparis et Oanos, à peu de distance du territoire de Géla[3]. Camarina dut peut-être sa naissance à quelque dissension civile. On serait tenté de le supposer en voyant les discordes se manifester souvent entre elle et Syracuse, au lieu des rapports intimes qui

[1] Diod. XIII, 62.

[2] Sur la fondation d'Himéra, voy. Heyne, *Opuscula academica*, t. II, p. 270; *Hist. des col. gr.* t. III, p. 319; Fazello, *De rebus sicalis*, décad. 1, l. IX, ch. II, p. 374 de l'édit. de 1749. Le type le plus ancien des médailles d'Himéra est un coq (par allusion au mot *ἡμέρα, jour*). Dans le champ, les initiales HI. Rv. carré creux divisé en huit parties.

[3] Thucyd. VI, 5 : *Καὶ Καμάρινα τὸ πρῶτον ὑπὸ Συρακοσίων ᾠκίσθη, ἔτεσιν ἐγγύτατα πέντε καὶ τριάκοντα καὶ ἑκατὸν μετὰ Συρακουσῶν κτίσιν. κ. τ. λ.*

doivent unir les colonies à leur métropole. Quarante-six ans après sa fondation, elle fut détruite par Syracuse, à l'autorité de laquelle elle avait voulu se soustraire[1]. Dans la suite, elle fut rétablie par Hippocrate, tyran de Géla, qui l'obtint des Syracusains, en échange des prisonniers qu'il avait faits sur eux[2]; puis, quand Gélon réunit la souveraineté de Géla et de Syracuse, il transporta dans cette dernière ville les habitants de Camarina; elle se releva cependant, et nous la verrons, au temps de la guerre du Péloponnèse, alliée des Léontins contre sa métropole.

Pour l'époque de la fondation de Camarina, nous avons la rare satisfaction de trouver, dans des auteurs différents, des dates concordantes. Thucydide nous apprend qu'elle eut lieu cent trente-cinq ans après celle de Syracuse. Eusèbe[3] la fixe à l'olympiade XLV, 3, ce qui est, en effet, cent trente-cinq ans après l'année où il a placé la fondation de Syracuse. Selon Scymnus de Chios, Camarina fut détruite après quarante-six ans d'existence, par conséquent 552 ans av. J. C. en l'olympiade LVII, dans laquelle le scholiaste de Pindare[4] place aussi cet événement; coïncidence qui vient à l'appui des dates fournies par Eusèbe[5]. L'emplacement de Camarina n'est au-

[1] Scymnus, v. 293, édit. de M. Letronne :

Συρακόσιοι δὲ τὴν Καμαρίνην λεγομένην [ἔκτισαν].

Αὐτοὶ δὲ ταύτην ἦραν ἐκ βάθρων πόλιν,
Πρὸς ἓξ ἔτη καὶ τετταράκοντ' ᾠκημένην.

[2] Thucyd. lieu cité. — Hérod. VII.

[3] Eusèbe, l. II : Καμαρίνα πόλις ἐκτίσθη.

[4] Schol. Pind. *Olymp.* V, 16. Κτίζεται μὲν γὰρ ἡ Καμαρίνα τεσσαρακοστῇ πέμπτῃ ὀλυμπιάδι· ἐπικρατησάντων δὲ τῶν Συρακουσίων, πορθεῖται τῇ νζ' ὀλύμπ. εἶτα ἐν τῇ πε' ὀλυμπιάδι.

[5] Nous rapprochons ces diverses dates :

Fondat. de Syr. selon Eusèbe..	733 av. J. C.
Intervalle selon Thucydide....	135
Fond. de Camarina selon Eusèbe et le scholiaste de Pindare, ol. XLV, 3................	598 av. J. C.
Interv. selon Scymnus de Chios.	46
Destruct. de Camarina selon le schol. de Pindare, ol. LVII..	552 av. J. C.

jourd'hui marqué que par le marais près duquel elle s'élevait, et que les habitants avaient essayé vainement d'assainir [1].

§ XVI. AGRIGENTE.

Agrigente dut son origine à Géla, qu'elle ne tarda pas à éclipser. Selon Thucydide, les habitants de cette ville, cent huit ans environ après leur établissement, bâtirent Agri-

[1] A l'occasion de ces tentatives malheureuses, les Camarinéens reçurent l'oracle, passé depuis en proverbe : Μὴ κίνει Καμάριναν· ἀκίνητος γὰρ ἀμείνων. Μήποτε κινήσας τὴν μείονα μείζονα θείης. (Voy. *Anthol. palat.* IX, 685.—Zenob. cent. V, 18.) M. le duc Serra di Falco (*Antic. di Sirac.* p. 150) s'exprime ainsi sur Camarina : « Pindaro celebra i due « fiumi Oano ed Ippari e la palude « Camerina che dato avea nome alla « città. Or l'esistenza della palude « Camerana in mezzo ai due fiumi « Frascolaro e Camerana mostrando « apertamente l'identita de' luoghi « moderni con quelli indicati da Pin- « daro, non lascia punto a dubitare « che quivi vicino e propriamente « nello scaro nominato delli scoglitti « sorgere l'antica Camarina. »

Les types des médailles de Camarina sont très-variés, peut-être par suite de ses révolutions. Un cygne figure dans la plupart. Les unes portent une Pallas debout, appuyée sur sa lance. Rv. la Victoire volant au-dessus d'un cygne. D'autres, la tête de Pallas, celle d'Hercule, une chouette et un lézard, etc. Quelques médailles de petit module, qui portent un cygne, et au revers un carré creux divisé par deux lignes diagonales, et que l'on avait attribuées à Camarina, paraissent appartenir à des colonies athéniennes de la Thrace. Quelques médailles de Camarina portent une tête de face tirant la langue, que l'on désigne, tantôt comme un masque scénique, tantôt comme une tête de Méduse. D'après une observation d'Eckel, développée par M. le duc de Luynes, ce type représenterait la face de la lune, et conviendrait d'autant mieux à Camarina, que *qamar* signifie, dit-on, *lune*, en phénicien. Il est donc probable qu'avant l'occupation hellénique, les Phéniciens occupèrent ce lieu, auquel ils laissèrent un nom tiré de leur langue. Les médailles dont nous parlons, et qui portent au revers un crabe ou un palmier, avec légende phénicienne, durent être frappées, en mémoire de ce premier établissement, par les Carthaginois, redevenus momentanément maîtres de Camarina, du temps de Denys, d'Icétas ou d'Agathocle.

gente, à laquelle ils donnèrent le nom du fleuve Acragas, et qui reçut d'eux des institutions doriques. Aristonous et Pystilus furent ses fondateurs[1]. On ne trouve pas dans Eusèbe la date précise de la fondation d'Agrigente; mais, comme il suit Thucydide, en mettant quarante-cinq ans d'intervalle entre Géla et Syracuse, dont il avait placé l'origine en 733 avant J. C. on peut, d'après ce point de départ, fixer la fondation d'Agrigente à l'an 580, ce qui correspond à l'olympiade L, 1, et s'accorde exactement avec le scholiaste de Pindare[2]. Un autre commentateur de ce poëte prétendait que les ancêtres de Théron étaient venus directement de Rhodes à Agrigente. Nous avons dit, en parlant de Géla, qu'Entiphème, fondateur de cette ville, avait pris sur les Sicaniens la place forte d'Omphacé, bâtie par Dédale pour Cocalus, à l'emplacement où s'éleva depuis Agrigente. Il serait possible qu'une partie des Rhodiens se fût fixée, dès ce moment, en ce lieu, qui, prenant dans la suite de l'importance, aura été érigé en cité indépendante de Géla, l'an 580. Agrigente, comme la plupart des villes les plus anciennes, était bâtie à quelque distance de la mer; mais elle avait, à l'embouchure de l'Acragas, un port de commerce[3].

Agrigente est la dernière cité importante élevée en Sicile par les Grecs, et nous aurons à enregistrer à l'avenir plus de révolutions et de villes détruites que de fondations nouvelles. Les états dont nous venons de voir la naissance,

[1] Thucyd. VI, 4. — Scymnus, v. 291.

[2] Schol. de Pind. *Olympique* II.

[3] Ἐμπορεῖον. Ce mot était quelquefois devenu un nom propre. Étienne de Byzance cite trois villes ainsi nommées, dont une en Sicile.

Une belle description d'Agrigente par Polybe nous a été conservée dans les extraits de son IX[e] livre.

Le type le plus fréquent sur les médailles d'Agrigente est un aigle, quelquefois dévorant un lièvre, et au revers un crabe.

Zancle, Naxos, Catane, Léontini, colonies des Chalcidiens; Syracuse et ses dépendances, Camarina, qui sépara plusieurs fois sa cause de celle de sa métropole; Géla, Agrigente, enfin Himéra et Sélinonte, premières conquêtes des Carthaginois, sont les seuls qui jouent un rôle politique dans cette histoire; et, dans l'espace de quelques siècles, nous les verrons, pour la plupart, disparaître successivement de la scène.

Dans cette première période, les Grecs, maîtres de presque tout le littoral et des campagnes les plus fertiles, n'eurent de luttes à soutenir que contre les barbares, Sicaniens ou Sicules, qu'ils avaient repoussés dans le centre de l'île. Grâce au commerce et à l'agriculture, toutes ces villes avaient prospéré sans chercher à acquérir par les armes la suprématie sur leurs voisines. Mais, lorsque la population, prodigieusement accrue, ne trouva plus à s'étendre, en même temps que la plus grande partie des terres restaient entre les mains d'un petit nombre de familles issues des premiers colons, alors les prolétaires éprouvèrent un état de malaise, dont quelques ambitieux profitèrent pour changer la forme de la république et s'emparer du pouvoir absolu. Dans chaque ville surgit un tyran, qui chercha dans la guerre un moyen de conserver ou d'étendre son autorité précaire. Les Grecs s'épuisaient ainsi en luttes intestines, lorsque enfin s'élevèrent quelques princes plus grands, qui ne ramenèrent en Sicile ni la paix, ni la liberté, mais lui donnèrent, en échange, la splendeur des arts et la gloire militaire.

§ XVII. PANÆTIUS, TYRAN DE LÉONTINI.

On lit dans Eusèbe, à la quatrième année de la XLII[e] olympiade (609 avant J. C.) :

« Panætius, le premier en Sicile, se fait tyran [1]. » Cette courte indication est confirmée par deux passages presque aussi laconiques de la Politique d'Aristote. En énumérant les diverses révolutions, ce philosophe dit que souvent les oligarchies se changent en tyrannie, comme cela est arrivé à la plupart des anciennes oligarchies de la Sicile, par exemple, chez les Léontins, la tyrannie de Panætius ; à Géla, celle de Cléandre ; à Rhegium, celle d'Anaxilas, et de même dans beaucoup d'autres villes [2]. Il remarque encore ailleurs que l'on arrive à la tyrannie par la démagogie [3], comme fit Panætius chez les Léontins. Probablement Aristote avait rapporté avec quelques détails dans son recueil des Gouvernements, Πολιτεῖαι, la révolution à laquelle il fait ici une simple allusion, et il est possible que Polyen ait puisé à cette source le récit du stratagème odieux par lequel Panætius s'empara du pouvoir [4]. Les Léontins étaient en guerre contre les Mégariens au sujet de leurs frontières. Panætius, qui avait le commandement des troupes, commença par exciter secrètement les fantassins et les pauvres contre les riches et les chevaliers; puis, un jour, à l'occasion d'une revue hors des murs de la ville, il ordonna d'éprouver et de compter les armes des chevaliers, dont les écuyers, pendant ce temps, devaient faire paître les chevaux. Il char-

[1] Eusèbe, II, p. 329, ed A. Mai : « Panætius in Sicilia primus tyran- « num se fecit. »

[2] Aristote, *Politique*, livre VIII (5), chap. x, édition de M. Barthélemy Saint-Hilaire : *Καὶ εἰς τυραννίδα μεταβάλλει ἐξ ὀλιγαρχίας, ὥσπερ ἐν Σικελίᾳ σχεδὸν αἱ πλεῖσται τῶν ἀρχαίων, ἐν Λεοντίνοις εἰς τὴν Παναιτίου τυραννίδα, καὶ ἐν Γέλᾳ εἰς τὴν Κλεάνδρου, καὶ ἐν Ῥηγίῳ εἰς τὴν Ἀναξιλάου, καὶ ἐν ἄλλαις πολλαῖς πόλεσιν ὡσαύτως.*

[3] Arist. *Polit.* VIII (5), 8: *Παναίτιος δὲ ἐν Λεοντίνοις καὶ Κύψελος ἐν Κορίνθῳ καὶ Πεισίστρατος Ἀθήνησι καὶ Διονύσιος ἐν Συρρακούσαις καὶ ἕτεροι τὸν αὐτὸν τρόπον ἐκ δημαγωγίας.*

[4] Polyen. *Stratag.* V, 47.

gea de l'inspection des armes soixante fantassins qu'il avait fait entrer dans ses projets; s'éloignant un peu, comme pour chercher l'ombrage d'un petit bois, il engage les écuyers à tomber sur leurs maîtres. Ces hommes montent à cheval, s'emparent des armes que l'on comptait, massacrent les chevaliers sans défense, et, accompagnés des fantassins qui avaient pris part à ce meurtre, ils rentrent dans la ville, qu'ils livrent à Panætius.

§ XVIII. PHALARIS.

Le nom de Phalaris, tyran d'Agrigente, est tristement fameux[1] dans l'antiquité; mais cette célébrité, loin de répandre du jour sur son histoire, n'a fait que l'entourer de fables entre lesquelles il est difficile de démêler la vérité. Échétus, Busiris, Phalaris, sont devenus des types de la cruauté, et les auteurs ont mis sans scrupule sur le compte de ces tyrans tous les sévices imaginables. Phalaris est surtout connu par le taureau d'airain dans lequel il faisait brûler vifs les malheureux, dont les cris, imitant le mugissement d'un bœuf, complétaient l'illusion. L'Athénien Périlaüs, inventeur de cet odieux supplice, en fut, dit-on, par un juste châtiment, la première victime. La réalité des traditions relatives à ce taureau a été très-contreversée dans l'antiquité [2]. Timée niait son existence [3] ou plutôt

[1] Voy. Cicéron, *De divinat.* l. I, 23. — Pindare, *Pyth.* I et le schol. — Callimaque, fragm. 63, edit. de M. Boissonade, etc.

[2] Voyez une dissertation de J. F. Ébert, *Historia critica Tauri Phalaridei*, dans son livre intitulé Σικελιών sive *Commentariorum de Siciliæ veteris geographia, historia, mythologia, lingua, antiquitatibus sylloge*, Regimonti Pruss. 1830. Nous croyons qu'il n'a paru jusqu'ici qu'une faible partie des travaux que ce titre fait espérer.

[3] Diodore, XIII, 90. — Timée, fragm. 117, éd. Didot.

disait qu'il avait été jeté à la mer par les Agrigentins [1]; Polybe. et Diodore assurent, au contraire, qu'il fût retrouvé à Carthage, où il avait été transporté après la conquête d'Agrigente [2]. Nous reviendrons, à l'occasion du culte de Jupiter atabyrien, sur ce taureau de Phalaris, qui n'était peut-être pas un acte isolé de cruauté, mais une tentavive d'introduire les coutumes féroces des Phéniciens et la crémation des victimes humaines [3]. Le taureau de Phalaris a fourni à Lucien le sujet de deux déclamations dans lesquelles il suppose que le tyran fait hommage au temple de Delphes de cet instrument de supplice, et que les Delphiens délibèrent s'ils doivent accepter une semblable offrande [4]. Un autre sophiste, dont l'époque et le nom sont restés inconnus, a mis sous le nom de Phalaris un recueil de lettres [5], qui, durant le moyen âge et même encore depuis la renaissance, ont passé pour authentiques. Bentley, dans une discussion célèbre parmi les critiques, a fait justice de l'œuvre de ce faussaire, et montré, par le style, par l'ensemble de l'histoire littéraire de la Grèce et par les anachronismes que cette correspondance renferme, qu'elle avait été forgée à une époque bien postérieure à Phalaris [6]. Cependant, si l'auteur s'était appliqué à donner avec soin

[1] Schol. Pind. *Pyth.* I, v. 135. — Timée, fragm. 118.

[2] Polybe, XII, 25. — Diod. XIII, 91.

[3] Il y a quelques traces de l'usage en Sicile de sacrifices humains dans les temps antérieurs à l'établissement des Grecs. (Voy. le paragraphe sur les dieux *Palici*, dans la 3e partie de ce livre, au chapitre *Religion*.

[4] Luciani oper. t. V, p. 38, ed. Bipont. La première de ces déclamations est une apologie de Phalaris. On y trouve quelques faits qui paraissent historiques, par exemple un acte de clémence du tyran envers deux amis qui avaient conspiré contre ses jours. (V. Elien, *Hist. div.* II, 4.)

[5] M. H. Schæfer en a donné, en 1823, à Leipsick, une nouvelle édit. avec le commentaire de Boyle, Lennep et Walkenaer.

[6] Voyez la dissertation de Bentley

à ces lettres ce que l'on nomme aujourd'hui la couleur locale, en recherchant les détails historiques qui, certainement, existaient encore de son temps, nous pourrions trouver dans cette composition des renseignements précieux; mais on voit qu'il s'est borné à peindre un caractère et à exercer sa plume. Sous le rapport du style et même des pensées, ces lettres sont loin d'être sans mérite; mais nous devons renoncer à y puiser des indications historiques, à moins qu'elles ne s'accordent parfaitement avec les faits constatés.

On trouve aussi plusieurs récits sur Phalaris dans les Stratagèmes de Polyen, qui, malheureusement, ne cite pas les auteurs qu'il copie, et ne montre pas assez de critique pour faire lui-même autorité. Cependant, la disette d'historiens nous oblige à lui emprunter quelques détails. Phalaris, si l'on en croit les lettres qui portent son nom [1], était d'Astypalée, une des îles Sporades. Exilé par ses concitoyens, il vint s'établir à Agrigente, où il s'empara de l'autorité. Selon Polyen, il avait commencé par être publicain, c'est-à-dire fermier des impôts [2] dans cette ville, et s'était acquis ainsi une grande fortune. Les Agrigentins ayant résolu d'élever, sur la montagne qui domine leur ville, un temple à Jupiter, Phalaris offrit d'en faire l'entreprise. Sa fortune et son habitude des affaires présentant des garanties pour l'achèvement

sur les lettres de Phalaris, en anglais, 1697 et 1699, et en latin, avec des additions de Lennep, 1777, ou sous le titre de *Bentleii opuscula philologica*, Lips. 1781.

[1] L'auteur des lettres de Phalaris le fait ainsi parler sur lui-même (lettre IV) : *Ἐγὼ γὰρ ὡς ἐμαυτὸν οἶδα Φάλαριν Λεωδάμαντος υἱὸν, Ἀστυπαλαιέα τὸ γένος, πατρίδος ἀπεστερημένον, τύραννον Ἀκραγαντίνων, ἔμπειρον πολέμων, ἀπτῶτα μέχρι τοῦ παρόντος.* Cette espèce d'exposition théâtrale n'est pas très-naturelle.

[2] Polyen, *Strat.* V. 1 : *Φάλαρις Ἀκραγαντῖνος τελώνης. κ.τ.λ.*

des travaux, sa proposition fut agréée : on lui confia donc les deniers publics. Il acheta un grand nombre d'esclaves travailleurs, fit venir des ouvriers étrangers, et amassa sur la hauteur des matériaux de toute espèce. Un jour, il fit publier la promesse d'une récompense à ceux qui dénonceraient les voleurs qui avaient, disait-il, enlevé du fer et des pierres. Comme le peuple s'indignait de ce vol, il obtint la permission d'entourer la montagne d'une enceinte destinée, en apparence, à prévenir le retour d'une semblable tentative. Après ces précautions, il arme ses ouvriers, et, profitant d'une fête de Cérès, il tombe, à l'improviste, sur les citoyens désarmés, en tue un grand nombre et établit la tyrannie dans Agrigente. Nous ne suivrons pas Polyen dans le récit des autres perfidies de Phalaris qu'il décore du nom de stratagèmes, les uns contre les Sicaniens, auxquels il fit la guerre, les autres contre ses propres sujets [1]. Nous n'énumérerons pas non plus tous les actes de cruauté qu'on lui reproche, et qu'il accompagnait quelquefois de jeux de mots cruels [2]. Nous devons seulement chercher à préciser l'époque de son règne, sur laquelle il y a quelques divergences.

Eusèbe présente deux dates contradictoires ; la première dans la troisième année de la XXXII[e] olympiade (avant J. C. 650) ; mais, à cette époque, Agrigente même n'existait pas encore, et le nom de Phalaris n'a pu être introduit à cette place que par quelque méprise ; car Eusèbe indique à l'olympiade XLII, 4 (avant J. C. 605), Panætius comme

[1] Pol. V. 1, 2, 3, 4.

[2] Diogen. *Paræm. cent.* II, 50. — Arsenii viol. p. 22 : Ἀεὶ Λεοντῖνοι περὶ τοὺς κρατῆρας..... Οἱ γὰρ ἐν Σικελίᾳ Λεοντῖνοι περὶ πότους ἐσχόλαζον· Φάλαρις δ' αὐτοὺς καταπολεμήσας εἰς τοὺς κρατῆρας ἔῤῥιψεν.

le plus ancien des tyrans de la Sicile, et, à la troisième année de la LIIe olympiade (avant J. C. 570), il dit que Phalaris fut tyran d'Agrigente pendant seize ans; ce qui s'accorde avec Suidas, qui place également la tyrannie de Phalaris dans la LIIe olympiade [1]. Eusèbe fixe vers le même temps (olymp. LV, 2; 559 avant J. C.) la mort du poëte Stésichore, qui fut, en effet, contemporain de ce prince, puisque Aristote rapporte un apologue par lequel il détournait ses concitoyens d'accorder des gardes à Phalaris [2]. Si l'on en croit les lettres attribuées à Phalaris, le tyran aurait eu beaucoup d'estime et d'admiration pour ce poëte, et lui aurait rendu de grands honneurs après sa mort. Dans ce même recueil de lettres, on en trouve plusieurs adressées à Pythagore, et, dans la vie du philosophe par Jamblique [3], il est aussi question de leurs rapports; mais ce livre, informe compilation dénuée de toute critique, ne peut faire une autorité bien forte en faveur de ce synchronisme. La mort de Phalaris est diversement racontée. Selon Tzetzès, que suit peut-être Diodore [4], Phalaris, voyant un jour un épervier poursuivre une volée de pigeons, dit : « Voyez ce que c'est que la lâcheté, car si l'un d'eux résis-

[1] Suidas : *Φάλαρις ἀκραγαντῖνος τυραννήσας Σικελίας ὅλης κατὰ τὴν νϐ' ὀλυμπιάδα.*

[2] Arist. *Rhet.* l. II, 20, § 3 : *Λόγος δὲ οἷος ὁ Στησιχόρου πρὸς Φάλαριν.* C'est la fable du cheval et du cerf, dont nous avons parlé au paragraphe VIII de la première partie.

[3] *Ἰαμϐλίχου Χαλκιδέως περὶ βίου πυθαγορικοῦ λόγος.* Éd. Kiesseling, ch. XXXII, §§ 115-122. Selon cet ouvrage, Phalaris aurait été assassiné au moment où il allait attenter aux jours d'Abaris et de Pythagore.

[4] Tzetzès, dans ses *Chiliades*, parle plusieurs fois de Phalaris. Il indique ses autorités. Ce sont : Diodore, Lucien et les lettres de Phalaris, auxquelles il ajoute confiance entière. Le récit de la mort du tyran, n'étant pas tiré de ces deux derniers ouvrages, est probablement pris des livres perdus de Diodore. (Voyez *Chil.* V, hist. 31, v. 956 *et suiv.*)

« tait, ils pourraient triompher de l'épervier qui les pour-« suit[1]. » Un vieillard, profitant aussitôt de ce conseil, saisit une pierre et la lance au tyran, qui tombe sous les coups de la multitude. Quelques auteurs ont dit que l'on prolongea son supplice, et que l'on fit périr avec lui sa mère et ses amis[2]. Les Agrigentins, en haine de la mémoire de Phalaris, défendirent de porter des manteaux bleus, parce que ceux de ses gardes étaient de cette couleur[3]. Ce puéril décret, dont on peut du reste trouver d'autres exemples, même chez des peuples plus avancés, n'empêcha pas les Agrigentins de passer immédiatement sous l'autorité d'Alcménès et ensuite d'Alcandre. Ce dernier exerça le pouvoir avec douceur; mais l'on ne sait rien sur leurs règnes, si ce n'est que de cette époque datent la richesse et le luxe des Agrigentins, qui adoptèrent l'usage des vêtements bordés de pourpre[4]. Au nombre des conjurés contre Phalaris était Télémaque, qui passait pour un descendant de Cadmus, fils d'Agénor, et dont l'arrière-petit-fils, Théron, occupa le trône d'Agrigente en 487 avant J. C.

§ XIX. INVASION CARTHAGINOISE.

Les Grecs durent faire trêve à leurs guerres intestines pour résister à un ennemi puissant de l'extérieur, dont les

[1] Buffon constate que l'oiseau de proie n'ose pas attaquer les pigeons quand ils sont en troupe. On voit aussi quelquefois les oiseaux de proie poursuivis par les hirondelles.

[2] Tzetzès, lieu cité : *Καὶ ὥς τινες μὲν, θνήσκει, ὡς ἄλλοι δέ τινές φασι, δεσμώτης κατεσχέθη*. Comparez Héraclide de Pont, fr. 36. — Valère-Maxime, III, c. 3, attribue la mort de Phalaris à Zénon d'Élée. — Cicéron, *De officiis*, II, 7 : « Testis est « Phalaris cujus est præter cæteros « nobilitata crudelitas; qui non ex « insidiis interiit.... non a paucis.... « sed in quem universa Agrigentino-« rum multitudo impetum fecit. »

[3] Plutarque, *Préc. pol.* 28.

[4] Héraclide, lieu cité.

tentatives, renouvelées durant plusieurs siècles, inondèrent la Sicile de flots de sang, et y amenèrent les redoutables auxiliaires qui mirent un terme à la lutte en soumettant les deux partis au même joug. Les établissements des Carthaginois sur les côtes de la Sicile étaient fort anciens et avaient même précédé l'arrivée des Grecs. Quand ceux-ci abordèrent en grand nombre sur les côtes voisines de l'Italie, les Carthaginois se retirèrent dans les îles adjacentes et à l'extrémité occidentale de la Sicile qui regardait Carthage[1]. Il paraît d'ailleurs que leurs possessions étaient plutôt des comptoirs de commerce que des colonies militaires. Cependant, nous avons déjà vu qu'ils s'opposèrent, vers 580, à l'établissement des Cnidiens, qui avaient voulu se fixer à Motya. Mais, vers le milieu du VI[e] siècle avant J. C. la puissance de Carthage prit une grande extension; elle envoya des colonies dans presque toutes les îles occidentales de la Méditerranée et même de la mer Extérieure, et enleva aux Phocéens l'empire de la mer. On rapporte à cette époque l'occupation des îles Baléares, de la Corse, de la Sardaigne[2]. Il paraît que ces établissements avaient été précédés de conquêtes en Sicile. Nous n'avons aucun des historiens grecs qui avaient pu parler de ces guerres. Ce n'est que dans l'abréviateur de Trogue Pompée que nous trouvons quelques indications à ce sujet[3]. « Après

[1] Thucyd. VI, 2.

[2] Heeren : *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité : Carthaginois*, ch. II, § 1[er], t. IV, p. 67 de la traduction française.

[3] Justin, l. XVIII, 7 : « Cum in « Sicilia diu feliciter dimicassent, « translato in Sardiniam bello, amissa « majore exercitus parte, gravi prælio « victi sunt. Propter quod ducem suum « Malchum, cujus auspiciis et Siciliæ « partem domuerant et adversus Afros « magnas res gesserant, cum parte « exercitus quæ superfuerat exsulare « jusserunt. » — Orose, IV, 6, transcrit à peu près ce passage. Seulement,

avoir longtemps combattu, dit Justin, les Carthaginois portèrent la guerre en Sardaigne; mais là, vaincus dans une grande bataille, ils perdirent une partie de leurs troupes; c'est pourquoi ils condamnèrent à l'exil les restes de l'armée et leur général Malchus, sous la conduite duquel ils avaient auparavant soumis une partie de la Sicile et accompli de grandes choses contre les Africains. » Justin raconte ensuite comment Malchus, au lieu de se soumettre à cet arrêt, vint mettre le siége devant Carthage, et signala sa cruauté contre son propre fils Carthalo, qui revenait après avoir consacré, dans le temple d'Hercule à Tyr, la dîme des dépouilles de la Sicile. D'après Orose[1], Malchus était contemporain de Cyrus, par conséquent vers 540 avant J. C. Le combat naval des Carthaginois et des Phocéens, à la suite duquel ces derniers, quoique ayant eu l'avantage, jugèrent prudent de se retirer à Marseille et à Élée, est de 539 ou de 536. Les auteurs de l'Art de vérifier les dates placent également en 536 les conquêtes de Malchus en Sicile, ce qui s'accorde avec le reste de l'histoire de Carthage, puisque Malchus précéda de peu de temps Magon, lequel acheva de fonder la puissance militaire de sa patrie[2]. Mais les au-

d'après son plan, qui est de montrer que l'histoire des temps antérieurs au christianisme n'avait été qu'un tissu de malheurs, il a remplacé le mot *feliciter*, de Justin, par *infeliciter*. Mais on ne peut douter que les campagnes de Malchus en Sicile n'aient été heureuses pour Carthage, d'après cet autre passage de Justin : « Interea Carthalo, Malchi exulis ducis filius, cum præter castra patris « a Tyro, quo decimas Herculi ferre « ex præda Siciliensi quam pater ceperat a Carthaginiensibus missus « fuerat, reverteretur, etc. »

[1] Paul Orose, *Hist.* l. IV, 6.

[2] Justin, XVIII, 7 : « Nec multo « post ipse (Malchus) affectati regni « accusatus, duplicis, et in filio et in « patria parricidii, pœnas dedit. Huic « Mago imperator successit, cujus in« dustria et opes Carthaginensium et « imperii fines et bellicæ gloriæ lau« des creverunt. »

teurs de cet ouvrage vont trop loin quand ils disent que les Carthaginois firent la conquête de *presque toute la Sicile*[1] ; car ils ne furent jamais solidement établis qu'à l'occident de cette île. Sélinonte, qui leur devait peut-être sa première fondation, embrassa souvent leur parti. Ainsi, dans la guerre d'Hamilcar, en 480, elle était l'alliée des Carthaginois, et l'on peut supposer que cette alliance remonte à l'époque des succès de Malchus, vers 540, si ce n'est même à la défaite de Pentathlus le Cnidien, en 580. Dans le traité de commerce conclu entre Rome et Carthage, sous le consulat de Junius Brutus et de Marcus Horatius (509 avant J. C.), et dans le deuxième traité rapporté également par Polybe (livre III), les Carthaginois, qui interdisent aux Romains tout commerce en Sardaigne et en Libye, les admettent sur le pied d'égalité dans les parties de la Sicile dépendantes de Carthage[2], ce qui nous paraît indiquer que les Phéniciens y comptaient davantage sur l'attachement des habitants. Dans la disette de faits où nous laisse la perte des historiens de cette époque, nous ne devons pas négliger d'enregistrer la victoire olympique de Pamenide de Camarina, dans l'olym-

[1] *Art de vérifier les dates*, tom. III, pag. 416; éd. de 1819, in-8°.

[2] Polybe, l. III, § 22. *Ἐὰν Ῥωμαίων τις εἰς Σικελίαν παραγίγνηται, ἧς Καρχηδόνιοι ἐπάρχουσιν, ἴσα ἔςω τὰ Ῥωμαίων πάντα.* Polybe, expliquant lui-même le sens de ce passage, dit : *Ἐκ δὲ τούτων τῶν συνθηκῶν, περὶ μὲν Σαρδόνος καὶ Λιβύης ἐμφαίνουσιν ὡς περὶ ἰδίας ποιούμενοι τὸν λόγον· ὑπὲρ δὲ Σικελίας τἀναντία διαςέλλονται ῥητῶς, ὑπὲρ αὐτῶν τούτων ποιούμενοι τὰς συνθήκας, ὅσα τῆς Σικελίας ὑπὸ τὴν Καρχηδονίων πίπτει δυναςείαν.* (Dans l'appendice n° 3 aux *Recherches sur le comm.* par Heeren, pag. 340 de la trad. franç. le nom de la Sicile a été omis dans ce traité.) La même clause est exprimée d'une manière encore plus formelle dans le second traité : *Ἐν Σικελίᾳ ἧς Καρχηδόνιοι ἐπάρχουσι καὶ ἐν Καρχηδόνι, πάντα καὶ ποιείτω καὶ πωλείτω, ὅσα καὶ τῷ πολίτῃ ἔξεστιν.* Ainsi, les possessions des Carthaginois en Sicile n'étaient pas régies comme les autres provinces, mais jouissaient de la même liberté commerciale que Carthage même.

piade LXIII[e] (avant J. C. 528[1]), qui montre que cette ville, malgré sa destruction en 552, n'était pas tout à fait anéantie, et la victoire d'Ischyrus d'Himéra, dans la LXVI[e] olympiade (516 avant J. C.).

§ XX. DORIÉE.

Dans les dernières années du VI[e] siècle avant J. C. la Sicile devint le théâtre d'événements importants[2], qui fixèrent sur elle l'attention de la Grèce, et dont le souvenir nous a été transmis par plusieurs historiens, entre lesquels il suffit de citer Hérodote. Un fils du roi de Sparte vint réclamer l'héritage d'Hercule dans l'occident de la Sicile. Les Carthaginois, qui dominaient dans cette contrée, le repoussèrent et menacèrent d'étendre leurs conquêtes dans toute la Sicile; mais, après une lutte acharnée, les Grecs détruisirent l'armée des barbares, en même temps que leurs frères du Péloponnèse triomphaient des Mèdes, et, à la suite de ces succès, commença pour la Sicile une ère de prospérité pendant laquelle elle a jeté le plus vif éclat.

Hérodote[3] raconte comment Anaxandride, fils de Léon, roi de Sparte, n'ayant pas eu d'enfants, les Éphores craignirent de voir s'éteindre en lui la race d'Euristhée, et l'obligèrent, puisqu'il ne voulait pas répudier sa femme, à en épouser une seconde[4]. Celle-ci fut mère de Cléomène; mais alors la première femme cessa d'être stérile et donna le jour à Doriée, et, plus tard, à Léonidas et à Cléombrote. Doriée, qui se faisait remarquer entre tous les jeunes gens

[1] Eusèbe, ol. LXIII; Corsini, *Dissert. agonist.* pag. 188.

[2] Eusèbe, ol. LXVI; Corsini, pag. 182.

[3] Hérodote, *Terpsichore*, v. 39.

[4] Cette bigamie légale est un fait que nous devons noter en passant, parce que nous reviendrons sur cette question à l'occasion du double mariage de Denys.

par ses brillantes qualités, avait conçu l'espoir d'arriver au trône de préférence à Cléomène, dont la raison n'était pas saine. Mais, à la mort de leur père, les Spartiates élurent Cléomène, selon le droit de primogéniture, et Doriée, ne pouvant souffrir de lui rester soumis, demanda et obtint une portion du peuple pour aller fonder une colonie quelque part. Il s'établit près du fleuve Cynips, dans la partie la plus fertile de la Libye. Mais, au bout de trois ans, il fut forcé par les Maces, les Libyens et les Carthaginois, d'abandonner cette contrée, et il revint dans le Péloponnèse. Hérodote impute le mauvais succès de cette colonie à la précipitation qui l'avait fait partir sans consulter l'oracle ni accomplir aucun des rites usités en pareil cas. A son retour, Anticharès lui conseilla, d'après l'oracle de Laïus, d'occuper en Sicile la ville d'Héraclée, assurant que le pays d'Éryx entier appartenait aux Héraclides, comme ayant été conquis par Hercule. Cette fois, Doriée ne manqua pas de consulter la Pythie, qui lui prédit qu'il viendrait à bout de son entreprise. Mais on dit que les Crotoniates, qui étaient menacés par Telys, roi des Sybarites, le prièrent de leur donner du secours. Il y consentit; et, avec son aide, selon la tradition des Sybarites, les Crotoniates prirent Sybaris. De là, Doriée se rendit en Sicile où il trouva la mort après de grands revers, ce que le pieux Hérodote attribue à la faute qu'il avait commise de se détourner du but qui lui était marqué par les oracles. Les autres chefs des Spartiates, Thessalus, Parebatès et Céléas, périrent aussi dans une bataille contre les Carthaginois et les Égestains. Il ne demeura qu'Euryléon, qui alla se jeter avec les restes de son armée dans Minoa, colonie des Sélinontins[1]. Il délivra

[1] Hérodote, lieu cité : Ἔσχε Μινώην τὴν Σελινουσίων ἀποικίαν. Nous

Sélinonte de la tyrannie de Pythagore[1]; mais, ayant voulu, à son tour, y régner, il fut massacré aux pieds de l'autel de Jupiter où il s'était réfugié. Dans cette guerre périt aussi Philippe de Crotone, qui avait dû épouser la fille de Telys, roi de Sybaris; mais qui, banni de Crotone, s'était réfugié à Cyrène, d'où il était venu se joindre à Doriée avec un vaisseau et des soldats entretenus à ses frais. Comme il avait remporté une victoire olympique, et qu'il passait pour le plus beau et le plus brave des Grecs de son temps, les Égestains lui rendirent un honneur qu'ils n'avaient encore accordé à personne, celui d'un monument et d'un culte héroïque[2].

Tel est à peu près le récit d'Hérodote. Maintenant, si nous cherchons à préciser les dates chronologiques, nous remarquerons que la colonie de Doriée en Libye doit suivre de près l'avénement de Cléomène, que l'on place en 515. Il séjourna trois ans en Afrique, revint en Grèce et prépara une nouvelle colonie, ce qui remplit l'espace de temps compris entre cette date et 510, où eut lieu la destruction de Sybaris par les Crotoniates, à laquelle Doriée

avons vu que Minoa existait longtemps avant l'arrivée des Grecs. Ces mots signifient donc seulement que les Sélinontins avaient occupé Minoa. Dans la suite, elle partagea presque toujours le sort de Sélinonte.

[1] Peut-être doit-on rapporter à cet événement une épitaphe en vers rapportée par Plutarque, dans les *Apophthegmes lacéd.* : *Διὰ Σελινοῦντος δέ ποτε τῆς Σικελίας πορευόμενος* [ὁ Ἀργεύς], *ἰδὼν ἐπὶ μνήματος ἐλεγεῖον ἐπὶ γεγραμμένον·*

Σβεννύντας ποτὲ τούσδε τυραννίδα χάλκεος Ἄρης
Εἷλε· Σελινοῦντος δ' ἀμφὶ πύλαις ἔθανον. κ.τ.λ.

Castelli de Torremusa, dans ses *Inscriptiones Siciliæ*, p. 201, a donné cette inscription d'après Plutarque, mais d'une manière peu exacte, ce qui fait craindre que les inscriptions publiées par lui, d'après les originaux, ne soient pas non plus représentées très-fidèlement.

[2] Hérod. V, 147.

avait pris part, à ce que disaient les Sybarites, quoique les Crotoniates n'en convinssent pas. Selon Diodore, la défaite et la mort de Doriée ne suivirent pas immédiatement son débarquement en Sicile, comme cela semblerait résulter du récit d'Hérodote. Au contraire, il aurait fondé une ville d'Héracléa, dont la prospérité naissante porta ombrage aux Phéniciens, qui, craignant qu'elle ne vînt un jour à l'emporter sur Carthage, réunirent de grandes forces et finirent par s'en emparer et la détruire. Diodore entre dans peu de détails sur ces événements auxquels il fait seulement allusion dans les livres mythologiques, à l'occasion de l'expédition d'Hercule en Sicile, et sur lesquels il annonce qu'il reviendra en son lieu[1]. Malheureusement le livre X^{e}, dans lequel l'ordre des temps l'appelait à en parler, ne nous est pas parvenu. On peut donc se demander si l'Héracléa, fondée par Doriée et détruite par les Carthaginois, est bien Héracléa-Minoa, laquelle est assez éloignée de la ville d'Éryx, et subsista longtemps après ce temps. On pourrait supposer que l'Héracléa de Doriée, qui était probablement dans le voisinage de Ségeste et du temple d'Érycine, fut détruite par les Carthaginois, de manière qu'il n'en est pas resté vestige, et qu'Euryléon et les restes de la colonie, retirés à Minoa, donnèrent à cette ville le surnom d'Héracléa, en mémoire de la ville d'où ils avaient été expulsés, de même que les Etnéens, chassés par les Catanéens, allèrent fonder un peu plus loin une seconde

[1] Diod. IV. 23. Πολλαῖς γὰρ ὕϛερον γενεαῖς, Δωριεὺς ὁ Λακεδαιμόνιος, καταντήσας εἰς Σικελίαν καὶ τὴν χώραν ἀπολαβὼν, ἔκτισε πόλιν Ἡράκλειαν. Ταχὺ δ' αὐτῆς αὐξομένης, οἱ Καρχηδόνιοι φθονήσαντες ἅμα καὶ φοβηθέντες μήποτε πλεῖον ἰσχύσασα τῆς Καρχηδόνος ἀφέληται τῶν Φοινίκων τὴν ἡγεμονίαν, στρατεύσαντες ἐπ' αὐτὴν μεγάλαις δυνάμεσι καὶ κατὰ κράτος ἑλόντες, κατέσκαψαν.

ville d'Étna. Mais Héraclide de Pont affirmant, comme nous l'avons dit, qu'avant le temps de Minos cette ville se nommait *Macara* (mot qui est, en phénicien, synonyme d'Héracléa[1]), il est probable qu'il est question de cette même ville dans Hérodote et dans Diodore, et qu'il ne faut pas prendre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, les expressions *fonder* et *détruire* dans un sens rigoureux, puisque cette ville existait avant l'arrivée de Doriée, et se maintint après sa défaite. Les guerres que l'entreprise de ce prince avait attirées sur la Sicile se prolongèrent pendant plusieurs années. Magon et ses fils avaient fait de Carthage une puissance militaire redoutable. Il paraît que, pour résister aux Carthaginois, les Grecs de Sicile s'adressèrent à Léonidas[2], celui-là même qui, quelques années plus tard, éternisa son nom aux Thermopyles. Léonidas devait désirer lui-même venger la mort de son frère Doriée; cependant, il ne vint pas en Sicile; probablement l'orage qui menaçait de fondre sur la Grèce ne lui permit pas de s'en éloigner. Quand les députés de Lacédémone et d'Athènes vinrent, quelques années plus tard, demander à Gélon des troupes contre Xerxès, il leur reprocha l'abandon dans lequel on l'avait laissé lorsqu'il combattait contre les Égestains, pour les punir de la mort de Doriée, et lorsque la Sicile était menacée d'être entièrement soumise aux barbares[3]. Quoique destituée des secours de la Grèce, elle était sortie triomphante de cette

[1] Voyez G. Gesenius, *Scripturæ linguæque phœniciæ monumenta*, nomina propr. urb. p. 424 et 353 : Minoa in Sicilia a מעקר Hercules.

[2] Cet appel, fait à Léonidas, n'est rapporté que par Justin, XIX, 1; mais, quoique cet auteur ait souvent commis des erreurs en recoupant le texte de Trogue-Pompée, nous ne voyons rien dans ce fait qui doive le faire rejeter. Il serait possible, cependant, que Justin eût mis le nom de Léonidas pour celui de Doriée.

[3] Hérod. *Polymnie*, VII, 158.

lutte. Arrêtons-nous donc un instant ici pour voir quelle était la situation des colonies grecques en Sicile au commencement de ce siècle.

§ XXI. GUERRES INTESTINES.

Nous avons dit que, dans presque toutes les cités grecques, le pouvoir d'un seul, ou, comme on disait, la tyrannie, avait succédé à l'aristocratie qui dominait depuis la fondation de ces villes. Panætius avait donné l'exemple à Léontini. Phalaris, dans Agrigente, avait, par ses talents militaires, étendu la puissance dont il s'était aussi emparé par ruse et qu'il maintenait par terreur. Le peuple lui fit expier ses cruautés; mais la monarchie n'en subsista pas moins à Agrigente, sous Alcamène et Alcandre; Géla était gouvernée par Cléandre, qui périt assassiné, après sept ans de règne; mais son frère Hippocrate lui succéda. Scythès régnait à Zancle; Himéra avait aussi un tyran nommé Térillus, beau-père d'Anaxilas, qui s'était emparé de l'autorité à Rhégium. Syracuse seule se maintenait encore en république, mais agitée par des factions qui ne tardèrent pas à frayer à Gélon le chemin du pouvoir.

Tous ces princes étaient belliqueux, et cherchaient à étendre leur domination aux dépens de leurs voisins. Hippocrate de Géla avait fait la guerre contre les Callipolitains, les Naxiens, les Zancléens et les Léontins. Théron d'Agrigente détrôna Térillus d'Himéra, ce qui fut une des causes qui ramenèrent les Carthaginois en Sicile. Anaxilas de Rhégium avait des vues ambitieuses sur Zancle, et Scythès cherchait à enlever des villes aux Sicules. Ces luttes continuelles eurent du moins cet avantage qu'elles permirent aux Grecs d'opposer aux forces supérieures en nombre

des Carthaginois une population aguerrie. Mais elles dénotaient un mal profond, qui devait finir par perdre la Sicile et la Grèce. L'esprit de municipalité, excité aux dépens du sentiment de nationalité, devait être favorable à un développement plus multiplié des talents de tout genre; mais il s'opposait à ce que la nation grecque devint une puissance capable de résister à un état bien constitué. Du moment que chaque ville eut exploité son territoire, qu'elle ne trouva plus moyen de s'étendre sans rencontrer des villes grecques rivales, cette activité, qui avait hâté les progrès des établissements grecs, aurait peut-être précipité leur ruine, si la guerre étrangère, en faisant taire pour un temps les rivalités de ville à ville, et, réunissant tous les Grecs dans les mêmes camps, ne leur eût ouvert une ère de gloire et de prospérité. Deux noms dominent dans cette partie de l'histoire de la Sicile; ce sont ceux de Gélon et de Théron, qui s'unirent pour résister aux Carthaginois, et se créèrent une puissance que leurs héritiers ne surent pas conserver.

§ XXII. GÉLON.

Gélon descendait d'Écétor, qui était venu de l'île de Télos, une des Sporades[1], s'établir en Sicile lors de la fondation de Géla par les Rhodiens. A la suite d'une sédition, où une partie des habitants de Géla avaient été obligés de se retirer à Mactorium, petite ville voisine[2], Télinès, un des ancêtres de Gélon, et pontife des divinités infernales, s'offrit

[1] Strabon, l. X. Καὶ ἐν τῷ Καρπάθῳ δ' εἰσὶ πολλαὶ τῶν Σποράδων μεταξὺ τῆς Κῶ μάλισ7α καὶ Ῥόδου καὶ Κρήτης· ὧν εἰσὶν Ἀστυπάλαιά τε (patrie de Phalaris, tyran d'Agrigente) καὶ Τῆλος.

[2] Étienne de Byz. Μακτώριον πόλις Σικελίας. Φίλιστος πρώτῳ, ἣν ἔκτισε μόνην· τὸ ἐθνικὸν Μακτωρῖνος. Il y a, dans ce passage, une altération ou une lacune qui nous a fait perdre le nom du fondateur de Mactorium.

de rétablir les émigrés dans leur pays, s'ils lui assuraient la perpétuité de ce sacerdoce dans sa famille; et il accomplit cette entreprise par la seule autorité de son ministère. Sous le règne d'Hippocrate, qui gouverna Géla pendant sept ans, Gélon, fils de Dinomène, un des descendants de Télinès, embrassa le métier des armes où il se distingua de manière à être nommé chef de la cavalerie. Il rendit de grands services à Hippocrate dans ses guerres contre les Callipolitains, les Naxiens, les Zancléens, les Léontins et les Syracusains [1]. Ces derniers, vaincus près du fleuve Hélorus, implorèrent les secours de Corinthe et de Corcyre, qui s'interposèrent et firent conclure la paix, à condition que les Syracusains céderaient à Hippocrate, en échange des prisonniers qu'il avait faits, la ville de Camarina, qui était une colonie des Syracusains, mais qu'ils avaient ravagée quelque temps auparavant (dans la LVII[e] olympiade, avant J. C. 552) [2]. Hippocrate, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'à Ergétium [3], périt, peu de temps après dans la ville d'Hybla, pendant

[1] Hérodote, *Polymnie*, VII, 154. Un extrait du livre X de Diodore, conservé dans le recueil *De virtutibus et vitiis*, nous apprend qu'après sa victoire Hippocrate était venu camper au temple de Jupiter olympien. Il y surprit le grand prêtre et quelques Syracusains occupés à enlever les offrandes d'or et un manteau de ce métal dont le dieu était revêtu. Hippocrate leur reprocha ce sacrilège et respecta religieusement les trésors sacrés, persuadé qu'un homme qui entreprend de grandes choses doit se concilier la faveur des Dieux, et sans doute aussi pour donner aux Syracusains une haute idée de son caractère. Théognis avait chanté les Syracusains morts pendant ce siége.

[2] Schol. de Pind. *Olymp.* V, 19. — Philistus, frag. 17.

[3] Sur Ergétium ou Sergentium, voy. Étienne de Byzance; Ptolémée, III, 4, 12; Silius Italicus, XIV, v. 250; Philistus, frag. 14; Pline, III, 8. — Polyen, V, 6, rapporte le stratagème par lequel Hippocrate, après avoir attiré presque tous les Ergétins dans son camp, attaqua leur ville, privée de défenseurs, et les livra eux-mêmes au fer des Géléens et des Camarinéens.

qu'il faisait la guerre aux Sicules. Les habitants de Géla voulurent profiter de cette circonstance pour recouvrer leur liberté; mais Gélon, à la tête des troupes, vint comme pour défendre les droits des enfants d'Hippocrate, Euclide et Cléandre; cependant, une fois maître de la ville, il garda le pouvoir pour lui-même [1].

A cette époque, Syracuse était agitée par les plus violentes factions. Les Géomores, héritiers des colons entre lesquels, dans l'origine, le territoire avait été partagé et qui étaient restés, à ce qu'il paraît, en possession de l'autorité, furent expulsés par des citoyens nouveaux et même par des esclaves que l'on désigne sous le nom de *Callikyrii* [2].

Nous aurons occasion de revenir, avec plus de détails, sur la nature de cette révolution, dans le chapitre sur le gouvernement. Il suffit de dire ici que les Géomores se retirèrent à Casmènes, une des colonies de Syracuse. Gélon, qui suivait des yeux ces mouvements, ramena les familles exilées dans Syracuse, qui, déjà lasse de ses nouveaux maîtres, le reçut avec empressement et lui confia l'autorité.

Il règne quelque incertitude sur l'époque de cet événement, principalement par suite d'une méprise de Pausanias. Aristote, dans sa Politique, dit que la tyrannie de Gélon et de

[1] Hérod. VII, 155. Denys d'Halic. au commencement du l. VII des *Antiq. rom.* fixe l'époque à laquelle Gélon succéda à Hippocrate à la 2ᵉ année de la LXXIIᵉ olymp. Mais il le nomme *frère d'Hippocrate*, ce qui n'est indiqué par aucun autre auteur et n'est peut-être qu'une erreur de copiste. *Τύραννοι δὲ τότε κατὰ πόλεις μὲν ἦσαν· ἐπιφανέστατος δὲ Γέλων ὁ Δεινομένους νεωςὶ τὴν Ἱπποκράτυς τῦ ἀδελφοῦ τυραννίδα παρειληφώς.* Ne faudrait-il pas, après le mot *ἀδελφῦ*, suppléer *Κλεάνδρου*?

[2] Denys d'Hal. *Ant. r.* VI, dans un discours qu'il prête à Appius Claudius, fait allusion à l'expulsion des Géomores par leurs esclaves ou serfs: [Πελάται.].. *ἕως ἐκβάλωσιν ὑμᾶς τελευτῶντες τῆς πόλεως, ὡς ἐν πολλαῖς ἄλλαις, καὶ τὰ τελευταῖα ἐν Συρακούσαις οἱ Γεωμόροι πρὸς τῶν πελατῶν ἐξηλάθησαν.*

sa famille à Syracuse, dura dix-huit ans, Gélon étant mort dans la huitième année de son règne, Hiéron ayant régné dix ans, et Thrasybule étant tombé au bout de onze mois [1]. Diodore, qui place la mort de Gélon sous l'archontat de Timosthène (ol. LXXV, 3; avant J. C. 478), lui attribue sept ans de règne, et à son frère onze ans et huit mois (il place sa mort sous l'archontat de Lysistrate, ol. LXXVIII[e], 2; avant J. C. 467). Enfin, il assigne un an de règne à Thrasybule (sous l'archontat de Lysanias), ce qui s'accorde, à deux ans près, avec la durée donnée par Aristote à la tyrannie de Gélon et des siens à Syracuse [2]. Pausanias dit que Gélon s'empara de Syracuse la deuxième année de la LXXII[e] olympiade [3]; mais cette date ne peut être que celle où il se rendit maître de Géla et non de Syracuse, car tous les auteurs s'accordent à dire qu'il n'a régné que sept ou huit ans à Syracuse. On le ferait ainsi mourir plusieurs années avant la grande victoire

[1] Aristot. *Polit.* VIII (5), 10, pag. 470; éd. Barthélemy-S[t]-Hil. Ἡ περὶ Ἱέρωνα καὶ Γέλωνα [τυραννὶς] περὶ Συῤῥακούσαις ἔτη οὐδ' αὕτη πολλὰ διέμεινεν, ἀλλὰ τὰ σύμπαντα δυοῖν δέοντα εἴκοσι. Γέλων μὲν γὰρ ἑπτὰ τυραννεύσας τῷ ὀγδόῳ τὸν βίον ἐτελεύτησε· δέκα δ' Ἱέρων· Θρασύβουλος δὲ τῷ ια' μηνὶ ἐξέπεσεν.

[2] Diodore, l. XI, 66.

[3] Pausanias, (*Élide*, VI, 9), après avoir décrit un char dont l'inscription portait: *Gélon, fils de Dinomène, de Géla*, et se rapportait à une victoire olympique de la LXXIII[e] olympiade, annonce qu'il s'écarte de l'opinion reçue et ne croit pas que ce Gélon soit le prince de Syracuse. « En effet, dit-il, Gélon ayant occupé Syracuse la 2[e] année de la LXXII[e] olympiade, sous l'archontat d'Hybrilidès à Athènes, il aurait dû prendre, dans la LXXIII[e], le titre de syracusain au lieu de celui de géléen. » Pausanias est donc amené à conclure qu'il a existé à la même époque, en Sicile, un autre particulier nommé Gélon et dont le père se nommait également Dinomène, supposition très-peu probable et tout à fait inutile, en prenant l'olympiade LXXII pour la date de l'avénement de Gélon à Géla. (Sur cette opinion de Pausanias, voyez Facius, t. II, p. 158; Arnold, *Hist. de Syrac.* p. 37; Wesseling sur Hérodote, l. I, et sur Diodore, t. IV, p. 352; Gœler, *De situ et orig. Syrac.* p. 10; et M. Bœck, *Corpus inscript.* t. II, p. 339.)

qu'il remporta sur les Carthaginois en 480, et dont la date est bien fixée. Cependant, cette méprise de Pausanias a égaré Burigny et quelques autres savants. La chronique de Paros renferme aussi une erreur au sujet des règnes de Gélon et d'Hiéron. En effet, elle porte : « Depuis que Gélon, fils de Dinomène, fut tyran de Syracuse, Timosthène, étant archonte à Athènes, il s'est écoulé deux cent quinze ans. » Cette date répond à l'olympiade LXXV, 3; avant J. C. 478, qui est l'époque de la mort de Gélon et de l'avénement de son frère[1].

Gélon, une fois maître de Syracuse, y transporta le siége de sa puissance, et abandonna à son frère Hiéron le gouvernement de Géla, dont il fit venir une partie des habitants à Syracuse. Il y établit aussi ceux de Camarina[2].

Ayant vaincu les Mégariens[3] et les ayant forcés de se rendre à discrétion, il accorda le droit de cité dans Syracuse à tous les riches Mégariens qui avaient été les promoteurs de la guerre contre lui et qui s'attendaient à périr, tandis que le petit peuple, qui n'était nullement coupable, fut vendu comme eslave à la condition d'être conduit hors de la Sicile. Il en agit de même avec les Eubéens. Son ambition était de concentrer à Syracuse toutes les forces de la Sicile; mais, en augmentant sa population, il voulait toutefois éviter d'y

[1] *Chronique de Paros*, ligne 69. Ἀφ' ὃ [Γέ]λων ὁ Δεινομένους [Συρακυσσῶν] ἐτυράννευσεν ἔτη ΗΗΔΠ, ἄρχοντος Ἀθήνησιν Τιμοσθένους.

[2] Hérod. VII, 156.

[3] La mort de Gélon, après sept ans de règne, étant, selon Diodore, de l'an 478, la prise de possession de Syracuse tombe en 485, et la prise de Mégares doit être placée entre 485 et 480, époque où Gélon marcha contre les Carthaginois. Nous adoptons la date de 482, qui nous permet de concilier les diverses traditions relatives à la fondation de cette ville. Les Syracusains restèrent en possession du territoire de Mégares et y conservèrent une place forte (ἔρυμα) que les Athéniens essayèrent vainement de prendre, en 414.

entasser une classe d'hommes que l'indigence aurait rendus, plus que d'autres, avides de révolutions[1]. En même temps, Gélon avait fortifié son pouvoir en épousant la fille de Théron, souverain d'Agrigente, et qui étendait son influence sur plusieurs villes de la Sicile.

§ XXIII. THÉRON.

Théron, fils d'Énésidème, qui égala presque le prince de Syracuse en puissance et en renommée, faisait remonter son origine à Cadmus, fils d'Agénor[2].

On ne sait pas bien par quelles voies il vint à occuper le trône de Phalaris, que son aïeul Télémachus avait contribué à renverser. Si l'on en croit Polyen[3], il aurait employé à peu près le même stratagème par lequel les Agrigentins avaient perdu la première fois la liberté. « Théron, dit-il, avait des mercenaires tout prêts à servir ses projets, mais il manquait d'argent. Or, à cette époque, la ville faisait construire un magnifique temple de Minerve[4]. Théron conseilla de charger de la direction des travaux quelqu'un qui s'engagerait à les terminer dans un délai fixé. Gorgus, qui lui était dévoué, se rendit entrepreneur, et, lorsqu'il eut reçu les deniers de l'état, il les employa à stipendier des soldats qui devaient asservir Agrigente. » Tel est le récit de Polyen, mais, en l'absence de témoignages plus graves, il est permis de révoquer en doute que Théron se soit emparé, par un semblable artifice, d'une autorité qu'il exerça dans la suite

[1] Hérod. VII, 156. — Polyen, *Strat.* I, 27, § 3.

[2] Voyez la généalogie de Théron, à la suite de la table chronologique.

[3] Polyen, VI, 51.

[4] Le culte de Minerve était en grand honneur à Agrigente. Une des collines de la ville, sur laquelle s'élevait le temple de cette déesse, était nommée Ἀθήναιον.

avec éclat et modération, en comparaison du moins des autres tyrans. Le commencement du règne de Théron doit être fixé à l'olympiade LXXIII, 1; avant J. C. 488; car Diodore, en marquant sa mort à l'olympiade LXXVIII, avant J. C. 472, dit qu'il avait régné seize ans. Au début, il rencontra, dans sa propre famille, une opposition violente à son autorité. Hippocrate et Capys, qui descendaient comme lui de Télémachus et qu'il avait comblés de bienfaits, cherchèrent à le renverser du trône, et, ayant échoué, se retirèrent chez Térillus, fils de Crinippus, tyran d'Himéra. Celui-ci fut vaincu par Théron, qui donna le gouvernement d'Himéra à son fils Thrasydée. Térillus, après la perte de son royaume, se réfugia près d'Anaxilas, auquel il avait donné en mariage sa fille Cydippe. Ce prince avait, depuis quelques années, joint à la possession de Rhégium celle de Zancle, où il établit les émigrés de Messénie.

§ XXIV. COLONIE DES SAMIENS A ZANCLE.

Nous avons déjà, en parlant de la fondation de Zancle et de Rhégium, discuté l'époque de cette révolution; mais nous devons revenir ici sur les circonstances qui l'accompagnèrent. Hérodote nous apprend qu'au temps de la révolte des Ioniens contre Darius, par conséquent dans les premières années du v[e] siècle avant J. C. les Zancléens avaient envoyé des ambassadeurs chez les Ioniens pour les engager à venir former une établissement en Sicile, au lieu nommé *Calé-Acté*, ou *le Beau rivage*, qui fait face à la Tyrrhénie et était occupé par les Sicules[1]. On ne doit pas être surpris

[1] Hérodote, VI, 22. Ζαγκλαῖοι γὰρ οἱ ἀπὸ Σικελίης τὸν αὐτὸν χρόνον τοῦτον πέμποντες εἰς τὴν Ἰωνίην ἀγγέλους, ἐπεκαλέοντο τοὺς Ἴωνας ἐς Καλὴν ἀκτὴν, βουλόμενοι αὐτόθι πόλιν κτίσαι Ἰώνων. κ.τ.λ.

de cette démarche des Zancléens; car, à cette époque, les Ioniens étaient les plus grands navigateurs d'entre les Grecs, et pouvaient seuls lutter contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, qui désolaient les côtes de la Sicile. Déjà, depuis un siècle, les Phocéens avaient fondé Marseille (600 ans avant J. C.). Lors de la destruction de Phocée en 542, la majeure partie des Phocéens vint chercher un asile en Corse, où ils avaient fondé, vingt ans auparavant, la ville d'Alalie; mais, au bout de cinq ans, ils renoncèrent à cet établissement, à la suite d'une grande bataille navale contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens. Ils se retirèrent alors les uns à Marseille, les autres en Italie, où, après avoir séjourné quelque temps à Rhégium [1], ils se fixèrent à Hyélé ou Élée. Il était donc naturel que les Zancléens, Ioniens eux-mêmes, cherchassent à se fortifier contre les Tyrrhéniens par le voisinage de nouvelles colonies ioniennes; mais, dans l'état où les députés trouvèrent l'Asie Mineure, ils ne purent décider à cette émigration que ceux des Samiens qui n'avaient pas pris le parti des Perses, et craignaient leur vengeance, ainsi que quelques habitants de Milet, échappés à la destruction de leur ville. Le résultat de cette colonie trompa cruellement l'attente des Zancléens. En effet, les Samiens, qui se rendaient en Sicile, ayant abordé chez les Locriens-Épizéphyriens, pendant que les Zancléens et leur roi Scythès étaient occupés à assiéger une ville des Sicules, Anaxilas, fils de Crétinas, tyran de Rhégium, alors ennemi des Zancléens, persuada aux Samiens de ne plus penser à Calé-Acté, vers laquelle ils faisaient voile, mais de s'emparer

[1] Hérod. I, 167 : Καὶ ἔπειτα ἀφέντες τὴν Κύρνον, ἔπλεον ἐς Ῥήγιον..... οἱ δὲ αὐτῶν ἐς τὸ Ῥήγιον καταφυγόντες ἐνθεῦτεν ὁρμεώμενοι ἐκτήσαντο πόλιν γῆς τῆς Οἰνωτρίης ταύτην, ἥτις νῦν Ὑέλη καλέεται.

de Zancle, qui était, en cet instant, vide de défenseurs. Les Samiens suivirent ce conseil et se rendirent maîtres de Zancle. Dès que les Zancléens, qui étaient en campagne, apprirent la perte de leur ville, ils s'adressèrent à Hippocrate, tyran de Géla, leur allié; mais celui-ci, par une odieuse perfidie, venu comme pour les secourir, fit mettre aux fers le roi Scythès, sous prétexte qu'il avait perdu la ville par sa faute, et l'envoya, ainsi que Pithogène, frère de ce malheureux prince, dans la ville d'Inykum, et il conclut avec les Samiens un traité qui lui assurait, pour prix de cette trahison, la moitié des esclaves et des richesses de la ville, et tout ce qui était dans la campagne. Il réduisit en servitude la plus grande partie des Zancléens, et livra trois cents des principaux aux Samiens pour les faire périr; mais ceux-ci ne se souillèrent pas d'un pareil crime. Pendant ce temps, Scythès parvint à s'échapper d'Inykum; il se réfugia d'abord à Himéra, colonie de Zancle, et, de là, près de Darius, qui eut pour lui beaucoup de considération, surtout depuis que, ayant obtenu de faire un voyage en Sicile, il fut revenu près du roi comme il en avait pris l'engagement[1].

[1] Hérodote, VI, 23 et 24.—Ælien, *Hist. diverses*, VIII, 17. La prise de Milet est fixée par le plus grand nombre des chronologistes à 498; cependant, Corsini la place en 495; si l'on suppose une année pour les préparatifs de l'émigration, le voyage, la relâche chez les Locriens, etc. l'intervention d'Anaxilas serait de 494. Selon Diodore, ce prince mourut en 476, après dix-huit ans de règne, ce qui reporte son avénement en 494. Si l'on adopte pour la prise de Milet la date de 498, on peut supposer qu'Anaxilas n'était encore que simple magistrat de Rhégium lorsqu'il engagea les Samiens à s'emparer de Zancle et que sa tyrannie ne date que de l'époque où il réunit les deux villes sous son autorité. Hippocrate, qui prit une part si peu honorable dans cette guerre, mourut en 492.

§ XXV. PHOCÉENS EN SICILE.

Vers ce même temps, vint en Sicile un chef des Phocéens nommé Denys, dont l'expérience aurait pu sauver les Ioniens, s'ils avaient suivi ses conseils[1]. Dans l'assemblée de toutes leurs forces maritimes à Lada, Denys, qui était venu à la tête de trois vaisseaux phocéens, fit voir aux Ioniens qu'ils n'avaient d'espoir de salut qu'en assurant, par de fréquentes manœuvres, leur supériorité sur la flotte barbare plus nombreuse. Pendant dix jours toute l'escadre ionienne exécuta, sous les ordres de Denys, toutes les évolutions maritimes; mais ces peuples amollis se lassèrent bientôt d'exercices fatigants; ils refusèrent d'obéir plus longtemps au chef des Phocéens, qui s'était arrogé, disaient-ils, le droit de commander à toute la flotte, quoiqu'il n'eût amené que trois vaisseaux. Témoins de cette mutinerie et désespérant du succès, les Samiens acceptèrent les propositions secrètes des Perses, et, dans la bataille navale qui eut lieu à Lada, donnèrent le signal de la déroute. Pour Denys, il s'empara de trois vaisseaux ennemis; mais, au lieu de retourner à Phocée, dont il prévoyait la ruine, il se rendit sur les côtes de Phénicie, où il prit un grand nombre de bâtiments de commerce et s'empara de sommes très-considérables. De là, il fit voile vers la Sicile, d'où il dirigeait ses corsaires, non point contre les Hellènes, mais contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens[2]. Tel est le récit d'Hérodote, qui, malheureusement, a négligé de nous apprendre dans quel port de la Sicile ces Phocéens avaient fixé leurs quartiers. Peut-être se réunirent-ils à leurs anciens alliés les Samiens, quand

[1] Hérod. VI, 11 à 16. — [2] Hérodote, lieu cité.

ceux-ci se furent emparés de Zancle, dont le port, occupé primitivement par les pirates de Cumes, était très-bien situé pour ces sortes d'expéditions.

§ XXVI. OCCUPATION DE ZANCLE PAR ANAXILAS.

Anaxilas, qui avait engagé les Samiens à détrôner Scythès, vit probablement ses projets dérangés par leur alliance avec Hippocrate, tyran de Géla, et, jaloux de rétablir la suprématie que Rhégium avait presque toujours exercée sur Zancle, il déclara la guerre aux nouveaux habitants. Il paraît qu'elle fut à son avantage, puisque nous voyons dans la suite son autorité établie sur ces deux villes. Anaxilas peupla Zancle de colons venus de divers pays et principalement, sans doute, de Messéniens; il lui donna le nom de Messine (ou Messana, selon la prononciation dorienne), en mémoire du pays dont il était originaire, ce qui a fait commettre à Pausanias l'erreur dont nous avons parlé à l'occasion de Rhégium, et supposer qu'Anaxilas, qui avait établi les Messéniens en Sicile, devait être contemporain de leur fuite du Péloponnèse. Strabon dit que Zancle fut habitée par des Messéniens du Péloponnèse qui changèrent son nom[1], mais il n'indique pas l'époque de cette révolution. On pourrait la rapporter à une autre colonie des Messéniens qui vint en Sicile dans la première année de la LXXXI[e] olympiade (av. J. C. 455), et à laquelle Diodore de Sicile semble attribuer la dénomination nouvelle de Zancle[2]. Cependant, comme Hérodote[3] parle de ce changement de nom, et que Thucy-

[1] Strabon, l. VI, 3. *Κτίσμα δ' ἐστὶ Μεσσηνίων τῶν ἐν Πελοποννήσῳ, παρ' ὧν τοὔνομα μετήλλαξε, Ζάγκλη πρότερον καλουμένη.*

[2] Diod. XV, 66 : *Τινὲς δ' ἐν Σικελίᾳ Μεσσήνην τὴν ἀπ' ἐκείνων ὀνομασθεῖσαν κατῴκησαν.*

[3] Hérod. VII, 164.

9

dide[1] l'attribue formellement à Anaxilas, nous devons suivre ces autorités, confirmées par les médailles[2]. La perte du X[e] livre de Diodore fait que nous manquons de détails sur les premières années du règne d'Anaxilas ; nous savons par Hérodote qu'il embrassa avec ardeur la cause de son beau-père, détrôné par Théron. Il sollicita pour lui l'appui des Carthaginois ; leur promit de joindre ses armes aux leurs, et leur offrit ses enfants comme otages de sa fidélité. Les Carthaginois se trouvèrent d'autant plus disposés à accéder à sa demande, qu'elle favorisait leurs projets ambitieux, et qu'une ambassade de Xerxès était venue les engager à faire la guerre aux Grecs d'Occident, pendant que le grand roi envahirait l'Attique et le Péloponnèse[3].

§ XXVII. AMBASSADE DES GRECS EN SICILE.

Sur ces entrefaites, arrivèrent en Sicile les ambassadeurs de Lacédémone et d'Athènes, qui venaient réclamer le concours de Gélon pour repousser l'invasion des Perses. On comptait beaucoup en Grèce sur cet auxiliaire ; car on se souvenait qu'il n'avait fallu rien moins que l'intervention de

[1] Thucyd. VI, 5 : *Τοὺς δὲ Σαμίους Ἀναξίλας, Ῥηγίνων τύραννος, οὐ πολλῷ ὕστερον ἐκβαλὼν, καὶ τὴν πόλιν αὐτοῖς ξυμμίκτων ἀνθρώπων οἰκίσας, Μεσσήνην ἀπὸ τῆς ἑαυτοῦ τὸ ἀρχαῖον πατρίδος ἀντωνόμασε.*

[2] Pollux, *Onom.* V, 12, rapporte, d'après Aristote, qu'Anaxilas ayant introduit des lièvres en Sicile, qui jusqu'alors n'en nourrissait pas, et remporté une victoire olympique à la course des mules, grava sur les médailles de Rhégium un lièvre et un attelage de mules. On trouve en effet des médailles avec ces types et les légendes : RECINON ou ΜΕΣΣΑΝΙΟΝ.

[3] Le séjour de Scythès, le roi détrôné de Zancle, près de Darius, et son voyage en Sicile, ne furent peut-être pas étrangers à cette invasion de la Sicile par les Carthaginois ; car ce sont presque toujours les dissensions civiles qui amènent la guerre étrangère. Ainsi l'invasion des Perses en Grèce fut, dit-on, provoquée par les Argiens.

Corinthe et de Corcyre pour protéger Syracuse contre les attaques de son prédécesseur, Hippocrate, tyran de Géla; et depuis que ces deux villes étaient réunies sous le même sceptre ainsi qu'une partie des autres cités de la Sicile; peu d'états grecs pouvaient disposer de forces aussi importantes[1]. Les richesses de Syracuse étaient déjà proverbiales, et la générosité de Gélon s'était manifestée même à l'égard des Romains[2]. Il faut lire dans Hérodote le récit dramatique de cette ambassade. Gélon, après avoir reproché aux Hellènes de ne lui être pas venus en aide lorsqu'il combattait les barbares pour venger Doriée et assurer aux Grecs la liberté du commerce, leur offre néanmoins deux cents galères, vingt mille hoplites, deux mille chevaux, deux mille archers et autant de frondeurs et de cavalerie légère[3], enfin du blé pour tout le temps de la guerre, à la condition d'avoir le commandement en chef, ou au moins celui de l'armée de terre ou de la flotte. La réponse pleine de fierté des ambassadeurs de Sparte et d'Athènes, que ni la grandeur du péril, ni l'espoir d'un secours si efficace n'engagèrent à se départir de leurs droits, montre l'exaltation de l'orgueil national de ces deux républiques, orgueil qu'elles justifièrent par leur héroïsme. Hérodote prétend que Gélon, à la suite de ces conférences, désespérant du salut des Grecs, aurait envoyé Cadmus de Cos, avec trois vaisseaux chargés de grands trésors, pour attendre l'issue de la lutte; et, dans le cas où le grand roi serait vainqueur, il devait lui offrir aussitôt, au nom du prince de Syracuse, l'hommage de la terre et de riches présents. Mais les Siciliens,

[1] Hérodote, VII, 145.

[2] Denys d'Hal. l. VII, 1.

[3] Hérod. VII, 158.— Le schol. de Pindare, sur la 1re Pyth. v. 176, rapporte aussi ces préparatifs d'après Éphore, et ajoute, par un singulier anachronisme, que Pindare a dû les lire dans cet historien.

disaient que Gélon, malgré le rejet de ses prétentions, aurait secouru la Grèce, si la Sicile n'avait été elle-même, à cette époque, envahie par une armée carthaginoise.

§ XXVIII. DÉFAITE DES CARTHAGINOIS.

Le XI[e] livre de Diodore de Sicile, qui commence la série de ceux qui nous sont parvenus de la II[e] partie de sa Bibliothèque, débute par la défaite des Perses en Grèce et celle des Carthaginois en Sicile. Conformément au traité conclu avec Xerxès, les Carthaginois avaient réuni des troupes mercenaires de tous les pays de leur domination, et choisi pour général Hamilcar, dans lequel ils avaient la plus haute confiance. Il était fils de Magon, le fondateur de la puissance militaire de Carthage, et sa mère était de Syracuse [1], ce qui pouvait lui ménager des intelligences en Sicile. Hamilcar partit de Carthage, selon Diodore, avec trois cent mille hommes de pied, plus de deux cents [2] vaisseaux de guerre, et au moins trois mille bâtiments de charge. Dans la traversée, une partie de ces derniers, qui portaient les chevaux et les chars [3], furent perdus ou dis-

[1] Hérodote, l. VII, 166.

[2] Diod. XI, 20. Les anciennes éditions portent *πλείους τῶν δισχιλίων*; mais, dans la nouvelle recension de M. L. Dindorf, ces mots ont été corrigés en *πλείους τῶν διακοσίων*. En effet, Heeren, dans son ouvrage *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, au livre qui traite des Carthaginois, dit que le nombre ordinaire de leurs vaisseaux de guerre semble avoir été fixé à peu près par les dispositions de leur port, et que ce nombre s'est rarement élevé au dessus de deux cents. Dans leur lutte contre les Romains, les Carthaginois ne purent équiper plus de trois cent cinquante galères. Il est vrai qu'à cette époque les vaisseaux étaient plus grands que du temps de Gélon. Selon Polybe, l. I, 26, les quinquerèmes portaient cent vingt soldats et trois cents marins; mais cet armement était pour un combat naval, et la proportion est toute différente sur une flotte destinée simplement à un débarquement.

[3] Diod. l. XI, 20, *ἅρματα*. Les

persés dans une tempête. Cependant, Hamilcar parvint à aborder dans le port de Panorme[1] et regarda dès lors la conquête de la Sicile comme assurée. Après avoir consacré trois jours à se refaire de la tempête, il conduisit ses troupes contre Himéra en se faisant suivre de sa flotte. Arrivé devant la ville grecque, il éleva deux camps retranchés, l'un pour l'infanterie, l'autre pour les forces maritimes. Il fit tirer à terre tous les vaisseaux longs, les entoura d'un fossé profond et d'un rempart de bois. Il étendit ensuite le camp de l'infanterie en face de la place, depuis les retranchements des vaisseaux jusqu'aux hauteurs qui dominaient la ville. Théron, qui était à Himéra avec des forces assez considérables, ayant éprouvé un échec dans le premier engagement, se hâta de demander des secours à Gélon. Celui-ci était en mesure. Il avait réuni cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux[2]. Par une marche rapide, il arriva devant la ville assiégée, où sa présence rendit la confiance, au point que l'on rouvrit les portes qui avaient été murées. Le prince de Syracuse, après avoir dressé son camp près de la ville, envoya sa cavalerie battre la campagne et tomber à l'improviste sur les fourrageurs carthaginois. Cette opération eut le plus grand succès. Chaque cavalier ramena au-

Carthaginois paraissent avoir conservé assez tard l'usage des chars de guerre. (Voy. Heeren, t. IV, p. 292.)

[1] A cette époque, Panorme, ainsi que Sélinonte, était, sinon soumise entièrement aux Carthaginois, du moins dans leur alliance.

[2] Ce nombre, si l'on pouvait compter sur l'exactitude de Diodore, serait important à constater comme une donnée de la population grecque de la Sicile, car il ne paraît pas que Gélon eût alors dans son armée de mercenaires étrangers. Il n'avait pas même sous ses ordres toutes les villes de la Sicile, car plusieurs n'envoyèrent près de lui qu'après sa victoire. Enfin, Théron devait commander une force à peu près égale, puisque, sous le règne suivant, le roi de Syracuse et celui d'Agrigente furent près de se mesurer.

tant de prisonniers qu'il en pouvait conduire, et le nombre en monta, dit on, à dix mille. Gélon méditait de brûler les vaisseaux carthaginois, quand le hasard lui vint en aide. Des soldats amenèrent un messager de Sélinonte, qu'ils avaient arrêté. Les lettres dont il était porteur annonçaient que les cavaliers qu'Hamilcar avait démandés à Sélinonte arriveraient au jour prescrit. Aussitôt Gélon conçut le projet d'un stratagème dont le succès dépassa ses espérances. Un corps de cavalerie envoyé par lui sur la route de Sélinonte, et que les Carthaginois prirent pour leurs auxiliaires grecs, pénétra dans l'enceinte de la marine, où le général carthaginois était en train d'offrir à Neptune un sacrifice solennel. Les cavaliers de Gélon fondent tout à coup sur les chefs des Carthaginois, et mettent le feu aux vaisseaux; en même temps, les Grecs attaquent le camp sur toute la ligne. Les Carthaginois soutinrent d'abord le combat; mais la vue de l'incendie et la disparition du général en chef amenèrent bientôt une déroute complète. Les Grecs poursuivirent les barbares jusqu'à la nuit, sans faire aucun quartier. Diodore porte à cent cinquante mille le nombre des morts, nombre qu'il est difficile d'admettre; mais ce qui paraît constant, c'est que l'armée carthaginoise fut à peu près anéantie[1]. Une portion considérable qui s'était réfugiée dans les montagnes, fut contrainte, par le manque d'eau, de se rendre. Vingt vaisseaux qu'Ha-

[1] Hérodote et Diodore s'accordent sur les principales circonstances de la défaite des Carthaginois. Selon Diodore, Hamilcar était occupé dans l'enceinte des vaisseaux à offrir les victimes, quand les cavaliers grecs pénétrèrent dans son camp et le tuèrent. Les Phœniciens, au témoignage d'Hérodote, rapportaient qu'en voyant la défaite des siens, il s'était jeté sur le bûcher où l'on consumait les victimes. Après la bataille, malgré les recherches ordonnées par Gélon, on ne put le retrouver ni parmi les vivants, ni parmi les morts. Les Carthaginois rendirent à sa mémoire

milcar n'avait pas retirés de la mer échappèrent seuls ; mais, surchargés de fuyards, ils eurent encore à essuyer des tempêtes : en sorte qu'un bien petit nombre vint apporter à Carthage la nouvelle de ce désastre, qui frappa la ville de stupeur et la remplit de désolation. Ce fut, au contraire, pour la Grèce une joie d'autant plus vive, que la nouvelle de ce succès y parvint lorsque les Grecs étaient fiers d'un triomphe semblable sur les Asiatiques [1]. La supériorité des Hellènes sur les barbares était à jamais établie dans l'opinion des hommes. Les prisonniers carthaginois furent répartis entre les villes grecques de la Sicile en proportion du nombre des soldats qu'elles avaient fournis. Agrigente surtout en regorgeait, tant de ceux qui lui revinrent dans le partage, que de tous ceux qui furent pris sur son territoire. Tel citoyen en eut jusqu'à cinq cents. On les employa à la construction des temples d'abord, puis à des travaux d'assainissement, tels que des égouts souterrains auxquels l'architecte Phæax a donné son nom, et à la célébre piscine qui favorisa dans la suite le luxe des tables d'Agrigente [2]. Gélon,

des honneurs héroïques. Polyen, Strat. l. I, rapporte différemment la mort d'Hamilcar, qu'il nomme Imilcon. Gélon aurait fait revêtir de ses habits royaux un archer nommé Pediarchus, qui, accompagné d'autres archers vêtus de robes blanches et cachant leurs armes sous des branches de myrte, aurait frappé le général carthaginois pendant que, sans défiance, il accomplissait, en vue des deux armées, les rites religieux. Nous ignorons à quelle source Polyen a puisé ce récit peu honorable pour Gélon et dénué de vraisemblance.

[1] Selon Hérodote, les Siciliens rapportaient que la victoire de Gélon et de Théron sur les Carthaginois avait eu lieu le jour de la bataille de Salamine. Diodore dit que ce fut celui du combat des Thermopyles. Il ne faut pas chercher un synchronisme trop rigoureux de ces événements, qui furent sans doute rapprochés, mais que les Grecs se plurent à rendre plus merveilleux en supposant qu'ils étaient arrivés le même jour.

[2] Nous parlerons plus en détail de ces constructions dans le chapitre sur les arts.

rentré dans Syracuse après cette brillante victoire due principalement à ses talents militaires, reçut immédiatement les députés de plusieurs villes de Sicile qui lui étaient opposées auparavant, et qui imploraient leur pardon. Usant modérément du succès, il les reçut toutes dans son alliance [1], et pardonna même à Anaxilas. Les Carthaginois, qui craignaient d'être attaqués en Afrique, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de solliciter la paix. Il la leur accorda à condition qu'ils payeraient les frais de la guerre, évalués à deux mille talents d'argent [2]. Il leur ordonna en outre de construire deux temples pour y déposer ce traité de paix [3]. La clause la plus honorable pour Gélon dans ce traité, fut la promesse qu'il exigea des Carthaginois de s'abstenir désormais de sacrifices humains [4]. Dans leur reconnaissance de ces conditions, plus favorables qu'ils n'avaient osé l'espé-

[1] On peut donc dire avec Eusèbe que Gélon était chef de toute la Sicile, *ὅλης Σικελίας ἦρχε*. Cependant, les villes qui ne dépendaient pas auparavant de Syracuse et de Géla conservèrent leur autonomie. Syracuse acquit seulement le droit d'*hégémonie*, que Sparte exerçait sur le reste de la Grèce.

[2] Deux mille talents d'argent à 5,560^f 90^c = 11,121,800^f.

[3] Il est bien à regretter que les auteurs ne nous aient pas conservé le texte même de ce traité, comme Polybe a rapporté les premiers traités entre Rome et Carthage. Il est très-probable qu'outre les conditions pécuniaires il réglait les rapports commerciaux, si importants pour la prospérité des deux nations.

[4] Il est singulier que Diodore ait omis un fait aussi remarquable, qui est attesté par des auteurs dignes de foi, en tête desquels on doit placer Théophraste, cité par le schol. de Pind. *Pyth.* II, v. 3. Τὸ *γῦν ἀνθρωποθυτεῖν, φησὶν ὁ Θεόφραστος ἐν τῷ περὶ Τυρσηνῶν, παύσασθαι αὐτοὺς, Γέλωνος προστάξαντος· ὅτι δὲ καὶ ἐκέλευσεν αὐτοὺς χρήματα εἰσφέρειν, Τίμαιος διὰ τῆς ιδʹ ἀναγέγραφε.*

Plutarque, *Apopht. royaux* et *Du tardif châtiment des Dieux*, rapporte d'une manière non moins formelle cette défense de Gélon. *Γέλων δὲ καὶ προσπολεμήσας ἄριστα καὶ κρατήσας μάχῃ μεγάλῃ Καρχηδονίων οὐ πρότερον εἰρήνην ἐποιήσατο πρὸς αὐτὺς δεομένυς ἢ καὶ τῦτο ταῖς συνθήκαις περιλαβεῖν, ὅτι παύσονται τὰ τέκνα τῷ*

rer, ils offrirent une couronne d'or de cent talents à la reine Démarète, qui en fit frapper une monnaie à laquelle elle donna son nom[1]. Les affaires de la Sicile ainsi réglées, Gélon se disposait à passer en Grèce, quand un vaisseau corinthien apporta la nouvelle de la défaite des Perses à Salamine. Alors Gélon convoqua une assemblée de Syracusains au milieu de laquelle il se présenta seul, sans armes, et remit au peuple l'autorité absolue dont il avait été revêtu[2]. Mais, comme on le pense, elle lui fut confirmée, et l'assemblée, tout d'une voix, lui décerna les titres de bienfaiteur, de sauveur et de roi. Non-seulement il continua à en jouir, mais il légua à ses héritiers un pouvoir respecté, et, longtemps après l'abolition de la royauté, son souvenir fut toujours honoré en Sicile et sa statue demeura seule debout, quand le peuple abattit celles des autres princes. Gélon employa les loisirs de la paix et les dépouilles des ennemis à construire deux temples magnifiques à Cérès et à Proserpine[3]. Il consacra aussi à Delphes, en action de grâces à Apollon, un trépied d'or[4], de seize talents selon Diodore, et

Κρόνῳ καταθύοντες. Justin, l. XIX, 1, fait honneur de cette défense à Darius. Les Carthaginois n'observèrent pas toujours l'engagement de s'abstenir de leurs sacrifices homicides.

[1] Pollux, IX, 6, explique autrement l'origine de la monnaie qui prit le nom de Démarète. Dans la guerre contre les Africains, dit-il, Gélon, manquant d'argent, Démarète, sa femme, demanda à toutes les femmes leurs bijoux, dont elle fit frapper la monnaie nommée *δαμαρέτιον*.

[2] Ce trait de Gélon est rapporté par Diod. l. XI, 26, et par Ælien, *Hist. div.* VI, 2.

[3] Voy. la IIIe part. § *Beaux-arts*.

[4] Le schol. de Pind. *Pyth.* I, v. 155, rapporte l'inscription que Gélon avait fait graver sur son offrande et où, par affection pour ses frères, il avait fait inscrire leurs noms. L'Anthologie, l. VI, 214, rapporte cette même dédicace sous le nom de Simonide, et en y insérant deux vers qui expriment la valeur de l'offrande, tandis qu'elle omet les deux derniers. La voici telle qu'elle résulte de ces deux textes combinés. Nous nous réservons

qui ne représentait que la centième partie du butin. Enfin il s'occupait de faire élever un temple de Cérès à Enna[1], lorsque, dans la troisième année de la LXV[e] olympiade et la septième de son règne, la mort mit un terme à son gouvernement plein de douceur et d'équité, au milieu d'une prospérité générale. Respectant jusqu'à ses derniers moments les mœurs populaires, Gélon recommanda d'observer à ses obsèques les lois somptuaires qui réprimaient le luxe des funérailles. Elles n'en furent que plus remarquables, car le peuple entier suivit son convoi durant deux cents stades, jusqu'à un champ qui avait appartenu à sa femme, et où il fut enterré[2]. Les Carthaginois, dans la suite, renversèrent son monument, et l'on dit qu'Agathocle, par un sentiment de basse jalousie, fit démolir les tours qui l'ornaient; mais ils ne purent porter aucune atteinte à sa glorieuse mémoire[3].

de discuter les vers 4 et 5 en traitant des monnaies siciliennes.

Φημὶ Γέλων', Ἱέρωνα, Πολύζηλον, [Θρασύβουλον.
Παῖδας Δεινομένευς τὸν τρίποδ' [ἀνθέμεναι,
Ἐξ ἑκατὸν λιτρῶν καὶ πεντήκοντα [ταλάντων
Δαρετίω χρυσῶ τᾶς δεκάτας δεκάταν.
Βάρβαρα νικήσαντας ἔθνη· πολλὴν δὲ [παρασχεῖν
Σύμμαχον Ἕλλησι χεῖρ' εἰς ἐλευ- [θερίην.

[1] Diod. XI, 26. Nous suivons Cluvier, qui lit Ἔννην au lieu d'Αἴτνην.

[2] Diod. XI, 38. Ce lieu s'appelait αἱ Ἐννέα Τύρσεις « les Neuf Tours. »

[3] L'histoire de Gélon, comme celle de tous les hommes illustres de la Grèce, a été entourée de merveilleux par les écrivains anciens. On rapporte un oracle rendu à son père, Dinomène, qui lui annonçait que trois de ses fils régneraient, mais non sans souffrances. En effet, Gélon fut atteint d'hydropisie et Hiéron souffrait de la pierre. On racontait aussi la manière miraculeuse dont il fut sauvé dans sa jeunesse. Pendant qu'il était à l'école, un loup emporta son déjeuner : l'enfant de courir après. A peine était-il sorti de l'école, que le toit tombe et écrase les autres enfants. Tzetzès cite les auteurs qui indiquaient même le nombre des enfants:

Τῶν δὲ παίδων τὸν ἀριθμὸν οἱ συγγρα- [φεῖς βοῶσι
Τίμαιοι, Διονύσιοι, Διόδωροι καὶ Δίων,
Πλείω τελοῦντα ἑκατόν. . . . .

Ceci nous montre combien de livres

§ XXIX. HIÉRON. — POLYZÉLUS. — MICYTHUS.

Gélon transmit en mourant la couronne à Hiéron, l'aîné de ses frères, qui, malgré les éloges que les poëtes lui ont prodigués, était loin de l'égaler, et surtout ne montra pas la même douceur pour ses sujets ni pour ses alliés. En même temps, Gélon laissa le commandement des armées à son frère Polyzélus, qui épousa sa veuve Démarète, fille de Théron [1]. Cette alliance et cette autorité portèrent ombrage à Hiéron, qui chercha les moyens de perdre Polyzélus. Un accord que celui-ci conclut, sans le consulter, entre les villes de Sicile contre lesquelles il l'avait envoyé combattre, acheva de l'exaspérer et de lui faire craindre qu'il n'aspirât à lui enlever la royauté [2]. Les Sybarites, assiégés par les Crotoniates, en demandant des secours au roi de Syracuse, lui fournirent un prétexte d'éloigner ce dangereux compétiteur; mais il ne tarda pas à revenir. Alors Hiéron ne cacha plus ses sentiments hostiles pour son frère, qui se retira près de Théron. Thrasydée, fils du prince d'Agrigente, qui continuait de gouverner Himéra, pressait Polyzélus de s'emparer

se sont perdus depuis le temps de Tzetzès; car ce passage ne se retrouve pas dans ce qui nous est parvenu de ces auteurs. Il ne faut donc pas tout à fait négliger les écrivains des XII[e] et XIII[e] siècles. Malheureusement, leurs extraits sont faits avec peu de discernement. Ainsi, tandis que tant de points importants sont restés obscurs, le même Tzetzès nous rapporte l'histoire du chien de Gélon, qui tira son maître d'un mauvais rêve: anecdote racontée dans Ælien (*Hist. div.* I, 12 et *Hist. des anim.* VI, 62), dans Pollux (l. V, 5) et dans Pline (*Hist. nat.* VIII, 61), d'après Philistus (fr. 44). Dans toutes ces transcriptions, cette historiette a subi plusieurs variantes. Ainsi, Pollux dit que le chien en question appartenait à Pyrrhus, tandis que *Pyrrhus* était, selon Philistus, le nom du chien. Combien de méprises semblables n'ont-elles pas lieu sur des sujets plus graves!

[1] Timée, fragm. 90.

[2] Schol. de Pindare, II.

de Syracuse. Hiéron voulut aller au-devant du danger en attaquant Agrigente; mais le poëte Simonide, qui vivait à la cour d'Hiéron et qu'il avait chargé d'une mission près de Théron, parvint à rétablir la concorde avant qu'on en vînt aux mains. Cette paix fut même scellée par une nouvelle alliance de famille. Hiéron épousa, selon les uns, une sœur, selon d'autres, une nièce de Théron. L'histoire ne nous apprend pas ce que devint Polyzélus. Diodore dit qu'il rentra en grâce près d'Hiéron [1]; mais il paraît qu'il mourut avant ce prince, puisque la couronne passa à Thrasybule, qui s'en montra si peu digne. En se réconciliant avec Théron, le roi de Syracuse, par un procédé qu'il crut peut-être d'habile politique, mais qui ne témoigne pas de sa part une grande droiture, lui dénonça les offres de service que lui avaient faites les habitants d'Himéra, mécontents du gouvernement de Thrasydée [2]. Théron s'abandonna envers eux à son ressentiment, et fit périr un grand nombre de citoyens. Ensuite, pour repeupler la ville, il y appela des Grecs de divers pays, mais parmi lesquels il est probable que les Doriens domi-

[1] Il paraît que cette rivalité ne dura que peu de temps, puisque Ælien vante l'affection constante d'Hiéron pour ses trois frères (*Hist. div.* l. IX, 1) : *Ἀβασανίστως δὲ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς συνεβίωσε τρίσιν οὖσι, πάνυ σφόδρα ἀγαπήσας αὐτοὺς καὶ ὑπ' αὐτῶν φιληθεὶς ἐν τῷ μέρει.*

[2] Le schol. de Pindare, *Olymp.* II. v. 29, dont malheureusement le texte est très-altéré, présente un peu différemment ces circonstances. Selon lui, ce serait Simonide qui, pour effrayer Théron, lui aurait révélé le projet de soulèvement des Himéréens. Le prince d'Agrigente aurait été tellement alarmé de ce danger, qu'il aurait renoncé volontairement au pouvoir; mais Hiéron le lui aurait rendu en contractant avec lui l'alliance dont nous avons parlé. Quelques auteurs disent aussi que ce fut dans cette circonstance que Capys et Hippocratès, neveux de Théron, passèrent du côté de son adversaire. Selon la variante *ἀνεψίαν* au lieu de *ἀδελφὴν Θήρωνος*, dans le passage relatif au mariage d'Hiéron, cette princesse devait être fille de Xénocrate ou sœur de Capys et d'Hippocrate.

nèrent[1]. Ainsi les colonies chalcidiennes perdaient toujours du terrain en Sicile. De son côté, Hiéron, dans la première année de la LXXVI[e] olympiade (av. J. C. 476) expulsa les habitans de Naxos et de Catane. Il appela dans cette dernière ville, à laquelle il donna le nom d'Ætna, de nouveaux citoyens au nombre de dix mille, dont la moitié vint du Péloponnèse et l'autre moitié fut tirée de Syracuse. En remplaçant les Ioniens de Catane par les Doriens, Hiéron voulait s'assurer des auxiliaires en cas de besoin, et, par cette fondation d'une ville de dix mille âmes, obtenir les honneurs héroïques attachés au titre de *fondateur;* il prit désormais le surnom d'Ætnéen, au lieu de Syracusain[2]. Cependant, il continua de séjourner à Syracuse, et confia l'administration de la nouvelle ville à son fils Dinomène et à son beau-frère Chromius, tous deux célébrés par Pindare. Hiéron agrandit, en faveur des Ætnéens, l'ancien territoire des Catanéens. Quant à ceux-ci, il les réunit, ainsi que les Naxiens, dans la ville de Léontini.

Un peu avant ce temps, les Locriens Épizéphyriens, menacés par Anaxilas, s'adressèrent à Hiéron, auquel il suffit d'envoyer Chromius signifier au tyran de Rhégium qu'il eût à s'abstenir d'attaquer les Locriens, s'il ne voulait attirer contre lui-même les armes d'Hiéron. Ce fut assez de cette

[1] Diod. XI, 49, fixe l'établissement de ces nouveaux habitants d'Himéra à la 1[re] année de la LXXVI[e] olympiade (av. J. C. 476), et il ajoute qu'ils vécurent en bonne harmonie pendant cinquante-huit ans, jusqu'à la destruction de cette ville par les Carthaginois. Or, cette destruction est indiquée par le même auteur à la 4[e] année de la XCII[e] olympiade (av. J. C. 409), et cinquante-huit ans ajoutés à 409 ne donnent que 467 pour date du rétablissement d'Himéra; mais à cette époque Théron n'existait plus. Les nombres 476 et 409 étant bien établis par les événements contemporains, il faut corriger, dans ce passage de Diodore, *πεντήκοντα καὶ ὀκτώ* en *ἑξήκοντα καὶ ὀκτώ*.

[2] Les *Pythiques* I, II et III de Pindare sont adressées à Hiéron Ætnéen.

menace pour retenir Anaxilas et son fils Cléophron, qui avait le commandement de Messine [1]. Pindare, dans une de ses odes, peint les vierges de Locres célébrant la puissance d'Hiéron, qui a fait succéder pour elles la sécurité aux alarmes [2]. Peu de temps après, Anaxilas mourut (ol. LXXVI, 1; 476 avant J. C.); son règne avait duré dix-huit ans. Justin fait un éloge pompeux de sa justice, que les débuts de sa conduite à Zancle ne faisaient pas présager [3]. Ses fils n'é-

[1] Le nom de Cléophron ne se trouve que dans le scholiaste de Pindare sur la Pyth. II. Ἀναξίλας καὶ Κλεόφρων ὁ τούτου παῖς, Ἰταλίας ὄντες τύραννοι, ὁ μὲν ἐν Μεσσήνῃ τῇ σικελιωτικῇ, ὁ δὲ ἐν Ῥηγίῳ τῷ περὶ Ἰταλίαν, πόλεμον ἠπείλουν Λοκροῖς. Διαπρεσβευσάμενος δὲ πρὸς αὐτοὺς ὁ Ἱέρων ἔπαυσε τοὺς Λοκροὺς τοῦ πολέμου. Il paraît qu'Anaxilas avait confié le gouvernement de Messine à ce fils, comme Dinomène avait obtenu de son père celui d'Ætna, et Thrasydée celui d'Himéra.

Cependant, à la mort d'Anaxilas, ses enfants ne se trouvèrent pas en âge de régner; soit que Cléophron eût péri, soit que, d'après l'ancienne constitution des Chalcidiens, où l'on n'était admis aux charges publiques qu'à quarante ans, il fût encore trop jeune pour monter sur le trône. Justin, l. XXI, 3, parle d'un Léophron, tyran de Rhégium, qui fit la guerre aux Locriens et qui est probablement le même que Cléophron.

[2] Pindare, *Pyth.* II, v. 34 et suiv.

....Σὲ δ' ὦ Δεινομένειε παῖ,
Ζεφυρία πρὸ δόμων
Λοκρὶς παρθένος ἀπύει
Πολεμίων καμάτων ἐξ ἀμαχάνων
Διὰ τεὰν δύναμιν δρακεῖσ' ἀσφαλές.

Le scholiaste, sur ce passage, est très-précis. Il est encore question de cette intervention d'Hiéron dans les les scholies sur la I[re] Pythique.

Si l'on savait pour quelle victoire agonistique fut composée l'ode de Pindare, cela préciserait la date de l'événement dont nous nous occupons; mais il y avait entre les anciens commentateurs de Pindare de grands dissentiments à ce sujet. (Voyez Timée, fragm. 154; Dissen, *Comment. in Pind.* t. II, pag. 181.) Nous pouvons arriver autrement à fixer à peu près la date de l'ambassade de Chromius vers Anaxilas. En effet, Hiéron monta sur le trône en 478, Anaxilas mourut en 476. C'est donc dans cet intervalle, et probablement dans la première année du règne d'Hiéron, que nous devons placer cette ode, et les conseils de modération que Pindare donne au roi paraissent se rapporter à ses différends avec son frère Polyzélus.

[3] Justin, l. IV, 2.

taient pas encore en âge de lui succéder; il laissa le gouvernement à un de ses serviteurs, Micythus, fils de Chœreas, qui devait le leur remettre plus tard[1]. Micythus, malgré la bassesse de son origine, sut faire respecter l'autorité qui lui avait été confiée, et dont il se montra digne par les talents avec lesquels il l'exerça et la fidélité avec laquelle il s'en démit[2]. La régence de Micythus dura dix ans (de 476 à 466). Il éprouva dans les premières années un revers terrible. Les Tarentins, menacés par les Iapyges, qui avaient réuni une armée de vingt mille hommes, invoquèrent le secours des Rhégiens, leurs alliés. Micythus répondit à leur appel; mais ils furent défaits, et Hérodote dit qu'il se fit dans cette journée le plus grand carnage de troupes grecques dont il ait connaissance[3]. Les Rhégiens, pour leur part, eurent trois mille hommes tués. Diodore ajoute que les ennemis les poursuivirent jusque dans leur ville, dont ils s'emparèrent[4] (olymp. LXXVI, 4; 473 avant J. C.). Cependant, il paraît que Rhégium se releva promptement de ce désastre, puisque Micythus remit le royaume au fils d'Anaxilas dans un état prospère; il fonda même une colonie à Buxonte, dans l'Œnotrie, près du cap Palinure[5].

[1] Diodore, IV, 48. Anaxilas offrit ses enfants en otage aux Carthaginois vers 481. Si l'on suppose que l'aîné de ces enfants avait alors onze ou douze ans, cela reporte sa naissance à la deuxième année du règne d'Anaxilas, lequel aurait épousé la fille du tyran d'Himère lorsqu'il venait lui-même de s'emparer du pouvoir. En suivant cette hypothèse, le fils aîné d'Anaxilas aurait eu seulement dix-sept ans à la mort de son père, et vingt-cinq lorsque Hiéron le fit venir à Syracuse et l'engagea à réclamer la couronne.

[2] Hérod. VII, 170.—Macrobe *Sat.* I.

[3] Hérod. *ibid.*

[4] Diod. l. XI, 52.

[5] Strabon, l. VI, 1. Μετὰ δὲ Παλίνουρον Πυξοῦς, ἄκρα καὶ λιμὴν καὶ ποταμός. Ἓν γὰρ τῶν τριῶν ὄνομα. Ὤικισε δὲ Μίκυθος, ὁ Μεσσήνης ἄρχων τῆς ἐν Σικελίᾳ. Πάλιν δ' ἀπῆραν οἱ ἱδρυθέντες, πλὴν ὀλίγων. Étienne de

Diodore fixe cet établissement à la 2e année de la LXXVIIe olympiade (471 avant J. C.)[1].

§ XXX. FIN DU RÈGNE D'HIÉRON.

L'enchaînement des faits relatifs à Anaxilas et à son successeur nous a un peu écarté de notre sujet, auquel nous nous hâtons de revenir. Hiéron, dont un mot avait suffi pour protéger les Locriens, reçut peu de temps après une autre ambassade de la ville de Cumes en Italie, qui sollicitait aussi sa protection contre les Tyrrhéniens, ces tyrans des mers[2]. La marine puissante de ces barbares était plus souvent adonnée à la piraterie qu'au commerce; leurs courses, qu'ils étendaient quelquefois jusque dans l'Archipel, avaient tenu longtemps les Grecs éloignés des parages de l'Italie, siége de leurs principaux établissements, et depuis que les colonies chalcidiennes et doriennes s'étaient établies en Sicile et dans l'Œnotrie, elles avaient eu souvent à souffrir de ce dangereux voisinage. Hiéron envoya un assez grand nombre de trirèmes pour se joindre à celles de Cumes. La flotte alliée remporta une grande victoire, qui coûta beaucoup de vaisseaux aux Tyrrhéniens et abattit leur puissance. Diodore rapporte cet événement à la 3e année

Byzance place en Sicile une ville de Πύξις qu'il dit avoir été fondée par Micythus. M. Raoul Rochette a montré que cette ville n'était autre que celle de Πυξοῦς, qu'Étienne cite un peu plus bas sous sa véritable orthographe, et place, comme elle doit l'être, en Œnotrie. Cette ville, que les Romains nomment *Buxentum*, devint colonie, en 205 avant J. C. (Voy. Tite-Live, XXXII, 13, et Velleius Paterc. I, 15.)

[1] Diod. l. XI, 59.

[2] Les Grecs se plaisaient à rapprocher le mot *τύραννοι* de celui de *τύῤῥηνοι* dont ils le faisaient venir. M. Ebert, dans une dissertation érudite sur ce mot *τύραννος* [*Dissert. Siculæ*] le dérive, avec plus de probabilité, de *κοίρανος*.

de la LXXVI[e] olympiade (474 avant J. C.), sous l'archontat d'Acestoridès. Les poëtes ne manquèrent pas de célébrer cette victoire d'Hiéron, qui complétait le triomphe des Hellènes sur les barbares[1]. Nous avons quelques beaux vers de Pindare à joindre au témoignage de Diodore de Sicile, et, par un surcroît inespéré de fortune, nous pouvons aussi produire un monument contemporain de cette victoire. Les sables de l'Alphée nous ont rendu, depuis peu d'années, un casque tyrrhénien consacré par Hiéron dans le temple de Jupiter olympien, et sur lequel est gravée cette dédicace[2] : « Hiéron et les Syracusains ont consacré à Jupiter ces armes tyrrhéniennes prises à Cumes. » Ce peu de mots, écrits sous la dictée d'Hiéron, donnent à cette partie de l'histoire une autorité dont elle manque trop souvent, et nous aurons encore occasion de l'invoquer au sujet du dialecte, de l'orthographe et des formes de l'écriture usités à cette époque en Sicile.

Deux ans après la défaite des Tyrrhéniens, dans l'olympiade LXXVII, 1 (472 avant J.C.), Charès étant archonte d'Athènes, Théron mourut à Agrigente, dans la seizième année de son règne[3]. Ce prince, sans avoir déployé d'aussi

[1] Pind. *Pyth.* I, v. 137, ed. Boiss.
Λίσομαι, νεῦσον, Κρονίων, ἅμερον
Ὄφρα κατ' οἶκον ὁ Φοί-
νιξ, ὁ Τυρσανῶν τ' ἀλαλατὸς ἔχῃ,
Ναυσίστονον ὕβριν ἰδὼν
Τὰν πρὸ Κύμας,
Οἷα Συρακοσίων ἀρ-
χῷ δαμασθέντες πάθον,
Ὠκυπόρων ἀπὸ ναῶν
Ὅς σφιν ἐν πόντῳ βάλεθ' ἁλικίαν,
Ἑλλάδ' ἐξέλκων βαρείας
Δουλίας.

[2] Voir dans la III[e] partie.

[3] Diodore place la mort de Théron, la guerre de Thrasydée contre Hiéron et le rétablissement de la démocratie à Agrigente, dans la 1[re] année de la LXXVII[e] olympiade. La deuxième olympique de Pindare est adressée à Théron, vainqueur à la course des chars dans cette LXXVII[e] olympiade selon le scholiaste; et, d'un autre côté, la douzième Olympique, adressée à Ergotélès d'Himéra, vain-

grands talents militaires que Gélon, avait eu sa part de gloire dans la victoire sur les Carthaginois. La prospérité qui en résulta pour Agrigente, les travaux d'art qu'il y fit exécuter par les prisonniers, son antique origine, ses alliances, ses victoires olympiques, les louanges des poëtes, qu'il récompensait avec libéralité, avaient donné beaucoup d'éclat à son règne. Il se concilia, durant toute sa vie, l'affection de ses sujets, et reçut d'eux, après sa mort, les honneurs héroïques. Le sceptre d'Agrigente passa à Thrasydée, fils de Théron, dont la conduite violente à Himéra avait déjà été cause des seuls actes sanglants qui tachent la mémoire de son père, et avait failli le perdre en suscitant contre lui les armes d'Hiéron. A peine Thrasydée fut-il sur le trône, qu'il rassembla de nombreux mercenaires, enrôla les Agrigentins et les Himéréens, et réunit ainsi une armée de vingt mille hommes, avec laquelle il se disposait à attaquer Syracuse. Hiéron mit aussi sur pied des forces considé-

queur à la course du stade dans cette même olympiade, commence par une invocation à Jupiter libérateur, qui semble indiquer qu'à ce moment la ville avait recouvré la liberté. C'est pourquoi MM. Bœckh et Dissen ont supposé que la victoire de Théron était de la LXXVI[e] olympiade, et la chute de Thrasydée de la 4[e] année de cette LXXVI[e] olympiade. Si l'on veut s'en tenir à l'autorité de Diodore et du scholiaste, on peut supposer que Théron et Ergotélès ont été effectivement vainqueurs dans la même solennité, et que Pindare composa de suite l'éloge du monarque, mais qu'il fit attendre l'ode pour le coureur à pied (ce qui n'est pas sans exemple de sa part), en sorte que dans l'intervalle eut lieu la révolution d'Agrigente et d'Himéra. Quoique la chute des dynasties soit quelquefois bien rapide, on peut douter que tant d'événements aient été pressés dans une seule année. Diodore, pour ne pas trop entrecouper son récit, paraît avoir quelquefois réuni sous une seule date des faits qu'il aurait dû répartir sous plusieurs. Ainsi, la première expédition des Athéniens en Sicile, que nous savons par Thucydide avoir duré trois ans, est présentée par Diodore comme si elle avait été accomplie en un an.

rables et marcha contre Agrigente. Ce fut probablement dans cette campagne, qu'atteint déjà de la maladie dont il mourut quelques années plus tard, il se faisait porter sur une litière à la tête de ses troupes. La plus grande partie des deux armées était composée d'Hellènes; aussi le combat fut-il long et opiniâtre. Enfin, la victoire se déclara pour les Syracusains, mais ils eurent deux mille hommes tués. La perte de leurs adversaires fut du double. On a prétendu que, lors de la déroute des Agrigentins, Pythagore, qui était dans leurs rangs, se laissa tuer plutôt que de traverser un champ de fèves. Nous montrerons l'invraisemblance de cette tradition quand nous examinerons les témoignages contradictoires relatifs à ce philosophe, qui compta de nombreux adeptes en Sicile [1]. Après sa défaite, Thrasydée, affaibli et déconsidéré, fut renversé du trône par ses sujets et mis à mort par les Mégariens [2], chez lesquels il s'était

[1] Voyez la IIIe partie, § *Philosophie.*

[2] Diod. XI, 53 : *Μετὰ δὲ ταῦτα Θρασυδαῖος μὲν ταπεινωθεὶς ἐξέπεσεν ἐκ τῆς ἀρχῆς, καὶ φυγὼν εἰς Μεγαρεῖς τοὺς Μισαίους* (*sic*) *καλουμένους ἐκεῖ θανάτου καταγνωσθεὶς ἐτελεύτησε.* Burigny (*Hist. de Sic.* t. I, p. 78) dit, en parlant de Thrasydée : « Il se retira chez les Mégariens Misées, où, désespéré de sa chute et odieux à tout le monde, il se tua lui-même. » Cette dernière circonstance serait remarquable, car les exemples de suicide étaient rares alors. Mais Burigny a été induit en erreur par l'ancienne traduction latine du passage de Diodore : *Capitali judicio condemnatus sibi ipse mortem conscivit.* Le surnom de Miséens, donné dans cette phrase aux Mégariens, paraît altéré, car il n'est pas connu d'ailleurs. Dorville (*Sicula*, p. 172) propose de lire *Νισαίους*, surnom des Mégariens de l'Attique, et cette correction a été reçue dans les éditions de Wesseling et de F. Didot. Cependant, il est peu probable que Thrasydée eût été mis en jugement chez les Mégariens de l'Attique, où il ne devait exister aucune animosité contre lui. Nous pensons qu'il faut chercher en Sicile la ville dont il est ici question, soit qu'on veuille lire *Ἰνησσαίους* pour *Μισαίους*, ou admettre avec Villoison (*Mém. de l'Acad. des inscr.* t. II, p. 653) l'existence d'une ville de Nysa en Sicile.

retiré. Après la fuite de Thrasydée, les Agrigentins rétablirent la démocratie et députèrent vers Hiéron, qui leur accorda la paix.

La douloureuse maladie qui consumait les jours du prince syracusain lui fit rechercher des distractions dans la société des savants et des poëtes. Simonide, Pindare, Bacchylide, Eschyle, attirés à sa cour par ses libéralités, s'asseyaient souvent à sa table, ainsi que le poëte philosophe Épicharme, précepteur de ses enfants. Le commerce de ces grands hommes adoucit le naturel un peu grossier d'un prince dont toute la jeunesse s'était passée dans les camps. Son frère aîné, Gélon, faisait peu de cas de la poésie. Un jour que, dans un festin, on faisait passer une lyre de main en main, son tour venu, il fit amener son cheval, et déploya son adresse à le manier[1]. Hiéron s'était également signalé dans les exercices des hoplites et des cavaliers. Pendant les loisirs de la paix, il se livra avec passion à l'éducation des chevaux de course, dont les palmes, dans les jeux de la Grèce, étaient si fort enviées. Ses émules, Théron et Xénocrate, y avaient aussi remporté plusieurs victoires. Anaxilas de Rhégium fut une fois vainqueur à la course des mules; il en fut tellement ravi, qu'à cette occasion il traita tous les assistants, et fit graver sur ses monnaies un bige traîné par des mules, animaux qui s'ennoblirent aux yeux de Simonide par les libéralités de leur maître. Pindare a célébré dans ses odes les noms des coursiers et des écuyers d'Hiéron; mais il élève plus haut son vol, et s'il prodigue ses éloges au prince de Syracuse, il lui donne aussi des conseils avec l'autorité du génie. Ces odes admirables, mieux étudiées de nos jours et rapprochées de l'histoire contem-

[1] Plutarque, *Apophth. des Rois.*

poraine, offrent une foule d'allusions instructives jusque dans les digressions mythologiques qui ne semblent, au premier abord, que des écarts d'une riche imagination. Les commentaires historiques dont ces odes avaient été l'objet dès l'antiquité nous ont conservé beaucoup de notions précieuses, quoique l'état de morcellement dans lequel les scholiastes nous les ont transmis, rende souvent difficile de les coordonner. A l'occasion des victoires hippiques d'Hiéron, nous devons combattre une assertion d'Ælien, qui prétend que, ce prince s'étant présenté aux jeux olympiques, Thémistocle dit qu'on ne devait pas admettre aux fêtes de la Grèce celui qui n'avait pas pris part à ses combats, et que cet avis fut approuvé[1]. Plutarque rapporte, en effet, dans la vie de Thémistocle, que, selon Théophraste, dans son livre sur la Royauté, Thémistocle avait engagé les Grecs à renverser les tentes d'Hiéron à Olympie[2]. Nous ne pouvons nier absolument qu'il ne se soit élevé quelques murmures semblables; mais les odes de Pindare attestent suffisamment que le nom d'Hiéron fut proclamé dans les jeux olympiques. Du reste, il ne paraît pas qu'il s'y soit jamais présenté en personne; de trop graves intérêts le retenaient en Sicile. Mais son fils Dinomène fit le voyage de la Grèce. Quant au reproche qu'Ælien met

[1] Ælien, l. IX, 5, *Hist. div.* Περὶ Ἱέρωνος καὶ Θεμιστοκλέους.

[2] Cette tradition, malgré l'autorité de Théophraste, n'est peut-être pas plus avérée que celle qui se lisait dans Stésimbrote, et selon laquelle Thémistocle, après sa disgrâce, serait allé en Sicile et aurait demandé en mariage la fille d'Hiéron, promettant à ce prince de lui assujettir tous les peuples de la Grèce. Sur le refus d'Hiéron, Thémistocle serait parti pour la Perse. (Plut. *Thém.* §.30.) Les détails précis donnés par Thucydide et d'autres historiens sur la route suivie par Thémistocle, d'Épire en Asie, ne permettent pas d'admettre ce voyage en Sicile.

dans la bouche de Thémistocle, Gélon l'avait prévenu publiquement [1] en gravant sur le trépied qu'il consacra en mémoire de sa victoire sur les Carthaginois : « je dis que Gélon, Hiéron, Polyzélus et Thrasybule, fils de Dinomène, qui consacrent ce trépied, ayant vaincu les nations barbares, ont offert un secours puissant à la liberté de la Grèce. »

On peut placer dans les dernières années du règne d'Hiéron la colonie qu'il envoya à l'île Pithécuse, près du cap Misène. Cette île avait été d'abord occupée par les Érétriens et les Chalcidiens. Cet établissement prospérait par la fertilité du sol et par ses mines d'or, mais la division se mit parmi les habitants, et les tremblements de terre qui survinrent les décidèrent à se retirer. Des éruptions de feu et d'eaux thermales forcèrent également les colons envoyés par Hiéron à abandonner l'île et la ville qu'ils étaient en train d'y construire [2]. Elle fut plus tard occupée par les Napolitains.

Hiéron remporta encore une victoire olympique dans la LXXVIII[e] olympiade (468 avant J. C.); mais il ne jouit pas de ce triomphe [3], car il mourut vers ce même temps à Catane, ville à laquelle il avait donné le nom d'Etna. Il y fut enterré avec une grande pompe, et reçut les honneurs héroïques à titre de fondateur.

[1] Voy. cette inscript. plus haut, p. 138.

[2] Strab. l. V.

[3] Pausan. VIII, *Arcadie*, ch. 42, rapporte qu'Hiéron étant mort avant d'avoir eu le temps de consacrer les offrandes qu'il avait vouées à Jupiter olympien, pour ses victoires hippiques, son fils Dinomène les consacra en sa mémoire avec cette inscription :

Σόν ποτε νικήσας, Ζεῦ Ὀλύμπιε, σεμνὸν ἀγῶνα,
Τεθρίππῳ μὲν ἅπαξ, μουνοκέλητι δὲ δὶς,
Δῶρ' Ἱέρων τάδε σοι ἐχαρίσατο· παῖς δ'ἀνέθηκε
Δεινομένης πατρὸς μνῆμα Συρακοσίου.

§ XXXI. TRASYBULE.—ABOLITION DE LA TYRANNIE.

Thrasybule, frère d'Hiéron, lui succéda, comme lui-même avait succédé à Gélon. Il n'est pas question de Polyzélus, que son âge et la faveur populaire auraient dû appeler au trône de préférence à Thrasybule. Il est donc probable qu'il était déjà décédé, quoique les historiens n'en disent rien. Il paraît aussi, d'après un passage de la Politique d'Aristote [1], que Thrasybule ne prit en mains les rênes de l'État qu'en qualité de régent pendant la minorité d'un fils de Gélon, dont l'existence n'est pas connue d'ailleurs. Et, en effet, d'après les lois de l'hérédité, Dinomène, fils d'Hiéron, aurait dû succéder à son père s'il n'y avait pas eu un héritier du fondateur de cette dynastie. Aristote dit que Thrasybule flattait les passions du fils de Gélon et l'excitait aux plaisirs, afin de régner en son nom; que les familiers du jeune prince conspirèrent uniquement pour renverser Thrasybule, et non pas la tyrannie; mais les conjurés qu'ils s'étaient associés profitèrent de l'occasion pour les expulser tous ensemble. Diodore n'indique pas tout à fait de même l'origine de cette révolution, mais il en retrace en détail les péripéties. « Les Syracusains, dit-il, avaient supporté patiemment les abus du règne d'Hiéron, par respect pour la mémoire de son frère; mais Thrasybule commit des injustices bien plus révoltantes : violent et sanguinaire, il mettait à mort ou

[1] Arist. *Polit.* l. VIII (5), c. 19, énumère les diverses causes de ruine pour les monarchies, telles que la division entre ceux qui sont appelés à régner : .... *ὅταν οἱ μετέχοντες στασιάζουσιν*..... et il cite cet exemple : *Θρασυβούλου, τοῦ Ἱέρωνος ἀδελφοῦ, τὸν υἱὸν τοῦ Γέλωνος δημαγωγοῦντος καὶ πρὸς ἡδονὰς ὁρμῶντος, ἵν' αὐτὸς ἄρχῃ, τῶν δ' οἰκείων συστησάντων, ἵνα μὴ τυραννὶς ὅλως καταλυθῇ, ἀλλὰ Θρασύβουλος· οἱ δὲ συστάντες αὐτῶν, ὡς καιρὸν ἔχοντες, ἐξέβαλον ἅπαντας αὐτούς.*

bannissait les citoyens, ou les exilait sur de fausses accusations, et confisquait leurs biens. Détestant le peuple autant qu'il en était détesté, il se mit à rassembler une foule de mercenaires étrangers pour les opposer aux troupes nationales. Enfin, sa tyrannie croissante força les Syracusains à une résistance ouverte. Ils se soulevèrent en masse, choisirent des chefs, et attaquèrent le tyran. Celui-ci chercha d'abord à négocier; mais, voyant que la résolution des Syracusains était inébranlable, il réunit les colons établis par son frère à Catane, ses alliés et des mercenaires; et, avec ces forces, qui se montaient à quinze mille hommes, il se maintint dans la partie de la ville nommée l'Achradine, et dans l'Ile, qui était fortifiée. De leur côté, les Syracusains s'établirent dans le quatier appelé Syké ou Tykhé[1], et s'adressèrent à Géla, Agrigente, Sélinonte, Himéra, et à toutes les villes des Sicules situées à l'intérieur, les sollicitant de venir délivrer Syracuse. Ces villes envoyèrent avec empressement, les unes de l'infanterie, les autres des cavaliers, d'autres des vaisseaux armés; de sorte que les Syracusains se trouvèrent bientôt en mesure d'accepter le combat, soit sur terre, soit sur mer. Thrasybule risqua d'abord une bataille navale, et fut obligé de se retirer dans le port après avoir perdu plusieurs trirèmes. Il ne fut pas plus heureux dans un combat qu'il livra dans les faubourgs de Syracuse. Abandonné par une partie de ses alliés, il fut contraint de se renfermer de nouveau dans l'Achradine. Désespérant alors de conserver la couronne, il entra en négociations, et obtint de se retirer librement à Locres, où il finit ses jours[2]. C'est ainsi que

[1] Voy. la Topogr. de Syracuse, par M. Letronne.

[2] Hiéron II, fils d'Hiéroclès, qui monta sur le trône de Syracuse en 274, prétendait descendre de l'ancien Gélon, probablement par ce fils

Thrasybule perdit en quelques mois, par sa folie, un empire puissant et qui paraissait solidement établi. Les Syracusains congédièrent les mercenaires étrangers, et aidèrent les villes qui avaient encore des tyrans ou des garnisons à rétablir aussi la démocratie (ol. LXXVIII, 3; 466 av. J. C.).

Le vent de la liberté souffla sur toute la Sicile, et, de même qu'au siècle précédent des tyrans avaient surgi presque en même temps dans chaque ville, toutes ces dynasties s'écroulèrent à la fois. Le temps qui suivit l'expulsion de Thrasybule fut, selon Diodore, une époque de grande prospérité pour Syracuse et pour toute la Sicile[1]. L'activité naturelle aux gouvernements populaires dut, en effet, imprimer une impulsion favorable à toutes les sources de richesses publiques, et l'émulation entre les cités rentrées en possession de leur indépendance était aussi un puissant stimulant. Mais bientôt se rouvrirent deux plaies des gouvernements démocratiques, les guerres de ville à ville et les factions intérieures, qui devaient ramener à leur suite les invasions étrangères et le despotisme. Dans leur première assemblée, les Syracusains votèrent l'érection d'une statue colossale de Jupiter libérateur, et l'institution d'une fête annuelle en mémoire du rétablissement de leur liberté. Passant ensuite à l'organisation de leur gouvernement, ils exclurent de toutes les charges les citoyens nouveaux inscrits par Gélon. Sept

expulsé de la Sicile avec son oncle Thrasybule.

[1] Diodore, l. XI, 72, commence par faire le tableau de l'abondance que l'agriculture, favorisée par la paix, répandit après la chute de Thrasybule. Puis il passe immédiatement au récit des troubles qui agitèrent la Sicile après cette révolution et qui semblent présenter une contradiction. Cependant, comme ces agitations étaient renfermées dans les cités et qu'il n'y eut pas de guerres étrangères, le peuple des campagnes pouvait ne pas en souffrir.

mille environ existaient encore sur les dix mille mercenaires auxquels ce prince avait accordé le droit de cité. Ses libéralités avaient engagé plusieurs hommes distingués de la Grèce à se fixer à Syracuse, entre autres l'Arcadien Phormis, qui se signala dans les guerres de Gélon et d'Hiéron, et dont on voyait à Olympie, au temps de Pausanias, plusieurs offrandes remarquables. Le décret impolitique des Syracusains, qui privait de leurs droits civiques tous ces nouveaux citoyens, les poussa à une sédition [1]. Ils s'enfermèrent dans les quartiers fortifiés de l'Ile et de l'Achradine, munies chacune d'une enceinte à part; et, leur expérience de la guerre suppléant à leur infériorité numérique, ils tinrent longtemps en échec les Syracusains. Ceux-ci s'étaient retirés sur la hauteur qui domine la ville, et que l'on nomme *Epipolæ*, d'où ils interceptaient aux insurgés les communications avec la campagne. Il y eut plusieurs combats sur terre et sur mer, dans lesquels l'avantage finit par rester aux Syracusains, qui récompensèrent six cents hommes d'élite, auxquels ils devaient leur succès, en leur décernant

[1] Aristote, *Polit.* VIII (5), ch. 2, paraît faire allusion à ces troubles quand, en parlant des dissensions que peut causer dans une ville la diversité d'origine et le mélange des races, il ajoute : *Καὶ Συῤῥακούσιοι μετὰ τὰ τυραννικὰ τοὺς ξένους καὶ τοὺς μισθοφόρους πολίτας ποιησάμενοι ἐστασίασαν καὶ εἰς μάχην ἦλθον.* Le dernier éditeur renvoie en note à Diodore, l. XI, ol. LXXIX, 4, et il traduit : « A Syracuse, la discorde civile alla jusqu'au combat, parce qu'après le renversement de la tyrannie on avait fait citoyens des étrangers et des mercenaires. » La lecture de Diodore ne permet pas d'adopter ce sens, puisque, après le renversement de la tyrannie, loin d'accorder le droit de cité aux mercenaires, on le leur retira. Cette phrase doit donc s'entendre ainsi : « Après la tyrannie on en vint aux mains, parce que (précédemment) on avait accordé le droit de cité à des étrangers et à des mercenaires. » Il serait aussi possible que ce passage d'Aristote se rapportât à l'époque de l'expulsion de Denys où des étrangers, tels que Callipe, troublèrent la république.

une couronne et un prix d'une mine d'argent par homme [1]. Vers le même temps, Ducétius, chef des Sicules, qui en voulait aux habitants d'Etna parce qu'ils jouissaient d'une partie du territoire enlevé aux Sicules, marcha contre eux de concert avec les Syracusains. Les Etnéens, après plusieurs combats dans lesquels ils eurent le dessous, furent obligés de quitter leur ville, et se retirèrent à Inessa, dont ils changèrent le nom en celui d'Etna, qu'Hiéron avait donné à Catane [2]. Les anciens habitants de cette ville y rentrèrent, et renversèrent le tombeau d'Hiéron, qui les en avait expulsés. Dans les autres villes, à Géla, Agrigente, Himéra, les citoyens bannis sous le règne d'Hiéron revinrent dans leurs foyers, et bannirent à leur tour les étrangers qui s'y étaient établis. Les Rhégiens, aidés des Zancléens, renversèrent les fils d'Anaxilas; les Géléens, qui avaient autrefois occupé Camarina, y procédèrent à un nouveau partage des terres. Enfin, presque toutes les villes de Sicile terminèrent leurs différends, et, par une loi commune, exilèrent tous les étrangers, et leur assignèrent pour demeure la Messénie, c'est-à-dire le territoire de Zancle; mesure funeste, qui forma le premier noyau de cette association de belliqueux étrangers, la plupart d'origine italienne, que nous verrons figurer plus tard sous le nom de Mamertins, et qui, placés sur le seuil de la

[1] Diod. l. XI, 76 : *Μετὰ δὲ τὴν νίκην οἱ Συρακούσιοι τοὺς μὲν ἐπιλέκτους ὄντας ἑξακοσίους, αἰτίους γενομένους τῆς νίκης ἐστεφάνωσαν, ἀριστεῖα δόντες ἀργυρίου μνᾶν ἑκάστῳ.* Cette somme peut être évaluée à 92 ou 93 francs. Burigny (*Hist. de Sic.* t. I, p. 82) les a généreusement gratifiés *chacun d'une couronne d'or.*

[2] Il paraît cependant que le nom d'Inessa prévalut dans la suite, car nous le retrouvons dans Thucydide, l. III, 103 (si l'on adopte la correction de *ἐπ' Ἴνησσαν* au lieu de *ἐπὶ Νῆσσαν*), et liv. VI, 94. A l'époque de la guerre des Athéniens, les habitants d'Inessa étaient pour Syracuse.

Sicile, en ouvrirent les portes aux Romains[1]. Mais les Siciliens étaient loin de prévoir alors ce danger, et n'étaient occupés, dans chaque ville, que d'un nouveau partage des terres et d'un recensement des citoyens (ol. LXIX, 4; 461 av. J. C.). Cette opération, faite avec précipitation, et souvent au hasard, ouvrit un vaste champ à des réclamations et à des dissensions intérieures. Syracuse, surtout, était dans un état d'agitation à la faveur duquel les ambitieux espéraient arriver au pouvoir. Un nommé Tyndarion[2], entre autres, homme plein d'audace, répandant l'argent aux citoyens pauvres, groupait autour de lui une foule de gens disposés à devenir les satellites de la tyrannie à laquelle il aspirait ouvertement. Mis en jugement et condamné à mort, il fut délivré par ses partisans au moment où on le conduisait en prison. Une lutte violente s'ensuivit, dans laquelle cependant les magistrats eurent le dessus, et Tyndarion fut exécuté. Mais son exemple ne découragea pas d'autres prétendants[3], ensorte que les Syracusains se décidèrent à adopter une loi semblable à celle que l'on nommait, à Athènes, l'ostracisme[4],

[1] Nous ne voulons pas dire que ces Campaniens fussent les ancêtres de ceux qui prirent le nom de Mamertins; mais ces derniers, en s'emparant de Messine, purent s'autoriser de cette première occupation de la ville par les mercenaires, et durent en retrouver encore bon nombre établis dans le pays, et qui favorisèrent leur usurpation.

[2] On trouve ce nom écrit *Τυνδαρίδης* et *Τυνδαρίων*. (Diod. XI, 85.)

[3] Burigny rapporte à ce temps de trouble l'anecdote citée par Aristote (*Polit.* VIII (5), 3) et par Plutarque (*Précep. pol.* ch. XXXII) sur deux jeunes gens dont les rivalités en amour amenèrent une révolution. Mais, outre que les mots *ἐν τοῖς ἀρχαίοις χρόνοις* semblent indiquer une époque plus ancienne que celle dont nous nous occupons, la forme du gouvernement ne fut pas changée, et Aristote dit : *Μετέβαλεν ἡ πολιτεία.* Nous pensons, avec Heyne (*Opus acad.* t. II, p. 257), que ce passage d'Aristote a plutôt trait à l'expulsion des Géomores, qui porta Gélon au pouvoir.

[4] Voyez IIIe partie, chap. *Gouvernement.*

et par laquelle on bannissait tout citoyen dont l'influence et le mérite semblaient menaçants pour la liberté. Le nom des citoyens qui pouvaient porter ombrage étaient écrits sur des feuilles d'olivier (ce qui fit donner à cette loi, à Syracuse, le nom de *pétalisme*), et celui dont le nom était porté sur un plus grand nombre de votes subissait un exil de cinq ans. Mais cette mesure eut de déplorables effets, qui forcèrent d'y renoncer au bout de peu de temps. Les citoyens les plus distingués, et qui auraient pu servir utilement la république, se retirèrent des affaires pour ne pas être exposés à cette persécution, et, adonnés uniquement au soin de leur fortune, ils se livrèrent au luxe et à la mollesse, tandis que l'état restait abandonné à une foule d'intrigants et d'ambitieux de bas étage dont les rivalités excitaient de fréquentes séditions dans la ville. La prospérité matérielle se soutenait encore, grâce à l'absence des guerres; mais la morale publique s'altérait. On ne s'inquiétait plus de la justice; les démagogues et les délateurs pullulaient dans la ville; l'abus de l'éloquence et de coupables industries avaient remplacé les bons et utiles usages anciens. Les Syracusains, effrayés de cet état de choses, se hâtèrent d'abolir la loi du pétalisme.

§ XXXII. GUERRE DES ÉGESTAINS.—DUCÉTIUS.

Tandis que Syracuse était en proie à des dissensions, d'autres parties de l'île souffraient des maux de la guerre. Les Égestains et les Lilybéens, à l'occasion d'un territoire contesté sur les bords du fleuve Mazarus [1], s'étaient livré une

[1] On est surpris de voir les Égestains et les Lilybéens avoir des contestations au sujet d'un territoire sur le fleuve Mazarus, car la ville de Lilybée est placée entre Égeste et Mazara, en suivant la côte. Il résulte

sanglante bataille à la suite de laquelle les deux villes conservèrent leurs prétentions (olympiade LXXXI, 3; 454 avant J. C.). Pendant ce temps, Ducétius, roi des Sicules, connu par la noblesse de son origine, et que nous avons déjà vu reprendre aux Etnéens une partie du territoire qui leur avait été assigné par Hiéron, fonda une ville considérable nommée Menænum [1], et partagea entre les habitants les terres adjacentes. Il y joignit bientôt la conquête d'une ville antique et importante, celle de Morgentium [2], ce qui le rendit très-célèbre parmi ses compatriotes (olymp. LXXX, 3; 458 avant J. C.). Il en profita pour réunir sous son autorité toutes les villes des Sicules, à l'exception d'Hybla, et, préoccupé de vastes projets, il obtint d'elles des forces considérables pour rétablir *Noæ*, sa ville natale. Il en transporta l'emplacement à quelque distance, près de la fontaine miraculeuse des dieux Palici, révérés dans toute la Sicile, et dont il donna le nom à la nouvelle ville. Elle prospéra

d'un passage de Diodore, liv. XIII, 54, que Mazara était entre Lilybée et Sélinonte, où subsiste encore la ville moderne de Mazara. (V. Cluv. p. 224; —Dorville, *Sicula*, p. 60;—Fazello, *Decad.* I, liv. VI, 5.) Il paraît que le territoire d'Égeste s'étendait beaucoup au midi dans l'intérieur des terres, et presque dans le voisinage de Sélinonte, ce qui explique les démêlés que ces mêmes Égestains eurent quelques années plus tard avec les Sélinontins.

[1] Diod. XI, 78. Il existe un assez grand nombre de médailles de cette ville, avec des types variés, tels que la tête de Proserpine, revers, deux flambeaux; tête de Mercure, revers, un caducée; tête barbue, revers, un quadrige; tête laurée juvénile, revers, figure en pied d'Esculape; légende, MENAINΩN. Toutes ces médailles sont postérieures au siècle de Ducétius. Pline, liv. III, 14, dans l'énumération des cités de la Sicile, cite les *Menanini*.

[2] *Μοργέντιον*, ville des Morgètes, un des peuples sicules qui passèrent d'Ænotrie en Sicanie. Elle est aussi nommée Μοργαντίνη, parce que l'on donnait quelquefois le nom de la contrée à la ville principale, comme Ἀγυρίνη pour Ἀγύριον.

rapidement, et semblait appelée à jouer un rôle important dans les affaires de Sicile; mais, quelques années plus tard, elle fut détruite, et ne se releva pas [1].

Pendant que Ducétius travaillait ainsi à constituer un royaume des Sicules, qui eût été menaçant pour les établissements des Grecs, les Syracusains avaient à soutenir une guerre maritime contre les Tyrrhéniens, dont les déprédations s'étaient renouvelées. Ils envoyèrent d'abord contre eux une flotte sous les ordres de Phayllus, qui commença par ravager l'île d'Æthalie (aujourd'hui l'île d'Elbe); mais, ayant, à ce que l'on croit, reçu de l'argent des Tyrrhéniens, il revint à Syracuse sans avoir rien fait d'important. Les Syracusains l'accusèrent de trahison, l'exilèrent, et élurent à sa place Apellès, qu'ils envoyèrent contre les Tyrrhéniens à la tête de soixante galères. Celui-ci ravagea tous les côtes de la Toscane, ainsi que la Corse, occupée, à cette époque, par les Tyrrhéniens; soumit l'île d'Æthalie, et ramena à Syracuse un grand nombre de captifs et un riche butin [2] (ol. LXXXI, 4.). Ducétius, non content du rôle de fondateur, poursuivit le cours de ses conquêtes. Dans la 2ᵉ année

[1] Diod. XI, 88. Le texte de Diodore présente ici quelques incertitudes. Les anciennes éditions nomment la patrie de Ducétius Νέαι, nom qui n'est pas connu d'ailleurs, et que l'on a corrigé en Νόαι ou Μεναί. Ces deux noms se trouvent dans Étienne de Byz. Μεναὶ, πόλις Σικελίας ἐγγὺς Παλίκων Ἀπολλόδωρος ἐν ϛ' χρονικῶν, τὸ ἐθνικὸν Μεναῖος. L'article Νόαι est presque dans les mêmes termes. Ce nom doit probablement être rétabli dans Diodore, ch. 91, au lieu de Νομάς, que portent les éditions. Pline cite les *Noani* dans la liste des cités de Sicile. Quant à la ville de Palici, dont Diodore annonce qu'il racontera la destruction, ce récit ne se trouve pas dans ce qui nous est parvenu de ses histoires.

[2] Les esclaves corses étaient très-recherchés, dans l'antiquité, pour le service domestique. Diod. V. 13 : Τὰ δὲ ἀνδράποδα τὰ κύρνια διαφέρειν δοκεῖ τῶν ἄλλων δούλων εἰς τὰς κατὰ τὸν βίον χρείας.

de la LXXXII[e] olympiade (451 avant J. C.), il s'empara de la ville d'Etna[1], après en avoir tué par surprise le premier magistrat. Se portant ensuite, avec ses troupes, vers le territoire des Agrigentins, il vint assiéger Motyon, où ils avaient une garnison. Les Agrigentins envoyèrent au secours de cette place, et les Syracusains, effrayés de l'audace de Ducétius, joignirent un corps d'armée au leur; mais le prince des Sicules les battit, et les força les uns et les autres d'abandonner leur camp. L'hiver suspendit pour un temps les hostilités. Les Syracusains condamnèrent à mort, comme traître, leur général Bolcon, qui avait été cause de la défaite, et qu'ils accusaient d'avoir secrètement traité avec Ducétius. Au printemps suivant, ils nommèrent un autre général qui joignit l'ennemi lorsqu'il était campé près de Noæ. Il y eut une grande bataille qui coûta cher aux deux partis; enfin, les Syracusains eurent le dessus, et, dans la poursuite, ils tuèrent beaucoup de monde à leurs adversaires. La plus grande partie des fuyards se retira dans les diverses villes des Sicules. Un petit nombre continua à suivre la fortune de leur roi. En même temps, les Agrigentins avaient repris Motyon, et, réunissant leurs troupes à celles des Syracusains, déjà victorieuses, ils marchèrent ensemble contre Ducétius. Ce prince, abandonné d'une partie de ses soldats, menacé par les autres, et se défiant même de ses amis, prend une résolution désespérée. Il se dérobe secrètement, la nuit, de son camp, se rend à Syracuse, pénètre avant le jour dans la place publique, et vient s'asseoir sur les autels comme suppliant des Syracusains, auxquels il se livre lui et le pays dont il était maître. Un spectacle si

[1] Dorville dit *Enna*; mais le texte de Diodore porte *Ætna*, et nous ne voyons pas de motif de le corriger.

étrange eut bientôt attiré une grande foule à la place publique. Les magistrats ouvrirent la délibération sur ce qu'il fallait faire au sujet de Ducétius. Quelques-uns des orateurs qui avaient l'habitude de dominer l'assemblée conseillaient de tirer vengeance du mal qu'il avait fait aux Grecs. Mais les plus influents des sénateurs représentèrent qu'il fallait épargner un suppliant par respect pour Némésis; que l'on ne devait pas considérer quel sort méritait cet homme, mais quelle conduite serait plus digne de la ville. L'assemblée, tout d'une voix, s'écria qu'il fallait épargner Ducétius. Il fut envoyé à Corinthe, qu'on lui assigna pour résidence, en fournissant à son entretien[1] (olympiade LXXXII, 2; 451 avant J. C.). Mais cet esprit remuant ne put demeurer longtemps dans l'inaction, et, après être resté peu d'années à Corinthe, il rompit ses engagements, et, feignant d'avoir reçu un oracle qui lui ordonnait de fonder une ville à Calé-Acté[2], il revint en Sicile, suivi d'un grand nombre de colons. Beaucoup de Sicules s'empressèrent de se réunir à leur ancien roi, et, entre autres, Archonidès[3], chef des Herbitains[4]. Les Agrigentins, qui n'avaient probablement

[1] C'est ici que se termine le livre XI de Diodore.

[2] Nous avons vu que les Zancléens, du temps de Scythès et d'Anaxilas, avaient engagé les Samiens à venir se fixer à Calé-Acté, mais qu'au lieu de cela, ceux-ci occupèrent Zancle. La manière abusive dont on emploie le mot *κτίζειν* ne nous permet pas de savoir si ce lieu était resté inhabité jusqu'au temps de Ducétius.

[3] Le nom d'Archonidès est grec; mais, à cette époque, les Sicules avaient déjà adopté, en grande partie, les usages et la langue des Grecs, surtout, sans doute, dans les hautes classes. Thucydide, VII, 1, parle d'un Archonidès qui paraît être le même dont il est ici question, ou son fils. Sa mort est un peu antérieure à 414 avant J. C. Un autre Archonidès, également chef d'Herbita, fonda Alæsa en 403. Les médailles d'Alæsa portent pour types un jeune homme debout, appuyé sur une lance ou sur une amphore, ou un aigle, une lyre, la lég. ΑΛΑΙΣΑΣ, et le monogr. ΑΡΧ.

[4] Étienne de Byz.—Pline, l. III, 8.

pas vu sans jalousie la préférence que Ducétius avait témoigné aux Syracusains en se rendant leur suppliant et en leur abandonnant son royaume, saisirent l'occasion de son retour en Sicile pour se plaindre de ce que les Syracusains, lorsqu'ils avaient entre leurs mains l'ennemi commun des Hellènes, l'avaient épargné sans les consulter. A la suite de ces récriminations, Agrigente déclara la guerre à Syracuse. Toutes les villes de la Sicile se partagèrent entre les deux rivales, et des forces considérables furent réunies de part et d'autre pour cette malheureuse guerre, où l'orgueil national était excité au plus haut point. Les deux armées se rencontrèrent près du fleuve Himéra. Les Syracusains furent vainqueurs et tuèrent plus de mille Agrigentins. Ceux-ci, après leur défaite, envoyèrent demander la paix; elle leur fut accordée, et la Sicile jouit aussi du calme qui, par une rare exception, régnait alors dans tout le reste de la Grèce; mais ce calme ne devait pas être de longue durée. (Olymp. LXXXIII, 3; 446 avant J. C.)

Quelques années plus tard, en 440, dans la LXXXV[e] olympiade, où Crisson d'Himéra fut vainqueur pour la troisième fois [1], Ducétius, dont le retour en Sicile avait fait présager aux Grecs une lutte redoutable, et qui aspirait toujours à être le chef de tous les Sicules, mourut à Calé-Acté, pendant

[1] Crisson d'Himéra fut vainqueur dans trois olympiades consécutives, et sa rapidité à la course devint en quelque sorte proverbiale. (Voyez Platon, *Protagoras.*) — Plutarque, dans son traité De la différence du flatteur et de l'ami, dit que Crisson d'Himéra se laissa exprès vaincre à la course par Alexandre. On sait par Hérodote (V. 22) qu'Alexandre I[er], roi de Macédoine, disputa la course du stade à Olympie; mais on ne peut admettre que ce prince, qui mourut vers 454, après quarante-quatre ans de règne, ait lutté contre Crisson, dont la première victoire est de l'an 448. Plutarque aura probablement pris le nom de Crisson à cause de sa célébrité, sans s'inquiéter de l'exactitude chronologique.

qu'il était tout occupé des soins de sa ville naissante. Les Syracusains, auxquels leur victoire sur Agrigente assurait la supériorité sur toutes les villes grecques, crurent l'occasion favorable pour détruire entièrement la nationalité des Sicules, que le génie de Ducétius avait rendue quelque temps menaçante pour les Hellènes. Une seule ville restait aux Sicules qui ne reconnût pas la suprématie de Syracuse : c'était Trinakia, qui avait toujours été regardée comme la première entre les villes siciliennes, et qui conservait le nom par lequel l'île entière était désignée avant qu'elle prît celui de Sicile. Cette ville renfermait un grand nombre d'hommes distingués, de chefs renommés par leur courage, qu'on pouvait s'attendre à voir, un jour ou l'autre, revendiquer l'empire des Sicules. Les Syracusains, pour prévenir ce danger, résolurent d'attaquer Trinakia, et comme ils s'attendaient à la plus vigoureuse résistance, ils rassemblèrent toutes leurs forces et celles de leurs alliés. Les Trinakiens étaient complétement destitués d'auxiliaires, mais ils n'en défendirent pas moins avec fermeté leur indépendance nationale, et moururent tous les armes à la main; le plus grand nombre des vieillards mêmes se donna la mort plutôt que de supporter l'humiliation d'être témoins de la captivité de leur patrie. Les Syracusains, après cette éclatante victoire sur un peuple réputé invincible, ruinèrent Trinakia, dont ils envoyèrent les plus précieuses dépouilles à Delphes en actions de grâce.

La gravité des événements qui agitaient la Grèce, et le commencement de la grande collision entre Athènes et Lacédémone, dont le contre-coup devait se faire sentir en Sicile, ont détourné l'attention des historiens de ce qui se passa dans cette île de la LXXXVe à la LXXXVIIIe olympiade.

D'après un scholiaste de Pindare, Camarina aurait été ravagée encore une fois par les Syracusains dans la LXXXV[e] olympiade (si toutefois ce chiffre n'est pas altéré). Il est certain qu'il régnait entre ces deux villes beaucoup d'animosité, puisque, quelques années plus tard, Camarina, seule d'entre toutes les villes doriennes de la Sicile, prit parti pour les Léontins contre Syracuse. Après le renversement de Thrasybule, lorsque tous les émigrés rentrèrent dans leur patrie, les Géléens, transportés de Camarina à Syracuse sous le règne précédent, retournèrent aussi dans leurs foyers. Ce serait donc contre ces Camarinéens, originaires de Géla, que les Syracusains auraient eu une guerre dans la LXXXV[e] olympiade.

§ XXXIII. ALLIANCE D'ATHÈNES ET DES COLONIES CHALCIDIENNES.

L'olympiade suivante (LXXXVI, 4; 433 avant J. C.), eut lieu un événement en apparence peu important, mais qui devait avoir une grande influence sur les destinées de la Sicile. Les Rhégiens envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour contracter une alliance basée sur leur origine ionienne. Thucydide nous apprend que les alliés des Léontins vinrent, dans l'olympiade LXXXVIII, 2 (427 avant J. C.), réclamer l'appui d'Athènes en vertu d'un traité antérieur [1]. Ce pacte même a été retrouvé à Athènes au commencement de ce siècle, sur un marbre à demi brisé[2], mais où se lit encore que « sous l'archontat d'Apseudès, Cléandrus et Silénus, députés des Rhégiens, étant venus à Athènes, sur la proposi-

[1] Thucyd. III, 86.

[2] Cette inscription fait partie de celles qui ont été rapportées à Londres par lord Elgin. Visconti en donna le premier une notice dans son Mémoire sur des sculptures et des inscrip-

tion de Callias, une alliance, confirmée par des serments, a été conclue entre les Athéniens et les Rhégiens, qui se promettent un appui réciproque, fidèle, sincère et efficace. »

Telles furent les premières relations qui amenèrent les Athéniens à s'immiscer dans les affaires de la Sicile.

Plutarque, au commencement de la Vie de Nicias, se justifie de raconter de nouveau des faits que Thucydide a écrits, et dans lesquels il s'est élevé au-dessus de lui-même; il prie de croire qu'il n'a pas voulu, comme Timée, essayer de surpasser Thucydide et de décrier Philistus; mais, obligé par son sujet de traiter les mêmes événements, il annonce qu'il les parcourra légèrement, et n'en dira que ce qui sera nécessaire pour éviter le reproche de négligence et de paresse. Sans égaler Thucydide, le docte et disert biographe trouve le moyen d'attacher continuellement ses lecteurs par la variété de ses connaissances et par son amour sincère de la vérité. Les ouvrages de ces deux grands écrivains, commentés par les plus habiles critiques, ne laissent pas l'espoir

tions d'Athènes. Elle a été publiée par M. Bœckh dans le *Corpus insc. græcar.* sous le n° 74. Nous la donnons d'après ce savant, en profitant de ses restitutions.

.......τὴν ξυμμαχίαν......
.....Ῥηγί]νων, Κλέανδρος Ξε.....
.....τίνου, Σιληνὸς Φώκου.....
....ἐπ' Ἀψ]εύδους ἄρχοντος κ[αὶ ἐπὶ τῆς βουλῆς
ᾗ....]δης πρῶτος ἐγραμμ[άτευεν·
Ἔδοξε τῇ βου]λῇ καὶ τῷ δήμῳ Ἀ[θηναίων.....
..ἐπρυτάνευε, Χ]αρίας ἐγραμμάτευ]εν..
.... ἐπεστά]τει, Καλλι [....εἶπεν.
Ξυμμαχίαν εἶ]ναι Ἀθηναίοις καὶ [Ῥηγίνοις· τὸν δ' ἐπι-
χώριον ὅρκον]ὀμοσάντων Ἀθηνα[ῖοι καὶ Ῥηγῖν οι. Ἔσ-
τω δὲ πάντα πισ]τὰ καὶ ἄδολα καὶ ἁ[πλᾶ καὶ ἰσχυρὰ καὶ
ἀβλαβῆ ἀπ' Ἀθην]αίων Ῥηγίνοις κα[ὶ ἀπὸ Ῥηγίνων Ἀθηναί-
οις· καὶ ξύμμ]αχοι ἐσόμεθα πι[στοὶ καὶ ἄδολοι καὶ
ἁπλοῖ καὶ ἰσχ]υροὶ καὶ ἀβλαβεῖς.....
........ὀφείλεσθαι............

Cette transcription ne reproduit pas l'orthographe archaïque du texte, où ne se montre encore ni H, ni Ω, ni Ξ. Ainsi, les premiers mots sont écrits : TEN XΣYMMAXIAN.

d'apporter quelque éclaircissement nouveau sur cette partie de l'histoire; nous nous bornerons à en présenter un résumé succinct, pour ne pas interrompre la série des événements.

Après la destruction de Trinakia, les Syracusains, enflés de ce succès, conçurent l'espoir de soumettre à leur domination la Sicile entière. Dans ce dessein, ils armèrent cent trirèmes, portèrent à deux cents le nombre de leurs chevaliers, s'occupèrent aussi de leur infanterie, enfin amassèrent des sommes d'argent considérables en imposant des tributs plus forts aux Sicules qui leur étaient soumis. Parmi les villes grecques, les colonies chalcidiennes devaient être l'objet de leurs premières atteintes. En effet, dans la 2e année de la LXXXVIIIe olympiade, dans laquelle Symmachus de Messine fut vainqueur[1] (427 avant J. C.), les Léontins, attaqués par Syracuse, et désespérant de pouvoir lui résister, envoyèrent des ambassadeurs, à la tête desquels était le célèbre orateur Gorgias [2], solliciter les secours d'Athènes. Gorgias n'eut pas de peine à persuader aux Athéniens, qui depuis longtemps tournaient les yeux vers la Sicile [3], de venir au secours de sa patrie. Les liens d'une commune origine leur en faisaient presque une obligation [4]; ils avaient d'ailleurs

[1] Pausanias, *El.* II, 2. Au dire des Siciliotes, c'était un descendant des anciens Zancléens; ce qui montre qu'il ne s'était pas opéré de fusion entre les divers habitants de Messine.

[2] Nous parlerons, dans la IIIe partie, de Gorgias et de l'impression que son éloquence fit à Athènes.

[3] Les projets ambitieux des Athéniens sur la Sicile sont avoués par Thucydide et développés par Diodore. Selon ce dernier, c'était déjà dans cette vue que, quelques années auparavant, Athènes avait préféré l'alliance de Corcyre à celle de Corinthe. (Diod. XII, 44.)

[4] Outre les rapports généraux entre les Chalcidiens et les Athéniens, il paraît avoir existé une liaison plus intime entre ceux-ci et les Léontins. Une des tribus d'Athènes se nommait Λεοντίς.

un intérêt direct en ce moment à occuper les Syracusains chez eux, pour les empêcher d'expédier des secours ou du blé dans le Péloponnèse [1]. Les Athéniens envoyèrent en Sicile vingt trirèmes [2], sous les ordres de Lachès et de Charœadès. Ces généraux allèrent s'établir à Rhégium, pour se réunir aux auxiliaires des Léontins, que les Syracusains tenaient bloqués par terre et par mer. Syracuse avait pour alliées dans cette guerre toutes les villes doriques, à l'exception de Camarina, et, de plus, les Locriens. Pendant l'hiver, les Athéniens et les Rhégiens ravagèrent avec trente vaisseaux les îles d'Éole ou de Lipara, occupées par les descendants des Cnidiens, qui étaient favorables aux Syracusains. L'été suivant, il y eut entre les Siciliens diverses affaires auxquelles les Athéniens prirent part. Charœadès, un de leurs généraux, fut tué. Lachès, commandant de toute la flotte, prit Mylæ, place forte des Messéniens, qui, attaqués

[1] Thucyd. III, 86.

[2] Selon Justin (l. IV, 3), ce seraient les Catanéens qui auraient été attaqués par Syracuse et qui auraient envoyé des députés à Athènes. Le fait est que toutes les villes chalcidiennes prirent part à cette guerre. Thucydide (l. c.) dit que ce furent les alliés des Léontins qui s'adressèrent à Athènes : Ἐς οὖν τὰς Ἀθήνας πέμψαντες οἱ τῶν Λεοντίνων ξύμμαχοι, etc.

Justin parle d'une première expédition athénienne, en Sicile, sous les ordres d'un certain *Lamponius* : « Lamponium ducem cum classe in Siciliam misere, ut, sub specie ferendi Catiniensibus auxilii, tentarent Siciliæ imperium. Et quoniam prima initia, frequenter cæsis hostibus, prospera fuerant; majore denuo classe et robustiore exercitu, Lachete et Chariade ducibus, Siciliam petiere. »

Le silence de Thucydide peut faire douter de l'exactitude de cette assertion de Justin. Cependant, il n'est pas impossible que l'escadre de Lachès ait été précédée de quelques vaisseaux. Le nom de *Lamponius* n'est pas connu, mais un Lampon figure avec Lachès, Lamachus, Nicias et Démosthène, parmi les témoins de la paix conclue, quelques années plus tard, avec Lacédémone. — Diodore a mis ici cent trirèmes, au lieu de vingt, envoyées par les Athéniens, selon Thucydide.

dans Messine même, remirent cette ville aux Athéniens. Ceux-ci firent ensuite une expédition contre les Locriens d'Italie, qui étaient venus les combattre, et ils s'emparèrent d'une forte position près du fleuve Halex. L'hiver suivant, ils firent mettre bas les armes à un corps de Locriens commandé par Proxenus; mais ils ne réussirent pas dans une tentative contre la citadelle d'Inessa en Sicile, occupée par les Syracusains. Une expédition contre Himéra et une nouvelle incursion dans les îles éoliennes complétèrent les opérations des Athéniens durant cette campagne, à la suite de laquelle Pythodorus, fils d'Isolochus, vint remplacer Lachès dans le commandement, et annonça l'arrivée de quarante vaisseaux sous les ordres de Sophocle et d'Eurymédon; car une seconde ambassade des villes chalcidiennes avait sollicité de nouveaux secours, en exposant que les Syracusains étaient maîtres de la campagne et qu'ils se préparaient à donner un plus grand développement à leur marine. Cette même année, qui était la sixième de la guerre du Péloponnèse (426 avant J. C.), fut marquée par une éruption de l'Etna [1]. Au

[1] Thucydide, III, 116, après avoir décrit cette éruption, ajoute : *Λέγεται δὲ πεντηκοστῷ ἔτει ῥυῆναι τοῦτο μετὰ τὸ πρότερον ῥεῦμα· τὸ δὲ ξύμπαν τρὶς γεγενῆσθαι τὸ ῥεῦμα ἀφ' οὗ Σικελία ὑπὸ Ἑλλήνων οἰκεῖται.*

M. Letronne (art. *Xénophon*, dans la Biogr. univ.), d'accord avec Dorville, a montré que c'était à tort que Dodwell considérait cette éruption de 426 av. J. C. comme la deuxième, et croyait que la troisième, dont Thucydide avait voulu parler, était celle de 395, mentionnée par Diodore.

Les cinquante années d'intervalle que Thucydide met entre ces deux éruptions de l'Etna, ne doivent être prises que comme un nombre rond, car le marbre de Paros fixe la précédente à la 2e année de la LXXVe ol. sous l'archontat de Xanthippus, 479 av. J. C. : *Ἀφ' οὗ ἡ ἐν Πλαταιαῖς μάχη ἐγένετο Ἀθηναίοις πρὸς Μαρδόνιον, τὸν Ξέρξου στρατηγὸν.... καὶ τὸ πῦρ ἐρρύη κ[ᾶον] ἐν Σικελίᾳ περὶ τὴν Αἴτνην ἔτη* ΗΗΔΠΙ, *ἄρχοντος Ἀθήνῃσι Ξανθίππου.* Cela fait donc 53 ans.

Voy. Bœckh, *Corpus inscr. gr.* t. II, p. 302 et suiv. et Ch. Müller, p. 584 des *Fragm. hist. gr.*

printemps suivant, dix vaisseaux de Syracuse et autant des Locriens reprirent Messine, dont les habitants les avaient secrètement appelés. Ils tenaient beaucoup à enlever aux Athéniens cette place, qui pouvait leur ouvrir toute la Sicile. Ils se portèrent ensuite contre Rhégium, aidés de quelques bannis de cette ville, qui, déchirée par des factions, ne se trouva pas en état de protéger son territoire. Syracuse se hâta d'armer encore d'autres vaisseaux pour terminer cette campagne avant l'arrivée de la nouvelle flotte qu'on attendait d'Athènes, et qui était arrêtée devant Sphactérie. Il y eut un combat naval dans le détroit de Messine. Les Syracusains avaient trente vaisseaux; les Athéniens n'en comptaient que seize et huit de Rhégium [1]. Cependant ils remportèrent l'avantage. La flotte syracusaine se retira à Péloris, où les Athéniens firent contre elle une tentative infructueuse. Ils échouèrent également dans une attaque contre Messine. De leur côté, les Messéniens, ayant voulu prendre Naxos, avaient été repoussés avec perte, et les Locriens avaient été contraints de s'éloigner de Rhégium. La guerre se prolongeait ainsi avec des succès partagés et sans résultats décisifs. Lassés d'un tel état de choses, dont tout le monde souffrait, les villes siciliennes essayèrent de s'accorder. Camarina, qu'un de ses citoyens, nommé Archias, avait fait passer quelque temps auparavant dans le parti de Syracuse, commença par faire un arrangement avec Géla. Des députés des divers états se réunirent dans cette dernière

[1] Diodore fait monter la flotte athénienne, après l'arrivée des quarante trirèmes sous les ordres de Sophocle et d'Eurymédon, au chiffre de deux cent cinquante trirèmes. On peut supposer, d'après cela, qu'il a suivi Éphore, dont l'exagération est connue, de préférence à Thucydide, qu'il avait cependant entre les mains; et cette préférence ne fait pas honneur à son discernement.

ville. Hermocrate, fils d'Hermon de Syracuse, qui joua dans la suite un rôle important, engagea fortement toutes les républiques à oublier leurs griefs, et à ne pas fournir aux Athéniens, par leurs querelles, un prétexte de s'immiscer dans leurs affaires. Ce discours fit une grande impression sur l'assemblée, et l'on convint que « chacun resterait en possession paisible de ce qu'il occupait en ce moment, et que Morgantine appartiendrait aux Camarinéens [1], moyennant une somme fixée qu'ils payeraient aux Syracusains. » Les villes chalcidiennes ayant fait connaître aux généraux athéniens qu'elles avaient fait la paix [2], ceux-ci retournèrent à Athènes, où le peuple fut très-mécontent de cette issue pacifique qui déjouait d'ambitieuses espérances, et condamna les généraux à l'exil et à une amende [3], sur l'accusation, insinuée dans les comédies [4] du temps, de s'être laissé corrompre par l'argent des Syracusains.

Des dissensions civiles qui éclatèrent encore en Sicile rou-

[1] Thucyd. IV, 65: *Ὥστε ἀπαλλάσσεσθαι τοῦ πολέμου, ἔχοντες ἃ ἕκαστοι ἔχουσι, τοῖς δὲ Καμαριναίοις Μοργαντίνην εἶναι, ἀργύριον τακτὸν τοῖς Συρακουσίοις ἀποδοῦσιν.*

On est surpris de voir céder cette ville aux Camarinéens, dont elle est fort éloignée, étant située sur le fleuve Siméthus, entre Catane et Léontini.

[2] Thucydide (lieu cité) rapporte cette paix à la huitième année de la guerre du Péloponnèse, par conséquent la 1re année de la LXXXIXe ol. 424 ans av. J. C. Diodore nous apprend qu'Antiochus de Syracuse avait terminé son Histoire de Sicile à cette même année. La pacification générale de la Sicile, qui semblait promettre d'être plus durable qu'elle ne le fut, couronnait dignement cette histoire.

L'olympiade suivante, XCe, Hyperbius de Syracuse fut vainqueur au stade, à Olympie, selon Diodore et Eusèbe. (Voy. Corsini, *Dissert. agonist.*)

[3] Thucyd. IV, 65. Pythodorus et Sophocle furent exilés; Eurymédon fut condamné à une amende.

[4] Aristophane, *Guêpes*, v. 240, et le scholiaste, qui cite, à cette occasion, Démétrius et Philochore.

vrirent bientôt l'entrée de cette île aux Athéniens. En effet, les Léontins avaient admis beaucoup de nouveaux citoyens, et le peuple voulait un partage des terres. Les plus puissants du pays, instruits de ce projet, appelèrent les Syracusains et expulsèrent le menu peuple, qui se dispersa de côté et d'autre. Pour eux, après avoir dévasté leur ville, ils se transportèrent à Syracuse, où ils reçurent le droit de cité; mais, dans la suite, plusieurs d'entre eux, mécontents de leur nouvelle situation, quittèrent Syracuse, et revinrent habiter, sur leur ancien territoire, la petite ville de Phocée, ainsi qu'un fort nommé Bricinnia. La plus grande partie du peuple précédemment expulsé vint se réunir à eux, et ils résistèrent derrière leurs murailles aux attaques des Syracusains. Les Athéniens, informés de ces événements, envoyèrent avec deux vaisseaux Phæax, fils d'Érasistrate, en ambassade près de leurs alliés de Sicile et d'Italie, pour engager les Chalcidiens et les Sicules à ne pas laisser exterminer les Léontins. Phæax, dès son arrivée, persuada les Camarinéens et les Agrigentins; mais, ayant trouvé de l'opposition parmi les Géléens, il vit qu'il ne réussirait pas dans sa mission et revint à Catane par le pays des Sicules. En passant, il s'arrêta quelque temps à Bricinnia, et, après avoir encouragé la garnison, il remit à la voile[1]. En Italie, Phæax rencontra

[1] L'opinion qui se forma à Athènes, sur les affaires de Sicile, au retour de la mission de Phæax, est exprimée au commencement du dialogue socratique intitulé *Éryxias* ou *Érasistrate*, et dont un fils de Phæax, revenu depuis peu de Sicile, est un des interlocuteurs. Il compare les Syracusains à un nid de guêpes irritées par des tentatives maladroites, et dont on ne peut plus se débarrasser qu'en les écrasant entièrement. Sa conclusion est qu'il faut envoyer une expédition imposante pour soumettre Syracuse. Il parle ensuite d'une ambassade des Syracusains, dont faisait partie le plus riche et en même temps le plus pervers des Sicéliotes.

des Locriens expulsés de Messine. Dans une des dissensions si souvent renouvelées dans cette ville, un des partis avait appelé les Locriens, qui en furent quelque temps les maîtres; maintenant ils en étaient chassés. Phæax ne chercha point à leur nuire, quoiqu'ils fussent les seuls qui n'eussent pas voulu prendre part à la convention conclue, quelques années auparavant, entre les villes de la Sicile et les Athéniens, quand ceux-ci se retirèrent. Mais, cette fois, les Locriens, menacés d'une guerre contre quelques-uns de leurs voisins, se montrèrent disposés à faire un traité avec Athènes.

§ XXXIV. GRANDE EXPÉDITION ATHÉNIENNE EN SICILE.

Enfin, dans la 1re année de la xcie olympiade, où Exænetus d'Agrigente fut vainqueur [1] (416 avant J. C.), se présenta l'occasion d'une nouvelle expédition en Sicile qu'Athènes recherchait avec tant d'ardeur et qui devait lui être si fatale. Les Égestains, limitrophes de Sélinonte, étaient encore une fois en guerre avec cette ville [2], au sujet d'un territoire contesté [3] et de quelques conventions sur les mariages [4]. Les

[1] Sur la victoire d'Exænetus, voy. outre Diodore et Eusèbe, Ælien, *Hist. diverses*, XIII, 34.

[2] Diodore s'est étendu plus que Thucydide sur cette guerre des Égestains, qui n'intéressait qu'indirectement l'historien d'Athènes, mais dont Philistus et Timée avaient dû s'occuper.

[3] Thucyd. VI, 6 : *Περὶ γῆς ἀμφισϐητήτου*. Diodore, XII, 82. *Αἰγεςαῖοι πρὸς Σελινουντίοις ἐπολέμησαν περὶ χώρας ἀμφισϐητησίμου, ποταμοῦ τὴν χώραν τῶν διαφερομένων πόλεων ὁρίζοντος*. Burigny a cru voir un nom propre dans ce passage. « Les Sélinontins, dit-il, passant le ruisseau appelé Amphisbétès, s'emparèrent par force des terres qui faisaient le sujet de la contestation. »

[4] Thucyd. VI, 6 : *Περί τε γαμικῶν τινων*. Le dernier traducteur français rend ces mots par : *au sujet de quelques mariages*. *Γαμικὰ* est, à ce que

Sélinontins, franchissant la rivière qui servait de démarcation, s'étaient successivement emparés de terres appartenant aux Égestains. Ceux-ci, après des réclamations infructueuses, prirent les armes et repoussèrent les Sélinontins. Il s'ensuivit une bataille, qui fut à l'avantage de ces derniers. Aidés des Syracusains, ils pressaient les Égestains par terre et par mer. Ceux-ci s'adressèrent à leurs précédents alliés, les Carthaginois; mais il paraît que le souvenir des désastres qu'ils avaient éprouvés en Sicile n'était pas encore effacé de leur mémoire, car les Égestains n'obtinrent rien de ce côté. Alors ils pensèrent aux Athéniens, qui étaient venus, quelques années auparavant, pour soutenir les Léontins. Ce motif existait toujours, ces derniers n'ayant pu rentrer en possession de leur ville. Les Égestains envoyèrent donc à Athènes une ambassade chargée de rappeler leur ancienne alliance, et d'exposer que les Syracusains, après avoir impunément chassé les Léontins, ne tarderaient pas à être maîtres de toute la Sicile, et qu'alors ils enverraient certainement des auxiliaires aux Doriens, leurs fondateurs, contre Athènes, si elle ne les prévenait en secourant les alliés qui lui restaient [1]. Les Égestains promettaient, d'ailleurs, de

nous croyons, pour *γαμικοὶ νόμοι*, ou plutôt pour les conventions qui réglaient le droit des mariages entre citoyens de villes diverses relativement à l'état civil des enfants nés de ces mariages mixtes. Le droit de contracter des alliances dans une ville étrangère se nommait *ἐπιγαμία* et figurait souvent dans les anciens traités de paix.

[1] Il paraît, d'après un passage d'Andocide, sur la paix avec Lacédémone, que les Syracusains envoyèrent, de leur côté, une ambassade à Athènes. *Συρακούσιοι δ' ὅτε ἦλθον ἡμῶν δεόμενοι, φιλότητα μὲν ἀντὶ διαφορᾶς ἐθέλοντες εἰρήνην δ' ἀντὶ πολέμου ποιεῖσθαι, τήν τε συμμαχίαν ἀποδεικνύντες ὅσῳ κρείττων ἡ σφετέρα εἴη τῶν Ἐγεσταίων καὶ τῶν Καταναίων.* Andocide parle, dans un autre discours, des missions dont il avait été chargé en Italie et en Sicile, sans doute vers cette époque.

pourvoir aux frais de la guerre. Les Athéniens envoyèrent à leur tour des députés chez les Égestains pour s'assurer s'ils étaient en état de tenir leurs engagements et pour connaître la situation du pays. On leur montra, dans le temple de Vénus, un grand nombre de vases précieux, et même chez tous les particuliers qui les invitaient à leur table, ils étaient frappés de voir tant de vaisselle d'or et d'argent. La plus grande partie de ces vases avait été empruntée dans les villes voisines grecques ou phéniciennes, et passait de maison en maison pour éblouir les députés d'Athènes [1]. Le stratagème réussit. Les députés revinrent accompagnés de mandataires d'Égeste, qui apportaient soixante talents [2] pour un mois de solde de soixante trirèmes, et n'épargnaient pas les promesses. Les récits des ambassadeurs et des marins sur la prospérité d'Égeste achevèrent de décider les Athéniens, qui votèrent aussitôt l'envoi en Sicile de soixante vaisseaux, sous les ordres d'Alcibiade, fils de Clinias; de Nicias, fils de Nicératus, et de Lamachus, fils de Xénophane, chargés de porter secours aux Égestains contre les Sélinontins, de rétablir les Léontins, et en général de faire en Sicile ce qui leur paraîtrait le plus avantageux pour le service d'Athènes [3].

Une seconde assemblée fut convoquée quelques jours après, dans laquelle Nicias, appelé malgré lui à diriger une

[1] Thucyd. VI, 46. — Diodore, l. XII, 83. — Polyen, *Stratag.* l. VI, 21.

[2] Soixante talents, à 5,560 f. 90 c. le talent, = 333,654 f. (Thucyd. VI, 8.) Cet historien nous apprend qu'au commencement de la guerre du Péloponnèse on porta la solde des marins à une drachme par jour, ce qui, à raison de deux cents hommes par navire, fait un talent par mois pour chaque navire. (Thucyd. III, 17. Boëkh, *Économie polit. des Athén.* l. II, ch. 22.)

[3] Commencement du livre XIII de Diod. de Sicile.

expédition qu'il regardait comme aussi dangereuse qu'impolitique, s'efforça de faire revenir les Athéniens sur leur précédente résolution, en leur exposant les dangers de leur position. N'ayant pu réussir par ce moyen, il exagéra les difficultés de l'entreprise et les dépenses nécessaires; mais tel était en ce moment l'enthousiasme des Athéniens, entraînés par Alcibiade, que, sans être arrêtés par aucun sacrifice, ils accordèrent tout ce qui parut nécessaire à la vieille expérience de Nicias. Tout le monde a lu dans Thucydide l'admirable tableau de cette expédition, la plus grande que l'on eût encore entreprise en Grèce, et pour laquelle chacun rivalisait de zèle et de magnificence. Éblouis à la vue d'une si formidable armée, ils ne mettaient plus de bornes à leurs espérances, et, allant au delà de la soumission de la Sicile entière, ils rêvaient même la conquête de Carthage et l'empire absolu des mers [1].

Au milieu de l'été de la 2e année de la XCIe olympiade (415 avant J.C.), la flotte se réunit à Corcyre. Elle était composée de cent trente-quatre trirèmes, dont cent d'Athènes; deux pentecontores de Rhodes; elle portait plus de cinq mille hoplites, quatre cent quatre-vingts archers crétois et autres, sept cents frondeurs rhodiens, un corps de troupes légères, composé de bannis de Mégares, et quelques cavaliers. Les navires de guerre étaient suivis de trente vaisseaux de charge, sur lesquels étaient embarqués les approvisionnements, les boulangers, les maçons, les charpentiers et tout ce qui était nécessaire pour les fortifications. Cent autres bâtiments faisaient encore partie forcément de cette expédition, que suivaient en outre volontairement un

[1] Thucydide, l. VI, 13, indique quelles étaient, à cette époque, les limites maritimes entre les Athéniens et les Siceliotes.

grand nombre de vaisseaux de commerce. Quand le bruit de cette expédition formidable se répandit à Syracuse, on se refusait à y croire. Cependant Hermocrate, fils d'Hermon, l'un des hommes d'état de Syracuse les plus distingués, mieux instruit que les autres, cherchait à tirer le peuple de cette sécurité dangereuse, et conseillait d'armer promptement pour disputer les abords de la Sicile à la flotte d'Athènes, tout encombrée d'un matériel immense, qui lui aurait nui beaucoup dans un combat. Les discours des démagogues empêchèrent de tenir compte de ces sages avis, et ils l'accusèrent de semer des bruits alarmants pour s'emparer de l'autorité au milieu du trouble public. Cependant les généraux des Syracusains obtinrent que l'on ferait, à tout hasard, des approvisionnements et des armements. Pendant ce temps, la flotte athénienne approchait; mais déjà les espérances du départ commençaient à s'évanouir : les villes d'Italie où l'on avait relâché, loin de s'unir aux Athéniens, avaient à peine souffert qu'ils renouvelassent leurs provisions. Rhégium, où ils abordèrent, et sur l'ancienne alliance de laquelle ils avaient droit de compter en venant secourir les Léontins, ne voulut s'engager qu'à garder la neutralité. Cet appareil formidable, qui dénonçait des conquérants plutôt que des auxiliaires, inspirait contre eux des défiances à toutes les villes de Sicile, quelle que fût leur origine. Enfin, des vaisseaux envoyés en avant à Égeste apprirent combien on avait été abusé sur les ressources de cette république, et que trente talents étaient tout ce qu'on pouvait espérer d'en tirer. A l'arrivée de la flotte ennemie à Rhégium, les Syracusains, sortant de leur insouciance, se préparèrent avec énergie pour la défense. Ils envoyèrent dans tous les états des Sicules des commandants ou des députés, et mirent des

garnisons dans les places de guerre qui protégeaient les abords de Syracuse[1].

Les généraux athéniens n'étaient pas d'accord sur le plan de campagne à suivre. Nicias était d'avis qu'on fît voile directement pour Sélinonte, premier but de l'expédition, et qu'après l'avoir réconciliée avec Égeste on revînt, en se contentant d'étaler à tous les yeux la puissance d'Athènes et son empressement à servir ses alliés. Alcibiade répondait qu'une pareille conduite, après de tels préparatifs, couvrirait Athènes de ridicule. Il voulait qu'on appelât tous les Sicules à se joindre aux Athéniens contre Syracuse et Sélinonte, à moins que cette dernière ne souscrivît aux conditions des Égestains. Lamachus, qui avait proposé de marcher droit sur Syracuse et de profiter de la première terreur pour s'en rendre maître, se réunit à l'avis d'Alcibiade; mais les Messéniens, près desquels ce dernier se rendit, ne voulurent pas admettre les troupes athéniennes dans leur ville et accordèrent seulement un marché en dehors. Alors une partie de la flotte vint à Naxos, où elle fut accueillie, et à Catane, où les soldats pénétrèrent, tandis qu'on délibérait dans l'assemblée sur les demandes d'Alcibiade. Ils firent aussi une démonstration devant Syracuse[2], sans avoir le projet de l'attaquer, mais pour s'assurer de l'état de la place et proclamer par un héraut leur intention de rétablir les Léontins.

[1] Thucyd. VI, 45: Τὰ περιπόλια.

[2] Ce fut, à ce qu'il paraît, dans cette première apparition des Athéniens devant Syracuse qu'ils saisirent, au moment où on les rapportait de l'Olympium à Syracuse, les registres qui contenaient les noms de tous les citoyens. Ils furent consternés à la vue du nombre prodigieux de ces noms, et les devins crurent voir dans cette capture l'accomplissement de l'oracle qui promettait aux Athéniens qu'ils feraient tous les Syracusains prisonniers. (Plutarque, *Nicias*, § 21.)

Ensuite ils appareillèrent pour Camarina, où ils espéraient être admis; mais les Camarinéens prétextèrent qu'ils n'étaient obligés par leurs traités à recevoir les Athéniens que s'ils se présentaient sur un seul vaisseau[1], et se bornèrent à promettre d'observer la neutralité. Sur ces entrefaites, arriva d'Athènes la galère salaminienne, qui venait chercher Alcibiade pour répondre, devant les tribunaux, aux accusations qui pesaient sur lui à son départ, et que ses ennemis avaient envenimées en son absence. Alcibiade se déroba à la justice ou à l'aveuglement de la ville dont il était naguère encore l'idole, et, par un crime plus grand que ceux dont on l'accusait, se jeta dans les bras des ennemis de sa patrie. Ainsi, l'homme qui avait engagé Athènes dans la difficile entreprise de conquérir la Sicile, et qui peut-être était capable de la conduire à bonne fin, se trouva éloigné au moment d'agir, et le sort de l'expédition fut remis aux mains de Nicias, dont la prudence hors de saison devenait un danger de plus.

Après le départ d'Alcibiade, les deux généraux qui restaient se partagèrent au sort l'armée, et firent voile vers Égeste pour tâcher d'en obtenir ce qu'elle avait promis, et terminer ses démêlés avec Sélinonte. Himéra, seule ville grecque de la côte septentrionale[2], que la flotte longeait, refusa de les accueillir. Un peu plus loin ils prirent et dévastèrent Hyccara, ville sicanienne ennemie d'Égeste. La

[1] Cette clause devait faire partie du traité d'alliance conclu lors de la première expédition des Athéniens en Sicile.

[2] Thucyd. VI, 62 : *Ἔσχον ἐς Ἱμέραν, ἥπερ μόνη ἐν τούτῳ τῷ μέρει τῆς Σικελίας ἑλλὰς πόλις ἦν.* Thucyd. ne compte pas *Μῦλαι* comme une *cité*, mais seulement comme une place forte (*φρούριον*) des Messéniens. (l. III, 90.) Quant à Panorme, elle était aux Carthaginois et ne prit aucune part aux mouvements des Sicéliotes à cette époque.

vente du butin et des personnes produisit cent talents [1], auxquels les Égestains en ajoutèrent trente, et l'armée revint par terre à Catane, en traversant le pays des Sicules. Les Athéniens se préparaient, pour le printemps suivant, à faire le siége de Syracuse; mais leur lenteur avait changé en mépris la crainte qu'ils inspiraient d'abord. Une attaque infructueuse de leur part contre Hybla Géléatis, à la fin de la campagne, avait aussi augmenté la confiance de leurs adversaires, qui envoyaient des partis de cavalerie jusque dans le voisinage de Catane provoquer les Athéniens.

Nicias sut, du moins, profiter habilement de cette disposition des esprits. Il attira les Syracusains en masse à Catane par de faux avis que la ville et le camp des Athéniens pourraient être aisément surpris. Lorsque les troupes de Syracuse, après avoir passé la nuit près du fleuve Symæthus dans le pays des Léontins, s'approchèrent de Catane, elles apprirent que les Athéniens et les Sicules étaient partis par mer pour Syracuse. Par ce stratagème, les Athéniens avaient eu le temps d'asseoir leur camp sans obstacles au fond du grand port, près du temple de Jupiter Olympien, sans avoir à souffrir de la cavalerie syracusaine, à laquelle ils n'en avaient point à opposer. Celle-ci revint en grande hâte, suivie de près du reste de l'armée, et trouva le camp protégé par des palissades et le pont de l'Anapus coupé. Les Syracusains se présentèrent devant les retranchements sans décider Nicias à en sortir; mais, le jour suivant, lorsqu'ils

[1] Selon Plutarque (*Vie de Nicias*), Laïs, encore enfant, fut vendue parmi les captifs d'Hyccara et envoyée à Corinthe, où elle devint célèbre comme courtisane.

Il y a eu deux Laïs et une Naïs dont les noms ont été souvent confondus. M. Gœller, sur le 5ᵉ fragm. de Philistus, a discuté le passage du scholiaste d'Aristophane et les autres témoignages anciens relatifs à ces deux Laïs.

ne s'attendaient plus à combattre, les troupes athéniennes vinrent leur offrir la bataille. Elle fut longue et opiniâtre, et un orage accompagné de tonnerre, qui survint vers la fin de la journée, acheva de mettre le désordre parmi les troupes syracusaines, qui combattaient avec plus de courage que de discipline. Elles commencèrent à fuir, et les Athéniens les poursuivirent autant que le permit la cavalerie syracusaine. Les troupes de Nicias élevèrent un trophée; celles de Syracuse se rallièrent sur la voie Hélorine, et s'empressèrent d'envoyer une garnison à l'Olympium, dont Nicias avait négligé de s'emparer. Les historiens anciens disent que ce fut dans la crainte que ses soldats ne pillassent les richesses du temple, ce qui l'aurait chargé d'un sacrilége, et ils louent sa piété; mais, tout en observant le respect des dieux[1], il aurait pu et dû s'emparer d'un point aussi important sous le rapport stratégique; car la colline de l'Olympium domine la voie Hélorine et toute cette partie de la campagne de Syracuse. L'occupation de ce poste par une garnison syracusaine nuisit beaucoup dans la suite aux opérations du siége[2]. Le lendemain de cette bataille, les Athéniens rendirent aux Syracusains leurs morts, qui montaient à deux cent soixante[3]. Pour eux, ils n'avaient perdu que cinquante hommes, tant des leurs que des alliés: mais ils ne retirèrent pas de profit de cette victoire; car, trouvant la saison trop avancée pour continuer le siége, et ne pou-

[1] Plutarque, *Vie de Nicias*. Ce serait le cas d'appliquer ce mot de Pyrrhus : Ἡ *ἄκαιρος θεοσέβεια δεισιδαιμονία ἐστί*. (Suid. Verb. Δεισιδ.)

[2] Voir M. Letronne, *Topographie de Syracuse*, p. 57.

[3] Nous suivons les nombres donnés par Thucydide, que l'on a lieu de croire aussi exacts qu'il est possible de les obtenir en pareil cas. Diodore porte à quatre cents le nombre des Syracusains qui périrent dans cette affaire.

vant sans cavalerie tenir la campagne, ils retournèrent à Naxos et à Catane. Cependant, les Syracusains, mettant à profit la leçon sévère qu'ils venaient de recevoir, introduisirent plus de discipline dans leurs troupes, et, sur le conseil d'Hermocrate, choisirent trois généraux avec une autorité absolue, à la place des quinze qui se partageaient le commandement. Hermocrate fut un de ces généraux avec Héraclide et Sicanus. Syracuse envoya aussi des députés à Corinthe et à Lacédémone pour solliciter des secours et engager ces villes à opérer une diversion en sa faveur par une invasion dans l'Attique.

De retour à Catane, les Athéniens s'étaient empressés de faire voile pour Messine, dont ils espéraient s'emparer, grâce aux intelligences qu'ils avaient nouées dans la ville; mais Alcibiade, qui tenait les fils de cette intrigue, l'avait révélée aux partisans de Syracuse lorsqu'il avait quitté la Sicile, ne rêvant que vengeance contre ceux qui venaient de lui retirer son commandement. Par suite de cette révélation, les amis des Syracusains s'étaient défaits des conjurés; ils prirent les armes et continrent les partisans des Athéniens, en sorte qu'après treize jours d'attente, ceux-ci furent obligés, par le manque de vivres, de revenir à Naxos. Nicias écrivit aussitôt à Athènes pour qu'on lui fît parvenir au printemps de l'argent et des chevaux. De leur côté, les Syracusains employèrent l'hiver à enclaver le bourg nommé Téménite dans l'enceinte de la ville, et ils étendirent une muraille sur toute la partie qui regarde les Épipoles, afin qu'en cas de revers la ville ne fût pas si facile à cerner[1]. Ils élevèrent aussi des fortifications à Mégares, à l'Olympium et sur les bords de la mer, partout où

[1] *Topographie de Syrac.* p. 37.

l'on aurait pu tenter une descente. Ils vinrent aussi en masse, pendant que les Athéniens étaient à Naxos, brûler le camp ennemi à Catane et ravager le pays d'alentour. Informés que Nicias avait envoyé une députation à Camarina d'après l'ancienne alliance, et craignant que cette ville, qui avait montré peu d'empressement à secourir Syracuse, ne se déclarât pour les Athéniens, ils y députèrent Hermocrate, dont les discours contre-balancèrent ceux d'Euphémus [1], député des Athéniens, de sorte que les Camarinéens, craignant également de se brouiller avec les deux puissants adversaires, déclarèrent qu'ils observeraient la neutralité. Les uns et les autres travaillèrent à l'envi à attirer les Sicules dans leur parti. Plusieurs de ceux qui habitaient la plaine, et qui étaient soumis à Syracuse, s'en détachèrent, et presque tous ceux qui demeuraient dans le centre de l'île, et qui étaient auto nomes, se déclarèrent pour les Athéniens [2], auxquels ils envoyèrent des vivres et même de l'argent. Les Athéniens marchèrent contre ceux qui ne s'étaient pas réunis à eux pour les y contraindre, ou au moins pour les empêcher de se joindre à leurs ennemis. Ils rétablirent aussi leur camp à Catane, envoyèrent à Carthage pour y nouer des relations amicales et tâcher d'en tirer quelques secours, ainsi que des villes de la Tyrrhénie, qui leur en avaient promis; enfin, ils s'occupèrent surtout de rassembler le plus possible de che-

[1] Les discours que Thucydide met dans la bouche de ces deux députés (l. VI, 76-85) sont des modèles du genre délibératif; mais, dans ce précis, nous devons nous borner à en extraire les faits que ces harangues font connaître indirectement.

[2] Diodore paraît en contradiction avec les faits, lorsqu'il dit que les Sicules étaient favorables aux Syracusains, mais que l'incertitude de l'avenir les empêchait de se prononcer (l. XIII, 4); nous les voyons, au contraire, après quelques hésitations, prendre, en général, parti pour les Athéniens.

vaux, et le matériel nécessaire pour recommencer au printemps les opérations du siége.

Cependant, les députés syracusains à Corinthe obtinrent de suite le secours qu'ils étaient venus demander; ils se rendirent ensuite à Lacédémone où ils trouvèrent moins d'empressement; mais Alcibiade, qui venait d'arriver dans cette ville, décida l'envoi d'une force auxiliaire en Sicile, en exposant les projets et les espérances des Athéniens, qu'il connaissait mieux que personne, puisqu'il avait été le premier à les susciter. Toutefois, le secours des Lacédémoniens se borna presque, pour le premier moment, à leur donner pour général Gylippe, fils de Cléandridas : mais le respect et la confiance qu'inspirait un chef lacédémonien était déjà d'un grand poids dans la balance. Gylippe ordonna aux Corinthiens de lui fournir de suite deux trirèmes, en attendant que les autres fussent équipées. De son côté, Athènes, à la réception des demandes de Nicias, décréta l'envoi de subsides et de cavalerie.

Au commencement du printemps de la 1re année de la xcie olympiade (414 av. J. C.), les Athéniens ravagèrent la campagne des environs de Catane, dont les Syracusains étaient les maîtres depuis le règne de Gélon; mais ils ne purent prendre le fort. Ils se portèrent ensuite sur le fleuve Téréas, qu'ils remontèrent, prirent par composition Centoripa, ville des Sicules, et revinrent à Catane, en brûlant, sur leur passage, les maisons des habitants d'Inessa et d'Hybla. Ils reçurent alors d'Athènes deux cent cinquante cavaliers avec leur équipement, mais sans chevaux (on espérait en trouver dans le pays), et trente archers à cheval. Les Syracusains, s'attendant à la reprise prochaine du siége, organisèrent un corps de sept cents hommes d'élite spéciale-

ment chargés de garder la hauteur nommée les Épipoles, qui domine la ville, et dont ils prévoyaient l'importance. Mais, tandis qu'ils passaient une revue de ce corps et des autres troupes dans la plaine voisine de Syracuse, les Athéniens, partis de Catane avec toute leur armée, prirent terre à Léon, petit bourg éloigné seulement de six ou sept stades du nord des Épipoles, et, laissant leurs vaisseaux à la presqu'île de Thapsos, ils eurent le temps de monter à Euryélus, une des positions des Épipoles, avant que les Syracusains fussent avertis de leur présence. Dès que ceux-ci s'en furent aperçus, ils franchirent en courant les vingt-cinq stades qui les séparaient, et, attaquant en désordre, ils furent battus et repoussés dans la ville. Le commandant du corps chargé de la défense des Épipoles, périt avec près de la moitié des siens. Les Athéniens élevèrent un fort sur les Épipoles, au lieu nommé Labdalus[2], qui regarde Mégares; il y laissèrent une garnison et vinrent camper dans le faubourg nommé Syké, où ils commencèrent les travaux de circonvallation avec une célérité qui effraya les assiégés. Ceux-ci essayèrent d'interrompre leurs travaux; mais les Athéniens, qui avaient cette fois de la cavalerie[3], remportèrent un avantage sur celle des Syracusains, et les forcèrent à se renfermer dans leurs murs. Hermocrate conseilla à ses concitoyens de ne point

[1] *Topographie de Syracuse*, p. 47.

[2] *Ibid.* p. 116.

[3] Outre les deux cent cinquante cavaliers d'Athènes qui prirent des chevaux dans le pays, il était venu trois cents cavaliers d'Égeste et une centaine du pays des Sicules. Thucydide (VI, 67), évalue la cavalerie syracusaine à douze cents hommes, en y comprenant deux cents cavaliers de Géla et une vingtaine de Camarina. Le dernier traducteur français de Thucydide a écrit par mégarde : *qui n'étaient pas plus de douze cents*, au lieu de : *qui n'étaient pas moins de douze cents*. (*Οὐκ ἔλασσον ὄντας ἢ διακοσίους καὶ χιλίους*). Douze cents cavaliers étaient beaucoup pour une armée de ce temps.

engager de nouveau une affaire générale, mais de travailler à élever un mur transversal à partir de leur rempart, de manière à couper la circonvallation que les Athéniens voulaient établir du grand port à celui de Trogilum [1].

Jusqu'ici nous avons suivi pas à pas Thucydide, parce que chaque tentative des Athéniens pour se créer en Sicile des auxiliaires volontaires ou forcés nous faisait connaître l'existence, la position, la force relative de quelques villes des Hellènes ou des Sicules. Le détail des opérations du siége, décrites avec tant de précision par Thucydide, outre l'intérêt qui s'attache à une lutte prolongée, fournit des données précieuses pour la topographie de Syracuse; mais elles ont été mises à profit d'une manière si complète que nous n'avons qu'à prendre les résultats obtenus sans rentrer dans la discussion des passages. Il nous suffit de dire ici, que les Athéniens, vainqueurs sur mer et sur terre, pressaient étroitement les Syracusains. Les Sicules, jusqu'alors incertains, commençaient à se déclarer pour les assiégeants; trois vaisseaux tyrrhéniens à cinquante rames [2] s'étaient joints à la flotte; les vivres affluaient à leur camp, et les Syracusains, découragés de ne pas voir arriver du Péloponnèse des secours sans lesquels ils se croyaient incapables de résister, avaient destitué leurs généraux, auxquels ils imputaient leurs revers [3], et faisaient faire des propositions d'arrangement à Nicias, devenu seul chef de l'expédition par la mort de Lamachus, tué dans un des combats près de Syracuse.

La nouvelle de la détresse des Syracusains, portée en

[1] *Topogr. de Syracuse*, p. 52-64.

[2] Thucyd. VI, 103 : *Πεντηκόντοροι*. Pour ces diverses espèces de bâtiments, v. le Mém. de J. Rondelet *Sur la marine des anciens et les navires à plusieurs rangs de rames*. Paris, 1820, p. 25 et suiv.

[3] En remplacement d'Hermocrate et de ses deux collègues, ils nommèrent Héraclide, Euclées et Tellias.

Grèce, y était encore exagérée. On les représentait comme complétement investis. Le général lacédémonien Gylippe, en partant de Leucade avec deux vaisseaux de Lacédémone et autant de Corinthe, regardait déjà Syracuse comme perdue, et n'avait d'autre espoir que de sauver l'Italie. Mais, en arrivant chez les Locriens Épizéphyriens, il apprit que l'on pouvait encore pénétrer à Syracuse du côté des Épipoles. Faisant voile aussitôt vers Himéra, il y arriva après avoir devancé la croisière que Nicias avait envoyée à Rhégium. Grâce à l'autorité dont jouissaient à cette époque les généraux spartiates sur l'esprit des Grecs, il eut bientôt réuni une armée composée de mille Himéréens et d'un nombre égal d'infanterie légère et de cavalerie de Sélinonte et des Sicules, auxquels il joignit ses marins. Pendant ce temps, le reste de la flotte corinthienne s'approchait. Un des bâtiments pénétra dans le port de Syracuse, comme les assiégés allaient délibérer sur la cessation de la guerre. Le capitaine les détourna de cette résolution en annonçant l'arrivée du reste de la flotte et l'approche de Gylippe. En effet, ce général ne tarda pas à s'emparer des Épipoles, surprit et tua la garnison athénienne du fort Labdalus, força la ligne de circonvallation des Athéniens, et établit ses communications avec la ville. Il fit signifier par un héraut aux Athéniens que, s'ils voulaient quitter la Sicile dans cinq jours, en emportant ce qui leur appartenait, il était prêt à traiter avec eux; mais ils dédaignèrent ces propositions. Un premier combat fut à leur avantage, parce que Gylippe avait choisi un champ de bataille trop étroit, où la cavalerie syracusaine ne put se déployer; mais le général lacédémonien prit bientôt sa revanche, et la ligne de circonvallation des Athéniens fut coupée. Douze vaisseaux de Corinthe, d'Ambracie et de

Leucade pénétrèrent encore dans le port de Syracuse, malgré les croisières des Athéniens, et Gylippe fit de nouvelles levées en Sicile. Nicias, qui voyait s'accroître de jour en jour les forces ennemies, et les siennes diminuer, écrivit à Athènes pour obtenir des secours considérables. Sa flotte surtout était dans un état de délabrement des plus fâcheux, par la nécessité de tenir continuellement la mer, et surtout par l'affaiblissement des équipages, résultat de la désertion et des pertes journalières que la cavalerie faisait éprouver à ceux qui descendaient à terre pour les provisions. Nicias terminait sa lettre en demandant un successeur dans un commandement que sa mauvaise santé lui rendait de plus en plus pénible. Au solstice d'hiver, Eurymédon lui amena dix vaisseaux et vingt talents d'argent, et annonça à l'armée l'envoi de nouveaux renforts conduits par Démosthène, fils d'Alcisthène. D'après les conseils d'Hermocrate, les Syracusains essayèrent de se mesurer sur mer avec les Athéniens. Ils équipèrent quatre-vingts galères. Un combat acharné eut lieu dans le port même de Syracuse. L'inexpérience des manœuvres leur fit perdre l'avantage; mais, pendant que cette lutte était engagée, Gylippe[1], avec les troupes de terre, surprit les forts que les Athéniens avaient construits à Plemmyrium, sur la pointe qui ferme l'entrée du port, à l'opposite de Syracuse[2]. La prise de ces forts fut une perte

[1] Polyen (l. I, 42, 1) rapporte le stratagème par lequel Gylippe se fit donner le commandement absolu de Syracuse, en faisant croire qu'un projet qu'il avait communiqué à ses collègues avait été révélé par eux aux Athéniens. Ce fait n'est tiré ni de Thucydide ni de Diodore, ce qui confirme que Polyen puisait à d'autres sources.

[2] Polyen (l. I, 42, 2) paraît vouloir parler de Plemmyrium dans le récit assez obscur d'un stratagème de Gylippe pour s'emparer d'une position qu'il désigne seulement par le mot λόφος.

irréparable pour les Athéniens, non-seulement parce qu'ils y perdaient la caisse de l'armée et un matériel considérable, mais parce que Syracuse se trouvait ainsi maîtresse de l'entrée du grand port, dans lequel leurs approvisionnements ne pouvaient plus entrer sans combat. Les villes grecques de la Sicile et de l'Italie, qui n'avaient jusqu'alors que faiblement soutenu Syracuse, lui envoyèrent de nouveaux contingents [1], à l'exception d'Agrigente, qui continua d'observer strictement la neutralité. Les Syracusains voulurent tenter encore un combat naval, avant que leurs adversaires eussent reçu les renforts conduits par Démosthène. Leur flotte était supérieure en nombre à celle des Athéniens, car elle montait à quatre-vingts vaisseaux, tandis que Nicias n'en avait que soixante et quinze. En outre, ils adoptèrent, dans la construction de leurs navires, quelques innovations dont les Corinthiens avaient fait l'essai dans un de leurs derniers combats contre les Athéniens, et qui devaient être surtout avantageuses dans l'étroit espace où la bataille se donnait, et où l'habileté des Athéniens pour les manœuvres devenait à peu près inutile [2]. Cependant, dans un premier engagement, pendant lequel les troupes de terre attaquèrent le camp athénien, les succès furent partagés. Mais, deux jours plus tard, par le stratagème d'un pilote corinthien [3], les Syracusains remportèrent

[1] Les Camarinéens envoyèrent cinq cents hoplites, trois cents hommes armés à la légère et trois cents archers; les Géléens, cinq vaisseaux, quatre cents hommes de troupe légère et deux cents cavaliers. Nous notons avec soin ces nombres, donnés par Thucydide, sur l'exactitude duquel on peut compter plus que sur Diodore, parce que nous en tirerons quelques données pour évaluer la population grecque de la Sicile.

[2] Voir III[e] partie, *Arts militaires*.

[3] Thucydide nomme ce pilote corinthien Ariston, fils de Pyrrhichus. D'après son conseil, les Syracusains

une victoire complète sur la flotte athénienne, qui se réfugia, après avoir beaucoup souffert, derrière la ligne des bâtiments de charge. Sur ces entrefaites, arrivèrent Démosthène et Eurymédon amenant soixante et treize vaisseaux[1], tant athéniens qu'alliés; cinq mille hoplites, une foule d'archers, de frondeurs, et de Grecs ou de barbares armés de javelots. La consternation fut grande dans Syracuse; aussi Démosthène voulut-il profiter de cette première impression de terreur mieux que n'avait fait Nicias à son arrivée, et terminer promptement une guerre qui épuisait Athènes. Il commença par ravager la campagne voisine de l'Anapus, sans rencontrer de résistance. N'ayant pas réussi à enlever de force, avec ses machines de guerre, le mur transversal des Syracusains, il attendit la nuit, dirigea une attaque contre les Épipoles, et s'empara du fort Euryélus. La garnison se replia sur les hauteurs voisines de Syracuse, où les troupes de la ville et celles des alliés sicéliotes avaient leur camp. Les Athéniens les attaquèrent, les défirent, et descendirent vers le mur transversal des Syracusains. Quelques-uns commençaient à le démolir, tandis que les autres s'avançaient toujours vers la

établirent le marché aux vivres sur les bords du rivage, en sorte que les marins, après un premier engagement, vinrent à terre prendre leur nourriture, et, se rembarquant aussitôt, surprirent les Athéniens, occupés à préparer leur repas. Polyen, l. V, raconte, d'après Thucydide, ce stratagème d'Ariston, et, dans le même livre, quelques chapitres plus bas, il attribue à Télésinicus un stratagème analogue, qui aurait également été employé à Syracuse. Polyen rapporte encore un autre trait d'habileté de cet Ariston, qui n'est pas cité par Thucydide. Diodore lui attribue le perfectionnement des trirèmes, perfectionnement dont nous avons parlé plus haut.

[1] Diodore (XIII, 11), s'accorde avec Thucydide pour le nombre des hoplites amenés par Démosthène; mais, dans les anciennes éditions, on lisait trois cent dix galères, ce que l'on a corrigé en quatre-vingts, à cause de la ressemblance entre TI' et П'.

ville renversant les troupes qui étaient sorties à leur rencontre en grand désordre. Cependant des Thébains les arrêtèrent et donnèrent le temps aux autres de se rallier. Les Athéniens, à leur tour, furent contraints de plier; et dès lors la confusion, résultat de la réunion, sous les mêmes drapeaux, de peuples divers; l'ignorance des lieux, remplis de précipices; la clarté douteuse de la lune, rendirent cette déroute désastreuse. Beaucoup d'Athéniens périrent; un plus grand nombre perdit ses armes [1]. Les Syracusains élevèrent deux trophées, et, pour mettre à profit cette victoire, ils envoyèrent Sicanus, avec quinze vaisseaux, à Agrigente, qui était en proie aux factions. Mais, lorsqu'il y arriva, les partisans de Syracuse venaient d'être bannis par leurs adversaires. Pour les Athéniens, après leur échec, ils étaient prêts à lever le siége. C'était l'avis de Démosthène et d'Eurymédon; mais Nicias s'y opposa, en leur représentant que, s'ils quittaient la Sicile sans l'ordre du peuple, ils s'exposaient à encourir sa colère; que, d'ailleurs, les finances des Syracusains étaient encore plus épuisées que les leurs, et que dans la ville un parti se formait, qui, déjà las du commandement de Sparte, ne serait pas éloigné de traiter [2]. Ces raisons de Nicias, dont

[1] Thucydide ne donne pas le chiffre des pertes des Athéniens; il se contente de dire *οὐκ ὀλίγοι*. Diodore (XIII, 11) le porte à deux mille cinq cents. Plutarque dit deux mille. Ce dernier nous fait connaître plusieurs circonstances qu'on ne trouve pas dans Thucydide, avec lequel il rivalise de style dans la description de ce combat nocturne.

[2] Il paraît, en effet, que Syracuse était alors en proie à des troubles intérieurs qui compromettaient gravement son existence. Polyen (*Strat.* l. I, 43) parle d'un soulèvement auquel avaient pris part un grand nombre d'esclaves, et qu'Hermocrate déjoua en attirant le chef dans un piége. Privés de direction, et menacés par six mille soldats sous les ordres d'Hermocrate, la plupart des esclaves consentirent à rentrer chez leurs maîtres, à l'exception de trois cents, qui se firent jour jusqu'au camp des

on connaissait les intelligences dans la ville, persuadèrent ses collègues, ou du moins les firent hésiter. On ne put rien résoudre. Cependant, à l'entrée de l'été, le terrain marécageux où les Athéniens étaient campés fit naître dans l'armée un grand nombre de maladies, et le découragement devint si général que, Nicias cessant de résister, le départ fut décidé. Mais au moment de l'embarquement, une éclipse de lune vint jeter le trouble parmi les Athéniens (le 27 août 413 av. J. C. à 10 heures et demie du soir). Nicias, enclin lui-même à la superstition, ordonna de séjourner encore trois fois neuf jours[1]. Pendant ce temps, les Syracusains, dont la confiance s'augmentait du découragement de leurs ennemis, les harcelèrent presque journellement; les enfants mêmes venaient sur des barques les provoquer. Un engage-

Athéniens. Ni Thucydide ni Diodore ne parlent de cette circonstance, qui cependant était grave. Polyen nomme le chef de cette révolte Sosistratus. Il cite aussi un des hipparques alors en charge nommé Daïmachus.

[1] Diodore dit τρεῖς ἡμέρας. On pourrait croire qu'il y a omission d'un mot par le fait des copistes, car Thucydide dit τρὶς ἐννέα ἡμέρας. — Plutarque entre, à l'occasion de ce délai, dans des détails intéressants sur les préjugés qui s'opposaient à ce que les philosophes exposassent publiquement les causes des éclipses. Il blâme la longueur du délai ordonné par Nicias, qui, même d'après les rites religieux, aurait dû n'être que de trois jours. C'est peut-être la connaissance de cet usage qui a induit Diodore en erreur, et lui fait dire τὰς εἰθισμένας τρεῖς ἡμέρας. M. Letronne (*Journal des Savants*, juillet 1838), dans un article *sur les opinions populaires et scientifiques des anciens sur les éclipses*, n'a pas manqué de citer ce funeste exemple des préjugés à l'occasion de cette éclipse du 27 août 413. (Voir la chronologie des éclipses dans l'Art de vérifier les dates.) —Polybe (l. IX, 5, 19) blâme avec raison cette faute de Nicias; mais il n'en rapporte pas exactement les circonstances, car il attribue à l'éclipse le retard d'un jour dans la retraite des Athéniens après leur dernière défaite, ce qui eut lieu par un stratagème d'Hermocrate. Mais ici les généraux athéniens n'étaient pas encore unanimes sur l'urgence de lever le siége, et peut-être Nicias ne cherchait-il qu'un prétexte pour retenir l'armée.

ment commencé ainsi, devint l'occasion d'une affaire générale, dans laquelle la flotte athénienne eut le dessous, et Eurymédon périt dans la baie de Dascon, avec la division qu'il commandait. Sûrs désormais de leur supériorité, les Syracusains fermèrent l'entrée du port pour y anéantir entièrement la flotte d'Athènes. Elle se montait encore à cent dix vaisseaux, que Nicias fit réparer et armer pour s'ouvrir de force un passage. Le combat fut sanglant et opiniâtre, tel qu'il devait être dans un espace si resserré, et surtout dans une circonstance si décisive. Les Athéniens, malgré leurs efforts, ne parvinrent pas à forcer la ligne ennemie, et furent rejetés, avec des pertes énormes, sur le rivage où ils avaient dressé leur camp, et où le reste des troupes qu'ils n'avaient pu embarquer attendait, dans la plus vive anxiété, l'issue du combat. Les généraux Nicias et Démosthène, voyant qu'il restait encore aux Athéniens une soixantaine de vaisseaux, tandis que les Syracusains n'en avaient que cinquante en état de tenir la mer, voulaient faire une dernière tentative, le lendemain au point du jour; mais ils ne purent décider les marins à se rembarquer. Force fut donc de se résoudre à se retirer, par terre, vers quelqu'une des villes alliées siciliennes. Hermocrate, instruit par ses émissaires de cette résolution, et pensant qu'on ne pourrait faire sortir à leur poursuite les troupes syracusaines, qui, dans l'ivresse de leur victoire navale, célébraient ce jour-là une fête d'Hercule, fit donner à Nicias de faux avis que des embuscades avaient été dressées sur la route[1]. Trompés par ce stratagème, les généraux athéniens, au lieu de partir la nuit

[1] Ce stratagème d'Hermocrate est rapporté par Thucydide, VII, 73. — Diodore, XIII, 18. — Plutarque, *Nicias*, § 36. — Polyen, *Stratag.* I, 43, 2. — Frontin, II, 9.

même qui suivit leur défaite, attendirent deux jours pour organiser la retraite, et par là tombèrent dans le danger qu'ils avaient voulu éviter; car les généraux de Syracuse avaient mis le temps à profit. Gylippe et les alliés étaient sortis, et s'étaient emparés de tous les passages. Thucydide a tracé avec les couleurs les plus vives le tableau du départ de cette armée, naguère si puissante, et qui montait encore à quarante mille hommes, mais dans un état de dénûment et de désespoir qui ne présageait que trop son prochain anéantissement. Gylippe, avec une tactique cruelle, faisait harceler, à coups de dards et de flèches, dans les défilés où ils étaient engagés, ces hommes épuisés de fatigue et de faim, qui tombaient sans pouvoir se défendre. Le corps d'armée de Démosthène, qui formait l'arrière garde, fut enveloppé, et, après avoir résisté tout un jour, mit bas les armes, au nombre de six mille hommes. Nicias, atteint le lendemain, et informé de la soumission d'une partie de l'armée, fut obligé de céder à son tour, après une lutte désespérée sur les bords du fleuve Asinarus[1]. D'abord, il avait demandé à traiter en s'engageant, au nom d'Athènes, si l'on voulait laisser partir ses troupes, à payer les frais de la guerre et à donner en otage un homme par talent. Mais les vainqueurs n'admirent aucune condition, et Nicias se rendit à discré-

[1] Pausanias (*Achaïe*, ch. XVI) nous a conservé le nom de Callistrate, fils d'Empédus, qui commandait en cette circonstance la cavalerie athénienne, et parvint à se faire jour jusqu'à Catane. Après y avoir mis son monde en sûreté, il revint seul à Syracuse se jeter sur ceux qui pillaient le camp des Athéniens, et périt glorieusement après avoir tué plusieurs ennemis. Thucydide (liv. VII, 83) parle, en effet, de trois cents hommes qui s'ouvrirent un passage la nuit qui précéda la reddition de Nicias. Voyez aussi le discours de Lysias pour Polystrate. Le fils de ce Polystrate, chevalier athénien, après la retraite à Catane, fit sur les ennemis un butin dont la dîme s'élevait à trente mines.

tion au général lacédémonien, en demandant seulement qu'il arrêtât le carnage et que les prisonniers fussent traités humainement. Mais les Syracusains ternirent l'honneur de la victoire par la manière dont ils en usèrent. Une assemblée générale des Syracusains et de leurs alliés ayant été convoquée, un décret fut rendu, d'après lequel une fête annuelle était instituée le 26 du mois carnéen, en mémoire du jour où les Athéniens avaient été vaincus sur le fleuve Asinarus; les domestiques des Athéniens et leurs alliés devaient être vendus comme esclaves; pour eux, ils seraient enfermés dans les carrières, et leurs deux généraux mis à mort[1]. Gylippe, auquel ils s'étaient rendus, les réclama vainement, dit-on, en protestant contre ce décret : ils périrent. Démosthène avait encouru, par sa conduite à Pylos, la haine des Lacédémoniens; mais, quant à Nicias, la modération dont il avait fait preuve en toute circonstance le rendait digne d'un meilleur sort. Selon Thucydide, ceux des Syracusains qui avaient eu des rapports secrets avec lui pendant le siége, poussèrent à

[1] Plutarque (*Nicias*, § 39) dit que ce fut un démagogue nommé Euryclès qui proposa le décret adopté par les Syracusains, et dont il nous fait connaître les dispositions principales. Diodore l'attribue à Dioclès, le même, sans doute, qui donna, peu de temps après, des lois à Syracuse. Ces deux historiens s'accordent à dire qu'Hermocrate essaya d'inspirer aux Syracusains plus de modération. Diodore met aussi dans la bouche d'un personnage nommé Nicolas, qui avait, dit-il, perdu deux fils dans cette guerre, un long discours en faveur des généraux athéniens. Ce morceau, qui s'écarte du plan de concision que Diodore s'était tracé, est empreint du ton déclamatoire des écoles de rhéteurs. Il est suivi d'une réfutation de Gylippe, qui n'est rien moins que laconique, et pèche contre l'histoire; car, selon Thucydide et Plutarque, Gylippe réclama les généraux athéniens, qu'il désirait amener dans le Péloponnèse. Selon Timée, les généraux athéniens n'auraient pas été exécutés, comme le prétendait Philistus; mais Hermocrate les ayant fait prévenir, dans leur prison, des résolutions de l'assemblée, ils se donnèrent eux-mêmes la mort.

sa mort, de crainte qu'il ne révélât leur forfaiture; exemple trop souvent répété des crimes inspirés par la peur. Les Athéniens et les Sicéliotes, entassés, au nombre de plus de sept mille, dans les carrières, où ils étaient exposés à l'ardeur du soleil et à la rigueur des nuits[1], réduits à un cotyle d'eau et deux cotyles de blé[2] par jour, languirent pendant plus de huit mois à côté des cadavres de ceux qui succombaient tous les jours à leurs blessures, aux privations, et à l'infection de cette affreuse prison. Ceux qui avaient été confondus parmi les valets et vendus, après qu'on leur eut imprimé sur le front, avec un fer chaud, la marque d'un cheval, symbole de Syracuse, furent moins à plaindre : la culture de leur esprit, appréciée par leurs maîtres, adoucit leur esclavage, ou même leur obtint la liberté[3].

Le triomphe des Syracusains contre l'invasion étrangère est une de ces époques mémorables dans l'histoire d'un peuple, qui marque ordinairement pour lui une ère nouvelle de grandeur et de prospérité. Le nom de Syracuse, qui venait de triompher d'une manière si terrible de la plus glorieuse république, grandit dans l'opinion des Grecs. A peine délivrés des attaques des Athéniens, les Syracusains et les Sélinontins prirent à leur tour l'offensive, et envoyèrent trente vaisseaux, sous les ordres d'Hermocrate et

[1] Les carrières de Syracuse sont à ciel découvert.

[2] Diodore (XIII, 19) a remplacé les *deux cotyles* de Thucydide par *deux chœnix*, ce qui n'est pas du tout synonyme; car le chœnix contenait quatre cotyles, et était la ration ordinaire d'un homme. (Voy. Hesychius, Athénée, l. III; et l'Économie politique des Athéniens, ch. XV). Ainsi, les Syracusains ne donnaient à leurs prisonniers que la demi-ration.

[3] L'incertitude où l'on resta longtemps à Athènes sur le sort de tous ceux qui avaient fait partie de cette expédition, fit passer en proverbe ce mot : Ἢ τέθνηκεν, ἢ διδάσκει γράμματα. (Voyez Zénob. IV, 17.)

d'autres officiers distingués, se joindre, contre Athènes, à la flotte de leurs alliés, et ils se signalèrent en plusieurs rencontres[1]. En même temps, Syracuse se décorait de nouveaux édifices, fruit de la vente des prisonniers et du butin[2], et, ce qui est plus important dans son histoire, elle se donnait une constitution qui servit de modèle à la plupart des démocraties siciliennes. Cependant, il ne faut pas nous laisser trop éblouir par cet éclat; car, dans peu d'années, cette république si fière va se soumettre à un despote. Elle ne pourra pas défendre les villes de la Sicile contre une invasion de barbares. Dominée par un tyran méprisable et des mercenaires, elle ne sera délivrée que par un secours étranger. Comment les forces de Syracuse étaient-elles si promptement tombées? Ne serait-ce pas que ces forces n'ont jamais été bien réelles? Nous avons vu qu'au moment où les Athéniens portèrent la guerre en Sicile, Syracuse était regardée comme une ville aussi considérable qu'Athènes. Cependant, cette dernière, que l'on s'attendait, au dire de Thucydide, à voir succomber, dès la première année, aux attaques de Lacédémone, soutint pendant plus de vingt ans une lutte incessante contre une partie de la Grèce coalisée, tandis que Syracuse, dès la première année du siége, fut à deux doigts de sa perte. Une partie des citoyens entra en pourparlers secrets avec les généraux athéniens, et la majorité de la population était toute prête à traiter avec eux, quand il leur arriva de Lacédémone *un bâton et un manteau*, comme il disaient, en se moquant, après la victoire;

[1] Thuc. VIII, 26. — Xénophon, *Hellen*. I, 1.

[2] Les Syracusains construisirent aussi, à cette occasion, un trésor à Delphes. Pausan. *Phoc*. chap. 11. *Ποτιδαιατῶν δὲ τῶν ἐν Θράκῃ καὶ Συρακουσίων, τῶν μέν ἐστιν ὁ θησαυρὸς ἀπὸ τοῦ ἀττικοῦ τοῦ μεγάλου πταίσματος.*

mais sans ce bâton et ce manteau du général lacédémonien, sous lequel vinrent aussitôt se ranger avec confiance et docilité les auxiliaires sicéliotes et italiens, et qui sut imposer quelque discipline aux troupes urbaines, toujours prêtes à révoquer leurs généraux, il est probable que Syracuse eût reconnu la suprématie d'Athènes et joint ses vaisseaux à ceux de Corcyre et des autres Doriens qui lui obéissaient déjà. A l'exception d'Hermocrate, qui se montra homme supérieur, et qu'elle bannit peu de temps après la victoire, qui voyons-nous figurer dans cette guerre? Toujours Gylippe et un amiral corinthien. C'est par des Thébains que les Athéniens conduits par Démosthène sont arrêtés dans leur impétueuse ttaque contre les Épipoles; et, malgré tous ces secours, lesa finances de Syracuse sont tellement épuisées dès la seconde année du siége, que Nicias reprend confiance, dans la conviction que si les Athéniens peuvent seulement se maintenir quelques mois encore devant Syracuse, cette ville ne pourra plus se soutenir ni payer ses troupes mercenaires. C'est qu'il y a toujours, entre un peuple autochthone et une colonie, la même différence qu'entre un arbre venu spontanément, dont les rejetons vigoureux remplacent aussitôt la tige abattue, et l'arbre exotique, qui peut se couvrir de fleurs et de fruits sans étendre dans un sol nouveau de profondes et solides racines. La puissante Carthage en offre un exemple plus frappant encore que Syracuse. Elle étendait au loin ses bras menaçants, mais Agathocle, en la serrant de près, la fit chanceler, et Scipion la renversa. Les colonies grecques de la Sicile ont jeté le plus vif éclat par la prospérité commerciale, par la culture des lettres et des arts, qui en découlèrent, et même par une grande puissance militaire. Mais il nous semble que le moment où cette puissance fut

le mieux constituée est celui du règne de Gélon. Ce prince, après sa victoire sur les Carthaginois, sut, en habile politique, se contenter de régner à Syracuse, et de conserver le commandement sur les autres villes grecques ou sicules, établissant ainsi une sorte de lien fédératif qui a toujours donné tant de force aux états grecs qui ont su momentanément l'établir. Mais, après la chute de sa dynastie, les républiques de Syracuse et d'Agrigente voulurent soumettre les Sicules; elles leur firent la guerre, prirent et rasèrent jusqu'à leur antique métropole Trinacrie, et alors elles crurent avoir effacé cette nation. Mais, l'eussent-elles détruite, elles n'auraient pas pu remplacer cette population des montagnes, qui vit de peu et qu'il est si difficile à des étrangers d'expulser. Aussi les Grecs n'avaient pas détruit les Sicules. Les Syracusains purent s'en apercevoir, car ce furent ces Sicules qui fournirent aux Athéniens les secours les plus efficaces; et quand les Sélinontins voulurent envoyer des renforts à Syracuse, ils apprirent à leurs dépens qu'on ne traversait pas malgré eux le territoire des Sicules [1]. Les villes grecques restaient donc semées en Sicile comme des îles, avec une population très-considérable dans leurs enceintes, population qui faisait leur orgueil en temps de paix, mais qui devenait en cas d'invasion un embarras plus qu'une sécurité; car aucune de ces villes ne pouvait soutenir un long blocus, comme nous le verrons à l'occasion des siéges d'Himéra, de Sélinonte et d'Agrigente par les Carthaginois, et comme nous venons déjà de le voir dans le siége de Syracuse par les Athéniens, où l'on regardait en effet Syracuse comme

[1] Un peu plus tard, en 409, les Sicules et les Sicaniens fournirent vingt mille auxiliaires aux Carthaginois, ce qui suppose une population très-considérable.

perdue, si les assiégeants avaient pu compléter le mur de circonvallation. A ces causes de faiblesse, résultat de la disproportion entre la population de Syracuse et celle du reste de son territoire, il faut joindre les défauts de sa constitution. Nous avons signalé les troubles civils qui suivirent l'expulsion de Thrasybule et l'établissement du pétalisme. Pendant le siége, l'inconstance populaire se montra dans les changements fréquents des généraux. Après la victoire le peuple suivit les conseils passionnés des démagogues, de préférence à ceux des hommes sages, tels que Gylippe et Hermocrate. Le besoin d'une réforme des lois se faisait sentir. Les Syracusains confièrent ce soin à une commission composée d'hommes qui jouissaient de leur confiance, et parmi lesquels Dioclès était le plus célèbre, en sorte que la législation à laquelle il concourut porta dans la suite son nom. Elle servit de modèle à la plupart des villes doriennes de Sicile, et se maintint jusqu'à la conquête romaine[1]. Dans cette constitution, plus démocratique encore que la précédente, la plupart des fonctions, au lieu d'être électives, furent données au sort, moyen auquel on eut recours plus d'une fois dans les républiques anciennes, pour couper court aux intrigues des ambitieux[2], au risque de tomber entre des mains incapables.

Au combat naval de Cyzique, gagné vers ce temps par les Athéniens[3], les Syracusains, pour ne pas laisser tomber leurs

[1] Nous reviendrons avec plus de détails sur cette constitution dans le chapitre sur la législation.

[2] Aristot. *Polit.* l. VI (4), 12.

[3] Diod. XIII, 40. — Xénophon, *Hellen.* I, 1. — Nous perdons ici notre meilleur guide. Thucydide s'arrête à la 21e année de la guerre du Péloponnèse, 411 avant J. C. Xénophon, dans ses Helléniques, reprend le récit à ce point, et nous donne quelques détails sur le rôle des troupes syracusaines auxiliaires des Lacédémoniens; mais il s'occupe fort

vaisseaux aux mains des Athéniens, furent obligés de les brûler. Mais Pharnabaze leur fournit le moyen d'en construire de nouveaux à Antandros, et plusieurs villes auxquelles ils avaient rendu des services leur offrirent le droit de cité. Cependant, les amiraux furent destitués et même bannis. Dioclès ayant saisi avec empressement la première occasion de retirer le commandement des mains d'Hermocrate, qui avait toujours été l'un des chefs de l'aristocratie et que la confiance des troupes rendait redoutable, Hermocrate remit sans résistance le commandement à Myscon, à Démarque et à Potamis, et se rendit à Lacédémone et de là près de Pharnabaze. Il reçut de ce satrape des sommes considérables, au moyen desquelles nous le verrons bientôt reparaître sur la scène politique en Sicile. Nous ne suivrons pas plus longtemps les troupes siciliennes dans les diverses opérations où elles se trouvèrent engagées. Il suffit de dire qu'elles se firent remarquer par leur courageuse conduite. Mais leur patrie les rappela dans son sein, car elle était engagée dans une lutte plus formidable que celle dont elle venait de sortir, puisque cette fois c'était contre des barbares que les Grecs avaient à défendre leur indépendance.

§ XXXV. GUERRE DES CARTHAGINOIS. (410 AVANT J. C.)

Les Égestains, qui avaient attiré les Athéniens en Sicile, craignant, après la défaite de ceux-ci de voir les Syracusains se joindre contre eux aux Sélinontins, s'empressèrent de renoncer au territoire qui avait fait l'objet de la contes-

peu de ce qui se passait, à la même époque, en Sicile. Théopompe, Philistus, Éphore et Timée ne nous étant pas parvenus, Diodore est à peu près notre unique source pour la période où nous entrons.

tation. Mais les Sélinontins, non contents de s'en emparer, ravagèrent encore les terres adjacentes qui appartenaient aux Égestains. Ceux-ci implorèrent le secours de Carthage, à laquelle ils offrirent leur ville. A la réception de cette ambassade, le sénat de Carthage fut dans une grande perplexité; car il lui en coûtait de manquer une occasion si favorable, et, d'un autre côté, il redoutait la puissance de Syracuse, qui venait de triompher des Athéniens. Enfin, les Carthaginois se décidèrent à promettre leur protection aux Égestains, et à soutenir, s'il le fallait une guerre pour eux. Ils nommèrent général Annibal, alors revêtu de la royauté. C'était le petit-fils de cet Hamilcar qui avait combattu contre Gélon et perdu la vie à Himéra. Son père, Gescon, banni à la suite de cette défaite, avait passé sa vie à Sélinonte. Annibal, qui détestait les Grecs, désirait à la fois réparer l'honneur de sa famille et se rendre utile à son pays. Mais, pour assurer son succès par une conduite politique, il commença par envoyer à Syracuse, de concert avec les Égestains, des députés chargés de dénoncer l'usurpation des Sélinontins et de prier les Syracusains d'être les arbitres de cette contestation. Par cette démarche, il se donnait une apparence de justice, et en même temps, comme il prévoyait que les Sélinontins ne se soumettraient pas à un jugement, il espérait les priver ainsi de l'appui de Syracuse. En effet, les députés de Sélinonte, après de grandes récriminations contre ceux d'Égeste, refusèrent d'obtempérer à un arbitrage, et Syracuse résolut d'observer la neutralité, et de conserver son alliance avec Sélinonte, tout en restant en paix avec Carthage. Cette ville envoya aux Égestains cinq mille Libyens et huit cents Campaniens, qui avaient été au service des Athéniens dans la guerre contre Syracuse et auxquels

ils donnèrent des chevaux et une forte paye. Les Sélinontins, fiers de leur richesse et de leur population, dédaignaient leurs adversaires au point de ravager leur territoire sans aucune précaution. Les généraux des Égestains fondirent sur eux à l'improviste, avec les Carthaginois et les Campaniens, leur tuèrent un millier d'hommes, et enlevèrent tout le butin. Après cette affaire, les Sélinontins envoyèrent aussitôt des ambassadeurs à Syracuse, et les Égestains à Carthage, pour obtenir de part et d'autre des secours. Les uns et les autres les promirent, et la guerre punique fut ainsi engagée. Les Carthaginois, prévoyant quelle en serait la gravité, donnèrent plein pouvoir à Annibal pour les préparatifs. Il consacra cet été et l'hiver suivant à lever des troupes en Espagne, enrôla un grand nombre de citoyens de Carthage, et parcourut la Libye pour choisir dans chaque ville les meilleurs soldats et équiper les vaisseaux qui devaient, à l'ouverture du printemps, transporter ces forces en Sicile.

§ XXXVI. DESTRUCTION DE SÉLINONTE.

La 4e année de la XCIIe olympiade (409 av. J. C), la flotte carthaginoise, forte de soixante vaisseaux longs et d'environ quinze cents bâtiments de transport chargés d'armes et de machines de guerre, vint aborder au cap Lilybée, qui fait face à l'Afrique. Quelques cavaliers sélinontins coururent annoncer cette nouvelle à leurs concitoyens, qui envoyèrent aussitôt à Syracuse pour solliciter des secours.

L'armée d'Annibal montait, selon Éphore [1], à deux cent mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Mais on reconnaît dans ces nombres son exagération habituelle. Timée [2]

[1] Éphore, frag. 123, éd. Didot. — [2] Timée, frag. 108.

ne la fait monter qu'à un peu plus de cent mille hommes, et en cela il s'accorde avec Xénophon[1], dont les paroles ont, non-seulement l'autorité d'un contemporain, mais celle d'un homme de jugement. Le général carthaginois, après avoir tiré ses vaisseaux à terre dans le golfe de Motya, à l'opposé de Syracuse, pour montrer à cette ville qu'il ne pensait pas à l'attaquer avec sa flotte, marcha d'abord vers le puits nommé Lilybée, où dans la suite s'éleva la ville de ce nom; et, réuni aux Égestains, il prit d'assaut Emporium, situé sur le fleuve Mazara, et vint mettre le siége devant Sélinonte. Il dressa six tours énormes en face des murs de cette ville et les fit battre par des béliers de fer, tandis que les archers et les frondeurs écartaient les défenseurs des remparts. Les Sélinontins, qui, dans la guerre contre Gélon, avaient seuls, entre les Grecs siciliens, pris parti pour les Carthaginois, étaient loin de s'attendre à cette attaque de la part de leurs anciens alliés, et ils n'avaient aucune habitude des siéges. Cependant, ils résistaient de tous leurs moyens dans l'espoir d'un prompt secours. Les femmes, les vieillards encourageaient les combattants. Mais les remparts, depuis longtemps négligés, cédèrent sous les coups des machines. Les Campaniens pénétrèrent par la brèche dans l'intérieur. Un combat désespéré s'engagea dans les rues étroites de la ville. Les assaillants, accablés sous une grêle de pierres et de tuiles, furent contraints de se retirer. Les Sélinontins profitèrent de la nuit pour envoyer des cavaliers déterminés presser les secours des villes grecques. Les contingents d'Agrigente et de Géla étaient prêts, mais ils attendaient les Syracusains. Ceux-ci, engagés dans une guerre contre les Chalcidiens, s'étaient empressés de conclure un armistice; mais, dans la confiance

[1] Xénophon, *Hellen.* I, 27.

que Sélinonte pouvait soutenir un siége, et ne serait pas enlevée d'assaut, ils prenaient le temps de réunir les troupes des campagnes et de rassembler un matériel considérable. Cependant, le siége de Sélinonte durait depuis neuf jours, avec des efforts inouïs des deux côtés, lorsqu'à la vue des soldats ibères, qui s'étaient emparés d'une partie du mur, les femmes poussèrent des cris qui jetèrent l'alarme parmi les défenseurs, et leur firent abandonner le rempart. Le combat se prolongea quelques temps dans la ville. Les guerriers sélinontins s'étaient ralliés dans l'Agora, mais ils furent accablés par le nombre et massacrés jusqu'au dernier. Ni l'âge ni le sexe n'obtenaient grâce des barbares. On les voyait avec des têtes au bout de leurs piques, ou portant comme trophée les mains de ceux qu'ils avaient égorgés [1]. Des femmes et des enfants, réfugiés dans les temples, furent seuls épargnés, non par compassion, mais parce que les Carthaginois craignaient que, s'ils étaient poussés au désespoir, ils

[1] Le tableau, tracé par Diodore (XIII, 57) des scènes d'horreur dont le sac de Sélinonte offrit le spectacle, des femmes, des enfants massacrés, des maisons pillées, incendiées, pourrait être regardé comme un lieu commun applicable à toute ville prise d'assaut. Mais ce qu'il ajoute sur les usages de ces barhares porte un caractère de vérité locale : *Ἠκρωτηρίαζον δὲ καὶ τοὺς νεκροὺς κατὰ τὸ πάτριον ἔθος, καὶ τινες μὲν χεῖρας ἀθρόας περιέφερον τοῖς σώμασι, τινὲς δὲ κεφαλὰς ἐπὶ τῶν γαισῶν καὶ τῶν σαυνίων ἀναπείροντες ἔφερον.* L'usage de ces cruels trophées est bien ancien et bien enraciné en Afrique, car on en voit des exemples dans des tableaux sculptés sur des monuments égyptiens, et cela se pratique encore en Algérie. Les Grecs, il faut leur rendre cette justice, restèrent étrangers à ces coutumes sauvages, et ils étaient en droit d'établir une ligne de démarcation profonde entre eux et les barbares. Cependant, les rapports trop fréquents entre les Carthaginois et les Sicéliotes nous paraissent avoir eu sur le moral de ces derniers une influence fâcheuse à laquelle on peut attribuer quelques act[illegible]e cruauté dont les Syracusains se souillèrent, notamment sous le règne de Denys.

ne missent le feu aux temples dont ils convoitaient les richesses. Le nombre des Sélinontins qui restèrent sur place, dans cette fatale journée, est porté par Diodore à seize mille, auxquels il faut joindre cinq mille captifs que les Grecs, alliés des Carthaginois, virent avec douleur livrés à toute la brutalité des barbares. Deux mille six cents Sélinontins réussirent à se réfugier à Agrigente, où l'on s'empressa de les recueillir. En même temps, arrivaient dans cette ville trois mille hommes d'élite, que les Syracusains avaient envoyés en avant. En apprenant la chute de Sélinonte, ils députèrent vers Annibal pour obtenir le rachat des prisonniers et le prier d'épargner les temples : mais le vainqueur répondit que ceux qui n'avaient pas su défendre leur liberté devaient se résigner à la servitude, et que les dieux avaient quitté Sélinonte mécontents de ses habitants. Cependant Empédion, qui avait toujours été favorable aux Carthaginois et avait détourné ses concitoyens de cette guerre, obtint la liberté de ses parents qui étaient parmi les prisonniers, et rentra en possession de ses biens. Les Carthaginois permirent ensuite aux autres réfugiés de venir habiter leur ville démantelée, en payant un tribut à Carthage[1]. Sélinonte subsista deux cent quarante-deux ans, dit Diodore, ce qui reporte sa fondation à l'an 651, comme

[1] On se rappelle que les Sélinontins avaient perdu mille guerriers dans le commencement de cette guerre contre les Égestains; ils avaient aussi, à cette époque, des troupes en Asie, dans le corps auxiliaire fourni aux Lacédémoniens. Si l'on ajoute aussi ce qui dut périr dans les neuf jours de combats continuels qui précédèrent la prise de la ville, les seize mille victimes dont les corps restèrent sur la place, les cinq mille prisonniers et les deux mille six cents fugitifs, on trouve que la population de Sélinonte, avant son désastre, devait être de vingt-cinq à trente mille âmes.

nous l'avons dit plus haut. Nous parlerons, dans le chapitre sur les arts, des ruines imposantes qui attestent encore sa splendeur à l'époque de cette catastrophe.

§ XXXVII. SIÉGE D'HIMÉRA.

Après la prise de Sélinonte, Annibal marcha contre Himéra, principal objet de sa haine. Il établit un camp de quarante mille hommes sur les hauteurs, à quelque distance de la ville; et avec le reste de ses troupes, auxquelles s'étaient joints vingt mille Sicaniens et Sicules [1], il vint camper devant la place, dont il battit les murs en brèche par ses machines et par des mines. Alors seulement les Syracusains et quelques autres alliés, au nombre en tout de quatre mille, arrivèrent d'Agrigente sous la conduite de Dioclès de Syracuse. Les Himéréens ne voulurent pas attendre derrière leurs murailles un sort pareil à celui des Sélinontins. Dès qu'ils eurent reçu ce renfort, ils sortirent au nombre de dix mille contre les Carthaginois, qui, surpris de cette attaque inattendue, ne purent soutenir le choc impétueux des Grecs. Ceux-ci les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre : vingt mille selon Éphore, six mille selon les calculs plus modérés de Timée [2]. Cependant Annibal, voyant la déroute des siens, vint à leur secours à la tête des troupes de la réserve, et, trouvant les Grecs en désordre par la poursuite, il reprit aisément l'avantage. La plupart des Himéréens et de leurs alliés s'enfuirent vers la

[1] *Δισμυρίων*. Nous donnons les nombres indiqués par Diodore (l. XIII, 59), puisque nous n'avons pas d'autres témoignages pour contrôler le sien. Toutefois, nous sommes portés à croire que ce chiffre est exagéré.

[2] Timée, fragm. 109, éd. Didot: *Πλείους ἀνεῖλον τῶν ἑξακισχιλίων, ὥς Τίμαιός φησι*. Burigny, *Hist. génér. de Sicilè*, dit, par erreur, seize mille.

ville; trois mille résistèrent intrépidement, et se firent tous tuer sur place. Sur ces entrefaites, arrivèrent dans le port d'Himéra les vingt-cinq galères que les Sicéliotes avaient envoyées au secours des Lacédémoniens; mais le bruit s'étant répandu[1] dans la ville, que les Syracusains en masse et leurs alliés marchaient au secours d'Himéra, et qu'Annibal avait embarqué la plus grande partie de ses troupes sur ses galères en rade à Motya, pour attaquer Syracuse, Dioclès craignit que sa patrie, privée de défenseurs, ne tombât au pouvoir des ennemis, et il engagea les amiraux à faire voile aussitôt pour prévenir un tel malheur. Comme on avait perdu dans le combat de la veille l'élite des troupes, on résolut d'abandonner Himéra, et d'embarquer sur des vaisseaux la moitié de la population, tandis que l'autre continuerait à défendre les murs. Les Himéréens, dans leur détresse, furent forcés de souscrire à ce projet. Pendant la nuit, une partie des femmes et des enfants furent embarqués confusément sur des navires, qui les portèrent à Messine. Dioclès, rassemblant ce qui restait de ses soldats, et sans relever ses morts, reprit la route de Syracuse. Beaucoup d'Himéréens, qui n'avaient pu trouver place sur les vaisseaux, s'élancèrent sur ses pas avec leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui étaient demeurés chargés de la garde de la ville passèrent la nuit en armes sur les remparts, et soutinrent, tout le jour suivant, les attaques des Carthaginois. Le lendemain, on apercevait déjà en mer les vaisseaux qui revenaient chercher le reste de la population, lorsqu'une partie de la

[1] Diodore, XIII, 61. Burigny n'a pas bien compris ce passage de Diodore; il suppose qu'Annibal donna effectivement l'ordre de faire voile vers Syracuse, tandis qu'il paraît que c'était un faux bruit répandu dans Himéra. Durant cette première campagne, les Carthaginois ne firent aucune démonstration contre Syracuse.

muraille, cédant aux efforts des machines de guerre, ouvrit une brèche où les Ibères se précipitèrent. Tout ce qu'ils rencontrèrent fut tué. Mais, Annibal ayant ordonné de faire des prisonniers, le massacre fit place au pillage des maisons. Ce général fit arracher les suppliants qui s'étaient réfugiés dans les temples, et, après avoir enlevé les richesses de ces sanctuaires, il les livra aux flammes, et fit détruire de fond en comble Himéra, après deux cent quarante ans d'existence. Quant aux prisonniers, il répartit entre ses soldats les femmes et les enfants, et fit conduire les hommes, au nombre de trois mille, sur le lieu ou Gélon avait donné la mort à son grand-père Hamilcar; il les fit mutiler et immoler à ses mânes. Après ce sanglant exploit, il congédia ses alliés de Sicile, entre autres les Campaniens, qui se plaignirent de n'avoir pas été récompensés selon leurs services; et, laissant quelque garnison dans les villes de sa dépendance, il ramena son armée, chargée de riches dépouilles, en Afrique, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, pour avoir accompli en peu de temps de plus grandes choses qu'aucun des généraux ses prédécesseurs.

§ XXXVIII. RETOUR D'HERMOCRATE EN SICILE.

Dans le courant de cette même année 409, l'homme d'état le plus distingué selon Polybe que la Sicile eût produit depuis Gélon [1], Hermocrate, fils d'Hermon, qui avait joué un rôle si important pendant la guerre des Athéniens, et qui, chargé depuis du commandement de la flotte, avait été banni par les intrigues des démagogues, revint à Messine, porteur de sommes considérables qu'il devait à la générosité

[1] Polybe, l. XII, extr. 22.

de Pharnabaze. Il les employa à faire construire cinq galères et à enrôler cinq mille soldats, auxquels se joignirent mille réfugiés d'Himéra. A leur tête, il espérait rentrer dans Syracuse, où ses amis le rappelaient; mais, ayant échoué dans cette tentative, il se rendit par l'intérieur des terres à Sélinonte, en fortifia une partie[1] et y rappela ceux des Sélinontins échappés à leur désastre et un grand nombre d'habitants nouveaux. De là, à la tête de six mille hommes d'élite, il vint ravager les environs de Motya et força les habitants à se renfermer dans leur ville. Envahissant ensuite le territoire de Panorme, il y fit un butin immense, tua cinq cents hommes sortis contre lui, et les rejeta derrière leurs murailles.

Il dévasta de la sorte tout le pays soumis aux Carthaginois, ce qui lui fit un grande réputation parmi les Grecs de la Sicile, et inspira aux Syracusains des regrets d'avoir injustement banni un citoyen aussi distingué. Il était continuellement question de lui dans leurs assemblées, et le peuple, en dépit de ses adversaires, témoignait hautement le désir de le voir rentrer. Voulant mettre à profit ces dispositions favorables, Hermocrate se rendit d'abord avec ses troupes sur les ruines d'Himéra, campa dans les faubourgs, et, s'étant fait indiquer le lieu où les Syracusains étaient tombés dans le combat, il recueillit leurs ossements, les plaça sur des chars pompeusement décorés, et prit ainsi la route de Syracuse. Pour lui, il s'arrêta sur les frontières, respectant la loi qui lui en interdisait l'entrée; mais il fit conduire les chars funèbres à Syracuse par quelques-uns de ses amis. Il comptait, par cet acte religieux, se concilier la

[1] Diod. l. XIII, 63: Τῆς πόλεως μέρος ἐτείχισε. C'est probablement cette partie de l'ancienne ville qui continua d'être habitée depuis.

faveur du peuple et l'indisposer contre Dioclès, qui s'opposait à son retour et avait été cause de l'abandon des guerriers morts. En effet, cette démarche excita dans la ville de grandes dissensions. Dioclès s'opposait aux obsèques, mais le plus grand nombre les demandèrent. Enfin les Syracusains décidèrent d'honorer les dépouilles mortelles de leurs guerriers par des funérailles publiques, et bannirent Dioclès [1]. Toutefois, ils ne rappelèrent pas Hermocrate, redoutant son ambition, et craignant que, s'il était porté au pouvoir, il ne s'érigeât bientôt en tyran. Celui-ci, voyant que l'instant n'était pas favorable, se retira à Sélinonte; mais, quelque temps après, appelé secrètement par ses partisans, il revint de nuit à la tête de trois mille hommes. Il fit même tant de diligence qu'il fut obligé de laisser en arrière une partie de ses troupes, et pénétra, avec un petit nombre d'affidés par la porte d'Achradine, qu'occupaient d'avance ses amis. Les Syracusains, informés de ce qui se passait, accoururent en armes sur la place publique, et tuèrent Hermocrate et la plupart de ses partisans. Ceux qui avaient échappé au combat furent mis en jugement et bannis. Plusieurs des blessés furent par leurs parents enlevés comme morts, et dérobés ainsi à la colère du peuple. De ce nombre était Denys, qui devint, bientôt après, tyran de Syracuse.

[1] Diodore ne parle plus de Dioclès. Il ne dit pas qu'il ait été rappelé. Cependant, sa mort dans l'exil serait difficile à concilier avec les honneurs héroïques qui furent, selon le même historien, rendus à Dioclès, auteur de la législation de Syracuse. Dioclès le démagogue et Dioclès le législateur ne seraient-ils pas deux personnages différents, quoique Diodore ne les distingue pas?

§ XXXIX. SUITE DE LA GUERRE DES CARTHAGINOIS EN SICILE.

A la suite de la prise de Sélinonte et d'Himéra, les Syracusains avaient envoyé une ambassade en Afrique pour se plaindre et engager les Carthaginois à cesser les hostilités. Ceux-ci, enflés d'un premier succès, et ne méditant rien moins que la soumission de toute la Sicile, firent une réponse évasive, et continuèrent à rassembler des forces considérables. Mais, avant de transporter en Sicile une nouvelle armée, ils y fondèrent une ville près des bains chauds voisins d'Himéra, d'où elle prit le nom de Therma[1]. Ils y établirent des citoyens carthaginois et tous ceux des Libyens, qui voulurent s'y fixer.

L'an 3 de la XCIII^e olympiade (av. J. C. 406), les Carthaginois appelèrent de nouveau au commandement de l'armée expéditionnaire de Sicile le vainqueur de Sélinonte et d'Himéra, et, comme il prétextait son âge avancé pour s'en excuser, ils lui adjoignirent Imilcon, fils d'Hannon, de la même famille[2]. Les deux généraux envoyèrent des offi-

[1] Étienne de Byz. Θερμὰ, χωρίον Σικελίας· Φίλιστος τρίτῳ. Ces bains chauds avaient été, selon la fable, offerts à Hercule par les nymphes.

On a des médailles grecques de Therma qui portent une tête d'Hercule coiffée de la peau de lion. Rev. déesse debout, tenant une corne d'abondance. Lég. ΘΕΡΜΑ ΙΜΕΡΑΙΑ. Ou bien, au revers, trois femmes debout, drapées; lég. ΘΕΡΜΙΤΑΝ. Quelques-unes offrent cette légende jointe à la tête d'Aréthuse, d'après le type des monnaies de Syracuse. Au revers, un quadrige.

[2] Diod. XIII, 80. Παραιτουμένου δὲ διὰ τὸ γῆρας, προσκατέστησαν καὶ ἄλλον στρατηγὸν, Ἰμίλκωνα τὸν Ἄννωνος, ἐκ τῆς αὐτῆς ὄντα συγγενείας. Un peu plus loin, Diodore nomme le même général Ἰμίλκας. L'orthographe des noms étrangers n'est jamais bien fixée. Polybe, III, 95, § 2, appelle Ἀμίλκας un

ciers, munis de grosses sommes d'argent, en Espagne, dans les îles Baléares et en Libye, pour lever des soldats libyens et phéniciens. Ils en demandèrent aussi aux princes alliés des Maures et des nomades, et jusqu'aux tribus voisines de Cyrène. Ils engagèrent aussi en Italie des Campaniens, ayant éprouvé la bravoure de ce peuple, et sachant que ceux qu'ils avaient laissés en Sicile ne rentreraient pas à leur service. Toutes ces forces réunies à Carthage montaient à plus de cent vingt mille hommes [1].

Pour transporter cette multitude, les Carthaginois armèrent toutes leurs trirèmes et réunirent plus de mille bâtiments de transport. Les Syracusains, informés qu'ils avaient fait partir en avant une division de quarante galères, vinrent les attaquer avec un pareil nombre dans les environs d'Éryx, et, après un long combat, ils coulèrent quinze des navires carthaginois et mirent les autres en fuite. Annibal, à cette nouvelle, s'empressa de s'embarquer avec cinquante vaisseaux pour empêcher les Syracusains de profiter de leur victoire et pour protéger le transport de ses troupes en Sicile. Dès que l'arrivée d'Annibal en Sicile y fut connue, on s'attendit à y voir bientôt paraître l'armée formidable assemblée en Afrique, et toutes les villes comprirent qu'il s'agissait de leur existence même. Syracuse envoya des députés aux Grecs d'Italie et dans le Péloponnèse pour sol-

personnage que Tite-Live nomme *Himilco*. On trouve aussi, sur une tessère d'ivoire publiée par Torremuzza (*Inscr. Sic.* p. 70), Ἰμίλχω, qui paraît être une variante du même nom phénicien, lequel, selon M. Gesenius (*Script. linguæque Phœnic. monumenta*, p. 408), serait תַּד מִלְקַר (*Gratia Milcaris*).

[1] Nous continuons à suivre les nombres de Timée (fragm. 110). Selon Éphore, l'armée carthaginoise montait à trois cent mille hommes. (Voy. Marx, p. 234 et suiv.)

liciter des alliances et des secours, et elle exhorta toutes les villes de Sicile à défendre leur indépendance.

Agrigente, qui jouissait alors d'une prospérité prodigieuse[1], due en grande partie au commerce avantageux de ses vins et de ses huiles avec Carthage, prévit avec raison que c'était contre elle que se dirigeraient les premiers efforts des conquérants, et elle se prépara à la résistance, autant qu'on pouvait l'attendre d'une population adonnée depuis longtemps à la mollesse et à toutes les jouissances du luxe[2]. Dès que les Carthaginois eurent passé en Sicile, ils vinrent dresser deux camps, l'un de quarante mille Libyens et Ibères, sur les hauteurs qui s'élèvent à quelque distance d'Agrigente; l'autre, non loin des murs de la place, fut par eux entouré d'un retranchement et d'un fossé profond. Ils avaient commencé par envoyer des députés aux Agrigentins pour les engager à se joindre à eux contre le reste de la Sicile, ou au moins à observer la neutralité. Mais ceux-ci repoussèrent ces propositions. Ils avaient appelé de Géla le Lacédémonien Dexippe avec quinze cents auxiliaires étrangers[3], et pris à leur solde huit cents Campaniens, qui avaient servi sous Annibal dans la guerre précédente[4]. Ils les postèrent sur la colline nommée Athé-

[1] Diodore fait ici une digression très-intéressante (empruntée, selon toute apparence, à Timée) sur la prospérité d'Agrigente, la splendeur de ses édifices et la mollesse de ses habitants. Nous ferons usage, dans la troisième partie, des précieux détails que cette digression fournit.

[2] Diodore, l. XIII, 84.

[3] Ces détails sont donnés par Diodore, d'après Timée, au XV[e] livre duquel est probablement empruntée la plus grande partie de ce récit, comme on peut le conjecturer d'après ses fragments (n[os] 110 à 118, éd. Didot).

[4] Burigny, induit en erreur par les anciennes éditions de Diodore, dit : *qui avaient servi autrefois sous Amilcar*, sans faire attention aux soixante-treize ans d'intervalle écoulés depuis la campagne d'Amilcar en Sicile.

næum, qui dominait la ville[1]. Annibal et Imilcon firent dresser, contre une partie des remparts qui leur avait paru plus attaquable, deux énormes tours de bois; mais les Agrigentins les brûlèrent dans une sortie. Alors, les assiégeants renversèrent tous les tombeaux qui étaient autour de la ville, pour en employer les matériaux à combler les fossés. Ils ne respectèrent pas même le magnifique monument de Théron[2]. Bientôt la peste se répandit dans leur camp, soit par suite des exhalaisons sorties des tombeaux renversés, soit par les causes inhérentes à ces grandes agglomérations d'hommes, surtout parmi les races africaines. La superstition venait ajouter ses terreurs à leurs maux, et ils croyaient voir, la nuit, les ombres des morts dont ils avaient violé les sépultures. Annibal lui-même succomba à l'épidémie. Imilcon, pour dissiper les craintes dont les esprits étaient frappés, suspendit la démolition des tombeaux, et ordonna des cérémonies religieuses selon les rites phéniciens. Il fit sacrifier un enfant à Hercule et jeter dans la mer, en l'honneur de Neptune, de nombreuses victimes[3]. Toutefois, on n'avait pas interrompu les travaux du siége. Le fleuve qui coule au pied des remparts fut comblé,

[1] Cette colline tirait son nom d'un célèbre temple de Minerve.

[2] Il existe encore, près de Girgenti, un édifice, probablement funéraire, que l'on nomme, dans le pays, le tombeau de Théron; mais rien ne justifie cette dénomination. (Voy. Borch, *Lettres sur la Sicile*, p. 29, et Dorville, *Sicula*, p. 95.)

[3] Diodore, l. XIII, 86. *Μετὰ δὲ ταῦτα ἱκέτευε τοὺς θεοὺς κατὰ τὸ πάτριον ἔθος, τῷ μὲν Κρόνῳ παῖδα σφαγιάσας, τῷ δὲ Ποσειδῶνι πλῆθος ἱερείων καταποντίσας.* Le traducteur latin avait sans doute lu *ἱερέων*, au lieu d'*ἱερείων* (victimes), car il traduit : « Et Neptuno turbam sacerdotum in mare demergit. » Comme s'il pouvait entrer dans les rites d'aucune religion d'en immoler les prêtres! Burigny n'a pas été arrêté par cette réflexion, et dit à son tour : « On jeta plusieurs prêtres à la mer, « pour se rendre Neptune favorable. »

des machines de guerre dressées, et il ne se passait pas de jour sans attaques[1]. Les Syracusains, ayant reçu les renforts qu'ils avaient demandés en Italie et à Messine, élurent stratége Daphnæus, et, renforcés par les contingents de Camarina et de Géla, ils se dirigèrent par terre vers Agrigente, avec une armée de plus de trente mille hommes de pied et cinq mille cavaliers. En même temps, trente galères les suivaient en côtoyant le rivage. Imilcon, apprenant l'approche des Grecs, envoya contre eux les Ibères et les Campaniens au nombre de plus de quarante mille hommes. Les Syracusains venaient de passer le fleuve Himéra, quand ils rencontrèrent les barbares. Le combat fut longtemps indécis, et même les Italiotes, qui formaient l'aile gauche, venaient de plier, quand Daphnæus courut annoncer aux Syracusains, qui étaient à la droite, que les Italiotes étaient vainqueurs[2]. Ce stratagème excita leur émulation, et, redoublant d'efforts, ils triomphèrent au moment où la bataille était perdue de l'autre côté. Les Syracusains tuèrent aux Carthaginois plus de six mille hommes, et les refoulèrent jusqu'auprès d'Agrigente. Mais Daphnæus, craignant qu'Imilcon ne survînt et ne profitât du désordre pour ravir la victoire aux Grecs, comme cela était arrivé à Himéra, fit suspendre la poursuite. D'un autre côté, les Agrigentins, témoins de la déroute des Carthaginois, demandaient à leurs généraux de les conduire contre eux pour

[1] C'est probablement à cette époque qu'il faut rapporter un stratagème d'Imilcon pour attirer les Agrigentins dans une embuscade, stratagème raconté par Polyen, l. V, ch. x, § 4, et rapporté aussi, presque dans les mêmes termes, par Frontin, *Stratag.* l. III, ch. x, § 5.

[2] Le récit de ce stratagème ne se trouve que dans Polyen, l. V, 7. Suivant son habitude, il ne cite pas ses autorités, qui doivent être ici Éphore ou Timée.

achever d'anéantir les barbares. Mais les chefs, soit, comme le bruit en courut, qu'ils eussent été gagnés à prix d'argent, soit qu'ils craignissent, en dégarnissant la place, de l'exposer à être surprise par Imilcon, s'opposèrent à l'ardeur des troupes, et les Carthaginois eurent le temps de se réfugier dans leurs retranchements. Daphnæus étant arrivé sous les murs d'Agrigente, ses soldats et ceux de la ville communiquèrent et s'exaspérèrent de plus en plus contre les généraux agrigentins, qui avaient fait perdre une victoire assurée. Ménès, chef des troupes de Camarina, les accusa ouvertement dans l'assemblée. En vain, ils voulurent prendre la parole pour se disculper; le peuple les lapida sans les entendre, à l'exception d'Argéius, le plus jeune des cinq. Dexippe, sans partager leur sort, tomba dans un grand discrédit. Pour Daphnæus, après une tentative infructueuse contre les retranchements des Carthaginois, il se contenta de faire battre la campagne par des partis de cavalerie qui enlevaient tous ceux des Carthaginois qui sortaient pour se procurer des vivres. Ceux-ci n'osant plus risquer une bataille, la disette se faisait cruellement sentir dans leur camp; plusieurs succombaient à la misère. Les Campaniens et les autres mercenaires se portèrent à la tente d'Imilcon en le menaçant de passer du côté des ennemis s'ils ne recevaient les prestations promises. Ce général, instruit que les Syracusains faisaient venir par mer une grande quantité de froment à Agrigente, pensa que s'en emparer était le seul espoir de salut qui restât à son armée. Il persuada donc aux Campaniens d'attendre encore quelques jours, et leur donna en gage les vases de métal précieux apportés par les citoyens de Carthage. En même temps, il fit venir de Panorme et de Motya quarante galères, avec lesquelles il attaqua le convoi

des Syracusains. Ceux-ci, qui croyaient que les Carthaginois avaient renoncé à tenir la mer à cause de la mauvaise saison, s'avançaient sans précautions. Imilcon, les surprenant avec ses quarante galères, coula huit de leurs vaisseaux longs, chassa les autres vers la côte et s'empara de tout le convoi. Cet événement changea tellement l'aspect des choses, que les Campaniens qui étaient au service d'Agrigente, regardant la cause des Grecs comme compromise, se laissèrent gagner pour quinze talents et passèrent du côté des Carthaginois. Les Agrigentins, qui dans leur confiance n'avaient ménagé ni le froment, ni les autres approvisionnements, s'aperçurent qu'ils ne tarderaient pas à en manquer. Le lacédemonien Dexippe se laissa corrompre aussi par l'or des Carthaginois. Il donna à entendre aux chefs italiens qu'il fallait transporter ailleurs le siège de la guerre, à cause de l'imminence d'une disette. Ces chefs, prétextant l'expiration de leur commandement, regagnèrent le détroit. Après leur départ, les généraux ayant examiné ce qui restait de blé, jugèrent nécessaire de quitter la ville, et, la nuit venue, ils ordonnèrent à tout le monde de partir [1].

On peut aisément se figurer le tumulte et la désolation de la multitude obligée de laisser ainsi ses foyers et ses richesses à la merci des barbares. Dans leur fuite précipitée ils abandonnèrent même des malades et des vieillards incapables de les suivre. Plusieurs préférèrent se donner la mort plutôt que de quitter leur patrie, et voulurent mourir dans la maison où ils étaient nés. Cependant, tous ceux qui se retiraient sous la protection des soldats se pressaient sur la

[1] Xénophon, *Hellen.* II, 2, 24... *μάχῃ μὲν πρότερον ἡττηθέντων ὑπὸ Συρακοσίων Καρχηδονίων, σπάνει δὲ σίτου ἑλόντων Ἀκράγαντα, ἐκλιπόντων τῶν Σικελιωτῶν τὴν πόλιν.*

route de Géla, hommes, femmes, enfants, marchant pêle-mêle à travers les campagnes. Les Carthaginois entrèrent à la pointe du jour dans la ville abandonnée; ils massacrèrent presque tous ceux qui s'y trouvaient encore, jusque dans les temples où ils s'étaient réfugiés. Gellias, le plus riche des Agrigentins, qui avait cru trouver un asile dans le temple de Minerve, voyant cette impiété, mit le feu à ce sanctuaire et périt avec les riches offrandes qu'il contenait. Imilcon, ayant fait fouiller les édifices et les maisons particulières, amassa un butin tel qu'on pouvait l'attendre d'une ville de deux cent mille âmes, qui n'avait jamais été ravagée depuis sa fondation, et était peut-être la plus riche des villes grecques. Ses habitants mettaient leur orgueil à décorer leurs demeures des chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie. Une foule de tableaux et de statues admirables furent envoyés à Carthage. On prétend que dans ce nombre était le fameux taureau de Phalaris, que Scipion, à la prise de Carthage, deux cent soixante ans plus tard, retrouva dans cette ville et rendit aux Agrigentins. Imilcon, qui avait assiégé pendant huit mois Agrigente, s'en étant emparé vers l'équinoxe d'automne, ne la démolit pas tout de suite, afin d'y faire hiverner ses soldats.

Dès que la chute d'Agrigente fut connue dans l'île, elle y causa un effroi si général parmi les Siciliotes, qu'ils se réfugièrent à Syracuse, et firent passer en Italie leurs femmes, leurs enfants et leurs biens[1]. Ceux des Agrigentins qui

[1] Burigny commet encore ici une singulière erreur : « C'est apparemment, dit-il, à ce temps-ci qu'il faut rapporter ce qu'on lit dans Justin (XIX, 1), que les Syracusains envoyèrent demander du secours à Lacédémone et que Léonidas, frère du roi de Sparte, passa dans la Sicile, pour les aider dans la guerre qu'ils avaient contre les Carthaginois. » Nous avons dit, plus haut, que ce fait, si on l'admet, doit

avaient échappé à l'esclavage, attribuaient leur ruine aux mauvaises dispositions des généraux syracusains, qui compromettaient le sort de l'île entière [1]. Une assemblée ayant été convoquée à Syracuse, la crainte qui régnait était si grande, que nul n'osait proposer un avis sur la guerre [2]. Au milieu de cette consternation générale, Denys, fils d'Hermocrate [3], vint accuser les généraux de livrer la république aux

être placé plusieurs années avant 480.

[1] Diod. XIII, 91. Ὅτι τοιούτους προστάτας αἱροῦνται. Et un peu plus loin, ch. 92 : Ἔφασκε τὴν πόλιν προστάτην εὑρηκέναι βέβαιον. Le mot προστάτης n'est pas seulement une expression générale pour *chef*, *protecteur*, c'était, dans les états doriens, le titre d'une des principales magistratures : témoin un decret des Calymniens (Bœckh, *Corp. inscr*, t. Ier, p. 461) : Ἔδοξε τᾷ βουλᾷ καὶ τῷ δάμῳ γνώμᾳ προστάταν... (Voyez aussi une inscription de Géla dans Torremuza, p. 84, et O. Müller, *Dorians*, III, ch. IX, § 2 de la trad. angl.)

[2] Diodore, l. XIII, 91. Οὐ μὴν συναχθείσης ἐκκλησίας ἐν Συρακούσαις, καὶ μεγάλων φόβων ἐπικρεμαμένων, οὐθεὶς ἐτόλμα περὶ τοῦ πολέμου συμβουλεύειν. Cette consternation des Syracusains rappelle le silence des Athéniens dans l'assemblée qui suivit la prise d'Élatée; stupeur si bien décrite par Démosthène : Ἠρώτα μὲν ὁ κήρυξ· Τίς ἀγορεύειν βούλεται; παρῄει δ' οὐδείς. Πολλάκις δὲ τοῦ κήρυκος ἐρωτῶντος, οὐδὲν μᾶλλον ἀνίςατο οὐδείς, κ.τ.λ.

[3] Διονύσιος ὁ Ἑρμοκράτους. Nous avons traduit comme on le fait généralement : Denys, *fils* d'Hermocrate. Cependant l'ellipse ὁ τοῦ ne doit pas toujours être remplie par υἱός. Il serait possible que Denys, qui était d'une origine obscure, eût cherché à rattacher son nom à celui d'Hermocrate, dont il épousa la fille, et qui s'était acquis une si grande célébrité en Sicile. Il est vrai qu'il est nommé formellement *fils* d'Hermocrate dans Tzetzès (*Chil.* VI, hist. 40, v. 224). Mais cet auteur n'est pas une grande autorité; car, dans ce chapitre, il confond Denys l'Ancien et son fils; le fait devenir maître d'école à Corinthe, et remonter, plus tard, sur le trône. En outre, le nom du père de Denys est écrit, dans ce passage, Θερμοκράτης, au lieu d'Ἑρμοκράτης. Cette dernière faute est peut-être du fait des copistes. On en pourrait effacer plusieurs qui ont passé dans l'édition de Kiessling, 1826; par exemple, *Chil.* VII, hist. 132, le titre est imprimé de la sorte : ΠΕΡΙ ΣΕΡΒΙΛΙΩΝ ΚΑΙ ΣΑΡΩΝ. L'éditeur dit en note : *Quid sibi velit* Σάρων *ignoro*. Il suffisait de rapprocher les deux parties du mot Καισάρων,

Carthaginois. Il excite le peuple à les punir et l'engage à ne pas attendre les formalités imposées par la loi, mais à voter de suite leur condamnation. En vain les magistrats imposent à Denys une amende pour avoir troublé l'ordre public; Philistus, celui qui depuis écrivit l'histoire de la Sicile, et qui avait une grande fortune, paya pour Denys [1], en l'engageant à parler, ajoutant que, si on le mettait à l'amende toute la journée, il continuerait de payer. Encouragé par cette approbation, Denys exalte les passions de l'assemblée, reproche aux principaux citoyens d'être favorables à l'oligarchie, et conseille de choisir des généraux, non parmi les plus puissants citoyens, mais parmi les plus dévoués et les plus populaires; car les premiers, disait-il, gouvernaient despotiquement, par mépris pour le peuple, et regardaient les malheurs publics comme une source de revenus pour eux, tandis que des hommes sortis d'une condition plus humble et sans appui n'oseraient jamais faire des choses semblables. Le peuple, excité par ces discours, révoqua les généraux et en nomma de nouveaux, au nombre desquels était Denys [2], qui s'était fait remarquer par son courage dans les guerres contre les Carthaginois. Dès lors, enflé

ce dont le premier vers de cette histoire aurait dû avertir : *Σερβίλιος ἦν ὕπατος καὶ Καῖσαρ τῶν Ῥωμαίων.*

[1] Voyez la notice sur Philistus dans la Ire partie, p. 14.

[2] Aristote, *Polit.* VIII (5), 4, en parlant des moyens par lesquels on arrive à la tyrannie, cite l'exemple de Denys. *Καὶ Διονύσιος κατηγορῶν Δαφναίου καὶ τῶν πλουσίων ἠξιώθη τῆς τυραννίδος, διὰ τὴν ἔχθραν πιστευθεὶς ὡς δημοτικὸς ὤν.* Xénophon place l'avénement de Denys au pouvoir dans le milieu de la 4e année de la XCIIIe olympiade, 405 avant J. C. ce qui doit s'entendre de son élection comme stratége, qui lui ouvrit la route du pouvoir absolu. *Hellen.* II, 2. *Λύσανδρός τε κατέπλει εἰς τὸν Πειραιᾶ καὶ οἱ φυγάδες κατῄεσαν καὶ τὰ τείχη κατέσκαπτον...καὶ ὁ ἐνιαυτὸς ἔληγεν, ἐν ᾧ μεσοῦντι Διονύσιος ὁ Ἑρμοκράτους Συρακόσιος ἐτυράννησε.*

d'espoir, il prépara ses batteries pour s'emparer de la tyrannie. D'abord il évita de conférer avec ses collègues, et fit courir le bruit qu'ils avaient des rapports avec les ennemis, afin d'arriver à être seul investi du commandement. Les citoyens les plus éminents entrevoyaient ses projets et murmuraient; mais la multitude aveugle le comblait d'éloges et disait qu'enfin la république avait trouvé un digne défenseur. Il profita aussi de la crainte qu'inspiraient les Carthaginois pour conseiller et faire adopter le rappel des bannis [1], dont il se fit ainsi des partisans. Des lettres des Géléens, qui sollicitaient un secours, vinrent servir les projets de Denys. Il leur fut envoyé à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de quatre cents cavaliers. En arrivant dans Géla, dont les Syracusains avaient confié la garde à Dexippe, il trouva les plus riches citoyens en désaccord avec le peuple. Il les accuse dans l'assemblée, les fait condamner, exécuter, et vend leurs biens. Du produit de cette vente, il acquitte la solde arriérée de la garnison et double la paye promise aux troupes qui l'accompagnent. Par ces actes, non-seulement il acquiert l'affection des soldats, mais il se concilie les éloges des Géléens, qui le nomment publiquement l'auteur de leur liberté, lui décernent des récompenses

[1] Dans la plupart des républiques grecques, il y avait toujours un grand nombre de bannis par suite des troubles politiques. On se rappelle qu'à Syracuse, après la tentative d'Hermocrate, il y eut des proscriptions nombreuses. Denys, qui avait fait partie du complot en faveur d'Hermocrate, devait désirer le rappel des bannis. Du reste, s'il avait un intérêt caché, les raisons qu'il mettait en avant étaient spécieuses. « Comment, disait-il, faisons-nous venir des mercenaires d'Italie et du Péloponnèse, tandis que nous repoussons nos concitoyens, qui ne demandent qu'à défendre avec nous la patrie, et ont préféré souffrir sur la terre étrangère, plutôt que d'accepter les offres brillantes que les ennemis leur faisaient pour marcher avec eux contre Syracuse. »

et envoient des ambassadeurs à Syracuse pour lui rendre un témoignage public de gratitude. Les Géléens, informés que les premiers efforts des Carthaginois seraient dirigés contre leur ville, voulaient le retenir; mais il leur promit de revenir bientôt avec des forces plus considérables, et retourna à Syracuse. Le peuple sortait d'un spectacle, et comme la foule courait vers lui, en s'informant des Carthaginois: « Vos plus dangereux ennemis, dit-il, sont dans la ville; ce sont les magistrats sur lesquels vous vous reposez assez pour aller à des fêtes, et qui laissent les troupes sans solde; qui, lorsque les ennemis font des préparatifs incessants pour vous venir assiéger, ne songent à prendre aucune précaution. Je soupçonnais depuis longtemps les causes de leur conduite, mais à présent je les connais; car Imilcon, sous prétexte d'un échange de prisonniers, m'a fait offrir des sommes plus fortes qu'à mes collègues, si je voulais seulement fermer les yeux sur ce qui se passait. Reprenez donc, ajoutait-il, le commandement que vous m'avez confié; car il est inutile d'aller s'exposer tandis que d'autres vendent la ville, et que l'on court, en outre, le danger de passer pour complice de leurs trahisons! » Ces discours se répandirent rapidement dans le peuple et l'armée; et lorsque, le lendemain, dans l'assemblée, Denys commença à accuser les magistrats, il trouva les esprits disposés à accueillir ses paroles; et quelqu'un s'étant écrié « qu'il fallait, dans un pareil danger, nommer Denys général avec plein pouvoir; que Gélon, avec cette qualité, avait défait, à Himéra, trois cent mille Carthaginois, » cet avis fut approuvé, et Denys fut élu général autocrate. Le premier acte de sa puissance fut de doubler la solde des troupes, pour se les attacher. L'assemblée était à peine séparée, que beaucoup de gens se repentaient déjà

de ce qu'ils venaient de faire. Pour prévenir l'effet de ces regrets, Denys ordonna que tous les hommes en état de porter les armes jusqu'à quarante ans, se rendissent, avec des vivres pour trente jours, à Léontini, qui servait de place d'armes aux Syracusains, et était remplie de réfugiés et d'étrangers, sur l'appui desquels il comptait. En traversant de nuit la campagne, ses domestiques, par ses ordres secrets, poussèrent des cris comme si on avait essayé de l'assassiner. Il courut se renfermer dans la citadelle de Léontini, s'entoura des soldats les plus dévoués à sa personne; et, le jour venu, exposa dans l'assemblée l'attentat dont il prétendait avoir failli devenir victime. Par cette ruse, qu'avait employée, dit-on, jadis Pisistrate d'Athènes, il obtint six cents gardes pour sa personne [1]. Au lieu de six cents, il en choisit aussitôt plus de mille parmi les plus pauvres et les plus résolus des soldats, leur donna des armes brillantes, les berça des plus belles promesses et confia les grades à ses plus fidèles créatures. Il renvoya en Grèce Dexippe, qui n'avait pas voulu entrer dans ses projets, et dont il redoutait la présence, et rappela près de lui les mercenaires de Géla et une foule d'hommes de tous pays pour qui rien n'était sacré. Entouré de la sorte, il revint à Syracuse s'établir dans l'arsenal et agir ouvertement en tyran. Les Syracusains, malgré leurs

[1] Aristote (*Polit.* III, 11) examine la question de savoir si l'on doit accorder une garde au souverain. Il conclut pour l'affirmative, mais dans des limites telles, qu'il soit, par elle, plus fort qu'une portion des citoyens, mais moins fort que tous les citoyens ensemble. C'est, dit-il, dans cette proportion, qu'un Syracusain avait proposé d'accorder des gardes à Denys. Εἶναι δὲ τοσαύτην τὴν ἰσχὺν, ὥσθ' ἑκάστου μὲν καὶ ἑνὸς καὶ συμπλειόνων κρείττω, τοῦ δὲ πλήθους ἥττω· καθάπερ οἵ τ' ἀρχαῖοι τὰς φυλακὰς ἐδίδοσαν, ὅτε καθισταῖέν τινα τῆς πόλεως ὃν ἐκάλουν αἰσυμνήτην ἢ τύραννον· καὶ Διονυσίῳ τις, ὅτ' ᾔτει τοὺς φύλακας, συνεβούλευε τοῖς Συρακουσίοις διδόναι τοσούτους τοὺς φύλακας.

regrets, étaient forcés de se soumettre; car la ville était pleine de soldats étrangers, et ils redoutaient le voisinage des forces carthaginoises. Après s'être élevé, en écrasant la noblesse, Denys, ex-greffier[1], dont l'origine était des plus obscures[2] (il était, dit-on, fils d'un ânier[3]), voulut pourtant s'étayer d'une grande famille. Dans ce dessein, il épousa

[1] Diodore, XIII, 96 : *Διονύσιος μὲν οὖν ἐκ γραμματέως καὶ τοῦ τυχόντος ἰδιώτου*; et ailleurs, liv. XIV, 66. *Ὑπηρέτης ἀρχείων, ἀπεγνωσμένος ἄνθρωπος*. Polyen, l. V, ch. 11, § 2: *Διονύσιος Συρακούσιος ὑπηρετῶν καὶ γραμματεύων τοῖς στρατηγοῖς*. Démosthène dit aussi en parlant de Denys : *γραμματεὺς ὑπηρέτης*; mais Ulpien fait sur ces mots l'observation suivante : *Εἴρηται δὲ ὑπό τινων ὡς οἱ παρὰ τοῖς Συρακουσίοις γραμματεῖς σεμνοί τε εἰσι καὶ ἔνδοξοι*. Cornélius Népos dit également, en parlant de ces fonctions de scribe, *Eumenes*, 1 : « Quod multo « apud Graios honorificentius est « quam apud Romanos. Nam apud « nos revera, sicut sunt, mercenarii « scribæ existimantur. At apud illos « contrario nemo ad id officium ad« mittitur nisi honesto loco, et fide « et industria cognita, quod necesse « est omnium consiliorum eum esse « participem. » (Voyez aussi Dorville, sur *Chariton*, auteur qui prend, en tête de son roman, le titre de *Ἀθηναγόρου τοῦ ῥήτορος ὑπογραφεύς*.)

[2] A en croire Philistus, l'élévation de Denys aurait été présagée, dès sa naissance, par une foule de signes surnaturels dont les Grecs n'ont jamais manqué d'orner la vie de leurs hommes célèbres. (Voyez Cicéron, *de Divinatione*, 20, 33. — Philistus, frag. 47 et 48, edit. Gœller. — Val. Maxime, VII, 7. — Ælien, *Hist. div.* XII, 46.) Timée, de son côté, rapportait un songe d'une femme d'Himéra, qui avait cru voir dans le ciel un grand homme roux lié sous les pieds de Jupiter, et qui serait, lui avait-on dit, le fléau de la Sicile (*ἀλάστωρ*) s'il venait à se déchaîner. Plus tard, ayant rencontré Denys, elle reconnut en lui l'objet de sa vision, et le tyran la fit disparaître. Cette anecdote, que Valère-Maxime a traduite (I, ch. 7, 6), a été conservée, entre autres, par le scholiaste d'Eschine (*De falsa legat.*) : *Τίμαιος γὰρ ἐν τῇ ἕκτῃ* [nous pensons qu'il faut lire *δεκάτῃ ἕκτῃ*] *ἱστορεῖ γυναῖκά τινα, Ἱμεραίαν τὸ γένος*, etc. (Voyez L. Bekker, *Act. Soc. liter.* Berol, 1836, p. 240. — Leutsch, *Parœm. gr.* p. 421. Ce passage de Timée a été omis dans le recueil de ses fragments (Didot, 1841).

[3] Helladius, *Chrestom.* dans *Photius*, cod. 279. *Ὅτι ὀνηλάτου μὲν υἱὸς Διονύσιος ἦν, ὁ τῆς Σικελίας ἄρξας ἔτη τεσσαράκοντα δυοῖν δέοντα.*

la fille de cet Hermocrate dont nous avons souvent parlé, et maria sa sœur Thesta à Polyxène, beau-frère de cet homme d'état. Ayant convoqué une assemblée [1], il y fit condamner ses adversaires, les chefs du parti de l'aristocratie, Daphnæus et Démarchus, et put se regarder dès lors comme en possession d'un empire qu'il parvint à conserver et à agrandir pendant trente-huit ans [2].

Cette année 406, marquée par la prise d'Agrigente et l'avénement de Denys au pouvoir [3], terminait la première partie de l'histoire de Sicile de Philistus. Les événements du règne de Denys formaient le sujet d'une autre composition.

§ XL. RÈGNE DE DENYS L'ANCIEN.

Denys, une fois maître de Syracuse, avait à légitimer son usurpation par d'éclatants services militaires. Le danger était pressant. Les Carthaginois, qui avaient passé l'hiver à Agrigente occupés à forger des armes, en étaient partis au

[1] Aristote, *Polit.* VIII (5), 4. — Diodore, XIII, 96. *Συναγαγὼν ἐκκλησίαν, τοὺς ἀντιπράξαντας αὐτῷ τῶν δυνατωτάτων ὄντας, Δαφναῖον καὶ Δήμαρχον, ἀνεῖλεν.* Cette phrase montre que Denys, tout en imposant sa volonté despotique, avait conservé les formes républicaines. Le dernier traducteur de la Politique d'Aristote dit dans une note : *Denys fit assassiner Daphnæus.* On peut dire, en effet, que ce fut un assassinat juridique, puisque l'assemblée qui condamnait Daphnæus était sous la main de Denys.

[2] Les trente-huit ans de règne de Denys s'étendent de l'an 406 à 368. Eusèbe et le Syncelle n'attribuent que dix-huit ans de règne à Denys, mais ce nombre est nécessairement erroné.

[3] Diodore (XIII, 103) ajoute que, selon Apollodore, cette année fut celle de la mort d'Euripide. Plutarque (*Sympos.* VIII) semble dire, d'après Timée, que Denys naquit le jour de la mort d'Euripide; mais, comme Timée n'a pu commettre un semblable anachronisme, il est probable, ainsi que le remarque M. Gœller, que Plutarque n'a pas bien rendu la pensée de cet historien. Peut-être

commencement du printemps, après avoir achevé de saccager les temples et les monuments échappés aux flammes; ils avaient traversé le territoire des Géléens et des Camarinéens, dont les riches produits avaient mis dans leur camp l'abondance de toutes choses, et ils étaient venus établir leurs retranchements devant Géla, au bord du fleuve de ce nom. Quoique cette ville ne fût pas dans une position très-forte, l'héroïsme des habitants suppléait à ce qui lui manquait. D'après l'imminence du danger, les Géléens avaient décrété que les enfants et les femmes seraient envoyés à Syracuse : mais celles-ci, s'attachant aux autels de la place publique, demandèrent en grâce à partager les dangers de leurs maris. Elles les aidaient dans leurs travaux. Les murs qui tombaient sous les coups des machines carthaginoises étaient, durant la nuit, relevés par le travail assidu de toute la population. Les hommes ne cessaient point de veiller en armes, et chaque jour une partie de la garnison faisait une excursion dans les campagnes, où la connaissance des lieux lui permettait de surprendre les fourrageurs ennemis. Les Carthaginois avaient livré plusieurs assauts à la ville, mais les Géléens continuaient à résister courageusement sur les ruines de leurs remparts et sans aucun appui étranger. Cependant, Denys avait appelé d'Italie des troupes auxiliaires et réuni une puissante armée. Selon quelques auteurs, elle montait à cinquante mille hommes; selon Timée, à trente mille fantassins, mille chevaux et cinquante vaisseaux de

avait-il dit : *ἡμέρᾳ καθ' ἣν ἐγένετο* (ou *ἐγεννήθη*) *Διονύσιος ὁ πρεσβύτερος τῆς Σικελίας τύραννος*, «le jour où Denys l'Ancien devint tyran de la Sicile ;» ce que Plutarque a remplacé par *καθ' ἣν ἐγεννήθη Διονύσιος ὁ πρεσβύτερος τῶν ἐν Σικελίᾳ τυράννων*.

Le marbre de Paros place la mort d'Euripide et l'avénement de Denys dans la 1re année de la XCIII° olympiade, 408 avant J. C.

guerre. En arrivant à Géla, Denys s'était rapproché du littoral, afin d'être appuyé par la flotte; il ne laissait point ses troupes s'écarter, mais tâchait, par ses vaisseaux, d'une part, sa cavalerie, de l'autre, de couper les vivres des ennemis. Pendant vingt jours, il ne se fit rien de mémorable; enfin, Denys résolut de risquer la bataille. Il divisa son infanterie en trois corps : l'un, composé des troupes sicéliotes, devait marcher contre les retranchements carthaginois, ayant la ville de Géla à sa gauche; les alliés d'Italie devaient, en même temps, les prendre du côté opposé, en suivant le rivage et ayant la ville à leur droite; enfin Denys, à la tête des mercenaires, s'était réservé de traverser la ville pour attaquer le front des Carthaginois, où étaient dressées leurs machines. Il avait ordonné à la cavalerie de passer le fleuve quand elle verrait l'infanterie engagée, et, en cas de succès, d'achever la poursuite des ennemis, ou, en cas contraire, de protéger la retraite. La flotte devait aussi opérer un débarquement pour appuyer l'attaque des Italiotes. Ces derniers ordres furent ponctuellement exécutés. Les Carthaginois, dont le camp n'était pas entièrement fortifié du côté de la mer, coururent pour repousser l'attaque des marins. Pendant ce temps, les Italiotes attaquèrent les retranchements, qu'ils trouvèrent dégarnis, et y pénétrèrent; mais presque toutes les forces des Carthaginois se réunirent contre eux. Ils se virent donc contraints de céder au nombre, furent rejetés en dehors des fossés, et eurent un millier d'hommes tués avant d'avoir été secourus; car les Sicéliotes, qui avaient eu un assez long détour à faire, étaient en retard, et les mercenaires de Denys, engagés dans les rues étroites de Géla, ne purent, malgré leur bonne volonté, arriver à temps. Les Géléens sortirent bien à leur secours,

mais ils n'osaient pas quitter en grand nombre la garde des remparts, de peur d'une surprise. Heureusement pour les Italiotes, les traits lancés de la flotte protégèrent leur retraite, et ils se réfugièrent dans la ville. Pendant ce temps, les Siciliotes attaquaient les Libyens avec succès; mais, quand les Carthaginois et les Ibères vinrent au secours de ceux-ci, la chance tourna, et ils furent contraints de se replier sur la ville, avec perte de six cents hommes, et suivis de la cavalerie. Denys, qui n'avait pas eu le temps de franchir la ville, voyant la défaite de son armée, se renferma aussitôt dans Géla, et réunit ses amis en conseil pour délibérer sur les mesures à prendre [1]. Tous furent d'avis que cette position n'était pas favorable pour engager une lutte qui devait décider du sort de la Sicile. Denys envoya un héraut aux Carthaginois pour demander à enlever ses morts le lendemain; mais, dès la première garde de nuit, il fit sortir secrètement toute la population; lui-même, avec les troupes, évacua la ville quelques heures plus tard, n'y laissant que deux mille soldats, auxquels il enjoignit d'allumer des feux toute la nuit, et de faire beaucoup de bruit, pour faire croire à la présence de l'armée entière. A la pointe du jour, cette arrière-garde vint rejoindre l'armée, et les Carthaginois, s'apercevant du stratagème, entrèrent dans Géla et pillèrent tout ce qu'on n'avait pas emporté. Denys, en arrivant à Camarina, obligea les habitants

[1] Burigny, qui suit ailleurs Diodore assez fidèlement, a tout à fait défiguré les événements de Géla. Il représente Denys comme n'étant entré dans cette ville que pour la livrer aux Carthaginois. Les victimes de ce désastre élevèrent cette accusation contre Denys, et son caractère a pu donner du poids à un pareil soupçon. Cependant, le plan de l'attaque, tel qu'il est exposé dans Diodore, semblait bien combiné, et l'historien grec n'en attribue le peu de succès qu'au défaut d'ensemble dans l'exécution.

de se retirer aussi avec leurs femmes et leurs enfants à Syracuse [1]. Cette retraite s'opéra avec la plus grande précipitation. L'exemple funeste de Sélinonte, d'Himéra et d'Agrigente frappait tous les esprits de terreur. Les uns emportaient leur argent et leurs effets les plus précieux; d'autres avaient chargé sur leurs épaules leurs enfants ou leurs vieux parents. Le triste spectacle des nombreux réfugiés de Géla et de Camarina, qui se traînaient péniblement sur la route de Syracuse, exaspéra les chevaliers syracusains contre Denys, qu'ils soupçonnaient d'avoir amené de dessein prémédité la ruine de ces deux villes, afin d'étendre sur elles sa domination, à la faveur de l'effroi général. En effet, après une courte campagne, et sans avoir perdu un seul homme de sa garde, il battait en retraite, sans nécessité et sans être poursuivi. Ils crurent donc le moment favorable pour un soulèvement qu'ils désiraient. Les Italiotes quittèrent l'armée et regagnèrent le détroit. Quant aux chevaliers, après avoir vainement cherché l'occasion de tuer Denys, qui se tenait toujours au milieu de ses gardes, ils partirent tous d'un commun accord pour Syracuse, surprirent ceux qui gardaient l'arsenal, pillèrent la maison de Denys, pleine d'or et de meubles précieux; ils s'emparèrent même de sa femme [2], qu'ils firent périr après lui avoir fait subir les

[1] Xénophon, *Hellen.* II, 3. Κατὰ δὲ *τοῦτον τὸν καιρὸν, περὶ ἡλίου ἔκλειψιν ....Διονύσιος ὁ Συρακόσιος τύραννος, μάχῃ ἡττηθεὶς ὑπὸ Καρχηδονίων, Γέλαν καὶ Καμάριναν ἀπώλεσε.*

La chronologie des éclipses indique une éclipse de soleil au mois de mars de l'an 405 avant J. C. où nous plaçons la prise de Géla.

[2] Cette conduite sauvage envers une femme se renouvela pour l'épouse de Denys le Jeune, avec d'odieux raffinements de cruauté. Selon Diodore (XIV, 44), la femme de Denys l'Ancien fut tuée par les chevaliers : *κατὰ τὴν ἀπόστασιν τῶν ἱππέων ἀνῃρημένης*. Selon Plutarque (*Vie de Dion*, § 3), elle se donna la mort de désespoir des outrages qu'elle avait subis. Le nom de cette malheureuse princesse n'est

plus cruels outrages. Denys, soupçonnant ce qui se passait, choisit les cavaliers et les fantassins les plus dévoués à sa personne et se dirigea en toute hâte vers Syracuse, dont il était éloigné de quatre cents stades[1]. A la tête de cent cavaliers et de six cents hommes d'infanterie, il arriva vers le milieu de la nuit à la porte d'Achradine, y mit le feu et pénétra dans la ville. Les plus braves des chevaliers accoururent pour le repousser; mais, trop peu nombreux, ils furent entourés sur la place publique et massacrés par les mercenaires. Denys, parcourant les rues, tuait tous ceux qu'il rencontrait dispersés, et, pénétrant dans les maisons de ses ennemis, il les fit mettre à mort ou expulser de la ville. Ceux des chevaliers qui n'avaient pas péri se retirèrent dans le quartier de l'Achradine. Le lendemain, le reste des mercenaires et des troupes syracusaines arriva. Quant aux Géléens et aux Camarinéens, justement irrités contre Denys, ils préférèrent se retirer à Léontini. Cependant Imilcon, dont l'armée s'était épuisée au milieu même de ses succès[2], envoya vers Denys pour traiter de la paix. Celui-ci ayant

pas connu. On ne trouve aucun renseignement digne de foi dans le roman grec des Amours de Chéréas et de Callirrhoé, bien que l'héroïne soit censée fille d'Hermocrate de Syracuse, de celui-là même qui vainquit les Athéniens et devint beau-père de Denys. Quoique l'auteur se donne le titre de secrétaire de l'orateur Athénagoras, contemporain d'Hermocrate, tout dénote, au contraire, l'époque récente de cette composition. (Voyez *Charitonis Aphrod. de Cherea et Callirrhoë*, lib. VIII, J. Ph. Dorville, Amstel. 1750; edit. alt. Lips. 1783.)

[1] Environ soixante et quatorze kilomètres.

[2] Diodore, après avoir raconté le retour précipité de Denys et cette guerre civile dans Syracuse, ajoute (l. XIII, 114) : *Διόπερ ὑπὸ τῶν πραγμάτων ἀναγκαζόμενος Ἀμίλκας ἔπεμψεν εἰς Συρακούσας κήρυκα, παρακαλῶν τοὺς ἡττημένους διαλύσασθαι.* Il manque de liaison entre ce fait et ce qui précède; car l'état intérieur de Syracuse était, au contraire, de nature à encourager les Carthaginois à couronner leur entreprise par le siége de ce dernier boulevard de la Sicile. Il y a là une

agréé ces ouvertures avec empressement, elle fut conclue, à la condition que les Carthaginois resteraient maîtres de leurs anciens établissements, et, en outre, du pays des Sicaniens, des Sélinontins, des Agrigentins et des Himéréens; que les Géléens et les Camarinéens habiteraient dans leurs villes démantelées, en payant un tribut à Carthage; que les Léontins, les Messéniens et les Sicules seraient autonomes; que les Syracusains resteraient soumis à Denys, et que l'on se rendrait, de part et d'autre, les prisonniers et les vaisseaux pris pendant la guerre. L'armée carthaginoise se rembarqua, diminuée de plus de moitié par la peste qui se répandit en Afrique[1].

La crainte des Carthaginois, ainsi éloignée, pouvait laisser aux Syracusains le loisir de recouvrer leur liberté. Denys songea à se mettre à l'abri de leurs atteintes. L'île nommée jadis Ortygie, fortifiée d'avance par la nature, lui parut favorable à ce projet. Il la sépara de la ville par une forte muraille flanquée de tours; dans l'intérieur il bâtit une citadelle capable de servir de refuge, en cas de désastre, et il comprit dans son enceinte les bassins du petit port nommé Laccius, qui pouvait contenir soixante galères. Il procéda aussi à un nouveau partage des terres, et, après avoir donné les meilleures à ses amis et à ses officiers, il répartit également les autres entre les étrangers, les citoyens et les

lacune, et Diodore parlait sans doute des ravages de la peste, dont, plus loin, il dit quelques mots. La nécessité de tenir garnison dans les villes dont les Carthaginois venaient de s'emparer avait aussi diminué leurs forces disponibles. Selon Polyen (l. V, ch. 11, § 9), Denys, dans une autre guerre, aurait, dans un pareil dessein, laissé prendre par les Carthaginois un grand nombre de places pour diviser leurs forces.

[1] Ce traité de paix de l'an 405, qui mit fin à la première guerre de Denys contre Carthage, termine le XIII[e] livre de Diodore.

esclaves affranchis, qu'il nomma Néopolites. Il leur donna aussi des maisons, sauf dans l'Ile, qu'il réserva pour ses amis et ses mercenaires.

Pensant avoir ainsi consolidé son pouvoir, Denys entreprit de détruire tous les états restés indépendants, en commençant par les Sicules, qui avaient pris parti pour les Carthaginois dans la dernière guerre. Il vint donc mettre le siége devant la ville des Herbitains; mais les Syracusains qu'il avait amenés avec lui, se voyant des armes entre les mains, se reprochèrent les uns aux autres de n'avoir pas soutenu les chevaliers dans leur tentative pour renverser Denys. Doricus, qui commandait en second, ayant voulu imposer silence à quelques-uns des mutins et fait mine de les frapper, ceux-ci se jetèrent sur lui et le tuèrent. Aussitôt ils appelèrent les Syracusains à la liberté et invitèrent les chevaliers, qui occupaient la ville d'Etna, à se joindre à eux.

Denys, effrayé de cette révolte, leva le siége et se hâta de rentrer à Syracuse. Les meurtriers de Doricus furent élus généraux, et, avec les chevaliers, ils vinrent établir leur camp aux Épipoles, d'où ils fermaient au tyran l'accès de la campagne. Ils envoyèrent des ambassadeurs aux Messéniens et aux Rhégiens pour leur demander de les aider à recouvrer leur liberté. Ces deux villes, qui pouvaient, à cette époque, armer quatre-vingts galères, s'empressèrent de les fournir aux Syracusains. On promit de grandes récompenses à ceux qui tueraient le tyran et aux mercenaires qui abandonneraient sa cause. Les assaillants dressèrent des machines de guerre contre le mur de l'Ile et renouvelèrent chaque jour leurs attaques. Denys, étroitement bloqué, et abandonné par une partie des mercenaires, rassembla ses amis pour

consulter, non sur le moyen de recouvrer son pouvoir, car il le croyait perdu, mais sur celui de vendre chèrement sa vie. Son beau-frère Polyxène lui conseillait de prendre le meilleur de ses chevaux et de tâcher de parvenir au milieu des Campaniens, qu'Imilcon avait laissés en garnison dans les terres des Carthaginois; mais Philistus, répondant à Polyxène, dit que, loin de prendre un cheval pour abandonner le pouvoir, il faudrait plutôt se faire tirer par les pieds [1]. Héloris ajouta que la pourpre est un beau linceul [2]; et Denys, partageant cet avis, résolut de tout tenter. Il envoya des députés aux insurgés pour demander la permission de quitter la ville avec les siens. En même temps, il faisait dire secrètement aux Campaniens qu'il leur donnerait tout ce qu'ils voudraient, s'ils venaient attaquer la ville. Les Syracusains lui accordèrent de se retirer avec cinq navires; et, regardant la tyrannie comme renversée, ils se tinrent désormais moins sur leurs gardes et congédièrent une partie des troupes. Sur ces entrefaites, les Campaniens, au nombre de douze cents cavaliers, tombèrent à l'improviste sur les Syracusains et se firent jour jusqu'auprès de Denys. En même temps il lui arriva, d'un autre côté, trois cents mer-

[1] Diod. XIV, 8. Les Syracusains n'oublièrent pas ce mot de Philistus, et, dans leur implacable ressentiment, après le combat où il perdit la vie en 336, ils le traînèrent par les pieds dans les rues de Syracuse, à ce que rapportait Timée. (Voyez Plutarque, *Dion*, c. xxxv, et Tzétzès, *Chil.* X, v. 328.) Ce passage de Timée est omis dans le recueil de ses fragments. Cependant Diodore, dans un autre endroit de ses histoires (l. XX, 78), attribue ce mot à Mégaclès, frère de Dion. Tite-Live (l. XXIV, 22) le met dans la bouche de Denys lui-même.

[2] Diod. XIV, 8 : *Ἕλωρις μὲν οὖν, εἷς τῶν φίλων, ὡς δ' ἔνιοί φασιν, ὁ ποιητὴς* (*sic*) *πατὴρ* [ou, selon la dernière recension, *ὁ ποιητὸς π.*], *εἶπεν αὐτῷ διότι καλὸν ἐντάφιόν ἐστιν ἡ τυραννίς.* Ælien, *Hist. div.* l. IV, ch. 8 : *Τῶν δ' ἑταίρων αὐτῷ τις, Ἑλλανίδης ὄνομα, προσελθὼν ἔφατο, κ.τ.λ.*

cenaires; et les Syracusains, voyant ses forces relevées, commencèrent à ne plus s'accorder, les uns voulant continuer le siége et les autres abandonner Syracuse. Denys, profitant de la confusion qui régnait dans la ville, les attaqua et les mit aisément en déroute. Le nombre des morts ne fut pas très-considérable, car il recommandait de ne pas tuer les fuyards. La plupart se dispersèrent dans la campagne, et bientôt sept mille environ se réunirent autour des chevaliers à Etna. Denys envoya proposer aux fugitifs de faire la paix et de revenir habiter Syracuse. Plusieurs, qui y avaient laissé leurs femmes et leurs enfants, obtempérèrent à cette offre; les autres persistèrent à demeurer à Etna, épiant une occasion de nuire au tyran, qui se montra fort humain pour ceux qui revinrent (peut-être pour attirer les autres). Il récompensa largement les Campaniens, qu'il congédia, se défiant de leur inconstance. Ces mercenaires, en s'en retournant, persuadèrent aux habitants d'Entelle[1] de les admettre à partager leur ville, et, la nuit venue, ils massacrèrent leurs hôtes, s'emparèrent de leurs femmes et occupèrent cette cité. Vers ce même temps, vint à Syracuse un ambassadeur de Sparte, nommé Aristus, en apparence avec mission de rétablir la liberté, mais qui, trouvant sans doute plus d'avantages à soutenir Denys, ne signala sa présence qu'en faisant périr le Corinthien Nicotélès, chef des Syracusains[2]. Denys, profitant d'un jour où les habitants de la ville étaient sortis pour la moisson, fit visiter les maisons et enlever toutes les armes[3]. Il éleva aussi un second rempart devant la

[1] Étienne de Byzance : *Ἔντελλα, πόλις Σικελίας. Ἔφορος ις'. Ἦσαν δ'οἱ οἰκοῦντες Καμπανοὶ τὸ γένος, σύμμαχοι Καρχηδονίων.*

[2] Hermias de Méthymna parlait de Nicotélès dans le IIIe livre de ses *Icéliques*. (Voyez Athénée, liv. X, p. 438.)

[3] Polyen (l. V, c. II, § 14) confirme ce désarmement en ajoutant

citadelle, construisit des navires, augmenta le nombre des mercenaires, en un mot, se prémunit, autant qu'il était en lui, contre toute tentative nouvelle des Syracusains pour recouvrer leur indépendance. Il reprit ensuite ses projets de conquêtes, qu'il dirigea cette fois contre les villes chalcidiennes dont le territoire confinait à celui de Syracuse, Naxos, Catane, Léontini. Marchant d'abord contre Etna, il s'empara de cette place forte, que les réfugiés syracusains n'étaient pas en état de défendre contre lui. Il se présenta ensuite devant Léontini, et déploya son armée, croyant lui imposer; mais les Léontins ne se rendirent pas à ses sommations, et, comme il n'avait pas de machines de guerre, il fut obligé de se borner à ravager le pays, et feignit de tourner ses armes contre les Sicules. Se trouvant dans le voisinage d'Enna, il engagea un des citoyens de cette ville nommé Acimnestus, à s'emparer de la tyrannie; mais, comme celui-ci, après avoir réussi dans son entreprise, ne lui ouvrait pas les portes de la ville, Denys recourut à un autre moyen et excita le peuple contre Acimnestus. Pendant qu'ils étaient aux prises, il pénétra dans la ville par un chemin détourné, livra Acimnestus aux Ennéens, et se retira sans attenter en rien à leur liberté, afin d'attirer à lui les autres villes. Les portes de Catane lui furent ouvertes par Arcésilaüs, qui y commandait; Denys désarma les habitants et y mit garnison. Proclès, séduit par ses promesses, lui livra également Naxos[1]. Le tyran abandonna le pillage à ses soldats, démolit

que, lorsque Denys conduisait les Syracusains à quelque expédition militaire, il ne leur remettait les armes qu'à cent stades de la ville, et, au retour, les leur faisait déposer avant qu'on leur en ouvrît les portes.

[1] Polyen, *Strat.* V, ch. 2, § 5, donne sur la prise de Naxos des détails qui ne se trouvent pas ailleurs. Cette ville ne se releva pas depuis sa destruction par Denys. Quelques-uns de ses citoyens fondèrent dans

les remparts et les maisons, fit vendre à l'encan les habitants, ainsi que ceux de Catane; donna les terres de Naxos aux Sicules voisins, et Catane aux Campaniens. Ensuite, il revint avec toutes ses forces chez les Léontins, qu'il somma de lui remettre leur ville et de venir habiter à Syracuse. Ceux-ci, effrayés du sort de Naxos et de Catane, et n'espérant aucun secours, se soumirent à cette condition et furent transplantés à Syracuse (403 avant J. C.). A côté de la destruction de tant de villes, nous avons à citer une fondation, mais à laquelle Denys fut étranger. Archonides, chef des Herbitains, avec lesquels le tyran de Syracuse avait fait la paix, faute d'avoir pu prendre leur ville, se trouvant entouré d'un grand nombre de mercenaires devenus inutiles, fonda, avec le concours de plusieurs Herbitains, une ville nommée Alæsa[1], sur une hauteur à huit stades de la mer. Cette ville acquit une grande prospérité par le commerce maritime, surtout depuis la conquête des Romains, qui lui accor-

la suite, à peu de distance, Tauromenium. Mais l'emplacement de Naxos fut abandonné, au point que ses ruines mêmes avaient disparu, au témoignage de Pausanias (VI, c. 13): *Τῆς πόλεως μὲν οὐδὲ ἐρείπια ἐλείπετο εἰς ἡμᾶς ἔτι.* La fabrication des monnaies, à Naxos, a donc nécessairement cessé à cette époque, ce qui fournit un point fixe pour apprécier les progrès de l'art monétaire. Les plus anciennes médailles de Naxos portent une tête de Bacchus à barbe pointue, de style archaïque; au revers, une grappé de raisin et la légende rétrograde NAXION. — Les plus récentes portent une tête d'Apollon laurée; lég. ΝΑΞΙΩΝ; revers, figure de Silène, et sur la plinthe, où pose le Silène, le nom de Προκλῆς en petits caractères. M. Carelli rapportait ce nom à Proclès, chef des Naxiens, qui vendit sa patrie à Denys. La petitesse des lettres et la place qu'elles occupent ont engagé M. Raoul-Rochette à n'y voir qu'un nom de graveur. Mais, dans tous les cas, nous ne croyons pas qu'on puisse leur assigner, ainsi que le fait M. Millingen (*Ancient coins of greek cities*, p. 35), une époque plus récente.

[1] Cette Alæsa reçut le surnom d'Ἀρχωνίδειον pour la distinguer d'autres villes de même nom en Sicile.

dèrent exemption d'impôts. Quelques auteurs attribuent sa fondation aux Carthaginois, à l'époque du premier traité de paix entre Denys et Imilcon.

Olympiade xciv, 3. Denys, voyant son pouvoir solidement établi en Sicile, désirait recommencer la guerre contre Carthage; mais il ne se trouvait pas encore suffisamment en mesure pour soutenir cette lutte, et s'y préparait en secret. Sachant que, dans la guerre des Athéniens, Syracuse avait été investie de l'une à l'autre mer, il résolut de fortifier les Épipoles et de les joindre à Syracuse par un mur du côté où, depuis, fut bâtie l'Exapyle, ce qui empêcherait de fermer les communications de la ville avec la campagne; car cette montagne, située au nord de Syracuse, est très-escarpée et presque inaccessible de l'extérieur. Pour exécuter promptement ce travail, il rassembla soixante mille ouvriers, pris dans la population libre des campagnes, et les répartit sur le terrain. De stade en stade, un architecte était chargé de diriger les travaux; et, pour chaque plèthre de terrain, il y avait des maçons et des manœuvres, pour les aider, au nombre de deux cents. En outre, une foule innombrable était occupée à extraire les pierres et à les tailler. Six mille paires de bœufs transportaient les matériaux. C'était un spectacle surprenant que celui de cette multitude d'ouvriers travaillant avec une ardeur sans égale; car Denys excitait leur émulation par des récompenses proportionnées pour les architectes, les maçons et les simples ouvriers. Lui-même, laissant de côté l'appareil de la royauté, surveillait continuellement les travailleurs et partageait leurs fatigues. Le zèle était si grand que beaucoup prolongeaient le travail jusque bien avant dans la nuit, et qu'en vingt jours ils eurent terminé ce mur de trente stades d'étendue, en pierres car-

rées, flanqué de fortes tours, et d'une hauteur qui le mettait à l'abri des assauts. Ces occupations n'absorbaient pas la prodigieuse activité de Denys, que nous voyons, l'année suivante, fonder, au pied du mont Etna, la ville d'Adranum [1], dans un lieu consacré par un temple célèbre [2]. Les Rhégiens, qui voyaient avec inquiétude l'affermissement de la puissance de ce dangereux voisin, depuis qu'il avait détruit Naxos et Catane, villes, comme eux, d'origine chalcidienne, crurent devoir aller au-devant de ses mauvais desseins en l'attaquant les premiers. Réunissant donc toutes leurs forces et les réfugiés de Syracuse, ils passèrent en Sicile avec six mille fantassins, six cents cavaliers et cinquante trirèmes. Ils entraînèrent dans leur parti les généraux messéniens, qui, sans prendre l'avis du peuple, se joignirent à eux avec quatre mille fantassins, quatre cents cavaliers et trente trirèmes. Mais, lorsqu'on approchait des frontières, la sédition se mit parmi les soldats messéniens. Un d'eux, nommé Laomédon, les engagea à ne point commencer la guerre contre Denys, qui ne leur avait fait aucun tort. Quittant donc leurs généraux, sous prétexte que la guerre n'avait pas été votée par le peuple, ils rentrèrent à Messine [3]; et les Rhégiens, ne se trouvant plus en forces suffisantes, revinrent précipitamment chez eux. Denys, qui s'était porté à leur rencontre vers la frontière, informé de leur retraite, leur envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix, qui était nécessaire à ses projets ultérieurs. En effet, comme les Carthaginois ren-

[1] Sur Adranum, voy. Diod. l. XIV, 37, et XVI. — Plut. *Timoléon*. — Étienne de Byzance.

[2] Voyez le chapitre *Religion* dans la troisième partie.

[3] La répugnance des Messéniens de Sicile à combattre contre Denys peut s'expliquer par la présence, dans l'armée de ce prince, d'un grand nombre de Messéniens de Naupacte, expulsés de cette ville et de Céphalénie. Olympiade XCIV. (Diod. XIV, 34.)

daient leurs biens aux Grecs qui revenaient habiter dans les pays soumis à leur domination, Denys prévoyait que, si la paix avec Carthage se prolongeait, beaucoup de ses sujets émigreraient; tandis que, en cas de guerre, tous les Grecs se déclareraient pour lui.

Une peste qui avait fait de grands ravages en Libye, rendait le moment favorable. Il se hâta de terminer les préparatifs de la guerre, attira par des salaires considérables des ouvriers d'Italie, de Grèce et même des pays soumis aux Carthaginois, et, avec cette même activité qu'il avait déployée dans la construction des remparts, il leur fit fabriquer une quantité prodigieuse d'armes et de machines de guerre [1]. Les péristyles des temples [2], les portiques étaient transformés en ateliers, et le tyran excitait l'ardeur des ouvriers par des présents, des paroles encourageantes, et même en les admettant à sa table. Il s'occupa aussi de la marine, fit venir des bois de construction de l'Etna, réparer les anciens vaisseaux et construire de nouvelles trirèmes et quinquérèmes, de manière à porter sa flotte à plus de trois cents bâtiments de guerre. Il fit établir cent soixante cales ou loges [3], dont chacune pouvait contenir deux trirèmes [4]. Ces préparatifs terminés, il leva des troupes en Sicile, et fit venir des mercenaires, principalement de Laconie, les Lacédémoniens l'ayant autorisé à en enrôler autant qu'il

[1] Nous avons recueilli les détails conservés par Diodore et par Ælien, sur la confection de ces armes, dans le chapitre sur les Arts militaires.

[2] Diod. XIV, 41.

[3] Νεώσοικοι. Sur la signification précise de ce mot, voyez la Topographie de Syracuse, p. 115.

[4] Théon, *Progymn.* p. 19. Ἔχομεν καὶ παρὰ Φιλίστῳ ἐν μὲν τῇ ὀγδοῇ τὰ περὶ τὴν παρασκευὴν τὴν ἐπὶ Καρχηδονίους Διονυσίου τοῦ τυράννου καὶ τῶν ὅπλων καὶ τῶν νεῶν καὶ τῶν ὀργάνων τὴν ποίησιν. Ælien (*Hist. div.* VI, 12) donne aussi l'énumération de tout le matériel de guerre de Denys.

voudrait. Redoutant les dispositions des habitants de Messine et de Rhégium, il voulut les mettre dans ses intérêts; il donna aux premiers des terres limitrophes, fit aux Rhégiens de grandes promesses et leur proposa de contracter avec eux une alliance matrimoniale. Mais ceux-ci repoussèrent cette demande avec insulte, en lui faisant offrir la fille du bourreau. Denys différa l'instant de sa vengeance, et, comme il pensait qu'un mariage consoliderait son pouvoir, il envoya des ambassadeurs aux Locriens, qui acceptèrent son alliance. Il choisit Doris, fille d'Exenète, un des premiers citoyens de Locres. En mêmes temps, il épousa Aristomaché, fille d'Hipparinus, l'un des généraux les plus influents à Syracuse[1]. Les historiens anciens rapportent en détail les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, sans faire aucune réflexion sur ce que ce double mariage avait de contraire aux lois de la Grèce[2]. Denys, qui depuis quelque temps s'appliquait à se concilier l'affection des Siciliens et particulièrement des Syracusains, convoqua ces derniers à une assemblée générale, où il proposa la guerre contre les Carthaginois. Il représenta que les Africains étaient les ennemis constants de la Sicile; qu'ils l'avaient accablée de malheurs, et ne différaient de l'envahir de nouveau, que parce qu'ils étaient en ce moment affaiblis par la peste; qu'il ne fallait pas attendre qu'ils eussent repris leurs forces pour délivrer les villes grecques, qui gémissaient sous leur joug. Les

[1] Plutarque (*Vie de Dion*, § 3) dit qu'Hipparinus, dont Denys épousa la fille, avait partagé le commandement avec lui lorsqu'il fut nommé général pour la première fois. Aristote (*Pol.* l. VIII (5), ch. v, § 6) dit même que ce fut Hipparinus qui prépara la tyrannie de Denys : *ἢ τυραννίδι ἐπιτίθενται αὐτοὶ ἢ κατασκευάζουσιν ἕτερον, ὥσπερ Ἱππαρῖνος Διονύσιον ἐν Συῤῥακούσαις.*

[2] Diodore, liv. XIV, 44. — Plutarque, *Dion*. — Ælien, *Hist. div.* XIII, 10.

Syracusains, qui partageaient la haine de Denys contre les Carthaginois, cause première de leur asservissement, acceptèrent avec joie une guerre qui devait rendre la tyrannie moins pesante, ou leur fournirait peut-être une occasion de s'en délivrer. Du consentement de Denys, ils s'emparèrent des biens de tous les Carthaginois établis à Syracuse, pillèrent les vaisseaux richement chargés que les commerçants de cette nation avaient dans le port. De semblables déprédations eurent lieu dans toute la Sicile. Dans les villes grecques soumises aux Carthaginois, on ne se contenta pas de les expulser, mais on leur fit subir d'odieuses représailles des cruautés qu'ils avaient commises lors de la conquête de ces villes. En même temps, Denys envoya un héraut à Carthage déclarer que les Syracusains avaient résolu de faire la guerre aux Carthaginois, s'ils ne se retiraient pas de toutes les villes grecques. La lettre du tyran, lue dans le sénat et dans l'assemblée du peuple, y répandit une grande inquiétude; car ils n'étaient nullement préparés à la guerre. Ils se hâtèrent donc de faire partir des sénateurs avec de grandes sommes d'argent pour lever des mercenaires en Europe. Pendant ce temps, Denys, ayant réuni ses troupes et celles de ses alliés, se dirigea vers le mont Éryx, dans le voisinage duquel était la ville de Motya, colonie des Carthaginois et leur principal repaire. S'il réussissait à s'en emparer, il avait tout espoir de triompher. Dans sa marche, il recueillit les troupes des villes grecques, qui se levaient en masse, en haine du joug étranger. Ainsi, il reçut successivement les contingents de Camarina, de Géla, d'Agrigente; il fit venir aussi les Himéréens, qui habitaient la côte opposée de la Sicile [1]; prit en passant les

[1] Diod. liv. XIV, 47 : Μεθ' οὓς Ἱμεραίους μετεπέμψατο κατοικοῦντας ἐπὶ

Sélinontins, et se présenta devant Motya à la tête de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de plus de trois mille cavaliers[1]. Il était suivi de sa flotte, forte de deux cents vaisseaux et de cinq cents bâtiments chargés de machines de guerre. A la vue de cet appareil formidable, les habitants d'Éryx, peu dévoués aux Carthaginois, se déclarèrent pour Denys. Mais ceux de Motya ne se laissèrent pas effrayer, et, dans l'attente d'un prompt secours, ils se préparèrent à résister de toutes leurs forces aux Syracusains; car ils savaient que ceux-ci leur feraient payer cher leur fidélité à Carthage. Motya, remarquable par le nombre et la beauté de ses maisons et par la richesse de ses habitants, était bâtie sur un îlot éloigné de six stades de la côte de Sicile, à laquelle elle était jointe par une chaussée, que les habitants se hâtèrent de couper. Denys, après avoir examiné la place avec ses ingénieurs, fit commencer une jetée pour dresser ses machines de guerre, et, laissant la surveillance du siége à son frère Leptine, commandant de la flotte, il alla attaquer avec l'infanterie les villes qui tenaient encore pour les Carthaginois. Tous les Sicaniens se soumirent à lui. Les cinq villes d'Halicyæ, de Solonte, d'Égeste, de Panorme et d'Entella, restèrent seules fidèles aux Carthaginois. Denys ravagea leur territoire, et força les habitants à se renfermer dans leurs murailles.

θάτερα μέρη τῆς Σικελίας. Denys ayant suivi la route qui longe la côte méridionale de la Sicile, en passant par Camarina, Géla, Agrigente et Sélinonte, les Himéréens étaient pour lui sur la côte opposée. Tel est le sens de ce passage, qui a donné lieu à des interprétations diverses.

[1] Jamais la Sicile n'avait mis sur pied une armée si considérable. Malheureusement, Diodore ne nous faisant pas connaître pour combien les alliés d'Italie et les mercenaires entraient dans ce nombre, nous n'en pourrons pas tirer d'induction sur la population grecque de la Sicile.

Cependant Imilcon, général en chef des Carthaginois, s'occupait de rassembler des forces. En attendant, il ordonna au navarque de faire voile secrètement pour Syracuse avec dix galères, de pénétrer de nuit dans le port et de détruire tous les navires qui y restaient, ce qui fut exécuté. De son côté, Denys avait ramené ses forces devant Motya; car il espérait que, cette place prise, les autres se soumettraient aisément. A force d'ouvriers, il combla le canal qui séparait la ville de la côte, et fit approcher ses machines. Sur ces entrefaites, Imilcon, ayant appris que les navires des Syracusains étaient tirés à terre, arma promptement cent des meilleures trirèmes carthaginoises, dans l'espoir d'une surprise, et, une fois maître de la mer, de faire lever le siége de Motya et de transporter la guerre à Syracuse. Il fit donc voile vers le pays de Sélinonte, et, doublant la nuit le cap Lilybée, il parut avec le jour à Motya, coula et brûla quelques bâtiments mouillés hors de la rade[1], sans que Denys eût le temps d'envoyer à leur secours, et, se présentant à l'entrée du port, disposa sa flotte de manière à bloquer les vaisseaux retirés au fond. Denys, ayant rangé ses troupes sur la langue de terre qui formait comme une jetée, comprit que, s'il mettait ses bâtiments à flot dans le port, il serait forcé, pour déboucher par son étroite issue, de n'opposer qu'un petit nombre de vaisseaux à la fois contre les forces réunies de l'ennemi. Il fit donc, au moyen du grand nombre de bras dont il disposait, transporter par terre ses vaisseaux jusqu'à la plage voisine[2]. Imilcon vint

[1] Ces bâtiments n'étaient que les navires de charge; les vaisseaux de guerre étaient au fond du port. Burigny a transporté cette bataille navale après la prise de Motya, et paraît n'avoir pas bien compris l'opération du transport par terre des vaisseaux syracusains.

[2] L'histoire de la marine ancienne fournit plusieurs exemples sembla-

attaquer les premiers bâtiments qui furent remis à flot. Mais les Grecs, au moyen des catapultes, nouvellement inventées, tinrent les ennemis éloignés du rivage, et Imilcon, qui ne jugea pas à propos d'engager le combat contre des forces supérieures aux siennes, retourna en Libye. Denys reprit alors les travaux du siége. Ses béliers frappaient les murailles, tandis qu'une grêle de traits lancés par ses catapultes écartait les défenseurs du rempart, près duquel on approchait des tours roulantes de six étages. Les Motyens, qui n'avaient d'espoir qu'en leur propre courage, opposaient une résistance désespérée. Des hommes cuirassés, soutenus sur de longues perches, venaient verser du feu et de la poix au-dessus des machines de bois des assiégeants. Une partie de la muraille étant tombée, les Grecs se crurent maîtres de la ville; mais, en y pénétrant, ils trouvèrent les rues fermées et les maisons voisines du rempart fortifiées de telle sorte qu'elles offraient une résistance plus insurmontable.

Une lutte acharnée se renouvelait ainsi tous les jours; le soir, Denys donnait invariablement le signal de la retraite, et les combattants se retiraient chacun de leur côté. Après avoir fait prendre aux Motyens cette habitude, il ordonna, une nuit, à Archylus de Thurium, de dresser des échelles contre les maisons en ruine et de pénétrer dans la ville avec des soldats d'élite, qui ouvriraient l'accès au reste de l'armée. Quand les Motyens s'aperçurent de cette escalade, il était déjà trop tard pour résister. L'armée entière franchit

bles. Polyen (l. V, c. II, § 6) donne sur cette opération des détails qui manquent dans Diodore. L'espace franchi était, selon lui, de vingt stades, et quatre-vingts galères furent transportées en un jour.

presque aussitôt le rempart, et bientôt la ville n'offrit que des scènes de meurtre, car les Siciliens n'épargnaient ni l'âge, ni le sexe. En vain Denys, si ce n'est par humanité, peut-être par avarice, voulait arrêter le carnage et faire des prisonniers, on n'écoutait plus sa voix. Enfin, il fit crier par un héraut que les Motyens se réfugiassent dans les temples vénérés des Grecs, et le soldat, cessant le carnage, se mit à piller les maisons. Il s'y trouva beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, que Denys abandonna à ses troupes pour les encourager à braver d'autres dangers. Il accorda un prix de cent mines[1] à Archylus, qui avait le premier franchi la muraille, et des récompenses aux soldats qui s'étaient distingués. Il fit vendre à l'encan les habitants de Motya échappés au massacre, et mettre en croix Daïménès et quelques Grecs qui avaient été pris combattant pour les Carthaginois. Ensuite, il nomma le Syracusain Biton commandant de Motya, dans laquelle il mit une garnison en grande partie composée de Sicules; et, laissant cent vingt vaisseaux à Leptine[2] pour observer le passage de la flotte carthaginoise, il le chargea aussi du siége d'Égeste et d'Entella, et ramena le reste de ses troupes à Syracuse à la fin de l'été[3]. Au printemps de l'année suivante (396 avant J. C.), Denys recommença ses

[1] La mine est évaluée 92f 68c.

[2] Diodore XIV, 53, dit simplement Λεπτίνην τὸν ναύαρχον. Il est probable que ce Leptine est le frère de Denys, qui fut chargé plusieurs fois du commandement de la flotte syracusaine, et qui périt dans un combat contre les Carthaginois en 383.

[3] Cette retraite de Denys était peut-être une nécessité, avec une armée composée en grande partie de citoyens de Syracuse et des autres villes grecques, qu'il eût été difficile de tenir toute une année éloignés de chez eux; mais elle fit perdre le fruit de la victoire de Motya. Il eût été de la plus grande importance d'enlever, avant l'arrivée d'Imilcon, les villes qui tenaient encore pour Carthage.

incursions sur le territoire des Carthaginois. Les Halicyens firent leur soumission, mais les Égestains, dans une sortie nocturne, mirent le feu au camp des Grecs. Plusieurs des soldats qui voulurent s'opposer au progrès des flammes, furent victimes de leur zèle, et presque tous les cavaliers périrent dans l'incendie de leurs tentes. Denys continua de ravager le pays, et Leptine de surveiller la mer. Cependant, les Carthaginois, informés du nombre des troupes syracusaines, avaient jugé nécessaire de réunir des forces supérieures. Selon Éphore, ils auraient rassemblé trois cent mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers, indépendamment de quatre cents chars, trois cents vaisseaux de guerre, et plus de six cents bâtiments de transport. Timée réduit à cent mille les troupes qui passèrent de Libye en Sicile, auxquelles il joint trente mille hommes levés dans cette île[1]. Imilcon, alors revêtu de la royauté, avait remis des ordres cachetés aux commandants des navires pour leur donner rendez-vous dans le port de Panorme. Profitant d'un vent favorable, les vaisseaux de transport gagnèrent la pleine mer, tandis que les vaisseaux de guerre rangeaient la côte de Libye. Aussitôt que les premiers bâtiments de transport furent en vue de la Sicile, Denys ordonna à Leptine de fondre sur eux avec trente galères, et d'en couler bas, avec ses éperons, le plus qu'il pourrait. Il en fit périr en effet plusieurs avec leurs équipages; mais la plupart, voguant à pleines voiles, lui échappèrent et abordèrent à Panorme ainsi qu'Imilcon. Dès qu'il eut débarqué ses troupes, ce général les conduisit à

[1] Diod. XIV, 54 (*Timée*, fr. 122): Τίμαιος μὲν γὰρ ἐκ τῆς Λιβύης περαιωθείσας δυνάμεις οὐ πλείυς φησὶν εἶναι δέκα μυριάδων καὶ πρὸς ταύταις ἑτέρας τρεῖς ἀποφαίνεται κατὰ Σικελίαν στρατολογηθείσας. Burigny traduit inexactement: «Cent mille hommes, dont trente mille avaient été levés en Sicile.»

l'ennemi en se faisant suivre de ses galères. Chemin faisant, il prit Éryx par surprise, pendant que Denys était devant Égeste. Il reconquit aussi Motya. Les Sicéliotes ne demandaient pas mieux que d'en venir aux mains avec les Carthaginois; mais Denys, se voyant éloigné des villes alliées et manquant d'approvisionnements, préféra transporter ailleurs le théâtre de la guerre et battre en retraite. En conséquence, il engagea les Sicaniens à quitter leurs villes pour le moment et à le suivre, leur promettant des terres meilleures que celles qu'ils abandonnaient, et la liberté de revenir plus tard, si cela leur convenait. Un petit nombre accepta ces propositions par crainte de ses soldats. Les Halicyens firent défection, et envoyèrent au camp des Carthaginois renou veler leur ancienne alliance. Denys revint rapidement à Syracuse en dévastant le pays qu'il traversait. Imilcon, encouragé par ces premiers succès, conduisit son armée vers Messine, dont le port, vaste et bien situé, pouvait contenir toute sa flotte, et, commandant le détroit, empêcherait le passage en Sicile des secours d'Italie et du Péloponnèse. Il fit alliance avec les habitants d'Himéra et de Céphalædium, se rendit maître aussi de Lipara, et exigea de ses habitants une somme de trente talents[1]; puis, accompagné de sa flotte, il vint dresser son camp à Péloris, éloignée seulement de cent stades de Messine. Son approche causa dans cette ville un grand trouble et des dissensions. Les uns, effrayés de leur isolement et de l'absence de leurs propres cavaliers, qui étaient à Syracuse, désespéraient de pouvoir soutenir un siége dans une place dont les murs tombaient en ruine, et se retirèrent dans les villes voisines avec leurs enfants, leurs femmes et leurs effets les plus pré-

[1] 166,827 francs.

cieux. Quelques Messéniens, au contraire, sur la foi d'un ancien oracle qui disait que les Carthaginois porteraient de l'eau dans Messine, se flattaient du succès. Ils formèrent donc à la hâte un corps des jeunes gens les plus braves, qu'ils envoyèrent sur la route de Péloris pour s'opposer à l'approche des troupes Carthaginoises. Mais, pendant ce temps, Imilcon avait expédié vers Messine deux cents galères, qui entrèrent à pleines voiles dans le port, et ceux qui les montaient pénétrèrent dans la ville par les brèches du rempart, avant que le corps de troupes parti pour Péloris eût eu le temps de revenir sur ses pas. La plupart des guerriers périrent glorieusement en combattant; les autres se réfugièrent dans les villes voisines. Une partie de la population se sauva dans les montagnes, d'autres furent faits prisonniers. Plusieurs de ces derniers, qui se trouvaient dans le quartier du port, se jetèrent à la mer, espérant traverser le détroit à la nage; mais, sur deux cents, un quart à peine surmonta la rapidité du courant et parvint à se sauver en Italie. Imilcon, après avoir rassemblé son armée à Messine, essaya de s'emparer des forts d'alentour; mais ces places étant bien fortifiées et bien défendues, il fut obligé d'y renoncer. Ensuite il se porta contre Syracuse, après avoir ordonné à ses soldats de détruire Messine sans y laisser pierre sur pierre. Cet ordre fut si ponctuellement exécuté, que l'on n'y aurait pas trouvé trace d'habitation humaine. Voyant que cette admirable situation était trop éloignée des autres villes carthaginoises pour qu'il pût espérer s'y maintenir, il voulait du moins rendre le rétablissement des Grecs aussi difficile que possible. Il ordonna à Magon, qui commandait la flotte carthaginoise, de se rendre près du mont Taurus, voisin de l'ancien emplacement de Naxos. Denys avait donné les terres

de Naxos à des Sicules qui habitaient ce pays sans être réunis sous un chef. Ils se déclarèrent pour Imilcon, qui les engagea à occuper le mont Taurus, où ils continuèrent de demeurer, et donnèrent ainsi naissance à la ville de Tauroménium [1]. Imilcon rejoignit Magon près de cette place, et lui ordonna de conduire la flotte à Catane. Lui-même comptait s'y rendre en suivant le rivage; mais une éruption récente de l'Etna, dont les ruisseaux de lave étaient descendus vers la mer et rendaient la route impraticable, l'obligea de contourner le volcan, ce qu'il fit en grande diligence, craignant que les Syracusains n'attaquassent séparément sa flotte et ses troupes de terre. En effet, Denys s'avançait à sa rencontre. Après avoir fortifié et approvisionné la citadelle de Léontini et les autres châteaux, il avait armé soixante galères en affranchissant les esclaves de Syracuse. Ses troupes de terre montaient à trente mille hommes et à trois mille cavaliers, et sa flotte à cent quatre-vingts bâtiments. Informé des retards qu'Imilcon éprouvait dans sa marche, il désirait livrer un combat naval à Magon, dans l'espoir que la vue de l'infanterie syracusaine rangée sur le rivage encouragerait ses marins. Il avait recommandé à Leptine, qui remplissait les fonctions d'amiral, de combattre en ordre serré à cause de la supériorité numérique des ennemis, qui comptaient près de cinq cents

[1] Sur Tauroménium, voyez l'Hist. des colonies gr. t. IV, p. 92. Dans une savante note, M. Raoul-Rochette relève plusieurs inexactitudes échappées aux anciens eux-mêmes. Il cite, entre autres, le vers 288 de Scymnus: *Εἶθ' Ἱμέρα καὶ* Ταυρομένιον *ἐχομένη*, d'où semble résulter que, selon ce géographe, Tauroménium était situé dans le voisinage d'Himéra. Toutefois, nous croyons que ce vers est susceptible d'une autre interprétation, et doit s'entendre, non de la position géographique, mais de la date relative de la fondation de ces deux villes : *Himéra et Tauroménium, qui vient après.*

bâtiments. Mais celui-ci s'étant présenté d'abord avec trente de ses meilleures trirèmes et entraîné par un commencement de succès, s'éloigna trop du reste de sa flotte. Il fut bientôt entouré, et, après avoir soutenu quelque temps, avec beaucoup de courage, un combat à l'abordage, il céda au nombre et prit la fuite en entraînant les débris de la flotte dans sa déroute. Les Carthaginois le poursuivirent et prirent ou coulèrent un grand nombre de navires. Selon Diodore, cette journée coûta aux Syracusains cent vaisseaux et vingt mille marins[1]. Malgré cet échec, les Sicéliotes engageaient Denys à les conduire de suite contre Imilcon et à profiter des chances que pourrait donner une attaque à laquelle le général carthaginois ne devait pas s'attendre en ce moment. Denys goûtait assez cet avis, mais la crainte que la flotte carthaginoise, pendant qu'il serait éloigné, ne s'emparât de Syracuse, comme elle avait fait de Messine, le décida à se replier promptement sur cette ville. Des Sicéliotes, en assez grand nombre, mécontents de cette méticuleuse prudence et ne voulant pas s'enfermer derrière des murailles, quittèrent l'armée pour regagner leurs foyers. Denys fit partir son beau frère Polyxène pour solliciter des secours des Grecs d'Italie, des Corinthiens et des Spartiates, et pour engager des mercenaires en Italie et en Grèce. Quelques

[1] Tels sont les chiffres donnés par Diodore. Cependant, il est difficile d'admettre que la perte en hommes ait été aussi forte; car, le combat ayant eu lieu en vue du rivage, beaucoup de matelots durent y trouver leur salut. Il est vrai que Diodore ajoute que les Carthaginois poursuivaient avec des canots (ὑπηρετικά) les malheureux qui essayaient de se sauver à la nage. Vingt mille hommes répartis sur cent vaisseaux donnent deux cents hommes par trirème. Ce nombre paraît être celui que Diodore prend pour base habituelle de ses calculs; car, un peu plus loin, il parle de la destruction de sept trirèmes, et évalue la perte à quinze cents hommes.

jours plus tard, les Syracusains virent avec consternation entrer dans leur grand port toute la flotte carthaginoise. Deux cent trois vaisseaux de guerre, ornés des dépouilles de la Sicile, défilèrent en ordre, suivis de plus de deux mille vaisseaux de transport. La vaste rade de Syracuse disparaissait sous les voiles. En même temps, Imilcon arrivait de l'autre côté à la tête de l'innombrable armée de terre, et dressait sa tente dans le temple de Jupiter Olympien. L'armée établit son camp alentour, à douze stades de Syracuse. Imilcon vint déployer ses forces aux pieds des murs et provoquer les Syracusains avec cent de ses meilleures galères; personne n'étant sorti pour le repousser, il se mit à ravager la campagne de Syracuse durant trente jours, et dévasta jusqu'au faubourg d'Achradine, où il pilla les temples de Proserpine et de Cérès. A partir de ce moment, les affaires des Carthaginois allèrent en déclinant, ce que les Grecs attribuèrent à ce sacrilége. Imilcon, dans la prévision d'un long siége, voulut entourer son camp d'un mur, et il y employa les pierres des tombeaux[1]. Comme à Géla, des maladies se répandirent dans le camp carthaginois, assis près d'un marais dont les exhalaisons avaient déjà été funestes aux Athéniens. Denys risqua quelques affaires d'avant-postes qui furent à son avantage. Polyxène revint du Péloponnèse, amenant trente vaisseaux des alliés de Syracuse et un amiral lacédémonien nommé Pharacidas. Un jour, tandis que Denys et Leptine s'occupaient de faire venir des provisions, les Syracusains, ayant aperçu un bâtiment chargé de blé, envoyèrent quelques vaisseaux à sa poursuite et s'en emparèrent. Les Carthaginois vinrent

[1] Les Carthaginois démolirent, entre autres, le monument de Gélon et celui de Démarète.

avec quarante vaisseaux pour le reprendre, et les Syracusains, de leur côté, mettant en mer toute leur flotte, s'emparèrent du vaisseau amiral ennemi, de vingt-quatre galères, et poursuivirent les autres jusqu'au mouillage des Carthaginois, sans que ceux-ci, troublés de cette attaque imprévue, fissent aucune démonstration.

Les Syracusains, enflés de ce succès obtenu en l'absence de Denys, tandis que, sous sa conduite, ils avaient été presque constamment battus, s'excitèrent à ne pas souffrir plus longtemps une tyrannie à laquelle ils attribuaient tous les malheurs de la Sicile. Des discours furent prononcés dans l'assemblée [1] pour appeler le peuple à l'indépendance, et engager les généraux alliés à se mettre à la tête du mouvement. Mais l'amiral lacédémonien, étant monté à la tribune, dit qu'il avait été envoyé pour secourir Denys contre les Carthaginois, et non pour le renverser. Toutefois, celui-ci, profitant de l'avertissement, s'appliqua davantage à se concilier l'affection des citoyens par des manières moins tyranniques. Les grandes chaleurs développaient de plus en plus dans l'armée carthaginoise la maligne influence de l'épidémie. Une fièvre brûlante, la dyssenterie, des bubons pestilentiels amenaient ordinairement la mort dès le cinquième jour. Les nombreux cadavres laissés sans sépulture, faute d'hommes dévoués au soin dangereux de les ensevelir, achevaient de remplir l'atmosphère d'exhalaisons délétères. Denys, instruit de l'état déplorable de l'armée carthaginoise, ordonna aux amiraux Leptine et Pharacidas d'attaquer à la pointe du jour

[1] Diodore (XIV, 65-69) met dans la bouche d'un chevalier syracusain nommé Théodore une longue harangue, exercice de rhétorique dont il est ordinairement fort sobre, mais qui a l'avantage de présenter un récit animé des premières années du règne de Denys.

avec quatre-vingts vaisseaux la flotte ennemie. Lui-même, à la faveur d'une nuit sans lune, contournant le temple de la nymphe Cyané sans être aperçu des ennemis, vint au lever du soleil assaillir leur camp du côté de la campagne et enleva d'assaut le fort nommé Polichna[1]. D'un autre côté, la cavalerie, appuyée de quelques galères, s'emparait du village de Dascon au fond du port. Tandis que les Carthaginois étaient tout occupés de cette attaque, la flotte syracusaine se présenta devant leur mouillage, et, sans leur laisser le temps de démarrer, brisa du premier choc leurs navires ou s'en empara à l'abordage. Les troupes de terre rivalisaient avec la marine; Denys lui-même parcourait à cheval la côte voisine de Dascon, et, trouvant quarante vaisseaux à cinquante rames, qui y étaient amarrés, y fit mettre le feu. La flamme s'éleva rapidement et gagna d'autres bâtiments mouillés dans le voisinage. La violence de l'incendie ne permettait aucun secours, et les matelots n'avaient que le temps de se jeter à la mer. Le feu ayant consumé les câbles des ancres, les vaisseaux s'entre-choquaient et sombraient; d'autres, tout enflammés, erraient au gré du vent au milieu du port, et portaient çà et là l'incendie. Toute la population de Syracuse, accourue sur les remparts du port, contemplait ce grand drame, qui rappelait la destruction des géants foudroyés par les dieux; et l'on ne manquait pas d'attribuer à la vengeance céleste cette catastrophe des profanateurs des temples. Les enfants, les vieillards, restés dans la ville, ne pouvant demeurer spectateurs inactifs de cette scène, se jetaient dans des barques pour remorquer dans le port les vaisseaux désem-

[1] On dit que Denys fit en sorte de sacrifier, dans cette attaque, mille mercenaires qui causaient toujours des séditions dans son armée.

parés, ou incendier ceux qui ne l'étaient pas; et, à chaque navire qui s'abîmait, on entendait éclater les cris des Grecs et les gémissements des barbares. La nuit mit seule un terme à cette scène de carnage. Denys campa près du temple de Jupiter Olympien. Les Carthaginois députèrent secrètement près de lui pour lui offrir trois cents talents, qui leur restaient, s'il voulait consentir à les laisser retourner en Afrique. Denys répondit qu'il ne pouvait pas les laisser partir tous; qu'il consentirait seulement à la retraite des citoyens de Carthage.

On a dit que le tyran ne voulait pas écraser tout à fait les ennemis de Syracuse, pour que cette menace continuelle la maintînt dans son obéissance. Peut-être aussi craignait-il, en poussant au désespoir un ennemi redoutable encore, d'éprouver un retour de fortune. Quoi qu'il en soit, les Carthaginois apportèrent secrètement à Denys dans la citadelle la somme promise; et la quatrième nuit, qui avait été fixée pour la fuite, Imilcon embarqua les citoyens de Carthage sur trente trirèmes. Au moment où elles sortaient du port, quelques Corinthiens, les ayant aperçues, vinrent avertir Denys. Celui-ci fit appeler les capitaines et rassemblait les soldats avec une lenteur calculée. Les Corinthiens, impatients de ces retards, s'embarquèrent sans commandement, et, s'attachant à la poursuite de l'escadre carthaginoise, atteignirent les derniers bâtiments et les coulèrent à fond. Les Sicules, auxiliaires de Carthage, avaient déjà gagné les montagnes. Le reste des barbares, se voyant abandonné, chercha aussi à prendre la fuite; mais Denys avait dressé des embuscades dans lesquelles ils tombèrent et furent tués ou mirent bas les armes en demandant la vie. Les Ibères seuls demeurèrent fermes et envoyèrent

un député traiter avec Denys, qui les prit à sa solde. Cette catastrophe des Carthaginois, à laquelle Imilcon ne put survivre, amena contre cette république une coalition de toutes les nations africaines dont ils avaient abandonné les troupes devant Syracuse[1]. Cependant, elle triompha de ce danger, et, avec une ténacité qui montre l'importance vitale pour elle de ses possessions de Sicile, elle revint presque aussitôt renouveler la lutte contre Denys. Ce prince, après le départ des Carthaginois, eut à réprimer une sédition parmi ses propres mercenaires. Il envoya leur chef Aristotélès à Sparte pour y être jugé, et donna aux soldats, au nombre de dix mille, la ville et le fertile territoire des Léontins en payement des sommes qu'ils réclamaient. Les Sicéliotes, dont les villes avaient été saccagées par les Carthaginois, rentrèrent dans leurs foyers. Denys établit à Messine mille Locriens, quatre mille Medméens[2] et six cents des Messéniens du Péloponnèse, expulsés de Zacynthe et de Naupacte. Mais, craignant de déplaire aux Spartiates en mettant leurs ennemis en possession d'une ville aussi bien située que Messine, il les en retira bientôt après et les établit dans une partie du territoire d'Abacænum, près de la mer. Ils y bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Tyndaris et qui,

[1] Diod. XIV, 72-78.

[2] Le texte de Diodore porte *Μεδιμναίους*, mot corrompu, car on ne connaît pas de peuple de ce nom. Plusieurs corrections ont été proposées. Celle qui nous paraît la plus facile et la plus probable est *Μεδμαίους*. *Μέδμη* ou *Μέδμα*, comme la nomment Hécatée, Étienne de Byzance et Scymnus de Chios, v. 305, était une colonie des Locriens sur la côte d'Italie voisine de Messine. Strabon (liv. VI) la nomme *Μέδαμα*, et Apollodore (*Chron.* l. III), *Μέσμα*, orthographe confirmée par des médailles. (Voyez Millingen, *Numismat. de l'anc. Italie*, p. 76.) Quoique nous ignorions quelle révolution avait pu forcer tant de Medméens à quitter leurs foyers, ils est naturel de les trouver réunis aux Locriens, leurs fondateurs.

grâce à leur union et aux citoyens nouveaux qu'ils accueillirent, prospéra rapidement et compta bientôt cinq mille habitants[1]. Poursuivant le cours de ses conquêtes et de ses négociations, Denys prit Menænum et Morgantine, traita avec Agyris et Damon, chefs d'Agyrine et de Centoripa, avec les Herbitains, les Assorins, les Herbessins, et surprit Cephalœdium, Solonte et Enna. Les Rhégiens, persuadés que Denys n'avait relevé Messine que dans une intention hostile contre eux, voulurent prévenir ses desseins en établissant à Mylæ les bannis syracusains, et le reste des habitants de Naxos et de Catane expulsés par Denys. Leur général Héloris vint aussi mettre le siége devant Messine, mais il fut repoussé avec une perte de cinq cents hommes, et les Messéniens le poursuivirent jusqu'à Mylæ, dont ils s'emparèrent. Denys, se voyant maître de presque toutes les villes sur la côte du détroit, voulut, avant d'aller attaquer Rhégium, expulser les Sicules établis sur le Taurus, qui l'inquiétaient. Comme ils n'étaient pas fixés depuis longtemps dans ce lieu, il se flattait qu'ils l'abandonneraient sans faire une longue résistance. Mais ceux-ci, instruits par la tradition que la campagne voisine du Taurus était le premier point où les Grecs avaient abordé en Sicile, et qu'ils y avait bâti Naxos après avoir expulsé leurs ancêtres, mettaient à honneur de conserver cet héritage paternel, qu'ils avaient enfin recouvré. La lutte se prolongea, avec une égale résistance, jusqu'au solstice d'hiver, et la cime du Taurus était couverte de neige lorsque Denys, profitant d'une nuit sombre et orageuse pendant laquelle les Sicules, se reposant sur la dif-

[1] Les médailles de Tyndaris portent les Dioscures à cheval, ou leur symbole surmonté de deux astres, et la légende ΤΥΝΔΑΡΙΤΑΝ. D'autres ont une tête de Pallas, et, au revers, un caducée entre deux épis.

ficulté des abords, avaient quitté la garde du rempart, gravit la montagne et s'empara de leur citadelle. Mais, quand il voulut pénétrer dans la ville, ses troupes furent repoussées au milieu des précipices et y périrent en grand nombre. Denys lui-même tomba, faillit être pris, et perdit ses armes. Après ce mauvais succès, qui lui coûta six cents hommes, les Agrigentins et les Messéniens expulsèrent ses partisans de leurs villes et rétablirent leur indépendance.

Magon, qui était resté chargé du commandement des forces Carthaginoises en Sicile, avait, par son habile politique, relevé les affaires de sa patrie. Humain envers les villes grecques de sa dépendance, il accueillait tous ceux qui étaient maltraités par Denys. Il avait fait alliance avec presque tous les Sicules. Rassemblant ses forces, il marcha contre Messine et arriva jusqu'auprès d'Abacænum, ville alliée de Carthage. Denys vint à sa rencontre, le battit et le força de se retirer. Peu de jours après cette victoire, il partit, avec cent galères, pour assiéger Rhégium, dont il fut sur le point de s'emparer d'emblée après avoir mis le feu aux portes. Les habitants, accourus en petit nombre, s'efforçaient d'éteindre les flammes, quand Héloris, leur général, conseilla d'apporter, au contraire, des matières combustibles et d'entretenir l'incendie, ce qui empêcha Denys de pénétrer dans la ville et donna le temps à la garnison de se rassembler. Le coup était manqué; il revint à Syracuse après avoir conclu une trêve d'un an; et les Grecs d'Italie, voyant que son ambition s'étendait à leur pays, formèrent une ligue pour lui résister, ainsi qu'aux Lucaniens, contre lesquels ils étaient en guerre.

Les Carthaginois, remis de leurs précédents désastres, résolurent de faire un nouvel effort pour conquérir la Sicile.

Toutefois, ils n'y envoyèrent pas une flotte considérable, mais ils se bornèrent à fournir les sommes nécessaires pour enrôler des mercenaires de Libye et d'Italie, et leur donnèrent des armes. Ils mirent ainsi sur pied quatre-vingt mille hommes. Magon, qui les commandait, détacha presque toutes les villes du parti de Denys, et s'avança par l'intérieur jusqu'auprès du fleuve Chrysas, sur la route qui conduit à Morgantine, dans le pays des Agyréens, qui ne voulurent pas entrer dans son alliance.

Denys, en apprenant la marche de Magon, avait, en toute hâte, rassemblé vingt mille hommes; il se porta à sa rencontre, et députa près d'Agyris, pour engager ce tyran dans son alliance, lui promettant d'augmenter son territoire après le succès. Agyris était, à cette époque, le plus puissant tyran de la Sicile après Denys. Il s'était emparé d'un grand nombre de places fortes dans le voisinage de sa ville, qui ne comptait pas moins de vingt mille habitants; il avait, en outre, en réserve, dans sa citadelle, des trésors considérables, qu'il s'était procurés en mettant à mort les plus riches des citoyens. Cet homme était bien fait pour s'entendre avec Denys; il lui fournit d'abord des vivres, et se joignit même à lui avec toutes ses forces. L'expérience des lieux donnait un grand avantage aux troupes grecques sur celles de Magon, qui tombaient journellement dans des embuscades et qui commençaient à souffrir du manque de vivres. Aussi Denys voulait-il les laisser se consumer sans risquer une affaire générale; mais les Syracusains, impatients de ses lenteurs, le quittèrent. Pour parer à cette défection, Denys avait pris le parti d'affranchir et d'armer les esclaves. Cependant, il revint sur cette mesure, parce que les Carthaginois lui proposèrent la paix.

Les conditions furent à peu près les mêmes que dans le traité précédent[1], excepté que les Sicules devaient être soumis à Denys et lui remettre Tauroménium. Il en prit possession et y établit ceux de ses mercenaires sur lesquels il comptait le plus.

Denys n'avait pas abandonné ses plans de conquête en Italie et voulut commencer par Rhégium, qui en était la clef et qui avait attiré depuis longtemps son ressentiment. Il passa le détroit avec vingt mille hommes et une flotte de cent vingt galères. Les Italiotes envoyèrent de Crotone, au secours de la ville menacée, une flotte de soixante vaisseaux, qui fut défaite dans le détroit et aurait même été capturée si les Rhégiens ne l'eussent protégée depuis la côte où elle s'était réfugiée. Une tempête violente s'éleva, submergea sept des vaisseaux de Denys; lui-même, monté sur une quinquérème, faillit périr, et ne parvint qu'au milieu de la nuit dans le port de Messine. On était au commencement de l'hiver, et Denys, content d'avoir ravagé le pays de Rhégium, revint à Syracuse après avoir conclu une alliance avec les Lucaniens. Ceux-ci attaquèrent les Thuriens, qui invoquèrent le secours de tous les Grecs d'Italie, conformément au traité fédératif qui les liait[2]. Encouragés par un premier

[1] Diod. XIV, 96 : Ἦσαν δ' αἱ συνθῆκαι τὰ μὲν ἄλλα παραπλήσιαι ταῖς πρότερον, Σικελοὺς δὲ δεῖν ὑπὸ Διονύσιον τετάχθαι καὶ παραλαβεῖν αὐτὸν τὸ Ταυρομένιον. Le dernier traité de paix entre Denys et les Carthaginois mentionné par Diodore est celui de l'an 405, dont nous avons donné plus haut la teneur. Il semble que le désastre des Carthaginois devant Syracuse, en 395, aurait dû amener un nouveau traité plus favorable aux Grecs; mais Diodore ne parle que de la convention secrète par laquelle Imilcon acheta la permission de se retirer. La haine que Denys inspirait à la plupart des Siciliotes lui fit perdre l'avantage qu'il aurait pu tirer de sa position à l'égard de Carthage, s'il avait été soutenu par ses compatriotes.

[2] Les clauses de cette alliance,

succès, les Thuriens et leurs alliés s'avancèrent en Lucanie, où ils éprouvèrent une défaite terrible. Dix mille des leurs restèrent sur la place; d'autres se réfugièrent sur une colline près de la mer, et, apercevant des vaisseaux de guerre, ils les gagnèrent à la nage, pensant que c'étaient ceux de Rhégium. C'était, au contraire, une flotte que Denys envoyait au secours des Lucaniens. Cependant, Leptine, frère de Denys, qui la commandait, accueillit avec humanité les fugitifs, engagea les Lucaniens à recevoir une mine d'argent[1] pour chacun des prisonniers, qui étaient au nombre de mille, se porta garant du payement, et, enfin, rétablit la paix entre les Lucaniens et les Grecs. Cette conduite valut à Leptine un favorable accueil en Italie, mais elle contraria les vues de Denys, qui espérait, à la faveur de cette guerre, s'emparer de la Grande-Grèce; aussi retira-t-il à Leptine le commandement[2] de sa flotte pour le donner à Théaridès, son autre frère; et, persistant dans ses projets, il conduisit ses forces à Messine, d'où il envoya Théaridès s'emparer de dix vaisseaux rhégiens qui se trouvaient à l'île de Lipara. Il passa ensuite en Italie et mit le siége devant Caulonia. Les Ita-

rapportées par Diodore (XIV, 101), méritent d'être citées : *Αἱ γὰρ κατὰ τὴν Ἰταλίαν Ἑλληνίδες πόλεις ἔν τε ταῖς συνθήκαις εἶχον οὕτως· ἵν' ἥτις ἂν ὑπὸ τῶν Λευκανῶν λεηλατηθῇ χώρα, πρὸς ταύτην ἅπαντες παραβοηθῶσιν· ἧς δ' ἂν πόλεως μὴ καταστῇ τὸ στρατόπεδον ἐπὶ τὴν βοήθειαν, τεθνάναι τοὺς ἐκείνης τῆς πόλεως στρατηγούς.* Les Lucaniens étaient considérés comme barbares, ce qui resserrait davantage contre eux l'alliance des Hellènes, trop rarement unis. (Voyez Sainte-Croix, *Des anciens gouvernements fédératifs*, p. 259.)

[1] 92 francs 68 centimes.

[2] Leptine était très-populaire, non-seulement en Italie, mais à Syracuse; ce qui portait ombrage à Denys. Celui-ci exila plusieurs fois son frère, ou l'éloigna sous divers prétextes. Ælien l'accuse même de l'avoir laissé périr lorsqu'il aurait pu le sauver. Ænéas le Tacticien cite comme un exemple à suivre la manière politique dont Denys éloigna Leptine de Syra-

liotes[1] rassemblèrent leurs forces, à la tête desquelles ils mirent Héloris, émigré syracusain. Ce général périt dans la première rencontre. Denys mit ensuite en déroute l'armée ennemie, composée de vingt-cinq mille hommes. Une partie des vaincus s'étaient réfugiés sur une montagne où, investis et manquant de tout, ils demandèrent à capituler moyennant rançon ; mais Denys exigea qu'ils se rendissent à discrétion, ce qu'ils refusèrent d'abord. Enfin, pressés par la soif, ils y consentirent, tout en redoutant la cruauté du vainqueur. Denys, une baguette à la main, comptait les prisonniers qui descendaient de la montagne. Ils se trouvèrent au nombre de dix mille, et, contre leur attente, le tyran, cette fois plus généreux ou plus habile, les renvoya libres et sans rançon dans leurs villes, avec lesquelles il conclut la paix sans porter aucune atteinte à leur indépendance. Des couronnes d'or lui furent décernées de tout côté.

Après s'être ainsi concilié les villes d'Italie, il revint assiéger les Rhégiens, qui, se voyant désormais privés d'alliés et redoutant, non sans sujet, la vengeance de l'homme auquel ils avaient offert en mariage la fille du bourreau, le supplièrent de se montrer indulgent envers eux. Denys exigea la remise de toute leur marine, montant à soixante et dix vaisseaux, et une somme de trois cents talents[2], pour garantie de laquelle ils livrèrent cent otages. Pendant cette campagne, Denys reçut une députation des Gaulois qui

cuse, sous prétexte d'une mission à Himéra.

[1] Les Italiotes (Ἰταλιῶται) sont les Grecs d'Italie, comme les Siciliotes ceux de Sicile, par opposition aux peuples indigènes que désignent les noms d'Ἰταλοί et de Σικελοί, Italiens et Sicules ou Siciliens.

[2] 1,668,270 fr.

venaient de prendre Rome et lui offraient leurs services[1]. Il détruisit encore les villes de Caulonia, d'Hipponium, de Scylacium[2], dont il transporta les habitants à Syracuse et dont il réunit le territoire à celui des Locriens, qu'il voulait récompenser de l'alliance qu'ils lui avaient accordée. Plus vivace que sa reconnaissance, sa haine contre les Rhégiens n'était pas encore assouvie. Le désir d'augmenter sa marine l'avait fait consentir au traité conclu avec eux, mais il ne cherchait qu'une occasion pour le rompre, et désirait qu'ils lui en donnassent eux-mêmes le prétexte. Dans ce but, il conduisit ses troupes dans leur voisinage, et leur demanda de lui fournir des vivres qu'il leur rendrait plus tard. Les Rhégiens y consentirent d'abord; mais, s'apercevant qu'il prolongeait son séjour pour épuiser leurs ressources, ils refusèrent de nourrir plus longtemps son armée[3]. Denys en témoigna une grande colère, leur rendit leurs otages, et vint mettre le siége devant Rhégium, où il déploya tout l'art de la guerre. Mais le courage des habitants paralysait

[1] Suivant Justin (liv. XX, 5), les Gaulois, quelques mois après la prise de Rome, envoyèrent une ambassade à Denys pour conclure alliance avec lui : « Dionysium gerentem bellum le« gati Gallorum, qui ante menses Ro« mam incenderant, societatem ami« citiamque petentes adeunt : « Gen« tem suam inter hostes ejus posi« tam esse, magnoque usui ei futu« ram vel in acie bellanti, vel de tergo « intentis in prælium hostibus, » affir« mant. Grata legatio Dionysio fuit. « Ita pacta societate, et auxiliis Gallo« rum auctus, bellum velut ex integro « restaurat. » D'après Denys d'Halicarnasse, la prise de Rome eut lieu la 1[re] année de la XCVIII[e] olympiade, 388 avant J. C. Quand les bandes gauloises furent dispersées, Denys en prit à sa solde, et c'est ainsi qu'en 369 il envoya au secours des Corinthiens deux mille mercenaires celtes et ibères, qui soutinrent la réputation de bravoure dont ils jouissaient.

[2] Strabon, liv. VII, 10 : *Σκυλλήτιον, ἄποικος Ἀθηναίων... νῦν δὲ Σκυλάκιον καλεῖται. Κροτωνιατῶν δ' ἐχόντων, Διονύσιος Λοκροῖς μέρος ὥρισεν.*

[3] Polyen (V, ch. II, § 10) raconte ce stratagème de Denys; mais, au lieu de Rhégium, il nomme Himéra,

ses efforts, et il faillit même périr devant cette place, atteint dans l'aine d'un javelot. Il n'en persista pas moins à maintenir le blocus. Ambitieux de toute espèce de célébrité, ce fut de son camp de Rhégium qu'il envoya des chars à Olympie disputer les prix, et des musiciens chanter ses poëmes, qui ne recueillirent que des huées[1]. Cependant, le siége se prolongeait depuis onze mois et la famine était venue à son comble dans la ville; les malheureux assiégés en étaient réduits à chercher un aliment dans l'herbe qui croissait aux pieds de leurs remparts. Denys, impitoyable, leur enleva cette dernière ressource; alors ils ouvrirent leurs portes. Le vainqueur trouva dans la ville un monceau de cadavres et six mille malheureux qui ressemblaient eux-mêmes à des morts. Il les envoya à Syracuse, en fixant à une mine le prix de leur rançon[2]. Sa rage s'exerça surtout sur Phyton, qui avait commandé Rhégium durant le siége. Il fit jeter son fils à la mer sous ses yeux, le fit exposer sur une de ses machines de guerre, puis battre de verges par les rues de la ville comme l'auteur de la résistance des Rhégiens. Phyton supporta ces tortures avec une fermeté héroïque. Les soldats du tyran, indignés d'un pareil traitement, étaient prêts à se révolter; et Denys, effrayé, abrégea les tortures de sa victime en la faisant jeter à la mer. La triste fin de

ce qui ne peut être que le résultat d'une erreur, car Denys n'a jamais fait le siége d'Himéra. Frontin (*Strat.* III, 4) rapporte ce stratagème au siége de Rhégium, et ajoute : *Idem et adversus Himeræos fecisse dicitur.*

[1] Nous parlerons de ces compositions de Denys au chapitre sur les poëtes de la Sicile. Ce fut à cette occasion que Lysias prononça son discours olympique, dans lequel il engageait les Grecs à ne pas admettre à leurs solennités religieuses la députation du tyran.

[2] Denys le jeune releva dans la suite une partie de Rhégium, qu'il nomma *Phœbiade.* (Strab. VI, 1.)

Phyton, connu pour homme de bien et qui n'avait fait que son devoir en défendant jusqu'à l'extrémité sa malheureuse patrie, fut déplorée par les poëtes de la Grèce. De tous les crimes de Denys, celui-ci est peut-être un des plus révoltants [1].

Après la destruction de Rhégium, le prince de Syracuse, ayant dompté tous ses ennemis, se livra plus librement à la poésie, pour laquelle il avait une passion qu'il prenait pour du génie. Il cherchait à s'entourer de littérateurs; mais, portant jusque dans le commerce des muses ses habitudes tyranniques, il envoya aux carrières le poëte Philoxène, qui s'était permis de critiquer ses vers. Platon, que, sur les instances de Dion, frère de sa femme Aristomaché, Denys avait voulu voir à sa cour, lui déplut également par la franchise de ses discours, et il ne craignit pas d'attenter à la liberté d'un citoyen d'Athènes. Sa confiance présomptueuse dans l'excellence de ses vers l'ayant engagé à entrer dans les libres concours de la Grèce, ses poésies y essuyèrent des critiques qui le rendirent plus morose et plus intraitable que jamais. Ses proches mêmes et ses meilleurs amis furent victimes de sa mauvaise humeur. Son frère Leptine, et l'historien Philistus, qui lui avait rendu de nombreux services dans le conseil et à la guerre, furent exilés par lui. Le motif de cette disgrâce fut, dit-on, que Philistus avait épousé, sans l'agrément de Denys, une fille naturelle de Leptine [2]. Ce

[1] Diod. XIV, 112.

[2] Plutarque, *Dion*, § 13. Dans la Vie de Timoléon (§ 15), Plutarque parle des lamentations de Philistus sur le changement de fortune des filles de Leptine. Un des traducteurs, Ricard, dit en note qu'il s'agit du tyran Leptine, qui fut renversé par Timoléon; mais, Philistus, dont l'histoire s'arrêtait en 368, n'avait pu parler de ce tyran. Les filles de Leptine dont il déplorait la disgrâce étaient sa femme et sa belle-sœur.

prince et Philistus passèrent à Thurium, où ils furent parfaitement accueillis. Philistus, retiré à Hadria, y composa l'histoire de la Sicile et celle de Denys, écrite de manière à rentrer en grâce avec ce prince. Quant à Leptine, il fut bientôt rappelé par son frère, qui lui donna même en mariage une de ses filles [1].

Le goût de la poésie n'absorbait pas tellement l'esprit de Denys, qu'il ne s'occupât encore d'expéditions militaires. Ainsi, en 385, il envoya des colonies dans la mer Ionienne, sur les côtes de l'Adriatique [2]. Il voulait par là faciliter le passage de ses troupes en Épire, où il méditait une expédition, avec le projet, à ce que l'on prétend, d'aller piller le temple de Delphes, qui regorgeait de richesses [3]. Dans cette intention sacrilége [4], il avait conclu une alliance avec les

[1] Diod. XV, 7 : *Ὕστερον δεηθέντος τοῦ Διονυσίου διηλλάγησαν, καὶ κατελθόντες εἰς τὰς Συρακούσας εἰς τὴν προϋπάρξασαν εὔνοιαν ἀποκατεστάθησαν. Ὁ δὲ Λεπτίνης ἔγημε τὴν Διονυσίου θυγατέρα.* Nous avons déjà dit, dans la notice sur Philistus, que, d'après d'autres témoignages, il ne serait rentré à Syracuse qu'après la mort de Denys l'Ancien. Quant au mariage de Leptine, il est probable qu'il n'eut lieu que quelques années plus tard, car, Denys s'étant marié en 398, sa fille, fût-elle l'aîné de ses enfants, n'aurait eu que onze ou douze ans à l'époque où nous nous trouvons.

[2] *Histoire des colonies gr.* tom. IV, p. 85.

[3] Les trésors de Delphes n'échappèrent pas pour longtemps à la cupidité des Grecs, chez lesquels les idées religieuses, qui avaient fait jusqu'alors la sauvegarde des temples, étaient fort affaiblies. Trente ans environ après l'époque où Denys avait médité de s'emparer du temple d'Apollon, Philomélus et ses frères commirent cette déprédation. Diodore évalue à dix mille talents la valeur des offrandes enlevées à Delphes. Elles égalaient, dit-on, les trésors qu'Alexandre prit en Asie.

[4] Selon quelques auteurs, Denys aurait eu des vues plus ambitieuses et moins sordides, et n'aspirait à rien moins qu'à la conquête de la Grèce. Aristide, *Panathen.* Le schol. sur ce passage, qu'il applique mal à propos à Denys le Jeune, cite Éphore: *Οὗτος* [*Διονύσιος*] *γὰρ ἦλθε βουλόμενος μὲν τῷ σχήματι Λακεδαιμονίοις βοηθῆσαι κατὰ Ἀθηναίων, τῇ δ' ἀληθείᾳ*

Illyriens, par l'entremise d'Alcétas le Molosse, qui était banni et vivait alors à Syracuse. Denys envoya aux Illyriens deux mille soldats et cinq cents armures grecques complètes dont ils revêtirent leurs meilleures troupes. Ils s'avancèrent en Épire avec des forces considérables, rétablirent Alcétas sur le trône et continuèrent à ravager l'Épire, jusqu'à ce que les Molosses eussent invoqué le secours des Lacédémoniens, qui réprimèrent l'audace des barbares. Cette circonstance dérangea peut-être les projets de Denys sur le trésor de Delphes; mais, pressé par le mauvais état de ses finances, qu'il avait épuisées à bâtir des arsenaux, des gymnases et même des édifices religieux, il ne trouva rien de mieux que de piller un riche temple d'Italie. Sous prétexte de châtier des corsaires, il se rendit sur les côtes de Tyrrhénie avec soixante trirèmes, et vint s'emparer du sanctuaire antique bâti au port d'Agylla, ville tyrrhénienne. Les gardiens, en petit nombre, ne purent lui résister; il dépouilla le temple, dont les richesses montaient à mille talents.

Les Agylliens, avertis de cette violation, accoururent en armes; mais il les vainquit, fit des prisonniers, et ravagea le pays. Le butin, mis en vente par lui, à son retour à Syracuse, lui rapporta encore cinq cents talents. Une fois en possession de ces ressources, Denys désirait recommencer la lutte contre Carthage et n'attendait qu'une occasion. Il prit à sa solde une foule de soldats de tous les pays et il accueillit dans son alliance les villes grecques empressées de se soustraire à la domination des Carthaginois. Ceux-ci lui envoyèrent plusieurs ambassadeurs; mais, n'ayant pas obtenu satisfaction, ils lui déclarèrent la guerre. Le roi

βουλόμενος τὴν Ἑλλάδα μετὰ τοῦ Πέρσου μερίσασθαι, ἐκείνου δηλώσαντος αὐτῷ, ὡς Ἔφορος ἱστορεῖ. (Éphor. fr. 141.)

Magon[1] en fut chargé, et une armée considérable lui fut donnée pour opérer à la fois en Sicile et en Italie. Denys divisa également ses forces; et, après beaucoup d'engagements peu décisifs, il remporta enfin une grande victoire près du lieu nommé Cabala[2]. Il y fit des merveilles, tua plus de dix mille hommes aux barbares, fit cinq mille prisonniers et mit le reste en fuite. Magon était tombé en combattant vaillamment. Les débris de l'armée carthaginoise, réfugiés sur une montagne, envoyèrent près de Denys pour traiter. Celui-ci leur fit dire qu'il n'y avait de paix possible que s'ils quittaient les villes de Sicile et payaient les frais de la guerre.

A cette réponse hautaine, les Carthaginois opposèrent une ruse punique. Feignant d'accéder à ces conditions, ils dirent qu'ils ne pouvaient consentir à aliéner une partie du territoire sans l'autorisation des magistrats et demandèrent un armistice. Ils en profitèrent pour élire, à la place de Magon, son fils, jeune homme plein de valeur[3], qui exerça constamment les troupes, remonta leur courage, et, à l'expiration de la trêve, les conduisit au combat[4] près de Kronium[5]. La fortune, cette fois, fut aussi contraire aux Syracusains qu'elle leur avait été propice d'abord. Leptine,

[1] Justin (l. XX, 5) nomme le chef des Carthaginois Hannon, au lieu de Magon. Il ajoute que Suniatus, un des Carthaginois les plus puissants à cette époque et ennemi d'Hannon, écrivit au tyran de Syracuse pour l'avertir de l'expédition qui se préparait contre lui, et que, ces lettres ayant été interceptées, le sénat de Carthage, pour empêcher à l'avenir tout commerce coupable avec les ennemis, défendit l'étude du grec.

[2] Diod. XV, 15. Ce lieu n'est connu que par ce combat.

[3] Diodore ne nous apprend pas son nom.

[4] Polyen (l. VI, ch. XVI, § 1er) raconte ce stratagème avec quelques légères variantes.

[5] Il y avait plusieurs montagnes de ce nom dans la partie occidentale de la Sicile.

qui commandait une des ailes, fut tué[1] en combattant héroïquement, ce qui entraîna la défaite des siens. Denys, à la tête des troupes d'élite, avait d'abord eu quelque avantage; mais, apprenant la mort de Leptine et la perte de son autre aile, il fut obligé de céder aussi, et bientôt la déroute devint générale. Les Africains, dans leur ressentiment, s'excitaient à ne faire aucun prisonnier: aussi le nombre des Sicéliotes qui perdirent la vie dans cette bataille s'éleva-t-il à quatorze mille; le reste, protégé par la nuit, se réfugia dans le camp. Les Carthaginois se rendirent à Panorme, et, usant modérément de la victoire, ils proposèrent la paix à Denys, qui l'accepta avec empressement. Il fut convenu que chacun garderait ce qu'il possédait auparavant; que les Carthaginois auraient en outre la ville et le territoire de Sélinonte, et une partie du territoire d'Agrigente jusqu'au fleuve Alycus; et, de plus, Denys leur paya mille talents.

Ce traité procura quelques années de calme à la Sicile; mais l'inaction ne pouvait convenir au caractère de Denys[2],

[1] Ælien, *Hist. div.* XIII, 45. *Ὅτι Διονύσιος τὴν μητέρα διέφθειρε φαρμάκοις. Λεπτίνην δὲ τὸν ἀδελφὸν, σῶσαι δυνάμενος, ἐν τῇ ναυμαχίᾳ περιεῖδεν ἀπολλύμενον.* Ce chapitre paraît renfermer une confusion. Le combat naval dont parle Ælien est sans doute celui de 396, que Leptine perdit sous les yeux de son frère, pour ne s'être pas conformé à ses instructions; mais Denys, qui commandait l'armée de terre, ne pouvait pas lui porter secours, et ce n'est pas dans cette occasion que périt Leptine.

On serait tenté de supposer qu'Ælien a aussi confondu la mère de Denys avec sa belle-mère, qu'il fit périr, dit Plutarque (*Vie de Dion*), sous prétexte de sortilège. Mais Plutarque, dans un autre ouvrage (*De fortuna Alex.*), lui impute aussi le meurtre de sa mère. Probablement il se souilla de l'un et de l'autre crime.

[2] Il paraît, d'après un passage de Lysias (*De bon. Aristoph.*), que Conon avait envoyé, plusieurs années auparavant, une ambassade à Denys pour l'engager à s'unir à Athènes contre Lacédémone; mais il se borna alors à observer la neutralité.

et peut-être eût-elle été dangereuse pour lui, entouré comme il l'était de mercenaires, dont la guerre était toute l'existence. Nous le voyons dès ce moment prendre une part active dans les affaires de la Grèce. Ses débuts n'y furent pas heureux; une escadre de neuf galères qu'il avait envoyées aux Lacédémoniens, fut détruite près de Corcyre par les Athéniens sous les ordres d'Iphicrate (en 374)[1]. Nous croyons devoir rapporter à cette époque la capture par ce général de statues d'or et d'ivoire que Denys envoyait à Delphes et à Olympie, et la lettre dans laquelle ce prince reproche aux Athéniens cet acte d'impiété[2]. Ses réclamations ne furent pas écoutées; mais, quelques années plus tard, par suite d'un revirement dans la politique d'Athènes, le tyran recevait de cette république des éloges et le droit de cité pour lui et pour ses fils. Cette circonstance n'est point mentionnée dans les historiens qui nous sont parvenus[3]; mais le marbre sur lequel était gravé le décret en l'honneur de Denys s'est retrouvé dans les ruines du temple d'Érechthée[4]. Il porte la

[1] Diod. XV, 47.

[2] Diod. XVI, 57. Burigny (*Hist. de Sicile*, p. 209) attribue cette lettre à Denys le Jeune et la reporte à l'an 347. Mais ce prince était dans une situation trop précaire pour offrir aux temples des statues d'or et pour écrire une lettre si hautaine; d'ailleurs, Iphicrate n'exerçait plus depuis longtemps le commandement. L'erreur de Burigny vient de ce que Diodore rappelle ce fait, d'une manière incidente, en parlant de la violation du temple de Delphes. Mais Diodore dit expressément que ce premier acte d'impiété était antérieur: *μικρὸν ἀνώτερον τῶν δελφικῶν καιρῶν, Ἰφικράτους διατρίβοντος περὶ Κέρκυραν.*

[3] Philippe, roi de Macédoine, y fait allusion, dans une lettre rapportée par Démosthène (*Philip.* IV): *Ὑμεῖς ἔδοτε πολιτείαν Εὐαγόρᾳ τῷ Κυπρίῳ καὶ Διονυσίῳ τῷ Συρακοσίῳ καὶ τοῖς ἐκγόνοις τοῖς ἐκείνων.*

[4] Ce marbre, extrêmement fruste, a été trouvé par M. Fauvel, consul à Athènes. Pouqueville l'a publié dans son Voyage de la Grèce (t. V, p. 130 de la 2ᵉ édit.). M. Bœckh, qui paraît n'avoir pas fait usage de la copie de Pouqueville, l'a inséré dans les *addenda* du t. I du *Corpus inscr. gr.* sous

date de l'archontat de Lysistrate, c'est-à-dire de l'an 369 avant J. C. Athènes, alarmée des succès des Thébains et indignée de leur orgueil depuis leur victoire de Leuctres, résolut de venir au secours de Sparte, son antique rivale. Des ambassadeurs de Denys à Athènes furent les intermédiaires de ce rapprochement, dont la ville manifesta sa satisfaction par un décret; et lorqu'on voit l'année suivante ce prince, jusqu'alors si malheureux dans les jeux de la Grèce, remporter une victoire sur le théâtre d'Athènes, il est permis de supposer que les préoccupations politiques ne furent pas sans influence sur les dispositions du public et des juges. Denys ne borna pas son intervention à cette ambassade; mais il envoya, par deux fois, aux Lacédémoniens,

le numéro 85 *b*, d'après les papiers de Koehler. Mais les quatre premières lignes, qui contiennent le nom de l'archonte et des autres fonctionnaires et qui sont séparées par une couronne d'olivier du texte du décret, ont été prises pour une inscription différente, et publiées, par M. Bœckh, sous le numéro 85 *c*. Ce savant a donc été obligé [illegible] fixer par conjecture la date de ce décret, et, s'appuyant sur un passage de Denys d'Halicarnasse (*Lys.* p. 85), il l'a rapportée à la 2ᵉ année de la CIIᵉ olympiade, sous l'archontat de Phrasiclides, 371 ans avant J. C. La date fournie par le marbre même s'accorde avec les faits rapportés par Diodore, XV, 63. Pour tout le reste, nous ne pouvons que souscrire aux ingénieuses conjectures et aux doctes remarques du savant de Berlin. C'est dans son livre qu'il faut lire cette inscription, trop étendue pour être insérée ici. En voici seulement les dispositions principales, l. 13 et suiv. (18 du monument) : *Ὅτι δοκεῖ τῇ βουλ[ῇ ἐπαινέ]σαι μὴν Διονύσιον τὸν Σικελ[ίας βασιλέ]α καὶ τοὺς ὑεῖς τοὺς Διον[υσίου Διονύ]σιον καὶ Ἑρμόκριτον, ὅτι εἴ[σὶ καλοὶ καὶ] ἀγαθοὶ περὶ τὸν δῆμον τὸν Ἀ[θηναίων κα]ὶ τὸς συμμάχους καὶ βοηθ[οῦσι τῇ βα]σιλέως εἰρήνῃ ἣν ἐποιήσα[το πρὸς αὐτοὺς] καὶ Λακεδαιμονίους,....* etc.

La paix dont il est ici parlé est celle qui fut conclue en 372, par la médiation du roi de Perse, et dont l'alliance présente était la conséquence. Il paraît probable que les droits civiques accordés à Denys étaient énoncés lignes 26 et 27, où on lit : *Διονύσιον καὶ τοὺς ὑεῖς.... καὶ ἐκγόνους.*

des secours, l'un composé de deux mille Celtes et Ibères, l'autre sous les ordres de Cissidas[1].

Dans cette même année, Denys voyant que la Sicile avait réparé ses pertes, tandis que Carthage paraissait épuisée par les calamités auxquelles elle était sujette : une épidémie, un soulèvement des Libyens, et, de plus, la révolte de la Sardaigne, voulut encore entrer en lice contre ses anciens adversaires, et, sous prétexte d'incursions des Carthaginois sur son territoire, il envahit le leur, à la tête de trente mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers et trois cents galères. Sélinonte et Entella se déclarèrent immédiatement pour lui. Il prit la ville d'Éryx et vint mettre le siége devant Lilybée; mais, comme elle avait une forte garnison, il renonça à cette entreprise. Il avait entendu dire que l'arsenal de Carthage avait été consumé par un incendie, et, pensant que leur flotte entière était détruite, il laissa seulement cent trente de ses meilleures galères dans le port d'Éryx, et renvoya les autres à Syracuse. Sur ces entrefaites, les Carthaginois parurent, contre toute attente, devant Éryx avec deux cents galères, et s'emparèrent du plus grand nombre des bâtiments syracusains. L'hiver s'approchait; les deux parties belligérantes retournèrent dans leurs foyers.

Peu de temps après son retour à Syracuse, Denys tomba malade à la suite d'excès de table à l'occasion du succès d'une de ses tragédies à Athènes. Dion, beau-frère de ce prince, instruit de son état, désirait lui parler en faveur des enfants qu'il avait eus d'Aristomaché et que les Syracusains préféraient au fils de Doris, parce que leur mère était de Syracuse. Mais les personnes qui entouraient Denys prévinrent, dit-on, cette entrevue. Une potion soporative

[1] Xénoph. *Hellen.* l. VII, c. 1.

fit passer le tyran du sommeil à la mort[1] dans la trente-huitième année de son règne[2].

Cette fin peut paraître trop douce pour l'auteur de tant de crimes, et quelques historiens anciens admirent la fortune qui semble l'avoir protégé jusqu'au terme de sa vie[3]. Ceux qui veulent trouver sur cette terre le châtiment des forfaits, montrent la colère des dieux appesantie sur sa postérité[4]. On peut ajouter que la défiance, qui ne lui laissait de repos ni le jour, ni la nuit, et lui faisait redouter des assassins jusque parmi ses femmes et ses enfants, fit de cette existence enviée

[1] Plutarque, *Dion*, § 6 : *Ὡς δὲ Τίμαιός φησι, καὶ φάρμακον ὑπνωτικὸν αἰτοῦντι δόντες, ἀφείλοντο τὴν αἴσθησιν αὐτοῦ, θανάτῳ συνάψαντες τὸν ὕπνον.* (Timée, fr. 124.)

[2] Éphore disait dans son histoire que Denys s'était emparé du pouvoir à vingt-trois ans, en avait régné quarante-deux, et était mort à soixante-trois ans. Timée relevait avec son aigreur habituelle les contradictions qui existent entre ces nombres. Polybe (l. XII, 4) répond à Timée qu'on ne doit pas imputer à Éphore une erreur qui ne peut être qu'une faute de copiste; mais il ne dit pas comment ces nombres doivent être corrigés. Nous pensons que le texte primitif d'Éphore portait, comme celui d'Helladius (Photius, cod. 279, p. 530, éd. Becker) : *Διονύσιος...... ὁ τῆς Σικελίας ἄρξας ἔτη τεσσαράκοντα δυοῖν ἀποδέοντα*, et non *τεσσαράκοντα δυό.* En effet, selon nos calculs, conformes à ceux de Diodore, Denys a régné trente-huit ans, ce qui nous oblige à corriger encore un des nombres donnés par Éphore et à dire que Denys mourut à soixante et un ans, ou qu'il s'empara du pouvoir à vingt-cinq. Cette dernière hypothèse nous paraît la plus probable, et elle a pour elle l'autorité de Cicéron (*Tuscul.* V, 20). Le marbre de Paros indique la mort de Denys sous l'archontat de Nausigène, la 1re année de la CIIIe olympiade. On pourrait même préciser l'époque de l'année, puisque ce fut à la nouvelle de la victoire qu'il avait remportée aux *Λήναια* d'Athènes. Or M. Bœckh a établi que cette fête avait lieu dans le septième mois attique, *gamélion.*

[3] Cornél. Népos, *Reges*, 2. « Hic « quum virtute tyrannidem sibi pe- « perisset, magna retinuit felicita- « te; majorque annos sexaginta natus « decessit, florente regno. Neque in « tam multis annis cujusquam ex sua « stirpe funus vidit..... »

[4] Plutarque, *De la vengeance tardive des Dieux.*

du vulgaire un perpétuel supplice. C'est ce que lui-même fit comprendre à Damoclès, en suspendant par un cheveu une épée sur la tête de ce courtisan, durant un joyeux festin [1]. On ne peut refuser à Denys l'Ancien de grands talents, une persévérance, une énergie qui dominaient les événements [2]; mais la prompte décadence de son empire après lui montre combien ces avantages sont précaires auprès de la prévoyance d'un législateur.

§ XLI. RÈGNE DE DENYS LE JEUNE.

Le jeune Denys, fils de Doris, auquel le royaume devait échoir par droit de primogéniture, convoqua une assemblée des Syracusains, dans laquelle il les pria de lui continuer la même bienveillance qu'ils avaient eue pour son père [3]. Il chercha à se la concilier par des moyens plus puissants que des paroles, en donnant la liberté aux détenus, et en accordant au peuple une exemption d'impôts pour trois ans [4]. Les mercenaires lui étaient dévoués d'avance, et son avénement eut lieu sans opposition. Il fit faire des funérailles

[1] Cicéron, *Tuscul.* V, 20.

[2] Cornélius Népos a tracé en peu de mots le caractère de Denys (XXI, 2) : « Nam et manu fortis et belli peri- « tus fuit, et, id quod in tyranno non « facile reperitur, minime libidino- « sus, non luxuriosus, non avarus, « nullius rei denique cupidus, nisi « singularis perpetuique imperii, ob « eamque rem crudelis. Nam dum « id studuit munire, nullius peper- « cit vitæ, quem ejus insidiatorem « putaret. »

[3] Diodore, XV, 74 : Πρῶτον τὰ πλήθη συναγαγὼν εἰς ἐκκλησίαν παρεκάλεσε τοῖς οἰκείοις λόγοις τηρεῖν τὴν πατροπαράδοτον πρὸς αὐτὸν εὔνοιαν. Ces mots semblent une dérision quand on pense aux nombreuses tentatives de soulèvement contre Denys l'Ancien. Cependant, il avait fini par se créer dans le peuple de Syracuse de nombreux partisans.

[4] Justin (l. XXI, 1) : « Nexorum tria « millia e carcere dimittit, tributa po- « pulo per triennium remittit. »

magnifiques à son père [1], qui fut enterré dans la citadelle, près des portes royales. Il fallut ensuite songer à prévenir le retour des hostilités avec Carthage. Dion offrit d'aller en ambassade dans cette ville, où il était déjà connu, et de conjurer l'orage, ou, si la guerre devait avoir lieu, d'armer à ses frais cinquante galères. La supériorité incontestable de Dion sur tout ce qui l'entourait obligea Denys à suivre ses avis dans les commencements de son règne. Ce jeune prince, élevé par son père, dont la défiance s'étendait même à ses enfants, dans l'isolement, et uniquement livré à des occupations puériles, montrait au milieu de ses défauts quelques bons penchants. Dion cherchait à lui inspirer le goût de la philosophie, goût que lui-même avait puisé dans les leçons de Platon. Sur les récits qu'il en entendit, Denys se prit d'un désir passionné de connaître ce sage Athénien. Platon céda à ses instances, à celles de Dion et des philosophes d'Italie qui espéraient assurer le bonheur du peuple, si on pouvait façonner le tyran à la vertu. Mais les courtisans dont Denys était entouré et qui avaient des vues toutes contraires, réussirent à s'emparer de cet esprit faible, en flattant sa vanité et toutes ses passions. Ils firent rappeler de l'exil Philistus, dont l'habileté pouvait contre-balancer l'influence

[1] Philistus décrivait avec complaisance cette pompe, dans le XI[e] livre de son histoire. Théon (*Progymn.* p. 19) : *Ἔχομεν καὶ παρὰ Φιλίστῳ ἐν τῇ ια' τὰ περὶ τὴν ἐκφορὰν καὶ τῆς πυρᾶς τὴν ποικιλίαν.* Plut. (*Vie de Pélopidas*, § 37) dit que les funérailles de ce général furent les plus belles du monde, pour quiconque ne met pas toute la splendeur dans l'or, la pourpre et l'ivoire, ainsi que Philistus, qui décrit les funérailles de Denys comme la dernière scène d'une tragédie. Athénée (V, 9) : *Διοκλείδης μὴν ὁ Ἀβδηρίτης θαυμάζεται ἐπὶ τῇ..... ἑλεπόλει· Τίμαιος δ' ἐπὶ τῇ πυρᾷ τῇ κατασκευασθείσῃ Διονυσίῳ τῷ Σικελίας τυράννῳ.* Ce passage a été rangé mal à propos parmi les fragments de Timée. Il ne peut être question ici de l'historien, mais de quelque ingénieur ou architecte du même nom.

de Platon, et inspirèrent à Denys des défiances contre Dion, qu'ils accusaient d'aspirer à la tyrannie pour son compte ou pour les fils de sa sœur, Hipparinus et Nysæus[1]. Flottant entre ces influences diverses, Denys, tantôt charmé par l'éloquence de Platon, tantôt entraîné par ses compagnons de débauche, avec lesquels il passait des mois entiers dans l'ivresse, laissait tomber pièce à pièce cette puissance que son père prétendait avoir rivée avec des chaînes d'acier. Il se hâta de traiter avec les Carthaginois, et, après avoir soutenu mollement la guerre contre les Lucaniens, il profita de quelques succès pour conclure la paix; et, cessant d'exercer ses soldats aux travaux de la guerre, il s'abondonna à l'indolence, qu'il nommait amour de la paix. Mais, en même temps qu'il se montrait faible vis-à-vis des étrangers, il devenait cruel envers les citoyens, dans l'espoir d'échapper à leur mépris par la terreur. Le seul acte utile qui signala les premières années de son règne, fut la fondation de deux villes dans l'Apulie, pour protéger le commerce sur les côtes de l'Adriatique infestées de pirates barbares. Les ennemis de Dion, qui ne cessaient d'épier ses démarches, interceptèrent des lettres dans lesquelles il engageait les Carthaginois à ne négocier avec Denys qu'en sa présence

[1] Justin (l. XXI, 1) attribue à Denys le Jeune des crimes dont Plutarque ni Diodore ne font aucune mention. « Tunc, dit-il, ad destinatum « facinus conversus non cognatos « tantum fratrum, sed etiam ipsos « interfecit, ut quibus consortium « regni debebat ne spiritus quidem « relinqueret, tyrannidem in suos « prius quam in exteros auspicatus. » Hipparinus et Nysæus, les seuls frères de Denys nommés par les historiens, lui survécurent, et l'unique témoignage qui puisse venir à l'appui de ce passage de Justin est l'inscription d'Athènes, que nous avons citée plus haut, p. 270, et où l'on nomme les fils de Denys, Denys et Hermocrite. Ce dernier, dont il n'est plus question ailleurs, fut-il en effet victime de la jalousie de son frère?

pour que le traité fût plus solide. Le roi, ne doutant plus des vues ambitieuses de son parent, le fit embarquer précipitamment pour la Grèce, sans entendre ses justifications. Toutefois, comme l'exil de Dion causait une grande agitation dans le public, et même dans le palais, Denys assura que cet éloignement n'était que temporaire, et autorisa les amis de Dion à lui faire passer ses revenus [1], qui étaient très-considérables, et permirent à l'illustre banni de tenir un grand état en Grèce.

§ XLII. DION, CALLIPPE, HIPPARINUS, NYSÆUS.

Dion vécut quelque temps à Athènes dans la société des philosophes; mais, informé des excès du despotisme qui pesait sur Syracuse, et outragé lui-même dans ce qu'il avait de plus cher, il résolut de renverser le tyran. Il réunit à Zacynthe des guerriers au nombre seulement de huit cents, mais tous éprouvés par des campagnes. Cependant, quand

[1] Nous suivons l'autorité de Plutarque (*Vie de Dion*, § 16), qui cite Timée (passage omis dans les fragments de cet historien). Selon Diodore (XVI, 6), Dion, averti des mauvais desseins de Denys contre lui, se tint quelque temps caché en Sicile, d'où il s'enfuit avec son frère Mégaclès et Héraclide, général de Denys; puis, arrivé à Corinthe, il fit immédiatement les préparatifs de son expédition. Mais les événements n'ont pas marché si rapidement. Après le départ de Dion, Platon était resté quelque temps encore près de Denys; ensuite il revint en Grèce. Bientôt cependant le tyran éprouva si vivement le désir de converser encore avec Platon, qu'il le fit presser par Archytas de revenir. Platon, dans l'espoir d'être utile à Dion, entreprit pour la troisième fois le voyage de Sicile. Mais, au bout de quelque temps, Denys se refroidit pour le philosophe, cessa de le loger dans son palais, et le laissa exposé aux insultes et presque aux mauvais traitements de ses gardes. Archytas intervint pour que Platon fût reconduit en sûreté à Athènes. Ce fut après ce retour, et lorsque Denys eut donné en mariage à Timocrate la femme de Dion, que celui-ci prépara son expédition.

ils apprirent que la Sicile était le but de l'expédition ; qu'avec de si faibles moyens Dion voulait attaquer la monarchie la plus puissante de la Grèce, ils furent un instant glacés de crainte. Leur chef leur représenta que la Sicile les attendait comme des libérateurs, et qu'ils allaient, moins pour y faire l'office de soldats, que celui de généraux [1]. Toutefois, sur mille exilés syracusains qui habitaient en Grèce, trente seulement osèrent se joindre à Dion. Ce général, n'ayant que deux vaisseaux de charge accompagnés de trois galères [2], tint la haute mer pour éviter la rencontre de Philistus, qui croisait près des côtes d'Italie, et, après avoir essuyé une tempête qui le jeta sur les côtes d'Afrique, il vint débarquer à Minoa, petite place occupée par les Carthaginois et dont le commandant lui était connu. Il y déposa les armes qu'il

[1] Plutarque rapporte qu'il y eut à cette époque une éclipse de lune dont les troupes de Dion furent d'abord effrayées, mais que les devins expliquèrent comme un présage favorable. D'après Calvisius, cette éclipse est celle du 9 août 357. Le même savant place au 29 février 357 une éclipse de soleil prédite par Hélicon, et qui eut lieu, dit Plutarque (*Dion*, § 21), pendant le troisième séjour de Platon à Syracuse. Cependant, il nous semble difficile de placer les événements que nous venons de rapporter dans les sept mois qui séparent ces deux éclipses. En outre, Platon, dans sa lettre VII, qui est une des autorités de Plutarque, dit qu'à son retour de Sicile il rencontra Dion aux jeux olympiques, et qu'à la suite de leur entretien, Dion résolut son expédition. Or, la célébration des jeux olympiques tomba en 360 et 356. Diodore place l'expédition de Dion sous l'archontat d'Agathocle, en 357. Si la lettre de Platon est authentique, ce serait donc en 360 qu'il aurait rencontré Dion à Olympie, et que celui-ci aurait commencé les préparatifs de son expédition. L'éclipse de soleil observée à Syracuse pendant le séjour de Platon serait antérieure au mois de juillet 360. Ce pourrait être celle qui est indiquée, dans les tables de Pingré, au 1er mai 360.

[2] Démosthène, dans le discours contre Leptine, en parlant des coups imprévus de la fortune, cite Dion, qui, avec un vaisseau rond et une poignée de soldats, renversa le puissant empire de Denys. *Οὐδέ γε ὁ*

avait apportées pour ses partisans et se hâta de marcher sur Syracuse, d'où précisément Denys était parti depuis quelques jours pour l'Italie avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Sur la route, Dion fut joint par quelques troupes d'Agrigente, de Géla, de Camarina, et même par quelques-uns des Sicules et des Sicaniens de l'intérieur. En approchant de Syracuse, il vit accourir à sa rencontre une foule nombreuse, mais sans armes; car Denys, se défiant des Syracusains, ne leur en laissait pas entre les mains. Timocrate, celui même à qui le tyran avait donné la femme de Dion, commandait la ville, et s'empressa d'envoyer vers Denys pour l'avertir de ce qui se passait. Le messager ne s'étant pas acquitté de sa mission, ce prince n'apprit que beaucoup plus tard le danger qui menaçait sa capitale. Elle était gardée principalement par les Campaniens et les Léontins; Dion leur fit donner faussement avis qu'il se disposait à attaquer leur ville. Ils abandonnèrent aussitôt Syracuse[1] pour aller défendre leurs foyers. Le petit nombre de partisans de Denys se renferma à la hâte dans la citadelle de l'Ile, et Dion pénétra sans obstacle dans Syracuse. Son entrée dans cette ville, à la tête de ses troupes et accompagné des bannis revêtus de robes blanches et portant des couronnes, ressemblait à une pompe

νῦν ὢν Διονύσιος ἤλπισεν ἄν ποτ' ἴσως πλοίῳ ϛρογγύλῳ καὶ ϛρατιώταις ὀλίγοις Δίωνα ἐλθόντα ἐπ' αὐτὸν ἐκβαλεῖν τὸν τριήρεις πολλὰς καὶ ξένους καὶ πόλεις κεκτημένον.

[1] Diodore (XVI, 10) fait entrer Dion à Syracuse à la tête de cinquante mille hommes. Plutarque, avec plus de probabilité, ne lui en donne que cinq mille. Le nombre de cinquante mille, dans Diodore, ne provient pas d'une faute de copiste, car il lui donnait déjà vingt mille hommes avant que son armée fût grossie des Syracusains venus au-devant de lui. C'est avec la même exagération que Diodore évalue, à cette époque, les forces de Denys à quatre cents trirèmes, cent mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers.

religieuse. Les Syracusains s'empressaient de répandre des fleurs sur leurs pas, et d'offrir des sacrifices d'actions de grâce pour leur liberté recouvrée après cinquante ans de servitude[1]. Dion convoqua l'assemblée, et la remit en possession de ses droits. Le peuple l'élut général absolu [*autocrator*], ainsi que son frère Mégaclès. Dion s'empara des Épipoles, délivra tous les prisonniers qui y étaient détenus, et y fit quelques fortifications. Denys, qui était rentré dans la citadelle, feignit d'être disposé à abdiquer, et, pendant que les principaux Syracusains étaient dans l'Ile pour conférer avec lui, et que dans la ville on était sans défiance, il fit une sortie et s'empara des retranchements élevés devant la citadelle. Mais, grâce au courage que Dion déploya dans cette affaire, où il fut blessé, les mercenaires de Denys furent contraints de se renfermer de nouveau dans la citadelle. Cependant, comme il était toujours maître de la mer, il se maintenait et faisait même éprouver de la disette dans la ville. Vers ce temps, les Syracusains reçurent un renfort de quelques galères amenées du Péloponnèse par Héraclide, réfugié syracusain, qu'ils élurent amiral. Ce choix porta quelque ombrage à Dion, et fut, dans la suite, l'occasion de nouvelles discordes civiles. Peu de temps après l'arrivée d'Héraclide, Philistus, qui commandait la flotte de Denys, vint devant Syracuse. Il y eut un combat naval, dans lequel Philistus fut entièrement défait et tomba aux mains des Syracusains, qui traînèrent ignominieusement par les rues le cadavre de ce vieillard digne d'une meilleure fin.

[1] Diodore (XVI, 11) : *Πεντηκονταετοῦς δουλείας πεπειραμένοι*. Plutarque (*Dion*, § 31) dit quarante-huit ans. L'élection de Denys comme *αὐτοκράτωρ* étant de l'an 406 avant J. C. et l'expédition de Dion de l'an 357, nous trouvons entre ces deux dates un espace de quarante-neuf ans.

Denys perdait en lui un homme de guerre expérimenté et le plus ferme soutien de son autorité [1]. Désespérant désormais de reprendre Syracuse, il quitta secrètement la citadelle, dont il confia le commandement à son fils Apollocrate, et il se retira en Italie [2]. L'amiral Héraclide, qui avait laissé évader le tyran, pour prévenir les reproches qu'il avait encourus, voulut exciter du trouble dans la ville et du mécontentement contre Dion. Une lettre, perfidement calculée, dans laquelle Denys engageait Dion à s'emparer du pouvoir, avait déjà répandu dans Syracuse des défiances contre lui. Son austérité, la préférence qu'il donnait à des Corinthiens pour les emplois, et l'intention qu'il avait manifestée de rétablir le gouvernement aristocratique, excitèrent les passions populaires. Les démagogues demandèrent un partage des terres et l'élection de nouveaux généraux. On en élut vingt-cinq, au nombre desquels était Héraclide, qui avait provoqué ce mouvement; et Dion se retira à Léontini suivi de ses soldats, que les Syracusains essayèrent d'abord d'attirer à eux, et finirent par attaquer dans leur retraite [3]. Denys envoya d'Italie Nypsius ravitailler la citadelle. Ces secours arrivèrent au moment où la garnison, réduite par la famine, était sur le point de se rendre. Les Syracusains attaquèrent cette escadre avant qu'elle eût

[1] Diodore (XVI, 16), d'accord en cela avec Éphore (Plut. *Dion*, § 40), dit que Philistus se tua pour ne pas tomber vivant aux mains de ses adversaires. Selon Timonide, témoin des faits, les Syracusains, après lui avoir fait subir de nombreux outrages, lui coupèrent la tête, et firent jeter son corps aux latomies.

[2] Denys avait offert de renoncer à la couronne si on voulait le laisser se retirer avec ses mercenaires et ses trésors, et lui assurer le revenu d'une terre que Plutarque (*Dion*, § 42) nomme Gyate. Les Syracusains, à l'instigation des démagogues, refusèrent ces conditions.

[3] C'est sans doute à cette époque

achevé complétement son déchargement, et remportèrent l'avantage; mais, tandis qu'ils célébraient leur victoire par des festins et des orgies, Nypsius, voulant prendre sa revanche, fit escalader la nuit les murailles de la ville par ses mercenaires. Les soldats et même les généraux Syracusains, pris de vin, accoururent en tumulte, et furent aisément défaits. Pendant deux jours la ville fut à la merci des troupes du tyran, et, n'ayant plus rien à ménager, elles mettaient le feu aux maisons après les avoir pillées. Dion, que les citoyens avaient été implorer dans leur détresse, accourut à la tête de ses fidèles mercenaires, malgré les injures qu'il avait reçues, et, surprenant à son tour les troupes de Denys dispersées dans la ville, il en fit un grand carnage et força le reste à regagner précipitamment la forteresse. Les Syracusains, sauvés par Dion, lui décernèrent de nouveau le titre de général absolu sur la proposition d'Héraclide lui-même, auquel il avait pardonné, et qu'il maintint dans la charge d'amiral. Cependant, ce dernier ne tarda pas à reprendre ses menées contre Dion, qui avait indisposé le peuple en rapportant les décrets relatifs à la loi agraire. Un jour que ce général avait éprouvé un petit échec en combattant contre le Spartiate Pharax, qui commandait un corps de partisans de Denys, Héraclide partit secrètement avec ses vaisseaux pour venir s'emparer de Syracuse. Il y trouva Dion, qui, averti de son projet, avait fait tant de diligence qu'il l'avait devancé. Déconcerté dans cette tentative, cet homme jaloux voulut lui susciter un rival dans un nommé Gésyle, général spartiate, prétendant que ce titre lui donnait droit à l'autorité. Mais Dion répliqua que, s'il fallait absolument

que les Syracusains avaient pour chefs Héraclide et Athénis, d'après un passage de Théopompe cité plus haut, p. 25 et 26.

un général spartiate, on devait encore le choisir, puisqu'il avait été reçu citoyen de Sparte. Gésyle se désista de ses prétentions, et amena une réconciliation entre Héraclide et Dion. Celui-ci, malgré ces contrariétés, n'avait cessé de tenir la citadelle étroitement investie, et, les assiégés ne recevant plus de secours, Apollocrate capitula. Il abandonna tout le matériel de guerre et se retira sur cinq galères avec sa mère, ses sœurs et les personnes de sa suite. Dion recouvra par ce traité sa femme et son fils, retenus jusqu'alors en captivité. Il remit aux mains des Syracusains cette citadelle qui avait été si longtemps le séjour de leurs oppresseurs. Pour lui, il continua à vivre dans sa maison avec la plus grande simplicité et s'appliquant à rétablir l'ordre dans Syracuse. Héraclide, qu'il avait appelé à faire partie du sénat, refusa en disant que, puisqu'il n'était plus rien, il irait comme tout le monde à l'assemblée du peuple. Il faisait un crime à Dion de n'avoir pas rasé la citadelle, ni permis au peuple de tirer le corps de Denys l'Ancien de son tombeau [1]. Las d'être contrecarré dans ce qu'il croyait le bien du pays, Dion ne retint plus le bras d'hommes toujours empressés de rendre aux maîtres de funestes services. Héraclide périt assassiné. Les honneurs funèbres que Dion lui fit rendre et ses discours calmèrent momentanément les regrets du peuple. Cependant, une agitation sourde, même dans l'armée, que l'austérité de Dion indisposait, montrait qu'on n'attendait qu'un chef nouveau pour se rallier à lui. Cette perspective

[1] Plutarque, *Dion*, § 59. Dion, imbu des idées de Platon, voulait établir à Syracuse un gouvernement sur le modèle de celui de Sparte : une royauté tempérée par un mélange d'aristocratie et de démocratie. Il faut lire la quatrième lettre de Platon à Dion, qui se rapporte à cette époque.

tenta l'Athénien Callippe[1], qui avait suivi Dion dans son expédition, partagé ses dangers, ses triomphes, et obtenu toute sa confiance. Il s'était depuis quelque temps spontanément chargé d'instruire ce prince des complots qui pouvaient se tramer contre lui, et, à la faveur de ce rôle équivoque, il se liait avec les mécontents, sans déplaire à celui qu'il feignait de servir. Ses démarches avaient éveillé les soupçons de la femme et de la sœur de Dion, mais il les rassura par les serments les plus sacrés, et Dion répondit aux avertissements de sa famille, qu'il aimait mieux perdre la vie que se défier d'un ami. La mort du fils de Dion[2] fut pour Callippe une occasion de presser l'exécution du forfait qu'il méditait. Il répandit le bruit que ce prince, se voyant sans héritier, voulait appeler à lui succéder Apollocrate, fils de Denys, et son petit-neveu. Des soldats de Zacynthe entrèrent dans la maison de Dion tandis qu'il était à causer avec quelques amis, et l'assassinèrent sans qu'aucun des assistants eût le courage de le secourir[3]. Sa sœur et sa femme, alors enceinte,

[1] C'est le nom que lui donnent Diodore, Plutarque, Athénée, Suidas, etc. — Cornélius Népos (*Vie de Dion*, 8 et 9) le nomme Callistrates, et son frère, Philocrates ou Philostratus.

[2] Hipparinus, fils de Dion, élevé au milieu des satellites de Denys, avait été, dès son enfance, imbu des vices qui régnaient dans cette cour. Son caractère emporté ne put se soumettre à la sévérité de son père, et, à l'occasion d'une contrariété puérile, il se précipita du haut de la maison. (Plutarque, *Dion*, § 61, et *Consolations à Apollon*, 33. — Cornélius Népos, *Vie de Dion*, 33.) Timée nommait le fils de Dion Arétæus, du nom de sa mère. Plutarque (*Dion*, § 35) dit qu'il suit de préférence l'autorité de Timonide.

[3] Aristippe, dans le livre IV de son ouvrage περὶ παλαιᾶς τρυφῆς, cité par Diogène Laërte (*Vie de Platon*), rapportait l'épitaphe suivante, attribuée à Platon, et qui se lisait sur le tombeau de Dion, à Syracuse. (Voyez *Anthol. pal.* VII, 99.)

Δάκρυα μὲν Ἑκάβῃ τε καὶ Ἰλιάδεσσι γυναιξὶ
Μοῖραι ἐπέκλωσαν δή ποτε γεινομέναις.

furent jetées en prison, et Callippe s'empara sans résistance de l'autorité suprême, dont[1] il ne jouit pas longtemps. Les parents et les amis de Dion[2] échouèrent à la vérité dans une tentative qu'ils firent pour le renverser, et ils furent obligés de se retirer chez les Léontins; mais, peu de

Σοὶ δὲ, Δίων, ῥέξαντι καλῶν ἐπινίκιον ἔργων
Δαίμονες εὐρείας ἐλπίδας ἐξέχεαν.
Κεῖσαι δ' εὐρυχόρῳ ἐν πατρίδι τίμιος ἀςοῖς,
Ὦ ἐμὸν ἐκμήνας θυμὸν ἔρωτι Δίων.

Apulée (*Apolog.*) traduit cette épitaphe, et rend le cinquième vers par ces mots : *Civibus ingenti in patria laudate jaces nunc.* M. Cousin, dans sa traduction des œuvres complètes de Platon (t. XIII, p. 208), a préféré suivre la traduction de Ménage, qui nous paraît l'avoir écarté du sens véritable : « Mais toi, Dion, tu as pu remercier les dieux de tes brillants succès. Ils t'ouvrent une vaste carrière. Te voilà, dans ta noble patrie, honoré de tes concitoyens. » Les mots *ἐκχέειν ἐλπίδας*, « perdre ses espérances, » et *κεῖσαι*, indiquent assez que Platon déplore, dans ces vers, la perte de son ami.

Cornélius Népos dit que Dion était âgé de de cinquante-cinq ans lorsqu'il mourut, et de retour à Syracuse depuis quatre ans. Aristote (*Pol.* VIII (5), ch. 8) parle du meurtre de Dion à l'occasion des tyrannies qui se perdent par suite des dissensions dans la famille régnante : *Διονύσιον δὲ Δίων σἸρατεύσας, κηδεσἸὴς ὢν, καὶ προσλαβὼν τὸν δῆμον, ἐκεῖνον ἐκβαλὼν διεφθάρη.* Le récent traducteur a rendu le dernier mot par *mourut peu après*, ce qui n'indique pas suffisamment que ce fut de mort violente. Ce savant cherche aussi à établir, dans une note sur le commencement de ce paragraphe, qu'Aristote y fait allusion à Timoléon, ce que nous ne saurions admettre.

[1] Diodore, après avoir décrit en détail les combats de Dion jusqu'à sa victoire sur Nypsius, passe sous silence les événements subséquents jusqu'à la mort de Dion, qu'il rapporte en peu de mots, l. XVI, 31; olympiade CVI, 3.

Selon Cornélius Népos, les Syracusains, affligés de la mort de Dion, lui érigèrent un tombeau dans la ville. Cette disposition des esprits ne s'accorde guère avec l'élévation au pouvoir de Callippe. Il est vrai que ce dernier n'avait pas pris une part ostensible au meurtre de Dion, et qu'il a pu lui rendre des honneurs funèbres, comme Dion lui-même avait fait à l'égard d'Héraclide.

[2] Platon, lettre VIII : *Τοῖς Δίωνος οἰκείοις τε καὶ ἑταίροις.* Cette lettre fournit d'utiles renseignements.

temps après, Hipparinus, fils de Denys l'Ancien et d'Aristomaché, s'étant présenté avec des forces devant Syracuse en l'absence de Callippe, rentra en possession du pouvoir paternel, dont il jouit deux ans[1]. Callippe, à la tête des mercenaires qui étaient restés attachés à sa fortune, continua quelque temps à guerroyer en Sicile. Il perdit dans une attaque contre Messine une partie de ses troupes. Le sort lui parut plus favorable à Rhégium. Avec l'aide de Leptine, il en expulsa la garnison que Denys tenait encore dans cette ville; mais il y fut assassiné, quelque temps après, par Leptine et Polysperchon[2]. (Olymp. CVIII, 2; avant J. C. 361[3].)

L'histoire de cette époque n'offre qu'une série de trahisons. La sœur de Dion et sa veuve, qui avait donné le jour à un fils dans la prison, furent quelque temps recueillies par Hicétas, qui avait été l'ami de leur famille; mais, gagné par les ennemis de Dion, il les fit embarquer pour le Péloponnèse avec ordre aux matelots de s'en défaire en route; et l'on dit que ces malheureuses femmes et l'enfant furent jetés vivants à la mer. Quant à Hipparinus, nous n'avons aucun détail sur son règne. Il paraît seulement qu'il avait hérité de son père le goût du vin, auquel il s'adonnait immodérément. Il périt de mort violente et eut pour successeur son frère Nysæus, qui n'a laissé de même d'autre souvenir

[1] Plutarque (*Dion*, § 64) dit simplement que Callippe, en voulant s'emparer de Catane, perdit Syracuse. C'est Diodore (XVI, 36) qui nous apprend qu'elle lui fut enlevée par Hipparinus. Ce prince, selon Polyen (V, 4) était à Léontini quand il apprit l'absence de Callippe. Or, comme nous avons vu que les parents de Dion, après leur tentative infructueuse, s'étaient retirés dans cette ville, et que, dans la VIIIe lettre de Platon, Hipparinus est un de ceux que ce philosophe conseille d'appeler au pouvoir, il est probable que ce prince faisait cause commune avec les amis de Dion.

[2] Plutarque, *Dion*, § 64. — Athénée, l. XI, p. 509.

[3] Diodore, XVI, 44.

de son règne, que celui de ses orgies, de son faste et de ses violences [1].

Prévoyant sa fin prochaine, il se livrait sans aucune retenue à toutes ses passions. Il faut qu'il se soit rendu bien odieux ou bien méprisable, puisque Denys réussit à l'expulser, et, à la tête d'une poignée de mercenaires, reprit cette même ville de Syracuse, dont il avait été forcé par Dion de sortir dix ans auparavant [2], alors qu'il disposait de forces immenses. Comme on pouvait s'y attendre, Denys, aigri par ses malheurs et les atrocités dont sa famille avait été victime [3], se montra plus cruel que jamais. Aussi les Syracusains invoquèrent-ils de nouveau un libérateur. Ils s'adressèrent à Hicétas, qui commandait à Léontini. Celui-ci vint mettre le siége devant Syracuse; mais, le manque de

[1] Parthénius (*Narrat.* ch. xxiv) a raconté la mort d'Hipparinus.

[2] Suidas, au mot Δίων, parle de Nysæus comme ayant expulsé Dion, ce qui ne saurait se concilier avec les témoignages de Diodore et de Plutarque. Athénée (l. X, p. 485) cite plusieurs passages des livres XXXIX et XL de Théopompe sur l'ivrognerie et sur les débordements de toutes sortes de Nysæus. (Voyez Théop. frag. 204 et 213. — Plutarque, *Timoléon*, § 1. — Ælien, *Hist. div.* II, 4.)

[3] Plutarque, *Timoléon*, §§ 1 et 15. Selon Justin (l. XXI, 3), Denys n'aurait régné que six ans à Locres, et serait rentré à Syracuse lorsqu'il était déjà expulsé par les Locriens, ce qui est invraisemblable. « Cum his artibus per annos sex regnasset, conspiratione Locrorum civitate pulsus, in Siciliam redit. Ibi Syracusas securis omnibus, post longam intercapedinem pacis, per proditionem recipit. » Strabon (l. VI) dit que Denys partit volontairement de Locres avec son fils Apollocrate pour reconquérir Syracuse, et ce fut pendant cette absence que les citoyens massacrèrent la garnison qu'il y avait laissée et s'emparèrent de sa famille. Malgré les prières de Denys et l'intervention des Tarentins, ils préférèrent soutenir un siége plutôt que de lui rendre sa femme, ses deux filles et son plus jeune fils. Plutarque (*Timoléon*, § 15) rapporte les cruautés commises sur la femme et les filles de Denys, et il ajoute : ταῦτα μὲν οὖν ἐν τοῖς περὶ Δίωνος ἀκριβῶς γέγραπται. Cependant on ne lit rien à ce sujet dans sa Vie de Dion.

vivres l'ayant forcé à se retirer, Denys voulut le poursuivre sur la route de Léontini. Hicétas fit volte-face, battit le tyran et le ramena si vivement, que ses troupes et celles de Denys entrèrent pêle-mêle à Syracuse, et que ce der-fut réduit encore une fois à se renfermer dans la citadelle.

§ XLIII. TIMOLÉON.

Pendant cette guerre civile, les Carthaginois avaient débarqué une armée considérable en Sicile, dont ils tâchaient depuis longtemps de capter les habitants. Les Syracusains envoyèrent alors des ambassadeurs à Corinthe supplier leur métropole de les secourir. Hicétas consentit à cette ambassade, dont il n'attendait aucun résultat; mais, ne voulant expulser le tyran que dans l'espoir de lui succéder, il s'assura secrètement la protection des Carthaginois et leur aide contre Denys. Il envoya même une seconde ambassade à Corinthe dire que le secours précédemment demandé n'était plus nécessaire, et que d'ailleurs les Carthaginois s'y opposeraient. La connivence manifeste d'Hicétas avec les barbares décida l'envoi de l'expédition. Les Corinthiens choisirent pour cette mission Timoléon, chez qui l'amour de la liberté était poussé à un tel point, qu'il n'avait pas reculé devant le meurtre de son propre frère pour l'empêcher de s'emparer de la tyrannie. Timoléon se hâta donc de faire voile vers la Sicile avec dix galères de Corinthe et deCorcyre, et aborda à Rhégium peu dejours après la victoire d'Hicétas sur Denys, dont nous avons parlé. Il y trouva une escadre carthaginoise venue pour s'opposer à son passage en Sicile; mais il trompa sa surveillance en faisant amuser les navarques par de beaux discours dans l'assemblée, tandis que les bâti-

ments mettaient à la voile. Il arriva ainsi à Tauroménium, où Andromachus, père de l'historien Timée, avait réuni depuis quelque années (olymp. cv, 3; avant J. C. 358) les anciens habitants de Naxos, et fondé une ville qui, dans la suite, acquit beaucoup d'importance[1]. Andromachus fournit à Timoléon tout ce qui dépendait de lui pour le succès de son entreprise[2]. Elle offrait de grande difficultés; car Timoléon n'avait qu'un millier d'hommes, et Hicétas, se déclarant ouvertement pour les Carthaginois, avait appelé leur flotte dans le grand port de Syracuse. Les villes de Sicile, qui se souvenaient de tout ce qu'elles avaient eu à souffrir des troupes étrangères venues, à diverses époques, sous prétexte de les délivrer, montraient peu d'empressement à recevoir Timoléon. La ville d'Adranum était partagée entre ceux qui voulaient appeler le général corinthien et ceux qui tenaient pour Hicétas. Celui-ci vint de Syracuse pour appuyer ses partisans. Timoléon, informé de sa marche, accourut de son côté, l'attaqua à l'improviste et le battit. Non-seulement cette victoire lui ouvrit les portes d'Adranum, et lui procura

[1] Nous avons parlé plus haut de l'établissement des Sicules sur le Tauros, qui donna naissance à Tauroménium, et de leur expulsion par Denys. La prospérité de cette ville est attestée par les ruines d'un magnifique théâtre qui dominent la petite ville de Taormine. On y a retrouvé plusieurs inscriptions relatives aux exercices du gymnase. (Burmann, p. 538, à la suite des *Sicula* de Dorville, et Castelli, p. 104.) Ses médailles portent, d'un côté, la tête d'Apollon Archégète, et, au revers, une grappe de raisin, ancien symbole de Naxos; d'autres un taureau cornupète, allusion au nom de Tauroménium; une lyre, un trépied, et la légende ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ. Sur quelques-unes, on voit, au lieu d'Apollon, une tête de vieillard que l'on a pris pour Andromachus. (Voy. Burm. *Comment. ad num Sic.* p. 372.)

[2] Marcellin, *Vie de Thucyd.* *Τίμαιος ὁ Ταυρομενίτης Τιμολέοντα ὑπερεπήνεσε τοῦ μετρίου, καθότι Ἀνδρόμαχον τὸν αὐτοῦ πατέρα οὐ κατέλυσε τῆς μοναρχίας.*

l'alliance de Mamercus, tyran de Catane ; mais Denys lui fit dire qu'il était prêt à lui remettre la citadelle et à se rendre. Timoléon s'empressa de profiter d'un succès si inespéré, et fit passer dans la citadelle, à l'insu des Carthaginois, des troupes corinthiennes, auxquelles Denys remit tout le matériel de guerre que renfermait la place, et il vint se livrer à leur chef. Celui-ci le fit conduire à Corinthe [1], où il vécut en simple particulier, donnant à la Grèce le spectacle d'un des plus grands retours de la fortune [2], et se dérobant aux haines qu'il avait amassées contre lui pendant sa prospérité, par l'état de dégradation dans lequel il semblait se

[1] Diodore, liv. XVI, 70 : Ὁ γὰρ ἔχων τετρακοσίας τριήρεις μετ' ὀλίγον ἐν μικρῷ στρογγύλῳ πλοίῳ κατέπλευσεν εἰς τὴν Κόρινθον. Cette phrase est un indice que Diodore a suivi Théopompe dans cette partie de son histoire, car Timée (fragment 133) relevait comme une grave erreur dans cet historien d'avoir fait arriver Denys sur un vaisseau rond au lieu d'un vaisseau long.

Selon Plutarque (§ 17), Timoléon obligea Denys à capituler cinquante jours après son arrivée en Sicile. Diodore place l'expédition de Timoléon et la victoire sur Hicétas à Adranum en 345, la fuite des Carthaginois en 344, et enfin l'abdication de Denys l'année suivante, sous l'archontat de Pythodore. Selon cet historien, Timoléon, immédiatement après la victoire d'Adranum, poursuivit Hicétas jusqu'à Syracuse, dont il occupa une partie, tandis que l'Achradine et Néapolis étaient aux mains d'Hicétas, la citadelle occupée par Denys, et le grand port par les Carthaginois. Le récit de Plutarque, plus circonstancié, nous paraît préférable. Nous plaçons donc la retraite de Denys au commencement de 344. Diodore a commis ici (ch. LXXI) une autre erreur chronologique que nous avons relevée dans la notice sur Théopompe, p. 31.

[2] Les Lacédémoniens répondirent à une lettre arrogante de Philippe de Macédoine par ces seuls mots : *Denys à Corinthe.* (Démétr. *Rhet.* περὶ ἑρμην.)—On cite plusieurs réponses de Denys qui montrent qu'au milieu de la crapule dans laquelle il se plongeait, son esprit naturel et un sentiment de dignité se réveillaient quelquefois en lui, et que les enseignements de la philosophie, dont il n'avait guère profité sur le trône, l'aidaient au moins à supporter sa disgrâce. (Voy. Plutarque, *Apophth.* — Cicéron, *Tusc. quæst.* III, 12.)

complaire. Cependant Hicétas, appuyé par les forces nombreuses des Carthaginois, se maintenait dans Syracuse et bloquait toujours le château. Afin de couper les secours que Timoléon y faisait passer d'Adranum et de Catane, il partit avec Magon, le général carthaginois, pour attaquer Catane. Mais il lui advint, comme précédemment à Callippe, de perdre ainsi ce qu'il tenait. Le commandant corinthien de la citadelle s'empara, pendant son absence, de l'Achradine, ce qui le fit revenir en toute hâte, sans avoir accompli son projet. Vers le même temps, un renfort que les Corinthiens avaient fait passer par l'Italie, et qui attendait depuis quelque temps une occasion favorable, trompa les croisières carthaginoises, et vint grossir l'armée de Timoléon, qui se saisit de Messine et marcha droit contre les Carthaginois, quoique ses forces fussent loin d'être égales à celles des ennemis [1]. Mais, avec le même bonheur qu'il avait eu depuis le commencement de cette campagne, et dont lui-même rendait publiquement grâce à la fortune, il ne

[1] Peut-être doit-on rapporter à cette première campagne de Timoléon contre les Carthaginois deux fragments de Timée, n° 134. Polybe (XII, 25 et 26) dit qu'ils se lisent à la fin du XXI° livre. Le dernier éditeur de ces fragments, dans la supposition que ceux-ci s'appliquaient à la bataille contre les Carthaginois en 340, croit devoir les transporter dans le XXIX° ou le XXXI° livre, correction qui ne nous paraît pas suffisamment motivée. L'un de ces passages que Polybe critique est le début d'une allocution de Timoléon à ses soldats: « L'univers étant divisé en trois parties, dont l'une se nomme l'Asie, l'autre la Libye; la dernière l'Europe, etc. » M. Gœller a rassemblé un grand nombre de passages pour montrer que cette division géographique avait pour elle de bonnes autorités. Mais ce que Polybe a voulu blâmer, ce nous semble, ce n'est pas l'exactitude de cette division, mais le ridicule de placer une dissertation scientifique dans une allocution militaire en présence de l'ennemi. Le même défaut se montre, suivant Polybe, dans d'autres harangues de Timée (fr. 97).

trouva plus les Carthaginois à Syracuse. Magon, alarmé des rapports qui s'étaient établis entre ses mercenaires grecs et la garnison de la citadelle, qui leur reprochait de servir des barbares, se retira précipitamment sans attendre Timoléon, et retourna en Afrique, où plus tard il se donna la mort pour échapper à l'ignominie de cette retraite. Hicétas montra plus de résolution. Quoique réduit à ses propres forces, il se défendit dans les Épipoles; mais Timoléon les enleva à main armée. Une fois maître de toute la ville, il ne voulut pas, comme Dion, laisser subsister la demeure des tyrans, et il appela les Syracusains à la démolir. Il ne resta bientôt plus pierre sur pierre de la citadelle, des palais et des tombeaux qu'elle renfermait, et sur leur emplacement on éleva des portiques et des tribunaux. Mais ce n'était pas assez d'avoir arraché Syracuse à ses oppresseurs, il fallait la repeupler et rendre des laboureurs aux campagnes; car les révolutions qui désolaient la Sicile depuis plusieurs années, avaient fait émigrer une partie des habitants. L'herbe croissait dans les rues désertes de Syracuse, et les animaux sauvages venaient jusqu'aux portes de la ville, dans les champs restés incultes. Timoléon écrivit à Corinthe pour inviter tous les Grecs de Sicile à rentrer dans leur patrie, et engager de nouveaux colons à s'y fixer. Par suite de cette proclamation, dix mille Grecs se réunirent dans le Péloponnèse pour être transportés à Syracuse, où il en était arrivé aussi une foule de l'Italie. Athanis, historien de Timoléon, dit que le nombre des nouveaux colons s'élevait à soixante mille. Le général corinthien leur distribua des terres[1]; il rétablit aussi les finances en faisant vendre, pour

[1] Selon Diodore (XVI, 82), Timoléon établit quarante mille citoyens dans le territoire de Syracuse et dix mille dans celui d'Agyrium.

le compte de l'état, les maisons abandonnées de Syracuse, en laissant toutefois aux anciens propriétaires qui se représentaient, la faculté de rentrer dans leurs biens. Il fit vendre aussi un grand nombre de statues érigées à diverses époques, après les avoir soumises à une sorte de jugement. La statue de Gélon fut seule conservée. Il rétablit le gouvernement démocratique pur, et, aidé de Céphalus et de Dionysius, il perfectionna la législation civile. Enfin il établit la magistrature annuelle des *amphipoles* de Jupiter Olympien, dont le nom devait servir à désigner l'année, comme à Athènes celui de l'archonte éponyme, et à Rome les noms des consuls. Calliménès fut le premier revêtu de cette charge honorable, qui se conservait encore du temps de Diodore de Sicile, plus de trois siècles après son institution; mais qui avait perdu beaucoup de son importance depuis la conquête romaine. Ces soins d'organisation intérieure ne devaient pas absorber uniquement Timoléon; car une nouvelle guerre menaçait la Sicile. Les Carthaginois, qui avaient fait mettre en croix le corps de Magon pour avoir abandonné trop aisément Syracuse, préparaient contre elle une autre expédition. Timoléon, dont les troupes n'avaient pas reçu de paye depuis longtemps, leur fit faire une incursion sur les possessions des Carthaginois en Sicile, et le riche butin qu'elles en rapportèrent acquitta et au delà leur solde arriérée. Il enleva aussi plusieurs places aux ennemis et obligea Hicétas, qui s'était retiré à Leontini, et Leptine, tyran d'Apollonie, à rompre leur alliance avec Carthage. Ce dernier même se démit du pouvoir, et alla, comme Denys, finir ses jours à Corinthe. Sur ces entrefaites, les Carthaginois abordèrent à Lilybée avec deux cents galères et mille vaisseaux de charge portant une armée de soixante et dix mille combattants,

sous la conduite d'Asdrubal et d'Hamilcar, qui se flattaient d'expulser définitivement les Grecs de la Sicile.

Timoléon, quoiqu'il n'eût à opposer à ces forces que dix à douze mille hommes, au plus, résolut d'aller au-devant des ennemis pour transporter le théâtre de la guerre sur le territoire étranger, et éviter ainsi aux villes grecques les malheurs d'une invasion. En route, une partie des mercenaires se mutina en lui reprochant comme un acte de démence d'aller attaquer des forces si supérieures aux siennes, et cela loin de tout lieu de refuge. Timoléon n'hésita pas à renvoyer ceux des mercenaires dont les alarmes auraient ébranlé la résolution des autres. Habile à dominer l'esprit des soldats auxquels il avait inspiré de la confiance en sa fortune, il les encourageait par des présages de victoire, qu'il réalisa bientôt par ses talents stratégiques. Comme ils arrivaient sur les hauteurs qui s'étendent le long du fleuve Crimissus, le brouillard du matin, en se relevant, leur découvrit, sur l'autre rive, l'immense armée carthaginoise, qui se disposait à effectuer le passage. Les chars de guerre passaient en premier, puis venait le corps des citoyens de Carthage, remarquables à leurs boucliers blancs, et suivis des masses confuses de leurs alliés. Timoléon choisit habilement, pour les attaquer, le moment où une partie seulement de ces troupes avait traversé la rivière, et n'était pas encore formée en ordre de bataille. Il les fit d'abord charger par sa cavalerie; puis, voyant que les chars de guerre la tenaient écartée, il marcha lui-même, avec l'élite de ses troupes, contre le corps des Carthaginois. Ceux-ci soutinrent d'abord bravement le choc; mais, tandis qu'on était au plus fort de la mêlée, il survint un orage furieux accompagné de grêle, que le vent poussait dans les yeux des

Carthaginois, et qui acheva de mettre le désordre dans leurs rangs. En même temps, la rivière, grossie par les torrents qui descendaient des montagnes, rendait le passage du reste de l'armée presque impossible, et fermait la retraite à ceux que les Grecs avaient mis en fuite. La défaite des Carthaginois fut bientôt complète[1], et, sur dix mille morts qu'ils laissèrent sur la place, il y en eut plus de trois mille de Carthage même, désastre presque sans exemple pour cette république habituée à faire la guerre avec des mercenaires. Il y eut aussi un grand nombre de prisonniers, et surtout un butin immense; car les Grecs, après la victoire, passèrent le Crimissus et s'emparèrent du camp des Carthaginois. On apporta devant la tente de Timoléon un nombre immense de vases précieux, mille armures et dix mille boucliers. Le vainqueur choisit les plus belles de ces armes pour être consacrées dans les temples de Corinthe et de Syracuse. Le reste fut distribué aux alliés ou paya les frais de la guerre. Timoléon laissa ses mercenaires sur le territoire des Carthaginois pour continuer à y faire du butin, et ramena les troupes syracusaines dans leur ville. Elles n'y furent pas longtemps oisives, car Mamercus, tyran de Catane, et Hicétas, alarmés du succès inattendu de Timoléon, écrivirent à Carthage de renvoyer en Sicile de nouvelles troupes, si la république ne voulait perdre toute la Sicile. Les Carthaginois rappelèrent d'exil Gescon, fils d'Hannon,

[1] Diodore (XVI, 79) rapporte cette victoire sous l'archontat de Théophraste (olympiade CX, 1; 340 avant J. C.); Plutarque (*Timoléon*, § 30) indique que c'était vers l'été, et, dans la Vie de Camille, § 19, il précise le jour du mois de thargélion, le même où fut prise Troie par les Grecs, selon plusieurs historiens : *Καὶ Καρχηδόνιοι περὶ Σικελίαν ὑπὸ Τιμολέοντος ἡττῶντο τῇ ἑβδόμῃ φθίνοντος, περὶ ἣν δοκεῖ καὶ τὸ Ἴλιον ἁλῶναι.*

dans les talents militaires duquel ils avaient grande confiance. Il passa en Sicile avec soixante et dix vaisseaux, et attira, par l'appât d'une solde élevée, de nombreux mercenaires, même grecs; car les Carthaginois ne voulaient plus risquer leurs propres citoyens. Quelques détachements des mercenaires de Timoléon furent surpris et taillés en pièces par Mamercus, aidé des Carthaginois[1]. Timoléon rentra donc en campagne pour renverser tous les petits tyrans qui se maintenaient dans quelques parties de la Sicile, et y entretenaient la guerre civile. Ces chefs, qui ne manquaient ni de courage, ni d'habileté, opposèrent un vive résistance. Tous pourtant finirent par céder à la supériorité du général corinthien. Hicétas et son fils Eupolémus furent faits prisonniers et mis à mort. Sa femme et ses filles, envoyées à Syracuse, furent également condamnées à mort par sentence du peuple, sans que Timoléon s'y soit opposé, à cause, dit-on, du meurtre de la femme de Dion par Hicétas. Ainsi un crime devient, dans les temps de révolutions, le prétexte d'autres crimes. Euthydème, général d'Hicétas, paya de sa vie quelques plaisanteries contre les Corinthiens. Les Carthaginois envoyèrent solliciter la paix. Elle fut accordée sous la condition qu'ils se renfermeraient dans leurs anciennes limites en deçà de l'Alycus, et ne soutiendraient plus les tyrans. Mamercus, privé de leur appui, voulut en aller chercher chez les Campaniens d'Italie; il fut arrêté, traduit devant le peuple de Syracuse, et, n'ayant pu faire écouter son apologie, il voulut se tuer; mais il ne put échapper à l'ignomi-

[1] Mamercus dressa un trophée, et, sur un des boucliers qu'il consacrait, il écrivit ce distique de sa façon, car il se mêlait de poésie :

Τάσδ' ὀστρειογραφεῖς καὶ χρυσελεφαντηλέκτρους
Ἀσπίδας ἀσπιδίοις εἵλομεν εὐτελέσιν.
(Plut. *Timol.* § 31.)

nie d'un supplice. Vers ce temps, Timoléon fit aussi saisir dans le port de Syracuse et mettre à mort un Tyrrhénien nommé Posthumius, qui avec douze vaisseaux se livrait à la piraterie dans ces mers. Nicodème, tyran des Centoripins, et Apolloniade, qui commandait les Agyrinæens, furent aussi forcés de renoncer au pouvoir. Les Messiniens secouèrent le joug d'Hippon, et firent venir les enfants des écoles pour être témoins de son supplice. Ces actes rigoureux d'une réaction violente contre les tyrans firent heureusement bientôt place à des temps plus calmes. La paix attira en Sicile de nombreux colons. Agrigente et Géla furent repeuplées, la première par Magellus et Phéristus de Géla, la seconde par Gorgus de Céos, qui y rappelèrent tous les anciens habitants échappés à la destruction de ces villes par les Carthaginois. Timoléon augmenta aussi la population de Camarina et transporta les Léontins à Syracuse. Il avait ramené dans cette ville la prospérité, la liberté, et le respect des lois, respect dont il donnait l'exemple jusqu'à obtempérer à la citation de quelques brouillons qui l'avaient traduit en justice.

Après avoir exercé huit ans les fonctions de stratége en Sicile, le libérateur de Syracuse, qui avait perdu la vue, se démit de ses fonctions dans la 4[e] année de la cx[e] olympiade (avant J. C. 337). Diodore marque cette année comme celle de sa mort[1]; mais il paraît, d'après Plutarque, qu'il vécut longtemps honoré à Syracuse et consulté dans toutes les circonstances difficiles[2]. A sa mort, le peuple lui décerna des honneurs funèbres aux frais du public, et éleva son tombeau sur une place qui fut depuis ornée de portiques. Des jeux annuels furent institués en sa mémoire, et, par

[1] Diod. XVI, 90. — [2] Plut. *Timol.* § 43.

reconnaissance des services qu'il avait rendus, on decréta qu'à l'avenir les Syracusains, dans leurs guerres, demanderaient un général à Corinthe.

§ XLIV. AGATHOCLE.

Après les malheurs que la tyrannie de Denys et l'autorité passagère de quelques démagogues avaient causés à Syracuse, on devait croire que cette ville veillerait avec le plus grand soin et la plus grande prudence au maintien de la constitution que Timoléon avait rétablie. Cependant, moins de vingt ans après ce législateur, nous voyons s'élever à Syracuse, des derniers rangs du peuple, un tyran, il est vrai plein d'audace, et l'on peut même dire de génie, mais plus immoral, plus sanguinaire que ceux qui l'avaient précédé. Nous sommes à peu près sans renseignements sur ce qui se passa en Sicile depuis l'an 337 jusqu'au commencement du règne d'Agathocle. Les histoires de Théopompe et d'Éphore s'arrêtaient avant la mort de Timoléon. Celle de Timée comprenait le temps dont nous nous occupons; nous avons quelques fragments relatifs à Timoléon qui était son héros de prédilection, et d'autres sur Agathocle, dont il avait retracé la vie dans les cinq derniers livres de son histoire, avec toute l'animosité que l'on pouvait attendre de sa part contre l'homme qui l'avait exilé. Mais sur les temps intermédiaires, il ne nous fournit pas le moindre indice. Diodore de Sicile, dans les livres XVII et XVIII, s'occupe uniquement d'Alexandre et des pays avec lesquels ce roi fut en rapport; pourtant, dans la préface du dix-septième livre, il annonce qu'il joindra à l'histoire d'Alexandre les événements accomplis dans les diverses

parties du monde connu[1]; et dans le commencement du dix-neuvième livre, lorsqu'il prononce pour la première fois les noms d'Héraclide et de Sosistrate, il ajoute que le détail de leurs actions est rapporté dans le livre précédent[2], où, cependant, on ne trouve rien sur eux, ce qui montre que les passages étrangers à l'histoire d'Alexandre ont été omis par les copistes.

La naissance d'Agathocle, comme celle de presque tous les hommes célèbres de la Grèce, a été entourée de merveilleux par les historiens anciens. Selon eux, son père, Carcinus de Rhégium, retiré à Therma d'Himéra, alors occupé par les Carthaginois, aurait eu des visions effrayantes pendant la grossesse de sa femme et aurait prié des Carthaginois qui se rendaient à Delphes de consulter le dieu. Ceux-ci lui rapportèrent un oracle d'après lequel l'enfant qui devait naître menaçait de grands malheurs les Carthaginois et la Sicile entière. Le père, effrayé, fit exposer l'enfant, mais sa mère parvint à le soustraire à la mort, le fit élever secrètement chez un de ses frères nommé Héraclide[3], et

[1] Diod. XVII, 1 : Περιλαβόντες δὲ τὰ τούτῳ τῷ βασιλεῖ πραχθέντα μέχρι τῆς τελευτῆς, συναναγράψομεν καὶ τὰ ἅμα τούτοις συντελεσθέντα ἐν τοῖς γνωριζομένοις μέρεσι τῆς οἰκουμένης.

[2] Diod. XIX, 3 : Τῶν δ' ὅλων εἶχον τὴν ἡγεμονίαν Ἡρακλείδης καὶ Σωσίστρατος, ἄνδρες ἐν ἐπιβουλαῖς καὶ φόνοις καὶ μεγάλοις ἀσεβήμασι γεγονότες τὸν πλείω τοῦ βίου· περὶ ὧν τὰ κατὰ μέρος ἡ πρὸ ταύτης περιέχει βίβλος; et un peu plus loin, ch. x, Diodore parle d'une alliance avec Héraclide et Sosistrate : Περὶ ἧς ἐν τῇ πρὸ ταύτης βίβλῳ τὰ κατὰ μέρος διήλθομεν; elle avait amené une guerre qui dura deux ans, et se termina dans la 4[e] année de la CXV[e] olympiade. Les faits dont cette lacune nous a dérobé la connaissance sont donc de la 2[e] année de la CXV[e] olympiade, 319 avant J. C. et il est à remarquer que les noms des deux archontes de cette olympiade manquent dans Diodore, nouvel indice d'une mutilation du texte.

[3] Ce nom était très-commun en Sicile. On y trouve un Héraclide, fils de Lysimachus, général des Syracusains en 415; un autre, fils d'Aristo-

lui donna le nom d'Agathocle. Dans la suite, Carcinus, invité un jour à un sacrifice chez Héraclide, vit le jeune Agathocle, alors âgé de sept ans, et, frappé de sa beauté, se prit à pleurer en pensant à l'enfant qu'il avait fait périr et qui devait être du même âge. Sa femme, le voyant dans cette disposition, lui découvrit ce qu'elle avait fait, et ils reprirent leur enfant; mais, craignant d'être exposés, s'ils restaient parmi les Carthaginois, à cause de l'oracle qui avait couru, ils vinrent, après quelques années, s'établir à Syracuse, et y acquirent le droit de cité, lorsque Timoléon l'accordait à tout venant[1]. Carcinus, qui n'était pas riche, avait fait apprendre à son fils l'état de potier. On a dit qu'à cette époque Agathocle fit servir à des profits infâmes sa jeunesse et sa beauté. Damas, l'un des hommes les plus riches et les plus puissants de Syracuse, fournissait avec profusion à ses dépenses, et dans une expédition qu'il commandait contre Agrigente, et où Agathocle se faisait remarquer par le luxe et le poids de ses armes, il le nomma chiliarque. Ce jeune homme acquit bientôt de la renommée par son extrême bravoure et la licence populaire de ses discours. Damas étant mort peu de temps après en léguant ses biens à sa femme, Agathocle épousa la veuve de son protecteur, et se trouva de la sorte un des plus riches de Syracuse. Un peu plus tard, les Syracusains, ayant envoyé aux Crotoniates, assiégés par les

génès, dans la guerre du Péloponnèse; un navarque de Dion, un général des Syracusains du temps d'Agathocle, un prince des Léontins; un gymnasiarque de Géla, un auteur syracusain, etc.

[1] Il semble résulter du récit de Diodore (XIX, 2) que Carcinus quitta Therma presque aussitôt après avoir retrouvé son fils, âgé de sept ans. Il ajoute qu'il devint citoyen de Syracuse après la victoire de Timoléon à Crinissus (en 340). Agathocle, étant mort en 289, à l'âge de soixante et douze ans, devait, à cette époque, avoir vingt et un ans.

Brutiens, un secours considérable, Agathocle, qui commandait une chiliarchie, fut, malgré plusieurs actions d'éclat, frustré du prix de la valeur auquel il prétendait, par la jalousie d'Héraclide et de Sosistrate, généraux en chef de cette expédition, et qui jouissaient, à cette époque, de la plus grande influence. Agathocle les accusa d'aspirer à la tyrannie, mais il échoua et fut bientôt obligé de s'exiler de Syracuse, où Sosistrate et Héraclide dominèrent, en effet, à leur retour de Crotone. Réfugié à Tarente, où il fut nommé général des mercenaires, il s'y distingua comme partout par sa bravoure; mais il fut soupçonné de projets ambitieux, et on lui retira son commandement. Réunissant alors des émigrés syracusains, il vint au secours des Rhégiens, auxquels Sosistrate et Héraclide faisaient la guerre. Ces deux généraux perdirent à ce moment l'autorité dans Syracuse. Leurs partisans, qui appartenaient en général à l'aristocratie et faisaient partie du conseil des six cents, furent exilés par les démocrates et recherchèrent l'appui des Carthaginois. Il s'ensuivit une série de combats dans lesquels Agathocle, plusieurs fois chargé du commandement, déploya autant d'énergie que d'habileté à profiter des circonstances fortuites[1]. Soupçonné par Acestoridès de Corinthe, stratége de Syracuse, d'aspirer à la tyrannie, et déjà trop puissant pour qu'on osât le condamner à mort, il fut banni, et on aposta des gens pour l'assassiner sur la route. Mais Agathocle s'était douté de ce projet et avait fait prendre ses habits à un de ses esclaves, qui périt à sa place, tandis qu'il s'échappait, d'un autre côté,

[1] Diodore (XIX, 4) cite, entre autres, un stratagème par lequel Agathocle, déjà tout couvert de blessures, sauva les troupes syracusaines engagées dans la ville de Géla, où Sosistrate les bloquait avec des forces supérieures.

sous un déguisement. Après son départ, les Syracusains rappelèrent les partisans de Sosistrate et firent la paix avec les Carthaginois. Pour lui, il réunit un corps de troupes dans le centre de la Sicile et se rendit redoutable non-seulement aux Syracusains, mais aux Carthaginois[1]. Bientôt après, par suite d'un traité secret avec Hamilcar, qui nourrissait, de son côté, des projets ambitieux, Agathocle fut rappelé à Syracuse, où il fit serment, dans le temple de Cérès, de ne point s'opposer à la démocratie. Il se montra au contraire fort populaire et fut élu général et chargé de maintenir la paix dans la ville qui renfermait diverses factions remplies d'animosité les unes contre les autres. Celle qui était le plus opposée à l'administration d'Agathocle était le conseil des six cents, dont nous avons déjà parlé, et dont faisaient partie les familles les plus distinguées par leur noblesse et leur fortune. Revêtu de l'autorité de stratége, Agathocle touchait presque à l'empire, objet de son ambition. Le prétexte d'une guerre contre Herbita, où quelques révoltés s'étaient réfugiés, lui permit d'enrôler des soldats de son choix, sans éveiller de soupçons. Il en rassembla trois mille de Morgantine et des autres villes, qui avaient déjà marché sous ses ordres contre les Carthaginois. Entièrement dévouées à sa fortune, ces villes détestaient également l'autorité des six cents et celle du peuple de Syracuse

[1] Justin (liv. XXII, 2) donne ici plus de détails que Diodore. « A Murgantinis apud quos exsulabat, odio « Syracusanorum primo prætor, mox « dux creatur. In eo bello et urbem « Leontinorum capit et patriam suam « Syracusas obsidere cœpit. » La perfidie par laquelle il fit passer tous les habitants de Léontini au fil de l'épée est racontée par Polyen, V, III, § 2. Diodore, en parlant des troupes qu'Agathocle réunit un peu plus tard, cite les Morgantins, qui avaient déjà, dit-il, servi sous ses ordres; ce qui confirme le passage de Justin.

auquel elles avaient obéi à regret. Il y joignit les citoyens les plus pauvres qui portaient envie à l'éclat de l'aristocratie. Quand il eut pris ces dispositions, il ordonna aux troupes de se réunir près du tombeau de Timoléon [1], et appela près de lui Tisarchus et Dioclès, chefs des six cents, comme pour conférer avec eux. Ils vinrent suivis de quarante clients. Agathocle simule un complot de leur part contre sa personne, les fait arrêter, les accuse devant les soldats, se plaint que les six cents ont voulu le faire périr à cause de son dévouement au peuple. Il excite tellement contre eux l'indignation de l'assemblée, qu'elle s'écrie qu'il faut punir à l'instant les conspirateurs. Agathocle fait aussitôt donner le signal aux soldats de frapper les prétendus coupables et de piller leurs maisons. En un instant la ville est pleine de tumulte et de sang. Les principaux citoyens sont massacrés au moment où ils sortent de chez eux, sans armes, pour s'informer de la cause du trouble, et la populace déchaînée se rue, sans distinction d'amis ou d'ennemis, sur les maisons où elle espère une plus forte proie. Les temples mêmes ne sont pas un asile pour les ennemis d'Agathocle. Ceux qui veulent fuir vers les portes de la ville les trouvent fermées et sont arrêtés. Plusieurs se tuent en voulant franchir les remparts; ceux qui, plus heureux, s'échappent de la sorte, vont se réfugier à Agrigente. La nuit amène d'autres scènes de désordre et de crimes dans les maisons des victimes, dont les femmes sont exposées à la brutalité des soldats. Après deux jours de ces scènes atroces, Agathocle fait rassembler ceux

[1] Diod. XIX, 6. — Polyen, *Stratag.* V, III, § 8. — Justin (XXII, 2) raconte un peu différemment la scène de l'usurpation d'Agathocle. Selon cet historien, ce serait à l'aide de cinq mille soldats africains fournis par Hamilcar qu'il aurait massacré les sénateurs.

des six cents qui ont été pris vivants. Il accorde la vie à Dinocrate, à cause de l'affection qu'il lui avait précédemment témoignée, fait mettre à mort ceux qui passaient pour être les plus hostiles contre lui, et exiler les autres. Ensuite, convoquant une assemblée du peuple, il y fit un tableau affreux du gouvernement oligarchique des six cents, dit qu'il était heureux d'avoir purgé la ville de ses oppresseurs et de lui avoir rendu une véritable indépendance; qu'il désirait désormais, déchargé de tout honneur, vivre en simple particulier. En même temps il dépouilla le manteau militaire, insigne de sa dignité [1]. Cette parodie de l'abdication de Gélon eut le même succès. Ceux qu'il avait associés à ses crimes le supplièrent de reprendre le pouvoir. Après avoir feint de résister quelque temps, il dit qu'il consentait à être général, mais qu'il ne voulait pas partager le pouvoir avec d'autres qui lui feraient porter la responsabilité de leurs violations des lois. Le peuple le proclama aussitôt général absolu (empereur), et, de ce moment, il régna ouvertement sur Syracuse. La crainte fermait la bouche à ceux qui voyaient cette usurpation avec peine; mais le plus grand nombre des citoyens pauvres était satisfait, parce qu'Agathocle avait annoncé, dans la même assemblée, l'abolition des dettes et une distribution de terres aux indigents. (Ol. CXVI, 1; 316 avant J. C.)

Le nouveau souverain s'abstint de meurtres et de châtiments. Il se montrait même très-humain, n'épargnait ni bienfaits, ni promesses, ni discours bienveillants pour se

[1] Polyen (V, III, § 7) raconte à peu près dans les mêmes termes cette feinte abdication d'Agathocle; mais il la fait précéder de six jours le meurtre et l'exil de l'aristocratie syracusaine. Il évalue le nombre des bannis à cinq mille, ce qui ne s'écarte pas beaucoup de Diodore, lequel porte à sept mille les victimes et les exilés.

concilier la faveur publique. Quoique en possession du pouvoir absolu, il ne prit point le diadème, point de gardes, rien de l'appareil dont les tyrans s'entourent habituellement. Il restait abordable à tous, s'occupait attentivement des intérêts de l'état, des finances, du matériel militaire; il augmenta la marine et conquit en peu de temps une grande partie des villes et des bourgs du centre de la Sicile, même de ceux qui étaient alliés des Carthaginois[1].

L'année qui suivit son usurpation, Agathocle assiégea Messine, où se trouvaient quelques réfugiés de Syracuse; mais il ne réussit pas à l'enlever, il s'empara seulement de la place forte de Mylæ. Des ambassadeurs carthaginois vinrent se plaindre qu'il outre-passait les termes du traité, et l'obligèrent à faire la paix avec les Messiniens et à leur rendre Mylæ. D'un autre côté, les nombreux émigrés syracusains qui s'étaient retirés à Agrigente persuadèrent aux habitants de cette ville que, s'ils laissaient au tyran de Syracuse le temps de se fortifier, ils ne tarderaient pas à être attaqués par lui, et qu'il valait mieux le prévenir. Ils s'allièrent avec les Géléens et les Messiniens; mais, se défiant d'un chef élu parmi eux, ils envoyèrent demander un général à Lacédémone. Acrotatus, fils d'un des rois de cette ville, contre lequel une partie de la population était indisposée, saisit avec empressement cette occasion d'exercer un commandement à l'étranger. Ce prince, étant parti sans prendre l'avis des éphores, ne put amener de Lacédémone un secours important; mais, à Tarente, où il aborda dans sa route, l'autorité de son rang et de son origine décida cette république à fournir vingt vaisseaux aux confédérés contre Agathocle. L'arrivée d'Acrotatus en Sicile donna de grandes espérances

[1] Diod. XIX, 9. — Justin, XXII, 3.

à ceux qui l'avaient appelé. Cependant, il ne tarda pas à quitter les mœurs rigides de Sparte pour les délices de la vie sicilienne; il absorba, pour ses dépenses personnelles, une partie des sommes qui lui avaient été remises pour la guerre, et il n'accomplit rien de digne de son pays. Enfin, il en vint à faire assassiner, à la suite d'un repas, Sosistrate, le plus éminent et le plus capable des réfugiés syracusains, dont le contrôle le gênait. Menacé d'être lapidé à la suite de ce meurtre, il fut heureux de pouvoir quitter la Sicile en renonçant au commandement. Les Tarentins rappelèrent leurs vaisseaux; les Agrigentins et les Géléens s'empressèrent de conclure la paix avec Agathocle par l'entremise d'Hamilcar. Les conditions étaient : que les villes grecques d'Héraclée, de Sélinonte et d'Himéra resteraient, comme par le passé, soumises aux Carthaginois; que les autres villes grecques de Sicile seraient indépendantes, et que Syracuse continuerait de jouir du droit de commandement. Agathocle, voyant la Sicile dégarnie de troupes étrangères, s'empressa de ranger sous son autorité un grand nombre de petites villes, qui augmentèrent considérablement ses forces militaires. Indépendamment des Syracusains et des auxiliaires, il entretenait un corps de dix mille fantassins mercenaires d'élite et de trois mille cavaliers. Il fit aussi de grands approvisionnements d'armes, car il savait que les Carthaginois n'avaient pas approuvé le traité conclu par Hamilcar, et qu'ils ne tarderaient pas à venir l'attaquer. Messine, qui n'avait pas accédé au traité des autres villes siciliennes, devint le point de réunion de tous les réfugiés syracusains. Agathocle envoya contre eux Pasiphilus, muni d'instructions secrètes. Il surprit les Messiniens, leur fit beaucoup de prisonniers, les amena à signer la paix, à la

condition d'expulser les émigrés de Syracuse et de recevoir leurs propres bannis qui étaient dans l'armée d'Agathocle. Celui-ci vint à Messine où, dans le commencement, il se comporta avec douceur; mais bientôt il fit mettre à mort, tant dans cette ville qu'à Tauroménium, près de six cents personnes qui s'étaient montrées opposées à son gouvernement. Il se rendait à Agrigente, avec le projet d'en faire autant, quand l'arrivée d'une flotte punique de soixante vaisseaux vint changer ses projets. Il se jeta sur les terres des Carthaginois, fit beaucoup de dégâts, et prit de force plusieurs places. Dinocrate, qui commandait un corps de réfugiés syracusains et de Messiniens, lequel ne se montait pas à moins de trois mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, essaya d'enlever à Agathocle les villes de Centoripa et de Galarina[1]; mais il échoua dans la première de ces tentatives, et, à la suite d'un combat acharné, il perdit aussi l'autre ville. Les Carthaginois ne réussirent pas mieux. Une démonstration qu'ils firent dans le grand port de Syracuse n'aboutit qu'à quelques cruautés de leur part sur des bâtiments de commerce, cruautés dont ils furent châtiés bientôt après. Agathocle s'étant présenté devant le mont Ecnomus, où ils étaient campés, ils n'osèrent pas accepter la bataille, et, étant resté maître de la campagne, il vint décorer de leurs dépouilles les temples de Syracuse. Les Carthaginois sentirent la nécessité d'envoyer en Sicile, pour s'opposer à la puissance croissante d'Agathocle, des forces plus considérables et de meilleurs généraux. Ils désignèrent Hamilcar, qui jouissait de la plus grande réputation, et lui donnèrent deux mille Carthaginois, au nombre desquels il y en avait

[1] Galarina, dont la fondation est attribuée, par Étienne de Byzance, au Sicule Morgès, est devenue, selon Cluvier, la petite ville de Gagliano.

des premières familles; dix mille Libyens, mille Tyrrhéniens et deux cents cavaliers *zeugnites* [1], ainsi que mille archers des îles Baléares. La flotte qui portait cette armée fut assaillie en pleine mer par une affreuse tempête qui engloutit soixante galères et deux cents bâtiments de transport. Beaucoup de nobles Carthaginois périrent dans cette circonstance, qui devint l'occasion d'un deuil public [2]. Cependant, Hamilcar ayant rassemblé en Sicile les débris de son expédition et levé parmi les alliés tout ce qui était en état de porter les armes, en y joignant les restes de l'armée qui était précédemment en Sicile, put tenir la campagne avec quarante mille hommes de pied et cinq mille cavaliers. Il rétablit les affaires des Carthaginois et déploya, dès les premières opérations, une habileté qui rendit la confiance à ses alliés et intimida ses adversaires. Agathocle, dont les forces étaient très-inférieures, et qui, pour comble de malheur, venait de perdre vingt galères, prévit que beaucoup de villes passeraient du côté des Carthaginois, surtout de celles qui étaient déjà mal disposées pour lui. Géla, dans le territoire de laquelle les Carthaginois étaient campés, le préoccupait surtout. N'osant proposer aux habitants de recevoir une garnison, dans la crainte d'un refus, il y fit pénétrer, sous divers prétextes, des soldats à lui, qui, dès qu'ils

[1] Diod. XIX, 106 : *Ζευγίππας*, mot que l'on a voulu corriger en *Ζευγίτας*. (Voy. *Thesaurus ling. gr.* t. IV, col. 17, éd. F. Didot.) Nous pensons qu'il faut plutôt lire *Ζευγνίτας*, d'après un passage de Suidas, au mot *ἄμιπποι*, où, après avoir expliqué cette manière de combattre, dont nous parlerons dans la III[e] partie (Arts militaires), il ajoute : *νῦν δὲ χρῶνται οἱ Λίβυες προσαγορευόμενοι Ζουγνῖται.*

[2] Diod. *ibid.* nous a conservé, à cette occasion, une indication curieuse sur les usages des Carthaginois dans les deuils publics. *Εἰώθασι γὰρ, ἐπειδὰν μείζων τις ἀτυχία γένηται περὶ τὴν πόλιν, μέλασι ῥακίοις καταχαλύπτειν τὰ τείχη.*

se virent assez nombreux, s'en emparèrent; puis, sur l'accusation vraie ou fausse d'avoir voulu rendre la ville aux Carthaginois, il fit périr un grand nombre de citoyens et imposa aux autres une contribution de guerre, qu'il distribua à ses troupes. Laissant ensuite une forte garnison dans Géla, il marcha contre l'ennemi. Les Carthaginois occupaient le mont Ecnomus, qui passait pour être le lieu où Phalaris avait dressé le taureau d'airain dans lequel il brûlait ses victimes. Agathocle vint prendre position près d'une autre place forte, dont l'origine était également attribuée à Phalaris, et portait le nom de Phalarion. La rivière coulait entre les deux camps et leur servait de limite défensive. D'après un ancien oracle, ce lieu devait être témoin d'un grand désastre : aussi les deux armées hésitaient-elles à livrer bataille. Cependant, à la suite d'un engagement, dans lequel des Libyens tombèrent dans une embuscade dressée par Agathocle, celui-ci se décida à attaquer le camp ennemi. Ses troupes y pénétrèrent à plusieurs reprises et semblaient sur le point de s'en rendre maîtresses, quand arriva de Carthage un renfort imprévu, qui changea tout à fait les chances du combat. Les Grecs, obligés de céder, s'enfuirent, les uns vers le fleuve Himéra, les autres vers leur camp, éloigné de quarante stades. Poursuivis en plaine par la cavalerie ennemie, ils laissèrent le terrain jonché de leurs morts. Le fleuve ne leur fut pas moins funeste. Comme on était dans la canicule et au plus chaud du jour, les soldats, haletants, étanchèrent leur soif dans son eau chargée de sels, et périrent sans blessures. Les Grecs perdirent sept mille hommes dans cette journée. Après ce désastre, Agathocle fit mettre le feu à son camp et se retira à Géla. Il s'y enferma, non qu'il ne pût se rendre à Syracuse, mais il voulait lui donner le

temps de se préparer à soutenir un siége en arrêtant les Carthaginois devant Géla. Hamilcar, qui vint en effet l'attaquer, trouva cette ville en bon état de défense, et si bien approvisionnée, qu'il renonça à cette entreprise et préféra parcourir la Sicile pour s'emparer des villes et des châteaux. Il engagea, par son humanité, presque tous les Sicéliotes à se déclarer pour lui. Les Camarinéens, les Léontins, les Catanéens, les Tauroménitains embrassèrent le parti des Carthaginois. Quelques jours plus tard, les Messiniens, les Abacéniens et une foule d'autres villes envoyèrent à l'envi des ambassades à Hamilcar, la défaite du tyran de la Sicile permettant de donner un libre cours à la haine qu'on lui portait. Agathocle était revenu s'enfermer dans Syracuse; il fit réparer avec soin les parties faibles des murailles, et rassembler de la campagne des approvisionnements pour mettre la ville en état de soutenir un siége; car il avait conçu un plan rempli d'audace et de génie, celui de ne laisser à Syracuse que la garnison suffisante et d'aller, avec ce qui lui restait de troupes disponibles, porter la guerre en Afrique, et forcer ainsi le vainqueur à abandonner sa proie pour venir défendre ses propres foyers [1]. Dans ce dessein, qu'il se garda de communiquer à qui que ce fût, il arma soixante galères, sur lesquelles il embarqua l'élite de ses troupes et des esclaves, qu'il affranchit en les enrôlant. Il eut soin, dans le choix qu'il fit des citoyens qui devaient l'accompagner, de partager les familles, afin d'avoir près de lui des otages de la fidélité de

[1] Ici se termine le XIX[e] livre de Diodore, qui contient le récit des sept premières années du règne d'Agathocle. Au commencement du suivant (ch. II), il dit que, de la prise de Troie à l'année qui a précédé l'expédition d'Agathocle, il s'est écoulé huit cent soixante et treize ans; car c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de huit cent quatre-vingt-trois, que portaient les anciennes éditions.

ceux qui restaient dans la ville, confiée au commandement de son frère Antander. N'étant pas encore complétement rassuré par cette précaution, à cause de l'irritation que les impôts nécessités par ces derniers armements avaient répandue parmi les riches, il fit proclamer que ceux qui ne voudraient pas supporter les privations du siége dont Syracuse était menacée, pouvaient se retirer avec leurs richesses; puis, par une perfidie dont sa vie n'offre que trop d'exemples, il fit arrêter et dépouiller par ses mercenaires ceux qui s'étaient mis en devoir de profiter de cette autorisation. Depuis plusieurs jours, la flotte d'Agathocle, que l'on croyait destinée pour les côtes voisines d'Italie ou de Sicile, était prête à mettre à la voile, mais elle était retenue par la présence de la flotte carthaginoise, supérieure en nombre. Un hasard vint favoriser les Grecs. Un convoi chargé de blé s'étant approché de Syracuse, les Carthaginois se mirent à lui donner la chasse. Agathocle en profita de suite pour sortir du port avec toute son escadre. A cette vue, les Carthaginois s'arrêtèrent, présumant que les Syracusains allaient venir défendre le convoi; mais, les voyant gagner la pleine mer, ils s'attachèrent à leur poursuite, laissant pénétrer, pendant ce temps, dans Syracuse les vivres dont le besoin se faisait vivement sentir. La nuit déroba les vaisseaux d'Agathocle aux Carthaginois[1]; et, après avoir erré plusieurs jours en mer, ils se retrouvèrent en présence,

[1] Le lendemain, il y eut, selon Diodore (XX, 5), une éclipse de soleil. Elle eut lieu le 15 août de l'an 310, à huit heures du matin, selon le père Petau. (Voyez la Chronologie des éclipses dans l'Art de vérifier les dates. — Justin, liv. XXII, 6.) — Frontin (liv. I, ch. XII, § 9) parle d'une éclipse de lune dont Agathocle expliqua les causes à ses soldats. Nous ne savons pas si Frontin a mis, par erreur, la lune au lieu du soleil, ou s'il s'agit d'une autre circonstance.

non loin des côtes d'Afrique. Les Syracusains, à force de rames, prirent terre immédiatement suivis des premiers vaisseaux carthaginois. Un combat s'engagea avec les armes de trait; mais les Grecs avaient l'avantage à cause du grand nombre de soldats que portaient leurs navires et ils forcèrent les Carthaginois à s'écarter. Agathocle fit opérer le débarquement, et, voulant ne laisser à ses troupes d'espoir de salut que dans la victoire, il offrit, sur le rivage même, un sacrifice, et dit qu'il avait fait vœu pendant la traversée, s'il abordait en Afrique, d'embraser ses vaisseaux en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Saisissant une torche, il vint mettre le feu au vaisseau amiral et fut imité par tous les capitaines, aux applaudissements des soldats[1]. Cependant, le premier mouvement d'entraînement passé, les troupes commençaient à s'effrayer de leur position; mais Agathocle ne leur laissa pas le temps de la réflexion, et sa marche victorieuse vers Carthage à travers un pays riche de tous les dons de la nature et d'une longue prospérité, eut bientôt rendu la confiance aux soldats. Le récit détaillé que Diodore a tracé de cette campagne offre des renseignements pleins d'intérêt sur l'état physique et politique de cette partie de l'Afrique, mais qui nous feraient perdre de vue la Sicile, objet de nos recherches. L'amiral carthaginois, témoin de l'incendie des vaisseaux d'Agathocle, se réjouit d'abord, dans l'idée que la terreur qu'il avait inspirée était cause de

[1] Cet acte de résolution, qui a donné naissance au proverbe *brûler ses vaisseaux*, a trouvé, dans la suite, quelques imitateurs. On dit que les Arabes qui firent la conquête de la Crète en 824 s'étaient ôté ainsi tout espoir de retour. Avant Agathocle, des bannis de Corcyre, en 413 avant J. C. voulant reconquérir leur patrie, en agirent de même, au témoignage de Thucydide, III, 85 : *Καὶ τὰ πλοῖα ἐμπρήσαντες, ὅπως ἀπόγνοια ᾖ τοῦ ἄλλο τι ἢ κρατεῖν τῆς γῆς.*

cet acte desespéré des Grecs ; mais, quand il les vit prendre résolument la route de Carthage, il recueillit les éperons des vaisseaux syracusains, et cingla vers Carthage pour y pòrter cette étrange nouvelle. Elle y était déjà connue par les habitants de la campagne, qui s'étaient réfugiés dans la ville en annonçant la prise de Tunis et l'approche d'Agathocle. Le sénat de Carthage, rassemblant à la hâte tous les hommes en état de porter les armes, en avait confié le commandement à Hannon et à Bomilcar, comptant sur la haine héréditaire qui divisait ces deux généraux pour entraver les projets ambitieux qu'on leur supposait. Mais l'événement déjoua ce calcul. Dans la première bataille rangée, Hannon fut tué, et Bomilcar, espérant se frayer une route plus facile au trône au milieu des calamités publiques, donna lui-même le signal de la retraite, qui se changea en une honteuse déroute[1]. Le sénat envoya l'ordre à Hamilcar, qui commandait en Sicile, de faire passer promptement un secours à Carthage. Celui-ci, avant que la nouvelle des désastres de sa patrie fût connue, somma les Syracusains de se rendre, en leur annonçant qu'Agathocle et ses compagnons avaient été entièrement défaits, ce dont il donnait pour preuve les

[1] Diod. (XX, 13) : *Ἔπεσον δ' ἐν τῇ μάχῃ τῶν μὲν Ἑλλήνων εἰς διακοσίους, τῶν δὲ Καρχηδονίων οὐ πλείους χιλίων, ὡς δ' ἔνιοι γεγράφασιν, ὑπὲρ τοὺς ἑξακισχιλίους.* Justin (XXII, 6) : « Prælio « commisso duo de Siculis, tria millia « de Pœnis cum ipso duce cecidere. » Orose (liv. IV, chap. VI, p. 229, éd. d'Havercamp) : « Quem (Annonem) « cum duobus millibus suorum interfecit ; ipse autem (Agathocles) *duos* « tantum in eo bello perdidit. » Si l'on devait entendre, avec Orose, qu'Agathocle ne perdit que deux hommes en combattant contre trente mille, Justin aurait dit une absurdité. Si l'on sous-entend *millia*, la perte des Grecs serait énorme. Il est probable que du temps d'Orose les manuscrits de Justin étaient déjà altérés ; et qu'on lisait *duos* au lieu de *ducentos*, ce que cet historien, avec son goût pour les exagérations, s'est empressé de transcrire sans examen.

éperons des navires qu'on lui avait envoyés d'Afrique. Cette nouvelle répandue dans Syracuse y causa une grande fermentation parmi les ennemis d'Agathocle. Antander, pour prévenir un mouvement, expulsa de la ville tous les parents et amis des bannis, au nombre de huit mille. Ces malheureux furent charitablement accueillis par le général carthaginois, qui fit aussi offrir à Antander toute sûreté pour lui et les siens, s'il lui remettait la ville. Le frère d'Agathocle était disposé à écouter ces propositions; mais l'Étolien Érymnon, qui partageait avec lui le commandement, voulut attendre la confirmation de la nouvelle annoncée par Hamilcar. Celui-ci, pour qui il était urgent d'en finir d'une manière ou d'une autre, fit approcher les machines de guerre pour donner l'assaut. Sur ces entrefaites, une galère qu'Agathocle avait fait construire depuis sa victoire[1], montée des meilleurs rameurs, arriva en vue de Syracuse, toute pavoisée et au bruit des chants de victoire. Grâce à un vent favorable et aux efforts des rameurs, elle échappa à la croisière carthaginoise et pénétra dans le port. Hamilcar essaya, pour surprendre les remparts, de profiter du moment où tous les citoyens, empressés d'apprendre les nouvelles, accouraient à la grève. Il fit dresser des échelles, et déjà ses soldats s'étaient emparés d'un bastion, quand une ronde donna l'alarme, et les assiégeants furent repoussés. Ayant échoué dans ce coup de main, Hamilcar s'éloigna à regret de Syracuse, et fit partir six mille hommes de ses troupes pour Carthage.

[1] Diodore (XX, 16): *Ἀγαθοκλῆς δὲ δύο τριακοντόρους μετὰ τὴν μάχην νεναυπηγημένος, τὴν ἑτέραν ἀπέστειλεν εἰς Συρακούσας*. On est surpris qu'Agathocle ait eu, depuis sa victoire, le temps de faire construire deux galères dans un lieu où il n'existait pas d'arsenal. L'incendie de la flotte fut peut-être moins complet que les historiens ne l'ont dépeint.

Pendant ce temps, Agathocle avait poursuivi le cours de ses succès en Afrique. La terreur qu'il inspirait et la haine de Carthage engageaient la plupart des villes à lui ouvrir leurs portes. Il prit Thapsos et Néapolis; et, pendant qu'il assiégeait Adrymète, les Carthaginois vinrent pour reprendre Tunis; mais il sut se multiplier de telle sorte, qu'il força tout à la fois les Carthaginois à lever le siége de Tunis, et Adrymète à se rendre. On porte à deux cents le nombre des villes qu'il soumit; et, fortifié de l'alliance d'Élymna, roi des Numides, il s'enfonça dans la haute Libye. Cependant, les Carthaginois ayant reçu de Sicile des troupes éprouvées et rassemblé une nouvelle armée, revinrent attaquer le camp laissé par Agathocle devant Tunis [1]. Mais celui-ci, informé de ce qui se passait, accourut, surprit l'armée ennemie, remporta encore une fois une brillante victoire et châtia le roi Élymna, qui avait fait défection.

Les affaires des Carthaginois ne tournaient pas mieux en Sicile. La 4e année de la CXVIIe olympiade (avant J. C. 309), Hamilcar, maître de toutes les petites places de cette île, voulut encore essayer d'enlever de vive force Syracuse, dont il avait maintenu le blocus par mer. Il se dirigea vers le temple de Jupiter Olympien, et les devins lui prédirent qu'il souperait le surlendemain dans Syracuse. Mais on y avait été averti de son projet, et une embuscade de trois mille hommes placée près d'Euryélus [2] attaqua l'armée carthagi-

[1] Agathocle avait aussi établi un camp fortifié sur le promontoire voisin, dans un lieu que les Grecs nommèrent, à cause de sa forme, le *Bouclier*, Ἀσπὶς, en latin *Clypea*. Ce camp donna naissance à une ville qui subsistait lors de la conquête de Carthage par les Romains. (Voy. Étienne de Byzance, au mot *ἀσπίς;* Strabon, l. XVII; Solin, ch. XXVII.)

[2] Sur cette position, consultez la Topogr. de Syr. par M. Letronne, p. 48; Gœller, *De situ Syr.* p. 56; Serra di Falco, *Ant. della Sicilia*, t. IV, p. 81.

noise, la nuit, à son passage dans un défilé difficile, et jeta dans ses rangs un tel désordre, que le général, abandonné de sa garde, tomba entre les mains des Grecs. Il fut conduit à Syracuse; mais son entrée y fut bien différente de celle qu'il avait espérée : le peuple lui fit expier cruellement ses précédentes victoires, et envoya sa tête à Agathocle, en Afrique.

Après sa déroute et la perte de son général, l'armée punique fut en proie à l'anarchie. Les bannis de Syracuse et les alliés grecs qui en faisaient partie élurent pour chef Dinocrate, tandis que les Carthaginois confièrent le commandement aux lieutenants d'Hamilcar. Le moment parut favorable aux Agrigentins pour s'emparer de la suprématie de la Sicile, à laquelle ils avaient plus d'une fois aspiré. Les Carthaginois, en effet, avaient assez à faire de résister à Agathocle; Dinocrate, à la tête d'une armée composée d'émigrés, avait peu de consistance; les Syracusains, épuisés par un long blocus, ne pouvaient guère leur disputer le commandement; et toutes les villes grecques devaient accueillir avec empressement ceux qui les délivreraient du joug odieux des barbares. Ils mirent donc sur pied une armée, dont ils confièrent le commandement à Xénodicus. Ce général, au moyen d'hôtes personnels qu'il avait à Géla, pénétra de nuit dans cette ville, dont il s'empara et où il trouva des ressources considérables. Les Géléens, rendus à la liberté, s'allièrent avec empressement aux Agrigentins pour la délivrance du reste de la Sicile. Dès que ce projet eut été proclamé, toutes les villes s'efforcèrent à l'envi de recouvrer leur indépendance. Enna, la première, ouvrit ses portes aux Agrigentins, qui de là se présentèrent devant Herbessus, dont la garnison carthaginoise fut obligée de mettre bas les armes. Vers le même temps, quelques-unes

des troupes laissées par Agathocle à Syracuse, ayant occupé Échetla[1], ravageaient le territoire de Léontini et de Camarina. Xénodicus vint au secours des habitants opprimés, les mit à l'abri des incursions, établit la démocratie à Échetla, et, après avoir menacé les Syracusains, continua de délivrer les villes et les châteaux forts des garnisons étrangères.

Tandis que Syracuse était toujours bloquée du côté de la mer par la flotte carthaginoise, Agathocle, partout vainqueur, faillit succomber dans une sédition de sa propre armée. Son fils Archagatus, à la suite d'un banquet, frappa mortellement un des généraux, qui l'avait insulté [2]. Les amis de la victime et beaucoup de chefs qui n'attendaient qu'une occasion de trouble pour échapper aux châtiments qu'eux-mêmes avaient encourus, vinrent demander à grands cris la mort du meurtrier. Agathocle ne pouvant apaiser cette rébellion, dépouilla la pourpre et tira son épée pour se tuer lui-même. Ce spectacle fit éclater l'affection des soldats pour lui. Il obtint la grâce de son fils coupable, reprit les insignes de la royauté aux applaudissements de l'armée, et la conduisit aussitôt contre les Carthaginois qui, s'attendant à un dénoûment tout contraire, furent surpris et battus encore une fois. Cependant les Grecs les plus compromis dans la rébellion, au nombre de plus de deux cents, se retirèrent à Carthage. Une nouvelle révolte des Numides contre Agathocle engagea les Carthaginois à tenter encore le sort des

[1] Sur Échetla, voyez Étienne de Byzance; Polybe, I, 15. Cluvier et Fazello pensent qu'elle occupait la même place que la petite ville d'*Ochula*, qui fut détruite, en 1693, par un tremblement de terre.

[2] L'injure de Lyciscus était de nature à n'être pas supportée. En effet, il avait accusé Archagathus de relations coupables avec sa belle-mère, Alcia. En de telles occurrences, l'usage du duel, introduit dans le moyen âge, prévient les meurtres dont l'histoire ancienne offre tant d'exemples.

armes. Le prince de Syracuse triompha, par son courage et son habileté, de la supériorité numérique et des difficultés du terrain; mais, pendant qu'il poursuivait les Carthaginois, son camp fut saccagé par les nomades, qui n'avaient assisté au combat que pour trouver, d'un côté ou de l'autre, une occasion de pillage. Cette victoire lui avait coûté un grand nombre de ses meilleurs soldats. Voyant ainsi ses forces s'épuiser au milieu même de ses succès, il eut une de ces conceptions de génie, qui, s'il ne l'eût bientôt après souillée par un crime odieux et impolitique, aurait pu faire sa gloire et changer les destinées de l'Afrique. Il écrivit à Ophellas, un des anciens compagnons d'armes d'Alexandre, auquel était échu le gouvernement de Cyrène[1], pour lui demander des secours dont la conquête de Carthage devait être le prix. Ophellas accepta avec empressement cette proposition, et prépara une grande expédition, à laquelle se joignirent de nombreux colons accourus de la Grèce, alors épuisée par les guerres, et que tentait la richesse vantée de Carthage. Après une marche longue et pénible le long de la côte africaine[2],

[1] Ophellas, qui s'était attaché à Ptolémée, fut investi par lui du gouvernement de Cyrène après la défaite de Thymbron, vers 322. (Voyez Champollion Figeac, *Annales des Lagides*, t. I, p. 255 et suiv.) Mais il profita des guerres qui appelaient d'un autre côté l'attention du roi d'Égypte pour se déclarer indépendant. Lors des propositions séduisantes d'Agathocle, il se fortifia par une alliance avec Athènes, où il avait épousé la fille d'un citoyen du nom de Miltiade, issu du vainqueur des Perses.

[2] Diodore, dans le récit de cette marche, entre dans des détails intéressants pour la géographie de cette partie de l'Afrique. Il rapporte aussi divers souvenirs mythologiques sur le personnage fabuleux de Lamia. On peut supposer que tout ce passage est tiré de Timée, qui aimait à rappeler les anciennes traditions locales. Il est probable qu'il était également question de cette expédition dans le X[e] livre de l'Hist. d'Agathocle, par Callias; car Ælien a tiré de cet ouvrage des particularités sur les serpents de Libye. Elle est aussi rappelée dans

l'armée d'Ophellas se réunit à celle d'Agathocle. Il était convenu entre eux que le prince de Syracuse se contenterait de régner sur la Sicile, ou, si elle ne suffisait pas à son ambition, l'Italie lui était ouverte. Carthage et la Lybie devaient appartenir à Ophellas, qui adoptait le fils d'Agathocle. Ainsi la puissance barbare qui avait constamment menacé la Sicile, depuis plusieurs siècles, se serait trouvée remplacée par un allié grec. Si ce plan eût été fidèlement exécuté, il pouvait avoir une immense influence sur les destinées ultérieures de l'Europe. En effet, au moment où les conquêtes d'Alexandre venaient de changer en provinces grecques l'Asie Mineure, Tyr, l'antique métropole des Phéniciens, et l'Égypte, une puissance grecque, solidement établie à Carthage, pouvait étendre rapidement son empire sur l'occident de l'Europe. Les colonies carthaginoises d'Espagne suivaient naturellement le sort de leur métropole. Marseille ouvrait la Gaule à la civilisation hellénique, et Rome, qui n'a pris son immense développement qu'après la conquête de Carthage, contenue par la Sicile unie et puissante, aurait peut-être subi le joug de la Grèce au lieu de lui imposer le sien. Peut-être est-ce la perspective de cette prépondérance attachée à la possession de Carthage qui éblouit Agathocle au point de lui faire commettre une odieuse perfidie. Après avoir pendant plusieurs jours prodigué aux troupes d'Ophellas les soins dont elles avaient grand besoin, tout à coup, sous prétexte d'un complot tramé contre lui-même, il attaque le camp des Cyrénéens, et, au milieu du trouble, Ophellas est tué [1]. La

Théophraste, *Histoire des plantes*, l. IV, 4.

[1] Suidas, aux mots Ὀφέλλας et Δημήτριος Ἀντιγόνου. Polyen (liv. V, ch. III, § 4) ajoute des particularités qui rendent encore plus odieux ce meurtre d'Ophellas. Ainsi Agathocle aurait envoyé en otage son fils Hé-

plupart des Cyrénéens et des autres Grecs, privés de leur chef, vinrent forcément grossir l'armée d'Agathocle; mais cette augmentation de forces matérielles ne put compenser le tort qu'un tel acte de déloyauté dut lui faire dans l'opinion des peuples. Il perdit d'ailleurs pendant ce temps une occasion irréparable de se rendre maître de Carthage. Tandis que les Grecs étaient aux prises entre eux, Bomilcar avait essayé de s'emparer du souverain pouvoir, et, n'ayant pas réussi, il était prêt à livrer la ville aux Grecs, quand il fut arrêté et mis en croix[1]. Agathocle fit passer à Syracuse, sur des vaisseaux de transport, la foule incapable de porter les armes, qui avait suivi Ophellas dans l'espoir d'établir une colonie. Les tempêtes firent périr une partie de ces malheureux et les autres furent jetés sur les côtes d'Italie et des îles Pithécuses[2].

Vers ce temps, Agathocle voyant que presque tous les généraux qui s'étaient partagé l'empire d'Alexandre, Antigone, Démétrius, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, Cassandre avaient ceint le diadème, et ne croyant pas leur être inférieur, prit lui-même le titre de roi[3]. Voulant signaler sa

raclide, en le chargeant de captiver le prince de Cyrène, de manière à lui faire négliger le soin de sa sûreté.

[1] Bomilcar, à la tête de quelques milliers de mercenaires dévoués à ses intérêts, s'était fait proclamer roi dans le faubourg de Carthage que Diodore nomme *la Ville-Neuve*, Νεὰ πόλις, et qu'on désigne plus habituellement sous le nom de *Mégara* ou *Magalia*, ce qu'Isidore de Séville explique (*Orig.* XV, 12) *quod Magar punice novam villam significat.* (Sur cette étymologie contestable, voyez Gesenius, *Script. ling. quæ phœn. monumenta*, p. 392, et sur la situation de ce quartier, la Topographie de Carthage, par M. Dureau de Lamalle, p. 43.)

[2] Sur les îles Pithécuses, voyez Timée (cité par Strabon, l. V), fragm. 16, éd. Didot.

[3] Diodore dit cependant qu'il n'adopta pas le diadème, mais continua de porter une couronne de feuillage, insigne d'un pontificat dont il était revêtu lorsqu'il s'empara de la tyrannie, et qu'il garda toujours depuis. On ajoutait que sous cet ornement il cherchait à dissimuler son peu de

nouvelle dignité par quelque action mémorable, il assiégea Utique[1], dont il s'empara, mais où il montra une inhumanité révoltante. De là, il alla attaquer Hippouacra[2], qu'il força de se rendre après une victoire navale sur ses habitants, car il paraît qu'il s'était créé une nouvelle flotte. Se voyant ainsi maître de toute la côte africaine à l'exception de Carthage, et soutenu par la population libyenne, ennemie invétérée des Phéniciens, il crut pouvoir laisser pour quelque temps à son fils Archagathus le commandement de l'armée d'Afrique, et repassa, avec deux mille hommes, dans la Sicile, dont l'état l'inquiétait. Quand il y arriva, ses généraux, Leptine et Démophile, à la tête de tout ce qu'ils avaient pu rassembler de troupes dans Syracuse et les forts, venaient de remporter une victoire complète sur Xénodicus, qui les avait attaqués avec plus de dix mille hommes d'infanterie et de mille chevaux. Les forces des Syracusains ne montaient qu'à huit mille hommes environ d'infanterie et douze cents cavaliers[3]. Après une lutte acharnée, Xénodicus fut obligé de se réfugier dans Agrigente avec une perte de quinze cents hommes, et en

cheveux; car on sait l'importance que les anciens attachaient à la chevelure, témoin une foule d'épigrammes grecques sur la calvitie, et les discours, pour et contre la chevelure, de Dion Chrysostome, de Synesius, et de l'anonyme publié pour la première fois par M. Miller, Paris, 1840.

[1] Utique, en grec, Ἴτυκα, colonie des Tyriens, et célèbre comme une des plus anciennes villes de cette côte. Son nom même signifie, dit-on, *ancien*. (Voyez Étienne de Byzance, Gesenius, p. 429.)

[2] Sur l'emplacement assez contesté de Ἵππου ἄκρα, voyez les commentaires sur Étienne de Byzance.

[3] Ces deux armées, l'une de onze mille hommes, l'autre de neuf mille deux cents, fournissent une donnée sur la population militaire des villes grecques de la Sicile à cette époque; car il ne paraît pas qu'il y ait eu de mercenaires étrangers engagés d'aucun côté: mais, dans cette lutte opiniâtre, on avait dû mettre sur pied toutes les forces nationales disponibles. On voit donc que la puissance militaire de Syracuse et d'Agrigente était bien déchue.

même temps, s'évanouit l'espoir d'indépendance dont il avait flatté les villes siciliennes. Agathocle arrivant, sur ces entrefaites, à Sélinonte, précédé de la réputation que ses conquêtes en Afrique lui avaient acquise, ramena facilement à l'obéissance plusieurs des villes émancipées. Après avoir recouvré Héraclée, il reçut la soumission de Therma, occupé par une garnison carthaginoise; prit Céphalædium[1], et vint pour surprendre de nuit Centoripa. Mais son attaque avait été prévue, et il fut obligé de se retirer avec perte de cinq cents hommes. Appelé à Apollonie[2] par quelques-uns des citoyens, il y rencontra cependant une résistance qu'après le succès il fit cruellement expier aux habitants. Ces cruautés rallumèrent en Sicile l'aversion que l'on avait toujours eue pour son gouvernement. Dinocrate, son ancien adversaire, chef des émigrés syracusains, reprit le projet dans lequel Agrigente avait échoué, et le désir général d'indépendance réunit bientôt sous ses ordres près de vingt mille hommes d'infanterie et quinze cents cavaliers, la plupart endurcis à la guerre et à la vie errante des exilés. Il vint plusieurs fois présenter le combat à Agathocle; mais celui-ci, n'ayant pas de forces égales, évita toujours un engagement; et, voyant que les circonstances n'étaient pas favorables pour lui, il résolut de laisser le soin de la guerre à Leptine, et de repasser en

[1] Il en confia le commandement à Leptine, qui portait le même nom que le tyran de cette ville renversé par Timoléon.

[2] Apollonie, ville dans le voisinage de Calé-Acté et d'Aluntium. Étienne de Byzance, au mot Ἀπολλωνία, énumérant les villes de ce nom, dit ζ' πλησίον Λεοντίων [lisez, avec Cluvier, Ἀλοντίνων] καὶ Καλῆς-Ἀκτῆς. (Voy. Diod. l. XVI, 72; XX, 56.) — Cicéron (*Verrine* VIII, 43): « Tyndaritanam, nobilissimam civitatem, Cephalæditanam, Aluntinam, Apolloniensem.....perditas esse hac iniquitate decumanorum intelligetis. »

Afrique, où les affaires allaient en déclinant depuis son absence. Dans le commencement, Eumachus, un des généraux d'Agathocle, avait fait, dans l'intérieur des terres, une expédition très-brillante, dans laquelle il s'était emparé de plusieurs villes. Mais le sénat de Carthage, ayant décidé de faire sortir trente mille hommes divisés en trois armées, tant pour éviter la disette qui commençait à se faire sentir, que pour raffermir les alliés qui lui restaient, Archagathus avait été obligé de diviser aussi ses troupes en trois corps, dont deux furent détruits séparément, et les forces réunies des Carthaginois vinrent bloquer son camp retranché devant Tunis. Dans cette situation critique, il avait écrit à son père pour obtenir de prompts secours. Agathocle avait, en conséquence, armé dix-sept vaisseaux pour passer en Afrique; mais une flotte carthaginoise de trente voiles le tenait enfermé dans le port de Syracuse. Par bonheur pour lui, une escadre tyrrhénienne de ses alliés y ayant pénétré la nuit, à l'insu des Carthaginois, il sortit; et, lorsque les ennemis se furent attachés à sa poursuite, les Tyrrhéniens se montrèrent, tandis que lui-même faisait volte-face, en sorte que les Carthaginois, attaqués de deux côtés à la fois, furent entièrement défaits. Cette victoire ramena l'abondance à Syracuse. Agathocle, se voyant maître de la mer, voulut, avant de quitter la Sicile, mettre Agrigente hors d'état de lui nuire. Il envoya Leptine ravager son territoire. Xénodocus, découragé par son précédent revers, sortit à contre-cœur, à la tête de milices urbaines, pour se mesurer contre les troupes aguerries d'Agathocle, qui lui firent éprouver une déroute complète. Les débris de son armée vinrent chercher un refuge derrière les murs d'Agrigente, et pour lui, il se retira à Géla pour échapper aux accusations de ses concitoyens. Agathocle célébra

cette double victoire sur mer et sur terre par des sacrifices et des festins. Soit dans les assemblées du peuple, soit dans son palais, il se montrait confiant et abordable à tous; provoquant même l'hilarité de ses convives par des danses à la manière des mimes, et par des charges bouffonnes. Mais, sous cette feinte licence, le tyran soupçonneux épiait le moindre mot échappé à ses ennemis. Le meurtre de plusieurs centaines de citoyens dont il se défiait et qu'il avait réunis à un banquet, tels furent ses adieux à Syracuse, dont il crut avoir assuré la soumission en son absence par cette exécution[1].

A son arrivée en Afrique, Agathocle trouva son camp en proie à la disette et au découragement. Il sentit la nécessité de relever les courages par quelque action d'éclat, exhorta les soldats à bien faire, et sortit à la tête de ses troupes, qui étaient réduites à six mille Grecs et à peu près autant d'auxiliaires, Celtes, Samnites et Tyrrhéniens. Il y avait aussi environ dix mille Libyens; mais on ne pouvait compter sur eux, car ils étaient toujours prêts à passer du côté du vainqueur. Les Carthaginois, campés dans des positions avantageuses, ne voulurent pas risquer une bataille contre des troupes poussées au désespoir, et ils attendaient du temps et de la disette leur entière destruction. Agathocle, n'ayant pu les attirer en plaine, essaya, malgré le désavantage du terrain et du nombre, d'enlever leurs retranchements. Mais il fut repoussé avec une perte de trois mille des siens; car les Carthaginois, ménageant les Libyens, qu'ils espéraient ramener à leur parti, ne s'attachaient qu'à la poursuite des Grecs. La nuit suivante fut remplie d'incidents les plus inattendus. Les

[1] Diodore porte à cinq cents le nombre des convives ainsi assassinés. Polyen raconte également (liv. V, ch. III, § 3) ce drame sanglant, auquel on a peine à ajouter foi.

Carthaginois, selon leur barbare coutume, immolèrent des prisonniers, en action de grâces de leur victoire; mais, le feu du sacrifice s'étant communiqué à la tente sacrée et à celle du général, la flamme fut bientôt poussée par un vent violent dans tout le camp, construit en roseaux, et beaucoup de soldats périrent en voulant arrêter les progrès de l'incendie ou lui ravir des objets précieux. Au milieu de cette confusion on vit accourir un corps de troupes. C'étaient cinq mille Libyens qui désertaient le parti d'Agathocle et venaient se joindre aux Carthaginois; mais ceux-ci coururent aux armes, croyant qu'ils étaient attaqués. Il s'ensuivit une mêlée et une panique telle, qu'une partie des Carthaginois se sauvèrent jusqu'à Carthage, où l'on crut à la défaite de l'armée nationale. Pendant ce temps, les Libyens, dont l'approche avait occasionné ce trouble, s'étant retirés vers le camp d'Agathocle, y causèrent la même erreur et un tumulte dans lequel beaucoup de Grecs perdirent la vie. Le reste des Libyens quitta le parti d'Agathocle, qui, réduit à des forces insuffisantes, résolut d'abandonner l'Afrique. Mais il n'avait pas même assez de bâtiments de transport pour emmener le peu de troupes qui lui restaient. Il se disposait donc à fuir secrètement avec son fils Héraclide, quand Archagathus, indigné d'être abandonné, révéla le projet d'évasion de son père, que les soldats arrêtèrent et chargèrent de liens. Cependant, le camp ayant été attaqué par les Carthaginois, les Grecs, soit par confiance en l'habileté de leur général, soit par un reste d'affection, lui rendirent la liberté. Il se jeta aussitôt, sans être vu, sur un bâtiment, et regagna la Sicile, abandonnant ses deux fils à la fureur des soldats, qui les massacrèrent[1]. Malgré ce délaissement, les troupes Syra-

[1] Justin n'est pas tout à fait d'accord avec Diodore sur les circons-

cusaines, s'étant donné des chefs, traitèrent avec Carthage à des conditions assez avantageuses. Ces chefs lui remirent les villes qu'ils tenaient encore et pour lesquelles ils reçurent trois cents talents. Une partie des soldats entra au service de Carthage et les autres furent transportés à Solonte en Sicile[1]. Quelques garnisons qui, dans l'espoir d'un nouveau secours d'Agathocle, n'avaient pas voulu souscrire à ces conditions, furent enlevées de vive force et subirent les derniers supplices, ou furent employées à cultiver le sol resté en friche depuis quatre ans qu'avait duré la guerre d'Agathocle en Libye (de 311 à 307 avant J. C.).

Agathocle, ayant abordé en Sicile, appela près de lui une partie de ses troupes et se rendit à Égeste, ville alliée. Comme

tances de l'évasion d'Agathocle. Il lui reproche également d'avoir trahi son armée et abandonné ses enfants. Cependant, d'après son récit, Archagathus avait d'abord partagé la fuite de son père; mais, s'étant égaré la nuit, il tomba entre les mains des soldats.—Diodore dit que le retour d'Agathocle en Sicile eut lieu au coucher des pléiades. Il ajoute que la perte de ses fils fut un châtiment de l'assassinat d'Ophellas, commis le même mois et le même jour de l'année précédente; remarque qui sert à préciser l'époque des divers faits de cette campagne, remplie de tant d'événements, qu'on a peine à croire qu'ils n'aient pas occupé plus de temps.

[1] Solonte, une des trois villes dans lesquelles les Carthaginois se retirèrent à l'arrivée des Grecs en Sicile (Thuc. VI, 2), devait son nom, suivant Hécatée, cité par Étienne de Byzance, à un prince inhospitalier vaincu par Hercule. Les orientalistes dérivent ce nom, ainsi que celui de Σόλοι, en Asie, de *Selaïm*, qui signifie une *hauteur escarpée*. (Voyez Gesenius, pag. 427). Cette ville est, en effet, située sur une montagne. Mais cette position est commune à presque toutes les anciennes villes de Sicile, comme le remarque Dorville, qui pense que Solonte peut avoir reçu un nom grec aussi bien que Panorme, et le dérive de σόλος, disque. (*Sicula*, p. 33 et 52.) Les médailles de Solonte portent une tête d'Hercule couverte de la peau de lion; légende, Σολοντίνων; quelquefois, au revers, une sorte de polype avec une légende punique (Voy. Burm. *ad Numism. Sicul.* p. 481). Les ruines de Solonte, ravagée par les Sarrasins, se voient encore à Solanto. (Fazello, déc. I, l. VIII.)

il manquait d'argent, il voulut obliger les riches à lui donner la plus grande partie de leur fortune. Ceux-ci s'assemblèrent tumultueusement, et le tyran, prenant de là prétexte d'un attentat contre sa personne, exerça les plus grandes cruautés sur les habitants de cette ville, qui comptait, à cette époque, dix mille âmes. Il fit égorger les citoyens pauvres sur les bords du fleuve Scamandre, et ceux qui passaient pour riches furent soumis à toutes les tortures que l'on put inventer pour leur arracher l'aveu de leurs trésors cachés. Plusieurs se brûlèrent dans leurs maisons pour échapper à ces persécutions. La ville fut entièrement dépeuplée. Agathocle fit vendre en Italie, aux Brutiens, les femmes et les filles des Égestains, donna leur ville pour habitation à des fugitifs, et changea son nom en celui de Dicæopolis, qu'elle ne conserva pas.

Le tyran venait d'apprendre le meurtre de ses fils en Afrique, et, chez lui, la juste douleur d'un père se changea en actes d'une atroce férocité. Il fit dire à son frère Antander de faire périr tous les parents de ceux qui faisaient partie de l'expédition d'Afrique, et cet ordre fut si ponctuellement suivi, que Syracuse fut ensanglantée de meurtres plus nombreux et plus révoltants encore que les précédents; car ni l'extrême vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, ne dérobèrent au supplice les parents de ceux dont il voulait tirer vengeance. Agathocle continuait à parcourir la Sicile en tous sens, levant des impositions sur les villes et assurant leur soumission par des garnisons, car il craignait que ses revers en Afrique ne rallumassent chez elles le désir de l'indépendance. En effet, à la nouvelle de la révolte de l'armée d'Afrique, un de ses généraux, Pasiphile, avait quitté son parti, et, entraînant dans sa défection les troupes qu'il commandait et les villes sur lesquelles il était chargé de veiller,

il s'était joint à Dinocrate. Agathocle, alarmé du triste état de ses affaires, entra en négociations avec Dinocrate, auquel il offrit de renoncer à la royauté et de rendre la liberté à Syracuse, pourvu qu'on voulût bien lui assurer la possession de Therma et de Céphalædium, avec leur territoire. Diodore s'étonne qu'un prince qui avait montré tant d'énergie dans d'autres circonstances, se fût laissé aller au découragement au point d'offrir de renoncer au trône, alors que Syracuse obéissait encore à ses lois. Mais il est probable que cette démarche cachait un artifice, et qu'en faisant ces propositions, il savait d'avance qu'elles ne seraient pas acceptées. Dinocrate, qui nourrissait, à ce qu'il paraît, l'espoir de devenir lui-même tyran de Syracuse, n'était nullement pressé d'y voir rétablir la démocratie, et d'y rentrer comme simple citoyen, tandis qu'il était à la tête d'une armée considérable, et qu'il exerçait sur plusieurs villes une autorité absolue. Aussi repoussa-t-il, par des conditions inacceptables, les offres d'Agathocle, qui ne manqua pas de faire connaître aux émigrés les vues intéressées de leur chef. En même temps, il conclut la paix avec les Carthaginois, à la condition de leur céder toutes les villes qu'ils possédaient précédemment en Sicile, en échange desquelles il reçut d'eux un subside de trois cents, ou, selon Timée, de cent cinquante talents[1], et de deux cent mille médimnes de blé. Raffermi par cette alliance, Agathocle

[1] Diod. XX, 79. On voit que Timée cherche toujours à abaisser Agathocle. Un peu plus loin, il porte ses victimes à un nombre double de celui qu'indiquaient les autres historiens. Ici il représente les conditions de la paix comme moins avantageuses. Ce fragment de Timée a été omis dans le recueil de M. Gœller et dans celui des *Fragmenta historic. græc.* où il devait être placé entre les numéros 146 et 147.

n'hésita plus à attaquer les bannis, quoiqu'il n'eût que cinq mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux, tandis que Dinocrate était à la tête de vingt-cinq mille hommes de pied et de trois mille cavaliers. Mais le prince de Syracuse comptait probablement sur les intrigues qu'il avait ourdies dans le camp de son adversaire. Au milieu de l'action, deux mille hommes passèrent de son côté, et les autres, croyant la défection encore plus grande, se mirent en déroute[1]. Agathocle, après les avoir poursuivis quelque temps, les fit engager à ne pas prolonger une lutte dont ils devaient reconnaître l'inutilité après une telle défaite, et il leur offrit de rentrer dans leurs patries. Presque tous les chevaliers avaient pu fuir à la faveur de la nuit; mais quatre mille ou, selon Timée, sept mille hommes qui s'étaient retirés sur une colline, séduits par l'espoir de revoir leurs villes et leurs familles, mirent bas les armes, sur les promesses d'Agathocle, qui, se jouant des serments les plus saints[2], les fit tous passer par les armes; car il redoutait plus ses propres sujets que les étrangers. Il fit ensuite un accommodement avec Dinocrate, auquel il confia même le commandement d'une partie de ses troupes, et qui, après avoit fait si longtemps la guerre contre lui, obtint, dans la suite, toute sa confiance. Il avait mérité cette faveur du tyran en trahissant ses anciens alliés, en faisant périr Pasiphile à Géla, et en guerroyant pendant

[1] Cette victoire d'Agathocle eut lieu près d'une localité nommée *Τόργιον* ou *Γόργιον*, dont la situation n'est pas connue. Les chevaliers se réfugièrent au village d'Ambices, *εἰς Ἄμβικας, χωρίον*.

[2] Polyen (V, 3, § 1) rapporte la manière cynique dont Agathocle plaisantait, avec ses familiers, sur son mépris des serments : *Ἀγαθοκλῆς, Σικελίας τύραννος, ὀμόσας τοῖς πολεμίοις, παρέϐη τοὺς ὅρκους, καὶ κατασφάξας τοὺς ἁλόντας, ἐπιχλευάζων ἔλεγεν· « Δειπνήσαντες ἐξεμέσωμεν τοὺς ὅρκους. »*

deux ans, pour faire rentrer toutes les villes sous l'autorité d'Agathocle[1].

Ce prince, n'ayant plus de rivaux en Sicile[2], s'occupa d'embellir sa capitale de nouveaux édifices. Il éleva dans l'Ile un palais, auquel il n'y avait rien de comparable dans toute la Sicile, et qui dominait les temples des dieux. Il construisit aussi plusieurs tours, sur lesquelles son nom était inscrit en marbres variés. Mais ces paisibles occupations ne pouvaient longtemps captiver son esprit inquiet, et, à l'exemple de Denys, qui avait joint une partie de l'Italie à son royaume, il passa de l'autre côté du détroit, et soumit les Brutiens, le peuple le plus belliqueux de l'Italie méridionale[3]. Bientôt s'offrit à lui une occasion de porter plus loin ses armes. Les Corcyréens implorèrent son secours contre Cassandre, roi de Macédoine[4]. Agathocle et les Syracusains combattirent aveo ardeur dans cette expédition, qui leur promettait une gloire plus grande que leurs victoires sur les Carthaginois et les Italiens, s'ils pouvaient vaincre les Macédoniens, qui avaient soumis une partie de l'Europe et de l'Asie. Ils réussirent à incendier la flotte ennemie[5], et

[1] Ici finit le XX[e] livre de Diodore. Il ne nous est parvenu, des suivants, que des extraits à l'aide desquels il est difficile de fixer l'ordre des événements.

[2] Selon Polybe (l. IX, 6, 23), Agathocle, du moment que son empire ne fut plus contesté, se montra fort bon prince : πάντων ἡμερώτατος.

[3] Justin (l. XXIII, c. 1) : « Agathocles... in Italiam transcendit, exemplum Dionysii secutus qui multas « civitates Italiæ subegerat. Primi igitur hostes illi Brutii fuere.... » Justin s'étend ici sur l'origine des Brutiens et la défaite d'Alexandre, roi d'Épire, par ce peuple, à Pandosie. Strabon (l. VI) donne des détails analogues.

[4] On ne connaît pas l'époque précise de cette expédition de Cassandre à Corcyre; mais elle dut avoir lieu après la bataille d'Ipsus (302 avant J. C.), qui lui assura la possession de la Macédoine. Il mourut en 298.

[5] Ce fait résulte d'un des fragments de Diodore retrouvés par M[gr] Maï, combiné avec un des anciens

Cassandre dut renoncer à son entreprise; mais il paraît qu'Agathocle s'adjugea l'île qu'il était venu protéger, car elle forma l'apanage de sa fille Lanassa, lors de son mariage avec Pyrrhus. De retour en Italie, il fit périr deux mille des mercenaires tyrrhéniens et liguriens qui s'étaient mutinés. Cet acte de cruauté ayant soulevé contre lui les Brutiens, il vint mettre le siége devant une de leurs villes nommée Hélas; mais les barbares attaquèrent les Grecs la nuit, à l'improviste, et leur tuèrent quatre mille hommes. Après cet échec, Agathocle revint à Syracuse, où il rassembla une flotte, et repassa en Italie. Son projet était de s'emparer de Crotone, alors gouvernée par Ménédème, avec lequel il était lié. Il lui écrivit de ne pas s'alarmer de ses armements maritimes, qui n'avaient d'autre but que d'accompagner en Épire sa fille Lanassa, qui allait épouser Pyrrhus. Trompés par ces apparences, les Crotoniates ne firent aucuns préparatifs de défense. Agathocle investit leur ville de tous côtés, et l'attaqua, par la sape et la mine, avec tant de vigueur, que les Crotoniates, frappés de crainte, lui ouvrirent leurs portes. Il n'en livra pas moins la ville au pillage. Puis il fit alliance avec les barbares d'Iapygie et de l'Apulie, et leur fournit des bâtiments pour faire la piraterie, dont il recevait sa part. Il mit garnison à Crotone et rentra à Syracuse. Ce ne fut que pour y rassembler de nouvelles troupes et passer encore une fois en Italie avec trente mille hommes et trois mille chevaux. Il confia le commandement de la flotte à Stilpon,

extraits d'Hæschel, où il est question de l'incendie de la flotte macédonienne. Plutarque, dans les Apophthegmes et le traité de la Vengeance tardive des dieux, rapporte plusieurs plaisanteries d'Agathocle, qui venait punir, disait-il, sur les habitants d'Ithaque et de Corcyre, la conduite d'Ulysse en Sicile.

avec ordre de ravager les côtes du Brutium. Pour lui, il mit le siége devant Hipponium, dont il s'empara de vive force. Les Brutiens, effrayés, lui envoyèrent des ambassadeurs pour traiter de la paix [1]. Il exigea d'eux six cents otages, et laissant une forte garnison à Hipponium, où il fit construire un port [2], il retourna dans sa capitale. Mais, quand il fut éloigné, les Brutiens rompirent leurs engagements, se soulevèrent en masse, reprirent Hipponium, dont ils tuèrent la garnison syracusaine, et délivrèrent leurs otages. Agathocle, qui méditait sans doute de faire rentrer l'Italie méridionale sous son obéissance, voulut se ménager l'alliance du roi de Macédoine, Démétrius Poliorcète. Sa fille Lanassa, qu'il avait mariée à Pyrrhus, irritée de ce que ce prince lui préférait une autre femme, l'avait quitté, quoiqu'elle eût eu de lui un fils, et avait épousé Démétrius, auquel elle avait apporté en dot l'île de Corcyre. Ces circonstances ayant établi des rapports entre le roi de Macédoine et le prince de Syracuse, celui-ci lui envoya son fils, nommé comme lui Agathocle [3], pour conclure une alliance. Démétrius accueillit très-bien ce jeune homme, et le fit accompagner, à son

[1] Justin (XXIII, 2) rapporte que les Brutiens, effrayés des préparatifs d'Agathocle, lui envoyèrent des ambassadeurs. Le prince les retint à un grand repas pendant lequel il fit sortir sa flotte sans qu'ils en vissent rien; et, ayant remis au lendemain à leur parler d'affaires, il partit sans leur donner audience. On ne peut préciser à quelle époque Agathocle usa de ce stratagème; car Justin paraît confondre en une seule les diverses expéditions en Italie; et, si l'on n'avait pas d'autres documents, on pourrait croire que cette guerre précéda de très-peu l'époque de la mort d'Agathocle.

[2] Strabon, VI : Μετὰ δὲ τὴν Κωνσεντίαν, Ἱππώνιον... ἔχει δ' ἐπίνειον, ὃ κατεσκεύασέ ποτε Ἀγαθοκλῆς ὁ τύραννος, τῶν Σικελιώτων κρατήσας τῆς πόλεως.

[3] Diod. *Excerpt.* Poliorcète régna en Macédoine de 294 à 287. L'union de Lanassa et de Démétrius est rapportée par Plutarque, dans la Vie

retour en Sicile, par Oxythémis, sous le prétexte d'échanger les ratifications du traité, mais en réalité pour observer l'état des affaires en Sicile.

Agathocle qui, malgré son âge avancé, ne pouvait demeurer en repos, s'occupait d'une nouvelle expédition contre Carthage. Ayant compris la nécessité d'empêcher les envois de blé de la Sicile et de la Sardaigne, qui dans la première guerre avaient préservé Carthage de tomber entre ses mains, parce que cette ville avait toujours conservé l'avantage sur mer, il faisait cette fois d'immenses préparatifs maritimes; sa flotte était de deux cents vaisseaux. Mais il fut prévenu dans ses desseins par les attentats de sa propre famille. Le monarque syracusain avait résolu de laisser le royaume à son fils Agathocle. Il le revêtit des insignes royaux et le fit reconnaître dans la capitale; ensuite il l'envoya à l'armée, dont il avait précédemment confié le commandement à son petit-fils Archagathus, fils du prince de ce nom mort en Afrique. Ce jeune homme, qui avait déjà fait preuve de beaucoup de valeur et se flattait de succéder à son grand-père, recevant l'ordre de remettre à son oncle Agathocle le commandement des troupes de terre et de mer, conçut la pensée d'un double crime. Il écrivit à Ménon d'empoisonner son grand-père. Ce Ménon avait été pris enfant, dans le sac d'Égeste, par Agathocle, de qui il avait obtenu les bonnes grâces par sa beauté. Il nourrissait en secret contre l'auteur des maux de sa patrie et de sa propre ignominie une haine profonde, et se fit avec empressement l'instrument du parricide d'Archagathus. Il empoisonna le cure-dent dont le roi se servait après le repas. L'effet du poison ne fut pas instantané, mais le venin, pénétrant dans les veines, causait

de Pyrrhus, § xi; cependant, il n'en est pas question dans celle de Démétrius.

au malheureux prince d'effroyables tortures. En même temps Archagathus, à la suite d'un banquet auquel il avait convié son oncle dans une île, l'assassina et jeta son corps à la mer. Les flots l'apportèrent, dit-on, à Syracuse, et le vieux roi, apprenant ce meurtre et sentant la mort s'emparer de lui, fit partir pour l'Égypte sa femme Théoxène et ses deux enfants en bas âge[1]. Hors d'état de punir le meurtrier de son fils, il voulut du moins lui enlever ce trône qu'il avait essayé de conquérir par ses forfaits. Il convoqua donc une assemblée du peuple, et, après avoir dénoncé la conduite impie d'Archagathus, et demandé vengeance, il rendit la liberté aux Syracusains. Bientôt après, il mourut dans d'horribles souffrances. On ajoute qu'Oxythémis le fit placer sur le bûcher funèbre avant qu'il eût rendu le dernier soupir. Ainsi trahi par ceux qui l'entouraient, il expia, à ses derniers moments, les cruautés dont il avait souillé sa carrière. Son règne avait duré vingt-huit ans, selon Timée, Callias et Antander, qui écrivit aussi l'histoire de son frère; il était dans sa soixante et douzième année[2] (289 avant J. C.).

[1] Justin (XXIII, 2) raconte d'une manière touchante la séparation d'Agathocle et de sa femme, qui ne voulait pas s'arracher du lit de son époux mourant, tandis que celui-ci la suppliait de veiller au salut de leurs enfants. La haine de Timée ne s'arrête pas même en présence de ces derniers moments de son ennemi. (Voy. *Fragm.* 145, éd. Didot.) Justin nomme la femme d'Agathocle Téxéna, ou, selon un manuscrit, Théonexa, ce qui conduit à la correction Théoxéna; Θεοξένη, ou, selon la prononciation dorienne, Θευξένα. Il dit qu'elle était Égyptienne. « Desperatis rebus, uxorem suam Texenam, genitosque ex « ea duos parvulos, cum omni pecunia « et familia, regalique instrumento, « quo præter illum nemo regum ditior « fuit, navibus impositos, Ægyptum, « unde uxorem acceperat remittit, ti« mens ne prædonem regni sui hos« tem paterentur. »

[2] Lucien (*de Longævis*) lui donne quatre-vingt-quinze ans, et s'appuie sur l'autorité de Timée et de Démocharès; mais, outre que cette assertion est contredite par Diodore, qui allègue également Timée et Callias,

Les Syracusains, devenus libres pour peu de temps, brisèrent les statues d'Agathocle et confisquèrent ses biens. Pour Archagathus, il fut assassiné par Ménon, qui, après son attentat, s'était retiré dans son camp[1]. Le meurtrier s'en fit un mérite auprès de l'armée, et, ayant séduit les soldats par ses belles promesses, il fut élu général et travailla à devenir le successeur d'Agathocle.

§ XLIV. HICÉTAS.

Les Syracusains élurent Hicétas stratége et l'envoyèrent combattre Ménon[2]; mais celui-ci évita d'en venir aux mains jusqu'à ce que les Carthaginois, empressés de s'immiscer dans les affaires des Grecs, étant venus à son aide, lui eussent assuré l'avantage. Les Syracusains furent forcés de conclure la paix, de donner quatre cents otages aux Carthaginois et de rappeler les bannis. Dans les élections qui eurent lieu quelque temps après, les étrangers domiciliés ayant été écartés, une sédition s'éleva dans la ville, comme après la chute de Thrasybule. Les Syracusains d'une part, et les mercenaires de l'autre, coururent aux armes. Ce ne fut qu'après beaucoup de peines et de supplications près

si Agathocle était mort à quatre-vingt-quinze ans, il en aurait eu quarante-quatre au temps de Timoléon, tandis que les circonstances de sa vie montrent qu'il était encore fort jeune à cette époque.

[1] Justin ne dit pas qu'Agathocle ait été empoisonné; il parle de ses souffrances comme d'une maladie naturelle.

[2] On place ordinairement Ménon dans la liste des tyrans de Sicile, entre Agathocle et Hicétas. Mais il nous paraît résulter du texte de Diodore que ce général n'exerça jamais aucune autorité à Syracuse, et que, réfugié près d'Archagathus aussitôt après son crime, il fut seulement proclamé par l'armée. Les Carthaginois obligèrent, il est vrai, les Syracusains à rappeler les bannis; mais Hicétas resta chef de la république.

des uns et des autres, que les sénateurs réussirent à calmer l'effervescence. Il fut convenu qu'on accorderait un délai aux militaires étrangers pour vendre leur propriétés, et qu'ils quitteraient la Sicile. D'après ces conventions, ils partirent de Syracuse et se rendirent sur le détroit. Accueillis avec bienveillance par les Messiniens, qui les logèrent dans leurs maisons, ils abusèrent de cette hospitalité pour tuer une nuit les citoyens. Ils épousèrent leurs femmes, et s'établirent à Messine, qui leur faisait depuis longtemps envie, et qu'ils nommèrent Mamertine, du nom qu'ils donnaient en leur langue au dieu Mars (Mamers) [1]. Ils faisaient de là des incursions dans les pays environnants, qu'ils dévastaient, et auxquels ils imposaient des contributions.

Des tyrans particuliers s'étaient élevés de nouveau, depuis la chute d'Agathocle, dans presque toutes les villes de Sicile : Tyndarion régnait à Tauroménium; Hicétas s'était fait perpétuer pendant neuf ans dans les fonctions de stratége à Syracuse; Agrigente était gouvernée par Phintias. Hicétas et Phintias s'étant brouillés, se livrèrent bataille près d'Hybla. Hicétas fut vainqueur, et, enflé de ce succès, il osa se mesurer contre les Carthaginois; mais il fut

[1] Nous suivons Diodore (l. XXI, extrait 18), qui s'accorde avec Polybe, l. I, 7. On trouve une tradition différente sur les Mamertins dans Festus (p. 7 et 8 de l'édition d'Ursini, reproduite par M. E. Egger. Paris, 1839). A la suite d'une maladie qui avait exercé des ravages dans le Samnium, les habitants vouèrent à Apollon un *ver sacrum*. Ces émigrés vinrent se fixer dans la partie de la Sicile voisine du Taurus; ensuite, ayant rendu des services aux Messéniens dans une guerre, ceux-ci les engagèrent à partager leur territoire: « In suum corpus communionemque « agrorum invitarunt eos, et nomen « acceperunt unum, ut dicerentur « Mamertini, quod, conjectis in sor« tem duodecim deorum nominibus, « Mamers forte exierat, qui lingua « Oscorum Mars significatur. Cujus « historiæ auctor est Alfius, libro « primo belli Carthaginiensis. »

vaincu et perdit beaucoup de monde. Phintias fonda sur les bords de la mer d'Afrique une ville à laquelle il donna son nom et où il transporta les habitants de Géla, dont il démolit les murs et les maisons. Il orna sa nouvelle capitale de remparts, d'une agora et de temples; mais ses cruautés le firent détester par tous les peuples qui lui étaient soumis. Ils chassèrent ses garnisons, comme les Agyréens leur en avaient donné l'exemple. Lui-même périt peu après[1]. Vers le même temps, Hicétas fut renversé du pouvoir, qu'il exerçait depuis neuf ans, par Thynion, fils de Mammée, et par Sosistrate. Mais ceux-ci ne purent s'accorder pour partager son héritage. Sosistrate exerçait l'autorité dans Syracuse, tandis que Thynion s'était fortifié dans l'Ile. Ils avaient mis dix mille hommes sur pied, et se livraient des combats dans la ville même. Les Carthaginois, espérant profiter de cette guerre civile, vinrent assiéger Syracuse avec cinquante mille hommes, et bloquer le port avec cent vaisseaux. Dans cette situation critique, les deux compétiteurs se réunirent pour appeler à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, que les Tarentins avaient attiré en Italie, et qui pouvait revendiquer l'héritage d'Agathocle à titre de gendre. Tyndarion, prince de Tauroménium, était aussi disposé à accueillir

[1] Diod. (XXII, 7) raconte un songe de Phintias qui lui présageait sa fin. Il crut voir un sanglier, qu'il poursuivait à la chasse, se retourner et lui donner la mort d'un coup de ses défenses. Ce fragment ne nous en apprend pas davantage. Il est probable que Diodore rapportait ensuite la mort de Phintias, dont ce rêve pouvait sembler un présage. Quelques auteurs modernes ont cru, d'après ce passage, reconnaître le tombeau du tyran d'Agrigente dans un beau sarcophage de marbre sur lequel est représentée une chasse au sanglier, sans doute celui d'Érymanthe. On a voulu voir aussi des médailles de Phintias sur des pièces qui portent un sanglier, comme si ce prince avait pu faire frapper des médailles en commémoration d'un rêve.

Pyrrhus, et toutes les villes qui souffraient des incursions des Mamertins, l'appelaient de leurs vœux. Ces derniers, au contraire, firent alliance avec les Carthaginois pour s'opposer à son passage. Rhégium avait aussi demandé aux Romains une garnison pour la protéger contre Pyrrhus. Les Romains lui envoyèrent une légion de Campaniens[1] qui furent transportés à bord de vaisseaux carthaginois, et ne tardèrent pas à imiter l'exemple de leurs voisins les Mamertins, en expulsant ceux qui les avaient appelés à leur secours.

§ XLV. PYRRHUS.

Pyrrhus soutenait déjà depuis deux ans et quatre mois[2] la guerre contre les Romains, et à ses premiers succès, dus en partie à l'effroi causé par ses éléphants, avaient succédé plusieurs revers ou du moins des victoires si chèrement achetées, qu'il était revenu fort découragé à Tarente, quand il reçut des messages de la Grèce, qui lui annonçaient la mort de Ptolémée Céraunus et l'assuraient qu'il lui suffirait de se montrer pour obtenir le royaume de Macédoine. En même temps, les députés de la Sicile vinrent l'appeler à leur aide contre les Carthaginois, et lui dire que les villes de Syracuse, d'Agrigente et de Léontini étaient prêtes à le recevoir. Dans cette conjoncture embarrassante, Pyrrhus

[1] Diodore nomme le chef de ces Romains Δέκιος ὁ Ῥωμαῖος χιλίαρχος. L'épitome du livre XX de Tite-Live : « Quum in præsidium Rheginorum legio campana cum præfecto Decio Jubellio missa esset, occisis Rheginis, « Rhegium occupavit. » (Voyez aussi Appien, *Samnit.* IX, p. 19, éd. Didot.)

[2] Cette donnée chronologique est fournie par les extraits de Diodore. La première victoire de Pyrrhus sur Lævinus est de l'an de Rome 475, ou 279 avant J. C. Le passage de Pyrrhus en Sicile doit donc être placé en 277. Il y resta trois ans, selon Appien, l. III, 11.

se décida pour la Sicile, qui séduisait davantage son ambition et lui montrait en perspective la conquête de Carthage [1]. Pressé par les députés qui venaient coup sur coup solliciter sa présence, il s'embarqua à Tarente avec ses éléphants et tout son appareil militaire, arriva le dixième jour chez les Locriens, et, remontant le détroit, vint aborder à Tauroménium. Il prit à son bord Tyndarion et les troupes auxiliaires de cette ville, puis, de là, se rendit à Catane, dont les habitants l'accueillirent avec enthousiasme, et lui décernèrent des couronnes d'or. Pyrrhus débarqua à Catane son infanterie, qui se dirigea vers Syracuse ; en même temps, la flotte suivait, toute préparée au combat. Lorsqu'elle se présenta devant Syracuse, les Carthaginois, qui venaient de détacher trente vaisseaux pour un besoin urgent, n'osèrent risquer le combat avec le reste de leur flotte. Pyrrhus entra donc sans résistance dans le port. Thynion et Sosistrate lui remirent l'île et la ville. Il réconcilia les divers partis, prit possession de tout le matériel de guerre, de la galère royale à neuf rangs de rames et de cent vingt vaisseaux pontés qui, joints aux siens, portèrent sa flotte à deux cents navires. En même temps arrivèrent des ambassadeurs d'Héraclide, prince des Léontins, qui mettait à la disposition du roi sa ville, ses forts, quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Sosistrate lui avait également remis trente

[1] Une sorte de fatalité nous a privés de tous les historiens de cette époque. La guerre de Pyrrhus en Italie était racontée dans la décade de Tite-Live (l. XI à XX) dont nous n'avons que l'argument. Il ne nous est parvenu que des extraits de Denys d'Halicarnasse, de Diodore et d'Appien. Heureusement la vie de Pyrrhus par Plutarque supplée en partie à cette lacune. Mais ces biographies, qui, par la peinture des mœurs, offrent une lecture plus attachante que celle des annalistes, laissent beaucoup à désirer pour l'exactitude chronologique.

villes de sa dépendance, huit mille hommes et huit cents cavaliers, qui ne le cédaient en rien aux Épirotes. Toutes les villes à l'envi montraient le même empressement, et Agrigente chassa la garnison carthaginoise qui l'occupait. Pyrrhus répondait par sa bienveillance à ce zèle des Siciliens. Il porta son armée à trente mille hommes, deux mille cinq cents[1] chevaux et quelques éléphants; fit venir de Syracuse les machines de siége et entra sur le territoire carthaginois. Héraclée fut soumise la première, ensuite Azones[2]; puis Sélinonte, Halicyæ, Égeste et une foule d'autres villes se rendirent à Pyrrhus. Éryx, qui renfermait une forte garnison carthaginoise, et était fortifiée par la nature, semblait devoir offrir une grande résistance. Le prince d'Épire résolut de l'enlever d'assaut, et de déployer aux yeux des Siciliens la bravoure qui le faisait reconnaître pour le descendant d'Achille et le digne successeur d'Alexandre. Ayant fait vœu à Hercule d'établir en ce lieu des jeux en son honneur, s'il reussissait dans son entreprise, il fit dresser les échelles, et monta le premier à l'assaut. Rien ne put résister à son impétuosité, et la place fut enlevée de vive force. Les autres villes carthaginoises, y compris Panorme, si célèbre par son vaste port, eurent le même sort. Il ne restait plus aux Carthaginois que Lilybée, ville fondée par eux après la prise de Motya par Denys. Pendant que Pyrrhus s'apprêtait à l'assiéger, les Carthaginois y firent passer des forces considérables, des munitions et une telle quantité de machines

[1] Plutarque, *Pyrrhus*, § 18. Les extraits de Diodore (XXII, 10) portent ϛφ' (1500). Nous avons suivi de préférence le texte de Plutarque, en général moins corrompu que celui de ces extraits. Selon un fragment d'Appien (*Samn.* l. III, extr. 11), Pyrrhus aurait passé en Sicile avec huit mille cavaliers, ce que l'on ne peut admettre.

[2] Le texte de Diodore porte Ἀζῶ-*νας*, ville que nous ne connaissons pas d'ailleurs.

de guerre que le rempart en était entièrement garni. Ils fortifièrent aussi, par de nouveaux ouvrages, le côté de la ville qui regarde la terre. Cependant, ils envoyèrent des députés près du roi pour traiter de la paix et lui offrir des sommes considérables. Pyrrhus rejeta les offres d'argent. Toutefois, il n'était pas éloigné d'accorder aux Carthaginois de demeurer à Lilybée; mais ses conseillers et les députés des villes grecques de la Sicile, qui étaient près de lui, le supplièrent de ne pas permettre que les barbares gardassent ainsi un pied en Sicile, et dirent qu'il fallait les en expulser entièrement. D'après ce vœu, Pyrrhus fit attaquer la place; mais il fut repoussé constamment. La nature du terrain ne permettait pas d'employer la mine, et les catapultes accablaient les assaillants de traits innombrables, si bien qu'après deux mois d'efforts infructueux, Pyrrhus dut renoncer à prendre Lilybée, tant qu'il ne serait pas maître de la mer. Il s'occupa donc d'armer une flotte considérable et voulait, à l'exemple d'Agathocle, aller faire une descente en Afrique; mais il manquait de marins, et les Siciliens montraient peu d'empressement à s'embarquer. Pyrrhus, pour les y contraindre, appesantit sur eux son autorité qui, dans le commencement, avait été équitable et douce [1]. Cependant les Siciliens se seraient soumis à ses exigences, s'il n'avait achevé de s'aliéner les esprits par la manière dont il traita Sosistrate et Thynion, qui l'avaient, les premiers, appelé en Sicile, et l'avaient servi avec zèle. Sosistrate, s'apercevant qu'il était l'objet de la défiance du prince, prit le parti de fuir; Thynion, qui était resté, fut mis à mort par ordre de Pyrrhus, qui, de ce moment, se laissa aller à des actes tyranniques. Les soulèvements ne

[1] Suidas, au mot Πύῤῥος, donne sur la spoliation des temples par Pyrrhus des détails qu'on ne trouve pas ailleurs.

tardèrent pas à éclater dans les villes siciliennes. Avec l'inconstance qui était un des caractères de ce peuple, plusieurs se rejetèrent dans les bras des Carthaginois, et même des Mamertins, dont, peu de temps auparavant, Pyrrhus avait, à leur prière, réprimé les exactions.

Pendant que les affaires du roi d'Épire déclinaient en Sicile presque aussi rapidement qu'elles avaient prospéré d'abord, ses alliés d'Italie le suppliaient de revenir à leur secours. Il saisit, avec empressement, un prétexte de quitter un pays où ses espérances s'étaient évanouies. Pour repasser en Italie, il lui fallut soutenir, contre les Carthaginois, un combat naval, dans lequel sa flotte fut très-maltraitée, et dix mille Mamertins l'assaillirent dans les montagnes. On dit qu'en quittant la Sicile, Pyrrhus prononça ce mot célèbre, qui ne tarda pas à être confirmé par les événements : « Mes amis, quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! »

§ XLVI. HIÉRON II, GUERRE PUNIQUE.

Le départ de Pyrrhus rejetait la Sicile dans l'anarchie dont la présence de ce prince l'avait, pour un instant, tirée. L'armée syracusaine, sans prendre avis de la ville, se donna pour chefs Artémidore et Hiéron, fils d'Hiéroclès [1]. Ce

[1] Pausanias (*Élide*, II, 12), en décrivant deux statues d'Hiéron, parle de son avénement au pouvoir, qu'il place dans la 2e année de la CXXVIe olympiade, c'est-à-dire immédiatement après le départ de Pyrrhus. Cette courte notice de Pausanias présente plusieurs difficultés et des inexactitudes que nous discuterons un peu plus loin.

Lucien (*de Longævis*) dit qu'Hiéron mourut à quatre-vingt-douze ans, après en avoir régné soixante et dix. Sa mort étant de l'an 214, cela mettrait son avénement en 284, ce qui est tout à fait inadmissible ; mais, en lisant *ἑξήκοντα* au lieu de *ἑβδομήκοντα*, on tombe à l'an 274, qui suivit le départ de Pyrrhus.

Plaute, dans les *Ménechmes*, acte II,

dernier faisait remonter son origine à Gélon, l'ancien prince de Syracuse[1]; mais sa mère n'était qu'une esclave, et l'on dit même que son père, à cause de la bassesse de cette naissance, l'avait fait exposer[2], mais que, d'après des signes surnaturels qui présageaient la future élévation de cet enfant, il le reprit et l'éleva. Le jeune Hiéron était doué de toutes les qualités extérieures qui séduisent, et il avait déjà fait preuve, en diverses circonstances et dans des combats singuliers, d'une valeur qui lui avait mérité plusieurs distinctions militaires de la part de Pyrrhus, auquel il s'allia dans la suite, par le mariage de son fils Gélon avec Néréide, fille de ce roi[3]. Introduit dans Syracuse par quelques amis, Hiéron s'y rendit maître de ses adversaires, envers lesquels il se comporta avec tant de douceur et de générosité, que les

scène III, v. 57, présente de la manière suivante la succession des dominateurs de Syracuse :

Qui Syracusis perhibere natus esse in Sicilia,
Ubi rex Agathocles regnator fuit, et iterum Phinthia,
Tertium Liparo, qui in morte regnum Hieroni tradidit.
Nunc Hiero 'st. — Haud falso, mulier, prædicas.

Ce nom de Liparo, prédécesseur d'Hiéron, a donné lieu à beaucoup de commentaires et de conjectures. Un savant Italien, M. Calcagni, a publié à Palerme, en 1809, un livre intitulé *De re di Siracusa Fintia e Liparo non ricordati dalle storie, riconosciuti ora con le monete*. La médaille d'argent gravée en tête de ce livre porte une tête juvénile laurée semblable à la tête d'Apollon qui se voit souvent sur les monnaies de Syracuse; légende, ΛΙΠΑΡΟΥ; revers, un Pégase et les lettres ΚΙ. Mais nous avouons que l'authenticité de cette médaille unique ne nous paraît pas encore assez établie pour venir à l'appui du passage de Plaute.

[1] Nous avons dit, p. 152, que Gélon avait laissé un fils qui fut expulsé ainsi que Thrasybule, et se retira à Locres. C'est à lui probablement que Hiéron II prétendait rattacher son origine.

[2] Justin, XXIII, 4.

[3] Pausan. *Élide*, II, 12 : Οὗτος ὁ Ἱέρων ξενίαν πρὸς Πύῤῥον τὸν Αἰακίδου καὶ ὁμοῦ τῇ ξενίᾳ ἐπιγαμίαν ἐποιήσατο, Γέλωνι τῷ παιδὶ Νηρηΐδα ἀγαγόμενος τὴν Πύῤῥου.

Syracusains, quoique mécontents de la licence que les soldats avaient prise d'élire leur chef, confirmèrent le choix d'Hiéron. Pour lui, dont les espérances allaient au delà d'un commandement temporaire, connaissant l'instabilité du peuple, et les factions qui le dominaient, dès qu'un général était absent, il chercha un appui dans l'alliance de Leptine, qui jouissait de la faveur publique, et sur la puissante protection duquel on pouvait le plus compter. Dès qu'il eut épousé la fille de cet homme d'état [1], Hiéron partit pour une expédition contre les Mamertins. On dit qu'il profita de cette guerre pour se défaire des anciens mercenaires qui avaient des habitudes d'insubordination. Après les avoir engagés contre les barbares, dans un combat près de Centoripa, sur la rivière Cyamosorus, il ne les fit pas soutenir par les troupes nationales, les laissa tailler en pièces, et ramena le reste de l'armée à Syracuse. Il leva ensuite de nouveaux mercenaires dévoués à son gouvernement, et

[1] Les historiens ne nous apprennent pas le nom de cette princesse; mais il est très-probable qu'elle se nommait Philistide, et qu'à elle appartiennent les médailles d'argent qui portent une tête de femme diadémée et voilée, et, au revers, un quadrige, avec la légende ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ. Eckel avait émis déjà cette idée, qui a été confirmée par la découverte de plusieurs inscriptions dans le théâtre de Syracuse. En 1756, le comte Gaëtani découvrit sur le listel de la corniche qui règne autour des gradins les mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ en grandes capitales. En 1804, on retrouva sur la même corniche, à la section suivante, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ, nom de la fille de Pyrrhus, femme de Gélon. Des travaux postérieurs ont fait reconnaître encore d'autres traces d'inscriptions au-dessus de chaque *cuneus* ou section qu'elles servaient sans doute à désigner. Au-dessus de la quatrième, on ne voit plus que les lettres ..ΑΣΙΛ... ΝΟΣ, qui nous paraissent devoir être suppléées ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΓΕΛΩΝΟΣ. En effet, on voit, par Polybe et Diodore, que Gélon recevait, du vivant de son père, le titre de *βασιλεύς*. Le nom d'Hiéron devait se lire sur la première section de la précinction, aujourd'hui détruite.

voyant que les Mamertins, enflés du succès qu'ils avaient remporté, se répandaient avec plus d'audace dans les campagnes, il partit à la tête d'une armée bien disciplinée, prit de vive force Mylæ, fit mettre bas les armes à quinze cents hommes, et s'empara de plusieurs petites villes voisines. Se portant ensuite sur Amésélum, ville forte située à mi-chemin entre Centoripa et Agyrion, il s'en empara, fit entrer la garnison à son service et en partagea le territoire entre les deux villes que nous venons de nommer. Alésa, Abacænon, Tyndaris se déclarèrent pour lui. Les Mamertins se trouvèrent confinés dans le territoire étroit compris entre la mer Tyrrhénienne et la mer de Sicile, de Tauroménium à Tyndaris. Hiéron vint les y attaquer sur les bords de la rivière Longanus. Il avait dix mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaliers. L'armée des Mamertins était de huit mille hommes sous les ordres de Cion. Celui-ci, encouragé par les aruspices, qui lui avaient promis, dit-on, qu'il coucherait dans le camp d'Hiéron, passa la rivière et attaqua vivement les Syracusains, qui résistèrent avec non moins de fermeté. L'affaire était encore indécise, lorsqu'un corps de six cents hommes d'élite, dont deux cents réfugiés messiniens, placés en réserve par Hiéron derrière une colline, débusquant sur le flanc des ennemis déjà épuisés, acheva de décider la victoire. Cion fut amené prisonnier dans le camp des Syracusains, et tous ses soldats furent tués ou mirent bas les armes. Cette victoire devait amener la chute de Messine; mais Annibal, qui se trouvait alors dans l'île de Lipara, instruit de ce qui se passait, accourut, et, sous prétexte de féliciter Hiéron, il le retint, tandis qu'il faisait pénétrer à la hâte quelques troupes dans la citadelle de Messine, et rassurait les Mamertins près de se rendre. Par

suite de cette ruse punique, Hiéron perdit le fruit de sa victoire. De retour à Syracuse, après cette brillante campagne, il y fut proclamé roi, et reconnu en cette qualité par tous les alliés de la ville. La position des Mamertins était devenue d'autant plus précaire, qu'ils étaient privés de l'appui de leurs compatriotes de Rhégium. En effet, les Romains, ayant compris quelle fâcheuse impression ferait sur les nations alliées la conduite perfide de la légion envoyée par eux à Rhégium, étaient venus assiéger cette ville, l'avaient prise de force et remise aux anciens possesseurs, après avoir fait décapiter trois cents hommes qui restaient de la légion campanienne. Cependant, une partie des Campaniens de Messine, qui détestaient les Carthaginois, avaient envoyé solliciter les secours des Romains. Ceux-ci étaient très-partagés sur la conduite que la république devait tenir en cette occasion. Une partie du sénat était d'avis de repousser la demande des Mamertins, trouvant qu'il y aurait inconséquence manifeste à soutenir, à Messine, des hommes qui s'y étaient rendus coupables de la même perfidie que la république venait de punir à Rhégium. Mais la majorité ne voulut pas abandonner des alliés ni souffrir que les Carthaginois restassent en possession de Messine, dont l'occupation par eux était contraire aux traités entre Rome et Carthage. D'ailleurs, les Romains, qui venaient de porter leurs armes victorieuses jusqu'à l'extrémité de l'Italie, pouvaient difficilement résister à l'occasion séduisante qui leur était offerte de franchir le détroit et d'occuper Messine, regardée de tout temps comme la clef de la Sicile, et cela, au risque de la laisser tomber aux mains de dangereux rivaux[1].

[1] Cette considération n'est pas développée par le seul Polybe. Les historiens latins avouent franchement que la Sicile tentait l'ambition ro-

L'expédition fut résolue, et Appius Claudius, un des consuls, fut chargé de faire passer les secours à Messine (an de Rome 491, avant J. C. 264)[1]. En attendant, les Mamertins avaient déjà, par ruses et par menaces, réussi à éloigner l'officier carthaginois qui occupait leur citadelle, et qui fut mis en croix à Carthage, pour n'avoir pas mieux gardé ce poste. Hiéron, dans l'espoir de délivrer la Sicile des Campaniens, fit alliance avec les Carthaginois et vint avec eux assiéger Messine[2], pendant qu'une flotte punique devait garder le détroit. Mais le consul romain trompa leur surveillance et pénétra dans la ville. C'était la première fois que les Romains franchissaient les limites de l'Italie, et ce premier pas fut une victoire. Appius ne voulut pas attendre, dans Messine, qu'on vînt l'investir par terre et par mer. Il marcha contre les Syracusains, et les battit complétement. Hiéron, abandonnant son camp, regagna précipitamment Syracuse. Soit qu'il y craignît quelque mouvement séditieux à la suite de sa défaite, soit, comme le dit Diodore, qu'il se crût trahi

maine. Florus, l. II, 2: «Mox, quum «videret opulentissimam in proximo «prædam, quodammodo Italiæ suæ «abscisam et quasi revulsam, adeo «cupiditate ejus exarsit, ut quatenus «nec mole jungi nec pontibus pos-«set, armis belloque jungenda et ad «continentem suum revocanda bello «videretur;» et un peu plus loin: «Igitur specie quidem socios juvandi, «re autem sollicitante præda.»

[1] Les extraits de Diodore indiquent que le XXII[e] livre se terminait un peu après la victoire d'Hiéron sur les Mamertins et l'introduction des Carthaginois dans Messine. Le XXIII[e] commençait par un éloge de la Sicile et de son importance politique, par l'alliance d'Hiéron avec les Carthaginois et par le passage d'Appius Claudius à Messine.

[2] La flotte carthaginoise était à la pointe de la Sicile, au cap Pélorias, leurs troupes de terre à un lieu nommé, dans Polybe (I, 11), Σύνεις, et, dans Diodore, Εὔνεις. Fazello suppose que ce lieu devait être situé dans la direction de Lilybée et vers le château moderne de Gonzaga. Hiéron plaça son camp sur le mont Chalcidique, dont le nom rappelait les premiers colons de Messine.

par ses alliés. Le lendemain de cette victoire, le consul attaqua les Carthaginois, en tua un grand nombre, et força le reste à chercher un refuge dans les villes voisines[1]. Ayant ainsi fait lever le siége de Messine, il se mit à ravager le territoire de Syracuse, sans rencontrer aucune résistance, et menaça même cette ville ainsi qu'Échetla, placée au centre des possessions syracusaines et carthaginoises[2]. Lorsque ces premiers succès furent connus à Rome, on y décida que les deux consuls nouvellement élus, M. Valérius Maximus et M. Otacilius Crassus (avant J. C. 263), avec les quatre légions que la république tenait toujours sur pied, et dont chacune présentait, comme on sait, un effectif de quatre mille hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers, se rendraient en Sicile. L'annonce de forces si considérables fit passer du côté des Romains la plus grande partie des alliés de Carthage et de Syracuse[3], et Hiéron voyant la

[1] Philinus, historien entièrement dévoué aux Carthaginois, prétendait, au commencement de son II[e] livre, que les Romains avaient été battus dans cette affaire; cependant, il était obligé de convenir qu'Hiéron avait abandonné son camp, et que les Carthaginois, de leur côté, s'étaient retirés dans leurs anciennes possessions. Polybe fait ressortir la contradiction, entre ces deux assertions de Philinus, qui rend la première tout à fait invraisemblable. On est, à vrai dire, surpris de voir les Romains, encore en petit nombre à Messine, remporter un succès si décisif sur les forces combinées de leurs adversaires. Peut-être Hiéron n'était-il pas fâché de se retirer pour laisser aux prises les redoutables rivaux qui convoitaient la Sicile. On voit, par le traité qu'il conclut quelque temps après avec les Romains, et dans lequel il s'engage à leur rendre leurs prisonniers, qu'il avait remporté sur eux quelques avantages.

[2] Polybe, I, 15 : *Ὡς δ' οὗτος φησὶ, καὶ τὴν Ἐχέτλαν ἐν μέσῃ κειμένην τῇ τῶν Συρακουσίων καὶ Καρχηδονίων ἐπαρχίᾳ.* D'après un des extraits de Diodore (III, 3), les Romains auraient, dans cette première campagne, assiégé Égeste, d'où ils auraient été repoussés. Nous n'osons admettre un fait aussi peu probable d'après un texte en général fort altéré. Peut-être, au lieu d'*Αἰγέσ7α*, faut-il lire *Ἐχέτλα*.

[3] Les extraits de Diodore portent

disposition générale des esprits en Sicile, et calculant les chances de succès des Romains, se décida à rechercher leur alliance. Ceux-ci accueillirent favorablement ses propositions, à cause des grands secours en matériel, qu'Hiéron pouvait leur fournir. En effet, les Carthaginois, étant supérieurs sur mer, pouvaient tenir l'armée romaine comme bloquée en Sicile, et déjà, dans la précédente campagne, elle avait ressenti l'effet de la disette. La paix fut donc conclue, à condition qu'Hiéron rendrait, sans rançon, les prisonniers romains et leur payerait en outre une somme de cent talents d'argent[1]. Grâce à ce traité, Hiéron jouit d'un règne long et paisible, sous la protection des Romains[2]. Ceux-ci, de leur côté, fortifiés par cette alliance, ne crurent plus nécessaire d'envoyer quatre légions en Sicile et en gardèrent deux pour parer à tout événement. Annibal, qui amenait des secours à Hiéron contre les Romains, ayant appris, en abordant au cap Xiphonia, le traité conclu avec Rome, se retira précipitamment. Les Carthaginois virent de suite que, pour se maintenir en Sicile contre une pareille alliance, il leur faudrait de grands efforts, et ils levèrent en Ligurie, en Gaule

à soixante-sept le nombre des villes qui se déclarèrent pour les Romains.

[1] Diodore dit que les Romains conclurent la paix pour quinze ans moyennant quinze myriades de drachmes (ou, en d'autres termes, cent cinquante mille drachmes), ce qui n'est que le quart de la somme indiquée par Polybe, puisque le talent vaut six mille drachmes. Cent talents valent donc six cent mille drachmes. Peut-être faut-il lire, dans Diodore, *τετραδράχμων ιε' μυριάδας*, car on comptait souvent par tétradrachmes. Cette manière d'énoncer la somme de cent talents donne à penser qu'elle avait été partagée en quinze annuités, d'après la durée du traité.—Eutrope dit : *argenti talenta ducenta.*

[2] D'après ce traité, les Romains reconnaissaient la royauté d'Hiéron sur les Syracusains et les villes de leur dépendance, savoir : Acres, Léontini, Mégares, Éloris, Neæte et Tauroménium, c'est-à-dire à peu près toute la côte, depuis le cap Pachynum jusqu'à l'entrée du détroit.

et surtout en Espagne, de nombreux mercenaires. Ils rassemblèrent leurs troupes et leurs approvisionnements à Agrigente, qui s'était déclarée pour eux au commencement de cette guerre, et qui leur parut la ville la plus favorable, pour devenir une immense place d'armes.

(Avant J. C. 262.) Les consuls qui avaient conclu la paix avec Hiéron, ayant rempli le temps de leur charge, furent remplacés par L. Posthumius Mégellus et Q. Mamilius Vitulus. Ces généraux, voulant frapper au cœur la puissance carthaginoise en Sicile, vinrent mettre le siége devant Agrigente. Pendant cinq mois, ce siége se prolongea avec une persévérance égale des deux parts, et des succès alternatifs. Cependant, la disette commençait à se faire sentir dans Agrigente, qui ne renfermait pas moins de cinquante mille âmes. Annibal, qui y commandait, sollicitait avec instance des secours de Carthage. Une expédition nouvelle, forte de cinquante mille hommes avec une cavalerie nombreuse et soixante éléphants, fut envoyée de cette ville sous les ordres d'Hannon, et débarqua à Lilybée. Ce corps d'armée occupa Héraclée et s'empara d'Herbessus, où les Romains avaient tous leurs approvisionements, ce qui leur causa de grandes privations, car ils se trouvèrent à la fois assiégeants et assiégés. Des maladies contagieuses, qui régnaient dans leur camp, minaient aussi leurs forces, et plusieurs fois ils furent sur le point de lever le siége; mais ils reçurent fort à propos d'Hiéron quelques convois des choses les plus nécessaires, et enfin Hannon, averti par des émissaires et des signaux d'Annibal, que la disette était arrivée à un tel point dans Agrigente, qu'il lui était impossible d'y tenir plus longtemps, livra bataille et fut vaincu. Annibal profita de la nuit suivante pour évacuer Agrigente où les

Romains firent un butin considérable et un grand nombre de prisonniers.

La nouvelle de ce succès apportée à Rome y fit concevoir des espérances encore plus vastes. La délivrance de Messine, premier but de cette guerre, était déjà oubliée, et le sénat croyait n'avoir rien fait s'il n'expulsait entièrement les Carthaginois de la Sicile. Mais les Romains comprirent que ce but ne saurait être atteint tant qu'ils n'auraient pas de marine à opposer aux Carthaginois. En effet, presque toutes les villes du centre de la Sicile s'étaient déclarées pour les Romains, mais celles des côtes, menacées par la flotte punique, leur résistaient ou ne tardaient pas à faire défection. Les côtes mêmes de l'Italie étaient exposées aux ravages des Carthaginois, tandis que l'Afrique jouissait de la sécurité. On sait avec quelle force de volonté les Romains, jusqu'alors entièrement étrangers à la mer, au point que pour passer en Sicile ils avaient été obligés d'emprunter des bâtiments aux Napolitains, se créèrent en quelques mois une flotte des plus formidables, et, suppléant à l'habilité des matelots par des harpons qui leur facilitaient l'abordage, ils remportèrent, dès leur début dans cette nouvelle carrière, la victoire navale qui valut à Duillius l'honneur de la colonne rostrale. Dès lors la lutte s'engagea entre Rome et Carthage, non plus pour une ville, non plus même pour la possession de la Sicile, mais pour la souveraineté de l'Occident ou la conservation de leur existence. La Sicile ne fut plus qu'un des champs clos de ce duel à mort, et sa conquête un épisode de ce grand drame. Les Romains avaient hâte de transporter en Afrique le théâtre de la guerre. En vain les Carthaginois, qui connaissaient leur faiblesse sur leur propre terrain, s'efforcèrent-ils de les arrêter dans les eaux de la Sicile, le

combat d'Ecnomus ouvrit aux Romains vainqueurs la route de Carthage, et aussitôt ils s'élancèrent sur les traces d'Agathocle, mais avec des forces proportionnées à leur ambition.

A côté de cette lutte de géants, le rôle des Grecs Siciliens devenait nécessairement très-secondaire. Cependant, si la population hellénique avait encore été animée de l'esprit guerrier qu'elle avait montré dans les siècles précédents, Syracuse, au lieu de se borner à fournir du blé aux Romains, aurait pu joindre une escadre à leur flotte et peser assez dans la balance pour mériter, par ce service, de reprendre en Sicile la suprématie, pour laquelle elle avait si souvent combattu. Mais l'esprit militaire était à peu près éteint chez les Grecs, et, d'un autre côté, les Sicules et les Campaniens qui faisaient depuis longtemps une des principales forces de l'armée syracusaine étant devenus les auxiliaires des Romains, Hiéron comprit bien qu'il ne devait s'occuper qu'à faire fleurir l'agriculture et le commerce de son royaume à la faveur de la paix, et il sut donner à son règne un éclat solide par les libéralités qu'il étendit sur toutes les parties de la Grèce [1].

L'an de Rome 512, sous le consulat de C. Lutatius Catulus et de A. Postumius Albinus, les Romains, vainqueurs à Lilybée, amenèrent les Carthaginois à demander la

[1] Diodore (l. XXVI, extrait 8) et surtout Polybe (V, 88) ont conservé le souvenir des dons, montant à plus de cent talents, qu'Hiéron accorda aux Rhodiens après le tremblement de terre qui amena la chute du célèbre colosse. Orose (l. IV, 63) place cette catastrophe sous le consulat de C. Flaminius et de P. Furius Philus (222 av. J. C.). Eusèbe et la chronique Pascale la rapportent également à cette date. M. Champollion Figeac (*Annales des Lagides*, t. II, p. 53 et 79) a combattu l'opinion de ceux qui croyaient cet événement antérieur. (Voy. Pline, l. XXXIV, 7; Strabon, l. XIV; Meursius, *Rhodus*, I, 15, et II, 14.)

paix. Les clauses dictées par le consul étaient : « A ces conditions il y aura amitié entre les Carthaginois et les Romains, si le peuple romain l'approuve. Les Carthaginois se retireront de toute la Sicile; ils ne feront pas la guerre à Hiéron; ils ne porteront point les armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés. Les Carthaginois rendront aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers, et ils payeront aux Romains, en vingt ans, deux mille deux cents talents euboïques. » A Rome on ne trouva pas ce traité assez avantageux. Des commissaires furent nommés qui, s'étant rendus sur les lieux, le modifièrent en augmentant de mille talents la somme imposée aux Carthaginois, et abrégèrent le temps dans lequel elle devait être payée. Ils exigèrent aussi que les Carthaginois abandonnassent les îles situées entre l'Italie et la Sicile. Carthage ayant souscrit à ces conditions, la première guerre punique, qui avait duré vingt-quatre ans, fut terminée[1], et la Sicile, à l'exception du royaume d'Hiéron, passa aux mains des Romains, dont elle devint la première province. A la suite de ces revers, les Carthaginois eurent à soutenir en Afrique même une guerre des plus dangereuses contre les Libyens et leurs mercenaires revoltés. Dans cette circonstance, Hiéron se montra politique habile en venant en aide, autant que cela dépendait de lui, à la république de Carthage, dont il sentait que l'existence était une garantie de son propre salut, en servant de contre-poids à la puissance romaine[2]. Plus tard, lorsque la guerre se ralluma

[1] Polybe, I, 62, 63.

[2] Tout en se montrant généreux envers Carthage, Hiéron ne cessait de témoigner, par des actes, sa reconnaissance pour les Romains. Ainsi, à l'occasion des jeux séculaires de l'an de Rome 518 (236 av. J. C.), le roi de Syracuse, qui était venu à Rome assister aux fêtes, fit distribuer au peuple deux cent mille boisseaux de froment.

entre les deux républiques rivales, et qu'Annibal, par une suite de triomphes, vint menacer Rome, en pénétrant, à son tour, au cœur de l'Italie, Hiéron, fidèle à son ancienne alliance avec les Romains, fit preuve d'un dévouement sincère envers eux ou d'une politique clairvoyante, en ne les abandonnant pas dans les circonstances les plus difficiles, mais en leur prodiguant, au contraire, des secours efficaces et d'utiles conseils[1]. Dès le commencement de la seconde guerre punique (218 avant J. C.), Hiéron était venu sur une escadre au-devant du consul T. Sempronius, envoyé à Messine pour protéger la Sicile contre les tentatives des Carthaginois. Il l'avait averti de leurs desseins contre Lilybée; et, non content de fournir aux Romains du froment et des vêtements, il dit que, malgré son grand âge, il combattrait encore pour eux, comme il avait fait dans sa jeunesse; il accompagna le consul avec la flotte syracusaine à Lilybée, et contribua aux succès des Romains.

La politique du vieux roi n'avait pas en Sicile l'approbation générale. Les Carthaginois y conservaient des partisans que les victoires d'Annibal et sa présence dans la Grande-Grèce rendaient plus audacieux. A leur tête était le propre fils d'Hiéron, Gélon, qui noua des relations secrètes avec le général Carthaginois, et paraissait impatient de prendre en main les rênes de l'état. Sa mort, qui survint à ce moment, arrêta ces menées si à propos, que l'on n'a pas craint de supposer qu'Hiéron n'avait pas été étranger à cette mort[2].

[1] Voyez dans Tite-Live (XXII, 37) le discours des ambassadeurs d'Hiéron, chargés d'offrir au sénat une Victoire d'or, trois cent mille boisseaux de froment, mille archers et frondeurs pour lutter contre ceux des îles Baléares. Hiéron conseillait aux Romains d'ordonner à leur préteur en Sicile de porter la guerre en Afrique.

[2] Tite-Live, XXIII, 30 : «In Sici-

Mais, quel que fût le dévouement de ce prince pour les Romains, on ne saurait admettre sans preuves manifestes qu'il ait souillé par un tel crime les derniers jours d'une carrière où il avait constamment montré tant de mansuétude. Son amour pour les siens se manifesta au contraire dans les derniers moments de sa vie. Sur les prières de ses filles Démarète, mariée à Adranodore, et Héracléa, il revint sur la résolution qu'il avait prise de rendre la liberté aux Syracusains à cause des mauvais penchants qu'il avait remarqués dans son petit-fils Hiéronyme, fils de Gélon, qui devait lui succéder.

Hiéron, cédant aux instances de sa famille, laissa son royaume à son petit-fils, après avoir désigné quinze tuteurs qui devaient former un conseil, à la tête duquel étaient ses deux gendres, Adranodore[1] et Zoïppus, et il leur recommanda de cultiver toujours l'alliance des Romains. Le vieux roi survécut peu de temps à ces dispositions. Il mourut la 3e année de la CXLIe Olympiade (214 avant J. C.), âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et après un règne de près de soixante ans[2].

« liam quoque eadem inclinatio animorum pervenit; et ne domus quidem Hieronis tota ab defectione « abstinuit; namque Gelo maximus « stirpis, contempta simul senectute « patris, simul post Cannensem cladem Romana societate, ad Pœnos « defecit; movissetque in Sicilia res, « nisi mors adeo opportuna ut patrem « quoque suspicione aspergeret, armantem eum multitudinem sollicitantemque socios absumpsisset. »

[1] Le texte de Polybe et celui de Tite-Live s'accordent pour nommer le gendre d'Hiéron Ἀνδρανόδωρος. Cependant, il est difficile de se rendre compte de la composition de ce mot, et nous sommes tentés de lire Ἀδρανόδωρος, nom formé de celui d'Adranus, divinité locale de la Sicile. (Voy. le chapitre Religion). Ce nom serait analogue à celui de Τριφιόδωρος, dont M. Letronne a montré la véritable origine à l'aide d'une inscription d'Égypte en l'honneur de la déesse Τρίφις. (Voyez le Journal des Savants, 1841.)

[2] Nous avons proposé plus haut de corriger, dans Lucien, soixante et dix ans en soixante, de manière à

§ XLVII. HIÉRONYME.

Dès qu'Hiéron eut fermé les yeux, les tuteurs d'Hiéronyme, alors à peine âgé de quinze ans, convoquèrent une assemblée dans laquelle ils lurent le testament d'Hiéron[1]. Quelques hommes apostés applaudirent à la nomination du jeune prince; mais la tristesse peinte sur tous les visages montrait que la ville perdait un père en la personne d'Hiéron, et ses obsèques furent plus remarquables par les regrets du peuple que par les soins de sa propre famille. La première chose que fit Adranodore fut d'écarter les autres tuteurs, en déclarant qu'Hiéronyme était en âge de régner par lui-même. Ce jeune prince, qui aurait eu besoin de tant d'efforts pour se concilier une partie de l'affection que le peuple portait à son aïeul, choqua dès les premiers instants en prenant les insignes de la tyrannie, dont Hiéron et Gélon s'étaient toujours abstenus. Il portait la pourpre, ne sortait qu'avec un quadrige de chevaux blancs, à l'exemple de Denys, et s'entourait de gardes. Ses manières hautaines, ses violences et ses mœurs déréglées, encouragées par ceux qui voulaient régner sous son nom, répondaient à cet extérieur. Il n'eut pas honte d'épouser une courtisane et de la décorer du titre de reine[2]. Son conseil était composé de ses deux

rattacher le commencement de l'autorité d'Hiéron à la fin de celle de Pyrrhus, comme fait Pausanias.—Polybe (VII, 8) lui donne cinquante-quatre ans de règne, ce qui reporte à l'année 268, où il fut élu général. Si l'on comptait seulement du moment où il reçut le titre de roi, il n'aurait régné que cinquante ans. En mourant, Hiéron recommanda d'observer l'alliance des Romains, qu'il avait fidèlement gardée cinquante ans. Cette alliance est de l'an 263; ce qui ne fait pas loin d'un demi-siècle.

[1] Tite-Live, l. XXIV, 4.

[2] Athénée, XIII, p. 577: Εὔμαχος ἐν τῇ δευτέρᾳ τῶν περὶ Ἀννίβαν ἱστοριῶν Ἱερώνυμον φησὶ τὸν τυραννήσαντα

oncles, Adranodore et Zoïppus, et d'un certain Thrason[1], qui seul restait partisan de l'alliance romaine. Le jeune prince flottait encore entre ces avis contraires, lorsqu'un complot contre sa personne lui fut révélé par un jeune esclave élevé dans sa familiarité, et auquel un des conjurés nommé Théodote avait fait des ouvertures. Celui-ci, mis à la torture, au lieu de révéler le nom de ses complices, désigna Thrason, qui était tout à fait étranger au complot et n'en fut pas moins envoyé au supplice, ainsi que d'autres innocents, tandis que les conspirateurs, tant ils avaient confiance en la fermeté de Théodote, ne pensèrent pas même à fuir ou à se cacher[2]. La mort de Thrason n'eut pas plus tôt rompu le dernier lien qui retenait encore Hiéronyme dans le parti des Romains, qu'il embrassa ouvertement celui des Carthaginois, et envoya des députés à Annibal, en Italie[3]. Ce général accueillit avec joie l'offre d'une alliance

Συρακουσίων ἀγαγέσθαι γυναῖκα τῶν ἐπ' οἰκήματος προεστηκυιῶν, Πειθὼ ὄνομα, καὶ ἀποδεῖξαι βασιλίδα.

[1] Athénée (l. VI, 59), d'après Baton de Sinope, dans son Histoire d'Hiéronyme, dit que ce Thrason avait le surnom de *Κάρχαρος*, et il attribue sa mort aux insinuations d'un autre flatteur d'Hiéronyme nommé Sosis. Les éditions d'Athénée, même celle de Schweighæuser, portent *Ὦσις*. M. Raoul-Rochette, dans une note de sa lettre à M. le duc de Luynes sur les gravures des monnaies grecques, a montré qu'on devait lire *Σῶσις*, nom qui figure plusieurs fois dans l'Histoire du temps d'Hiéronyme. Nous pouvons ajouter que, sur notre exemplaire d'Athénée, chargé de notes manuscrites de Schweighæuser, la leçon *Σῶσις* se lit en marge de la main de ce savant. Sosis, qui livra Syracuse à Marcellus, est désigné avec un certain mépris par les Syracusains, dans leur harangue devant le sénat, sous la qualification de *faber ærarius*. (Tite-Live, XXVI, 30.) Serait-ce, par hasard, le graveur de monnaies dont M. Raoul-Rochette a reconnu le nom sur des médailles de Syracuse?

[2] Tite-Live, XXIV, 4. Ce trait de fermeté est rapporté par Valère Maxime, III, 3, *de Patientia*. Cet auteur représente Thrason comme un des satellites les plus dévoués d'Hiéronyme.

[3] Tite-Live, XXIV, 6. — Polybe

qui devait être si avantageuse, et s'empressa de renvoyer les députés avec un capitaine de navire, qui s'appelait aussi Annibal, et deux frères nommés Hippocrate et Épicyde, qui avaient fait avec lui les campagnes d'Italie, et qui étaient originaires de Syracuse, leur grand-père s'étant retiré à Carthage comme compromis dans le meurtre d'Archagathus, fils d'Agathocle. Hiéronyme garda près de lui ces deux frères et engagea le troisième député, Annibal, à se rendre à Carthage pour faire confirmer le traité. Instruit de ces menées, le préteur Appius Claudius, qui était à Lilybée, envoya près d'Hiéronyme pour renouveler l'antique union.

Ce prince reçut les députés romains avec un mépris affecté, et leur demanda, en riant, de lui donner, pour qu'il vît mieux le parti qu'il devait prendre, des détails sur la bataille de Cannes, dont les Carthaginois racontaient, disait-il, des choses incroyables. Les députés dirent qu'ils reviendraient quand il aurait appris à répondre sérieusement à des ambassadeurs, et qu'ils lui conseillaient de persévérer dans l'alliance conclue par son grand-père. Tout au contraire, Hiéronyme fit partir pour Carthage des agents chargés de presser l'envoi des troupes auxiliaires en Sicile. Il leur proposait, quand ils en auraient chassé les Romains, de se la partager en prenant le fleuve Himéra pour limite de leurs possessions.

(*Excerpt. legat.* l. VII, 2) entre dans plus de détails que l'historien latin; il nomme les députés d'Hiéronyme Polyclète de Cyrène et Philodème d'Argos. Nous aurons encore occasion de remarquer que la plupart des chefs de Syracuse, dans ces derniers temps, étaient étrangers à la Sicile. Polybe, en parlant de cette mission, ajoute : *Ἅμα δὲ καὶ τοὺς ἀδελφοὺς εἰς Ἀλεξάνδρειαν ἀπέπεμψεν*. Cette circonstance ne se trouve pas dans Tite-Live, et l'existence des frères d'Hiéronyme n'est pas connue d'ailleurs. On sait seulement que le mari d'une de ses tantes se trouvait, l'année suivante, en mission à Alexandrie. Peut-être y avait-il accompagné les jeunes princes, qui devaient être encore enfants, puisque Hiéronyme était l'aîné.

Mais, bientôt après, enflé de plus en plus par les flatteries d'Hippocrate et d'Épicyde, qui lui disaient, que comme héritier, non-seulement d'Hiéron, mais de Pyrrhus, qui avait été appelé par les vœux de toute la Sicile, il pouvait prétendre à régner sur l'île entière, il envoya de nouveau à Carthage pour dire que les Carthaginois pouvaient étendre leurs conquêtes en Italie, mais que l'empire de la Sicile devait lui revenir. Le sénat, sans tenir compte de ces prétentions d'un orgueil juvénile, flattait les espérances d'Hiéronyme pour le détacher de l'alliance des Romains. Ceux-ci lui envoyèrent encore une ambassade pour l'engager à ne pas transgresser les traités qui les unissaient. Hiéronyme réunit son conseil pour délibérer à ce sujet. Les Syracusains qui en faisaient partie n'osèrent manifester leur opinion, dans la crainte d'être en contradiction avec le maître. Aristomachus de Corinthe, Damippus[1] de Lacédémone et Autonoüs de Thessalie opinèrent pour les Romains, mais Adranodore représenta qu'on ne retrouverait pas une autre occasion de recouvrer l'empire de la Sicile, et cet avis, appuyé par Hippocrate, l'emporta. Cependant, Hiéronyme crut devoir répondre qu'il consentirait à rester en paix avec les Romains, s'ils lui rendaient tout l'or que son grand-père leur avait donné, et le prix du froment qu'il leur avait fourni, et s'ils consentaient à lui céder le territoire en deçà du fleuve Himéra. Les députés considérèrent ces propositions comme une insulte de plus, et l'on se disposa de part et d'autre à la guerre. Hiéronyme envoya Hippocrate et Épicyde avec deux mille hommes attaquer quelques petites places où les Romains avaient garnison. Lui-même, à la tête de l'armée

[1] Ce Damippus est probablement le même qui devint la cause involontaire de la prise de Syracuse.

syracusaine, qui montait à quinze mille hommes, tant infanterie que cavalerie, se rendit à Léontini. Le moment allait arriver où l'on aurait pu juger ce jeune prince, et voir s'il n'y avait en lui que jactance inconsidérée ou s'il se montrerait digne du sang des Æacides, et d'une valeur égale à son ambition. Mais ceux qui avaient depuis longtemps conspiré sa perte et dont Théodote n'avait pas révélé les noms, ne lui laissèrent pas le temps de se mesurer avec l'ennemi. Ils occupèrent quelques maisons désertes à Léontini dans une rue étroite où le prince devait passer[1]. Dinomène, un de ses gardes, qui était du complot[2], retarda de quelques instants la marche des autres satellites au moment où l'on passait devant ces maisons, en sorte que le prince se trouva isolé, et fut mortellement frappé de plusieurs coups avant que ses gardes eussent pu le secourir. Ceux-ci, s'apercevant de la trahison de Dinomène, lui lancèrent plusieurs traits. Cependant, malgré ses blessures, il parvint à s'échapper. A la vue du roi privé de vie, ses gardes se dispersèrent et les meurtriers coururent à la place publique proclamer la liberté, qui fut accueillie avec de grandes démonstrations de joie. Sosis et Théodote[3] se rendirent en hâte à Syracuse pour s'emparer d'Adranodore et de la famille royale, mais ils avaient été prévenus par un des esclaves d'Hiéronyme, et

[1] Tite-Live, XXIV, 7. C'est probablement à cette occasion que Polybe donnait la description détaillée de la ville de Léontini, conservée dans les fragments du livre VII.

[2] Pausanias (*Élide*, II, 12) parle de ce Dinomène comme ayant assassiné Hiéron, soit qu'il y ait une lacune dans le texte de ce passage, soit que Pausanias ait commis une de ces confusions historiques dans lesquelles il est souvent tombé.

[3] Tite-Live, XXIV, 7 et 21. Il est peu probable que Théodote, qui avait été dénoncé et mis à la torture, ait obtenu sa grâce. Celui dont il est ici question doit donc être quelque homonyme, s'il n'y a pas eu confusion de la part des historiens.

Adranodore s'était enfermé dans l'Ile quand ils arrivèrent, à la nuit tombante, aux portes de Syracuse. Cependant, ils montrent le manteau du roi tout sanglant et appellent les citoyens à l'indépendance. On accourt, on s'arme des trophées déposés dans les temples, et l'on établit des postes dans les divers quartiers.

§ XLVIII. DERNIÈRES RÉVOLUTIONS DE SYRACUSE.

Le lendemain, le sénat, qui n'avait pas été convoqué depuis la mort d'Hiéron, se rassembla. Un des principaux citoyens, Polyen, harangua la multitude sur l'autel de la Concorde, et engagea à ne pas employer la violence avant d'avoir essayé les voies de la conciliation. Une députation fut adressée à Adranodore pour l'inviter à remettre l'Ile aux Syracusains et à ne pas se substituer au tyran, s'il ne voulait éprouver le même sort. Sa femme, qui ne renonçait pas aisément à l'espoir de remonter sur le trône paternel, l'engageait à résister, en lui rappelant le mot de Denys. Mais la défection des troupes auxquelles il avait confié la garde des greniers publics, qui formaient une espèce de forteresse dans l'Ile, le décida à suivre une autre marche. Il se rendit dans le sénat, remit les clefs de la citadelle et du trésor royal, approuva la conduite des meurtriers d'Hiéronyme en justifiant la sienne, et exhorta les citoyens à la concorde. La ville célébra avec transport le rétablissement de la liberté. On procéda à l'élection des magistrats, et Adranodore fut nommé un des premiers avec les meurtriers de son neveu. Pendant ce temps, Épicyde et Hippocrate revinrent à Syracuse, et, incertains de la disposition des esprits à leur égard, ils rappelèrent qu'ils étaient députés d'Annibal près

d'Hiéronyme, annoncèrent l'intention de retourner vers leur général, et demandèrent une escorte qui les mît à l'abri des Romains. Leur demande fut approuvée; cependant, ils ne se pressaient pas de partir, et répandaient dans le peuple le bruit que la dernière révolution, sous l'apparence de rétablir la liberté, n'était qu'un premier pas vers la soumission aux Romains. Ces propos trouvaient crédit, et les meurtriers d'Hiéronyme perdaient de leur faveur. Adranodore crut l'instant favorable pour tenter une contre-révolution et s'emparer du pouvoir souverain. Thémistus, qui avait épousé une fille de Gélon, confia ce projet, auquel il s'était associé, à un acteur, son confident habituel, qui le dénonça aux autres stratéges. Ceux-ci firent massacrer Thémistus et Adranodore au moment où ils entraient au sénat. Ils firent ensuite connaître la conspiration, et Sopater, l'un d'eux, se rendit à la place publique, pour calmer l'effervescence du peuple, qui ignorait encore le motif de ce meurtre. Il fit un tableau animé des crimes d'Adranodore et de Thémistus, qu'il accusait du mauvais gouvernement d'Hiéronyme, et excita tellement les esprits que l'on résolut l'extinction totale de la famille d'Hiéron. Démarète et Harmonie furent immédiatement massacrées[1]. Héracléa, autre fille d'Hiéron, dont le mari, envoyé en mission en Égypte, s'était condamné volontairement à l'exil, protestait de son innocence, et suppliait les soldats venus pour la saisir, d'épargner du moins ses filles, encore enfants. Ces malheureuses cherchèrent vainement à fuir; elles furent égorgées sans pitié au moment où l'on apportait un ordre du peuple de suspendre leur exécution. Il fallut ensuite procéder au remplacement de

[1] Valère Maxime (I. III, 2, *de Fortitudine*) a rapporté les circonstances touchantes de la mort d'Harmonie.

Thémistus et d'Adranodore, qui étaient stratéges. Dans une assemblée tumultueuse, à laquelle des soldats étaient mêlés, quelques voix prononcèrent les noms d'Hippocrate et d'Épicyde, qui furent proclamés à grands cris. Les autres stratéges voulaient remettre l'élection, mais la crainte d'une sédition les força de s'adjoindre, à leur grand déplaisir, ces deux partisans des Carthaginois. Ceux-ci n'osèrent pourtant pas agir ouvertement contre les Romains. Marcellus, nommé consul pour la troisième fois, avait reçu la mission de contenir la Sicile, et il observait les mouvements dont Syracuse était agitée. Les Syracusains lui envoyèrent une ambassade pour renouveler les anciens traités. Le consul accueillit leurs propositions et renvoya de son côté des députés à Syracuse; mais, quand ils s'y présentèrent, les choses avaient déjà changé de face. L'arrivée d'une flotte carthaginoise près du cap Pachynum avait relevé l'audace d'Hippocrate et des partisans de Carthage. D'un autre côté, le préteur Appius Claudius s'était approché avec quelques vaisseaux pour appuyer les partisans des Romains, et la guerre civile avait été sur le point d'éclater dans Syracuse même, quand, les Léontins ayant demandé une garnison, l'occasion parut favorable pour éloigner Hippocrate et la portion la plus turbulente de la population. On lui donna quatre mille hommes, en partie composés de transfuges romains et de mercenaires étrangers. Pour lui, il accepta avec empressement cette mission, qui servait ses desseins; car, au lieu de se borner à garder les frontières, il se jeta sur le territoire des Romains, dont il surprit quelques garnisons. Cette violation de la trêve les irrita justement. Cependant, comme les Syracusains protestèrent qu'ils étaient étrangers à cet acte d'Hippocrate, Marcellus consentit à reprendre les négociations à condi-

tion qu'ils banniraient de Sicile le coupable et son frère, qui l'avait rejoint. Mais il s'était fait un parti dans Léontini, qui se sépara des Syracusains, en sorte que ceux-ci durent avouer qu'ils n'avaient plus aucune autorité sur cette ville, et que les Romains pouvaient l'assiéger, sans cesser d'être en paix avec Syracuse. Ils offrirent même de joindre leurs troupes aux leurs pour cette expédition, à condition que cette ville leur serait remise comme par le passé. Marcellus conduisit contre Léontini les Romains, impatients de venger leurs compatriotes massacrés par surprise. La place fut immédiatement enlevée de vive force et Hippocrate se sauva presque seul à Herbessus. Les historiens latins assurent qu'à l'exception de deux mille transfuges romains, qui furent frappés de verges et décapités, les habitants n'eurent à souffrir du vainqueur que les maux inévitables dans un assaut. Cependant, des hommes apostés par Hippocrate firent aux troupes syracusaines, qui s'avançaient sous les ordres de Sosis et de Dinomène, un tableau des cruautés et de la rapacité des Romains qui indisposa contre eux l'armée, déjà fort mal prévenue. Les capitaines syracusains se dirigèrent vers Herbessus pour tâcher de s'emparer d'Hippocrate. Celui-ci, qui ne pouvait espérer de leur échapper, vint au-devant d'eux, et se présenta en suppliant devant un corps de Crétois, qu'il avait autrefois commandés, et qui avaient les plus grandes obligations aux Carthaginois[1]. Les généraux, in-

[1] Tite-Live, XXIV, 30 : « Prima « forte signa sexcentorum Cretensium « erant, qui apud Hieronymum me- « ruerant sub eis (Hippocrate et Epi- « cyde), et Annibalis beneficium ha- « bebant, capti ad Trasimenum inter « Romanorum auxilia, dimissique. » C'étaient sans doute les restes des mille archers et frondeurs qu'Hiéron avait envoyés aux Romains entre la bataille de Trasimène et celle de Cannes. (Tite-Live, XXII, 37.) C'est donc à cette deuxième défaite que les Crétois auraient été faits prison-

formés de ce qui se passait, accoururent pour faire arrêter Hippocrate; mais les cris menaçants des soldats les avertirent de pourvoir à leur propre sûreté. Ils se réfugièrent précipitamment à Syracuse où l'armée les suivit de près. La populace, excitée contre les Romains par les récits exagérés de ce qui s'etait passé à Léontini, brisa une des portes du château nommé l'Hexapylon, y introduisit Hippocrate et Épicyde, et les mit à la tête de l'état après avoir massacré les anciens stratéges [1].

A la nouvelle de ces événements, les Romains se rendirent de Léontini devant Syracuse, et dressèrent leur camp près du temple de Jupiter Olympien, à quinze cents pas des murailles. Ils sommèrent les Syracusains de chasser de leur ville ceux qui la remplissaient de meurtres, et de rétablir le règne des lois. Mais Épicyde leur répondit, du haut des murailles, que s'ils se croyaient encore à Léontini, ils se trompaient. En effet, les Romains, qui avaient espéré trouver dans une ville si étendue quelques parties accessibles, éprouvèrent une résistance à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Ils attaquèrent les remparts du côté de la terre et de la mer avec des tours en bois, et des sambyces portées sur des trirèmes liées ensemble; mais les remparts des Syracusains étaient garnis de machines de guerre bien autrement puissantes et redoutables, de l'invention d'Archimède. Rien de plus célèbre dans l'antiquité que le siége

niers, et Tite-Live n'est pas d'accord avec lui-même.

[1] Nous suivons Tite-Live. Selon Pausanias (*Élide*, II, 12), Dinomène aurait voulu frapper de sa propre main Hippocrate, et serait tombé sous les coups de ceux qui entouraient ce général. Dans la traduction française de Clavier, ce passage est mal rendu. Le traducteur fait dire à Pausanias : « Hippocrate d'Herbesse, venu depuis peu en Sicile », au lieu de : « Hippocrate, venu d'Herbesse à Syracuse. »

de Syracuse, où le génie d'un seul homme, qui semble la personnification des sciences de la Grèce, déjoua longtemps la valeur et la persévérance des Romains. On sait qu'Archimède, parent du roi Hiéron, et livré aux plus hautes conceptions de la géométrie et des mathématiques, avait construit ces machines de guerre à la demande du roi, plutôt pour servir de démonstration de quelques-uns de ses théorèmes que pour une application immédiate; car, sous le règne pacifique d'Hiéron, à peine prévoyait-on que l'on dût en faire usage pour défendre Syracuse. Mais, au jour du danger, l'amour de la patrie stimulant le génie inventif d'Archimède, il multiplia ses instruments de destruction et dirigea leur emploi de manière à rendre Syracuse inexpugnable [1]. La description de ces machines et la discussion de quelques faits contestés, rapportés par des écrivains postérieurs, tels que les miroirs ardents avec lesquels on prétend qu'il incendiait les vaisseaux ennemis, nous entraîneraient beaucoup trop loin et seront mieux placées ailleurs. Il suffit de dire que les Romains, désespérant de surmonter de tels obstacles, changèrent le siége en blocus, et, pendant qu'ils attendaient de la famine la reddition de la place, le consul, avec un tiers des ses troupes, parcourut la Sicile pour faire rentrer sous la domination de Rome plusieurs villes qui s'y étaient soustraites. Hélorus et Herbessus lui ouvrirent leurs portes. Mégares, qui avait essayé de résister, fut prise et

[1] Les détails sur le siége de Syracuse nous sont fournis par Tite-Live l. XXIV et XXV, et par quelques fragments du VIII[e] livre de Polybe. M. Mynas a annoncé que dans un manuscrit intitulé *Siéges de différentes villes*, qu'il a copié en Grèce, et qui faisait sans doute partie des extraits de Constantin-Porphyrogénète, il avait trouvé un fragment inédit de Polybe sur le siége de Syracuse. Nous regrettons qu'il ne nous ait pas été donné d'en prendre connaissance.

détruite pour effrayer les Syracusains. A peu près en même temps, Himilcon, dont la flotte avait longtemps séjourné à Pachynum, débarqua à Héracléa Minoa vingt-cinq mille hommes de pied, trois mille chevaux et douze éléphants; car Annibal avait enfin réussi à persuader à Carthage de déployer en Sicile des forces imposantes. Au bout de quelques jours, les Carthaginois reprirent Agrigente, et leur arrivée releva tellement le courage de leurs partisans, qu'à Syracuse on jugea qu'une partie de la garnison était suffisante pour garder la ville, et Hippocrate, en laissant le commandement à son frère, sortit avec dix mille hommes pour se joindre à ses alliés. Mais Marcellus, qui n'avait pu arriver à temps pour prévenir l'occupation d'Agrigente, tomba à l'improviste, en revenant, sur les troupes d'Hippocrate à Acrilla, et les défit entièrement. Il revint presser le siége de Syracuse, dans le port de laquelle cinquante-cinq vaisseaux carthaginois venaient d'entrer, tandis qu'une flotte romaine débarquait à Panorme une nouvelle légion, tant les deux partis mettaient de persistance à s'arracher la Sicile. Himilcon ne put empêcher la jonction des forces romaines, et, n'osant attaquer Marcellus, il enleva plusieurs places aux Romains, entre autres Morgantium, où étaient leurs approvisionnements. L. Pinarius, qui commandait la garnison d'Enna, se défiant de la fidélité des habitants, crut devoir prévenir leurs mauvais desseins en les faisant tous massacrer dans la place publique, où ils étaient réunis pour une délibération. Les soldats, échauffés au carnage, n'épargnèrent pas même les femmes, et la ville fut livrée au pillage. Marcellus approuva la conduite de Pinarius, dans l'idée que ce terrible exemple retiendrait les autres villes; mais il produisit un effet contraire. Cet acte de perfidie et de cruauté envers une ville

considérée comme sainte par les Siciliens, excita dans toute l'île, au centre de laquelle elle est située, une animosité profonde contre les Romains, et plusieurs villes massacrèrent leurs garnisons.

Marcellus était toujours devant Syracuse, qu'il ne réussissait à réduire ni par force, ni par famine, quoique la flotte carthaginoise se fût retirée devant les forces supérieures des Romains. Il essaya aussi de pratiquer des intelligences dans la ville, mais elles furent dénoncées à Épicyde, et quatre-vingts des premiers citoyens, qui y avaient pris part, furent mis à mort.

Une circonstance fortuite vint servir les projets de Marcellus. Un général lacédémonien nommé Damippus, qui avait servi les Syracusains et qu'ils envoyaient en ambassade près de Philippe II de Macédoine, fut fait prisonnier à sa sortie du port. On traita de sa rançon, et, dans les pourparlers qui eurent lieu aux pieds des murs, Marcellus remarqua qu'une tour nommée Galéagra, voisine du port de Trogilum, était mal gardée. Profitant d'une nuit où les Syracusains, qui avaient célébré la fête de Diane, s'étaient abandonnés à l'ivresse, il fit escalader la muraille de ce côté et pénétra dans le quartier des Épipoles. Le bruit de ses trompettes fit croire un instant que la ville entière était tombée au pouvoir de l'ennemi. Cependant, grâce à l'isolement des quartiers, qui avaient chacun leur enceinte, Épicyde eut le temps de se renfermer dans l'Achradine et dans l'Ile, qui étaient les parties les plus fortes. La citadelle d'Euryale, à l'extrémité opposée, tint aussi quelque temps, dans l'espoir d'être secourue par Hippocrate; mais enfin le commandant capitula.

On dit qu'à la vue de cette ville superbe, menacée d'une

destruction prochaine, Marcellus ne put retenir des larmes de joie et de tristesse, et voulut essayer encore d'amener les Syracusains à se soumettre; mais les transfuges qui faisaient partie de la garnison, s'opposèrent à tout pourparler. Quant aux quartiers de Tycha et de Néapolis, entre lesquels il avait assis son nouveau camp, les habitants étaient venus le supplier de les épargner. Il défendit aux soldats d'attenter à la vie des personnes de condition libre; mais il leur abandonna le pillage des maisons, et les richesses, fruit d'une longue prospérité, furent la proie d'un seul jour. Bomilcar, qui était dans le grand port avec quatre-vingt-cinq vaisseaux, partit avec trent-cinq pour annoncer à Carthage l'état de Syracuse. Il en ramena bientôt cent vaisseaux. Vers le même temps, Himilcon et Hippocrate arrivèrent au secours de la ville. Ils attaquèrent l'ancien camp occupé par Crispinus, tandis qu'Épicyde faisait une sortie contre Marcellus, et que les vaisseaux carthaginois s'approchaient du rivage pour empêcher le consul de secourir Crispinus. Mais sur tous ces points les Romains repoussèrent leurs ennemis avec perte. Chacun se retira dans ses positions, et durant quelque temps il ne fut rien tenté de part ni d'autre.

Les chaleurs de l'été développèrent dans les deux armées une épidémie semblable à celle qui, dans les siéges précédents, avait aggravé les fléaux de la guerre. Les troupes siciliennes auxiliaires de Carthage se dérobèrent à l'insalubrité des marais de Syracuse en se dispersant dans les places voisines; mais les Carthaginois, qui n'avaient pas les mêmes refuges, succombèrent tous, ainsi que leurs deux généraux. Les Romains, à l'abri des maisons de la ville, eurent moins à souffrir. Cependant Marcellus ne voyait pas sans inquiétude son armée se miner, tandis qu'il se formait, à quelque distance,

un rayon de troupes siciliennes accourues des diverses villes ennemies de Rome. Bomilcar était encore une fois retourné chercher des secours à Carthage. Il y exposa que, dans la situation où étaient les Romains, il serait facile de les bloquer dans la ville même à moitié prise par eux, et il obtint pour cela cent trente galères et sept cents bâtiments de transport. Les vents contraires retinrent longtemps cette flotte au cap Pachynum. Épicyde, qui craignait que Bomilcar ne renonçât à son projet, se rendit près de lui pour le presser. De son côté, Marcellus, ne voulant pas se laisser attaquer à la fois par terre et par mer, résolut d'aller au-devant de la flotte carthaginoise, quoique avec des forces inégales. Sa vue inopinée troubla tellement l'amiral carthaginois, qu'il renvoya les vaisseaux de charge à Carthage, et se retira sans combattre à Tarente. Épicyde, privé de ce secours, alla attendre dans Agrigente l'issue du siége de Syracuse. Le découragement s'y répandit ainsi que dans le camp des Siciliens, et ils députèrent de concert vers Marcellus, lui offrant de céder aux Romains tout ce qui avait fait le domaine d'Hiéron, en laissant aux autres Siciliens la liberté et l'usage de leurs lois. Les assiégés avaient commencé par se défaire des chefs mercenaires nommés Polyclite, Philistion et Épicyde-Sindon. Ils avaient élu de nouveaux stratéges, qui n'avaient pas eu de peine à persuader au peuple qu'il était temps de se dérober à la famine en traitant avec les Romains, venus, disaient-ils, moins en ennemis qu'en libérateurs, pour les soustraire au joug des satellites d'Annibal, et rétablir l'ancienne alliance. Mais, tandis que la députation de Syracuse était favorablement accueillie par les Romains, un nouvel orage éclatait dans cette malheureuse ville. Les transfuges romains, qui n'avaient point de pardon à espérer,

persuadèrent aux mercenaires étrangers qu'ils allaient être également sacrifiés. Ils massacrèrent les stratéges nouvellement élus, se ruèrent sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, et pillèrent une partie de la ville. Ensuite, ils élurent parmi eux trois chefs pour l'Achradine et autant pour l'Ile. Dans le nombre se trouvait un Espagnol appelé Méricus, que Marcellus trouva moyen de gagner par l'entremise d'un de ses compatriotes, qui servait dans l'armée romaine. Méricus promit de livrer une des portes de l'Ile. A l'heure convenue, pendant que les assiégés repoussaient une fausse attaque dirigée contre l'Achradine, les Romains pénétrèrent dans la citadelle sans rencontrer de résistance. Aussitôt Marcellus fit sonner le signal de la retraite pour préserver l'Achradine de toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes et de venir se jeter aux pieds du vainqueur, en le suppliant d'épargner leur vie et celle de leurs enfants. Marcellus leur accorda la vie sauve, et laissa même échapper les transfuges et les mercenaires. Il s'occupa de mettre en sûreté, pour l'envoyer à Rome, le trésor des rois, qui ne répondit pas à l'attente des vainqueurs; mais le butin que l'on fit dans la ville ne fut pas moins riche que n'aurait pu l'être, à cette époque, celui de Carthage. Marcellus réserva pour l'ornement du triomphe, qu'il espérait, les nombreuses statues et les objets d'art qui décoraient les temples, sans en excepter les simulacres des dieux, acte encore sans exemple et qui ne fut pas généralement approuvé à Rome. Au milieu des scènes sanglantes que Marcellus n'avait pu prévenir entièrement, il fut affligé surtout de la mort d'Archimède, frappé, dit-on, par un soldat, auquel il voulait soustraire une sphère et quelques instruments de géométrie. Marcellus fit protéger les maisons des citoyens

qui avaient suivi le parti des Romains et épargna, autant qu'il put, Syracuse, malgré les conseils de plusieurs Romains qui voulaient qu'elle fût incendiée et rasée en punition de sa longue résistance. Le siége avait duré plus de deux ans, du mois de septembre 214 à l'automne de 212, l'an de Rome 542.

Quelques jours avant la prise de Syracuse, T. Otacilius, préteur de la flotte, fit une descente à Utique, où il saisit des vaisseaux chargés de blé qu'il ramena à Syracuse. Ce secours était urgent; car vainqueurs et vaincus étaient menacés de mourir de faim[1].

La chute de Syracuse décida la soumission de plusieurs villes qui tenaient encore pour les Carthaginois. Cependant, Hannon et Épicyde, auxquels Annibal avait adjoint un troisième général nommé Hippocrate Mutinès, occupaient toujours Agrigente. Marcellus remporta sur eux un avantage près du fleuve Himéra; mais il ne put prendre Agrigente avant de quitter la Sicile. Aussi n'obtint-il pas à Rome les honneurs du triomphe, mais seulement l'ovation, parce qu'il n'avait pas terminé la guerre de Sicile. Après son départ, les Carthaginois y avaient encore débarqué huit mille hommes et trois mille cavaliers numides, qui ravageaient tout le territoire soumis aux Romains. Les légionnaires, mécontents de n'avoir pas obtenu de retourner à Rome avec leur général, et de ce qu'on ne les laissait pas hiverner dans

[1] Tite-Live, XXV, 21 : « Quod ni « tam in tempore subvenisset, victori- « bus victisque pariter perniciosa fa- « mes instabat. » Ce secours, nécessairement précaire, dut être promptement absorbé par l'armée romaine; car nous apprenons, par un fragment de Diodore qu'a retrouvé Mgr Maï (l. XXVI, 20), que, pour échapper aux horreurs de la famine, beaucoup de Syracusains se firent passer pour esclaves, afin d'être nourris par ceux qui les achèteraient.

les villes, repoussaient mollement ces attaques; aussi Morgantium, Hybla, Macella et quelques autres cités firent-elles défection. M. Cornélius Céthégus parvint cependant à rétablir les affaires des Romains; mais, jaloux de Marcellus, il encouragea les plaintes des Syracusains, qui envoyèrent une députation à Rome pour accuser leur vainqueur, devant le sénat, d'avoir volontairement ruiné Syracuse, l'ancienne alliée du peuple romain, qu'il aurait pu amener à composition s'il avait bien voulu profiter des dispositions favorables d'une partie des citoyens.

Marcellus venait d'être revêtu du consulat, et même la province de Sicile lui était échue en partage. Les Siciliens ayant manifesté un grand effroi de son courroux, il consentit à permuter avec son collègue Lævinus, se justifia avec autant de dignité que de modération, et reçut l'approbation du sénat, qui recommanda cependant de réparer autant que possible les malheurs des Syracusains. Ces derniers s'excusèrent près de Marcellus, et lui décernèrent, ainsi qu'à sa postérité, les plus grands honneurs. Lævinus se rendit en Sicile, dont il chassa définitivement les Carthaginois. Agrigente lui fut livrée par la défection de Mutinès; la ville fut pillée, et toute la population, vendue sans distinction. A cette nouvelle, vingt villes ouvrirent leurs portes, six furent prises de force, quarante se soumirent à des conditions diverses. Les droits des cités siciliennes furent réglés selon la manière dont elles s'étaient conduites envers les Romains. Celles qui leur étaient restées fidèles, comme Messine et Tauroménium, furent toujours traitées comme villes confédérées; pour celles qui avaient été conquises de vive force, leur territoire avait été confisqué; mais les Romains le leur rendirent. Il était affermé par les censeurs.

Enfin, le plus grand nombre continuèrent à être régies par leurs anciennes lois, notamment par la loi d'Hiéron sur la perception de la dîme. Lævinus, qui avait terminé la guerre de Sicile, en éloigna tous ceux qui auraient pu y troubler encore la paix, et les Romains s'appliquèrent à y ranimer l'agriculture. Grâce à sa fertilité, elle se couvrit de nouveau de moissons, et devint le grenier de Rome. Mais les villes grecques ne reprirent nulle importance politique. Aucune de celles dont nous avons rapporté la fondation n'avait, dans les cinq siècles dont nous venons de parcourir l'histoire, échappé aux ravages de la guerre, soit par la main des Grecs eux-mêmes, soit par les Carthaginois, soit enfin par les Romains. Messine et Tauroménium, qui s'élevaient sur l'emplacement de Zancle et de l'antique Naxos, eurent encore assez d'importance sous les Romains, ainsi que Catane; mais elles n'étaient plus occupées par les descendants des premiers colons [1]. Panorme, Lilybée, Ségeste, que l'on ne peut considérer comme appartenant à la Grèce, quoique son influence y eût pénétré, devinrent assez florissantes. Mais Himéra, Sélinonte, Géla, Mégares, Eubée, Callipolis, ne se relevèrent pas de leurs ruines [2]. Syracuse, resserrée par Auguste dans des limites plus en rapport avec sa faible population, a conservé jusqu'à nos jours les traces de sa grandeur passée. La race grecque, à laquelle son génie particulier a donné la force de résister à tant de révolutions sur sa terre natale, s'est éteinte en Sicile, ou s'est confondue avec la population indigène, qu'elle avait dominée, mais qui avait dans le sol de ces racines

[1] Strab. VI, 3: *Οἰκεῖται δ' ἱκανῶς ἡ πόλις (Μεσσήνη)· μᾶλλον δὲ ἡ Κατάνη· καὶ γὰρ οἰκήτορας δέδεκται Ῥωμαίους.*

[2] Strabon, l. VI. — Pausanias, V, 23.

profondes que les colonies étrangères parviennent rarement à y étendre. Les monuments des arts dont la Sicile avait été décorée par les Grecs lui furent ravis par ses conquérants, et ne se reproduisirent pas. Le goût des lettres s'y perpétua plus longtemps, et fit naître encore, depuis la conquête romaine, quelques poëtes, quelques historiens, entre lesquels il nous suffit de citer Diodore, qui, dans sa Bibliothèque, a consacré une large place à l'histoire de sa malheureuse patrie.

Tel fut, autant que les lacunes des historiens anciens nous ont permis de le rétablir, l'enchaînement des événements en Sicile, depuis l'arrivée des colonies grecques jusqu'à leur soumission aux Romains. Jusqu'ici nous n'avons cherché qu'à constater des faits. Pour en connaître les causes, nous devons nous efforcer de pénétrer davantage dans quelques parties de l'organisation de cette antique société. C'est ce que nous ferons dans la troisième partie de ce livre, après avoir résumé cette seconde partie dans la table chronologique suivante.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

Les Grecs n'ont eu que fort tard l'idée de marquer la succession des événements d'après une ère chronologique commune aux diverses villes. Les plus anciens historiens n'indiquent les dates que d'après le nombre des générations ou la série des règnes, des sacerdoces ou des magistratures, quelquefois d'après le nombre d'années écoulées à partir de quelque événement mémorable, comme la guerre de Troie et le retour des Héraclides. Les historiens qui ont voulu fixer, d'une manière plus précise, ces anciennes époques, ont suivi divers systèmes dans l'évaluation des générations ou la réduction en années solaires des années lunaires anciennement en usage. Il en résulte entre leurs calculs des différences de près d'un siècle pour les faits primitifs, tels que la guerre de Troie et le retour des Héraclides, différences qui se font plus ou moins sentir sur les événements subséquents rapportés à ceux-ci. La date de 1270 avant J. C. qui paraît résulter des données d'Hérodote sur la prise de Troie, a été adoptée par le plus grand nombre des modernes, à cause de la grande réputation du père de l'histoire et des savants travaux de ses interprètes modernes, et surtout de Larcher. Cependant, les calculs d'Ératosthène, suivis par Apollodore, qui plaçaient la prise de Troie en 1184, étaient plus généralement admis dans l'antiquité. Ils s'accordaient à peu près avec ceux d'Éphore, qui, un des premiers, avait embrassé l'histoire universelle

dans son ouvrage. Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Scymnus de Chios, les avaient adoptés aussi. Sans prétendre décider de l'exactitude de cette date, nous croyons devoir nous ranger à ces autorités, attendu surtout que la plus grande partie des faits anciens nous a été transmise par ces auteurs, qu'ils ont été suivis par les chronologistes Eusèbe et George le Syncelle, et que l'on ne saurait leur appliquer la chronologie d'Hérodote sans s'exposer à tomber dans des contradictions fréquentes.

Avant la 1re olympiade.	Avant J. C.	
		Passage des Sicules en Sicile, quatre-vingts ou cent ans avant la guerre de Troie.
494	1270.	* Prise de Troie, d'après Hérodote[1].
432.	1207.	* Prise de Troie, d'après le marbre de Paros.
427.	1203.	* Mort de Minos en Sicile, selon Eusèbe.
408.	1184.	Prise de Troie, selon Ératosthène, Apollodore, Diodore, etc.
405.	1181.	* Prise de Troie, selon Eusèbe.
395.	1171.	* Prise de Troie, selon Sosibius et Éphore.
328.	1104.	Retour des Héraclides, selon Ératosthène.
314.	1090.	* Retour des Héraclides, selon Éphore.
298.	1074	Alétès Ier, roi de Corinthe[2].
277.	1053.	Fondation de Cumes, en Opicie, par les Chalcidiens, cent trente et un ans après la prise de Troie.
36.	812.	Fondation de Rhégium par des Chalcidiens et des Messéniens de Maciste.

[1] Nous avons marqué d'un astérisque les dates que nous n'adoptons pas.

[2] Eusèbe, l. I, 34, p. 163, éd. de Milan, 1818, et George le Syncelle, nous ont conservé un fragment de Diodore (l. VII) qui contient la succession des rois de Corinthe. Il dit d'abord que, du retour des Héraclides à la tyrannie de Cypsélus, il s'est écoulé quatre cent quarante-sept ans; puis il nomme douze rois dont les règnes

Olympiades.	Av. J. C.	
Ol. I, 1.	776.	Victoire de Corœbus. — * Commencement des prytanes annuels à Corinthe, selon Eusèbe.
V, 3.	758.	* Fondat. de Syrac. d'après le marbre de Paros.
VIII.	748.	Automène, dernier roi de Corinthe.
VIII, 2.	747.	Établissement des prytanes annuels de la famille des Bacchiades, à Corinthe.
XI.	736.	* Fondation de Naxos, selon Eusèbe.
— 2.	735.	* Fondation de Syracuse, selon Heyne et la plupart des chronologistes modernes.
— 3.	734.	Fondation de Naxos en Sicile, selon nos calculs.
— 4.	733.	Fondation de Syracuse, selon Eusèbe, date adoptée par nous.
XIII.	728.	Fondation de Catane, de Léontini et de Zancle.
—— 2.	727.	Fondation de Mégares.
XXIII.	688.	Fondation de Géla, selon Eusèbe, quarante-cinq ans après Syracuse.
XXIX, 2.	663.	Fondation d'Acres et d'Enna, soixante et dix ans après Syracuse.

additionnés donnent trois cent vingt-sept, et il ajoute qu'ensuite les Bacchiades gouvernèrent Corinthe pendant quatre-vingt-dix ans. Ces deux sommes réunies ne forment que quatre cent dix-sept ans au lieu de quatre cent quarante-sept. Mais M. Raoul-Rochette (*Hist. des col. gr.* t. III, p. 28) a montré qu'Alétès ne monta pas sur le trône de Corinthe immédiatement après le retour des Héraclides. Cela est établi par un passage de Didyme, cité par le scholiaste de Pindare, *Ol.* XIII, v. 17 : *Δίδυμος δέ φησι τὸν Ἀλήτην μὴ οἰκιστην τῆς Κορίνθου γεγονέναι, ἀλλὰ βασιλέα ἔτει τριακοστῷ μετὰ τὴν τῶν Δωριέων ἄφιξιν.* Ces trente années, qui précédèrent l'élection d'Alétès, complètent les quatre cent quarante-sept indiquées par Diodore. Quant à Eusèbe, qui place ce roi immédiatement après le retour des Héraclides, il a été obligé d'attribuer cent vingt ans, au lieu de quatre-vingt-dix, aux prytanes annuels. Les chronologistes modernes, comme Schœll, qui font remonter le retour des Héraclides jusqu'en 1190, donnent, par suite, à l'aristocratie des Bacchiades une durée très-peu probable. D'après le système que nous avons adopté, les colonies d'Archias et de Chersicrate, tous deux de la famille des Bacchiades, tombent dans les années qui suivirent l'abolition de la royauté à Corinthe, et qui durent être encore fort agitées.

Olympiades.	Av. J. C.	
XXXII, 2.	651.	Fondation de Sélinonte, d'après Diodore.
—— 4.	649.	Fondation d'Himéra, d'après Diodore.
XXXIII.	648.	Lygdamis de Syracuse, vainqueur à Olympie.
XXXIV, 2.	643.	Fondation de Casmènes, vingt ans après Acres.
XXXVIII.	628.	Fondation de Lipara, selon Eusèbe.
—— 2.	627.	Fondation de Sélinonte, cent ans après celle de Mégares.
XLII, 4.	609.	Panætius, premier tyran en Sicile, selon Eusèbe.
XLIII.	608.	Stésichore florissait, selon Eusèbe.
XLV, 3.	598.	Fondation de Camarina, selon Eusèbe.
XLIX, 2.	583.	Naissance de Pythagore, selon Antilochus.
—— 3.	582.	* Fondation d'Agrigente, selon Heyne.
L.	580.	Fondation d'Agrigente, cent huit ans après Géla. — Guerre entre Égeste et Sélinonte.
— 3.	578.	Colonie de Pentathlus de Cnide à Lipara.
LII, 3.	570.	Phalaris règne seize ans à Agrigente, selon Eusèbe et Suidas.
LV, 3.	558.	Mort de Stésichore, selon Eusèbe.
LVI.	556.	Xénophane de Colophon, selon Eusèbe.
— 3.	554.	Fin de la tyrannie de Phalaris.
— 4.	553.	Alcamène, successeur de Phalaris à Agrigente.
LVII.	552.	Destruction de Camarina, quarante-six ans après sa fondation.
LX.	540.	Naissance d'Épicharme, d'après M. Grysar.
— 2.	539.	Arrivée d'Élothalès, père d'Épicharme, en Sicile, selon le même.
— 4.	537.	Xénophane florissait.
LXI.	536.	Conquête d'une partie de la Sicile par les Carthaginois, sous les ordres de Malchus.
LXIII.	528.	Parménide de Camarina, vainqueur à Olympie.
LXVI.	516.	Ischyrus d'Himéra, vainqueur à Olympie.
LXVII, 3.	510.	Destruction de Sybaris. — Premier traité entre les Romains et les Carthaginois, d'après Polybe.
LXVIII.	508.	Doriée, fils d'Anaxandride, roi de Sparte, fonde une colonie en Sicile.

Olympiades.	Av. J. C.	
LXVIII, 2.	507.	Euryléon s'empare de Minoa, renverse Pythagore, tyran de Sélinonte.
LXIX.	504.	Cynæthus, rhapsode homérique à Syracuse.
LXX, 2.	499.	Mort de Pythagore, selon Eusèbe.
— 3.	498.	Cléandre, tyran de Géla, tué par Sabille. Hippocrate, son frère, lui succède.
LXXI.	496.	Empédocle d'Agrigente, grand-père du philosophe, vainqueur à Olympie.
— 3.	494.	Colonie des Samiens à Zancle.
— 4.	493.	Victoire d'Hippocrate sur les Syracusains. — Siége de Syracuse. — Anaxilas s'empare du pouvoir à Zancle.
LXXII.	492.	Les Syracusains cèdent Camarina aux Géléens. — Mort d'Hippocrate.
— 2.	491.	Gélon s'empare du pouvoir à Géla.
— 4.	489.	Stésichore d'Himéra (troisième du nom) vient en Grèce, selon le marbre de Paros.
LXXIII.	488.	Gélon, vainqueur à Olympie. — Astylus, vainqueur à Olympie. — Théron, roi d'Agrigente, Pythagore de Rhégium, statuaire.
— 2.	487.	Épicharme, philosophe et poëte. — Dinoloque d'Agrigente, poëte.
— 4.	485.	Gélon s'empare de Syracuse, cède Géla à Hiéron.
LXXIV.	484.	Astylus de Syracuse, vainqueur à Olympie pour la deuxième fois.
— 2.	483.	Gélon transporte à Syracuse une partie des Géléens et des Camarinéens.
LXXV.	480.	Victoire de Gélon et de Théron sur Hamilcar et les Carthaginois. — Astylus, olympionique pour la troisième fois.
— 2.	479.	Éruption de l'Ætna, selon le marbre de Paros.
— 3.	478.	Mort de Gélon après sept ans de règne à Syracuse, selon Diodore. — Hiéron lui succède.
LXXVI.	476.	Hiéron fonde Ætna. — Polyzélus épouse Démarète. — Mort d'Anaxilas. — Régence de Micythus. — Théron établit de nouveaux colons à Himéra.

Olympiades.	Av. J. C.	
LXXVII.	472.	Mort de Théron après seize ans de règne. — Thrasydée lui succède. La démocratie rétablie à Agrigente. — Ergotélès, olympionique.
LXXVII, 3.	470.	Victoire navale d'Hiéron sur les Tyrrhéniens.
LXXVIII.	468.	Agésias de Syracuse, olympionique.
——— 2.	467.	Mort d'Hiéron à Catane, après onze ans de règne. Micythus remet le pouvoir aux fils d'Anaxilas.
——— 3.	466.	Thrasybule expulsé de Syracuse après un an de règne. Rétablissement de la démocratie. — Mort d'Eschyle.
LXXIX.	464.	Guerre civile à Syracuse. — Les Anaxilaïdes chassés de Rhégium. — Démophile d'Himéra, peintre. — Corax, rhéteur.
——— 3.	462.	Les Ætnéens, établis à Catane par Hiéron, en sont expulsés. — Les mercenaires étrangers s'établissent à Messine.
LXXX, 3.	458.	Ducétius fonde Menænum et prend Morgantine.
LXXXI.	456.	Des Messéniens d'Ithome se réfugient à Messine.
——— 3.	454.	Troubles à Syracuse. — Tyrannion aspire à la royauté. — Guerre entre les Égestains et les Lilybéens.
——— 4.	453.	Guerre des Syracusains contre les Tyrrhéniens. — Ducétius fonde Palici.
LXXXII.	452.	Le pétalisme établi à Syracuse. — Psaumis de Camarina, vainqueur au quadrige olympique.
——— 2.	451.	Bolcon, général syracusain, condamné à mort. — Ducétius prend Ætna et Motyon.
——— 3.	450.	Les Agrigentins reprennent Motyon. — Ducétius, vaincu, se réfugie à Syracuse, et de là à Corinthe.
LXXXIII.	448.	Crisson d'Himéra, olympionique.
LXXXIII, 2.	447.	Ducétius revient en Sicile fonder Calé-Acté. — Fondation de Thurium dans la Grande-Grèce.
LXXXIV.	444.	Crisson, vainqueur à Olympie pour la deuxième fois. — Acron d'Agrigente. — Pausanias de Géla, médecin.

Olympiades.	Av. J. C.	
LXXXIV, 2.	443.	Le sénat des Mille, à Agrigente, aboli par Empédocle (selon O. Müller).
LXXXV.	440.	Destruction de Trinacria par les Syracusains. — Mort de Ducétius. — Crisson, vainqueur à Olympie pour la troisième fois.
—— 2.	439.	Camarina ravagée (selon le scholiaste de Pindare).
LXXXVI, 4.	433.	Traité d'alliance entre Athènes et Rhégium, gravé sur marbre.
LXXXVIII.	428.	Symmachus de Messine, olympionique.
—— 2.	427.	Guerre de Syracuse contre Léontini. — Gorgias de Léontini, ambassadeur à Athènes. — Polus d'Agrigente. — Tisias de Syracuse. — Hérodicus, médecin.
—— 3.	426.	Première expédition des Athéniens contre Syracuse. — Éruption de l'Ætna.
—— 4.	425.	Les Athéniens s'emparent de Messine; ils battent la flotte de Syracuse.
LXXXIX.	424.	Paix entre toutes les villes de Sicile. — Antiochus de Syracuse publie son histoire.
— 2.	423.	Sophron de Syracuse, mimographe.
XC.	420.	Hyperbius de Syrac. vainqueur au stade olymp.
XCI.	416.	Exænetus d'Agrigente, vainqueur au stade olympique. — Guerre entre Égeste et Sélinonte, alliée de Syracuse.
— 2.	415.	Expédition des Athéniens en Sicile sous les ordres de Nicias, Alcibiade et Lamachus.
— 3.	414.	Nicias assiége Syracuse. Elle est secourue par Gylippe de Sparte.
— 4.	413.	Arrivée d'une deuxième flotte athénienne. — Éclipse de lune le 27 août. Retraite des Athéniens; leur défaite.
XCII.	412.	Exænetus d'Agrigente, olympionique.
—— 2.	411.	Législation de Dioclès.
—— 3.	410.	Escadre syracusaine à Cyzique, en Asie, brûlée par les Athéniens.
—— 4.	409.	Destruction d'Himéra et de Sélinonte par les Car-

Olympiades.	Av. J. C.	
		thaginois, sous les ordres d'Annibal l'Ancien.
XCIII.	408.	Rétablissement de Sélinonte par Hermocrate. — Tentative de ce général contre Syracuse; sa mort.
—— 2.	407.	Denys, tyran de Syracuse, et mort d'Euripide, selon le marbre de Paros.
—— 3.	406.	Denys, élu général en chef à Syracuse. — Prise d'Agrigente par Imilcon.
—— 4.	405.	Denys marche au secours de Géla. Cette ville est prise et détruite par les Carthaginois.
XCIV.	404.	Révolte contre Denys comprimée. — Aristus le Spartiate à Syracuse. — Meurtre de Nicotélès.
—— 2.	403.	Denys détruit les villes chalcidiennes Naxos, Léontini.
—— 3.	402.	Denys fortifie les Épipoles. — Archonidès fonde Alæsa. — Télestès de Sélinonte remporte le prix de poésie à Athènes.
—— 4.	401.	Denys prend à sa solde des Messéniens du Péloponnèse.
XCV.	400.	Fondation d'Adranum.
—— 2.	399.	Grands préparatifs de Denys contre les Carthaginois.
—— 3.	398.	Denys épouse, le même jour, Doris et Aristomaché.
—— 4.	397.	Guerre contre les Carthaginois.
XCVI.	396.	Les Carthaginois prennent Messine. — Éruption de l'Ætna. — Bataille navale perdue par les Syracusains.
—— 2.	395.	Siége de Syracuse par les Carthaginois; peste dans leur camp; leur défaite.
—— 3.	394.	Siége de Tauroménium par Denys.
—— 4.	393.	Siége de Rhégium par Denys. — Trêve d'un an.
XCVII.	392.	Traité de paix entre Denys et les Carthaginois.
—— 2.	391.	Victoire navale de Denys sur les Italiotes. — Disgrace de Leptine, frère de Denys.
—— 3.	390.	Denys, vainqueur, accorde la paix aux Italiotes.

Olympiades.	Av. J. C.	
XCVII, 4.	389.	Denys prend Caulonia, et en transporte les habitants à Syracuse.
XCVIII.	388.	Denys envoie des chars à Olympie. — Premier voyage de Platon en Sicile?
—— 2.	387.	Prise de Rhégium par Denys.
—— 3.	386.	Exil de Philistus et de Leptine.
—— 4.	385.	Fondation de Lyssus par les Syracusains. — Denys envoie deux mille hommes au secours d'Alcétas, en Illyrie.
XCIX.	384.	Guerre des Syracusains contre les Tyrrhéniens. — Denys pille le temple d'Agylla. — Dicon, olympionique.
—— 2.	383.	Guerre contre les Carthaginois; victoire des Grecs; leur défaite. Mort de Leptine. — Traité de paix.
CI, 3.	374.	Neuf galères syracusaines prises par Iphicrate.
CII, 2.	371.	* Mort de Denys l'Ancien, selon Eusèbe.
—— 4.	369.	Ambassadeurs de Denys à Athènes. Décret des Athéniens en l'honneur de Denys. Il envoie deux mille Celtes en Grèce.
CIII.	368.	Quatrième guerre de Denys contre les Carthaginois. Mort de Denys l'Ancien. Denys le Jeune lui succède.
CIV.	364.	Deuxième voyage de Platon à Syracuse?
— 4.	361.	Troisième voyage de Platon en Sicile.
CV.	360.	Éclipse de soleil le 1er mai, peut-être celle qui fut prédite par Hélicon de Cyzique.
— 2.	359.	Dion prépare son expédition contre Syracuse.
— 3.	358.	Andromachus rétablit les Naxiens à Tauroménium.
— 4.	357.	* Éclipse de soleil le 29 février. (Selon quelques auteurs, celle qui fut prédite par Hélicon.)
CVI.	356.	Expédition de Philistus contre Léontini. — Bataille navale. — Mort de Philistus. — Denys quitte Syracuse.
— 3.	354.	Assassinat de Dion. — Callippe d'Athènes gouverne Syracuse pendant treize mois.

Olympiades.	Av. J. C.	
CVI, 4.	353.	Tentative infructueuse des parents de Dion pour ressaisir le pouvoir.
CVII.	352.	Hipparinus, fils de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, selon Eusèbe.
CVIII.	348.	Deuxième traité entre Rome et Carthage, d'après Polybe.
—— 3.	346.	Nysæus, fils de Denys l'Ancien, gouverne Syracuse. — Denys le Jeune rentre à Syracuse.
—— 4.	345.	Expédition de Timoléon en Sicile.
CIX.	344.	Denys abdique et se retire à Corinthe.
— 3.	342.	Guerre de Timoléon contre les Carthaginois.
CX.	340.	Victoire de Timoléon sur les Carthaginois.
— 2.	339.	Syracuse repeuplée de nouveaux colons. — Agrigente, Géla, Agyris, reçoivent de nouveaux colons. — Ménécrate de Syracuse, médecin.
— 4.	337.	Timoléon se retire des affaires. — Mort de Sosiclès de Syracuse, poëte tragique.
CXII.	332.	Guerre des Syracusains, sous les ordres de Damas, contre Agrigente.
CXIII.	328.	Vers ce temps florissaient Philistide de Syracuse, Cléon de Sicile, compagnon d'Alexandre. — Silanion, statuaire.
CXV, 2.	319.	Autorité d'Héraclide et de Sosistrate à Syracuse. Expédition en Italie. Exil d'Agathocle.
—— 3.	318.	Sosistrate banni de Syracuse. — Retour d'Agathocle.
—— 4.	317.	Acestoridès de Corinthe, stratége de Syracuse, bannit Agathocle.
CXVI.	316.	Agathocle s'empare du pouvoir à Syracuse. Les Sicéliotes concourent au rétablissement de Thèbes en Béotie.
—— 2.	315.	Agathocle assiége Messine, prend Mylæ. Acrotatus de Sparte à Agrigente.
—— 3.	314.	Traité de paix entre Agathocle et les Carthaginois.
CXVII.	312.	Agathocle occupe Messine. — Guerre contre Di-

Olympiades.	Av. J. C.	
		nocrate et les émigrés syracusains.— Monime de Syracuse, philosophe.
CXVII, 2.	311.	Défaite d'Agathocle, par Hamilcar, près du fleuve Himéra.
—— 3.	310.	Expédition d'Agathocle en Afrique. — Éclipse de soleil.
—— 4.	309.	Hamilcar est vaincu et fait prisonnier à Syracuse.
CXVIII.	308.	Meurtre d'Ophellas par Agathocle. — Xénodocus d'Agrigente, vaincu par Leptine. — Retour d'Agathocle en Sicile.
—— 2.	307.	Agathocle passe une deuxième fois en Afrique. — Revers. — Mort de ses fils. — Retour en Sicile. — Il détruit Égeste.
—— 3.	306.	Traité de paix avec Carthage.
—— 4.	305.	Bataille de Torgium. — Soumission de Dinocrate. — Naissance d'Hiéron II.
CXX.	300.	Expédition d'Agathocle contre Corcyre. — Timagoras de Géla, philosophe, florissait.
—— 2.	299.	Agathocle prend Crotone.
—— 4.	297.	Lanassa, fille d'Agathocle, épouse Pyrrhus.
CXXI.	296.	Prise d'Hipponium par Agathocle.
—— 3.	294.	Lanassa quitte Pyrrhus pour Démétrius Poliorcète.
CXXII.	292.	Dicéarque de Messine, philosophe, florissait. — Antander, frère d'Agathocle, historien.
—— 2.	291.	Mission d'Agathocle le Jeune près de Démétrius Poliorcète.
—— 4.	289.	Mort d'Agathocle. Révolution à Syracuse. — Mænon d'Ægeste.
CXXIII.	288.	Hicétas, stratége de Syracuse.
—— 2.	287.	Les Syracusains, battus par les Carthaginois. — Callias de Syracuse, historien.
—— 3.	286.	Phintias, tyran d'Agrigente. — Naissance d'Archimède.
—— 4.	285.	Les Mamertins s'emparent de Messine.
CXXIV.	284.	Phintias fonde une ville de son nom et démolit Géla.

Olympiades.	Av. J. C.	
CXXIV, 4.	281.	Phintias, vaincu par Hicétas.
CXXV.	280.	Fin du gouvernement d'Hicétas.
—— 2.	279.	Thynnion et Sostrate se partagent Syracuse.
—— 3.	278.	Troisième traité entre Rome et Carthage, à l'occasion de l'expédition de Pyrrhus.
—— 4.	277.	Pyrrhus passe en Sicile et la soumet tout entière, à l'exception de Lilybée.
CXXVI, 2.	275.	Pyrrhus abandonne la Sicile. — Hiéron II prend le pouvoir, selon Pausanias.
CXXVII, 4.	269.	Artémidore et Hiéron élus stratéges.
CXXVIII, 2.	267.	Victoire d'Hiéron sur les Mamertins.
—— 3.	266.	Annibal occupe une partie de Messine. — Naissance de Gélon II.
—— 4.	265.	Hiéron prend le titre de roi.
CXXIX.	264.	Les Romains passent en Sicile et occupent Messine.
—— 2.	263.	Guerre entre Rome et Carthage. — Alliance des Romains et d'Hiéron.
—— 3.	262.	Siége et prise d'Agrigente par les Romains.
CXXX.	260.	Victoire navale de Duillius.
—— 2.	259.	Hamilcar s'empare de Camarina et d'Enna. — Atilius Calatinus assiége Mytistratum.
—— 3.	258.	Prise de Mytistratum, de Camarina et d'Enna par les Romains.
—— 4.	257.	Victoire du proconsul A. Atilius Calatinus.
CXXXI.	256.	Grande victoire navale des Romains sur les Carthaginois, près d'Ecnomos.
—— 2.	255.	Prise d'Agrigente par les Carthaginois.
—— 3.	254.	Prise de Panorme par les Romains.
CXXXII.	252.	Prise d'Himéra par les Romains.
—— 3.	250.	Victoire du proconsul C. Metellus. Siége de Lilybée par les Romains.
—— 4.	249.	Défaite des Romains sur mer. L. Junius prend Éryx.
CXXXIII, 2.	247.	Hamilcar Barca passe en Sicile. — Continuation du siége de Lilybée.

Olympiades.	Av. J. C.	
CXXXIV.	244.	Prise d'Éryx par Hamilcar. Il assiége le temple de Vénus, occupé par les Romains.
—— 2.	243.	Les Gaulois en garnison à Éryx passent au service des Romains.
—— 3.	242.	Bataille d'Éryx. — Propositions de paix.
—— 4.	241.	Paix entre Rome et Carthage. — La Sicile, à l'exception du royaume d'Hiéron, devient province romaine.
CXXXV, 2.	239.	Hiéron donne des secours aux Carthaginois dans leur guerre contre leurs mercenaires.
CXXXVI.	236.	Hiéron se rend à Rome pour assister aux jeux séculaires.
CXXXVII, 4.	229.	Naissance d'Hiéronyme, fils de Gélon.
CXXXIX, 3.	222.	Hiéron envoie des dons aux Rhodiens après le tremblement de terre.
CXL.	220.	Zopyrus de Syracuse, olympionique. — Micon, fils de Nicératus de Syracuse, statuaire.
— 3.	218.	Commencement de la deuxième guerre punique.
CXLI.	216.	Mort de Gélon.
—— 3.	214.	Mort d'Hiéron II. — Hiéronyme, son petit-fils, lui succède. — Il s'allie aux Carthaginois.
—— 4.	213.	Assassinat d'Hiéronyme. — Révolutions à Syracuse. — Siége de Léontini et de Syracuse par les Romains.
CXLII.	212.	Hippocrate commande dans Syracuse.—Prise de Syracuse par les Romains. — Mort d'Archimède.
—— 2.	211.	Victoire de Marcellus sur les Sicéliotes et les Carthaginois.— Ovation de Marcellus à Rome. — Dépouilles de Syracuse.
—— 3.	210.	Prise d'Agrigente par le consul Lævinus. — La Sicile entière est soumise aux Romains.

GÉNÉALOGIE DE THÉRON.

TÉLÉMAQUE, en 555.

CHALCIOPÉE ou EMMÉNIDE.

- ÉNÉSIDÈME.
  - THÉRON, marié, 1° à.....
    2° à une fille de Polyzélus;
    mort en 472.
    - THRASYDÉE, mis à mort en 471.
    - DÉMARÈTE, mariée, 1° à Gélon; 2° à Polyzélus.
- XÉNOCRATE.
- XÉNODICUS.
  - CAPYS.
  - HIPPOCRATE.

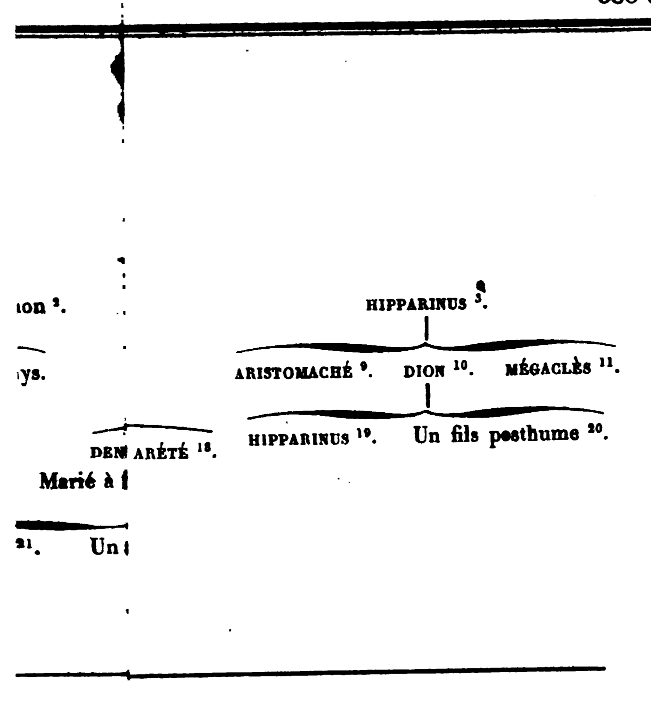
GÉNÉALOGIE DE GÉLON.

ÉCÉTOR.

TÉLINÈS.

DINOMÈNE.

- GÉLON, mort en 478.
  - Des fils dont on ignore les noms.
- HIÉRON, marié à la fille de Nicoclès; mort en 467.
  - DINOMÈNE.
- POLYZÉLUS, épouse Démarète en 476; meurt avant 467.
  - Une fille mariée à Théron.
- THRASYBULE, détrôné en 466.
- Une fille mariée à Chromius.
- Une autre fille mariée à Aristonoüs.



	Fille de Doris, présumée mariée à son oncle Leptine.
e Polyxénu	Fils d'Aristomaché; règne en 352; tué en 350.
yracusains,	Succède à Hipparinus, en 350.
ilé par Den	Fille d'Aristomaché; épouse Denys; massacrée par
	ocriens en 347.
en 406, à	Fille d'Aristomaché; épouse Théaride, son oncle
le d'Evénèt	nel; puis Dion, son oncle maternel; assassinée en 350.
t en 368.	Fils de Dion et d'Arété. Timée le nommait Arétéus;
les, dont u	t en 355.
s; meurt e	Noyé avec sa mère en 350.
de Denys;	Fils de Denys le Jeune; commande la citadelle en
; mariée à	pendant l'absence de son père; Ælien le dit fils de
os dit que	s l'Ancien.
u'il ne vit l	Massacrés par les Locriens avec leur mère, en 347.

TROISIÈME PARTIE.

INSTITUTIONS; ÉCONOMIE POLITIQUE; LITTÉRATURE; SCIENCES ET ARTS.

Nous avons retracé les événements accomplis en Sicile pendant le temps de la domination des Hellènes. Il nous reste à faire connaître une partie non moins importante de cette histoire, nous voulons dire les institutions, les mœurs, les productions de la littérature et des arts. Mais ici notre tâche devient encore plus difficile. Les rivalités politiques qui ont créé parmi les Grecs presque autant d'états que de villes, n'ont pas été jusqu'à changer profondément le caractère national. S'il est malaisé de réunir en un faisceau les annales particulières de toutes ces petites républiques, il ne l'est pas moins d'en détacher une pour étudier sa vie intérieure, et l'on court le risque ou de rester très-incomplet, ou de paraître souvent franchir les bornes de son sujet.

A peine peut-on distinguer dans la grande famille grecque quelques types particuliers comme celui des Doriens : encore ces types, qui dénotaient des races originairement différentes, s'effaçaient-ils aisément. Les Syracusains, tout Doriens qu'ils étaient, ressemblaient plus aux Athéniens qu'aux Spartiates. Les variétés de dialectes n'établissaient pas non plus de barrières dans le domaine de la pensée, ou du moins le génie les surmontait facilement. Homère avait su fondre tous les dialectes et appartenait à toute la Grèce; Hérodote, malgré son style ionien, avait excité l'enthou-

siasme de tous les peuples assemblés à Olympie; les athlètes d'Athènes étaient fiers d'être chantés par le dorien Pindare; les Syracusains applaudissaient avec transport les tragédies d'Eschyle, et, plus tard, donnaient du pain aux prisonniers qui leur chantaient les vers d'Euripide. Platon avait toujours sous son oreiller les mimes de Sophron de Syracuse, dont il imita le dialogue animé, et il reproduisit souvent les maximes d'Épicharme. Xénophane de Colophon enseignait la philosophie en Sicile, et le sicilien Gorgias professait à Athènes. En un mot, les divisions politiques, si funestes à l'indépendance de la Grèce lorsqu'elle eut à lutter contre une nation plus fortement constituée, n'entretenaient pour les œuvres de l'intelligence qu'une utile et féconde émulation.

Cette communauté de la littérature indique assez qu'il n'y avait pas de distinctions bien profondes entre les mœurs des états grecs. La religion, base de la société ancienne, était la même pour tous les peuples qui regardaient Delphes et Olympie comme leurs communs sanctuaires. Quelques différences dans le culte n'étaient pas regardées dans l'antiquité comme une atteinte à la religion, et le polythéisme admettait aisément les divinités locales dont on l'enrichissait, d'autant plus que, sous des noms divers, on croyait reconnaître les mêmes puissances célestes. Les Grecs, dans leurs fréquentes migrations, aimaient à rappeler par des temples le souvenir des lieux qui les avaient vus naître. C'est ainsi que les Crétois portèrent à Rhode, et de là à Agrigente, le culte de leur dieu Atabyrius, et l'on retrouvait en Arcadie un temple de Vénus Érycine, élevé par une fille d'Éryx en mémoire du temple célèbre du même nom, à l'extrémité occidentale de la Sicile. Si de la religion nous passons aux lois, nous verrons que les colonies grecques de Sicile, non-

seulement conservaient les institutions de leur mère patrie, mais qu'elles étaient au courant des innovations qui se produisaient en Grèce et les imitaient parfois avec trop d'empressement; témoin l'ostracisme d'Athènes introduit sous le nom de pétalisme dans la démocratie de Syracuse.

Cette liaison intime de la Sicile avec le reste de la société hellénique nous sollicitait quelquefois à généraliser nos aperçus; nous nous sommes appliqué cependant à nous renfermer dans les limites de la question à laquelle nous essayons de répondre. Nous nous bornerons à indiquer les rapports qui unissent cette partie de l'histoire à l'ensemble, en nous attachant aux seuls points qui présentent quelque caractère particulier. Ainsi nous ne pourrons suivre dans tous ses progrès la marche de l'esprit humain; mais lorsque nous rencontrerons en Sicile une institution ou un individu qui lui aura fait faire quelques pas, nous étudierons attentivement les circonstances au milieu desquelles ils se sont produits et l'influence qu'ils ont exercée à leur tour.

§ I. GOUVERNEMENT.

Dans l'origine des sociétés, les rapports entre les individus n'ont d'autres règles que les sentiments naturels, et quelques usages nés des circonstances particulières où ces sociétés se sont trouvées placées[1]; le temps donne à ces

[1] Aristote, au commencement de sa Politique, combat l'opinion de Platon, qui assimile le chef de l'état au père de famille. Mais, quoiqu'il procède par la méthode d'analyse, qui l'a si bien guidé ailleurs, Aristote ne nous semble pas avoir exposé d'une manière bien nette ses idées sur l'origine des états; et sur plusieurs points, notamment sur l'esclavage, il n'a pas su s'élever au-dessus des préjugés répandus parmi ses contemporains.

usages transmis traditionnellement une autorité presque irrésistible. Si quelque homme supérieur ou quelque étranger plus avancé en civilisation veut introduire des institutions nouvelles, il les met ordinairement sous la protection de la religion, en les attribuant à l'inspiration d'une divinité. Les poëmes d'Homère nous représentent toute la Grèce divisée en petites monarchies héréditaires à formes patriarcales [1], où le roi exerce une autorité illimitée sans autre contrôle que celui de l'usage, représenté par le conseil des vieillards [2] et celui de la religion, dont les ministres s'appuient sur la crainte des dieux [3]. Longtemps encore, malgré les révolutions qui suivirent ce grand mouvement de la guerre de Troie, et même plusieurs siècles après le retour des Héraclides, la Grèce n'eut pas d'autre constitution que la monarchie héréditaire. Cependant, à côté de ces dynasties se formait une aristocratie nombreuse, en partie issue du sang royal; car, malgré le grand nombre de colonies, tous les fils puînés du roi ne pouvaient aller fonder de nouveaux royaumes. De cet état de choses naquirent de fréquentes révolutions de palais, à la suite desquelles le pouvoir envié finit par être partagé entre les prétendants. Ainsi, à Corinthe, la royauté fut abolie, mais l'autorité resta entre les mains de la nombreuse famille des Bacchiades, issue des anciens rois, dont tous les ans un membre était élu prytane, et jouissait passagèrement de toute l'étendue du pouvoir royal. Telle était la forme

[1] Aristote, *Pol.* III, 9 : Τέταρτον δ'εἶδος μοναρχίας βασιλικῆς αἱ κατὰ τοὺς ἡρωϊκοὺς χρόνους ἑκούσιοί τε καὶ πάτριοι γινόμεναι κατὰ νόμον, κ.τ.λ.

[2] Sur ce conseil, voyez Homère et O. Müller, *Die Dorier*, III, 6, SS 1-4.

[3] Voyez, au début de l'Iliade, les menaces de Chrysès, la conduite de Calchas en Aulide et à Troie, et le rôle de Tirésias dans l'Œdipe-Roi et l'Antigone de Sophocle.

du gouvernement lors de la colonie d'Archias à Syracuse. L'effet habituel des colonies est de retremper l'autorité de l'aristocratie. Les fondateurs des villes nouvelles, outre le caractère religieux que ce titre leur imprime, conservent aisément leur influence sur la plèbe qui s'est attachée à eux pour chercher fortune, et qu'ils ont su conduire dans un pays fertile capable de récompenser leurs labeurs. Le sol nouvellement occupé est partagé entre tous les citoyens, sauf les terrains consacrés aux dieux, et cette utopie des législateurs grecs, de l'égale répartition des héritages, se maintient quelque temps sans efforts; car, si la population s'accroît rapidement, de nouveaux essaims vont un peu plus loin porter leur industrie[1]. Le silence de l'histoire sur les colonies grecques de la Sicile pendant les premiers siècles de leur établissement, et la fondation de villes secondaires sorties de leur sein, sont l'indice du développement paisible de leur prospérité. Les formes du gouvernement importées de la mère patrie durent s'y perpétuer longtemps avec peu d'altérations, quoique sans être écrites; car dans une aristocratie les traditions se conservent bien plus que dans un gouvernement populaire. Ce n'est qu'après avoir renversé les tyrans qui s'étaient élevés dans plusieurs villes que le peuple sentit le besoin d'une constitution[2].

[1] Nous avons vu, dans le précis historique, Syracuse fonder, dans le siècle qui suivit son propre établissement les villes d'Acres, d'Enna, de Casmène. Ce n'est que plus tard, lorsque ce mouvement d'expansion est arrêté par le contact des autres colonies, que les séditions intérieures commencent, et que les géomores, qui voulaient sans doute garder dans leur intégrité les riches héritages échus en partage à leurs ancêtres, sont expulsés par les nouveaux venus et les prolétaires.

[2] Ot. Müller suppose que Syracuse, dans les premiers temps de son existence, était gouvernée par des rois de la famille des Bacchiades, concurremment avec les géomores, qui restèrent ensuite seuls maîtres du

Ainsi, pour les premiers temps de leur existence, du VIII[e] siècle au V[e], nous ne devons pas nous attendre à trouver dans les villes grecques de Sicile des institutions différentes de celles qui régissaient leurs métropoles. Minos, qui passe pour avoir donné des lois à la Crète[1] et à presque toutes les cités de l'archipel, périt en Sicile. Les débris de l'expédition crétoise qui était venue pour venger sa mort se fixèrent à Engyon, dans le centre de l'île[2]. Mais cette colonie ne prit jamais une grande importance. L'ignorance complète où les Grecs nous ont laissés sur la civilisation des Sicules ne permet pas de savoir si le séjour de ces Crétois avait eu quelque influence sur leurs voisins, mais il n'en eut aucune sur les colonies grecques plus puissantes qui vinrent dans la suite s'établir sur les côtes. Les historiens ne mentionnent que des institutions chalcidiennes et doriennes, même à Géla[3], dont cependant une partie des habitants étaient originaires de la Crète. Au reste, la constitution crétoise avait, selon Aristote, beaucoup de rapports avec celle de Sparte[4], et pouvait aisément se confondre avec les lois doriennes. A Himéra, quoique la population fût mé-

gouvernement (Liv. III, 9, t. II, p. 161, de la traduction anglaise) : « In the first the governement was in « the hand of the *Gamori* originally « together vith a king, whose office « was afterwards abolished. » Cette conjecture n'est appuyée, dans l'ouvrage du savant professeur, que sur le nom d'un vin appelé *πόλιος*, à cause, disent quelques étymologistes, d'un ancien roi de Syracuse (d'autres disent d'Argos) nommé Πόλις. Mais cette étymologie contestée ne suffit pas pour établir l'existence de la royauté. Elle aurait sans doute laissé d'autres traces, ne fût-ce que celle de sa chute. Il est peu probable d'ailleurs que les colons corinthiens eussent adopté une forme de gouvernement abolie dans leur métropole.

[1] Aristote, *Pol.* VII, 7.

[2] Voyez le précis, p. 63.

[3] Thucydide, VI, 4, en parlant des Géléens : *Νόμιμα δὲ δωρικὰ ἐτέθη αὐτοῖς*. Ces institutions furent portées par eux à Agrigente : *νόμιμα δὲ τὰ Γελώων δόντες*. *Id.*

[4] Aristote, *Pol.* II, 7. — Polybe

langée de Doriens et d'Ioniens, et que le langage participât de ces deux dialectes, les institutions chalcidiennes l'avaient emporté [1]. Dans l'ouvrage à jamais regrettable d'Aristote sur les diverses formes de gouvernement de plus de cent cinquante [2] villes différentes, d'après lesquelles il a extrait les principes généraux consignés dans sa Politique [3], les républiques grecques de Sicile devaient occuper une place importante. En effet, Aristote avait pu acquérir des notions précises sur ce pays dans ses rapports avec Platon, Dion, Speusippe, qui nécessairement étudièrent avec d'autant plus de soin les lois et les usages de la Sicile, que ce pays était alors agité de commotions politiques, dans lesquelles ces philosophes jouèrent eux-mêmes un rôle. Il ne

ne partage pas cette opinion (l. VI), ainsi que le remarque M. Barthélemy Saint-Hilaire sur la Politique d'Aristote.

[1] Thucyd. VI, 4. Nous traduisons par *institution* le mot *νόμιμα*, qui exprime ordinairement les usages consacrés par le temps, et est quelquefois opposé à *νόμοι*, les lois écrites.

[2] Diogène Laërte, catalogue des œuvres d'Aristote : *Πολιτεῖαι πόλεων δυοῖν δεούσαιν ἑξήκοντα καὶ ἑκατόν. καὶ ἴδιαι δημοκρατικαί, ὀλιγαρχικαί, ἀριστοκρατικαὶ καὶ τυραννικαί.* (Voyez la Vie d'Aristote par Ammonius, et deux articles de M. Neumann dans le Journal asiatique, janvier et février 1829, ainsi que la préface du même savant, en tête des fragments de cet ouvrage d'Aristote.)

[3] L'importance de cet ouvrage d'Aristote est parfaitement appréciée dans la préface de M. Barthélemy Saint-Hilaire, en tête de la Politique; mais nous croyons qu'il y a une méprise dans la phrase suivante : « Dans une perte aussi déplorable, ce qui doit le plus affliger, c'est qu'elle est récente. Photius, à la fin du XIe siècle (*Bibliotheca*, p. 114); Eustathe, au XIIe, possédaient les Constitutions d'Aristote. » M. Neumann tire de ces deux passages une conclusion toute contraire : « A Photio vero doctissimo « patriarcha hoc opus jam non lec- « tum esse ex ejus ipsius verbis cons- « tat. » En effet, Photius se borne à dire que le XIIe livre des *Eclogæ* de Sopater est, en partie, extrait des Constitutions d'Aristote. Quant au passage cité dans Eustathe, *ad. Il. A.* 126, ed. Rome, 1242, M. Neumann dit qu'il n'est pas extrait des *Πολιτεῖαι*, mais de la Politique.

nous reste de l'ouvrage d'Aristote que des fragments[1]. Quelques-uns se rapportent aux républiques d'Agrigente, de Géla, d'Himéra et de Syracuse; mais malheureusement ces fragments, cités par des lexicographes et des scholiastes, ne sont ni très-étendus ni très-importants[2]. Diodore nous a conservé des renseignements assez détaillés, mais un peu suspects, sur deux législateurs siciliens, Charondas et Dioclès, dont le premier donna des lois aux villes d'origine Chalcidienne, le second à Syracuse, d'où elles passèrent aux autres villes Doriennes.

Nous avons indiqué sommairement dans le précis les modifications qu'éprouva la constitution de Syracuse avant la législation de Dioclès; d'abord l'expulsion des géomores par les Callicyriens, révolution qui précéda de peu de temps la domination de Gélon à Syracuse, puisque ce fut sous le prétexte de ramener les géomores bannis et de faire cesser l'état de désordre et d'anarchie, dont la majorité des habitants était lasse, que le prince de Géla s'empara de Syracuse où il fut reçu avec empressement. Le mot de *γεωμόροι*[3] ou, comme on dit en dialecte dorien, *γαμόροι*, se rencontre dans les anciens avec des acceptions légèrement différentes. Les géomores étaient les *propriétaires fonciers*, lesquels jouissaient en général des principaux droits ou priviléges civils.

[1] Ces fragments ont été réunis et publiés par Ch. F. Neumann, *Aristotelis Rerumpublicarum reliquiæ*. Heidelbergæ, 1827, in-8°.

[2] Deux passages de l'*Ἀκραγαντίνων πολιτεία* sont cités par Pollux, et deux autres par Diogène Laërte; un fragment de la *Γελώων πολ.* est dans le scholiaste de Pindare, et un autre de la *Συρακουσίων πολιτ.* dans le lexique de Photius et Suidas.

[3] *Γεωμόροι* est expliqué par Hésychius: *Οἱ περὶ τὴν γῆν πονούμενοι ἢ μοῖραν εἰληχότες τῆς γῆς*. Timée, dans ses *Λέξεις πλατωνικαί*, pag. 67, l'explique par *κληροῦχοι*. On doit voir les notes de Ruhnken sur ce passage, et l'article du *Thesaurus ling. gr.* éd. F. Didot.

Dans plus d'une république, les prolétaires expulsèrent les propriétaires, et se partagèrent leurs biens. Thucydide en cite un exemple arrivé à Samos[1] où les géomores qui, depuis l'abolition de la royauté, formaient un conseil souverain, furent massacrés ou bannis, et leurs biens confisqués[2]. L'autorité des géomores de Syracuse est attestée par le marbre de Paros, où on lit, à l'époque 37 (olymp. XLI), qu'un événement eut lieu « alors que les géomores avaient l'autorité[3]; » leur expulsion par le peuple aidé de leurs propres esclaves est rapportée par Hérodote[4] et par Aristote dans un fragment du gouvernement de Syracuse. Les Cillyriens ou Callicyriens, qui les chassèrent, étaient pour la plupart des esclaves venus de tous pays, ou des serfs attachés à la glèbe, comme les *ilotes* de Sparte, les *pénestes* de Thessalie, ou les *clarotæ* des Crétois[5]. Gélon, en ramenant

[1] Thucyd. VIII, 21.

[2] Plutarque, *Quest. grecques*, 57.

[3] Ἐν Συρακούσαις τῶν [γεω]μόρων κατεχόντων τὴν ἀρχήν. On avait d'abord lu ὁμόρων et traduit par *finitimi;* mais la conjecture γεωμόρων paraît certaine.

[4] Hérod. VII, 155 : Τοὺς γαμόρους καλεομένους τῶν Συρηκουσίων ἐκπεσόντας ὑπό τε τοῦ δήμου καὶ τῶν σφετέρων δούλων καλεομένων δὲ Κυλλυρίων, ὁ Γέλων καταγαγὼν τούτους ἐκ Κασμένης πόλιος ἐς τὰς Συρηκούσας, ἔσχε καὶ ταύτας.

[5] Denys d'Hal. (*Ant. rom.* VI, 62) nomme les esclaves des Géomores πελάται. — Suidas, au mot Καλλικύριοι : Οἱ ἀντὶ τῶν γεωμόρων ἐν Συρακούσαις γενόμενοι, πολλοί τινες τὸ πλῆθος. Δοῦλοι δ'ἦσαν οὗτοι τῶν φυγάδων, ὡς Τίμαιος ἐν ς' (fr. 56, édit. Didot). Ὅθεν τοὺς ὑπερβολῇ πολλοὺς καλλικυρίους ἔλεγον· ὠνομάσθησαν δὲ ἀπὸ τοῦ εἰς ταὐτὸ συνελθεῖν παντοδαποὶ ὄντες, ὡς Ἀριστοτέλης ἐν Συρακουσίων πολιτείᾳ, ὅμοιοι τοῖς Λακεδαιμονίων Εἵλωσι καὶ παρὰ Θεσσαλοῖς Πενέσταις καὶ παρὰ Κρησὶν Κλαρώταις. Καὶ παροιμία· Καλλικυρίων πλείους· τοῦτο ἐλέγετο, εἴποτε πλῆθος ἤθελον ἐμφῆναι. Οἱ γὰρ Καλλικύριοι δοῦλοι ἦσαν, πλείους τῶν κυρίων αὐτῶν, ὥστε καὶ αὐτοὺς ἐξέβαλον. Il y a des variantes sur l'orthographe du mot κιλλύριοι, κιλλικύριοι ou καλλικύριοι. Valckenaër et d'autres savants ont adopté la leçon κιλλικύριοι, qu'ils dérivent de κίλλειν et κύριος, et qui signifierait *qui ont chassé leur maître.* Cependant, d'après le passage cité plus

les géomores, dut rétablir l'ancienne forme du gouvernement, en tout ce qui n'était pas contraire à son autorité. La constitution dorienne admettait une royauté limitée, telle qu'Aristote la décrit dans sa Politique[1] : « Dans le gouvernement de Sparte, la royauté est une chose tout à fait légale, mais elle n'est pas maîtresse absolue. Seulement, hors du territoire, le roi est le chef de tout ce qui a trait à la guerre. C'est également à lui qu'est confié le culte des dieux. Cette royauté est comme le commandement d'un général, et, de plus, elle est perpétuelle. Le roi n'a pas le droit de mort, sinon dans les expéditions militaires, par les lois de la guerre, comme dans les anciens temps. Homère nous le montre; car, Agamemnon insulté dans les assemblées, le supportait; mais en campagne il était maître de tuer, et il s'écrie : « Celui que je rencontre éloigné du combat ne sau« rait échapper aux chiens et aux oiseaux de proie, car la « mort dépend de moi. » Ainsi cette espèce de royauté est un généralat à vie, tantôt électif, tantôt héréditaire. » Tel nous paraît avoir été le caractère de la royauté de Gélon. L'offre qu'il fit, dans l'assemblée du peuple, de se démettre du commandement, montre qu'il avait conservé au moins les formes de la république et se considérait comme un *æsymnète* et non comme un tyran. Les recommandations de se conformer, pour ses funérailles, aux lois somptuaires, témoignent également de son respect pour la constitution[2]. Son

haut, ce nom devait faire allusion au grand nombre ou à la *réunion* des esclaves : *Ἀπὸ τοῦ εἰς ταὐτὸ συνελθεῖν.* Ot. Müller (*Doriens*, liv. III, 4, t. II, p. 61 de la traduction anglaise) pense que les Callicyriens étaient, pour la plupart, Sicules, et que ce nom est emprunté de leur langue; que, par conséquent, on en cherche vainement l'étymologie dans le grec.

[1] Aristote, *Pol.* III, 9.

[2] Les lois somptuaires pour limiter le luxe des funérailles sont très-anciennes. Cicéron (*de Legibus*, l. II,

frère Hiéron, quoiqu'il eût usé du pouvoir avec moins de modération, était loué cependant par Pindare comme tenant en Sicile un *sceptre légitime*[1]. S'il est vrai, comme le dit Diodore, que Gélon ait laissé la stratégie (le commandement militaire) à son frère Polyzélus, la royauté, dépouillée de cet avantage, était dans une position assez fausse, qui explique les rivalités survenues entre les deux frères. Syracuse, sous les règnes de Gélon et d'Hiéron, avait admis un grand nombre de citoyens nouveaux; mais, comme ils étaient tirés des villes doriennes de la Sicile et du Péloponnèse, leur adjonction ne pouvait amener d'altération dans les usages doriens. La ville d'Etna, fondée par Hiéron, et dans laquelle il établit cinq mille Syracusains et autant de Péloponnésiens, «fut régie, dit Pindare[2], avec la liberté établie par les dieux, selon l'ancienne règle d'Hyllus; car les descendants de Pamphyle et des Héraclides qui habitent près du Taygète veulent toujours observer les institutions doriennes d'Ægimius.» Par les institutions d'Ægimius, on doit entendre les mœurs primitives des Doriens, que les lois de Licurgue avaient rétablies et sanctionnées. Ce témoignage de Pindare sur la ville d'Etna confirme que ces institutions étaient à peu près les mêmes en Sicile et dans le Péloponnèse. La révolution que le despotisme croissant d'Hiéron et de Thrasybule avait préparée, fut déterminée par des in-

23) cite plusieurs dispositions, à ce sujet, de la loi des XII tables, qui étaient, dit-il, tirées de la législation de Solon. Quelque temps après ce législateur, une nouvelle loi fut rendue à Athènes, portant: «Ne quis sepul«crum faceret operosius, quam quod «decem homines efficerent triduo, «etc.»

[1] Pindare, *Olymp.* I, v. 18:
Θεμιστεῖον ὃς ἀμφέπει
Σκᾶπτον ἐν πολυμάλῳ
Σικελίᾳ.

[2] Pind. *Pyth.* I, 118:
Τῷ πόλιν κείναν θεοδμά-
Τῳ σὺν ἐλευθερίᾳ
Ὑλλίδος στάθμας Ἱέρων
Ἐν νόμοις ἔκτισε.

trigues de palais à l'occasion de la tutelle du fils de Gélon. Ceux de ses parents qui voulaient supplanter Thrasybule cherchèrent un appui dans le peuple, qui finit par les expulser tous, après une lutte sanglante dans l'intérieur même de la ville. L'effet naturel de cette révolution fut de faire prédominer à Syracuse le principe démocratique. Nous pensons que le gouvernement fut rétabli, à peu de chose près, selon la forme qu'il avait avant Gélon, c'est-à-dire qu'il y eut encore un conseil ou sénat, mais que son influence, qui était autrefois prépondérante, fut paralysée par l'assemblée du peuple. Pour amener un pareil changement, il suffisait de modifications légères en apparence, comme de donner à l'assemblée du peuple le droit d'initiative [1], ce qui met la constitution à la merci des résolutions irréfléchies d'une assemblée aisément entraînée par l'éloquence des orateurs. Les premiers actes du nouveau gouvernement furent empreints de cet esprit démocratique. Ce furent un partage de terres et l'exclusion des citoyens récemment admis, mesures qui amenèrent de grands troubles dans les villes de Sicile, car toutes imitèrent cet exemple. Agrigente, dont la révolution avait précédé de quelques années celle de Syracuse, n'adopta pas d'abord la démocratie pure; mais, après la mort de Méton [2], père d'Empédocle, l'un des citoyens les plus considérables, des brigues commencèrent à se former dans l'aristocratie, et quelques personnages affectaient des manières très-peu républicaines. Empédocle accusa et fit condamner, comme aspirant à la tyrannie, le secrétaire du sénat [3], et bientôt après abolit ce corps com-

[1] D'après la constitution de Solon, un décret n'était jamais soumis à l'adoption du peuple qu'après qu'il avait été examiné par le sénat.

[2] En 471 avant J. C.

[3] Diogène Laërte (*Vie d'Empédocle*,

posé de mille personnes [1], et qui avait subsisté trois ans [2]. Il établit l'égalité politique [3] et se fit chérir par ses libéralités envers les pauvres. Le peuple lui offrit la royauté; mais Empédocle, patriote sincère, ne fit point comme plus tard Denys et Agathocle; il refusa le pouvoir souverain. Son influence morale paraît avoir maintenu l'union dans la république. Il n'en fut pas de même à Syracuse. De nouveaux tyrans étaient toujours sur le point de s'y élever, et l'on ne trouva pas de meilleur moyen pour prévenir ce danger, que d'établir, sous le nom de pétalisme, une loi analogue à l'ostracisme d'Athènes, c'est-à-dire une proscription contre les citoyens que leur position ou leur mérite semblaient rendre menaçants pour l'égalité. L'ostracisme avait été introduit dans plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie Mineure, à Argos, à Mégare [4], à Milet et à Éphèse. Le pétalisme, qui

§ 64) l'appelle *τὸν τῆς βουλῆς ὑπηρέτην*. Ce qu'il rapporte montre que ce fonctionnaire était un des principaux personnages de la ville, et confirme ce que nous avons dit p, 224, à l'occasion de Denys, sur la considération attachée, en Sicile, aux fonctions de secrétaire ou greffier.

[1] Il y avait aussi à Colophon un conseil des Mille, qui portaient des robes de pourpre. (Voy. Théopompe, fragm. 129, et Xénophane, pag. 65, édit. Karsten.) Il en était de même à Crotone (Jamblique, *Vie de Pythagore*, § 45; — Valère Maxime, VIII, 15); à Locres (Polybe, XII, 16); à Rhégium (Héraclide de Pont, fr. 25 : *Πολιτείαν δὲ κατεστήσαντο ἀριστοκρατικήν· χίλιοι γὰρ πάντα διοικοῦσιν, αἱρετοὶ ἀπὸ τιμημάτων*.) Il est probable qu'il en était ainsi du conseil des Mille d'Agrigente.

[2] Diogène Laërte, lieu cité : *συνεστὼς ἐπὶ ἔτη τρία*. Ces mots sont susceptibles d'un autre sens. Nous suivons celui qui a été adopté par M. Karsten sur Empédocle, p. 17.

[3] Diogène Laërte d'après Timée (fr. 88) dit, en parlant d'Empédocle : *Ἐναντίαν τῇ πολιτείᾳ ἐσχηκέναι γνώμην*. Nous pensons que le mot *πολιτεία*, dans ce passage, doit avoir le sens que lui donne Aristote, *Polit.* l. VIII (5), 3, où il est opposé à *δημοκρατία*.

[4] Voyez Aristote, *Pol.* V, 2; — le scholiaste d'Aristophane sur les Chevaliers, v. 851; — Plutarque, *Aristide*, et une dissertation de Paradys dans le *Class. Journ.* v. XIX, p. 348.

empruntait son nom des feuilles sur lesquelles on écrivait les suffrages, n'entraînait qu'un exil de cinq ans au lieu de dix [1]. Les effets de cette loi furent très-pernicieux pour l'état. Les citoyens les plus honorables s'éloignèrent du maniement des affaires publiques, qui restèrent livrées à des intrigants de bas étage. Au reste, le pétalisme fut abrogé après quelques années d'une fâcheuse expérience [2]. Ce n'est pas que l'assemblée du peuple ne fût souvent accessible aux inspirations d'une politique généreuse. Ainsi Diodore [3] nous fait assister à la délibération qui eut lieu dans l'Agora de Syracuse, sur le parti à prendre à l'égard du roi des Sicules, Ducétius. Dans cette circonstance mémorable, la clémence invoquée par la bouche des sénateurs l'emporta sur les avis moins humains des orateurs habituels; mais d'autres fois ceux-ci entraînèrent les suffrages. C'est ce qui eut lieu, lorsque Hermocrate avertit les Syracusains des projets menaçants des Athéniens. Les défiances contre ce citoyen éminent empêchèrent d'écouter ses conseils pleins de prudence. Cependant, la gravité du péril durant la guerre des Athéniens amena quelques modifications dans l'administration. L'autorité, qui était partagée entre un grand nombre de magistrats, fut concentrée entre trois stratéges, et même déférée pour un temps à Gylippe, en vertu du droit que Sparte avait conservé sur tous les peuples de

[1] Diodore de Sicile, XI, 87. Il résulte de ce passage que le scrutin ne s'ouvrait pas sur tel ou tel citoyen accusé d'aspirer à la tyrannie, mais que chacun inscrivait le nom de l'individu qui lui portait ombrage; et que celui dont le nom se trouvait porté sur le plus grand nombre de suffrages était banni : ainsi il y avait toujours une victime; mais aussi les circonstances où l'on procédait à cette proscription étaient limitées.

[2] Diodore, lieu cité.—Voyez aussi Hésychius.

[3] Diodore, XI, 92.

la Grèce. Mais, après la victoire, l'esprit d'indépendance, un instant comprimé, se manifesta avec plus de violence. On congédia peu honorablement le général lacédémonien, et Hermocrate, l'un des chefs de l'aristocratie, fut envoyé en Grèce avec un commandement qu'on ne tarda pas à lui retirer, et qui se changea pour lui en un exil. Le soin de rédiger une législation nouvelle fut confié à une commission dont faisait partie l'un des hommes les plus populaires de cette époque, Dioclès, dont elle porte le nom.

§ II. LÉGISLATION DE DIOCLÈS.

« A Syracuse, le peuple, qui avait été cause de la victoire sur les Athéniens, changea, dit Aristote[1], la république en une démocratie. » Pour entendre cette phrase d'Aristote, il faut se reporter à la distinction qu'il a établie entre les divers gouvernements. Il en reconnaît trois, ayant chacun une forme altérée qui en dérive, savoir : la monarchie, gouvernement d'un seul dans l'intérêt de tous, et son abus qui est la tyrannie ; l'aristocratie qui dégénère en oligarchie ; enfin le gouvernement qu'il nomme *πολιτεία*, république par excellence, et son altération qui est la démocratie, laquelle ne s'exerce pas au profit de tous les citoyens, mais seulement au profit des gens peu aisés[2]. Ainsi l'on voit qu'Aristote considérait les changements introduits dans la constitution de Syracuse comme une corruption du gouvernement républicain régulier. Diodore le donne également à entendre, en disant que Dioclès, sur la proposition duquel

[1] Aristote, *Pol.* VIII (5), 3 : *Καὶ ἐν Συῤῥακούσαις ὁ δῆμος, αἴτιος γενόμενος τῆς νίκης τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς Ἀθηναίους, ἐκ πολιτείας εἰς δημοκρατίαν μετέβαλεν.*

[2] Aristote, *Pol.* III, 5, § 2.

ils eurent lieu, était un des démagogues les plus en crédit. Selon cet auteur, l'innovation aurait consisté principalement en ce que les charges furent données au sort[1]. Ce mode d'élection du reste n'était pas particulier à la démocratie; Aristote dit qu'il pouvait aussi avoir lieu dans une oligarchie[2]. Dioclès engagea les Syracusains à élire des législateurs pour faire une constitution et des lois nouvelles. On choisit les hommes les plus sages de la ville, parmi lesquels Dioclès était le plus illustre. Non-seulement les Syracusains l'honorèrent pendant sa vie, mais ils lui décernèrent après sa mort un culte héroïque et lui élevèrent un temple qui fut détruit par Denys, lorsqu'il entoura Syracuse de nouvelles murailles. L'éclat de ces honneurs peut faire admettre les circonstances remarquables que Diodore raconte de sa fin[3], mais que d'autres auteurs attribuent au législateur Charondas. Dioclès, dit-on, avait défendu, sous peine de mort (sa législation était en général très-sévère), d'entrer armé dans l'assemblée. Or, un jour, revenant d'une expédition militaire, et entendant une sédition dans la place publique, il s'y rendit sans penser qu'il était porteur d'une épée. Un de ses rivaux l'en fit apercevoir, en lui disant : « Tu as abrogé toi-même ta loi. — Au contraire, répondit-il, je la confirme; » et ce disant, il se frappe de son épée. Les lois de Dioclès furent suivies non-seulement à Syracuse, mais encore, selon Diodore, dans une partie de la Sicile, jusqu'à l'établissement de la législation romaine[4]. Les villes doriennes furent sans doute les seules qui adop-

[1] Diodore, XIII, 34.

[2] Aristote, *Pol.* VI (4), 12.

[3] Diodore, XIII, 33. Nous avons dit, page 210, qu'il était difficile de concilier ce fait avec l'exil de Dioclès, rapporté par Diodore.

[4] Diod. XIII, 35.

tèrent la législation de Dioclès; car, à Catane et dans les autres villes chalcidiennes, on suivait celle de Charondas. Diodore dit que les lois promulguées du temps de Timoléon par Céphalus, et sous le règne d'Hiéron II par Polydore, n'étaient qu'une révision et une interprétation des lois de Dioclès, devenues obscures, parce que le style en avait vieilli. Aussi les Syracusains ne leur donnaient-ils pas le titre de *législateurs*, mais seulement d'*interprètes du législateur*[1]. Cependant, il nous paraît difficile d'admettre que toute cette législation ait subsisté pendant les régimes divers qui se succédèrent à Syracuse. Elle embrassait les lois fondamentales, que nous nommerions aujourd'hui la constitution, et les lois purement civiles, qui réglaient les rapports des particuliers entre eux. Probablement ces dernières seules furent maintenues dans leur intégrité; quant aux lois constitutives, elles furent nécessairement suspendues pendant la tyrannie des deux Denys, le gouvernement de Dion, de Callipe, d'Hipparinus, d'Agathocle et des autres chefs, plus ou moins absolus, de Syracuse.

Selon Diodore, Dioclès s'était montré plus redoutable aux méchants que tous les autres législateurs par la sévérité des peines, et en même temps plus équitable par le soin avec lequel il avait su graduer le châtiment selon la gravité de la faute. Il avait fait preuve de beaucoup de pratique et d'expérience en définissant la peine que devait entraîner chaque accusation, soit publique, soit particulière. Sa diction était remarquable de concision et laissait un profond sujet de méditation au lecteur[2]. Diodore ajoute qu'il s'est laissé

[1] Diod. XIII, 35 : *Οὐδέτερον αὐτῶν ὠνόμασαν νομοθέτην, ἀλλ' ἢ ἐξηγητὴν τοῦ νομοθέτου.*

[2] Diod. XIII, 35 : *Πολλὴν τοῖς ἀναγινώσκουσιν ἀπολιπὼν ἀναθεώρησιν.*

entraîner à parler avec quelque étendue sur Dioclès par l'exemple des écrivains qui l'ont précédé [1]. Il est probable qu'il en était question dans Timée, et dans les ouvrages spéciaux sur les législateurs et les constitutions [2]; mais aucun de ces passages ne nous est parvenu, et sans Diodore nous ignorerions même le nom de Dioclès. Il est surprenant que ce nom ne soit pas prononcé dans la Politique d'Aristote, qui cependant a connu la réforme à laquelle le législateur présida, comme nous l'avons montré par le passage cité plus haut. On s'attendrait à ce qu'Aristote, qui avait fait, dans son grand ouvrage Περὶ πολιτειῶν, une étude sur la constitution de Syracuse, en donnât dans sa Politique une analyse, comme il fait pour celles de Sparte, de la Crète, et même pour de simples traités philosophiques sur cette matière. Son silence nous fait croire qu'il lui a trouvé trop d'analogie avec la constitution d'Athènes pour en faire l'objet d'un examen. Tout nous montre, en effet, que Syracuse, malgré sa rivalité contre Athènes, prenait souvent cette ville pour modèle. Toutes deux étaient entrées dans la même voie de liberté populaire qui devait les conduire à un résultat analogue; mais Syracuse n'avait pas l'avantage de posséder, comme Athènes, quelques institutions cimentées par les siècles : l'aréopage, dont l'établissement remontait aux dieux mêmes; les archontes, dont la série se rattachait aux anciens rois, conservaient, au milieu des envahissements de la démocratie, des traditions qui en contre-balançaient

[1] Diod. XIII, 35 : *Διὰ τὸ τοὺς πλείους τῶν συγγραφέων ὀλίγῳ πρότερον περὶ αὐτοῦ διειλέχθαι.*

[2] M. Neumann, dans la préface de ses *Aristotelis Rerum publicarum reliquiæ*, a réuni les titres des divers ouvrages anciens sur les constitutions, entre autres *Ἕρμιππος περὶ νομοθετῶν*.

l'effet; et c'est ce que Dioclès, en copiant la forme du gouvernement d'Athènes, ne pouvait pas remplacer. Aussi l'édifice social élevé par lui dura-t-il peu de temps; mais ses lois civiles traversèrent les diverses révolutions de Syracuse. Dans une république comme sous une monarchie, les particuliers ont le même intérêt à ce que leurs rapports soient réglés d'une façon équitable et bien définie, et répudient moins que dans les questions politiques l'héritage de l'expérience. Dans cette partie de son travail, Dioclès put faire quelques emprunts à la législation des villes chalcidiennes de la Sicile, qui jouissaient d'une grande célébrité, et dont nous parlerons tout à l'heure, après avoir rappelé quelques lois d'une date incertaine.

Les anciens citent plusieurs règlements somptuaires des Syracusains, efforts louables, mais impuissants, pour combattre les progrès du luxe et ramener à l'antique simplicité des mœurs doriennes. Il était défendu aux femmes de porter des bijoux en or, des robes à fleurs ou bordées de pourpre, si elles ne voulaient pas passer pour courtisanes. Une autre loi interdisait également aux hommes tout ornement, toute recherche, toute innovation dans leur mise, à moins de s'avouer débauchés. Une femme ne pouvait sortir, passé le coucher du soleil, sans encourir l'accusation d'adultère, et même, pour le jour, elle devait obtenir l'autorisation de ceux qui veillaient à l'observation des lois sur les femmes, et se faire suivre d'une servante. Ces ordonnances étaient rapportées par Phylarque [1], auteur d'une histoire de Pyrrhus, peut-être pour les opposer au luxe des sybarites, dont il cite des traits nombreux. Mais il n'indique

[1] Phylarque, fragm. 45, dans les *Fragm. hist. gr.* de F. Didot; et Athénée, l. XII, p. 521 B.

pas à quelle époque elles étaient en vigueur. Nous avons vu dans la vie de Gélon, qu'il recommanda de se conformer, pour ses obsèques, aux lois qui réprimaient le luxe des funérailles. Un même esprit paraît avoir dicté les unes et les autres, et nous croyons qu'elles remontent au temps où les richesses commencèrent à affluer à Syracuse.

§ III. LÉGISLATION DE CHARONDAS.

Charondas de Catane donna des lois à ses concitoyens et aux autres villes chalcidiennes de la Sicile et de l'Italie [1], notamment à Rhégium, où l'on dit qu'il se rendit en quittant sa ville natale [2]. Selon Diodore, Thurium, fondée par des colons venus de diverses parties de la Grèce, mais parmi lesquels dominaient les Ioniens de l'Attique et de l'Eubée, adopta aussi sa législation [3]. Elle est très-célèbre dans l'antiquité; et l'on en cite plusieurs dispositions remarquables, ainsi que le préambule [4]. Cependant les anciens ne nous ont transmis rien de précis sur l'époque où vivait ce législateur. Son nom est souvent joint à celui de Zaleucus de Locres, sur lequel ils avaient des traditions si vagues et si divergentes que Timée niait même son existence [5]. Cette

[1] Aristote, *Pol.* II, 9 : Νομοθέται δ' ἐγένοντο Ζάλευκος τε Λοκροῖς τοῖς Ἐπιζεφυρίοις καὶ Χαρώνδας ὁ Καταναῖος τοῖς αὑτοῦ πολίταις καὶ ταῖς ἄλλαις ταῖς χαλκιδικαῖς πόλεσι ταῖς περὶ Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν.

[2] Ælien, *Hist. div.* III, 17 : Ἐπηνώρθωσαν γὰρ τὰ κοινὰ Ζάλευκος μὲν τὰ ἐν Λοκροῖς, Χαρώνδας δὲ τὰ ἐν Κατάνῃ καὶ τὰ ἐν Ῥηγίῳ, ὅτε ἐκ Κατάνης ἔφευγε.

[3] Diod. XII, 11 : Εἵλοντο δὲ καὶ νομοθέτην τὸν ἄριστον τῶν ἐν παιδείᾳ θαυμαζομένων πολιτῶν Χαρώνδαν.

[4] Diodore, XII, 12. — Stobée, *Serm.* 145.

[5] Cicéron, *de Legibus*, II, 6. « Quid, « quod Zaleucum istum negat ullum « fuisse Timæus? — at Theophrastus « auctor haud deterior, mea quidem « sententia, (meliorem multi) nomi- « nat; commemorant vero ipsius cives,

question a été compliquée, parce que des pythagoriciens ont voulu ranger Zaleucus et Charondas parmi les disciples de Pythagore, bien que l'un fût probablement plus ancien, et l'autre peut-être plus moderne. Eusèbe place Zaleucus dans la XXIX[e] olympiade (664 avant J. C.), tandis que Charondas, si, comme Diodore l'indique, il assista à la fondation de Thurium, olympiade LXXXIII[e] (avant J. C. 446), ne serait antérieur que d'une vingtaine d'années à Dioclès. Cette date, qui s'écarte beaucoup de l'opinion le plus généralement reçue [1], semble en elle-même, à plusieurs égards, plus probable. En effet, des lois écrites dans les villes chalcidiennes de Sicile, dès les premiers temps de leur fondation, et lorsque les usages de la mère patrie étaient encore dans toute leur vigueur, eussent été à peu près superflues. Mais, après la domination des tyrans, quand on rétablit la liberté dans presque toutes les villes, le besoin d'une constitution se fit sentir. Ainsi, ce serait après l'expulsion des Anaxilaïdes de Rhégium et le rétablissement des Catanéens

« Locri. » La même observation se retrouve dans les Lettres à Atticus, VI, 1.

[1] M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans une note sur la Politique d'Aristote, t. I, p. 8 : « Charondas de Catane, en Sicile, législateur de Thurium vers la XXIX[e] olympiade, 664 avant J. C. » M. Barthélemy n'a sans doute pas voulu dire que Charondas donna des lois à Thurium en 664, puisque cette ville fut fondée plus de deux cents ans plus tard. Peut-être entend-il que les Thuriens adoptèrent la législation de Charondas, déjà reçue dans les autres villes de la Grande-Grèce depuis deux siècles. Toutefois, il est peu probable que les fondateurs de Thurium n'aient innové en rien; et, en effet, Héraclide de Pont, dans son Traité sur les lois, cité par Diogène Laërte, dit que Protagoras d'Abdère, qui florissait dans la LXXXIV[e] olympiade, époque de la fondation de Thurium, écrivit des lois pour les Thuriens : *Θουρίοις νόμους γράψαι.* Le préambule des lois de Protagoras ne devait pas ressembler à celui que nous avons sous le nom de Charondas, puisque le sophiste d'Abdère mettait en doute l'existence des dieux.

dans leur ville, dont ils avaient été expulsés par Hiéron, que Charondas aurait donné ses lois[1]. On objectera peut-être que, si Charondas était de l'époque indiquée par Diodore, on aurait sur sa vie des détails plus précis. Cependant, nous voyons que Dioclès, bien que plus récent de vingt ans, n'est pas beaucoup mieux connu, et que l'on attribue tantôt à l'un, tantôt à l'autre, le suicide héroïque par lequel l'un des deux mit le sceau à ses lois. La vie d'Empédocle, qui florissait dans ce même temps, n'est pas plus exempte d'incertitudes et de contradictions, dues en partie, comme ici, aux fictions des pythagoriciens. « Quelques personnes, dit Aristote, veulent que Lycurgue et Zaleucus aient été disciples de Thalès, et Charondas, disciple de Zaleucus. Mais en disant cela, ajoute-t-il, ils ne tiennent pas compte des temps[2]. » Malheureusement, Aristote ne nous apprend pas quelle était leur véritable époque. Si l'on admet, avec la plupart des anciens, que Charondas ait vécu dans un temps voisin de Zaleucus, on devra supposer que la constitution qu'il avait donnée primitivement à Catane, reçue plus tard ou renouvelée dans d'autres villes, aura continué de porter son nom, à cause de la célébrité dont il avait joui. Ces lois, recueillies dans diverses villes par les auteurs d'ouvrages sur les législateurs ou les constitutions, comme Aristote, Théophraste, Hermippe, Apollodore, etc. auront, par suite de ces transcriptions, donné lieu aux différences notables, soit

[1] Sénèque, *Épître* 90 : « Postquam, « subrepentibus vitiis, in tyrannidem « regna versa sunt, opus esse cœpit « legibus. » Il cite, entre autres législateurs, Zaleucus et Charondas, qu'il fait sortir de l'école de Pythagore.

[2] Aristote, *Pol.* II, 9 : *Πειρῶνται δὲ καί τινες καὶ συνάγειν ὡς Ὀνομακρίτου μὲν γενομένου πρώτου δεινοῦ περὶ νομοθεσίαν.... τοῦτον δὲ γενέσθαι Θάλητα ἑταῖρον, Θάλητος δ' ἀκροατὴν Λυκοῦργον καὶ Ζάλευκον, Ζαλεύκου δὲ Χαρώνδαν. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν λέγουσι ἀσκεπτότερον τῷ χρόνῳ λέγοντες.*

pour le fond, soit pour la forme, qui ont fait douter de l'authenticité des extraits qui nous sont parvenus. Ainsi le préambule des lois de Charondas, qui se lit dans Stobée, et dont le style dénote une époque moins ancienne que ce législateur, a évidemment été rédigé par un pythagoricien, car on ne saurait admettre que les lois des villes chalcidiennes aient été écrites dans un dialecte qui n'était pas le leur[1]. Diodore de Sicile, d'après l'hypothèse de Heyne[2], trouvant un autre exposé des lois de Charondas dans un ouvrage sur Thurium, aura été conduit à penser que ce législateur vivait du temps de la fondation de cette ville. Mais il ne faut pas pour cela rejeter absolument, comme le fait Bentley, la sincérité de son résumé. Nous devons plutôt rassembler les extraits qui nous ont été conservés de ces lois, sans nous laisser arrêter par quelques contradictions que peut expliquer la diversité des lieux et des temps où ils ont été recueillis.

Selon Aristote, il n'y aurait rien eu de particulier dans la législation de Charondas, sinon les poursuites contre les faux témoins, dont il s'était occupé le premier[3]. Diodore,

[1] Voici le commencement de ce préambule, d'après Stobée, *Serm.* XLIV : Περὶ νόμων. *Τὼς βουλομένως καὶ πράττοντάς τι, ἀπὸ θεῶν ἄρχεσθαι χρή. Τὸ γὰρ ἄριστον, ὥσπερ ἡ παροιμία φατὶ, τὸν θεὸν ἦμεν αἴτιον πάντων τούτων. Ἔτι δὲ φαύλων πράξεων ἀπέχεσθαι καὶ μάλιστα, διὰ τὰν πρὸς τὸν θεὸν ξυμβουλίαν. Οὐδενὸς γὰρ ἀδίκου θεὸν κοινωνεῖν.*

[2] Heyne, *Opascala acad.* tom. II, p. 168. Du temps de Cicéron, on connaissait un *Exposé des motifs* des lois de Zaleucus et de Charondas. Cicéron, *de Leg.* II, 6 : « Ut priusquam ipsam legem recitem, de ejus laude dicam ; quod idem et Zaleucum et Charondam fecisse vides. » Mais ces préambules étaient-ils ceux que Stobée nous a en partie conservés? Selon cet auteur, tout citoyen était tenu de les apprendre ; et, dans les fêtes, ceux qui présidaient les banquets désignaient celui des convives qui devait les réciter.

[3] Aristote, *Pol.* II, 9 : *Χαρώνδου δ'ἴδιον μὲν οὐθέν ἐστι πλὴν αἱ δίκαι τῶν ψευδομαρτύρων. Πρῶτος γὰρ*

au contraire, dit que, non-seulement Charondas a choisi ce qu'il y avait de meilleur dans toutes les législations existantes, mais qu'il ajouta beaucoup de choses qu'il avait trouvées lui-même, et il en cite les exemples suivants [1] :

L'homme veuf qui donne une belle-mère à ses enfants, ne pouvait, selon Charondas, être admis dans les conseils de son pays; car celui qui se montre dur pour ses propres enfants serait pour son pays un mauvais conseiller [2].

Celui qui était convaincu de calomnie devait porter une couronne de tamaris, comme ayant remporté le prix de la méchanceté. Plusieurs, dit Diodore, se donnèrent la mort pour échapper à cette ignominie, et la ville fut purgée de sycophantes [3].

Il punissait des peines les plus sévères la fréquentation des méchants, et, pour prévenir la corruption, il avait institué les procès pour mauvaises liaisons [4].

Une de ses lois les plus remarquables était celle qui imposait à tous les parents l'obligation de faire enseigner les

ἐποίησε τὴν ἐπίσκηψιν· τῇ δ' ἀκριβείᾳ τῶν νόμων ἐστὶ γλαφυρώτερος καὶ τῶν νῦν νομοθετῶν.

[1] Diodore, XII, 11 : *Πολλὰ δὲ καὶ ἴδια παρεπινοησάμενος ἐξεῦρε.*

[2] Diodore, XII, 12 : *Τοῖς μητρυιὰν ἐπαγομένοις κατὰ τῶν ἰδίων τέκνων ἔθηκε πρόστιμον, τὸ μὴ γίνεσθαι συμβούλους τῇ πατρίδι, κ.τ.λ.* On peut rapprocher cet extrait de Stobée, *Serm.* XLIV : *Ὁ μητρυιὰν ἐπιγαμῶν μὴ εὐδοξείτω, ἀλλ' ὀνειδιζέσθω, ὥσπερ αἴτιος ὢν οἰκείας διαστάσεως.* Diodore (XII, 14) cite des vers dans lesquels cette loi de Charondas est rapportée.

[3] Diodore, XII, 12 : *Τοὺς ἐπὶ Συκοφαντίᾳ καταγνωσθέντας προσέταξε περιπατεῖν ἐστεφανωμένους μυρίκῃ, ὅπως ἐν πᾶσι τοῖς πολίταις φαίνωνται τὸ πρωτεῖον τῆς πονηρίας περιπεποιημένοι.* Selon Plutarque (*de Curios.* 8), le législateur des Thuriens, *ὁ τῶν Θουρίων νομοθέτης* (il ne le nomme pas), eut recours également au ridicule comme châtiment en ne permettant aux poëtes comiques de n'attaquer, parmi les citoyens, que les adultères et les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas (*πολυπράγμονες*).

[4] Diod. XII, 12 : *Καὶ δίκας ἐποίησε κακομιλίας.*

lettres à leurs enfants, et établissait des maîtres entretenus aux frais de l'état; car il avait considéré que les pauvres, hors d'état de payer le salaire des maîtres, se seraient trouvés écartés, par suite, des plus belles professions. Par là, remarque Diodore, il l'avait emporté sur les anciens législateurs, qui ont établi que les citoyens malades seraient traités par des médecins aux frais du public; car ils n'avaient songé qu'à guérir le corps, tandis que Charondas prenait soin de l'âme[1].

Sa loi sur les orphelins contenait une disposition pleine de sagesse[2]. Les orphelins devaient être nourris chez les parents de leur mère, et leurs biens déposés chez les parents du père. Les premiers, qui n'avaient pas de droits à la succession, ne pouvaient concevoir la pensée d'un crime, et les seconds, à qui la fortune revenait en cas de mort naturelle de l'enfant, avaient intérêt à soigner cette fortune[3].

Contre ceux qui auraient quitté leur rang à la guerre ou n'auraient pas pris les armes pour la défense de la patrie, il ne portait point la peine de mort comme les autres législateurs, mais il leur infligeait de rester trois jours sur la place publique en vêtements de femmes, et par là, sans

[1] Diodore, XII, 12. Selon Aristote (*Pol.* II, 5), Hippodamus de Milet aurait, le premier, proposé de faire élever aux frais de l'état les fils des guerriers morts à son service, institution qui fut adoptée dans plusieurs villes. La loi de Charondas était encore plus libérale.

[2] Diod. XII, 15 : *Τῶν μὲν ὀρφανικῶν χρημάτων ἐπιτροπεύειν τοὺς ἀγχιστεῖς τοὺς ἀπὸ πατρὸς, τρέφεσθαι δὲ τοὺς ὀρφανοὺς παρὰ τοῖς συγγενέσι τοῖς ἀπὸ μητρός.*

[3] Solon avait aussi défendu d'être tuteur d'un orphelin duquel on devait hériter. Diogène Laërte, *Solon*. Τὸν *ἐπίτροπον τῇ τῶν ὀρφανῶν μητρὶ μὴ συνοικεῖν· μηδ' ἐπιτροπεύειν εἰς ὃν ἡ οὐσία ἔρχεται, τῶν ὀρφανῶν τελευτησάντων.* Denys l'Ancien, dans des vues intéressées, ordonna que la fortune des orphelins fût déposée entre ses mains, où elle serait, disait-il, plus en sûreté qu'entre celles des tuteurs.

verser le sang, il atteignait le même but. En effet, qui n'eût pas préféré la mort à cette honte, ou cherché à la réparer par des actions d'éclat[1]? Il avait réservé la plus grande sévérité contre ceux qui, sous prétexte de réformer les lois, attaquent à la légère leur autorité, et jettent la république dans des agitations continuelles. Car, dans une forme de gouvernement où le pouvoir passe en tant de mains, si la loi n'a pas de stabilité, l'état est bientôt à la merci des passions. Charondas prévint ce danger en prescrivant que celui qui voudrait proposer quelque modification aux lois devrait se présenter la corde au cou, et attendre, dans cet état, le résultat de la délibération. Si la proposition n'était pas adoptée, le rejet entraînait la mort de l'auteur de l'amendement. Aussi ne citait-on que trois personnes qui eussent risqué de retoucher ce code[2].

§ IV. MODIFICATIONS DES LOIS DE SYRACUSE.

L'inviolabilité des lois n'était pas, à beaucoup près, garantie d'une manière aussi sévère à Syracuse. Nous avons vu que Denys, pour une motion illégale dans l'assemblée, n'avait encouru qu'une simple amende, et qu'il réussit à faire révoquer les stratéges avant l'expiration de leurs commandements.

[1] Diod. XII, 16.

[2] Les exemples que Diodore cite ont l'air d'être inventés à plaisir. Une loi, dit-il, ordonnait que celui qui avait crevé un œil subît la peine du talion. Or, un homme borgne, auquel on avait crevé l'œil qui lui restait, obtint que celui qui l'avait rendu aveugle fût privé des deux yeux. — Une loi permettait aux femmes de divorcer et de se remarier. Un époux abandonné par sa jeune femme fit adopter cet article additionnel, que la femme divorcée ne pourrait épouser un mari plus jeune que celui qu'elle quittait. Enfin, une loi, analogue à celle de Solon, imposait au plus proche parent d'une orpheline l'obligation de l'épouser, ou de payer cinq cents drachmes. Une orpheline pauvre, qui avait un parent très-riche, obtint qu'on supprimerait l'alternative.

Dans une des lettres de Platon, ce philosophe reproche aux Syracusains d'avoir préparé la tyrannie en voulant commander à leurs magistrats et en déposant les dix stratéges qui précédèrent Denys, sans les avoir mis en jugement[1]. Il résulte de cette indication que les stratéges étaient à cette époque, à Syracuse, en nombre égal à ceux d'Athènes[2]. Ils étaient choisis dans l'aristocratie, mesure dont on s'écarta d'après les conseils intéressés de Denys; aussi celui-ci rencontra-t-il de l'opposition, surtout parmi les chevaliers. Ce corps, par la réunion de l'esprit guerrier et de la richesse, conserva toujours une grande importance dans l'état, malgré les persécutions de Denys et d'Agathocle. Sa composition devait être analogue à celle des chevaliers d'Athènes et de Rome dans les premiers temps de la république. Nous ignorons s'ils obéissaient à deux commandants, comme à Athènes[3]. A Syracuse, l'hipparque inscrivait sur un tableau le nom de ceux qui troublaient l'ordre[4].

Non content d'avoir des collègues sans influence, Denys se fit investir par les Syracusains du commandement absolu que Gélon avait exercé[5]. Dès lors, appuyé de ses gardes et

[1] Platon, Lettre VIII : Οἳ *καὶ τοὺς δέκα στρατηγοὺς κατέλυσαν βάλλοντες τοὺς πρὸ Διονυσίου, κατὰ νόμον οὐδένα κρίναντες, κ.τ.λ.*

[2] Aristote, fragm. 53 des *Républ.* édit. de Neumann. Comparez Harpocration, Suidas, Démosth. *Phil.* I, Cornélius Népos, *Vie de Miltiade.*

[3] Aristote, fr. 28, édit. Neumann.

[4] Suidas : Ἱππάρχου πίναξ. Ἐπεὶ *παρὰ Συρακουσίοις οἱ ἵππαρχοι ἐν πίναξι τὰ ὀνόματα γράφοντες τῶν ἀτακτούντων παρεσημειοῦντο.*

[5] Plutarque (*Apophth. regum*) nous a conservé un mot de Denys qui fait connaître en même temps un usage des assemblées syracusaines. Il paraît que l'ordre dans lequel les orateurs devaient prendre la parole était réglé par les lettres de l'alphabet, qu'ils tiraient au sort. Denys, dans la séance où par ses discours il se ménagea le pouvoir, avait amené la lettre M, initiale de monarchie. *Διονύσιος ὁ πρεσβύτερος, κληρουμένων κατὰ γράμμα τῶν δημηγορούντων, ὡς ἔλαχε τὸ M,*

des mercenaires étrangers, il disposa de tout en maître dans Syracuse; cependant, on voit que dans plusieurs circonstances, surtout quand il avait besoin de subsides, il convoquait encore le peuple[1]. Son fils, en lui succédant, feignit aussi de solliciter les suffrages de l'assemblée, dans laquelle, il est vrai, la présence de ses sicaires ne pouvait manquer d'entraîner les voix. Si le sénat subsista pendant ces deux règnes, il n'a du moins signalé son existence par aucune action mémorable.

Dion, en renversant la tyrannie du jeune Denys, avait espéré rétablir dans Syracuse une sage liberté; mais, dans une révolution, le point d'arrêt est bien difficile. Le peuple voulait un partage des terres et une réaction violente. Quelques hommes haut placés favorisaient ce mouvement, tandis que Dion, admirateur du gouvernement de Sparte,

πρὸς τὸν εἰπόντα· Μωρολογεῖς, Διονύσιε· Μοναρχήσω μὲν οὖν, εἶπε, καὶ δημηγορήσας εὐθὺς ᾑρέθη ϛρατηγὸς ὑπὸ τῶν Συρακουσίων. Cicéron (*Verrine*, IV, 64) nous a conservé un renseignement précieux, duquel il résulte que, lorsque nul ne demandait spontanément la parole, on tirait au sort les orateurs qui étaient tenus de donner leur avis. L'exemple cité par Cicéron se rapporte au sénat de Syracuse; mais il est probable que l'usage était le même dans l'assemblée du peuple; et dans la circonstance que rapporte Plutarque, où l'on tira au sort les orateurs, Diodore dit que le danger paraissait si grave, que personne ne demandait la parole. (Voyez p. 219.) Voici le passage de Cicéron : « Mos est Syracusis ut, si qua « de re ad senatum referatur, dicat « sententiam qui velit. Nominatim « nemo rogatur, et tamen, ut quisque « honore et ætate antecedit, ita primus « solet sua sponte dicere; idque a « cæteris ei conceditur. Si quando « taceant omnes, tunc sortito cogun- « tur dicere. »

[1] Dans les Œconomiques attribuées à Aristote, il est très-souvent question d'assemblées convoquées dans ces circonstances; mais Cicéron nous apprend que le tyran n'osait plus se rendre à la place publique, et haranguait du haut d'une tour. *Tuscul.* liv. V, 59 : « Idemque, quum in « communibus suggestis consistere « non auderet, concionari ex turri « alta solebat. »

et qui se croyait des droits au pouvoir, cherchait à établir une monarchie limitée par les lois. Nous avons rapporté comment il succomba dans cette entreprise. Son plan de gouvernement est exposé dans une lettre qui porte le nom de Platon, et qui, si elle n'est pas de ce philosophe, nous paraît au moins d'un homme bien informé des événements de cette époque. Plutarque en a fait usage avec confiance dans la vie de Dion, et nous croyons pouvoir y puiser aussi quelques renseignements. La royauté, selon les idées de Platon et de Dion, devait être, en quelque sorte, un sacerdoce, et veiller à la religion et à la splendeur de l'état; mais le droit de mort, celui d'exil, incompatibles avec ce caractère sacré, auraient été remis à un corps de trente-cinq membres, chargés de la garde des lois, et qui, pour délibérer sur la vie des citoyens, se seraient adjoint les plus justes des magistrats nouvellement sortis de leurs fonctions. Ce même conseil des trente-cinq aurait décidé, avec le sénat et le peuple, de la paix et de la guerre[1]. Au lieu de jouir d'un gouvernement si bien réglé, Syracuse passa, pendant plusieurs années, par les alternatives de l'anarchie et du despotisme, qui l'avaient presque anéantie, quand Timoléon lui rendit la liberté et rétablit le règne des lois. Celles de Dioclès avaient besoin d'une révision; le style même en était devenu obscur. Timoléon fit venir de Corinthe deux législateurs, nommés Céphalus et Dionysius, avec lesquels il travailla à cet important objet. Les lois civiles de Dioclès, notamment celles sur les héritages et les contrats entre particuliers, furent maintenues; mais il fit des modifications utiles aux lois politiques, dans lesquelles il s'appliqua surtout à maintenir l'égalité entre les citoyens[2]. Il créa aussi le sacer-

[1] Platon, lettre VIII. — [2] Diod. XVI, 70.

doce annuel nommé *Amphipolie* ou *service de Jupiter Olympien*, dont nous avons déjà parlé dans la Vie de Timoléon[1]. Cicéron, dans les Verrines, nous donne quelques détails sur le mode usité d'élection pour ces fonctions sacerdotales. Les noms des trois candidats qui avaient réuni le plus de suffrages étaient déposés dans une urne, et le sort décidait entre eux[2]. On a recherché quelle avait été la pensée de Timoléon, en entourant cette charge d'une si haute considération, et s'il n'avait pas voulu assurer le pouvoir à l'aristocratie, sous le manteau de la religion[3]; mais cette supposition est contraire au caractère bien connu de Timoléon, favorable à la démocratie, et qui avait remis à la décision de l'assemblée du peuple toutes les affaires importantes. Le silence complet de l'histoire sur cette magistrature, depuis le jour de sa création jusqu'au moment où elle fut abolie, montre qu'elle était complétement étrangère à la politique. N'était-ce pas d'ailleurs le seul moyen d'assurer sa durée au milieu des révolutions? C'était donc une distinction purement honorifique, qui ne donnait aucune influence sur les affaires de l'état, et dont le but était simplement celui de tous les magistrats éponymes, c'est-à-dire de fournir un moyen de distinguer les années.

[1] Première partie, p. 292. — Diod. XVI, 70: Κατέστησε δὲ καὶ τὴν κατ' ἐνιαυτὸν ἐντιμοτάτην ἀρχὴν, ἣν ἀμφιπολίαν Διὸς ὀλυμπίου οἱ Συρακούσιοι καλοῦσι.

[2] Cicéron (*Verrine*, II, 51): «Syracusis lex est de religione, quæ in «annos singulos sacerdotem sortito «capi jubebat: quod apud illos amplissimum sacerdotium putatur. Quum «suffragiis tres ex tribus generibus «creati sunt, res revocatur ad sortem....lex in qua scriptum erat, «ut, quot essent renuntiati, tot in «hydriam sortes conjicerentur: cu«jus nomen exisset, ut is haberet id «sacerdotium.»

[3] Ot. Müller, *les Doriens*, liv. III, ch. IX, § 7. — Ébert, *De amphipolorum apud Syracusanos sacerdotio*, p. 123.

Diodore nous dit que Timoléon donna le plus grand soin aux lois sur la rédaction des contrats. Or, la première condition de clarté, dans les actes, est l'exactitude des dates; et, en l'absence d'une ère chronologique chez les Grecs, on ne pouvait distinguer les années que par les noms des magistrats en charge. Cette prérogative, jointe au pouvoir politique, aurait été trop enviée dans une république où l'autorité est toujours partagée, autant que possible, et elle n'aurait pas eu assez de régularité. Aussi le droit d'éponymie était, en général, joint à un sacerdoce. Une inscription de Géla, qui commence par ces mots: *Sous l'hiéropole Aristion*, et une d'Agrigente : *Sous l'hiérothyte* (sacrificateur) *Nimphodore*, montrent que, dans ces villes comme à Syracuse, les dates étaient indiquées par les noms des ministres du culte[1]. A Athènes, celui des archontes qui donnait son nom à l'année n'avait dans ses attributions qu'une juridiction civile. En Égypte, après l'établissement de la dynastie des Lagides, l'éponymie fut attachée au sacerdoce d'Alexandre et des premiers Ptolémées[2]. Cette circonstance nous a été révélée seulement par l'inscription de Rosette, et par les nombreux contrats, sur papyrus, retrouvés depuis quelques années. Cette charge était remplie par des personnes de haute distinction, quelquefois même par les princes régnants, peut-être jaloux de cette

[1] Castelli, *Inscr. Sicil.* pag. 84. — Dorville, *Sicula*, p. 501, inscription de Géla :

ΕΠΙ ΙΕΡΑΠΟΛΟΥ ΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ ΤΟΥ ΙΣΤΙΕΙΟΥ ΚΑΤΕΝΙΑΥΣΙΟΥ ΣΩΣΙΟΣ ΤΟΥ ΝΥΜΦΟΔΩΡΟΥ.

Inscript. d'Agrigente, Castelli, VIII, 1, p. 79 :

ΕΠΙ ΙΕΡΟΘΥΤΑ ΝΥΜΦΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΦΙΛΩΝΟΣ, ETC.

[2] Voyez *Notice de deux papyrus égyptiens en écriture démotique*, par M. Champollion-Figeac, et les notes de M. Letronne sur l'inscription de Rosette, lignes 4 et 5, 5 et 6 : Ἐφ' *ἱερέως Ἀέτου, τοῦ Ἀέτου, Ἀλεξάνδρου.*

dignité : de même que les empereurs romains concentrèrent en eux-mêmes la puissance tribunitienne, le pontificat et les autres titres d'éponymie. Diodore nous apprend qu'Agathocle portait, au lieu du diadème, une couronne, à cause d'un sacerdoce dont il était revêtu et dont il conserva toujours les insignes[1]. Peut-être était-ce celui d'amphipole de Jupiter. Ce prince ne respecta guère les autres institutions de Timoléon. Nous avons parlé de la manière violente dont il détruisit les Six cents; nous ne savons pas précisément quelles étaient les fonctions de cette corporation, et s'ils formaient le sénat, comme les Six cents d'Athènes[2]. Polybe assure que, du moment où il ne rencontra plus d'opposition à son pouvoir, Agathocle montra une extrême douceur; mais il n'est pas probable qu'il ait reconstitué aucun des corps qui auraient pu limiter l'exercice de son autorité. La liberté qu'il rendit à Syracuse, quand il sentit la vie lui manquer, était tout à fait illusoire au milieu des agitations et des guerres qui suivirent.

Lorsque les divers quartiers de Syracuse obéissaient quelquefois à des chefs différents, il était impossible d'avoir un gouvernement régulier. La courte domination de Pyrrhus, auquel il eût été facile, s'il avait joint la modération au cou-

[1] Diod. XX, 54.

[2] Le sénat (*βουλή*) d'Athènes était, dans l'origine, de quatre cents membres. Depuis l'augmentation du nombre des tribus par Clisthène, il fut porté à cinq cents (*ἡ βουλὴ τῶν πενταχοσίων* ou *οἱ πενταχόσιοι*), puis à six cents, comme à Syracuse, pour douze tribus.

Le lieu où se réunissait le sénat de Syracuse se nommait Βουλευτήριον. Cicéron (*Verr.* II, 21) : « In curia « Syracusis, quem locum illi *Buleu*« *terium* vocant, honestissimo loco et « apud illos clarissimo. » Cet édifice était situé dans l'Achradine. Tite-Live (XXIV, 22) : « Luce prima, po« pulus omnis, armatus, inermisque « in Achradinam ad *curiam* convenit : « Ibi pro Concordiæ ara, quæ in eo « sita loco erat... Polyænus concionem « habuit. »

rage, de donner à la Sicile l'unité qui lui avait toujours manqué, ne suspendit que peu de temps les discordes civiles. Enfin Hiéron, sans recourir à la violence, sut faire accepter sa royauté par les Syracusains. Sous son gouvernement paternel, l'ordre se rétablit dans l'état. La législation de Dioclès et de Timoléon fut revue et perfectionnée par Polydorus. Tout ce qui se rapportait à la perception des impôts y était réglé avec un tel soin, que les abus étaient impossibles[1]. Le peuple, qui jouissait d'une prospérité depuis longtemps inconnue, ne regrettait pas sa liberté; mais les violences d'Hiéronyme rallumèrent les passions politiques. Après l'assassinat de ce prince, le sénat, qui n'avait pas été, dit-on, convoqué pendant son règne, ce qui montre qu'il existait sous le règne précédent, reprit ses fonctions[2], et le peuple rentra dans l'exercice de ses droits. Nous voyons, dans le récit de l'élection d'Épicyde, que cette opération avait lieu dans l'assemblée du peuple, sous la présidence des stratéges, à peu près comme dans les comices romains. Mais, par l'imprudence de leurs choix, les Syracusains perdirent, non-seulement leur liberté, mais l'indépendance. Attirant sur eux la colère des Romains, dont l'ambition n'attendait qu'un prétexte; tyrannisés et enfin trahis par des chefs étrangers, qu'ils avaient appelés à leurs secours, ils furent obligés de se soumettre, sans conditions, aux vain-

[1] Cicéron (*Verrine*, act. II, l. III, 8, t. VIII, p. 27, de l'édition de M. Victor Leclerc) fait le plus grand éloge de cette loi, d'après laquelle on ne pouvait frustrer d'un seul grain le décimateur, ni celui-ci exiger du cultivateur rien de plus qu'il ne devait.

[2] Tite-Live, XXIV, 22 : « Senatus « inde haberi cœptus est; quod sicut, « regnante Hierone, manserat publi« cum consilium, ita post mortem « ejus, ante eam diem, nulla de re « neque convocati neque consulti fue« rant. »

queurs, et s'estimèrent heureux d'obtenir la liberté individuelle et l'usage de leurs lois, sous l'autorité du préteur romain. Dépouillés de tous droits politiques, leur seule ressource était, en cas d'oppression, d'envoyer à Rome des députations chargées de faire entendre leurs doléances au sénat, aux consuls et à leurs puissants patrons. Ils conservaient, il est vrai, un sénat, mais qui, sous ce nom pompeux, était réduit aux attributions d'un conseil municipal, et présidait aux fêtes et aux exercices du gymnase, devenus la grande affaire des villes grecques, quand le joug, un peu moins pesant, leur permettait de respirer.

§ V. AGRICULTURE.

La fertilité du sol de la Sicile, développée par la culture[1], fut la première et la principale source de sa prospérité. Le vin, l'huile et le froment, ces trois grands objets de consommation, qui n'étaient pas, dans l'origine, aussi répandus en Europe qu'ils l'ont été dans la suite des temps, se trouvaient en abondance dans cette île et fournissaient à son commerce d'inépuisables éléments d'échange avec les pays d'où l'on tirait les métaux précieux. Les anciennes traditions poétiques nous montrent Cérès apportant ses bienfaits de la Sicile en Grèce[2]; et quelques auteurs modernes ont affirmé qu'en effet, le blé, que l'on n'obtient ailleurs que par la culture, croissait spontanément dans quelques parties de cette île.

[1] Beaucoup d'auteurs anciens avaient écrit sur l'agriculture. L'empereur Constantin VI Porphyrogénète en a fait faire des extraits sous le titre de *Géoponiques*. Malheureusement les livres d'Hiéron sur l'agriculture, qui contenaient sans doute des particularités sur la Sicile, ne sont pas entrés dans cette compilation.

[2] Cicéron, *Verr.* IV, 48. — Dio-

Mais ce fait ne paraît pas suffisamment établi, d'après les recherches de savants moins prévenus; et l'on admet[1] aujourd'hui que les céréales, ainsi que la vigne, sont originaires des contrées de l'Asie voisines de la Phénicie. La Sicile serait donc redevable de ce double bienfait aux Phéniciens, qui furent, avant les Hellènes, les agents les plus actifs de la civilisation; couvrirent de leurs colonies presque toutes les côtes de l'ancien monde, sans se maintenir nulle part; policèrent des peuples sauvages, et conservèrent des usages barbares; qui, enfin, ont enseigné l'écriture à presque tous les peuples, et ne nous ont laissé de leur histoire aucun monument écrit. Dans cette absence de traditions phéniciennes directes, il devient bien difficile de suivre la marche aventureuse de leurs expéditions maritimes et de fixer l'antiquité relative de leurs établisements, qui furent souvent transitoires.

Les recherches les plus récentes sur l'Égypte laissent entrevoir que les Phéniciens ont pu avoir sur les mœurs

dore, V, 4. — Homère, *Odyssée*, X, v. 109 et suiv.

Κυκλώπων δ'ἐς γαῖαν ὑπερφιάλων, ἀθεμίςων,
Ἱκόμεθ' οἵ ῥα Θεοῖσι πεποιθότες ἀθανάτοισιν,
Οὔτε φυτεύουσιν χερσὶ φυτὸν, οὔτ' ἀρόωσιν.
Ἀλλὰ τάγ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται,
Πυροὶ καὶ κριθαὶ, ἠδ' ἄμπελοι, αἵτε φέρουσιν,
Οἶνον ἐριςάφυλον.

[1] Fazello (*Décade* I, l. I, ch. IV, *De ubertate Siciliæ*) : « Frumentum « agreste in agro Leontino sua sponte « natum non solum Diodorus refert, « sed ætate etiam mea tum in eodem, « tum in pluribus Siciliæ agris nulla « mortalium cura excultis, neque terræ « commendatum neque aratri rastrorumve exercitio provocatum, sed « soli mira ac naturali liberalitate « provenisse atque in aristas excrevisse ipsi vidimus. » L'exactitude de cette observation a été discutée d'une manière approfondie par M. Dureau de la Malle dans son Économie politique des Romains, t. II, p. 95, et le résultat de ses recherches est que le froment et la vigne sont originaires de la Palestine.

du peuple descendu de la haute vallée du Nil une influence plus grande que les Égyptiens ne l'avouaient et que l'on n'avait voulu l'admettre il y a quelques années. Les traditions qui font venir Faunus ou Mercure d'Italie et de Sicile en Égypte [1], et qui semblent, au premier abord, en contradiction avec la marche générale de la civilisation d'Orient en Occident, peuvent s'expliquer, dans l'hypothèse d'établissements antérieurs des Phéniciens dans l'Hespérie, d'où ils seraient revenus sur leurs pas. L'existence, en Sicile, du papyrus, qui rendit tant de services dans la vallée du Nil, est peut-être une trace de relations anciennes entre ces deux pays. L'usage d'importer les utiles productions de la nature n'est pas étranger à ces temps primitifs. Les poëtes nous apprennent que les oliviers qui ombrageaient le stade d'Olympie, furent rapportés par Hercule de ses voyages lointains [2]; et, en quelque région que l'on veuille placer le pays des Hyperboréens, d'où il les avait importés, on ne saurait rejeter entièrement cette tradition. L'olivier fut aussi offert à l'Attique, en même temps qu'un utile et noble animal, le cheval, que les Grecs attribuaient à Neptune, et que probablement les navigateurs phéniciens avaient contribué à propager, puisqu'il fut un de leurs symboles [3]. Dans

[1] Voyez *Anonymi chronologica*, en tête de la Chronique de Malalas, p. 20, éd. de Bonn.

[2] Pindare, *Olymp.* III.

[3] Nous pourrions ajouter les pommes d'or du jardin des Hespérides et les bœufs de Géryon, dont la conquête par Hercule semble aussi se rapporter aux navigations des Phéniciens. Mais, en cherchant le sens de ces anciens mythes, nous craindrions de nous égarer dans les subtilités de quelques commentateurs. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les bœufs de Géryon étaient une *flotte*, ou simplement un troupeau d'une race de choix, et si les χρυσᾶ μῆλα doivent s'entendre d'*oranges* ou de *moutons*, *πρόβατα*, comme dit Diodore, IV, 26. Nous voulons seulement indiquer que la tradition mythologique d'après laquelle Cérès porta des blés de

des temps bien plus récents et tout à fait historiques, la culture de l'olivier n'était pas encore très-répandue[1]. Diodore explique la prodigieuse prospérité d'Agrigente par le commerce d'huile qu'elle faisait avec Carthage, et qui lui procurait de grands bénéfices, attendu qu'à cette époque (408 avant J. C.), l'Afrique n'en produisait pas encore[2]. Mais Agathocle, dans son expédition à Carthage (en 310), trouva le pays couvert de vignes et d'oliviers[3]. Apparemment les Carthaginois, depuis la prise d'Agrigente et leurs conquêtes en Sicile, en avaient tiré du plant en abondance. Les peuples qui jouissaient de richesses naturelles étaient très-jaloux de leur possession exclusive, au point que les Romains, comme nous l'apprend Cicéron, dans le livre de la République, ne permettaient pas aux nations transalpines de cultiver la vigne et l'olivier, pour assurer aux produits des leurs un débit plus avantageux[4]. On sait que les vignobles de la Gaule ne datent que d'un des derniers empereurs romains[5]. Les peuples des îles Baléares, qui fournissaient aux armées carthaginoises de nombreux merce-

Sicile dans l'Attique peut reposer sur un fait réel, et que l'introduction d'arbres ou d'animaux par les navigateurs fut très-fréquente dans la haute antiquité. Dans les temps historiques, Anaxilas importa les lièvres en Sicile, et Denys y introduisit le platane. (Voy. Théophraste. *Hist. des plantes*, IV, 17. — Pline, XII, 1. — Fazello, *Déc.* I, 1, 4.

[1] Du temps d'Hérodote, il n'y avait pas d'oliviers en Égypte.

[2] Diod. XIII, 81.

[3] Diod. XX, 8.

[4] Cicéron, dans le livre III de la République (t. II, p. 22, de l'éd. de M. Villemain), met dans la bouche de Philus cette remarque sur l'injustice de la conduite dictée aux Romains par leur intérêt : « Nos vero « justissimi homines, qui transalpinas « gentes oleam et vitem serere non « sinimus, quo pluris sint nostra oli- « veta nostræque vineæ : quod cum fa- « ciamus, prudenter facere dicimur, « juste non dicimur. »

[5] Probus, vers 280 de J. C.

naires, ne voulaient pas rapporter dans leurs îles d'argent monnayé, mais du vin, dont ils étaient très-grands amateurs [1]. Il est probable qu'il en était de même de l'Ibérie, où les Phéniciens s'occupaient plus de l'extraction des métaux, que de l'agriculture. On comprend dès lors les immenses bénéfices de la Sicile, seul pays de production, au milieu de tant de riches consommateurs, et l'on peut se faire une idée des conditions avantageuses auxquelles les Grecs opéraient ces échanges, quand on lit, dans Hérodote, qu'un vaisseau samien, poussé par les vents vers Tartesse, y réalisa sa cargaison avec tant de profit, qu'à son retour il consacra, dans un temple, une offrande de six talents, dîme de ses bénéfices [2].

La grande production de froment en Sicile est constatée par une foule de passages : Gélon, dans ses offres de secours aux Grecs, leur promettait de nourrir leur armée pendant tout le temps que durerait la guerre contre les Perses [3]. Quelques années plus tard, il donna un vaisseau chargé de blé au citoyen de Corinthe qui lui avait fourni l'or dont il avait besoin pour ses offrandes à Delphes [4]. Quand il n'était pas en guerre, il guidait lui-même ses sujets dans les travaux agricoles, tant pour améliorer le sol, que pour prévenir, chez eux, le vice de l'oisiveté [5]. Dès la première année de son règne, olympiade LXXII, 2 (avant J. C. 491), les Romains, affligés d'une affreuse disette, avaient envoyé en Sicile P. Valérius et L. Géganius acheter du froment [6]. Ils en rappor-

[1] Diod. V, 17.

[2] Hérodote, IV, 152.

[3] Hérodote, VII, 158.

[4] Timée, fragm. 219, éd. Didot.

[5] Plutarque, *Apophth.* et Arsenius, *Violetum*, p. 175, éd. Walz. Denys faisait faire aussi en commun les travaux agricoles. Diod. (l. XIV, 10) : *Διονύσιος δὲ τοὺς Συρακουσίους ἐπὶ τὸν θερισμὸν ἀποστείλας, κ.τ.λ.*

[6] Denys d'Halic. VII.—Tite-Live, II, 34.

tèrent cinquante mille médimnes siciliens, dont ils avaient acquis la moitié à bon marché, et dont l'autre moitié était un don du roi[1]. Denys d'Halicarnasse relève l'erreur des anciens annalistes latins, qui, dans leur ignorance de l'histoire étrangère, attribuaient ce fait à Denys. Les guerres qui désolèrent la Sicile pendant les dernières années de Denys le Jeune, avaient tout à fait dépeuplé les campagnes, et les terres restaient incultes; mais l'ordre et la paix, rétablis par Timoléon, firent de nouveau fleurir l'agriculture. Elle prit surtout un développement merveilleux pendant le règne d'Hiéron II. Quoique possesseur d'une portion assez restreinte de la Sicile, puisque son royaume ne s'étendait, au nord, que jusqu'à Tauroménium; au midi, vers le cap Pachynum, et, à l'occident, à Échetla, laissant en dehors, par conséquent, les fertiles terres d'Agrigente, de Géla, de Messine, etc. il trouva dans les produits du sol une source de revenus abondants, sans charger ses peuples d'impôts. Il fournit aux Romains, pendant leurs longues guerres contre les Gaulois, de grandes quantités de blé[2]; et, lorsqu'il vint à Rome, pour assister aux fêtes séculaires, il fit distribuer deux cent mille *modius* de froment[3]. Il fit aussi de semblables libéralités dans les villes de la Grèce[4], qui était, en général, trop stérile pour se suffire à elle-même. L'Attique était forcée de faire venir habituellement du blé

[1] Denys d'Hal. VII.

[2] Diod. l. XXV, extr.

[3] Eutrope (*Brev. hist. Rom.* l. III): « Eodem tempore potentissimus rex « Siciliæ Hiero Romam venit ad ludos « spectandos, et ducenta millia modio- « rum tritici populo dono exhibuit. »

[4] On peut voir dans Athénée (l. V, p. 205) la description du vaisseau prodigieux d'Hiéron, qui portait soixante mille médimnes de blé, indépendamment de tout ce qui était nécessaire à l'équipage, et dont l'inscription, selon Eumélus, annonçait: Ἑλλάδι πάσῃ καὶ νάσοις καρπῶν πίονα δωροφόρον.

de Sicile[1]. Celle-ci, au contraire, produisait bien au delà de sa consommation. M. Dureau de la Malle, dans son livre sur l'économie politique des Romains, a tiré des Verrines de Cicéron une évaluation de la production du blé de l'ancien royaume d'Hiéron, production qui devait s'écarter peu de ce qu'elle était dans les derniers temps du gouvernement de ce prince. Les Romains avaient conservé, pour cette partie de la Sicile, le mode de perception de la dîme. Cicéron dit que la valeur du blé de dîme, pour une année, s'élevait à neuf millions de sesterces. Cet orateur indique, dans le même chapitre, que le *modius* valait trois sesterces : ainsi cette somme de neuf millions de sesterces représente trois millions de *modius*, et, par conséquent, la production, dans les parties de la Sicile soumises à la dîme, et qui n'était guère qu'un tiers de l'île, était de trente millions de *modius*, ou quatre cent cinq millions de livres poids de marc[2].

En lisant la deuxième Verrine de Cicéron, consacrée aux abus commis par Verrès dans l'administration des blés, on ne peut se lasser d'admirer la fertilité d'un pays qui, malgré les impôts énormes dont il était grevé, ne cessait de se couvrir de riches moissons, et justifiait le mot de Caton, qui nommait la Sicile le grenier de Rome[3]. Strabon dit que cette île ne le cédait en rien à l'Italie et lui était supérieure pour beaucoup de ses produits, tels que le blé, le miel et le safran[4]. Ces deux dernières productions avaient alors une importance

[1] Voyez Bœckh, *Économie politique des Athéniens*, l. I, 15. — Théophr. *Hist. des plantes*, VIII, 4; et Wolf, sur le discours de Démosthène contre Leptine.

[2] Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*, t. II, p. 376 et s.

[3] Cicéron (*Verr.* II, 2) : « M. Cato « sapiens cellam penariam reipublicæ « nostræ, nutricem plebis romanæ, « Siciliam nominavit. »

[4] Strab. VI, S 7 : Τὴν δὲ τῆς χώρας ἀρετὴν θρυλλουμένην πρὸ πάντων, οὐδὲν χείρω τῆς Ἰταλίας ἀποφαινομένων, τί δεῖ

à laquelle on ne pense pas, aujourd'hui que l'usage du sucre a restreint celui du miel, et que nous possédons un grand nombre d'épices et de teintures. Mais, dans l'antiquité, le safran fournissait, et pour les parfums et pour les assaisonnements, l'un des ingrédients les plus recherchés, et la plus belle de toutes les couleurs, après la pourpre[1]. Il est superflu de rappeler combien on estimait le miel d'Hybla, qui le disputait à celui de l'Hymette[2]. Outre les céréales, la Sicile produisait beaucoup de menus grains dont, après la conquête, les Romains affermèrent la dîme, ainsi que celle du vin et de l'huile[3]. Plusieurs de ces grains étaient renommés pour leur qualité supérieure. On citait les lentilles de Géla[4]. Le territoire de Mylæ était remarquable par la rapidité de la production[5]. Beaucoup de légumes étaient, en Sicile, d'une espèce préférable[6]; quelques-uns ne venaient pas dans les autres parties de la Grèce[7].

Pour revenir à des objets plus importants, nous devons dire un mot des bestiaux, inséparables de toute exploitation agricole. Nous pourrions invoquer les passages des poëtes sur les troupeaux de Polyphême, l'épithète de *πολυμᾶλος* que Pindare donne à la Sicile, et les Églogues

λέγειν; σίτῳ δὲ καὶ μέλιτι καὶ κρόκῳ καὶ ἄλλοις τισὶ κἂν ἀμείνω τὶς φαίη.

[1] Aristote, dans les *Mirabil.* c. III, parle de l'abondance du *κρόκος* dans le voisinage du promontoire Pélorias, en Sicile.

[2] Selon M. Bœckh (*Économie politique des Athéniens*, l. I, ch. XVII), un cotyle de miel attique valait cinq drachmes ou 18f 50c le litre.

[3] Cicéron (*Verr.* act. II, l. III, 7): « L. Octavio et C. Cottæ coss. senatus « permisit ut vini et olei decumas, et « frugum minutarum, quas ante te « (Verrem) quæstores in Sicilia vendere consuessent, Romæ venderent. »

[4] Amphis, cité par Athénée, l. I, 55 :
Ἐν Θουρίοις τοὔλαιον, ἐν Γέλᾳ φακῆ.

[5] Théophraste, *Hist. des plantes*, l. VIII, 3.

[6] Théophraste, *ibid.* VII, 4.

[7] Théophraste, *ibid.* VI, 4.

de Théocrite[1]. Les cuirs fournis par Hiéron II aux armées romaines[2] sont une preuve plus positive de l'abondance du bétail. Lors de la construction des fortifications de Syracuse, Denys l'Ancien réunit aisément un grand nombre de bœufs pour les charrois. Ce prince, ayant établi sur le bétail un droit exorbitant, fut cause que les Syracusains cessèrent, pendant quelque temps, d'en nourrir; mais, sur l'annonce d'un exemption d'impôts, ils en achetèrent aussitôt une grande quantité[3]. La race des chevaux siciliens était très-estimée; ceux d'Agrigente surtout avaient acquis une grande célébrité dans les courses olympiques[4]. Plusieurs particuliers rivalisaient avec les princes dans l'entretien des haras[5]. La force de la cavalerie dans les armées siciliennes[6] témoigne du grand nombre de chevaux que nourrissait cette île; ce qui lui assurait un avantage dans les combats, et n'était pas une de ses moindres richesses.

§ VI. INDUSTRIE.

Dans un pays fertile, l'agriculture est la plus profitable des industries, et, de plus, elle était justement honorée chez

[1] Nous rappellerons aussi le troupeau de trois mille vaches qui appartenait au temple d'Engyon, selon Diodore, IV, 80, et les innombrables troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres destinés aux sacrifices de Vénus Érycine. Nous ne proposons pas d'admettre comme sérieux les résultats du problème posé par Archimède sur les troupeaux du soleil en Sicile, et qui porte leur nombre à plusieurs millions. (Voyez l'épigr. qui contient ce problème dans l'édit. de Struve; Altona, 1821, in-8°.)

[2] Cicéron, *Verrin.*

[3] Arist. *Œcon.*

[4] Virgile, *Énéide*, III, 703.—Silius Italicus, XIV, 208. — Selon le baron de Riedesel, « on élève toujours à Agrigente l'espèce de chevaux la plus excellente, la plus noble de la Sicile. »

[5] Par exemple, Empédocle, grand-père du philosophe.

[6] Elle était en général d'un dixième de l'infanterie, tandis que chez les Athéniens la proportion était tout au plus d'un douzième.

les Grecs, tandis qu'ils laissaient, en général, les métiers à des mains serviles. En outre, la Sicile était entourée d'îlots occupés par les Phéniciens, en possession, de tout temps, d'approvisionner les Grecs des produits manufacturés. Il eût été difficile de rivaliser avec eux, soit pour l'exploitation des métaux, soit pour la confection des étoffes et l'éclat des teintures. Cependant, les tissus de Syracuse, sans avoir la finesse de ceux de Malte ou de Tarente, avaient aussi leur mérite [1], et on vantait ses étoffes variées. Avec la prospérité, toutes les recherches du luxe s'étaient introduites à Syracuse et à Agrigente. Le commerce leur apportait, de toutes les parties du monde connu, les produits exquis de leur industrie; et, chez un peuple aussi actif que les Grecs, ils ne pouvaient manquer d'être imités et souvent même perfectionnés. Ainsi, la fabrication de la poterie, déjà poussée très-loin en Égypte et dans l'Attique, fut introduite en Sicile, probablement par les colonies chalcidiennes, et y prit un très-grand développement. Une partie des vases à fond rouge clair et jaune, que l'on trouve même en Italie, proviennent de fabriques siciliennes. Le mérite des dessins qui couvrent plusieurs de ces vases nous les fera considérer sous le rapport des arts, plus qu'au point de vue industriel. Il en est ainsi des monnaies, qui furent portées, en Sicile, au plus haut degré de perfection. Mais on peut hardiment affirmer qu'un pays qui comptait des artistes si habiles ne pouvait manquer de bons ouvriers. Aristote parle des écoles d'esclaves de Syracuse [2]; il est probable qu'on n'y enseignait pas seulement le service domestique, mais la pratique de certaines professions. Le

[1] Athénée, l. XIV, 658.—Platon, lettre XIII.

[2] Aristote (*Pol.* I, ch. II, 22.): Ἐν Συρακούσαις..... λαμβάνων τις μισθὸν ἐδίδασκε τὰ ἐγκύκλια διακονήματα τοὺς παῖδας.

fabricant, dans l'antiquité, était un homme libre, qui possédait un certain nombre d'esclaves de tel ou tel métier. Il était facile d'en faire venir des pays renommés pour chaque genre de travail. Avec les semmes dont Syracuse disposait, elle pouvait aisément développer chez elle toute espèce d'industrie. Ainsi, quand Denys voulut entourer Syracuse de murailles, il réunit un nombre très-considérable de maçons; lorsqu'il s'occupa ensuite de garnir les arsenaux, il attira, par des salaires élevés, des ouvriers, non-seulement de toute la Sicile et de l'Italie, mais aussi de Carthage; et, en peu de temps, on lui forgea une quantité prodigieuse d'armes de toute espèce, sur les modèles des divers pays. La création d'une flotte considérable s'effectua non moins rapidement. La Sicile offrait de très-bons matériaux pour les constructions navales, surtout les forêts voisines de l'Etna; ce qui fut peut-être une des causes pour lesquelles les Syracusains s'attachèrent avec tant de persévérance à la conquête des villes chalcidiennes de cette côte. Les charpentiers étaient nécessairement nombreux dans tous les ports de la Sicile, non-seulement pour les chantiers des bâtiments de l'état, mais pour toute la marine marchande, qui était très-considérable. Dans la plupart des grandes expéditions militaires, outre les vaisseaux longs, ou navires de guerre, il y avait beaucoup de bâtiments de commerce qui suivaient volontairement l'armée[1]. La construction des vaisseaux fut perfectionnée à Syracuse lors de la guerre des Athéniens[2]. Denys fit faire la première quinquirème[3], et Hiéron II, ce prodigieux navire nommé la Syracusaine, palais, ou plutôt ville entière flot-

[1] Thucydide (VI, 44) : Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα πλοῖα καὶ ὁλκάδες ἑκούσιοι ξυνηκολούθουν τῇ ϛρατιᾷ ἐμπορίας ἕνεκα.

[2] Diod. XIII, 10.

[3] Diod. XV, 41.

tante, dont la construction exigeait un ingénieur comme Archimède, et des ouvriers formés par une longue pratique[1]. Ainsi l'industrie de Syracuse, docile à l'impulsion qui lui était donnée par ses maîtres, se conformait à leurs goûts. Du temps de l'ancien Hiéron, qui aimait à briller dans les jeux de la Grèce, Syracuse fabriquait des chars remarquables par la richesse de la matière et la perfection du travail[2]. Sous Denys le Jeune, tout adonné aux plaisirs de la table, et qui possédait le mobilier le plus splendide, on ne pouvait que perfectionner la vaisselle et les cottabes[3], auxquels, déjà avant lui, les poëtes avaient fait une réputation.

§ VII. COMMERCE.

Le luxe des villes siciliennes absorbait les principaux pro duits de leur industrie, et tirait, en outre, de l'étranger une foule d'objets, tels que les tapis et les coussins de Carthage, l'ivoire de Libye, le byblos d'Égypte, les parfums de Syrie[4]. De son côté, la Sicile exportait des métaux, du corail, des agates[5] et tous les produits agricoles dont nous avons parlé dans le chapitre précédent: le froment, l'huile, les vins, dont les espèces étaient très-variées. Le vin de Messine, que l'on nommait *mamertin*, dans les derniers temps, et autrefois *iotalin*, était doux, léger, sans manquer de force, et ne le

[1] Voir l'extrait du livre de Moschion dans Athénée, l. V, p. 206.

[2] Athénée, I, p. 28.—Pindare, fr. *Σικελίας δ'ὄχημα δαιδάλεον ματεύειν.*

[3] Critias, cité par Athénée, l. I, p. 28 : *Κότταβος ἐκ Σικελῆς ἐστι χθονὸς ἐκπρεπες ἔργον.* — Athénée, lieu cité : *Σικελικὰ βατάνια.*

[4] Athénée, l. I, p. 28.

[5] Isidore de Séville (*Origines*, liv. XIV) : « Sicilia terris frugifera, auro « abundans. Achatem lapidem ipsa « primum ex Achate flumine edidit. « Parturit et mare ejus corallum. » — (Sur les mines de Sicile, voy. Fazello, déc. I.)

cédait à aucun des crus d'Italie [1]. Celui que l'on appelait *byblien* ou *pollien* avait une réputation très-ancienne [2]; c'était un plant d'Italie introduit à Syracuse, disait Hippys, par un ancien roi nommé Pollis l'Argien [3]. Les fromages de Sicile, que tous les poëtes gastronomes ont célébré à l'envi [4], n'étaient pas un des moindres objets d'exportation. Si l'on y joint les laines, les cuirs, etc. on pourra se faire une idée du mouvement commercial des ports de Sicile. Nous en avons un indice dans ce que Cicéron nous apprend, que les objets exportés par le seul port de Syracuse, pour le compte de Verrès, pendant un laps de trois mois, devaient un droit de soixante mille sesterces, et représentaient une valeur d'un million deux cent mille sesterces, et cela lorsque plusieurs autres ports, notamment ceux de Messine, de Panorme, avaient aussi une grande activité [5]. Il est vrai que l'exportation de la Sicile avait augmenté sous les Romains, qui avaient fait de cette île une vaste ferme qu'ils faisaient valoir avec intelligence et exploitaient à leur profit. La po-

[1] Athénée, I, 27 : Ὁ δὲ μαμερτῖνος [οἶνος] ἔξω μὲν τῆς Ἰταλίας γίνεται· καὶ γινόμενος ἐν Σικελίᾳ καλεῖται ἰουταλῖνος· ἡδὺς δ' ἐςὶ, κοῦφος, εὔτονος. — Étienne de Byzance, au mot Ἴνυξ, cite aussi le vin de cette ville, *ἰνυκῖνος οἶνος*.

[2] Pollux, VI, 16 : Καί που καὶ γλυκὺς οἶνος πόλιος· ἐςὶ μὲν ἐκ Συρακουσῶν. Πόλις δ' αὐτὸν ὁ ἀργεῖος πρῶτον ἐπεσκεύασεν, ἀφ' οὗ καὶ τοὔνομα· ἢ ἀπὸ τοῦ Συρακουσίων βασιλέως Πόλλιδος, ὡς Ἀριςοτέλης λέγει. (Voy. Arist. *Rerumpublicarum reliq.* ed. Neumann, p. 150. Mazocchi, *Tab. Her.* p. 202.)

[3] Athénée, I, p. 32.

[4] Hermippe, cité par Athénée, l. I, p. 27 : Αἱ δὲ Συράκουσαι σῦς καὶ τυρὸν παρέχουσι. Antiphane, ou, selon la conjecture de Courier, Aristophane, en énumérant les productions de chaque ville, mentionne aussi le τυρὸς σικελικός. (Voyez, en outre, Pollux, *Onom.* XI, 10.)

[5] Nous ne pensons pas que ces chiffres, qui se rapportent à une circonstance particulière, lorsque Verrès partait chargé des dépouilles de la Sicile, puissent servir de base pour une évaluation du produit ordinaire des douanes; ils ne peuvent que fournir un maximum.

pulation des villes était extrêmement diminuée, et les campagnes appartenaient à de grands propriétaires, qui les faisaient cultiver par des esclaves. Dans cet état de choses, la Sicile ne consommait qu'une faible partie de ses productions, et les droits de sortie rapportaient beaucoup; mais, en revanche, du temps des Grecs, les droits d'entrée devaient être bien plus importants. Nous ne connaissons par aucun passage leur produit. L'existence des droits d'exportation n'est indiquée que par l'exemption qu'Hiéron accorda aux Rhodiens après leur catastrophe[1]. Ce droit était sans doute, comme à Athènes, d'un cinquantième; plus tard, d'un vingtième, et remontait à une haute antiquité[2]. Si plusieurs inscriptions relatives aux finances et une étude attentive des orateurs et des lexicographes, comme Pollux et Harpocration, ne nous avait révélé une partie de l'administration des Athéniens, on serait porté à croire que le commerce se faisait en toute liberté chez les anciens; mais, au contraire, on trouve déjà chez eux droits d'entrée, de sortie; prohibitions, limites de la navigation, interdiction de la libre pratique des étrangers dans certaines colonies, sauf le cas de relâche forcée, et pour un nombre de jours déterminés[3]; en un mot, presque tous les règlements en vigueur de nos jours. Phylarque, en parlant du luxe des Sybarites, avec lesquels les Syracusains et les Agrigentins pouvaient aller de pair, dit qu'il y avait exemption de droits pour les pêcheurs d'anguilles, et que les cuisiniers qui inventaient un mets nouveau avaient le privilége d'en

[1] Diod. extr. du l. XXVI : Ἱέρων ἔδωκεν...καὶ ἀτέλειαν τοῖς σιτηγοῖς πλοίοις.

[2] Sur la πεντηκοστή, voyez l'Économie politique des Athéniens, III, 4.

[3] Voyez le traité de commerce entre Rome et Carthage, dans Polybe, III, 22.

jouir seuls pendant un an, pour exciter l'émulation et provoquer des perfectionnements[1]. Il est permis de douter que cette assertion soit bien sérieuse. Si un pareil règlement eut lieu réellement, on pourrait y voir l'origine des brevets d'invention. Il est certain du moins que l'administration était loin de laisser l'industrie abandonnée à elle-même, car nous voyons Denys s'opposer au monopole des fers dont un négociant s'était emparé à Syracuse[2], et régler par des ordonnances le tarif et la consommation des bestiaux. Ces mesures, dictées dans l'intérêt du fisc plus que dans celui de l'industrie, nous conduisent à parler des finances.

§ VIII. FINANCES.

Les anciens convenaient déjà que l'argent est le nerf de la guerre, et cela était vrai surtout en Sicile, où, pour résister aux nombreux mercenaires des armées carthaginoises, les Grecs devaient aussi acheter chèrement les services de soldats étrangers. Mais, quoique le récit des guerres occupe une grande place dans les historiens anciens, on y trouve bien peu de renseignements sur les moyens financiers qui permettaient de les soutenir. Il n'y a pas longtemps que les connaissances statistiques, qui ne s'acquéraient autrefois que par une longue pratique des affaires, sont devenues l'objet d'une science spéculative; et même aujourd'hui, quoique tous les éléments de la fortune publique soient mis sous les yeux de tous, on trouverait peut-être

[1] Phylarque, cité par Athénée, l. XII, p. 521. Hippodame de Milet, dans son livre sur les lois, proposait de donner des récompenses publiques aux auteurs de découvertes utiles. Aristote (*Polit.* II, 5) combat cette idée, qui n'est, dit-il, que spécieuse, et peut donner lieu à beaucoup d'abus et de contestations.

[2] Arist. *Polit.* I, 4.

encore des écrivains politiques semblables à ce jeune Athénien, qui faisait part à Socrate de son désir de gouverner, mais qui était forcé d'avouer qu'il n'avait aucune idée des revenus d'Athènes et de ses dépenses. Ce jeune homme aurait voulu que Socrate, comme quelques sophistes du même temps, lui enseignât promptement cette science. Le philosophe lui conseilla de s'attacher à quelque homme d'état, et de faire, sous ses auspices et sa direction, l'apprentissage de la politique. Ce ne fut qu'un peu plus tard que l'économie domestique et civile devint l'objet de traités scientifiques. Le petit nombre d'ouvrages qui nous sont parvenus sur ce sujet, ceux de Xénophon, d'Aristote et de Théophraste[1], ne nous donnent que des notions encore bien incomplètes sur le système financier des anciens. Ce n'est qu'en réunissant une foule de traits épars dans les auteurs, et à l'aide de documents positifs fournis par de nombreuses inscriptions, qu'un illustre savant de Berlin est parvenu à recomposer l'Économie politique des Athéniens. Nous ne possédons malheureusement pas, à beaucoup près, autant de documents sur l'économie des Syracusains; mais c'est une raison de plus pour recueillir avec soin les moindres indications sur ce sujet.

Les finances d'un état se composent, 1° de ses revenus

[1] Le fragment de Philodème sur les vices et les vertus opposés, publié d'après les manuscrits d'Herculanum (Naples, 1827), contient une réfutation des principes exposés dans l'Économique de Xénophon et dans celui de Théophraste, qui paraît être la première partie du traité que nous avons sous le nom d'Aristote. Sur les Économiques d'Aristote, on peut consulter les éditions de Schneider, Leipsig, 1815, et de Göttling, Iéna, 1833, et surtout une dissertation de M. Schœmann : *Specimen observationum in Theophrasti œconomicum, et Philodemi librum IX de virtutibus et vitiis*, Gryphiswald, 1839; enfin, *Philodemi rhetor.* ed. Gros, p. CXVII.

réguliers, tels que le produit des propriétés publiques, l'impôt foncier, les douanes, etc. 2° des ressources extraordinaires produites par les contributions imposées à des peuples vaincus[1], le butin, la rançon des prisonniers, et trop souvent la confiscation des biens de certaines classes de citoyens, ou des contributions extraordinaires. Cette seconde espèce de revenus jouait malheureusement le principal rôle dans les finances de la plupart des anciennes républiques. Dans le IIe livre des Économiques, qui se trouvent parmi les œuvres d'Aristote, et qui sont probablement le livre de Théophraste intitulé *Politique de circonstance*, Πολιτικὰ κατὰ καιρόν, il n'y a presque autre chose que des exemples d'expédients plus ou moins violents, plus ou moins frauduleux pour faire entrer l'argent des particuliers dans le trésor public. Une grande partie de ces actes est empruntée à l'administration tyrannique de l'un et l'autre Denys.

Avant de rassembler les faits de ce genre que l'histoire nous fournit, il faut avoir une idée de la nature du numéraire en Sicile, et de sa valeur relative. Il y a deux choses à considérer dans l'évaluation des sommes énoncées : 1° la valeur intrinsèque des monnaies anciennes comparées aux nôtres, ce qui résulte du poids des médailles antiques qui nous sont parvenues ; 2° la valeur relative du numéraire, ce qui ne peut jamais s'établir qu'approximativement, d'après le prix de certaines denrées de première nécessité. Les métaux précieux, l'or et l'argent, qui sont devenus les principaux moyens d'échange et le signe habituel de la va-

[1] Une partie des Sicules payaient aux Syracusains un tribut qui fut augmenté après la destruction de Trinakia, olympiade LXXXV. Diodore, XII, 50 : *Καὶ χρημάτων παρασκευὰς ἐποιοῦντο, φόρους ἀδροτέρους τοῖς ὑποτεταγμένοις Σικελοῖς ἐπιτιθέντες.*

leur, étaient, dans l'origine, d'un usage beaucoup plus restreint. Quelques nations très-commerçantes paraissent même n'avoir pas fait usage d'argent monnayé. Les Grecs sont le peuple qui a contribué le plus à répandre l'usage du numéraire; mais chez eux, comme à Rome, les monnaies d'or n'ont été frappées que fort tard, et ce métal était très-rare. Théopompe rapportait que les Lacédémoniens, ayant voulu dorer la figure d'une statue d'Apollon Amycléen, n'avaient pu se procurer d'or qu'auprès de Crésus; et un peu plus tard, Hiéron de Syracuse chercha longtemps inutilement de l'or pour le trépied et la Victoire qu'il voulait consacrer à Apollon. Enfin, on lui indiqua un citoyen de Corinthe, qui avait amassé à la longue un trésor de ce métal, et qui le lui vendit. Hiéron lui envoya en échange un vaisseau chargé de blé et beaucoup d'autres présents[1]. Les conditions de ce marché sont rapportées beaucoup trop vaguement pour nous donner une idée même approximative du prix de l'or à cette époque; elles montrent seulement qu'il n'était pas moins rare en Sicile que dans le reste de la Grèce. Diodore cite, il est vrai, une ruche en or consacrée par Dédale à Éryx[2], et le manteau d'or de la statue de Jupiter Olympien qu'Hippocrate respecta, lorsqu'il s'avança jusque sous les murs de Syracuse, et occupa le temple de Jupiter[3]. Mais l'usage des offrandes d'or massif retirait de la circulation le peu qui s'y trouvait. Il est probable que la monnaie que Démarète, femme de Gélon, fit frapper avec la couronne d'or dont les Carthaginois lui avaient fait présent, et qui porta son nom, fut la première monnaie d'or usitée à Syracuse[4]. Toutefois la nature et la valeur du démarétion

[1] Théopompe, fr. 219.

[2] Diodore, IV, 78.

[3] Diod. X, fr.

[4] Sur le Δαμαρέτιον ou Δημαρέ-

est encore une question débattue entre les archéologues de premier rang[1]. Les colonies suivaient pour les monnaies comme pour les lois les usages de leur métropole. Ainsi deux systèmes monétaires durent être en usage en Sicile, celui des villes chalcidiennes, et celui des colonies doriennes. Les premières introduisirent dans un partie de l'Italie et de la Sicile l'usage du talent euboïque; aussi le trouve-t-on employé dans plusieurs transactions des Romains avec les autres peuples, et Hérodote, qui avait vécu à Thurium, compte également par talents euboïques. L'ancien système monétaire d'Égine, où furent frappées les premières monnaies grecques, avait été adopté à Corinthe et à Rhodes, d'où il passa dans les colonies doriennes de la Sicile. Deux passages d'Aristote, l'un de la République d'Agrigente, l'autre de la République d'Himéra, conservés dans Pollux [2], nous font connaître le nom, la valeur, et la division des monnaies siciliennes selon cet ancien système. Après avoir dit que les Agrigentins condamnaient à des amendes de 30 ou 50

τιον, voyez Pollux, IX, 85; Hésychius; le scholiaste de Pindare, ol. II. v. 29; et Diodore, XI, 26: *Καὶ ςεφανωθεῖσα ὑπ' αὐτῶν ἑκατὸν ταλάντοις χρυσίου, νόμισμα ἐξέκοψε τὸ κληθὲν ἀπ' ἐκείνης δαμαρέτιον· τοῦτο δ' εἶχεν ἀττικὰς δραχμὰς δέκα, ἐκλήθη δὲ παρὰ τοῖς Σικελιώταις ἀπὸ τοῦ ςαθμοῦ πεντηκοντάλιτρον.*

[1] M. le duc de Luynes, dans les *Annali dell' instituto di corrisp. archeol.* a émis l'opinion qu'une des anciennes pièces décadrachmes de Syracuse est le démarétion, et feu Ot. Müller s'était rangé à ce sentiment. M. Bœckh le combat dans sa Métrologie, mais tout en reconnaissant, d'après l'épigraphie de cette pièce, qu'elle remonte au temps de Gélon.

[2] Pollux, IV, 24: *Ἀριςοτέλης ἐν μὲν Ἀκραγαντίνων πολιτείᾳ, προειπὼν ὡς ἐζημιοῦντο πεντήκοντα λίτραις, ἐπάγει· Ἡ δὲ λίτρα δύναται ὀβολὸν αἰγιναῖον. Ἐν δὲ Ἱμεραίων πολιτείᾳ φησὶν ὡς οἱ μὲν Σικελιῶται τοὺς δύο χαλκοὺς ἑξᾶντα καλοῦσι· τὸν δὲ ἕνα οὐγκίαν· τοὺς δὲ τρεῖς τριᾶντα, τοὺς δὲ ἕξ, ἡμίλιτρον· τὸν δὲ ὀβολὸν, λίτραν· τὸν δὲ κορίνθιον ςατῆρα, δεκάλιτρον, ὅτι δέκα ὀβολοὺς δύναται.* On doit comparer un second passage de Pollux (IX, 6) qui renferme quelques variantes.

livres, il ajoutait : « la livre (λίτρα) vaut une obole d'Égine, et les Siciliotes nomment décalitre (δεκάλιτρον) le statère de Corinthe, qui vaut 10 oboles d'Égine. » On sait par Pollux que le talent d'Égine (de 6,000 drachmes) valait 10,000 drachmes d'Athènes[1], et, suivant cette proportion, 6 oboles ou livres siciliennes valaient 10 oboles d'Athènes ; et si l'on compte l'obole attique à raison de 15 centimes, l'obole d'Égine ou la livre sicilienne aurait été de 25 centimes. Ce nom de livre vient de ce que dans l'Italie, où l'argent était rare, le cuivre était la base de la monnaie. L'obole éginétique valait donc, à l'époque de son introduction en Sicile, une livre pesant de cuivre. Les Grecs de Sicile adoptèrent cette dénomination de livre, et aussi la division duodécimale usitée en Italie. Aristote, dans un autre passage également conservé par Pollux, rapporte les noms de quelques-unes des subdivisions de la livre. C'étaient l'once, douzième partie de la livre, et qu'il évalue un chalque; le *dixas* ou $\frac{1}{6}$ de livre, ou 2 chalques; le *trixas* ou $\frac{1}{4}$; enfin la demi-livre ou 6 chalques. Cette évaluation d'Aristote, de 12 chalques pour la livre, n'est pas tout à fait rigoureuse; car le chalque, étant le huitième de l'obole, donnerait, pour le rapport de la livre sicilienne à l'obole attique, la proportion de 9 à 6 au lieu de 10 à 6. Mais cette différence est peu sensible dans des valeurs si minimes. Comme on le voit, l'ancien système sicilien correspondait, quant à ses divisions, au système romain antérieur à l'an 536 de Rome[2], où le denier était de 10 as, pesant chacun une livre, et se divisait en douze onces. Quant aux poids, nous ne savons s'ils étaient égaux,

[1] Pollux, IX, 6 : Τὸ *μὲν ἀττικὸν τάλαντον ἑξακισχιλίας ἐδύνατο δραχμὰς ἀττικάς....τὸ δὲ αἰγιναῖον μυρίας.*

[2] Voyez le Mémoire de M. Letronne sur l'évaluation des monnaies grecques et latines, p. 17 et suiv.

puisque la valeur de ces anciennes monnaies romaines n'est pas connue. Voici le tableau qui résulte des divers passages d'Aristote :

Décalitre (δεκάλιτρον) = 10 oboles d'Égine ou 1 statère corinthien, *denarius.*

Livre (λίτρα) = 1 obole d'Égine = environ 12 chalques athéniens, *as* ou *libella.*

Demi-litre (ἡμίλιτρον) = 1/2 obole d'Égine = environ 6 chalques athéniens, *sembella.*

Trixas (τριξᾶς) = 1/4 d'obole d'Égine = environ 3 chalques athéniens, *teruncius.*

Dixas (διξᾶς) = 1/6 d'obole d'Égine = environ 2 chalques athéniens.

Once (οὐγκία) = 1/12 d'obole d'Égine = environ 1 chalque athénien, *uncia.*

Aristote citait encore une autre monnaie sicilienne, le *νοῦμμος* (*nummus*)[1]. Ce nom qui, des villes grecques de la Sicile et de la Grande-Grèce, a passé chez les Latins, était d'origine hellénique et dérivait, comme *νόμισμα*, de *νόμος*. La valeur du nummus sicilien est sujette à contestation, parce que nous ne savons pas à quelle époque il faut rapporter l'introduction de cette monnaie en Sicile, et que le passage d'Aristote est altéré. Pollux, après avoir énuméré les divers talents, dit que le moins fort de tous était celui de Sicile, et qu'il valait, selon Aristote, dans les temps les plus anciens, *24 et ensuite 12 nummus*, et que le nummus valait *τρία ὀμόλια.* Ces derniers mots, évidemment altérés, ont été corrigés, avec beaucoup de probabilité, en *τρία ἡμιωβόλια*, c'est-à-dire $1\frac{1}{2}$ obole[2]. Si Aristote a entendu par là des oboles

[1] Pollux, IX, 6 : Ὁ δὲ νοῦμμος δοκεῖ μὲν εἶναι Ῥωμαίων τοὔνομα τοῦ νομίσματος· ἔστι δὲ ἑλληνικὸν, καὶ τῶν ἐν Ἰταλίᾳ καὶ Σικελίᾳ Δωριέων.

[2] Pollux, IX, 6 : Τὸ μέντοι σικελικὸν τάλαντον ἐλάχιστον ἴσχυε· τὸ μὲν ἀρχαῖον, ὡς Ἀριστοτέλης λέγει, τέσσαρας καὶ εἴκοσι τοὺς νούμμους. Τὸ δὲ ὕστερον, δυοκαίδεκα. Δύνασθαι δὲ τὸν νοῦμμον τρία ὀμόλια (*sic*).

d'Athènes, ce que nous croyons, le νοῦμμος aurait valu à peu près une obole d'Égine ou litra sicilienne[1]. On a beaucoup discuté sur la valeur du talent sicilien[2]; Festus dit qu'il était de 3 deniers[3]; mais cela s'applique-t-il au talent de 24 ou à celui de 12 nummus? Et quelle était la valeur du denier romain à l'époque où remonte cette évaluation? La discussion de ces questions ardues nous entraînerait trop loin. Elles ont été éclaircies autant qu'elles peuvent l'être par M. Bœckh, dans ses *Metrologische Untersuchungen*[4]. Du reste, on peut dire, avec Pollux, que c'est un objet de curiosité plus que d'utilité[5]. En effet, cet ancien système cessa de très-bonne heure d'être en usage, et on n'en trouve pas d'exemple dans les auteurs anciens, sauf quelques passages des poëtes comiques, où le mot λίτρα se rencontre, sans qu'on soit certain s'il a la valeur indiquée par Aristote; car ce nom se conserva en Sicile pour des sommes différentes.

Nous venons de dire que le système éginétique était tombé de bonne heure en désuétude en Sicile. Il y fut remplacé par celui d'Athènes. La prépondérance commerciale que cette ville avait acquise répandit l'usage de ses monnaies, et leur sys-

[1] Nous avons dit que la proportion de l'obole d'Égine à celle d'Athènes était de 6 à 10. Si nous prenons l'obole attique à 15ᶜ et l'obole d'Égine à 25ᶜ, le nummus valait 22ᶜ 1/2, et le talent de 12 nummus aurait valu 2ᶠ 70ᶜ, et, d'après l'autre calcul, le décalitron ou 10 oboles d'Égine valait 2ᶠ 50ᶜ.

[2] Bentley, à l'occasion des lettres attribuées à Phalaris, a traité la question du talent sicilien, et en général des monnaies siciliennes, d'une manière approfondie.

[3] Festus, pag. 188, édit. Egger. « Neapolitanum sex denarium; syra« cusarum trium denarium; Rhegi« num victoriati. »

[4] *Metrologisce Untersuchungen uber Gewichte, Münzfüsse und Masse des altherthums in ihrem zusammenhange* von August Böeckh. Berlin, 1838.

[5] Liv. IX, c. VI: Ἔχει μὲν δή τι καὶ φιλόκαλον ἡ τούτων γνῶσις.

tème fut adopté à Corinthe bien avant le temps de la guerre du Péloponnèse. L'examen des médailles de la Sicile montre qu'il en avait été de même dans cette île. Elles correspondent, par leur poids, aux drachmes, didrachmes et tétradrachmes attiques de 82^{gr},167; 164^{gr},333 et 328^{gr},167. Sans préciser l'époque de l'introduction de ce système, on peut le placer entre les olympiades LXX et LXXX. On le trouve, en effet, employé déjà dans les médailles de Zancle, antérieures au règne d'Anaxilas, dont le type connu est un lièvre et un bige de mulet, et sur d'autres monnaies que l'antiquité de la légende, tout à fait analogue à la description du casque d'Hiéron, peut faire regarder comme contemporaines de ce prince. Des pièces frappées sous l'ancien système ont pu néanmoins continuer à avoir cours longtemps après cette époque.

Une curieuse inscription de Tauroménium[1], qui contient les comptes de recettes et de dépenses des jeux gymniques, nous fait connaître quelle était, à l'époque où elle fut gravée, la proportion entre la livre et le talent. Il en résulte que le talent sicilien était alors de 120 livres. Tauroménium n'ayant été fondée qu'en 358, cette inscription, si elle ne provient pas des ruines voisines de Naxos, ne pourrait être une autorité pour une époque antérieure à la moitié du IVe siècle avant J. C. Mais il paraît que ce rapport était déjà le même plusieurs siècles auparavant, puisque, dans l'inscription de Simonide sur le trépied de Gélon, il est dit qu'il valait 50 talents et 106 livres[2]; d'où il résulte qu'un talent sicilien

[1] *Inscript. sicil.*

[2] Nous avons rapporté cette inscription p. 138. Les mots *δαρετίου χρυσοῦ* du sixième vers ont fort embarrassé les critiques. Bentley, sur les lettres de Phalaris, p. 259, voulait lire *δαμαρετίου*, en mettant un pæon au lieu d'un dactyle pour premier

valait alors plus de 106 livres. Diodore évalue ce trépied à 16 talents attiques. M. Bœckh explique cette évaluation en disant que Diodore n'a pas tenu compte des 106 livres, et qu'il a considéré le talent comme étant de 120 drachmes éginétiques. 50 talents auraient donc eu le poids de 6,000 drachmes d'Égine, ou 10,000 drachmes attiques, et d'après le rapport de l'or à l'argent, comme dix à un, auraient valu 100,000 drachmes attiques, ou, en d'autres termes, 16 talents 2/3, le talent étant de 6,000 drachmes.

A l'occasion des médailles siciliennes, nous devons dire quelques mots d'une opinion produite d'abord par Pedruzzi, Torremusa, Neumann[1], et adoptée même par Ekkel, selon laquelle ce serait à Syracuse qu'on aurait frappé les médailles de Corinthe et de plusieurs de ses colonies. Cette proposition singulière était appuyée sur ce principe d'une application fréquente en numismatique, savoir : qu'un pays où l'on trouve le plus fréquemment une médaille est celui où elle a été émise. Or les monnaies qui portent, d'un côté, la tête de Minerve, et de l'autre, le Pégase ou Πῶλος avec un *koppa*, marque de Corinthe, se rencontrent, en très-grande

pied. Toup (*Epistola critica in Suidam*, p. 73, conserve *δαρετίου*, qu'il regarde comme une contraction. Quelques manuscrits portent *δαρείου*, leçon que Wesseling (t. I, pag. 425) approuve. On peut dire, pour la justifier, que Gélon voulait exprimer par là que ce trépied provenait de l'or des Perses, qui avaient excité et peut-être soudoyé les Carthaginois. Les dariques étaient d'ailleurs la monnaie d'or dont le cours était le plus étendu. Du reste, soit qu'il s'agisse de dariques ou de monnaies de Démarète, on voit que le talent contenait plus de cent livres, car les Sicéliotes énonçaient en premier le nombre le plus faible.

[1] Neumann, *Pop. et Reg. num. anecd.* pag. 50 et suiv. art. *Syracuse*, et p. 230, art. *Corinthe*.

[2] Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne, accompagné de recherches sur les monnaies de Corinthe, etc. Paris, 1825.

quantité, en Sicile. Mais M. Cousinery a fait ressortir ce qu'il y aurait d'insolite à ce qu'une ville aussi puissante que Corinthe n'eût pas frappé elle-même ses médailles, tandis qu'il n'y a rien que de très-naturel à ce qu'on en trouve un grand nombre dans des colonies comme celles de Sicile, d'où elle tirait beaucoup de produits. La même chose a lieu en Macédoine et en Thrace pour les monnaies d'Athènes. Ce fait montre que la balance commerciale penchait en faveur de la Sicile, puisqu'une grande partie du numéraire de sa mère patrie vint s'y enterrer. Il est vrai aussi qu'à certaines époques, par exemple, au temps de Timoléon, Syracuse, pour honorer sa métropole, reproduisit sur ses médailes le type de Corinthe, en y ajoutant quelques signes distinctifs. Il ne serait pas impossible qu'elle eût quelquefois, à cause de la faveur dont jouissaient les monnaies de Corinthe, contrefait ses coins; mais c'est aller beaucoup trop loin de dire que toutes les monnaies au type de Corinthe ont été frappées en Sicile.

Nous n'avons pas assez de renseignements sur les finances de la Sicile avant le temps de Gélon, pour essayer d'en donner une idée. Elles provenaient des revenus du domaine de l'état, peut-être de la dîme, des droits de douane et des autres impôts réguliers. Gélon était déjà considéré comme un des princes les plus riches de la Grèce, et le nombre de troupes qu'il pouvait tenir sur pied en était une preuve évidente. La victoire sur les Carthaginois et le traité qui suivit augmentèrent beaucoup la fortune publique. Diodore dit que les vaincus durent payer les frais de la guerre, évalués à 2,000 talents. C'est à peu près la somme que les Romains leur imposèrent après la première guerre punique, et pour laquelle on leur avait d'abord accordé

vingt ans. Il est probable que, du temps de Gélon, cette contribution de guerre fut aussi répartie en un certain nombre d'annuités. Selon l'usage général, Gélon consacra la dîme du butin fait sur les barbares à des usages religieux. Nous pouvons nous faire une idée de sa valeur par l'inscription de Simonide sur le trépied d'or consacré à Delphes par Gélon, où il est dit que ce trépied, qui valait 50 talents et 106 livres d'or, était la dîme de la dîme (en d'autres termes, la 100e partie du butin), qui se montait, par conséquent, à 5,088 talents siciliens et 40 livres, à raison de 120 livres au talent. Le reste de son règne et ceux de ses frères durent être à l'abri des embarras financiers. La période de liberté qui suivit l'expulsion de Thrasibule fut également un temps de grande prospérité; seulement, on pourrait accuser le gouvernement populaire d'avoir manqué de prévoyance en ne se formant pas une épargne; ce qui fait que, pendant la guerre des Athéniens, les finances de Syracuse étaient très-épuisées et ne leur auraient pas permis de soutenir plus longtemps le siége[1]. On peut objecter, cependant, qu'il y avait dans le temple de Jupiter Olympien des offrandes d'or d'une valeur considérable, que plus tard Denys, moins scrupuleux que Gélon et Nicias, ne se fit pas faute d'employer. Périclès, au commencement de la guerre du Péloponnèse, comptait parmi les ressources d'Athènes l'or qui décorait la statue de Minerve et que l'on remplacerait après la victoire[2]; et certes il valait mieux consacrer au salut de

[1] Thucydide, l. VII, 48. Nicias, qui était bien informé de l'état intérieur de Syracuse, exposait, dans le conseil des généraux, que les affaires des Syracusains étaient encore en plus mauvais état que les leurs.

[2] Thucyd. II. L'or qui couvrait la statue de Minerve pesait quarante talents, ou, selon les évaluations de M. Letronne, deux mille cent trente-six livres. (*Considér. sur l'évaluation des monnaies gr. et rom.* p. 95.)

la patrie, dans les crises imminentes, les offrandes des temples, que de les laisser s'accumuler au point d'exciter la cupidité, qui devint funeste au sanctuaire de Delphes.

Le règne de Denys nous fournit des détails assez curieux sur les procédés financiers auxquels on avait recours dans les besoins d'argent. C'est un des principes de la tyrannie, selon Aristote [1], d'apauvrir les citoyens pour que, occupés à gagner leur vie de chaque jour, ils n'aient pas le temps de conspirer. Tel fut, dit-il, le vrai motif qui fit élever les pyramides et les monuments consacrés par les Pisistratides [2]. Aristote ajoute que, sous Denys, à Syracuse, les impôts étaient portés au point de faire entrer en cinq ans la fortune entière des citoyens dans la caisse du fisc[3]. Si ce fait est vrai, Denys avait laissé bien loin derrière lui Cypsélus, qui avait fait vœu de consacrer aux dieux, en dix ans, la fortune entière des Corinthiens, et leur en prenait chaque année un dixième [4]. Théophraste, dans son livre des Expédients financiers, après avoir cité ce fait, dit que d'autres tyrans consacraient aux dépenses de la guerre l'argent des citoyens, comme Denys, qui ne se bornait pas à enlever la fortune des Syracusains, mais prodiguait la sienne propre pour des expéditions militaires, de peur que ses trésors ne vinssent à servir à ses ennemis[5]. La crainte de voir un de ses sujets s'enrichir, bien

[1] Aristote, *Polit.* VIII (5), ch. IX, 5.

[2] Voyez aussi Suidas, au mot *Κυψελιδῶν ἀνάθημα*, et les *Œconomiques*, l. II.

[3] Arist. *Pol.* VIII, 9 : *Καὶ ἡ εἰσφορὰ τῶν τελῶν, οἷον ἐν Συῤῥακούσαις· ἐν πέντε γὰρ ἔτεσιν ἐπὶ Διονυσίου τὴν οὐσίαν ἅπασαν εἰσενηνοχέναι συνέβαινεν.* Ce fait, ainsi généralisé, est bien difficile à admettre. On pourrait conclure du moins, de cette assertion, que le cens ou la révision du cadastre s'opérait tous les cinq ans à Syracuse.

[4] Suidas, lieu cité.

[5] Suidas, lieu cité. *Καὶ γὰρ Θεόφραστος ἐν τῷ περὶ Καιρῶν ϐ' λέγει οὕτως· Ἕτεροι δ' εἰς ἀνδρωδέστερα καταδαπανῶντες, οἷον στρατιὰς ἐξάγοντες καὶ πολέμους ἐπαναιρούμενοι,*

plus que les intérêts de la liberté commerciale, semble avoir dicté sa conduite envers cet homme dont parle Aristote, qui avait eu l'idée d'employer les fonds déposés chez lui à s'emparer du monopole des fers en Sicile, en accaparant tout le produit des diverses usines. Quand les marchands étrangers se présentèrent pour en acheter, sans faire une augmentation exagérée, il parvint à gagner 100 talents pour 50. Denys, instruit de cette spéculation, permit à l'individu d'emporter son bénéfice, mais lui défendit de séjourner plus longtemps à Syracuse[1]. Les quarante années environ que dura le règne de Denys l'Ancien furent une longue crise financière. Il débuta par doubler[2] la solde des troupes mercenaires, et y pourvut en confisquant les biens des citoyens les plus riches; mais cette ressource était transitoire, et la paye resta probablement fixée à ce taux élevé. Aussi, plus tard, pour calmer ses dix mille mercenaires, qui réclamaient leur solde arriérée, leur abandonna-t-il le riche territoire des Léontins. Nous n'avons pas besoin de rappeler les immenses travaux qu'il ordonna pour fortifier Syracuse et garnir les arsenaux. Sans doute la population des campagnes qu'il avait rassemblée pour ces constructions, et qui fut occupée vingt jours, travaillait par corvées; car il n'aurait pu payer soixante mille ouvriers; mais les architectes et les maçons qui dirigeaient l'ouvrage devaient recevoir le prix de leur journée. Il attira aussi des ouvriers étrangers par des salaires élevés. Enfin, les métaux et autres matières nécessaires à la confection des armes et des vaisseaux, et dont

καθάπερ καὶ Διονύσιος ὁ τύραννος. Ἐκεῖνος γὰρ οὐ μόνον ᾤετο δεῖν τὰ τῶν ἄλλων καταναλίσκειν, ἀλλὰ καὶ τὰ αὐτοῦ, πρὸς τὸ μὴ ὑπάρχειν ἐφόδιον τοῖς ἐπιβουλεύουσιν, κ. τ. λ.

[1] Arist. *Polit.* I, 5.

[2] Diodore, XIII, 93.

une partie était tirée de l'étranger, devaient absorber des sommes énormes. Il était donc indispensable qu'il eût recours à des expédients. Le plus innocent fut sans doute de remplacer le manteau d'or de la statue de Jupiter par un manteau de laine, qui devait être, disait-il, plus chaud en hiver et plus léger en été[1]. Il enlevait aussi les couronnes, les coupes, les tables d'or et d'argent qu'il trouvait dans les temples. Il eut recours aux parures des dames syracusaines. Il paraît que, malgré l'ancienne loi somptuaire qui leur défendait de porter des bijoux, l'usage en était général. Démarète, femme de Gélon, lors de la première guerre punique, avait provoqué, par son exemple[2], les Syracusaines à s'en dépouiller pour l'état. Denys s'en souvint, il convoqua une assemblée, et dit qu'il avait eu une apparition de Cérès, qui ordonnait que toutes les femmes consacrassent leurs bijoux dans son temple; que les femmes de sa famille s'étaient déjà conformées aux volontés de la déesse, et qu'il engageait tout le monde à en faire autant, si l'on ne voulait pas se rendre coupable de sacrilége. La crainte des dieux et du tyran fit obéir ponctuellement à cette injonction; et, quand les bijoux furent déposés dans le temple, Denys s'en empara à titre d'emprunt. Au bout de quelque temps, les femmes s'étant remises à porter des ornements d'or, il ordonna que celles qui voudraient y être autorisées payeraient un impôt au temple de Cérès[3]. Il eut aussi recours aux em-

[1] Aristote, *Œcon.* *Τὰ θ' ἱμάτια τὰ χρυσᾶ καὶ τοὺς στεφάνους περιῄρει τῶν ἀγαλμάτων, φάσκων αὐτὸν καὶ κουφότερα καὶ εὐωδέστερα δοῦναι*, κ.τ.λ.

[2] Pollux, IX, 16. Nous avons rapporté plus haut, sur l'origine du *démarétion*, une tradition différente qui ne détruit pas absolument celle-ci, Démarète ayant pu faire frapper des monnaies avant et après la victoire, d'abord avec les bijoux des Syracusaines, ensuite avec l'or que les Carthaginois lui offrirent.

[3] Aristote, *Œcon.* II.

prunts. Gélon avait déjà prié les citoyens de lui prêter des sommes qu'il leur rendit fidèlement après la guerre [1]. Denys convoqua une assemblée et dit qu'il avait besoin d'argent pour s'emparer d'une ville, et pria les Syracusains de lui apporter chacun deux statères. Ceux-ci obéirent à regret; et, quelques jours après, Denys, comme si l'occasion était manquée, remit exactement à chacun son argent. Par là il reconquit la confiance et obtint, peu de temps après, une somme plus considérable, qu'il employa à la construction de galères [2]. Une autre fois, comme on réclamait l'argent qu'on lui avait prêté, il contraignit ses créanciers à rapporter une somme égale à celle qu'ils avaient déjà donnée; et, faisant frapper sur chaque pièce une contremarque, il prescrivit que la drachme ainsi marquée eût cours pour deux drachmes, et se prétendit libéré [3]. Entré dans cette voie, il fit frapper une monnaie d'étain, dont il fit un grand éloge dans l'assemblée; et les Syracusains furent obligés de décréter qu'elle serait reçue pour de l'argent [4]. Mais toutes les ordonnances des gouvernements despotiques ne peuvent empêcher la dépréciation des monnaies altérées. A l'étranger, elles n'ont jamais que leur valeur réelle, et, dans le pays même, elles n'ont qu'une utilité de peu de temps : car le prix des denrées augmente en proportion, à moins que le gouvernement ne fixe un maximum, et alors celles-ci disparaissent des marchés. C'est ce dont, à la fin du dernier siècle, on a fait l'expérience en France. Denys, voyant que

[1] Plut. apoph. et Arsénius, *Violet.* p. 173. *Γέλων αἰτῶν χρήματα τοὺς πολίτας, ἐπεὶ ἐθορυβήθησαν αἰτεῖν εἶπεν ὡς ἀποδώσων· καὶ ἀπέδωκε μετὰ τὸν πόλεμον.*

[2] Arist. *Œcon.* II.

[3] Arist. *Œcon.* II.

[4] Arist. *Œcon.* II.—Polyen (l. IX, ch. VI) parle aussi de la monnaie d'étain de Denys, et dit qu'il avait donné à la drachme la valeur du tétradrachme.

les Syracusains ne nourrissaient plus de troupeaux, pour échapper à l'impôt dont ils étaient grevés, en promit l'exemption. Aussitôt, beaucoup de personnes achetèrent un grand nombre de bestiaux. Bientôt après, le droit fut rétabli. Les propriétaires, indignés, préférèrent tuer leur bétail; mais il défendit d'en abattre plus que pour la consommation journalière; et, comme on multipliait les sacrifices, il survint encore une défense d'immoler les femelles [1]. Toutes ces ordonnances vexatoires manquant en partie leur but, Denys feignit de mettre en vente son riche mobilier. Cette occasion séduisante fit sortir de leur cachette bien des écus, sur lesquels le tyran mit la main, tout en retirant les objets mis aux enchères [2]. N'ayant pu réaliser le projet qu'il avait, dit-on, conçu de piller le temple de Delphes [3], il se rabattit sur celui d'Agylla en Thyrrhénie, d'où il enleva, selon Diodore, 1000 talents, plus des objets précieux, dont la vente produisit encore 300 talents; somme qui paraîtra peu élevée si on la compare au prix d'une seule tapisserie consacrée dans le temple de Junon Lacinienne par le Sybarite Alcimène, et que Denys fit vendre à Carthage 120 talents [4]. A toutes ces sommes, on peut ajouter ce qu'il tira de la vente des prisonniers de Motya, les 300 talents que les Carthaginois lui remirent pour obtenir de se retirer dans leur patrie, et la vente des habitants de Rhégium, dont il extorqua d'abord, à titre de rançon, trois mines par tête [5]. Mais, en

[1] Arist. *Œcon.* II.

[2] *Id. ibid.*

[3] Diodore, XV, 13.

[4] Aristote, *Mirabil.* § 96. — Athénée, XII, 541, B.

[5] Aristote, *Œcon.* II. — Selon Diod. (XIV, 111), Denys rendit la liberté à tous ceux qui payèrent une mine pour rançon. Cette somme fut aussi stipulée par Leptine pour le rachat des prisonniers thuriens. (Diod. XIV, 102.) A la prise de Panorme, les Romains exigèrent deux mines par tête. (Diod. XXIII, 18.)

revanche, après sa défaite, en 383, il fut obligé de payer 1000 talents aux Carthaginois; en sorte que son trésor, comme le tonneau des Danaïdes, ne s'emplissait jamais.

Nous nous sommes étendu sur les procédés de Denys l'Ancien, parce que tous les moyens astucieux et violents furent employés par lui pour se procurer de l'argent. Les confiscations et le sac des villes furent aussi l'une des principales ressources d'Agathocle; il y joignit une association avec les pirates; en sorte que la Sicile ne connut guère le bienfait d'une administration régulière que sous le règne d'Hiéron II.

§ IX. POPULATION [1].

Parmi les questions que soulève l'histoire ancienne, il n'en est peut-être pas de plus difficile à résoudre d'une ma-

[1] Sur la population chez les anciens en général, on peut consulter Hume, *Essai sur la population chez les anciens;* — Sainte-Croix, sur la population de l'Attique, dans les Mém. de l'Acad. des inscript. vol. XLVIII; — Clinton, *Fasti hellenici, Append. mém.* 22;—Bœckh, *Économ. polit. des Athéniens*, ch. VII;—Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains.* — M. Letronne, dans son cours d'histoire au Collége de France, année 1834 à 1835, a traité de la population ancienne de l'Égypte et des éléments généraux de semblables recherches. M. C. G. Zumpt a publié à Berlin, en 1841, un mémoire sur l'état de la population et de son accroissement chez les peuples de l'antiquité. (*Ueber der Stand der Bevœlkerung.*) Il s'attache à réfuter l'opinion de Gibbon, qui regardait le siècle des Antonins comme l'époque du plus grand accroissement de la population. M. Zumpt montre, au contraire, que la population grecque était déjà, depuis plusieurs siècles, dans un état d'affaiblissement dont il expose les diverses causes, et qui s'étendait à tout l'empire romain. On peut lire une analyse de ce mémoire dans la Revue de bibliographie analytique de septembre 1841. Le résultat de nos recherches sur la population de la Sicile s'accorde avec l'ensemble des vues de M. Zumpt; et, à l'époque où Syracuse et Agrigente jetaient le plus d'éclat, nous voyons déjà décroître la population générale de la Sicile.

nière satisfaisante, que celles qui se rapportent à la population. On sait combien d'opinions contradictoires se sont produites sur la population de Rome, dont cependant le développement graduel et non interrompu semblait devoir présenter une série de témoignages concordant entre eux. Mais, en Sicile, la diversité des races, le mouvement des colonies, qui venaient y fonder des villes nouvelles ou se joindre aux établissements déjà existants; les alternatives de prospérité et de désastres, rendent toute évaluation générale à peu près impossible; car les révolutions fréquentes qui transportaient la suprématie d'une ville à l'autre, et quelquefois réunissaient dans l'une d'elles les habitants de plusieurs, ne permettent pas de combiner les indications partielles et qui se rapportent à des époques différentes. A ces difficultés, il faut joindre celle qui résulte de l'organisation de la société grecque, où, non-seulement les esclaves ne sont comptés pour rien, mais où les droits de citoyen n'étaient accordés que dans des circonstances rares aux domiciliés d'origine étrangère, qui formaient quelquefois une portion considérable de la population des villes. La production des céréales, qui sert souvent de base aux calculs statistiques, ne saurait nous conduire à des résultats positifs pour le temps des colonies grecques; car nous savons que la Sicile produisait au delà de sa consommation; mais nous n'avons d'indications de la quantité de ses exportations en blé que depuis la conquête romaine, époque où la population hellénique de l'île était bien diminuée. Nous réunirons toutefois ici les données que peuvent fournir quelques passages des anciens et que nous rapporterons à cinq époques principales: 1° le siècle de l'établissement des colonies grecques; 2° le siècle de Gélon; 3° l'époque des conquêtes carthaginoises sous Denys l'Ancien;

4° le rétablissement de la liberté par Timoléon ; 5° enfin l'époque de la conquête romaine.

Avant l'arrivée des Grecs, la Sicile était occupée par les Élymes, qui demeuraient à l'occident, dans une contrée où ils se sont toujours maintenus ; par les faibles débris des Sicaniens, et principalement par les Sicules, qui habitaient, dans l'intérieur, des villes nombreuses, mais dont aucune ne paraît avoir été très-peuplée. La côte orientale, sur laquelle les Grecs formèrent leur premiers établissements, était à peu près abandonnée par suite des éruptions récentes de l'Etna. Enfin, les Phéniciens ou Carthaginois avaient sur les côtes divers comptoirs de commerce, et se réunirent dans les villes de Panorme, Motya et Solonte. Les colonies des Grecs peuvent se réduire à Naxos, Catane, Léontini, Rhégium, Himéra, Sélinonte, Syracuse, Géla, Agrigente et Camarina. Les autres villes occupées par les Grecs n'ont pas eu d'existence politique à part, et leur population a dû être comprise dans celle de leurs métropoles. Les premières expéditions conduites par Théoclès et par Archias ne pouvaient pas être très-nombreuses ; mais, outre la progression rapide d'une population sollicitée de multiplier par la possession d'un territoire fertile, qui n'attend que des bras pour enrichir ses propriétaires, il dut se faire, pendant les temps qui suivirent ces premiers établissements, une émigration annuelle de nouveaux colons. Cependant le territoire des colonies grecques ne s'étendit jamais très-loin de la côte. Au temps de la puissance de Gélon, nous voyons les Sicules occuper encore des terres jusqu'au pied de l'Etna, et Hiéron les leur enlever pour arrondir le territoire de Catane ; mais ils les reprirent après l'expulsion de Thrasybule.

Nous ne croyons pas que, dans le temps de leur fondation, aucune des villes grecques de la Sicile, si ce n'est peut-être Syracuse, ait compté dix mille citoyens, ni même cinq mille, non-seulement par la difficulté de réunir une pareille quantité d'émigrants, à une époque où la Grèce envoyait des colonies dans toutes les directions; mais aussi d'après les idées des Grecs, qui ne croyaient pas qu'une cité trop nombreuse pût être bien administrée[1]. En effet, dans leur système, tout citoyen ayant une part directe au gouvernement, une assemblée dont le magistrat ne pouvait connaître tous les membres, où sa voix n'était pas facilement entendue de tous, n'était plus qu'une foule où le hasard avait plus d'empire que les lois. C'est pour demeurer dans les limites qu'elles s'étaient fixées, que nous voyons Zancle, Naxos, Syracuse, Géla fonder, à leur tour, les colonies d'Himéra, de Sélinonte, de Camarina, d'Agrigente. Le nombre de citoyens entre lesquels le territoire avait été partagé, dans l'origine, ne s'augmentait pas; mais autour d'eux se groupait une population nombreuse d'étrangers, de commerçants, d'artisans, qui vivaient de leur industrie et recevaient la loi de cette aristocratie plébéienne, tout adonnée à la politique et aux armes[2]. A Agrigente, les citoyens ne formaient que le dixième de la population[3]. La proportion changea lorsque les tyrans s'élevèrent dans la plupart des villes. Les droits civiques avaient perdu leur importance; la force militaire était devenue le point capital. Sous Phalaris et ses successeurs, sous Cléandre et

[1] Aristote, *Polit.* l. IV (7), ch. IV. *Χαλεπὸν, ἴσως δ' ἀδύνατον εὐνομεῖσθαι τὴν λίαν πολυάνθρωπον [πόλιν].*

[2] Aristote, *Polit.* l. IV (7), ch. IV. *Ἀναγκαῖον γὰρ ἐν ταῖς πόλεσιν ἴσως ὑπάρχειν καὶ δούλων ἀριθμὸν πολλῶν καὶ μετοίκων καὶ ξένων.*

[3] Diod. XIII, 84.

Hippocrate, le nombre des citoyens d'Agrigente et de Géla s'augmenta beaucoup. A Syracuse, où la république se maintint plus longtemps, les géomores furent obligés de céder la ville aux domiciliés qu'ils n'avaient pas admis à la participation des droits. Les géomores furent ramenés par Gélon; mais, en même temps, il introduisit dix mille citoyens nouveaux de Géla, des villes chalcidiennes et de la Grèce. Nous croyons qu'à compter de cette époque leur nombre peut être estimé à vingt mille, ce qui se rapporte à celui des citoyens d'Athènes, à laquelle Syracuse est ordinairement comparée [1]. Agrigente, qui ne craignit pas de se mesurer, vers ce temps, avec Syracuse, devait avoir dès lors et conserva jusqu'à sa destruction une population égale. Hiéron établit aussi dix mille citoyens à Etna (Catane), à la place des anciens habitants, dont il réunit les restes à Léontini. Un élément d'appréciation nous est fourni, pour cette époque, par les offres de secours que Gélon avait faites aux Grecs. Il s'engageait, selon Hérodote, à leur fournir deux cents galères, vingt mille hoplites, deux mille cavaliers, autant de frondeurs et autant de cavalerie légère. Ces propositions ne furent pas réalisées à cause de l'invasion des Carthaginois en Sicile. Diodore [2] porte les forces que Gélon conduisit au secours d'Himéra à cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. Il nous dit que l'armée de Théron était considérable aussi, mais sans rien préciser. En adoptant comme exact le chiffre de cinquante-cinq mille hommes pour l'armée de Gélon, il ne faut pas oublier qu'à ce moment il avait le commandement en chef, et que les Sicules devaient entrer pour une bonne

[1] Thucydide, VII, 28 : *Συρακούσας.....ἀντιπολιορκεῖν πόλιν οὐδὲν ἐλάσσονα αὐτὴν τε καθ' αὐτὴν τῶν Ἀθηνῶν.* — [2] Diod. XI, 21.

partie dans ce nombre. En effet, dans la deuxième guerre punique, lors du siége d'Himéra par Annibal, en 409, les Sicaniens et les Sicules, qui avaient pris parti pour les Carthaginois, leur fournirent vingt mille auxiliaires [1]. Il faut songer aussi que, dans de pareilles guerres, les domiciliés, les artisans, peut-être même une partie des esclaves avaient dû être armés. En outre, Gélon avait pu tirer des troupes mercenaires d'Italie, quoique les historiens n'en fassent pas mention. Cette armée de cinquante mille hommes n'est donc pas en contradiction avec le nombre de vingt mille citoyens, que nous avons cru devoir attribuer à Syracuse. Les cinq mille hommes de cavalerie sont plus remarquables, parce qu'il n'est pas probable qu'il en soit venu de l'étranger; mais les Sicules possédaient beaucoup de chevaux. Les chevaliers étaient nombreux aussi dans les villes chalcidiennes, qui marchaient avec Gélon, à l'exception de Zancle. Cette dernière ville eut toujours une grande importance à cause de sa position et de son port; mais la population n'en devait pas être considérable, car, dans la suite, elle fut soumise bien des fois; et du temps de Denys l'Ancien, dans un moment où elle était dans toute sa force, elle ne put mettre sur pied que quatre mille hommes et quatre cents cavaliers [2]. Quant à Himéra, qui obéissait à Théron, et à Sélinonte, qui avait embrassé le parti des Carthaginois, et dont les ruines sont d'une imposante grandeur, leur population n'était pas très-nombreuse, comme nous pouvons en juger à l'époque de la conquête des barbares.

Au commencement du IVe siècle avant J. C. les Carthaginois essayèrent de soumettre la Sicile et y réussirent en partie. Ces guerres nous fournissent quelques données sur

[1] Diod. XIII, 59. — [2] *Ibid.* XIV, 40.

l'état des cités grecques à cette époque. Sélinonte tomba la première. Elle avait, à ce moment, envoyé quelques vaisseaux, comme auxiliaires, aux Lacédémoniens. On peut évaluer à quelques centaines seulement ceux qui les montaient. Dans la guerre contre les Égestains (en 408), elle eut, selon Diodore, mille guerriers tués[1]. Le nombre de ceux qui périrent en défendant les remparts, pendant les neuf jours de siége, n'est pas indiqué. Les combats avec projectiles étant, dans ces temps, peu meurtriers, il n'est pas probable que la perte se soit élevée à plus de mille guerriers. A la prise de la ville, seize mille cadavres de tout sexe et de tout âge restèrent sur la place[2]. Selon Diodore, il y eut cinq mille prisonniers, et deux mille six cents personnes se réfugièrent à Agrigente[3]. Ainsi, la population de la ville ne devait pas se monter à beaucoup plus de vingt-cinq mille âmes. Quelque temps après, les débris des anciens habitants, joints à de nouveaux venus, se rétablirent à Sélinonte au nombre de six mille. A Himéra, les combattants, en y comprenant quatre mille hommes venus de Syracuse, n'étaient que dix mille. L'évacuation de la ville fut décidée, et la moitié des femmes et des enfants put être transportée sur trente-cinq galères. Les Carthaginois firent le reste prisonnier et massacrèrent tous les hommes; il s'en trouva trois mille. Dans la campagne suivante, les Carthaginois prirent Agrigente. Diodore a donné sur ce siége des détails que nous avons reproduits. Il nous apprend que l'on y comptait alors vingt mille Agrigentins et deux cent mille étrangers domiciliés. Forcés d'évacuer la ville, ils se dispersèrent en Sicile et en Italie. Dans la suite, le plus grand nombre revint demeurer dans ses anciens foyers, sous la suzeraineté

[1] Diod. XIII, 44. — [2] *Ibid.* 57. — [3] *Ibid.* 58.

des Carthaginois, ainsi que les Géléens. Du temps d'Agathocle, nous voyons Agrigente mettre sur pied, avec quelques-unes des villes voisines, une armée de dix mille hommes.

Les désastres d'une partie des villes grecques de la Sicile amenèrent à Syracuse de nouveaux habitants. Les troubles qui avaient suivi le renversement de la dynastie de Gélon avaient réduit d'environ sept mille hommes le nombre des citoyens de cette ville. Denys reprit le plan qu'Hiéron avait suivi, de concentrer à Syracuse les habitants des cités voisines, et même de l'Italie, pour en faire la capitale de la Sicile. On l'a accusé d'avoir volontairement amené, dans ce but, la ruine d'Agrigente et de Géla. Il entreprit ensuite, à plusieurs reprises, de chasser les Carthaginois, et réunit jusqu'à quatre-vingt mille hommes de troupes; mais, comme c'étaient, en partie, des mercenaires étrangers, on n'en peut rien conclure sur la population de la Sicile. Pendant ce règne, Messine fut détruite par les barbares, et relevée par quelques milliers des anciens citoyens. Tyndarium, et plus tard Tauroménium, furent peuplées, la première de réfugiés messéniens, la seconde des débris des villes chalcidiennes; mais, au total, le nombre des Grecs diminua beaucoup pendant cette période, et les évolutions qui suivirent achevèrent de dévaster la Sicile.

Timoléon, après l'avoir délivrée des tyrans, rétablit à Syracuse trente mille citoyens, dix mille à Agyrium, et quelques milliers à Agrigente et à Géla. Sous Agathocle, les guerres continuelles et les actes de tyrannie minèrent de nouveau la population; et les Campaniens, qui, dès le temps de Denys, avaient occupé quelques parties de la Sicile, s'y établirent de plus en plus aux dépens des Grecs. Le règne d'Hiéron II suspendit pendant un demi-siècle cette marche

décroissante[1]; mais, après lui, son royaume ne tarda pas à être asservi, et le peu de troupes que les Grecs, privés de secours étrangers, purent mettre en ligne, prouva l'affaiblissement de la race hellénique en Sicile. L'auteur de l'Économie politique des Romains évalue, d'après la production des céréales, la population de la Sicile entière sous les Romains à un million cent quatre-vingt-dix mille cinq cent quatre-vingt-douze habitants[2]. L'ancien royaume d'Hiéron, où les Grecs étaient en majorité, formait environ le tiers de la Sicile. On pourrait donc porter à quatre cent mille le reste des anciens colons.

§ X. RELIGION.

Nous ignorons quelle était, avant l'arrivée des Grecs, la religion des Sicules. Il est probable, vu le degré de leur civilisation, leurs émigrations et leur mélange avec d'autres races, qu'ils n'avaient pas une théologie bien arrêtée, et qu'ils adoptèrent aisément le culte des divinités importées par les Phéniciens et les Hellènes. Mais, en Sicile comme ailleurs, quelques phénomènes dans lesquels semblait se manifester une puissance surnaturelle étaient devenus l'objet d'une crainte superstitieuse et d'un culte que les Grecs partagèrent. C'était d'abord l'Etna, dont la cime superbe domine la Sicile, et dont les feux souterrains fertilisent la campagne ou répandent la désolation et la mort. On attribuait ses secousses aux efforts des Titans, accablés sous ses flancs par les dieux de l'Olympe. Un seul des géants, fils de

[1] Panorme, lorsqu'elle fut prise par les Romains, en 254 avant J. C. comptait vingt-sept mille habitants, dont la moitié fut vendue faute de rançon.

[2] Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*, t. II, p. 380.

la Terre, avait échappé, disait-on, au poids de l'Etna et aux coups de la foudre : c'était Aristée, en qui la Sicile vénérait un des bienfaiteurs de l'agriculture [1].

Un autre lieu saint, non moins célèbre, était la fontaine des dieux ou héros *Palici*. Dans une plaine qui s'étend près d'Érycé, entre les territoires de Géla et de Catane, on voyait deux cratères de moyenne grandeur, mais d'où, par intervalles, s'élançait en bouillonnant, avec un bruit formidable, un jet d'eau naturel qui s'élevait à plusieurs coudées, en répandant une odeur sulfureuse, et retombait dans son propre cratère sans jamais déborder [2]. Autour de ces sources miraculeuses, appelées *Diyli*, était une enceinte sacrée dont l'origine reculée se perd dans la nuit des temps. Elle était consacrée à deux jumeaux que l'on nommait *Palici*. Les mythologues disent qu'ils étaient fils de Jupiter et d'Etna ou Thalie. Cette nymphe étant devenue enceinte, et redoutant la jalousie de Junon, pria la Terre de la cacher dans son sein. Elle y donna le jour à deux jumeaux qui sortirent du sol et reçurent les honneurs divins. Les serments faits dans leur sanctuaire étaient les plus redoutables; aussi, dans les contestations où l'on ne pouvait fournir de preuves, on était admis à y suppléer par un serment devant l'autel des *Palici*. Vêtu d'une simple tunique, la tête couronnée, celui dont on exigeait ce serment venait en lire la formule, en présence des prêtres du lieu, sur le bord du cratère. Les

[1] Suidas, au mot Ἀριϛαῖος. Ὅτι ἐν τῷ ὄρει τῆς Σικελίας τῷ λεγομένῳ Αἴτνῃ, Ἀριϛαῖον μόνον τὸν γίγαντα περισωθῆναί φασι· καὶ οὔτε πῦρ οὐράνιον ἐπ' αὐτὸν ἦλθεν, οὔτε Αἴτνη πιέζει αὐτόν. — Voy. le schol. d'Apollonius, l. II, v. 500.

[2] Aristote (*de Mirab.* § 57) décrit ainsi cette source : Ἔϛι κρήνη τις ἐν Παλικοῖς τῆς Σικελίας, ὡς δεκάκλινος· αὕτη δ' ἀναρίπτει ὕδωρ εἰς ὕψος ἐξ πήχεις, ὥϛε ὑπὸ τῶν ἰδόντων νομίζεσθαι κατακλυσθήσεσθαι τὸ πεδίον, καὶ πάλιν εἰς ταὐτὸ καθίσταται.

parjures étaient engloutis dans ce gouffre ou frappés de cécité; jamais ils n'échappaient à la vengeance divine. On dit que, dans l'origine, on immolait aux Palici des victimes humaines [1], mais que, dans la suite, on les apaisa par d'autres offrandes : usage auquel Virgile fait allusion dans le vers *Pinguis ubi et placabilis ara Palici*[2]. Ils rendaient aussi des oracles, et mirent fin à une disette qui désolait la Sicile en indiquant un héros auquel on devait élever des autels [3]. Eschyle, dans la tragédie d'Etna, composée à l'occasion de la fondation, par Hiéron, de la ville de ce nom, avait rapporté la fable des dieux Palici [4].

C'est près de leur sanctuaire révéré que le prince des Sicules Ducétius avait transporté sa capitale, qui fut dé-

[1] Le *Mythographus vaticanus*, publié par Mgr A. Maï : « Hi primo humanis hostiis placabantur; postea « quibusdam sacris mitigati sunt, et « eorum immutata sacrificia. Ideo autem *ara placabilis*, quia eorum mitigata sunt numina. »

[2] Virg. *Æn.* IX, v. 585.

[3] Macrobe, *Saturn.* V. 19 : « Nec sine « divinatione est Palicorum templum; « nam cum Siciliam sterilis annus « arefecisset, divino Palicorum responso admoniti Siculi heroi cuidam « certum sacrificium celebraverunt, « et revertit ubertas. Qua gratia Siculi « omne genus frugum congesserunt « in aram Palicorum; ex qua ubertate « ara ipsa pinguis vocata est. »

[4] Macrobe (*Saturn.* V), à l'occasion du vers de Virgile, nous a conservé plusieurs passages de Callias, de Polémon et de Xénagoras sur les *Palici*, et les vers suivants d'Eschyle (t. II, p. 193 de l'éd. de M. Boissonade) :

Τί δῆθεν αὐτοῖς ὄνομα θήσονται βροτοί;
Σεμνοὺς Παλίκους Ζεὺς ἐφίεται καλεῖν.
Ἦ καὶ Παλίκων εὐλόγως μένει φάτις·
Πάλιν γὰρ ἥκουσ' ἐκ σκότους τόδ' ἐς φάος.

On voit qu'Eschyle, cédant à la manie, déjà très-répandue, des étymologies, a voulu trouver dans sa langue l'origine d'un nom qui lui est étranger. Cette étymologie est répétée par plusieurs grammairiens. Creuzer (*Symbolique*, t. II, p. 229 et 669) en propose une qui est combattue par M. Ébert (*Dissertat. Siculæ*, p. 184.) Si nous osions risquer, à notre tour, l'interprétation d'un mot si ancien, nous le ferions venir de *pales*, dénomination de la terre dans la langue italique.

truite dans les guerres entre les Grecs et les Sicules; mais le temple fut respecté. Il s'élevait dans une belle campagne, et était orné de portiques et d'autres édifices. Jusque sous les Romains, ce lieu avait conservé son antique vénération. C'était un asile où les esclaves maltraités par leurs maîtres venaient chercher un refuge. On ne pouvait les en arracher violemment. Si on parvenait à les ramener par des promesses, les dieux Palici étaient pris à témoin; et telle était la religion de ce serment, qu'il était sans exemple, dit Diodore, qu'un maître l'eût transgressé envers son esclave. Le temple des Palici fut le rendez-vous des esclaves révoltés, au commencement de la seconde guerre servile en Sicile[1], et cette circonstance fut peut-être cause de la destruction du temple, dont on ne trouve plus de traces aujourd'hui. Fazello prétend qu'un lac qui marquait encore la place de la fontaine des Palici se dessécha de son temps[2].

Une des divinités les plus anciennes et les plus vénérées de la Sicile était Adranos[3]. Ce dieu possédait plusieurs temples qui donnèrent naissance à des villes de même nom. Le plus célèbre de ces sanctuaires était voisin de l'Etna, au lieu où est aujourd'hui la petite ville d'Aderno. Hésychius nous apprend que, selon les plus antiques traditions,

[1] Le bois sacré des Palici fut le premier rendez-vous des esclaves révoltés en l'an 105 avant J. C. et c'est aussi dans leur temple que leur chef Tryphon consacra une robe de pourpre en se faisant proclamer roi. On peut consulter à ce sujet une note de M. Naudet à la page 56 de sa traduction du livre de Scrofani : *Histoire de la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains.*

[2] Fazello, décade I, l. 3.—Voyez aussi Dorville (*Sicula*, p. 167), où il rétablit ce nom dans plusieurs passages anciens altérés.

[3] Sur Adranos, voyez Dorville, *Sicula*, p. 233; — Burmann, *Numismata sicula;* — Ébert, *Diss. sic.* pag. 183. C'est à ce dieu que nous rapportons le nom propre sicilien *Adranodore.*

Adranos était regardé comme le père des Palici, et l'on croit que c'est à lui que l'oracle de ces dieux fit élever un temple lors de la disette dont nous avons parlé précédemment. Denys l'Ancien construisit une ville près du sanctuaire d'Adranos, sur le penchant de l'Etna. C'est dans ce temple que Timoléon échappa miraculeusement à ses assassins. Plutarque nous apprend, à cette occasion, qu'Adranos était représenté tenant une pique à la main[1]. Nymphodore avait parlé en détail de ce dieu, des miracles par lesquels il manifestait sa puissance, et de la bonté avec laquelle il exauçait les prières de ses suppliants. De tous ces détails, Ælien nous a seulement conservé des particularités sur les chiens que l'on nourrissait dans son bois sacré. Ces chiens, d'une race plus belle et plus grande que ceux de Molossie, n'étaient pas moins de mille. Ils fêtaient et caressaient les hommes du pays et les étrangers qui venaient, le jour, dans le sanctuaire; et, la nuit, s'ils rencontraient quelque passant égaré ou pris de vin, ils le reconduisaient à sa demeure, avec un instinct surnaturel; mais, pour donner une leçon aux ivrognes, ils déchiraient leurs vêtements. Quant aux voleurs qu'ils rencontraient, ils les mettaient impitoyablement en pièces. Telle est l'historiette rapportée par Ælien[2], et dont l'instinct admirable des chiens du mont Saint-Bernard peut faire admettre une partie. Ceux d'Adranos pouvaient être aussi de bons guides dans les sentiers de l'Etna. Ælien rapporte ailleurs[3] des détails tout semblables au sujet des chiens du temple de Vulcain, sur l'Etna; ce qui fait présumer qu'il s'agit du même dieu, et que les Grecs avaient assimilé Adranos à Vulcain. Les my-

[1] Plutarque, *Timoléon*, § 14. — [2] Ælien, *Histoire des animaux*, XI, 20. — [3] *Id.* XI, 3.

thologues admettent plusieurs Vulcains, et disent que celui de Sicile était fils de Manto [1].

Il y avait dans la ville d'Hybla, surnommée Mégare ou Galéotis, un temple très-vénéré, dont les prêtres interprétaient les présages et les songes. Nous avons sur ce sujet des passages assez nombreux, mais peu précis, des anciens. Le nom d'Hybla, commun à plusieurs villes de la Sicile, et même de l'Italie, venait, selon Étienne de Byzance, d'un ancien roi du pays, du nom d'Hyblus [2]. Dans l'une, se fixa Galéus, fils d'Apollon et de Thémisto, fille de Zabius, roi des Hyperboréens. Il paraît résulter d'un passage d'Étienne de Byzance, altéré par l'abréviateur, que Galéus et Telmissus, Hyperboréens et peut-être frères, étaient venus consulter l'oracle de Dodone. Le dieu leur fit une réponse à peu près pareille à celle que reçurent Lacius et Antiphème, fondateur de Géla, c'est-à-dire qu'il envoya l'un au couchant, l'autre à l'aurore. Telmissus fonda en Carie une ville avec un temple d'Apollon Telmisséen; Galéus vint en Sicile, et donna de même son nom à un temple d'Apollon, nommé quelquefois aussi Hybléen [3]. Les desservants de ce temple, que l'on désignait sous le nom de *Galéotes*, figurent dans l'histoire de Sicile. Ainsi la mère de Denys le Tyran, ayant rêvé, pendant sa grossesse, qu'elle donnait le jour à un petit satyre, fit venir ces devins, *interpretes portentorum*, dit Cicéron, *qui Galeotæ tum in Sicilia nominabantur* [4], et ils lui prédirent, au témoignage de Philistus,

[1] Lydus, *de Mensibus*, § 3. Τέταρτος Ἥφαιστος ὁ Μαντοῦς ὁ σικελιώτης.

[2] Étienne de Byzance : Ὕβλαι.

[3] Étienne de Byzance. Γαλεῶται, ἔθνος ἐν Σικελίᾳ [ἢ ἐν τῇ Ἀττικῇ] ἀπὸ Γαλεοῦ τοῦ υἱοῦ Ἀπόλλωνος καὶ Θεμιστοῦς, τῆς θυγατρὸς Ζαβίου τοῦ βασιλέως τῶν Ὑπερβορέων. — *Id.* Τελμισσός.

[4] Cicéron, *de Divinat.* I, 20. — Philistus, fr. 47, éd. Gœller.

que son fils serait très-célèbre parmi les Grecs et constamment heureux. Le même historien rapportait encore une autre prédiction des Galéotes à Denys [1]. Les comiques anciens ont quelquefois joué sur la signification des noms de Galès et Galéota, qui désignent une espèce de poisson de mer et un lézard [2]. Pausanias, en décrivant une statue de Jupiter à Olympie, offrande de ces Hybléens, parle d'un temple de la divinité hybléenne très-honoré par les Sicéliotes [3]. Il y avait aussi sur l'Etna un temple de Galatée, dont Philoxène a fait une nymphe aimée de Polyphème, mais qui, selon Duris, était la déesse du laitage (Γάλα) et des troupeaux [4].

Plusieurs lieux hauts fortifiés, nommés *Cronia*, rappelaient en Sicile le règne de *Cronos* ou Saturne [5]. Le mythe grec, d'après lequel ce dieu fut détrôné par Jupiter, trouve ici une explication facile; car le culte de Saturne, très-

[1] Cicéron, *de Divinat.* I, 32. — Pline, *Hist. nat.* VIII, 64. — Ælien, *Hist. div.* XII, 46.

[2] Ét. de Bysance au mot Γαλεῶται:

Γαλεὸς δὲ καὶ ὁ ἀσκαλαβώτης ·
Φιλύλλιος Αὔγῃ.
Ὁ πάππος ἦν μοι γαλεὸς ἀςερίας.
Ἴσως διὰ τὸ πεποικίλθαι παίζων.
Καὶ Ἄρχιππος Ἰχθύσι ·
Τί λέγεις σύ μάντις; — Εἰσὶ γὰρ θαλάσσιοι
Γαλεοί γε πάντων μάντεων σοφώτατοι.

[3] Pausanias, *Élide*, V, 23 : *Καὶ ἱερὸν σφισιν Ὑϐλαίας ἐστὶ θεοῦ, παρὰ Σικελιωτῶν ἔχον τιμάς..... Τεράτων γὰρ σφᾶς καὶ ἐνυπνίων Φίλιςος ὁ Ἀρχομενίδου φησὶν ἐξηγητὰς εἶναι, καὶ μάλιστα εὐσεϐείᾳ τῶν ἐν Σικελίᾳ βαρϐάρων προσκεῖσθαι.* On peut voir dans Suidas, au mot *ἀκέσματα*, un curieux passage d'un auteur anonyme sur les Γαλεῶται, d'après lequel Minos aurait eu recours à un de ces thaumaturges pour ressusciter Glaucus. Consultez l'article Γαλεῶται, par M. Hase, dans la nouv. édit du *Thesaurus ling. græcæ* et le *Mus. Pio-Clem.* t. III, p. 58.

[4] Scholiaste de Théocr. *id.* VI. *Δοῦρίς φησιν διὰ τὴν εὐϐοσίαν τῶν θρεμμάτων καὶ τοῦ γάλακτος πολυπληθίαν, τὸν Πολύφημον ἱδρύσασθαι ἱερὸν ἐν Αἴτνῃ τῇ Γαλατείᾳ · Φιλόξενον δὲ τὸν κυθήριον ἐπιδημήσαντα, καὶ μὴ δυνάμενον ἐπινοῆσαι τὴν αἰτίαν ἀναπλάσαι, ὅτι Πολύφημος ἤρα τῆς Γαλατείας.*

[5] Diod. III, 61; XV, 16.

répandu dans tout l'Occident quand les Phéniciens y dominaient, cessa à l'arrivée des Grecs. Ils négligèrent aussi Vulcain[1], dont les forges, selon quelques traditions, étaient sous l'Etna, et qui continua d'être fort honoré dans les îles voisines occupées par les Phéniciens. Les mœurs inhospitalières de ce peuple ont peut-être seules donné lieu à la fable des Cyclopes et des Lestrygons.

Neptune était adoré en Sicile dès la plus haute antiquité, puisque son temple, sur le promontoire Pélorias, avait, selon Hésiode, été consacré par Orion, qui bâtit pour le roi Zanclus la jetée du port de Zancle[2]. Les Grecs ne se montrèrent pas moins dévots pour le dieu des mers, dont l'image figure sur les médailles de Syracuse du temps d'Hiéron II.

Il serait superflu de nous arrêter à raconter l'enlèvement de Proserpine par Pluton dans la plaine d'Enna, et les courses de Cérès à la recherche de sa fille. Les Grecs rapportent cette fable célèbre avec un accord assez rare dans leurs traditions religieuses. Le mythe de Cérès donnant aux hommes les fruits de la terre et les lois, et le mythe d'Isis, offrent une analogie frappante qui n'a pas échappé aux anciens. Mais si ces légendes ont passé d'Égypte en Grèce, comment le lieu de la scène a-t-il été transporté en Sicile ? La civilisation de la Grèce par l'Égypte fut longtemps admise sans contestation; mais un examen plus attentif a fait reconnaître que les rapports entre les deux pays ne sont pas aussi intimes qu'ils l'eussent été si des colonies avaient porté directement la religion, les institutions, les sciences, de la vallée du Nil dans l'Attique. L'entremise des

[1] Il y a dans les ruines d'Agrigente un temple qui était, dit-on, consacré à Vulcain; mais on a plusieurs raisons de le croire d'époque romaine. (*Serra di Falco*, t. III, p. 29 et 83.

[2] Diodore, IV, 85.

Phéniciens est manifeste par l'adoption de leur écriture; et si, comme tout porte à le croire, leurs établissements en Sicile remontent à une haute antiquité, rien n'empêche de croire que l'Attique ait reçu en effet de cette île, comme nous l'avons déjà dit, les dons de Cérès et son culte. Par la même cause, les Grecs y placent la scène de plusieurs de leurs légendes religieuses. Celle d'Hercule, auquel les Grecs ont assimilé un héros thébain, peut être considérée comme le récit allégorique de toutes les expéditions des Phéniciens dans la Méditerranée. Diodore de Sicile raconte avec complaisance le voyage d'Hercule et ses actions en Sicile[1]. En ramenant les bœufs de Géryon, il passa d'Italie au cap Pélorias, et suivit la côte jusqu'à Éryx. Dans ce trajet, les nymphes firent jaillir pour lui les thermes d'Himéra et ceux d'Égeste, à la demande de Minerve, qui était la protectrice d'Hercule, et se plaisait en Sicile, ainsi que les autres déesses vierges, qui souvent y travaillaient ensemble à broder le manteau de Jupiter. Le pays d'Himéra était consacré à Minerve (Ἀθήνη), et, jusqu'au temps de Diodore, un lieu près de cette ville portait le nom d'Athénæon. Diane possédait les environs de Syracuse, dont l'île avait reçu d'elle le nom d'Ortygie. Proserpine se plaisait surtout à Enna, et, depuis son enlèvement par Pluton, l'île entière lui fut donnée comme présent de noces[2]. Arrivé à Éryx, Hercule lutta contre le roi de cette contrée, fils de Vénus et de Butès. La possession du pays devait être le prix du combat. Hercule

[1] Diodore, IV, 23.

[2] Selon Simonide (ou peut-être Timonide), cité par le scholiaste de Théocrite (*id.* I, 65), Vulcain et Cérès se disputèrent la possession de la Sicile en présence d'Etna; allégorie ingénieuse, mais qui a une couleur un peu moderne. *Σιμωνίδης δὲ ἐν τῷ περὶ Σικελίας Αἴτνην φησὶ κρῖναι Ἥφαιστον καὶ Δήμητραν περὶ τῆς χώρας ἐρισάντας.*

fut vainqueur, et, bien des siècles après, un de ses descendants, Doriée, fils d'Anaxandride, roi de Sparte, vint revendiquer cet héritage. Le titre de fils de Vénus, donné dans ce récit à Éryx, indique l'antiquité du culte de Vénus Érycine, dont nous parlerons tout à l'heure. Parvenu près des lieux où s'éleva depuis Syracuse, Hercule apprit des habitants tout ce qui se rapportait au rapt de Proserpine, et offrit un sacrifice aux déesses. Il institua aussi une fête annuelle en l'honneur de la compagne de Proserpine, Cyané, et immola un bœuf près de la fontaine qui porte son nom[1]. Les Syracusains conservèrent fidèlement ces usages. Près d'Ortygie les nymphes produisirent, en l'honneur de Diane, la belle fontaine Aréthuse, si célèbre par la tradition poétique d'après laquelle l'Alphée, qui se perd dans les sables de l'Élide, franchit les mers pour s'unir à ses ondes[2]. Les poissons de cette fontaine, remarquables par leur grosseur, étaient sacrés; et l'on assurait que les habitants qui, dans le temps de la guerre, avaient eu l'audace de s'en nourrir, avaient été punis de ce sacrilége[3]. D'Ortygie, Hercule revint en traversant l'intérieur de la Sicile, où il eut des combats à soutenir contre les Sicaniens. Il tua Leucaspis et plusieurs autres de leurs chefs les plus illustres, qui obtinrent dans la suite les honneurs héroïques[4]. Les habitants d'Agyrium,

[1] Diodore, IV, 23. — La fontaine Cyané se nomme aujourd'hui l'*occhio della Pisma*. Il ne faut pas la confondre avec l'*occhio della Zilica*, qui est la célèbre Aréthuse.

[2] Quelques auteurs anciens ont cru devoir combattre sérieusement la tradition relative à l'Alphée. (Sur Aréthuse, voyez Dorville, *Sicula*, p. 197 et suiv.)

[3] Diodore, V, 3. Plusieurs numismates pensent que ce sont ces poissons sacrés qui figurent dans le champ des médailles de Syracuse, autour de la tête d'Aréthuse.

[4] Diodore (IV, 23) les nomme Λεύκασπις, Πεδιακράτης, Βουφονᾶς, Γαυγατᾶς, Κυγαῖος et Κριτιδᾶς. Des drachmes de Syracuse, signées du graveur Euménus, ont pour type un

dans le pays des Léontins, accueillirent Hercule avec empressement et, les premiers, lui rendirent les honneurs divins. En reconnaissance, Hercule laissa chez eux des traces de son passage. Il creusa pour eux un étang de quatre stades d'étendue, et, par un prodige, les pieds de ses bœufs laissèrent une empreinte sur les rochers de la route comme sur une cire molle. On les conserva dans une enceinte sacrée, qui porta le nom de Géryon. On institua pour lui des jeux hippiques et gymniques, et des banquets, que les hommes libres et les esclaves célébraient avec empressement. A son temple, on joignit celui de son neveu et compagnon d'armes, Iolas, auquel on faisait des sacrifices annuels. Les habitants d'Agyrium laissaient croître leurs cheveux, depuis leur naissance, jusqu'au jour où ils accomplissaient, en l'honneur d'Iolas, un sacrifice solennel; et si quelqu'un osait se soustraire à cette obligation, la colère divine ne manquait pas de se manifester : le coupable restait sans voix jusqu'à ce qu'il eût fait le sacrifice, ou donné caution de son accomplissement. Tous ces usages se conservaient encore au temps de Diodore [1], long-temps après Évhémère, dont le livre ne paraît pas avoir eu beaucoup d'influence sur les opinions de ses concitoyens. Hercule avait aussi un temple à Messine, en dehors des murs. Il y était connu sous le surnom de Manticlès, qui lui venait, selon Pausanias, d'un des chefs de la colonie messénienne [2]. A Agrigente il avait un temple très-vénéré, situé près du forum [3]. En un mot, il est peu de villes de la Sicile où il

héros combattant, avec la légende ΛΕΥΚΑΣΠΙΣ.

[1] Diodore, IV, 24.

[2] Pausanias, *Messen.* ch. XXIV.

[3] Cicéron, *Verr.* IV, 43. « Herculis « templum est apud Agrigentinos, « non longe a foro, sane sanctum « apud illos et religiosum. »

ne fût honoré, comme le témoignent les inscriptions et les médailles [1].

Le temple de Vénus Érycine, en Sicile, passait pour un des plus anciens et des plus riches sanctuaires de cette déesse, et ne le cédait pas même à celui de Paphos [2]. Diodore en attribue la fondation à Éryx, fils de Butès et de Vénus [3]. Dédale y fit des constructions dont nous parlerons en même temps que des autres monuments de la Sicile. Énée ajouta de nouveaux honneurs au culte que recevait sa mère. Les Carthaginois, longtemps maîtres de cette côte, respectèrent le temple, et les Romains, comme descendants d'Énée, lui accordèrent de grands priviléges. Les consuls et les préteurs, à leur arrivée dans cette province, manquaient rarement de visiter le temple de Vénus, où leur gravité s'humanisait un peu. Dix-sept des villes de Sicile concouraient à son entretien, et une garnison de deux cents hommes le protégeait [4]. Ælien [5] parle aussi des riches offrandes, des colliers et des bagues d'or et d'argent qui y étaient consacrés en profusion, et dont, pendant la guerre, le Carthaginois Hamilcar aurait usé pour payer ses

[1] Un autel trouvé à Cephalædium en 1766, et publié dans Castelli (*Inscr. Sic.* pag. 5), contient une dédicace à Hercule. (La première ligne est effacée.)

. . . .

ΤΟΥ ΠΟΛΥ[ΑΙ]ΝΟΥ
ΚΑΙ ΟΙ ΑΛΛΟΙ ΠΟΛΙ[ΤΑΙ]
ΗΡΑΚΛΕΙ.

Les médailles de Cephalædium portent la tête d'Hercule, et, au revers, la massue, le carquois et la peau de lion. La figure ou les attributs d'Hercule se voient sur des médailles d'Iæta, de Longona, de Panorme, de Syracuse, de Therma.

[2] Pausanias, *Arcad.* liv. VIII, ch. XXIV.

[3] D'autres disent de Neptune et de Vénus. (Voyez Apollodore, *Bibl.* II, 5. — *Mythogr. Vatican.* I, 94.) Butès, fils de Téléon, était un des Argonautes. (Apollod. *Bibl.* I, 9.)

[4] Diodore, IV, 83.

[5] Ælien, *de Natura animal.* l. X, c. 50.

soldats, ce dont il fut puni par une mort violente. Ce sacrilége, que Polybe impute aux Gaulois[1], serait, selon le dévot Ælien, la cause de l'abaissement de Carthage. Cet auteur décrit ensuite à sa manière, c'est-à-dire en prodiguant le merveilleux, l'autel de la déesse où l'on était admis tous les jours à sacrifier, et qui, malgré la flamme qui y brûlait sans cesse, se couvrait chaque nuit d'un frais gazon. Les victimes venaient d'elles-mêmes et sans contrainte se faire égorger. Désirait-on une brebis, un chevreau, un bœuf, l'animal accourait; et, pour surcroît de miracle, la déesse veillait elle-même à ce que ses victimes fussent exactement payées. Si quelque dévot parcimonieux ne déposait pas le prix convenable, l'animal s'échappait et le sacrifice ne pouvait s'accomplir. Ælien[2] et Athénée[3] nous font connaître la fête du *départ* et du *retour* de Vénus (*ἀναγώγια* et *καταγώγια*). Tous les ans, la déesse se rendait en Libye, ce dont on était averti par l'absence des nombreuses colombes qui peuplaient ordinairement un bois sacré. Après neuf jours, on les voyait revenir de la mer Libyque, à la suite d'une colombe pourpre et or, telle qu'Homère et Anacréon de Céos peignent cette déesse. La célébrité du temple de Vénus Érycine en avait fait élever en d'autres lieux sous ce même surnom. Pausanias[4] avait vu chez les Psophidiens d'Arcadie les ruines d'un ancien temple de cette divinité, bâti, disait-on, par les fils de Psophis, fils d'Éryx. Le culte de Vénus Érycine fut aussi introduit à Rome l'an 537 (216 avant J. C.), à l'occasion des désastres dans la guerre d'Annibal. Les livres sibyllins, consultés, prescrivirent de consacrer un sanctuaire à cette déesse, et il fut inauguré par

[1] Polybe, II, 7, 9.
[2] Ælien, *Hist. div.* I, 15.
[3] Athénée, IX, p. 395.
[4] Pausan. *Arcad.* VIII, 24.

Q. Fabius Maximus[1]. Ségeste honorait une Vénus Uranie[2]; Catane, Vénus Victrix[3]; et Syracuse, la Vénus Callipyge[4].

Un temple de Vénus avait été aussi élevé, par les Crétois, à Minoa, sur le tombeau de leur roi, et fut honoré pendant plusieurs générations[5]. Les Crétois venus avec Minos, auquel se réunit la colonie de Mérionès, introduisirent en Sicile le culte des *Déesses mères*, c'est-à-dire des nourrices de Jupiter, dans la ville d'Engyon, où ils s'étaient fixés. Dans la suite, les cités voisines adoptèrent, d'après l'avis des oracles, ce culte nouveau; et la richesse des offrandes permit d'élever à grands frais dans cette ville un temple magnifique que, bien des siècles après, Scipion l'Africain décora de ses trophées[6].

Le premier soin des Grecs, en abordant en Sicile, avait été d'élever, sur la côte où ils fondèrent Naxos, l'autel d'Apollon *Archégète* ou *Conducteur*[7]. Ils transportèrent dans leurs nouveaux établissements le culte des dieux de leur

[1] Tite-Live, XXII, 9. — Castelli (*Inscr. Sic.* p. 10, 284 et 89) rapporte trois inscriptions, dont une en grec, relatives à Vénus Érycine. On peut consulter les *Dissertazioni riguardanti il culto di Venere Ericina* par Ambr. Balbi; Turin, 1824.

[2] Castelli (*Inscr.* p. 23) donne une inscription grecque trouvée dans les ruines de Ségeste, qui contient une dédicace ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ ΟΥΡΑΝΙΑΙ.

[3] Castelli, p. 10, *Inscr. di Catane.* « Veneri Victrici Hyblensi C. Public. « Donatus. D. D. »

Le recueil de proverbes du Vatican (*Append.* I, 40) parle d'un temple de Vénus à Naxos : *Ἦν δὲ ἐν τῇ σικελικῇ Νάξῳ τέμενος ἐπιθαλάσσιον Ἀφροδίτης, ἐν ᾧ μεγάλα αἰδοῖα ἀνέκειτο.*

[4] Sur l'origine du surnom de Vénus Callipyge, voyez Athénée, l. XIII. — S. Clément d'Alex. *Admonitio ad gentes : Καὶ Καλλιπύγῳ θύουσι Συρακούσιοι, ἣν Νίκανδρος ὁ ποιητὴς καλλίγλουτόν που κέκληκεν.*

[5] Diodore, IV, 79.

[6] Diodore, IV, 79. — Cicéron, *Verr.* IV, 44. « Matris magnæ fanum « apud Enguinos est. »

[7] Sur le culte d'Apollon Archégète, on peut consulter Thucydide, liv. VI, 3; Callimaque, *Hymne à Apollon*, v. 56, et les Commentaires de Spanheim. Les Phéniciens, dans

patrie. Il serait superflu d'énumérer ici tous les temples qu'ils élevèrent. Nous avons eu souvent occasion de mentionner celui de Jupiter Olympien à Syracuse. Cette ville renfermait aussi les hiérons d'Apollon et d'Esculape, qui prit le nom de Téménite; celui de Diane Ortygie; celui de la Fortune, Τύχη, qui donna son nom à l'un des quartiers de cette immense ville; ceux de Bacchus, que les Romains nomment Liber, et d'Aristée, inventeur de l'huile; un magnifique temple de Minerve situé dans l'île, et celui de Cérès nommée Sito par les Syracusains[1], et de sa fille. Les Carthaginois, qui avaient pillé ce sanctuaire, dans le siége de 395, attribuèrent les calamités qu'ils éprouvèrent bientôt après au courroux des déesses, et introduisirent leur culte à Carthage, où il avait été jusqu'alors inconnu[2].

Les divinités secondaires n'étaient pas oubliées à Syracuse; on y adorait Hercule, Aréthuse, Cyané, l'Anapus[3],

leurs colonies, rendaient un culte analogue à Hercule Conducteur, témoin l'inscription bilingue de Malte: *Διονύσιος καὶ Σαραπίων οἱ Τύριοι Ἡρακλεῖ Ἀρχηγέτει.* — Les médailles de Tauroménium, ville qui remplaça Naxos, portent souvent la tête d'Apollon laurée avec l'épigraphe ΑΡΧΑΓΕΤΑΣ.

[1] Ælien, *Hist. div.* I, 27 : *Λέγεται δὲ ἐν Σικελίᾳ ἀδδηφαγίας ἱερὸν εἶναι, καὶ Σιτοῦς ἄγαλμα Δήμητρος.* — Athénée, III, p. 109 : *Περὶ τῶν ἄρτων τῶν εὑρημένων ὑπὸ τῆς Σιτοῦς καλουμένης Δήμητρος καὶ Ἱμαλίδος· οὕτω γὰρ ἡ θεὸς παρὰ Συρακοσίοις τιμᾶται, ὡς ὁ αὐτὸς Πολέμων ἱστορεῖ ἐν τῷ περὶ τοῦ Μορύχου.*

[2] Diodore, XIV, 63 et 77.

[3] Ælien, *Var. Hist.* II, 33 : *Ἐν Σικελίᾳ δὲ Συρακούσιοι μὲν τὸν Ἄναπον ἀνδρὶ εἴκασαν, τὴν δὲ Κυανῆν πηγὴν γυναικὸς εἰκόνι ἐτίμησαν.*—Beaucoup de villes de Sicile devaient leur nom aux fleuves sur lesquels elles étaient bâties, et presque tous étaient l'objet d'un culte. Cic. *Verr.* IV, 44 : Chry-«sas est amnis, qui per Assorinorum «agros fluit; is apud illos habetur «deus et religione maxima colitur. «Fanum ejus est in agro propter ipsam «viam, qua Assoro itur Ennam: in eo «Chrysæ est simulacrum præclare «factum e marmore.»—Ce dieu, tenant une corne d'abondance, figure sur les médailles latines d'Assorus.

les Muses. Timoléon avait érigé un autel au Bon Génie en reconnaissance des faveurs de la Fortune[1]. Les héros du pays recevaient aussi les honneurs religieux. Ce culte était approuvé par Pythagore[2]; il s'adressait d'abord aux fondateurs des colonies, et, pour l'obtenir, Hiéron fonda la ville d'Etna[3]. Les Syracusains décernèrent aussi ces honneurs à Dioclès, auteur de leur législation[4].

Les autres villes grecques ne nous offriraient qu'une répétition de ce qui avait lieu à Syracuse, si ce n'est Agrigente, qui mérite que nous nous y arrêtions un instant. Sur la montagne qui domine cette ville s'élevaient les temples de Minerve et de Jupiter Atabyrien[5]. Le culte de ces divinités était emprunté à l'île de Rhodes, dont les Agrigentins étaient originaires. D'après la tradition religieuse, le Soleil avait dit aux habitants de Rhodes et à ceux de l'Attique que Minerve habiterait chez ceux qui sacrifieraient les premiers à cette déesse. Les Rhodiens, par trop de précipitation, perdirent l'avantage. Ils n'en élevèrent pas moins à Lindus un temple à Minerve, dans lequel ils observèrent la coutume de ne point allumer de feu sur l'autel, comme cela était arrivé,

[1] Plutarque (*Περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως*). *Τιμολέων ἐν Συρακούσαις αὐτοματίας βωμὸν ἱδρυσάμενος ἐπὶ ταῖς πράξεσι καὶ τὴν οἰκίαν Ἀγαθῷ δαίμονι καθιερώσας.*

[2] Vie de Pythagore par Jamblique, p. 144, vers dorés, v. 2.

[3] Diod. XI, 49 : *Σπεύδων... ἐκ τῆς γενομένης μυριάνδρου πόλεως τιμὰς ἔχειν ἡρωϊκάς.* Il semblerait, d'après ce passage, que le nombre de dix mille citoyens était une condition essentielle pour obtenir ces honneurs.

[4] Diodore, XIII, 35.

[5] Polybe, IX, 21 : *Ἐπὶ δὲ τῆς κορυφῆς Ἀθηνᾶς ἱερὸν ἔκτισται καὶ Διὸς Ἀταβυρίου.* Cluwer (*Sicilia antiqua*, p. 488, et M. G. Parthey, *Siciliæ antiquæ tabala emendata*, Berlin, 1834) placent Atabyrium parmi les villes dont la situation est incertaine. Mais il résulte des passages du scholiaste de Pindare et d'Étienne de Byzance, qui citent l'un et l'autre Timée, qu'Atabyrium était une montagne voisine d'Agrigente, et non une ville.

par oubli, dans le premier sacrifice. Cadmus consacra, dans ce temple de Minerve, des offrandes avec une inscription en lettres phéniciennes[1]. Le culte de Jupiter fut introduit un peu plus tard à Rhodes par Althéménès, petit-fils de Minos, qui y conduisit une colonie crétoise, et qui bâtit le temple de Jupiter sur le mont Atabyre, d'où l'on apercevait la Crète. Le scholiaste de Pindare nous a conservé une particularité curieuse sur ce temple. On y voyait des bœufs d'airain qui mugissaient, lorsque Rhodes était menacée de quelque calamité. On est amené à établir un rapprochement entre ces taureaux d'airain et celui de Phalaris[2]. Ce n'était peut-être pas sans un motif particulier que Périlaüs avait construit le taureau mugissant. Il voulait probablement reproduire le miracle qui avait lieu à Rhodes. Qui sait si dans cette ville on n'avait pas aussi pratiqué des sacrifices humains dans les temps de calamité où les taureaux mugissaient? On pourrait le supposer, quand on pense que le temple de Jupiter avait été institué par le petit-fils de Minos, et que le Minotaure dévorait aussi des victimes humaines. Enfin, une partie de la caste sacerdotale à Rhodes était composée de Phéniciens[3], et de semblables monstruosités se perpétuèrent à Carthage. Nous serions entraîné trop loin si nous voulions rechercher toutes les traces du culte du bœuf, soit en Égypte, soit en Asie; mais nous ne pouvons nous em-

[1] Diodore, V, 58.

[2] Schol. Pind. ol. VII, v. 160, et Tzetzès, *Chil.* IV, hist. 139. Il est vrai que dans ces deux grammairiens il y a *χαλκαὶ βόες*; mais, comme ces passages sont tirés des poëtes, qui emploient, en général, le féminin de préférence en parlant des animaux, il ne faut pas s'attacher à la notion d'une vache plutôt que d'un bœuf ou d'un taureau. Le bronze de Périlaüs est aussi appelé tantôt *ταῦρος*, tantôt *βοῦς*, et même *δάμαλις*, par Dorothée, cité par Stobée.

[3] Diodore, V, 58.

pêcher de remarquer que le nom d'Atabyrium est celui que les Grecs donnaient au mont Thabor en Phénicie, où les prêtres du veau d'or tendaient des piéges aux Juifs [1]. Nous remarquerons aussi en passant que plusieurs médailles de Géla, colonie de Rhodes et fondatrice d'Agrigente, portent pour type un taureau à tête humaine, soit avec le nom de *Σωσίπολις*, écrit en écriture de droite à gauche, selon la manière phénicienne, soit avec des caractères phéniciens [2]. Timée, qui niait l'existence du taureau de Phalaris, prétendait que celui que l'on montrait à Agrigente était une image du fleuve de Géla [3]. Cette assertion n'était pas dépourvue de probabilité, car les fleuves étaient souvent représentés sous la forme de taureaux; ainsi l'*Eratinus*, l'*Eurotas*, l'*Asopus*, le *Cephissus*, étaient habituellement figurés ainsi. Cependant, Ælien affirme que les Agrigentins adoraient le fleuve qui donnait son nom à leur ville, sous la forme d'un enfant, et qu'ils avaient consacré, à Delphes, sa statue d'or et d'ivoire [4].

§ XI. FÊTES.

Il nous reste à dire quelques mots des principales fêtes célébrées en Sicile. Quoique consacrées par le culte public, elles étaient loin d'avoir un caractère grave et austère, ce qui n'était pas dans l'esprit de la religion païenne, ni sur-

[1] Sur la ville d'Ἀθαϐύριος en Cœlésyrie, voyez Polybe (V, 70, 6). Schweigheuser (t. VI, p. 241 et 542) émet la conjecture qu'il s'agit du mont Thabor, mot qui signifie, en hébreu, une hauteur. Osée (chap. v, verset 6) et Jérémie (chap. xix), reprochent aux Juifs d'avoir dressé des *hauts lieux* à Baal pour brûler leurs enfants dans les flammes.

[2] Burmann, *Numismata Sicula*, p. 368.

[3] Fragm. 117.

[4] Ælien, *Hist. div.* II, 33.

tout dans les habitudes des Siciliens. Souvent elles dégénéraient en orgies, justifiant ainsi l'étymologie du mot μεθύειν (s'enivrer), qu'Aristote dérive de μετὰ τὸ θύειν[1]. Cette habitude devint funeste aux Syracusains, car ce fut pendant une fête de Diane qui durait trois jours, et où ils s'étaient dédommagés de la disette par d'amples libations, que les Romains pénétrèrent dans leur ville[2]. Les fêtes les plus solennelles étaient celles de Proserpine et de Cérès. Les premières se nommaient *Théogamia* (Θεογάμια); elles duraient plusieurs jours, dont l'un était appelé Antesphoria (Ἀνθεσφόρια), en mémoire des fleurs que la déesse cueillait quand elle fut enlevée. En Italie, où l'on célébrait aussi l'enlèvement de Proserpine, les jeunes filles avaient conservé l'usage d'aller cueillir elles-mêmes leurs bouquets. La dernière partie de ces fêtes était les Anacalyptéria (Ἀνακαλυπτήρια). On nommait ainsi, chez les Grecs, le jour où la nouvelle épouse quittait son voile devant son fiancé et recevait de lui le présent de noces (ἀνακάλυπτρα). Ce présent, pour Proserpine, avait été la Sicile, ou, selon quelques auteurs, le pays d'Agrigente. C'est dans cette ville et à Syracuse que l'on célébrait cette fête avec le plus de pompe.

Celles de Cérès se nommaient Thesmophories, du surnom que cette déesse portait comme institutrice des lois. Les Siciliens avaient choisi pour ces fêtes l'époque du commencement des semailles[3], par conséquent le mois de février ou de mars, ce qui s'écartait de l'usage attique, et le mois sicilien Θεσμοφόριος ne devait pas répondre au mois thébain Δημήτριος. Les Κόρεια qui avaient lieu à l'époque

[1] Athénée, XI, 40, D.

[2] Tite-Live, XXV, 23 : « Nuntians « diem festum Dianæ per triduum « agi, et, quia alia in obsidione de« sint, vino largius epulas celebrari. »

[3] Diod. V, 4.

de la moisson étaient un nouvel hommage aux bienfaits de Cérès et de sa fille[1]. Les Siciliens avaient voulu surpasser les autres peuples dans le culte qu'ils rendaient à ces déesses. Les Thesmophories duraient dix jours[2], durant lesquels les femmes célébraient des mystères dans les enceintes consacrées. Ce fut sous le prétexte de ces cérémonies secrètes, que Denys fit sortir Platon des jardins où il était logé dans l'Ile, et où étaient plusieurs édifices religieux. Par un usage singulier (qui en Égypte avait lieu dans les fêtes de Bubastes ou Diane), on s'attaquait d'invectives grossières, en mémoire, dit-on, des plaisanteries qui arrachèrent un sourire à Cérès pendant qu'elle cherchait sa fille[3].

Nous avons déjà parlé des fêtes de Vénus à Éryx. Celles de Bacchus se célébraient à Arbelles, petite ville qui n'était guère connue que par la crédulité proverbiale de ses habitants[4]. On avait coutume d'y veiller la nuit entière de cette solennité, ce qui la faisait nommer Ἀγρυπνίς[5]. On ne manquait pas de fêter, à Syracuse, surtout sous le règne de Denys le Jeune, les libations (χόες), qui étaient une des parties des fêtes de Bacchus. Nous savons, par l'exemple rapporté dans la vie de Xénocrate, que le roi donnait des prix splendides au plus intrépide buveur. Aux Cotytia, le plus

[1] Diod. V, 4.

[2] *Id. ibid.*

[3] Dans certains jours des Thesmophories, qu'Héraclide de Syracuse, cité par Athénée (XIV, p. 647), désigne *ἐν τοῖς παντελείοις τῶν Θεσμοφορίων*, on faisait, avec de la farine de sésame et du miel, des représentations grossières qu'on nommait *μυλλός*. — Voyez Pollux, II, 35. — *Μυλλὸς, ἐφήβαιον, de pudenda mulierum parte, medicorum vocabulum est.* M. Ébert, dans son livre intulé *Σικελιών*, à la suite de son *Heortologium siculum*, a consacré un chapitre à discuter *quid sit μυλλός, quæque vocabuli ratio.*

[4] Philistus, l. VIII, frag. 31, cité par Étienne de Byzance.—Hésychius, γ. Ἀρβέλαι.

[5] Hésychius, γ. Ἀγρυπνίς.

agile ou le plus adroit s'emparait des prix suspendus à des branches[1].

A ces cérémonies religieuses, il faut ajouter quelques fêtes patriotiques : au premier rang, celles de la Liberté (Ἐλευθέρια), en l'honneur de Jupiter libérateur, instituées après l'expulsion de Thrasybule, frère d'Hiéron, et le rétablissement de la république. Dans cette fête annuelle, on donnait des jeux, et l'on immolait quatre cent cinquante bœufs, qui servaient à des banquets publics[2]. Après la défaite de Nicias et des Athéniens, sur les bords du fleuve Asinarus, on décréta, à Syracuse, que le jour de cette victoire (le 26 du mois carnéen, appelé par les Athéniens *métagitnion*), serait férié, et que cette commémoration annuelle se nommerait Ἀσινάρια[3].

Hésychius cite des fêtes nommées Ἐλώρια, qui se célébraient sur le bord du fleuve Hélorus[4]. Le peuple de Syracuse avait aussi honoré la mémoire de Dioclès, et plus tard celle de Timoléon. Le décret en faveur de ce dernier ordonnait de solenniser à perpétuité, au jour anniversaire de sa mort, des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux, parce que, après avoir exterminé les tyrans, défait les barbares, repeuplé les plus grandes villes que la guerre avait ruinées, il avait donné des lois aux Siciliens[5].

[1] Plutarque, *Prov.* Ἁρπαγὰ Κοτυτίοις. Κοτύτια ἑορτή τις ἐςὶ σικελικὴ ἐν ᾗ περί τινας κλάδους ἐξάπτοντες πόπανα καὶ ἀκρόδρυα ἐπέτρεπον ἁρπάζειν. (Voyez Lobeck, *Aglaophamus*, II, 1031.)

[2] Diodore, XI, 72.

[3] Plutarque, *Nicias*.

[4] Hésychius. — Meursius, *Græcia feriata*. Peut-être étaient-ce les mêmes que Plutarque nomme Ἀσινάρια. La bataille eut lieu, selon Diodore, dans l'Ἐλώριον πεδίον πρὸς τῷ Ἀσινάρῳ ποταμῷ. C'est aussi dans cette plaine qu'Hippocrate avait vaincu les Syracusains.

[5] Plutarque, *Timoléon*.

Il est triste d'avoir à ajouter qu'après la prise de leur ville, les Syracusains firent une loi qui portait que, lorsque Marcellus ou quelqu'un de sa famille viendrait à Syracuse, les habitants se couronneraient de fleurs et feraient des sacrifices aux dieux [1].

Le savant Danois Munter, dans un mémoire sur les traces des idées religieuses des Égyptiens dans la Sicile et dans les îles voisines [2], a cru trouver à Catane, sur les médailles et dans quelques monuments conservés dans les musées, des preuves de l'influence de la religion égyptienne. Mais ces rapprochements, qui sont très-admissibles pour Malte et Gaulos, dont les médailles phéniciennes rappellent quelques divinités d'Égypte, nous paraissent beaucoup plus douteux pour la Sicile. En effet, ils ne reposent que sur quelques médailles où M. Munter croit reconnaître une Isis couronnée de lotus [3]. Quant à l'obélisque octogone qui décore la place de la cathédrale de Catane, et qui, à en juger par la gravure de Dorville, ne paraît pas de travail égyptien, il est probable qu'il ne remonte qu'à l'époque romaine, ainsi que quelques figurines recueillies dans les musées [4].

[1] Les Syracusains tombèrent plus bas encore, puisqu'ils remplacèrent cette fête par une autre en l'honneur de Verrès.

[2] *Sparen Ægyptischer religions begriffe in Sicilien und den benachbarten inseln*; Prague, 1806. On peut voir une analyse de ce mémoire dans le Magasin encyclop. mai, 1807.

[3] Voyez Torremuzza, *Siciliæ veteres nummi*, planc. XXII, fig. auct. 1; Panorme, 1789, planc. III, fig. 3.

[4] Sur les monuments égyptiens de Catane, on peut consulter : *Lettera di Girolamo Pistorio in cui si assegna raggione per la quale siavi non pochi monumenti d'Egitto in essa città*; dans les *Opuscoli di autori siciliani*, t. XV; Palermo, 1774, p. 190.—*Amico*, *Catana illustrata*, pars III. — L'obélisque de la place de la cathédrale a été décrit et dessiné par Dorville, *Sicula*, p. 215, et par Torremuzza, *Inscr. sic.* p. 285. Un autre fragment de cet obélisque, qui faisait partie du cabinet du prince Biscari, a également été publié par Torremuzza, p. 297. Zoega, *De or. obelisc.* p. 647.

En effet, sous les empereurs, le goût des objets d'art des Égyptiens se répandit, et l'on adopta même quelques-unes de leurs pratiques religieuses ; mais ce fut une mode plutôt qu'une croyance. L'époque grecque de la Sicile fut tout à fait étrangère à cette manie d'imitation et à ces superstitions exotiques.

§ XII. POÈTES. — CYNÆTHUS, EUMÉLUS, ARION.

De même que les Homérides[1], selon Pindare, débutaient par célébrer Jupiter, on ne saurait parler de poésie chez les Grecs sans que le nom d'Homère se présente le premier. Quels que soient le siècle, le sujet, ou les lieux, tout ce qu'il y a eu, depuis, de belles inspirations dans la Grèce, découlait de cet océan de poésie. Nous le retrouvons en Sicile, comme l'Alphée, malgré l'obstacle des mers. Les monuments de l'art figuré, ces nombreux vases peints de l'Italie et de la Sicile, suffiraient presque pour attester, par les scènes qu'on y voit le plus souvent représentées, l'influence du cycle épique de la guerre de Troie. Les poésies de Stésichore, cet émule d'Homère, et l'élévation du style d'Empédocle[2], nous en fourniront d'autres preuves. Mais nous avons aussi quelques témoignages historiques. Selon Hippostratus, Cynæthus[3], un des plus célèbres entre les rapsodes qui longtemps jouirent en possesseurs absolus de l'héritage poétique d'Homère, tantôt appauvri, tantôt étendu par eux, selon leur plus ou moins de mémoire ou

[1] Pindare, *Nem.* II.

[2] Diogène Laërte, *Emped.* Ἐν δὲ τῷ περὶ ποιητῶν φησὶν [Ἀριστοτέλης] ὅτι καὶ ὁμηρικὸς ὁ Ἐμπεδοκλῆς καὶ δεινὸς περὶ τὴν φράσιν γέγονε.

[3] Schol. de Pindare, *Nem.* II : Οὗτος οὖν ὁ Κύναιθος, πρῶτος ἐν Συρακούσαις ἐραψῴδησε τὰ Ὁμήρου ἔπη κατὰ τὴν ἑξηκοστὴν ἐννάτην ὀλυμπιάδα (504 av. J. C.), ὡς Ἱππόστατός φησιν.

d'imagination, vint chanter les poëmes d'Homère à Syracuse dans la LXIX[e] olympiade. Ce Cynæthus était de Smyrne; on croit qu'il est l'auteur de l'hymne à Apollon qui figure dans le recueil homérique. On ne dit pas quelles circonstances le conduisirent à Syracuse, s'il y demeura longtemps, ou si quelqu'un des princes qui s'étaient élevés dans la plupart des villes de Sicile, l'attira près de lui pour donner à sa cour ces reflets de poésie qui font briller une couronne. L'admiration pour Homère, propagée par Cynæthus, se perpétua en Sicile, comme l'indique une anecdote rapportée sur Hiéron. Ce prince, sans avoir un goût bien exquis en littérature, appréciait les poëtes d'après le suffrage du public, guide plus sûr, en effet, que les opinions paradoxales d'un critique chagrin. Xénophane de Colophon blâmait Homère en sa présence. « Combien as-tu de serviteurs? interrompit le roi. — Deux, répondit le philosophe, et j'ai grand'peine à les nourrir. — Eh bien, n'as-tu pas honte de décrier un homme qui, tout mort qu'il est, en nourrit des milliers? » Il faisait sans doute allusion aux rapsodes qui vivaient en chantant ou en transcrivant ses vers. Nous voyons par là combien Homère était généralement en faveur.

Les Grecs de Sicile n'étaient pas tellement occupés d'intérêts matériels, qu'ils fussent indifférents à la poésie. C'était un culte qu'ils avaient importé de leur patrie. Le fondateur de Syracuse, Archias, était, dit-on, accompagné du poëte Eumélus, issu, comme lui, de l'illustre famille des Bacchides, et auteur de plusieurs poëmes[1], ainsi que d'une Histoire de

[1] Sur Eumélus, voyez Eusèbe, *Chron. Can.* II, ol. v et IX.—Pausan. *Corinth.* — Clément d'Alexandrie, *Stromat.* l. I, ch. XXI, § 131 : Εὔμηλος δὲ ὁ Κορίνθιος πρεσβύτερος ὢν [Ἀρχιλόχου καὶ Καλλίνου] ἐπιβεβληκέναι Ἀρχίᾳ τῷ Συρακούσας κτίσαντι.

Corinthe. Le secours de la poésie n'était pas moins nécessaire que celui de la religion à toute grande et périlleuse entreprise, et l'on se souvenait que les Argonautes avaient parmi eux Orphée.

Un autre poëte de Corinthe, non moins célèbre, et dont l'existence ne doit pas être contestée, malgré les circonstances fabuleuses de sa vie, Arion, l'inventeur du Dithyrambe, contemporain de Périandre, avait voulu visiter la Sicile et l'Italie. Il en rapportait de grandes richesses, fruit de son talent et témoignage de la prospérité de ces contrées, ainsi que de leur goût pour la poésie, quand la cupidité des matelots du navire corinthien sur lequel il était embarqué, le força à se jeter dans les flots. L'histoire miraculeuse du dauphin qui le sauva se trouve partout. Hérodote, qui nous a transmis ce récit, dit qu'un monument sur le cap Ténare, où Arion aborda, conservait la mémoire de cet événement[1]. Ælien a rapporté l'inscription qu'Arion, dit-il, y avait fait graver[2], et une ode qu'il lui attribue et dans laquelle il célèbre les dauphins ses sauveurs.

§ XIII. POÉSIE PASTORALE. — DAPHNIS, DIOMUS, THÉOCRITE, MOSCHUS.

On s'accorde à placer en Sicile le berceau de la poésie pastorale, et l'on conçoit, en effet, que la vue d'un pays si riant et si fertile, où l'habitant des campagnes acquérait sans de pénibles efforts une heureuse aisance, ait inspiré un peuple auquel la nature avait départi le don de peindre vivement

[1] Hérodote, I, 23 et 24. — [2] Ælien, *Histoire des animaux*, l. XII, 45 :

Ἀθανάτων πομπαῖσιν Ἀρίονα, Κύκλονος υἱὸν,
Ἐκ Σικελοῦ πελάγους σῶσεν ὄχημα τόδε.

toutes ses impressions. Le premier poëte bucolique fut, dit-on, Daphnis, fils de Mercure et d'une nymphe sicilienne. Né sur le mont Hérée, au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers, il composait, en conduisant son immense troupeau, des poésies champêtres sur un air qui se conserva traditionnellement en Sicile. Il accompagnait Diane à la chasse et la charmait par les accords de sa flûte. Une nymphe éprise de lui l'avait menacé de son courroux, si son cœur s'ouvrait à un autre amour. Cependant, la fille d'un roi lui fit oublier, en l'enivrant, cette menace et ses serments, et il fut frappé de cécité. Telle était la tradition mythologique recueillie par Timée et par Diodore sur Daphnis, dont Théocrite et Virgile ont immortalisé le nom [1]. D'autres [2] veulent que les premières poésies bucoliques aient été composées en l'honneur de Diane, lorsque Oreste vint en Sicile porteur de la statue de Diane Taurique, ou à la suite d'une sédition de Syracuse, dont l'issue pacifique fut célébrée par les villageois dans des chants rustiques. En réalité, les premières poésies bucoliques qui nous soient parvenues sont les Idylles de Théocrite, composées à la cour d'Hiéron II et de Ptolémée,

[1] Diodore, IV, 84. — Parthénius (*Erot.* c. XXIX) rapporte de la même manière l'histoire de Daphnis, qu'il emprunte, dit-il, aux Sicéliques de Timée : *ἱστορεῖ Τίμαιος Σικελικοῖς.* Ceci confirme la conjecture que nous avons émise ailleurs, que Diodore avait beaucoup puisé dans Timée pour ses IV° et V° livres. Ælien (*Hist. diverses*, X, 18 : *Περὶ συρακουσίου Δάφνιδος καὶ βουκολικῶν μελῶν*), après avoir rapporté les mêmes détails sur l'amour de Daphnis et sa cécité, ajoute : *Ἐκ δὲ τούτου τὰ βουκολικὰ μέλη πρῶτον ᾔσθη, καὶ εἶχεν ὑπόθεσιν τὸ πάθος τὸ κατὰ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ. Καὶ Στησίχορόν γε τὸν Ἱμεραῖον τῆς τοιαύτης μελοποιΐας ὑπάρξασθαι.* (Sur Daphnis, consultez Heyne, Argum. de la V° églogue de Virgile, t. I. p. 102, et Matius, dans *Triga opusculorum criticorum variorum*; Traj. ad Rhen. 1755, chap. XLIV : *Daphnis primus bucolicorum carmen invenit.*)

[2] Ces deux traditions sont rapportées fort au long dans les scholies sur Théocrite.

à une époque où l'on était déjà bien loin de la simplicité pastorale. Cependant, Théocrite a su peindre avec un grand charme les occupations des champs et le langage naïf des pasteurs et des chevriers. On se demande s'il n'est pas l'inventeur de ce genre, plus goûté, peut-être, dans les villes, par le charme des contrastes, qu'en présence de la nature, ou s'il trouva réellement en Sicile le modèle de ces luttes poétiques improvisées, auxquelles il nous fait assister. Ce doute devrait cesser depuis que nous connaissons les *τραγούδια* des montagnards de la Grèce moderne, revenus à peu près au même degré de civilisation que les bergers de Théocrite. C'est la même faculté d'improvisation, la même hardiesse d'images, quelquefois triviales et basses, souvent sublimes. Pendant des siècles, la Grèce a vu éclore de ces chansons populaires confiées uniquement à la mémoire de ceux qui les chantaient et qui n'auraient pas su les écrire, lorsqu'enfin un littérateur français, charmé de leur originalité, en a sauvé quelques-unes de l'oubli[1] et a révélé aux Grecs lettrés ces compositions qu'ils avaient le tort de dédaigner et que quelques-uns ont depuis imitées. Théocrite fut sans doute frappé de même de ce qu'il y avait de poétique dans les chants des bergers siciliens, et trouva le secret de conserver leur naïveté dans des compositions travaillées avec art. Nous ne possédons pas d'échantillons des poésies populaires qui lui servirent de modèles; mais nous savons, par les témoignages des anciens, que chaque profession avait des chansons appropriées à son travail. Athénée nous apprend que les pâtres avaient un air favori nommé *Boucoliasme*, et qui fut inventé par Diomus, berger

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et publiés avec une traduction française, etc. par C. Fauriel; Paris, Didot, 1825.

sicilien, dont Épicharme, dans ses comédies, avait conservé le souvenir [1]. Peut-être, était-ce le même air que Diodore faisait remonter à l'ancien Daphnis [2], et qui paraît avoir eu en Sicile la même faveur populaire qu'en Suisse le fameux *ranz des vaches*. Moschus de Syracuse, contemporain de Théocrite, a composé quelques pièces, dans lesquelles il approche assez de son modèle pour que quelques personnes aient admis, avec un ancien biographe, que Moschus n'était autre que Théocrite lui-même [3]. Cependant, il cite Théocrite dans son poëme sur la mort de Bion, le poëte pastoral, ce qui ne permet pas d'admettre cette conjecture.

§ XIV. COMÉDIE. — ÉPICHARME, PHORMIS, DINOLOQUE, APOLLODORE.

Les luttes poétiques des bergers siciliens nous amènent à parler de la comédie. Ce n'étaient d'abord que des danses lascives de satyres, entremêlées de scènes mimiques, et d'un dialogue mordant. Le sujet était pris dans l'histoire des dieux et des héros ; mais les acteurs grossiers qui les représentaient, leur prêtaient leur langage et leurs plaisanteries, sans croire offenser les dieux, comme nos auteurs de mystères au moyen âge. Longtemps après, les poëtes comiques, pour se moquer de l'emphase des tragédies et des dithyrambes, composèrent des parodies, dans lesquelles ils travestissaient les sujets traités sérieusement par d'autres

[1] Athénée, XIV, p. 619 : *Ἦν δὲ καὶ τοῖς ἡγουμένοις τῶν βοσκημάτων ὁ βουκολιασμὸς καλούμενος. Δίομος δὲ ἦν ὁ βουκόλος σικελιώτης ὁ πρῶτος εὑρὼν τὸ εἶδος. Μνημονεύει δ' αὐτῶν Ἐπίχαρμος ἐν Ἀλκυόνι καὶ ἐν Ὀδυσσεῖ ναυαγῷ.*

[2] Diodore, IV, 84.

[3] *Θεοκρίτου γένος*, édition de M. Boissonade : *Κατὰ γοῦν τινὰς Μόσχος καλούμενος, Θεόκριτος ὕστερον ὠνομάσθη.* — Suidas, v. *Μόσχος*.

poëtes. Mais les anciennes comédies mythologiques, les hilaro-tragédies cherchaient à provoquer le rire sans intention maligne.

L'origine de l'art dramatique, porté par les Grecs à un si haut point de perfection, était resté pour eux-mêmes enveloppée d'incertitude. Aristote a cherché vainement à bien marquer les commencements de la tragédie et de la comédie. Athènes et les Doriens revendiquaient également l'honneur de cette invention. Il n'est pas de pays où l'on n'ait eu l'idée d'imiter d'une manière sérieuse ou bouffonne les actions des hommes. Mais de ces essais informes, de ces parades improvisées, à la comédie en vers, où se développe une intrigue et où se peignent des caractères, il y avait une grande distance à franchir, et si les Athéniens sont arrivés à la perfection, il paraît que les Doriens, avant eux, avaient fait faire de grands pas à cet art. Aristote a constaté que Mégare, à l'époque où cette ville était en démocratie, se livrait avec une grande licence à des représentations comiques[1]. Susarion, qui passe pour avoir introduit dans l'Attique, aux fêtes de Bacchus, des comédies en vers, était de Mégare, et précéda Chionis et Magnès d'Athènes[2]; mais, avant eux aussi, le Sicilien Épicharme avait composé des pièces de théâtre en vers, en sorte qu'il était généralement considéré par les Grecs comme l'inventeur de la comédie, ou du moins comme ayant donné une forme régulière aux scènes comiques importées en Sicile par la colonie de Mégare[3]. Ces petits drames étaient ordinairement empruntés à la mythologie. Bacchus, Silène, les satyres, les nymphes, Hercule, Junon, Vulcain, en étaient les principaux per-

[1] Aristote, *Poet.* III. — Plutarq. *Quæst. gr.* 18.

[2] Aspasius, *ad Ethic. Nicom.* p. 53.

[3] Aristote, lieu cité.

sonnages. Méson de Mégare y introduisit quelques rôles nouveaux; celui du valet, du cuisinier, du plaisant[1]. Le théâtre n'était que des traiteaux de bois, où l'on montait par une échelle, et le costume des acteurs, même de ceux qui représentaient les dieux, était grotesque et indécent, comme on peut s'en faire une idée par les anciens vases peints. Deux hommes réformèrent dans le même temps en Sicile ces spectacles grossiers. L'un d'eux était Phormis, qui vivait à Syracuse sous le règne de Gélon, et qui fut même chargé de l'éducation des enfants de ce prince, suivant Suidas[2]. Pausanias parle d'un Phormis de Ménale en Arcadie, qui passa en Sicile et se distingua dans les armées de Gélon et d'Hiéron, près desquels il obtint une grande faveur et un rang élevé, comme l'attestaient plusieurs statues consacrées par lui à Olympie, et une autre élevée en son honneur par Lycortas, citoyen de Syracuse. Il y était représenté combattant contre plusieurs ennemis[3]. Les anciens ne disent pas que ce Phormis fût le même que celui qui s'occupa du théâtre; mais la coïncidence du nom, de l'époque, de la ville où ils vécurent, et de la faveur des mêmes princes, rend la chose extrêmement probable, et il n'y a rien de contraire aux habitudes de l'antiquité à voir un général composer des pièces de théâtre. La comédie d'ailleurs, si triviale qu'elle fût encore, se rattachait aux fêtes religieuses, et devait à ce titre attirer l'attention de ceux qui se mêlaient des affaires publiques. Phormis entoura les représentations de plus d'appareil; il recouvrit ce que l'on nomme

[1] Athénée, XIV, p. 659 : Τὸν δὲ Μαίσωνα Πολέμων ἐν τοῖς πρὸς Τίμαιον ἐκ τῶν ἐν Σικελίᾳ φησὶν εἶναι Μεγαρέων, καὶ οὐκ ἐκ τῶν Νισαίων. — Μαίσωνα γέγονε κωμῳδίας ὑποκριτής, κ.τ.λ.

[2] Suidas. Au mot Φόρμος.

[3] Pausanias, V, 27.

la scène ou la tente de tentures de cuir teintes en pourpre, luxe que les Mégariens de Grèce adoptèrent aussi. Il revêtit ses acteurs de tuniques longues, qui descendaient jusque sur les pieds. Suidas nous a conservé le titre de six de ses pièces, qui sont : *Admète*, *Alcinoüs*, *la Prise de Troie*, *le Cheval*, *Céphée*, *Persée*. On lui attribuait aussi une pièce d'*Atalante*, que d'autres croient de son contemporain Épicharme.

Épicharme l'emporta sur ses prédécesseurs par la composition de la fable. Au lieu de se borner a représenter les traits connus de la mythologie, il sut lier entre elles une suite de scènes et en former une action. Mais ce qui le distingue surtout, c'est d'avoir introduit des préceptes de morale dans la comédie, qui n'était dans l'origine qu'un tissu de plaisanteries et de satires. Il se fit même du théâtre une tribune pour propager, sans porter ombrage au roi, certaines opinions philosophiques qu'il avait puisées dans l'école de Pythagore, alors persécutée[1]. Ces dissertations subtiles ne semblent pas toujours fort à leur place dans la bouche des personnages auxquels Épicharme les prêtait. Mais les maximes de morale pratique dont ses pièces étaient toutes semées et dont un grand nombre a passé même en proverbe ou fut recueilli par les philosophes, donnaient à ses comédies un intérêt particulier, qui nous fait vivement regretter de n'en posséder que des fragments, surtout lorsqu'on voit Platon, qui avait, dit-on, beaucoup emprunté à Épicharme, le mettre au-dessus d'Aristophane; et Plaute

[1] Jamblique, *Vie de Pythagore*, ch. XXXVI : *Ἐπίχαρμον ἀφικόμενον ἐς Συρακούσας διὰ τὴν Ἱέρωνος τυραννίδα τοῦ μὲν φανερῶς φιλοσοφεῖν ἀποσχέσθαι, εἰς μέτρον δ' ἐνεῖναι τὰς διανοίας τῶν ἀνδρῶν, μετὰ παιδιᾶς κρύφα ἐκφέροντα τὰ Πυθαγόρου δόγματα.*

le choisir pour modèle. La célébrité de ses maximes avait engagé de bonne heure à les extraire. Il paraît que l'on en avait formé des recueils dont une partie est passée dans le *Florilegium* de Stobée et dans d'autres compilations. Un poëme d'Ennius, intitulé *Épicharme*, contenait des imitations de ces sentences. En effet, un fragment de l'ouvrage latin rapproché, par M. Grysar, de quelques vers d'une des pièces d'Épicharme, écartent la supposition que ce philosophe ait composé, outre ses comédies, un poëme philosophique et sententieux. Les usages des pythagoriciens ne lui auraient peut-être pas permis de publier ouvertement les opinions du maître, et il n'a pas échappé, de la part des adeptes, au reproche d'indiscrétion, pour les avoir ainsi divulguées indirectement. Épicharme ne se contenta pas de produire ses opinions dans ses comédies, il attaqua quelquefois celles des autres philosophes, notamment celles de Xénophane et de Démocrite; et cet exemple fâcheux, qui mettait la philosophie aux prises avec le ridicule, ne fut que trop suivi par les autres comiques, Eupolis, Cratinus, enfin Aristophane, dont les attaques contre Socrate, sans avoir eu sur le sort de ce grand homme un influence immédiatement funeste, durent préparer les esprits à sa condamnato n.

Pour mieux apprécier le caractère des pièces d'Épicharme, les progrès qu'il fit faire à l'art et l'influence des événements contemporains sur ses compositions, il est nécessaire de préciser davantage les circonstances de sa vie, ce qui devient plus facile après le livre remarquable de M. Grysar : *De Doriensium comœdia*.

Épicharme était fils d'Élothalès de Cos [1], et fut amené

[1] Diogène Laërte, *Epich.* Ἐπίχαρμος Ἡλοθαλοῦς, Κῷος. Suidas dit Ἐπίχ.

par ses parents en Sicile[1] à l'âge de trois mois. Son père fut lié d'amitié avec Pythagore comme l'indique un des livres attribués à ce philosophe et intitulé Élothalès. Épicharme s'attacha à son école et reçut des leçons de sa propre bouche[2]. Cependant, il n'était pas encore admis parmi les disciples auxquels Pythagore révélait, après huit ans d'épreuves, toute sa doctrine[3], quand ce philosophe périt et que ses sectateurs furent mis à mort ou persécutés, ce qui arriva dans l'olympiade LXVII. Bien qu'Épicharme ne fît pas encore partie de l'association pythagoricienne, il jugea probablement prudent de se dérober à la persécution qui, dans les villes d'Italie, s'attachait à cette secte. M. Grysar suppose qu'il retourna à Cos, où son séjour est indiqué par un passage d'un grammairien; ce qui permettrait de concilier une tradition rapportée par Suidas, d'après laquelle Épicharme serait venu à Zancle avec Cadmus, ancien tyran de Cos. Pendant ce second voyage en Sicile,

Τιτύρου ἢ Χειμάρου καὶ Σικίδος. Cette contradiction pourrait s'expliquer par une heureuse conjecture de M. Welker, d'après laquelle les noms de *Τίτυρος* et de *Χείμαρος*, qui signifient *bélier* ou *satyre* et *bouc*, n'auraient été joints au nom d'Épicharme que par allusion à ses comédies, comme des poëtes d'un genre différent sont quelquefois nommés fils de Calliope ou de Mnémosyne. Le même auteur pense que c'est peut-être aussi par un jeu de mots de quelque comique qu'on l'a fait naître dans la ville de *Κραστός*, dont le nom a quelque rapport avec *κέρας*. Nous ajouterons que le mot *Σικίδος* est peut-être une altération de *σικιννίδος*, nom d'une danse de satyres, ce qui rentrerait dans la même plaisanterie.

[1] Diog. Laërt. *Τριμηνιαῖος δ' ὑπάρχων ἀπηνέχθη τῆς Σικελίας εἰς Μέγαρα*. Selon les commentateurs, cette phrase, mal construite, doit s'entendre comme s'il y avait *εἰς τὰ Μέγαρα τῆς Σικελίας*.

[2] Diog. Laërt. *Καὶ οὗτος ἤκουσε Πυθαγόρου*; et Plut. *Vie de Numa* : *Ἐπίχαρμος ὁ κωμικὸς παλαιὸς ἀνὴρ καὶ τῆς πυθαγορικῆς διατριβῆς μετεσχηκώς*.

[3] Jamblique, *Vie de Pythagore*, chap. XXXVI : *Τῶν δ' ἔξωθεν ἀκροατῶν γενέσθαι καὶ Ἐπίχαρμον· ἀλλ' οὐκ ἐκ τοῦ συστήματος τῶν ἀνδρῶν*.

Épicharme aurait séjourné à Zancle jusqu'à la prise de cette ville par Anaxilas (olymp. LXXI, 3; avant J. C. 494). Il se retira alors à Mégare en Sicile, où il composa ses premières comédies, vers l'olympiade LXXI. En effet, Aristote dit que les Mégariens de Sicile revendiquent l'invention de la comédie, parce que c'est de Mégare qu'était Épicharme. Cependant Mégare fut prise dans l'olympiade LXXIV par Gélon, qui transporta les principaux citoyens à Syracuse et fit vendre le menu peuple[1]. Il n'y a pas de doute qu'Épicharme n'ait été du nombre de ceux qui trouvèrent à cette époque auprès de Gélon un accueil inespéré. Cadmus de Cos, avec lequel Épicharme était revenu en Sicile, jouissait de toute la confiance du prince de Syracuse. Le poëte comique philosophe se fixa désormais dans cette ville, qui devint, sous le règne d'Hiéron, le rendez-vous des savants et des poëtes. C'est là qu'il pouvait s'asseoir à la même table que Simonide de Cos[2], Pindare, Bacchylide et Eschyle. Ce dernier, non content d'avoir porté la tragédie à une si grande hauteur par son génie, ne négligea rien de ce qui pouvait augmenter la pompe des représentations, peut-être à l'exemple de Phormis et d'Épicharme. Celui-ci jouit de la plus grande faveur à Syracuse, et y fut honoré d'une statue et d'une inscription qui exaltait l'éminence de son mérite « autant que le soleil l'emporte sur les astres et l'Océan sur les fleuves[3]. »

[1] Voir plus haut, p. 123.

[2] On attribue à Simonide ou à Épicharme les dernières additions introduites dans l'alphabet grec. Ils ont pu s'en occuper de concert.

[3] Εἴ τι παραλλάσσει φαέθων μέγας
 ἅλιος ἄστρων,
Καὶ πόντος ποταμῶν μεῖζον' ἔχει
 δύναμιν,
Φημὶ τοσοῦτον ἐγὼ σοφίᾳ προέχειν
 Ἐπίχαρμον,
Ὃν πατρὶς ἐστεφάνωσ' ἅδε Συ-
 ρακοσίων.

Cette épigramme est rapportée par

Épicharme parvint à une grande vieillesse, quatre-vingts ou même quatre-vingt-cinq ans, selon Lucien, dans son livre de la Longévité. Les anciens n'ont pas marqué la date de sa mort, et se bornent à indiquer le temps où il florissait. Une allusion, contenue dans une de ses comédies, à la guerre dont Anaxilas avait menacé les Locriens et qu'Hiéron arrêta par son intervention, indique qu'il écrivait encore dans l'olympiade LXXVI. Mais il prolongea même fort au delà sa carrière, selon M. Grisar, qui place sa naissance en l'olympiade LX, et sa mort vers l'olympiade LXXXII, 452 avant J. C.

Épicharme avait composé trente-cinq comédies[1]. On retrouve dans les auteurs les titres d'un pareil nombre de pièces, dont la plupart sont empruntées à la mythologie ou aux temps héroïques, comme : *le Mariage d'Hébé ou les Muses*, *Vulcain ou les Joyeux convives*, *le Cyclope*, *les Sirènes*, *Deucalion*, *Busiris*, *Ulysse espion*, *Ulysse naufragé*, *etc.* Les dieux de l'Olympe étaient représentés parfois dans ces pièces d'une façon peu révérencieuse, ainsi que dans Aristophane. Épicharme amenait souvent, dans ses comédies, des festins, qu'il décrivait avec complaisance, comme un homme qui n'est pas indifférent à la bonne chère et qui est sûr d'intéresser ainsi le public de Syracuse. Plusieurs de ses pièces portent le même titre que les tragédies d'Eschyle, ce qui a fait supposer qu'elles étaient peut-être des parodies, genre de plaisanterie qui a souvent, par la suite, défrayé les fai-

Diogène Laërte, et dans l'*Anthologie palat.* VII, 125. La forme en rappelle l'inscription de Gélon : Φημὶ Γέλων, et le début de la première olymp. de Pindare.

[1] Suidas, au mot Ἐπίχαρμος. Ἐδίδαξε δὲ δράματα νϛ'· ὡς δὲ Λύκων φησὶ, τριάκοντα πέντε. L'opinion de Lycon est confirmée par ce passage de l'Anonyme sur la comédie, dans l'édit. de Kuster, p. 12 : Σώζεται δ' αὐτοῦ δράματα μ', ὧν δ' ἀντιλέγονται δέ [lisez ε'].

seurs de comédies. Mais Épicharme ne s'y était, dit-on, livré qu'en passant, dans une seule de ses pièces. Parfois, cependant, il critiquait le style d'Eschyle[1]. Le sien se distinguait par un heureux choix d'épithètes, par des mots plaisamment forgés, et, dans les passages philosophiques ou moraux, par beaucoup de netteté et d'élévation.

Les comédies d'Épicharme ont eu trop de succès pour qu'il n'ait pas eu d'émule en Sicile. Nous avons déjà nommé Phormis, son contemporain, dont le nom est presque toujours joint au sien. Suidas fait aussi mention de Dinoloque de Syracuse ou d'Agrigente qui fut, selon les uns, le fils, selon d'autres, l'élève ou le rival d'Épicharme. Il florissait dans la LXXIII[e] olympiade, et composa quatorze pièces en dialecte dorien, entre lesquelles on cite *le Télèphe*[2]. La supériorité d'Épicharme a fait oublier jusqu'au nom de ses autres rivaux. Cependant, on ne saurait douter qu'il n'en ait eu plusieurs; car lui-même, dans une de ses pièces, parle des cinq juges sur les genoux desquels repose le sort de sa comédie[3]. Ce passage curieux montre que déjà, à cette époque, à Syracuse comme à Athènes, les pièces de théâtre étaient composées pour des combats de poésie. L'émulation de ces concours que les Grecs instituaient pour tous les genres de composition, ont sans doute été l'une des causes de l'éclat de la scène grecque. Il est étonnant que, chez nous, où l'on a pu souvent apprécier l'heureuse influence des concours académiques et des prix proposés aux jeunes peintres, on

[1] Voy. le schol. sur le vers 609 des *Euménides*.

[2] Suidas. Voy. *Δεινολόχος*. Ælien (*Hist. des anim.* VI, 51) nomme Dinoloque : Ὁ *ἀνταγωνιστὴς Ἐπιχάρμου*. Athénée (l. III, p. 111 E) cite son *Télèphe*.

[3] Suidas : *Ἐν πέντε κριτῶν γόνασι· Παρ' ὅσον τὸ παλαιὸν ε' κριταὶ ἔκρινον τοὺς κωμικούς, ὥς φησιν Ἐπίχαρμος.*

n'ait jamais cherché à établir entre les auteurs dramatiques une lutte qui serait utile à l'art si la décision en était remise à des juges éclairés et sévères. Le passage d'Épicharme montre que dans l'antiquité le jugement des pièces n'était pas abandonné à la foule des spectateurs, bien que leurs impressions dussent aussi peser dans la balance. On ne saurait douter que la Sicile n'ait produit beaucoup d'autres poëtes comiques, mais le seul dont le nom ait acquis quelque célébrité c'est Apollodore de Géla[1], contemporain de Ménandre.

§ XV. TRAGÉDIE. — ESCHYLE, DENYS, ACHÉUS, SOSICLÈS ET AUTRES.

Si la comédie fut le genre national et fait pour plaire à l'esprit enjoué des Syracusains, ils n'applaudirent pas moins les chefs-d'œuvre de la muse tragique. Du temps même d'Épicharme, Eschyle avait été attiré à la cour d'Hiéron[2]. Il monta de nouveau, à la demande de ce prince, sa pièce des

[1] Suidas.—Athénée, III, p. 125 A.

[2] Sur le séjour d'Eschyle en Sicile, voyez Plutarque, *de l'Exil*, § 13; — Valère-Maxime, IX, 12;—Pausanias, *Attiques*, II; — Suidas, au mot Αἰσχύλος; — l'auteur de sa biographie, en tête de ses tragédies, éd. de M. Boissonade; — M. Bœckh, *de Tragœd. gr. princ.* p. 50. — M. Hermann a inféré de certaines contradictions sur le voyage d'Eschyle en Sicile, qu'il y était allé plusieurs fois. En effet, nous le voyons faire représenter sa pièce d'*Etna* lors de la fondation de cette ville, 476 avant J. C. puis être vainqueur à Athènes, sous Ménon, en 473, pour ses tragédies de *Phinée*, des *Perses*, de *Glaucus*, et de *Prométhée*, drame satyrique; puis faire représenter en Sicile cette pièce des *Perses*, à la demande d'Hiéron, par conséquent avant 467, date de la mort de ce prince; remporter encore une victoire à Athènes pour l'*Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*, et *Protée*, drame satyrique, en 459; enfin, mourir à Géla la 1re année de la LXXXIe olympiade, selon la Chronique de Paros, 456 avant J. C.

Perses, qui excita en Sicile un grand enthousiasme[1]. Enfin, le poëte athénien quitta tout à fait sa patrie, soit par découragement des succès de rivaux plus jeunes et plus heureux, soit à la suite d'un accident arrivé au théâtre qu'il avait fait construire, et il se retira en Sicile. C'était le temps où Hiéron fondait la ville d'Etna. Le poëte athénien composa à cette occasion une tragédie intitulée *Etna*, où il avait mis en scène les traditions locales sur le culte des dieux Palici[2] et promettait à la ville les plus belles destinées. Eschyle revint mourir à Géla[3]. Les habitants lui rendirent de grands honneurs funèbres et lui élevèrent un tombeau, près duquel tous ceux qui s'étaient voués à la tragédie venaient donner des représentations[4]. Les pièces d'Euripide étaient aussi en grande estime dans la Sicile. Les maximes philosophiques dont elles étaient semées rappelaient le genre d'Épicharme, qu'il avait pris en cela pour modèle. Après le désastre des Athéniens, ceux qui avaient échappé à la funeste journée d'Hélorus, et qui erraient dans les villes de Sicile, trouvèrent une ressource en chantant, à la façon des rapsodes, des tirades de ses tragédies, ou même obtinrent leur liberté[5]. Denys l'Ancien poussa l'enthousiasme pour Euripide jusqu'à faire acheter, après sa mort, le style, les tablettes et la lyre

[1] *Additam. ad vitam Æschyli*, édit. de M. Boissonade, p. 8: *Φασὶν ὑπὸ Ἱέρωνος ἀξιωθέντα ἀναδιδάξαι τοὺς Πέρσας ἐν Σικελίᾳ, καὶ λίαν εὐδοκιμῆσαι.*

[2] Macrobe, *Saturn.* liv. V. — *Vie anon.* p. 5, même éd. *Ἐλθὼν τοίνυν εἰς Σικελίαν, Ἱέρωνος τότε τὴν Αἴτνην κτίζοντος, ἐπεδείξατο τὰς Αἴτνας πάνυ λαμπρῶς, οἰωνιζόμενος βίον ἀγαθὸν τοῖς συνοικοῦσι τὴν πόλιν.*

[3] Les troubles qui agitaient Syracuse dans la LXXXI[e] olympiade avaient sans doute engagé Eschyle à demeurer, de préférence, à Géla.

[4] *Vie d'Eschyle*, p. 6: *Εἰς τὸ μνῆμα δὲ φοιτῶντες, ὅσοις ἐν τραγῳδίαις ἦν ὁ βίος, ἐνήγιζόν τε καὶ τὰ δράματα ὑπεκρίνοντο.* L'épitaphe en vers qui lui avait été faite à Géla est rapportée dans cette même vie.

[5] Plutarque, *Nicias*, § XXIX.

du poëte, au prix d'un talent, pour les consacrer dans le temple des muses[1]. S'il s'était flatté d'hériter de son génie et de la faveur publique, les sifflets des Athéniens auraient dû le désabuser de ses prétentions; mais il les attribuait à l'envie[2] : et peut-être, en effet, si d'un côté les éloges dont l'accablaient ses parasites étaient exagérés, il y avait de la part des Grecs quelque prévention contre les poésies du tyran. Ni les mésaventures arrivées à ses musiciens et à ses cochers à Olympie, ni les censures de Philoxène, qui, prié par lui de corriger une de ses tragédies, la raya d'un bout à l'autre, ne le découragèrent. Il réussit enfin à remporter à Athènes une victoire dont il fut tellement ravi, qu'il mourut, dit-on, à la suite des festins par lesquels il la célébra. On crut voir dans cette mort l'accomplissement d'un oracle qui l'avait menacé de périr quand il l'emporterait sur ses supérieurs. Pour nous, il nous serait difficile de porter un jugement équitable sur le mérite littéraire des tragédies de Denys, d'après les courts fragments qui en ont été conservés[3]. Suidas dit qu'il avait composé des tragédies et des comédies[4]. Ælien, au contraire, assure qu'il ne goûtait pas le genre comique,

[1] Hermippe, cité dans la Vie anonyme d'Euripide, édit. de M. Boissonade, t. I, p. 16.

[2] Peut-être s'appliquait-il à lui-même ces vers d'une de ses tragédies :

Ἔπειτα δ' οὐδὲ τοῦτο γινώσκεις ὅτι
Τοῖς οὐδὲν οὖσιν οὐδὲ εἷς ὅλως φθονεῖ;
Ἀεὶ τὰ σεμνὰ πάντα κέκληται φθόνου.

[3] On trouve quelques sentences tirées des tragédies de Denys dans Stobée, *Egl.* liv. I, p. 114, éd. Heeren, et dans le *Florilegium*, entre autres :

Ὁ τῆς Δίκης ὀφθαλμὸς, ὡς δι' ἡσύχου
Λεύσων προσώπου, καθ' ὅμως ἀεὶ βλέπει.

Et cette autre, dont il était lui-même un exemple (Plut. *De fort. Alexandri*):

Ἡ γὰρ τυραννὶς ἀδικίας μήτηρ ἔφυ.

[4] *Διονύσιος, Σικελίας τύραννος, ἔγραψε τραγῳδίας καὶ κωμῳδίας καὶ ἱστορικά.*

étant d'un naturel triste[1]. On cite de lui les pièces intitulées : *Adonis*, *la Rançon d'Hector*, *le Thesmophore*[2]. Ses vers étaient remplis d'expressions détournées de leur signification naturelle par une espèce de jeux de mots de très-mauvais goût dans les tragédies, et qui ont été relevés par les grammairiens[3].

La Sicile produisit encore plusieurs poëtes dramatiques dont les noms seuls nous ont été conservés. Empédocle le tragique, petit-fils du célèbre philosophe[4]; Carcinus d'Agri-

[1] Ælien, *Hist. diverses*, XIII, 18.

[2] M. Ébert (*Σικελιών*, p. 20) nie que cette dernière soit de lui. « De « Dionysii fabula *Θεσμοφόρος* in- « scripta (Athénée, IX, 404 E), certo « nihil scio nisi hoc, eam a Siculo « purpurato poeta scriptam non esse. » (Cf. Meineke, *ad Euphor.* p. 163.)

[3] Helladius (*Chrest.*), après avoir critiqué les expressions prétentieuses (*κακοζήλους*) d'Euphorion, ajoute : *Παρεζήλωσε δὲ τὸν πρῶτον Διονύσιον, τὸν Σικελίας τύραννον, ὃς ὑπὸ ἐξουσίας καὶ τῶν κολάκων καὶ τῆς τρυφῆς διαφθειρόμενος ἐπεχείρησε καὶ τραγῳδίας γράφειν, ἐν αἷς καὶ τοιαῦτα συνεφόρησε ῥήματα· τὸ μὲν ἀκόντιον καλῶν βαλάντιον· τὸν δὲ κάδον ἐλκύδριον· σκέπαρνον δὲ τὸ ἔριον· τὴν δὲ χλαῖναν εριώλην οἷον ὄλεθρον οὖσαν τῶν ἐρίων, καὶ πολλὰ τοιαῦτα καταγέλαστα.* Ailleurs, après avoir cité le mot *δοῖδυξ* ou *ἀλετρίβανος*, que Denys nommait *θυέστης*, il s'écrie que Philoxène avait raison de préférer aller aux carrières plutôt que d'entendre des choses semblables. Athénée (l. III, p. 98) a rassemblé aussi plusieurs de ces expressions ridicules, comme *μένανδρος* pour *παρθένος*, *ὅτι μένει τὸν ἄνδρα* — *μενεκράτης* pour *στῦλος*, *ὅτι μένει καὶ κρατεῖ* — *μυστήρια* pour *αἱ τῶν μυῶν διεκδύσεις*, *ὅτι τοὺς μῦς τηρεῖ*. Athanis, dans le livre Ier des Sicéliques, disait que Denys nommait le bœuf *γαρότας* et le cochon *ἴακχος*. Il est fait allusion à ces deux expressions dans les lettres 35 et 36 des Socratiques, édition de M. Orelli.

[4] Suidas : *Ἐμπεδοκλῆς θυγατριδοῦς τοῦ προτέρου, τραγικός· τραγῳδίας αὐτοῦ κδ΄.* Aristote (cité par Diogène Laërte, VIII, 58) et Eudocie (p. 170) indiquent des tragédies dans la liste des ouvrages d'Empédocle. (Voyez Sturz, sur Empédocle, p. 86, et Karsten, p. 64.) Ce dernier pense que l'on peut admettre que le philosophe avait aussi composé des tragédies dans sa jeunesse. (On en attribue également à Xénophane.) Les biographes anciens étaient partagés sur cette question. Diogène Laërte, VIII, 2, 58 : *Ἡρακλείδης δὲ ὁ Σαραπίωνος, ἑτέρου φησὶν εἶναι τὰς τραγῳ-*

gente, contemporain du poëte du même nom à Athènes, si toutefois ce n'est pas le même[1]; Achéus de Syracuse, qui, selon Suidas, avait écrit deux tragédies et était postérieur à son homonyme, natif d'Érétrie et contemporain d'Euripide[2]. Athénée rapporte les titres de plusieurs pièces d'Achéus, qui paraissent appartenir à l'Érétréen[3]. Sosiclès de Syracuse vivait du temps de Philippe et d'Alexandre le Grand. Il mourut dans la CXI[e] ou la CXIV[e] olympiade. Selon d'autres, c'était l'époque où il florissait. Il avait composé soixante et treize tragédies et remporté sept victoires. Ce nombre ne doit pas donner une idée défavorable de son talent, car Eschyle n'avait été vainqueur que treize fois, quoiqu'il eût composé soixante et dix tragédies; et Euripide, auteur de soixante et quinze, ou même de quatre-vingt-douze pièces, ne fut couronné que cinq fois. Il faut se rappeler aussi que l'on présentait quatre pièces à chaque concours; ainsi vingt-huit ouvrages de Sosiclès obtinrent des prix. Son nom figure dans la pléiade des poëtes tragiques de second ordre, dans le Canon des grammairiens d'Alexandrie[4]. Mamercus, tyran de Catane, qui fut renversé par Timoléon, se piquait, à l'exemple de Denys, de composer des tragédies[5].

δίας· Ἱερώνυμος δέ φησιν αὐτὸν τρισὶ καὶ τετταράκοντα ἐντετυχηκέναι, κ.τ.λ.

[1] Suidas : *Καρκίνος, ἀκραγαντῖνος, τραγικός· καὶ Καρκίνος, Θεοδέκτου ἢ Ξενοκλέους, ἀθηναῖος, τραγικός, κ,τ.λ.* — Selon Diodore (l. V, 6) Carcinus, le poëte tragique, avait été plusieurs fois en Sicile. — Polycrite de Mendæ, cité par Diogène Laërte (*Vie d'Eschine*), dit que ce philosophe vécut près de Denys le Jeune jusqu'au retour de Dion, et il ajoute : *εἶναι δὲ σὺν αὐτῷ Καρκίνον τὸν κωμῳδοποιόν*. Or, comme on ne connaît pas d'auteur comique de ce nom, il est probable qu'il est question du tragédien qu'un long séjour en Sicile aura fait désigner comme Sicilien.

[2] Suidas. *Ἀχαιός*.

[3] Voy. Schweighæuser, *Index auct. ab Athen. cit.*

[4] Suidas. *Σωσικλῆς*.

[5] Plutarque, *Vie de Timoléon*.

Peut-être faudrait-il rétablir le nom de Mamercus dans un passage d'Aristote où il est question d'un *Maracas* de Syracuse qui, lorsqu'il *était hors de ses sens, n'en était que meilleur poëte*[1].

Nous pourrions joindre ici un nom beaucoup plus célèbre, celui de Philémon, rival de Ménandre, que Suidas et l'auteur anonyme sur la comédie nomment Syracusain, s'il ne convenait de suivre l'autorité plus imposante de Strabon, qui le fait naître à Soles. Peut-être, lorsqu'il fut banni d'Athènes[2], où il avait obtenu le droit de cité, vint-il se fixer à Syracuse. Il nous faut aussi prévenir le reproche d'avoir omis parmi les poëtes siciliens le célèbre Théognis le Gnomique, qui, selon Suidas, était de Mégare en Sicile[3]. Le biographe suit en cela une autorité imposante, celle de Platon, qui cite plusieurs fois ce moraliste[4], et dans le livre des Lois, dit : « Nous pouvons invoquer le témoignage d'un « poëte, celui de Théognis, citoyen de Mégare en Sicile[5]. » Mais Harpocration contestait l'exactitude de cette assertion de Platon[6], en s'appuyant sur quelques vers du poëte lui-même[7]. Il y dit en effet qu'il a été jadis en Sicile, en Eubée, à Sparte; qu'il a été partout bien accueilli, mais que rien n'a pu lui faire oublier sa patrie. Ce passage, tout en con-

[1] Aristote, *Probl.* XXX, 1 : *Μαρακὸς δ'ὁ Συρακούσιος καὶ ἀμείνων ἦν ποιητὴς ὅτ' ἐκσταίη.* Ce poëte ne nous est connu que par ce peu de mots; cependant Ragusa, dans ses *Elogia Siculoram qui veteri memoria floruerant*, a trouvé moyen de tirer une demi-page de ce passage, diversement interprété dans les auteurs modernes qu'il a compilés.

[2] Stobée, *Serm.* XXXVIII, p. 232, et la Vie de Philémon, par M. Raoul-Rochette, p. 196.

[3] Suidas. *Θέογνις.*

[4] Platon, *Menon.*

[5] Platon, *Lois*, l. Ier : *Ποιητὴν δὲ καὶ ἡμεῖς μάρτυρα ἔχομεν, Θέογνιν πολίτην τῶν ἐν Σικελίᾳ Μεγαρέων.*

[6] Harpocration, au mot *Θέογνις.*

[7] Vers 783 et suiv. éd. de M. Boissonade.

tredisant Platon, explique la cause de son erreur. Théognis avait habité la Sicile, et probablement Mégare, qu'une origine commune liait avec sa patrie. C'est peut-être là qu'il composa une partie de ses poésies. Suidas cite une élégie sur les Syracusains qui avaient échappé au siége; il ne précise pas de quel siége il veut parler[1]. Burigny pense qu'il s'agit de la guerre d'Hippocrate contre Syracuse, à la suite de laquelle celle-ci fut obligée de céder Camarina. Cet événement est de la LXXII[e] olympiade (492 avant J. C.). Il aurait donc eu cinquante-deux ans à l'époque de cette guerre, et Hippocrate ayant aussi porté les armes contre les villes chalcidiennes, il était naturel qu'un Mégarien prît dans cette circonstance le parti des Syracusains.

§ XVI. SOPHRON. — ARCHESTRATE DE GÉLA.

Nous devons une mention spéciale à Sophron de Syracuse, fils d'Agathocle[2], contemporain d'Euripide et créateur d'un genre nouveau, qu'il intitulait *mimes*, et qui tenait de la comédie et des dialogues[3]. Sophron s'était probablement proposé d'imiter ces scènes improvisées, dont on égayait quelquefois les banquets[4], et que l'on pourrait comparer à nos charades en action ou à nos proverbes; mais l'esprit qu'il y sema leur valut un succès plus grand que celui auquel il paraissait prétendre. Platon, à qui Dion les avait fait connaître, les goûtait à l'égal des comédies d'Épicharme, ce qui

[1] Suidas : Ἔγραψεν ἐλεγείαν εἰς τοὺς σωθέντας τῶν Συρακουσίων ἐν τῇ πολιορκίᾳ.

[2] Suidas, au mot Σώφρων.

[3] Aristote, *Poét.* § 1, et les notes de Tyrwhitt.

[4] Le roi de Syracuse Agathocle, qui était, selon Diodore (l. XX, 63), φύσει γελωτοποιὸς καὶ μῖμος, excitait souvent le rire, soit dans des banquets, soit même à l'assemblée publique, en contrefaisant quelques-uns des assistants et par d'autres bouffonneries. (Voyez Polyen, l. V.)

les rendit célèbres à Athènes. Il ne nous est parvenu aucun échantillon de ce genre de composition. La pièce de vers de Théocrite, qui représente des femmes syracusaines se rendant, à travers la foule, aux fêtes d'Adonis, peut en donner une idée [1]. Sophron avait fait des *mimes de femmes* et des *mimes d'hommes*, il en avait fait de *sérieux* et de *plaisants*. Athénée nous a conservé les titres de quelques-uns. La *Pêche du thon, le Favori, le Paysan, la Toilette de la fiancée, la Belle-mère*. Ces mimes n'étaient pas en vers, mais en prose cadencée. Ils étaient écrits en dialecte dorien, et sont devenus pour les grammairiens des siècles suivants une mine féconde d'expressions locales (glottes). Apollodore d'Athènes avait même fait un commentaire sur les mimes de Sophron [2]. Ce dernier avait un fils nommé Xénarque, qui écrivait aussi des mimes, au témoignage d'Aristote, de Suidas et de Photius. On n'est pas bien certain s'il faut le distinguer du poëte comique du même nom. Diogène Laërte, dans la vie d'Eudoxe, cite un Eudoxe syracusain, poëte comique, plusieurs fois vainqueur et fils d'Agathocle [3]. Quoique ce nom soit assez commun, il est permis de supposer que ce même Agathocle fut père d'Eudoxe le comique et du mimographe Sophron.

Nous pouvons rattacher assez naturellement au théâtre sicilien le poëme de la Gastronomie d'Archestrate de Géla. En effet, le chapitre cuisine joue un très-grand rôle dans les comédies anciennes, et surtout dans celles de Syracuse,

[1] Voy. Walckenaër, sur Théocrite, *Adoniaz*, p. 194-209; — G. Hermann, sur la Poét. d'Arist. p. 92-95.

[2] *Περὶ Σώφρονος*, en plusieurs livres.

[3] Diogène Laërte, VIII : *Γεγόνασι δὲ Εὔδοξοι τρεῖς... τρίτος, σικελιώτης, παῖς Ἀγαθοκλέους, ποιητὴς κωμῳδίας νικὰς ἑλὼν ἀστικὰς μὲν τρεῖς, ληναϊκὰς δὲ πέντε, καθά φησιν Ἀπολλόδωρος ἐν Χρονικοῖς.* (Voyez fr. 93 d'Apoll. éd. Didot.)

où les plaisirs de la table étaient goûtés plus qu'en aucun lieu du monde. C'était un comique sicilien, Mæson, qui avait introduit le personnage du cuisinier; on ne manquait pas d'y joindre celui du parasite. Leur présence sur la scène n'amenait pas seulement quelques plaisanteries sur la gourmandise, mais de véritables dissertations culinaires, qui ont été une source abondante pour les grammairiens, et surtout pour Athénée dans son Banquet des Sophistes. Aucun poëte ne lui a fourni autant qu'Archestrate de Géla. Il avait parcouru la terre[1] pour étudier ce que les trois règnes de la nature pouvaient fournir au luxe des tables, et il avait consigné le résultat de ses observations dans un poëme didactique en vers épiques, intitulé : *Gastronomie*, *Gastrologie*, *Dipnologie* ou *Hédypathie*[2]. Athénée nous en a conservé deux cent soixante et dix vers qui ne manquent pas de mérite poétique, et qui offrent souvent de l'intérêt sous le rapport de l'histoire naturelle[3]. Archestrate avait surtout étudié les poissons, qui étaient un des objets les plus recherchés chez les anciens, et il en décrit avec soin les variétés. Cléarque, dans son Traité sur les proverbes, disait qu'Archestrate avait eu pour maître en gastronomie Terpsion, qui écrivit un poëme sur le même sujet[4]. Mais cette indication ne suffit pas pour préciser le temps où il a vécu. Nous savons seulement qu'il était antérieur à Lyncée de Samos, disciple d'Isocrate[5], et à Cléarque, disciple d'Aristote : d'où l'on peut conclure qu'il fut contemporain de ce dernier.

[1] Athénée, II, 278 : Ὁ καλὸς οὗτος περιηγητὴς, κ.τ.λ.

[2] Γαστρονομία, ἡδυπάθεια, ὀψοποιία, γαστρολογία. Ce dernier titre paraît être celui que l'auteur lui avait donné.

[3] Schneider a réuni les fragments d'Archestrate à la suite de son édition de l'Histoire des animaux d'Aristote.

[4] Athénée, VIII, p. 337.

[5] Voyez *Journal des Savants*, janvier 1839, Restitution d'une lettre

Apulée dit qu'Ennius avait traduit le poëme d'Archestrate[1]. Platon cite un Mithécus, auteur de l'Art de la cuisine sicilienne[2]; mais nous croyons que c'était un traité tout pratique, et non un poëme didactique.

§ XVII. POÉSIE LYRIQUE. — STÉSICHORE, IBYCUS, ARISTOXÈNE, TÉLESTÈS, PHILOXÈNE, THÉODORIDAS.

La Sicile se glorifiait d'avoir donné naissance à un poëte que l'antiquité mettait presque à côté d'Homère. Stésichore d'Himéra, dont le vrai nom était, dit-on, Tisias, fut surnommé Stésichore pour avoir enseigné l'accompagnement de la lyre, *qui soutient les chants*[3]. Il florissait sous le règne de Phalaris, dont il fut un des adversaires; témoin l'apologue du cerf et du cheval, qu'il récita à ses concitoyens pour les détourner d'accorder des gardes au tyran[4]. Celui-ci, cependant, si l'on en peut croire les lettres fabriquées sous son nom, aurait partagé l'admiration générale pour Stésichore et concouru aux honneurs que lui rendirent les Himéréens[5]. Il avait composé une Prise de Troie; un poëme sur Oreste, dans lequel il imitait Xanthus; un sur Géryon; un autre sur Calyce; des hymnes en l'honneur des dieux et des vainqueurs[6]. Il était encore auteur de bucoliques et de poésies

adressée par Lyncée de Samos à Diagoras. (Article de M. Rossignol.)

[1] Apulée, *Apologie*.

[2] Platon, *Gorgias*, § 73 : *Μίθαικος ὁ τὴν ὀψοποιίαν συγγεγραφὼς τὴν σικελικήν*.

[3] Suidas : *Στησίχορος*........ *ἐκλήθη δὲ Στησίχορος ὅτι πρῶτος κιθαρῳδίᾳ χορὸν ἔστησε· ἐπεί τοι πρότερον Τισίας ἐκαλεῖτο*.

[4] Voyez plus haut, p. 17, note 1.

[5] Suidas (v. *Στησίχορος*) dit que l'on donna son nom à la porte de Catane près de laquelle était son tombeau. On trouve quelques détails sur ce monument à l'article *Πάντα ὀκτώ* du même lexique.

[6] Quintilien (X, 1, 62) : « Quam « sit ingenio validus, materiæ ostendunt, maxima bella et clarissimos

érotiques[1], d'une Critique d'Hélène, dont il fit une rétractation intitulée *Palinodie*[2]. Les poésies de Stésichore étaient écrites en dorien. Il ne nous en est parvenu que de courts fragments qui permettent cependant de juger l'élégance et l'élévation de sa diction, comparables à celles de Pindare[3].

Ibycus de Rhégium[4], qui naquit vers le temps de la mort de Stésichore, avait surtout composé des poésies érotiques.

Aristoxène de Sélinonte était antérieur à Épicharme, qui en parlait dans une de ses comédies, au témoignage d'Éphestion, et lui attribuait l'introduction d'une ancienne forme de vers iambiques[5].

Télestès, de la même ville de Sélinonte, poëte dithyrambique des plus distingués, florissait, selon Diodore de Sicile[6], dans la xcv[e] olympiade (398 avant J. C.), en même temps

« canentem duces et epici carminis « onera lyra sustinentem. »

[1] Βουκολικὰ μέλη, παιδικά.

[2] Isocrate, dans l'Éloge d'Hélène, dit que Stésichore, au commencement d'une de ses odes, ayant médit d'Hélène, devint aveugle, et qu'ayant compris la cause de son malheur, il composa sa Palinodie et recouvra la vue (p. 144, éd. Battie). Archélaüs de Chypre, cité par Ptolémée (Photius, cod. 190), niait la cécité de Stésichore, et disait que la satire d'Hélène était dirigée contre Hélène d'Himéra, fille de Micythus, qui avait quitté le poëte pour le sculpteur Bupalus. M. Sillig (*Catalogus artif.* art. *Bupalus*) pense que ce Ptolémée a confondu Stésichore avec Hipponax.

[3] Les fragments de Stésichore ont été recueillis par Suchfort, Gottingue, 1771, in-4°; par Blomfield, dans le *Museum criticum* de Cambridge, 1816, n° VI, et par Kleine, in-8°, Berlin, 1828.

[4] On attribue à Ibycus sept livres de Ἐρωτικὰ μέλη. La manière dont sa mort tragique fut révélée par les grues qu'il avait prises à témoin est racontée dans une épigramme de l'Anthologie (VII, 745), et devint proverbiale.

[5] Héphestion, p. 45 : Ἀριστόξενος δὲ ὁ Σελινούντιος Ἐπιχάρμου πρεσβύτερος ἐγένετο ποιητὴς, οὗ καὶ αὐτὸς Ἐπίχαρμος μνημονεύει ἐν Λόγῳ καὶ Λογίνᾳ,

Οἱ τοὺς ἰάμβους κηττὸν ἀρχαῖον τρόπον,
Ὃν πρᾶτος εἰσηγήσαθ' Ὡριστόξενος.

[6] Diodore, XIV, 46.

que Timothée de Milet, Polyédus et Philoxène de Cythère. Selon la chronique de Paros, il fut vainqueur à Athènes sous l'archontat de Micon, la troisième année de la xciv[e] olympiade (402 avant J. C.)[1]. Les poésies de Télestès furent un des ouvrages qu'Harpalus jugea dignes d'être envoyés à Alexandre, et que ce prince portait avec lui dans ses campagnes[2] en Asie. Aristoxène de Tarente[3] avait écrit la vie de Télestès.

Philoxène de Cythère, que nous venons de nommer, demeura longtemps en Sicile à la cour de Denys l'Ancien, qui le fit mettre dans les carrières pour avoir trop librement critiqué ses poésies, ou, selon d'autres, pour avoir su plaire à Galatée, maîtresse du tyran. C'est à cette occasion qu'il composa, dans le caveau où il était enfermé, et qui conserva son nom, un dithyrambe ou une pièce satyrique sur les amours du Cyclope et de Galatée. Denys l'ayant tiré de prison pour le consulter sur quelqu'une de ses nouvelles productions, Philoxène après les avoir entendues, se contenta de dire : « Qu'on me ramène aux carrières ; » critique détournée, qui trouva grâce devant le prince[4].

Nous citerons encore Théodoridas de Syracuse, dont on a recueilli quelques épigrammes dans l'Anthologie, et qui avait composé un chant sur l'amour (μέλος) et un dithyrambe intitulé : *les Centaures*[5].

La poésie lyrique nous amène à dire quelques mots sur

[1] Marbre de Paros, ligne 79.

[2] Plutarque, *Vie d'Alexandre*.

[3] Voyez Mahn, *Diatriba de Aristoxeno*, p. 92 ; — Heeren, *ad Marmor. Borg. in biblioth. d. alt. litt.* IV, p. 54 ; — Harles, t. II, p. 157.

[4] Sur Philoxène, voy. Æl. XII, 44 ; le schol. d'Aristoph. sur le Plutus, v. 290, et celui de Théocrite, idylle X, v. 1 ; et, parmi les modernes, Wyttembach, *Diatribe de Philoxenis*, dans les *Miscellanea doctr.* II, p. 64-72.

[5] L'anthologie renferme dix-neuf épigrammes de Théodoridas.

la musique ou plutôt sur les musiciens, car les résultats de leur art étaient trop fugitifs, surtout en l'absence de la notation, pour que l'on puisse aujourd'hui s'en faire une idée bien nette.

Nous avons déjà parlé de *Diomus*, auquel on attribuait l'air bucolique. Midas d'Agrigente fut vainqueur au concours de la flûte dans la xxiv[e] ou xxv[e] pythiade, et aussi aux Panathénées. Pindare a composé en son honneur une ode qui est la douzième des Pythioniques. Le scholiaste rapporte une particularité de la victoire de Midas, qui peut fournir quelques renseignements sur la confection des instruments de musique. Le bec de la flûte se cassa, par accident, pendant le concours, et Midas continua à jouer avec les tuyaux comme avec une flûte de Pan. Les spectateurs, surpris et charmés des sons qu'il en tirait, lui décernèrent la victoire[1].

Un autre joueur de flûte sicilien, Andron de Catane, avait le premier, au témoignage de Théophraste, enseigné à régler les mouvements du corps sur les modulations de la flûte, ce qui fit que les anciens désignaient quelquefois la danse sous le nom de Sicilienne[2]. On attribuait aussi aux Siciliens l'invention de la phorminx, espèce de cithare, et des crotales[3].

[1] Schol. Pind. *Ἀγωνιζομένου γὰρ αὐτοῦ, ἀνακλασθείσης τῆς γλωσσίδος ἀκουσίως καὶ προσκολληθείσης τῷ οὐρανίσκῳ, μόνοις τοῖς καλάμοις τρόπῳ σύριγγος αὐλῆσαι, κ.τ.λ.*

[2] Athénée, l. I, p. 22 : *Θεόφραστος δὲ πρῶτόν φησιν Ἄνδρωνα τὸν καταναῖον αὐλητὴν, κινήσεις καὶ ῥυθμοὺς ποιῆσαι τῷ σώματι, αὐλοῦντα· ὅθεν σικελίζειν τὸ ὀρχεῖσθαι παρὰ τοῖς παλαιοῖς.*

[3] Eusèbe, *Præpar. Evang.* X, 6 : *Σικελοί τε οἱ πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ πρῶτοι φόρμιγγα εὗρον οὐ πολὺ τῆς κιθάρας λειπομένην, καὶ κρόταλα ἐπενόησαν.*

§ XVIII. PHILOSOPHIE.

La Sicile n'a donné naissance à aucune secte de philosophie. Cette gloire appartint d'abord, en Grèce, à l'Ionie, placée sur les confins de deux civilisations, et où les connaissances transmises traditionnellement chez les peuples de l'Orient ne furent pas plutôt communiquées aux Hellènes, qu'avec l'activité de leur esprit, ils étendirent dans tous les sens ce nouveau domaine. Mais le pays où la philosophie venait d'éclore cessa bientôt, par la tyrannie des Perses, d'être favorable à ses développements. Nous avons montré les Phocéens et les Samiens cherchant dans l'Occident des ports libres pour leur commerce. Pythagore et Xénophane vinrent aussi demander asile à la Sicile et à l'Italie, et y fondèrent les sectes connues sous le nom d'*Italique* et d'*Éléatique*. Nous n'abuserons pas du séjour passager de ces deux philosophes en Sicile pour faire entrer dans notre cadre le tableau de ces deux écoles célèbres. Mais comme leur influence fut prépondérante, et que nous ne saurions parler d'Empédocle et d'Épicharme sans avoir étudié les doctrines de leurs maîtres, nous allons les exposer le plus brièvement possible.

§ XIX. PYTHAGORE.

Non-seulement les doctrines de Pythagore, mais les principales circonstances de sa vie sont entourées d'incertitude. Quelques-uns des plus récents adeptes de son école ont recueilli, sans aucune critique, toutes les traditions qui avaient cours sur cet homme remarquable, et entre lesquelles il n'est

pas facile de discerner la vérité[1]. Cicéron combat l'opinion populaire, enracinée à Rome, où l'on voulait que Numa fût un disciple de Pythagore et lui eût emprunté ses lois, tandis que ce philosophe ne vint en Italie qu'environ cent quarante ans après la mort de Numa[2]. Par un semblable anachronisme, Jamblique a mêlé son nom à l'histoire de Phalaris, qui mourut plusieurs années avant la date assignée par lui-même à l'arrivée de Pythagore en Italie, c'est-à-dire la LXII[e] olympiade[3]. Nous ne pouvons nous livrer ici à l'examen des indications contradictoires des anciens sur les premiers voyages de Pythagore et aux systèmes de Dodwel, Bentley, Fréret, Meiners. Cette date de la LXII[e] olympiade, adoptée par Cicéron, nous paraît avoir plus de probabilité qu'aucune autre; elle s'accorde avec l'époque de la tyrannie de Polycrate à Samos, qui fut une des causes de l'émigration de Pythagore. Sa mort, d'après Eusèbe, eut lieu dans la LXIX[e] ou la LXX[e] olympiade (avant J. C. 503 ou 499); c'est durant ce quart de siècle qu'il établit à Crotone cette association célèbre dont l'influence s'étendit sur toute la grande Grèce.

[1] Les principales sources pour l'histoire de Pythagore sont : sa biographie par Diog. Laërte, par Jambl. *περὶ βίου Πυθαγορικοῦ*, et par Porphyre, *Πυθαγόρου βίος*.

[2] Cicéron, *de Republicâ*, l. II, XV, p. 172, éd. de M. Villemain. Un des interlocuteurs de ce dialogue demande s'il est vrai, comme on le dit, que Numa ait été le disciple de Pythagore. Scipion répond que cela non-seulement est faux, mais tout à fait impossible. « Nam quartum jam annum « regnante Lucio Tarquinio Superbo, « Sybarim et Crotonem et in eas Italiæ « partes Pythagoras venisse reperitur. « Olympias enim secunda et sexagesima eadem Superbi regni initium « et Pythagoræ declarat adventum, « etc. » Tite-Live rejette également cette tradition, accréditée par Valérius Antias, sur les relations de Pythagore et de Numa.

[3] Jamblique, ch. VII, p. 35 : *Εἰ δὲ δεῖ καὶ τὰ καθ' ἕκαστον ἀπομνημονεῦσαι ὧν ἔπραξε καὶ εἶπε, ῥητέον ὡς παρεγένετο μὲν εἰς Ἰταλίαν κατὰ τὴν ὀλυμπιάδα τὴν δευτέραν ἐπὶ ταῖς ἑξήκοντα, κ.τ.λ.*

Instruit à l'école de l'Égypte, Pythagore ne croyait pas qu'on dût initier le vulgaire aux doctrines religieuses et scientifiques. Il ne les communiquait à ses élèves qu'après de longues épreuves morales, et les exprimait ordinairement dans un langage symbolique, qui quelquefois, pris à la lettre, lui a fait prêter des opinions ridicules[1]. Nous n'essayerons pas de pénétrer ses dogmes sur la divinité, sur la métempsycose et sur l'harmonie des corps célestes, qui ne nous sont parvenus que par l'intermédiaire d'écrivains beaucoup plus récents, puisqu'il n'a écrit aucun ouvrage, et que la même réserve était imposée à ses disciples. Mais nous devons nous attacher à rechercher les principes moraux et politiques qu'il avait à cœur de faire prévaloir. Les villes d'Italie étaient déjà très-efféminées par le luxe quand Pythagore arriva. Il se fixa à Crotone, moins corrompue que les autres, et travailla à retremper les mœurs en inspirant la tempérance, la pureté, la religion. Il s'attacha d'abord à instruire les enfants; mais bientôt les jeunes gens, les vieillards même vinrent à lui, attirés par quelque chose de surhumain qui brillait dans toute sa personne, et par son éloquence naturelle et entraînante. Ses adeptes, sans prendre une part directe aux affaires publiques, exerçaient une grande influence par leurs talents et leur intime union. On dit que Cylon, un des plus riches et des plus puissants d'entre les Crotoniates, voulut être reçu parmi les Pythagoriciens; mais, comme il était violent et despotique, il

[1] Telle est, par exemple, la recommandation de s'abstenir de fèves, à l'occasion de laquelle on a débité tant de contes ridicules, et entre autres, que Pythagore s'était laissé tuer plutôt que de traverser un champ de fèves. Il est probable que cette prescription avait un sens caché. Quelques auteurs ont dit que Pythagore défendait par là de prendre part aux assemblées populaires, où les suffrages se donnaient avec des fèves.

fut repoussé par eux. Irrité de ce refus, il ne cessa de déclamer contre l'association, et finit par ameuter contre elle la populace de Crotone. Les pythagoriciens étaient les ennemis de la tyrannie, mais ils cherchaient aussi à réprimer la licence populaire, et la sévérité de mœurs dont ils donnaient l'exemple paraissait insupportable à bien des gens qui étaient adonnés à tous les vices. Une réaction terrible s'en suivit. On se porta contre le lieu de leurs réunions, on y mit le feu, et, dans toutes les villes de la Grande-Grèce, les pythagoriciens furent poursuivis et mis à mort. Cette persécution eut lieu, selon quelques auteurs, peu de temps après la victoire des Crotoniates sur les Sybarites, dans la LXVIIIe olympiade. Les uns disent que Pythagore périt avec ses disciples; les autres, qu'il leur survécut très-peu de temps. Ceux qui avaient échappé au massacre se dispersèrent. On nomme, parmi ceux qui se sauvèrent, Lysis, qui fut maître d'Épaminondas, et Philolaüs, dont Platon rechercha les ouvrages; mais l'ordre des temps ne permet pas d'admettre qu'ils fussent au nombre des disciples immédiats. Il est bien surprenant qu'Hérodote, qui avait voyagé en Égypte, où Pythagore séjourna vingt-deux ans, et qui habita la Grande-Grèce, encore pleine des souvenirs de ce philosophe, n'en dise qu'un mot en passant, à propos de Zamolxis[1]. La guerre des Crotoniates contre les Sybarites (olympiade LXVII), sur laquelle il nous a conservé diverses traditions[2], lui fournissait cependant l'occasion de parler de Pythagore, puisque ce fut sur l'avis de ce philosophe, selon Diodore[3], que les Crotoniates se décidèrent à résister aux injustes prétentions de leurs puissants voisins. Nous n'avons sur la biographie de Pythagore que des renseigne-

[1] Hérodote, IV, 94. — [2] *Ibid.* V, 44. — [3] Diodore, XII, 9.

ments d'une date comparativement très-récente. L'histoire des temps antérieurs aux guerres persiques, et surtout celle de la philosophie n'offre que trop de ces lacunes. D'ailleurs il est possible que l'on ait exagéré l'importance du rôle que joua Pythagore. Sans doute ce fut un des hommes les plus remarquables de la Grèce, et il y avait dans sa doctrine des idées sublimes qui ne devaient pas périr avec lui; mais, comme il arrive souvent, ces idées durent très-difficilement se faire jour de son vivant. Empédocle, Lysis, Philolaüs, Archytas, tous ceux qui ont jeté le plus d'éclat sur son école et que les néopythagoriciens ont groupés autour de lui comme une brillante auréole, étaient postérieurs de près d'une génération. Après la conjuration de Cylon, qui fit périr et dispersa les principaux adeptes de Pythagore, les villes de la Grande-Grèce furent en proie à des agitations populaires. Enfin, elles eurent recours à la médiation des Grecs, et adoptèrent, selon Polybe, les lois et le système fédératif des Achéens, qui subsista jusqu'au temps de Denys et ramena le calme dans ces villes[1]. Des hommes qui avaient reçu dans leur jeunesse les principes de Pythagore, furent alors appelés au maniement des affaires. C'est le moment où ses idées régnèrent dans la Grande-Grèce et en Sicile, quoique son association fût dissoute, ou peut-être parce qu'elle était dissoute; car, selon l'expression orientale, c'est quand le vase est brisé qu'il répand son parfum. L'institut de Pythagore, trop fidèlement calqué sur les colléges sacerdotaux de l'Égypte, ne pouvait s'établir en Grèce, où on avait goûté l'indépendance politique et celle de la pensée. Empédocle et Épicharme comprirent mieux leur pays en répandant les vérités qu'ils croyaient avoir trouvées, au lieu

[1] Polybe, II, 39.

de les renfermer dans le sanctuaire pour un petit nombre d'initiés, et en leur donnant pour toute sauvegarde l'éloquence et la poésie. Lorsque Jamblique dit que Pythagore délivra de la tyrannie les villes de Sicile, Catane, Rhégium, Himéra, Agrigente, Tauroménium[1], et leur donna des lois qui y maintinrent la paix et l'harmonie, cette assertion, prise à la lettre, est bien difficile à concilier avec l'histoire. Mais si on l'applique à l'école de Pythagore, et à une époque plus récente, il sera vrai de dire qu'elle eut une grande influence sur la politique, sur la philosophie, nous voudrions pouvoir dire aussi sur les mœurs; mais il était difficile de faire passer dans la pratique des préceptes si contraires à la vie sensuelle des Siciliens. Platon et Dion, qui avaient recueilli les débris de l'héritage de Pythagore, échouèrent à leur tour dans cette lutte contre les mœurs corrompues de leur siècle. Le fondateur de la secte italique croyait posséder le secret de l'harmonie des mondes célestes et prétendait imposer à la société une forme invariable. Ce système, qu'il avait importé d'Orient et qu'il voulait faire adopter comme une révélation, fut renversé, brisé, remis au creuset de la discussion; mais beaucoup des idées vraies ou fausses dont il se composait sur la physique générale, continuèrent à avoir cours, et quelques-uns de ses préceptes furent, bien des siècles après lui, sanctionnés par le christianisme. Nous n'entreprendrons point de présenter ici même un aperçu des doctrines de Pythagore. Ce sujet demande à être traité avec trop de soin; nous nous bornerons, en parlant des

[1] *Vie de Pythagore*, c. VII, p. 33. — Quand Jamblique cite, parmi les villes délivrées par Pythagore, Tauroménium, qui ne fut fondé que longtemps après, il tombe dans un anachronisme évident, à moins qu'on ne dise qu'il désigne sous ce nom Naxos, que Tauroménium remplaça.

philosophes qui fleurirent en Sicile, à indiquer les parties de leurs opinions qu'ils nous paraissent lui avoir empruntées.

Avant de passer à Xénophane, qui fut à peu près contemporain de Pythagore, mais qui avait un système à lui et partagea son influence en Sicile, nous dirons quelques mots de plusieurs pythagoriciens, d'époques diverses, que nous devons rapprocher de leur maître. Jamblique nomme Charondas de Catane, ainsi que Zaleucus, parmi les auditeurs dont il se servit pour donner des lois[1]. Nous avons déjà dit que Zaleucus est, selon toute apparence, antérieur à Pythagore. Quelques ressemblances entre leurs préceptes auront suffi pour établir ce rapprochement, comme on a fait à l'égard de Numa. Pour Charondas, la question est plus indécise, et nous penchons à le croire beaucoup plus récent[2]. Indépendamment des philosophes qui adoptèrent une partie des idées pythagoriciennes, et dont nous parlerons tout à l'heure, cette secte conserva quelques fervents adeptes, observateurs scrupuleux de tous les préceptes du maître. Il suffit de citer Euryphamus de Syracuse[3], Timycha[4], à laquelle on prétend que Denys voulut arracher le secret des mystères, et qui préféra se couper la langue; enfin, les deux amis Damon et Phintias, dont le dévouement et la confiance en présence de la mort saisirent d'admiration Denys le Jeune, qui les pria de l'admettre à partager leur amitié[5].

[1] Jamblique, *Vie de Pythagore*, ch. XXVII, p. 274, éd. Kiessling. — Bentley, *Dissert. de Phalar. epist.* pag. 343.

[2] Voyez plus haut, p. 410 et suiv.

[3] Jamblique, ch. XXX, p. 384. Il nous est parvenu, dans Stobée, un fragment d'Euryphamus *sur la Vie*.

[4] Jamblique, ch. XXXI, p. 189, d'après Néanthès.

[5] Jamblique, ch. XXVII, p. 270, et ch. XXXIII, p. 460, d'après Aristoxène, qui disait tenir ce récit de Denys lui-même.—Diodore, extr. du livre X. — Valère-Maxime, liv. IV, ch. VII.

§ XX. XÉNOPHANE.

Xénophane de Colophon, fils d'Orthomène[1], était à peu près contemporain de Pythagore; mais il prolongea davantage sa carrière. Banni de sa patrie ou l'ayant quittée volontairement, il vint habiter Zancle en Sicile, et Catane. Il se fixa ensuite à Élée, dont il célébra la fondation dans un poëme épique, et où se perpétua après lui une école philosophique dont il est quelquefois regardé comme le fondateur. Xénophane n'avait suivi les leçons d'aucun maître; quelques auteurs le faisaient auditeur d'Archélaüs, ce qui ne saurait être, Archélaüs étant beaucoup plus récent. Xénophane se rapproche plutôt de l'époque d'Anaximandre, ainsi que le disait Sotion. Il émit des opinions contraires à celles de Thalès et de Pythagore, et combattit aussi Épiménide. Xénophane, selon Diogène Laërte, admettait quatre éléments; des mondes infinis, mais non pas immuables[2]; il croyait que l'essence de Dieu était de forme sphérique, et ne ressemblait en rien à l'homme; qu'il voyait et entendait tout, mais ne respirait pas, et qu'il était tout esprit, raison, et, de plus, éternel[3]. Il critiquait vivement Hésiode et Homère d'a-

[1] Apollodore, cité par Diogène Laërte. D'autres nommaient le père de Xénophane Dexius. (Sur Xénophane, consultez *Philosoph. græc. vet. qui ante Platonem floruerunt operum reliquiæ*, par M. Karsten, et les Fragments philosophiques de M. Cousin.)

[2] Meiners, dans l'Hist. des sciences en Grèce, t. III, pag. 16 de la traduction française, nie que ces deux opinions appartiennent à Xénophane. M. Karsten trouve également difficile de les concilier avec l'ensemble du système cosmologique de Xénophane. Nous adoptons la correction *ἐκ ἀπαραλλάκτυς* qu'il propose.

[3] Diogène Laërte : *Οὐσίαν θεοῦ σφαιροειδῆ, μηδὲν ὅμοιον ἔχουσαν ἀνθρώπῳ· ὅλον δὲ ὁρᾷν καὶ ὅλον ἀκούειν, μὴ μέντοι ἀναπνεῖν· σύμπαντά τε εἶναι νοῦν καὶ φρόνησιν καὶ ἀΐδιον.* Tiedemann fait de *σύμπαντα* le sujet d'une

voir représenté les dieux sous la forme de l'homme, et surtout de leur avoir prêté toutes ses mauvaises passions[1]. Si les chevaux et les taureaux savaient peindre, disait-il, ils représenteraient Dieu sous la forme du cheval ou du taureau[2]. Il se moquait des Égyptiens, qui célébraient le deuil de leurs divinités: car si on les pleure, disait-il, on ne doit pas les adorer; et, si on les adore, on ne doit pas les pleurer[3]. C'est dans ce sens qu'il répondit aux Éléates, qui l'avaient consulté pour savoir s'ils devaient introduire dans leurs villes le deuil de Leucothoé. Il rejetait comme imposture toute espèce de divination[4]. Il est le premier qui ait déclaré que toute chose qui a un commencement est corruptible[5]. L'âme, selon lui, est un souffle, et, le plus souvent, elle est soumise à l'intelligence[6]. Sotion prétendait, mais à tort, selon Diogène, que Xénophane avait soutenu que tout est incompréhen-

autre proposition, et l'entend de l'univers. Mais alors que serait Dieu, si le monde avait les qualités de la divinité?

[1] Πάντα Θέοις ἀνὲθηκαν Ὅμηρος
Θ'Ἡσίοδός τε,
Ὅσσα παρ' ἀνθρώποισιν ὀνείδεα
καὶ ψόγος ἐσῖι,
Κλέπῖειν, μοιχεύειν τε καὶ ἀλ-
λήλους ἀπατεύειν.

[2] Ἀλλ' εἴτοι χεῖρας γ'εἶχον βόες
ἤτε λέοντες,
Ἢ γράψαι χείρεσσι καὶ ἔργα τέλειν
ἅπερ ἄνδρες,
Ἵπποι μὲν Θ' ἵπποισι, βόες δέ τε
βουσὶν ὅμοιοι,
Καί κε Θεῶν ἰδέας ἔγραφον καὶ
σώματ' ἐποίουν
Τοιαῦθ' οἷον περ κ'αὐτοὶ δέμας
εἶχον ὅμοιον.

[3] Cité par Plut. *De Iside et Osiride.*

[4] Cicéron, *De Divin.* I, 3.

[5] Meiners conteste l'authenticité de cet axiome, rapporté par Diogène Laërte. Cependant, tout en proclamant que Dieu et l'univers étaient éternels, Xénophane a pu dire que tout ce qui avait un commencement avait une fin. — Cicéron rend ainsi les divers axiomes de notre philosophe, *Acad.* II, 37: «Xenophanes... «unum esse omnia, neque id esse «mutabile, et id esse Deum, neque «natum usquam quidquam, et con«globata figura.»

[6] Diogène Laërte: Πρῶτός τε ἀπεφήνατο ὅτι πᾶν τὸ γινόμενον, φθαρτόν ἐσῖι· καὶ ἡ ψυχὴ πνεῦμα· ἔφη δὲ καὶ τὰ πολλὰ ἥτῖω νοῦ εἶναι. Th. Aldobrandini traduit ces derniers mots par

sible. Sextus Empiricus n'a pas manqué de lui prêter aussi ce scepticisme absolu; mais tout ce qu'on peut inférer des maximes de Xénophane, c'est que l'on ne doit pas s'en rapporter au témoignage des sens, quand il sont en contradiction avec le raisonnement.

Selon Diogène Laërte, Xénophane florissait dans la LX[e] olympiade, et Eusèbe le place à la même époque. Il vécut très-longtemps, témoin quelques vers cités par Diogène, et dans lesquels il dit qu'il y a soixante-sept ans qu'il se livre à l'étude et qu'il commença vers l'âge de vingt-cinq ans. Cependant, si on place le temps de sa plus grande célébrité en l'olympiade LX (540 avant J. C.), on sera forcé de rejeter l'anecdote d'après laquelle il aurait eu une altercation, au sujet d'Homère, avec Hiéron, lequel succéda à Gélon dans l'olympiade LXXV (478 avant J. C.). Nous ne serions pas éloigné de supposer que, dans Diogène Laërte, un second chiffre ait été oublié après le mot soixante, peut-être cinq. Nous avons vu que Xénophane habita quelque temps la ville de Zancle. Ne serait-ce pas vers l'époque où une colonie samienne vint s'y établir après l'invitation que les Zancléens avaient adressée à tous les Ioniens, dans l'olympiade LXX? Xénophane avait écrit beaucoup d'ouvrages; ils étaient en vers épiques, élégiaques et en iambes, et il les déclamait lui-même à la façon des rapsodes.

« multa quoque inferiora esse quam « mentem aiebat. » Nous croyons que *τὰ πολλά*, ou, d'un seul mot, *ταπολλά*, peut signifier ici *le plus souvent*, et le verbe se rapporter à *ψυχή*. L'empire habituel de l'intelligence sur l'âme paraît offrir un sens satisfaisant.

[1] Diogène Laërte : Ἀλλὰ *καὶ αὐτὸς ἐῤῥαψῴδει τὰ ἑαυτοῦ*. Cicér. *Acad.* II, 23, ne loue pas ses vers : « Minus bonis quanquam versibus. »



§ XXI. EMPÉDOCLE.

Nous avons déjà parlé du rôle politique important joué par Empédocle dans les affaires d'Agrigente, sa patrie. Les diverses circonstances de sa vie font placer sa naissance dans la LXXII[e] olympiade. En effet, il était encore jeune lors de l'expulsion de Thrasydée (en 469 avant J. C.). Les anciens fixent à l'olympiade LXXXIV[e] l'époque où il florissait, c'est-à-dire où il était arrivé à l'apogée de sa gloire. Il nous reste à examiner ici ses opinions philosophiques, leur origine et l'influence qu'elles ont eue sur ses contemporains [1]. Alcidamas, disciple de Gorgias, qui l'avait été lui-même d'Empédocle dit que ce philosophe reçut d'abord des leçons de Parménide, qu'il entendit ensuite Anaxagoras et Pythagore, et qu'il imita dans sa vie et dans son extérieur la dignité du premier, et suivit les opinions philosophiques du second [2]. C'est à Athènes qu'il dut rencontrer Parménide, dont il fut, dit Porphyre, l'élève chéri. Anaxagoras, un peu plus jeune que Parménide, s'y trouvait dans le même temps. Mais Pythagore, même selon les calculs qui prolongent le plus son existence, était mort plusieurs années avant la naissance d'Empédocle, qui ne put donc entendre que ses successeurs, comme le dit Simplicius. On a prétendu qu'après la publication du poëme d'Empédocle, les chefs de l'école italique décidèrent qu'à l'avenir ils n'admettraient plus de

[1] Les fragments d'Empédocle, sa vie et sa doctrine ont été l'objet d'un travail de Sturz; Leipzig, 1805. M. A. Peyron a publié et commenté les fragments d'Empédocle et de Parménide; Leipzig, 1810. Ils font aussi partie de l'excellent ouvrage de M. Karsten, que nous avons déjà cité.

[2] Diogène Laërte, VIII, 56.

poëtes dans leurs assemblées; mais cette tradition paraît inventée par les néopythagoriciens, qui ont exagéré le mysticisme de leur secte, et, d'ailleurs, ce ne sont pas seulement les poëtes qui auraient pu se rendre coupables d'indiscrétion. Selon Hermippe, Empédocle adopta les préceptes de Xénophane et non ceux de Parménide[1]; mais un homme de la trempe d'Empédocle ne pouvait suivre servilement les doctrines d'un autre. Instruit de toutes les opinions diverses de son siècle, qui était une époque de grand mouvement intellectuel; instruit surtout par l'étude de la nature, il emprunta sans doute quelque chose à toutes les écoles qu'il avait fréquentées, et ajouta lui-même au domaine de la science.

En voyant tant de phénomènes naturels échapper à toute explication, plusieurs philosophes anciens se prirent à douter du témoignage des sens, et nièrent la possibilité de rien savoir. Mais la plupart, au contraire, osèrent de prime-abord scruter le système qui régit le monde, et, quoique destitués de l'appui d'observations scientifiques, ils nous ont transmis, sur ces questions, des conceptions pleines de grandeur. De ce nombre est Empédocle. Après avoir promené sur la nature un rapide regard, il semble en saisir les principes par une sorte d'intuition, et il les expose comme un poëte inspiré. Selon lui, le monde était, dans le principe, une masse unique, homogène, immobile, infinie, éternelle, et où régnait l'harmonie. Il la nomme l'unité ou la sphère, et l'appelle aussi Dieu[2]; mais la discorde surgit et sépara cet

[1] Diogène Laërte, VIII, 56.

[2] Nous suivons ici l'analyse de la philosophie d'Empédocle par M. Karsten, qui a mieux saisi que Sturz la liaison de ses fragments, et en donne une exposition méthodique. Dans le chapitre *De uno sive sphæra*, il résume ainsi les opinions de ce philosophe

ensemble. Alors se distinguèrent les éléments, l'air, le feu, la terre et l'onde, ou, comme il les nomme dans son langage poétique, Jupiter, Junon, Pluton, Nestis[1]. Enfin, l'affection vint, rapprocha les éléments devenus périssables, et forma le monde actuel, où, par une loi de la nécessité, la discorde et l'affection règnent tour à tour. Dans ce système, tout n'appartient pas à Empédocle. On lui attribue cette distinction des quatre éléments, qui est tellement entrée dans les idées populaires, qu'aujourd'hui même elle règne encore en dépit des progrès de la science. D'autres croient qu'elle vient des pythagoriciens, et nous sommes portés à penser que c'est en effet Pythagore qui l'a importée d'Égypte, et qu'Empédocle n'a fait que la propager. Avant lui, d'autres avaient présenté l'un de ces éléments comme le principe de toutes choses : Thalès l'eau, Anaximène l'air, Héraclite le feu, Parménide la terre et le feu, ou, comme il les nomme, la nuit et la lumière. Ce qui paraît appartenir à Empédocle, c'est la distinction entre les principes actifs et la matière inerte sur laquelle ils agissent simultanément[2]. Il définit aussi les qualités particulières de chacun des quatre éléments, telles que la chaleur et l'éclat, l'obscurité et le froid, la dureté et le poids, la légèreté et la mollesse[3]. Il

sur le monde : « Memorantur non « nisi duo tresve ejus versus quibus « speciem illius adumbrat, dicens esse « harmonia vinctum, forma rotun« dum, omni ex parte quietum seu « immobile, denique infinitum sive « unum, omnia complectens. Idem « ab eo in versu quodam Deus nun« cupatur. »

[1] *Τέσσαρα τῶν πάντων ῥιζώματα πρῶτον ἄκουε·*
Ζεὺς ἀργὴς, Ἥρη τε φερέσβιος, ἠδ' Ἀϊδωνεὺς,
Νῆστίς θ', ἣ δακρύοις τέγγει κρούνωμα βρότειον.

[2] Aristote, *De Gener. et corr.* I, p. 384 B : *Ἐμπεδοκλῆς τὰ μὲν σωματικὰ τέσσαρα, τὰ δὲ πάντα μετὰ τῶν κινούντων ἓξ τὸν ἀριθμόν.*

[3] Voy. Aristote, *De Gener.* p. 385. — Plutarque, *De Primo frigido.* — Karsten, p. 340.

marquait aussi la place qu'ils occupaient dans le monde. L'éther, disait-il, s'était dégagé le premier, il avait formé le firmament; le feu s'était élevé ensuite, et avait donné naissance au soleil; et la terre, sous la pression des corps qui tournent autour d'elle, avait fait jaillir l'eau qu'elle renfermait[1]. Aristote reprochait à Empédocle de n'avoir pas donné de raison de cette disposition des éléments, et, en l'indiquant comme un effet du hasard, d'avoir introduit un troisième principe dans son système[2]. Par la nature de son sujet ou par la forme qu'il lui avait donnée, le système d'Empédocle ne paraît pas avoir été toujours bien saisi des anciens, car on lui attribue souvent des opinions contradictoires. Ainsi, selon quelques auteurs, il semble distinguer l'éther et l'air, ce qui ferait cinq éléments. Aristote dit aussi qu'Empédocle explique bien la composition et la décomposition des autres corps, jusqu'aux quatre éléments, mais qu'il ne peut dire comment naît et se décompose la masse compacte de ceux-ci. Cependant Plutarque dit formellement qu'Empédocle admet des fractions moléculaires identiques, qui sont, en quelque sorte, les éléments des éléments[3].

Le poëme de la Nature contenait ensuite une cosmographie. La terre, dans ce système, est de forme sphérique. Elle occupe le centre du monde et est soutenue par la rapidité de rotation du milieu dans lequel elle est placée. La lune occupe le cercle le plus rapproché de la terre, et le soleil,

[1] Plutarque, *Placit. philos.*

[2] Aristote, lieu cité. — Philoponus, dans ses commentaires sur la Physique d'Aristote, a développé ce reproche.

[3] Plutarque, *Plac. phil.* Ἐμπεδοκλῆς πρὸ τῶν τεσσάρων στοιχείων θράσματα ἐλάχιστα οἱονεὶ στοιχεῖα πρὶν στοιχείων ὁμοιομερῆ, ὅπερ ἐστὶ στρογγύλα; et un peu plus loin : Ἐκ μικροτέρων ὄγκων τὰ στοιχεῖα συγκρίνει, ἅπερ ἐστὶν ἐλάχιστα καὶ οἱονεὶ στοιχεῖα στοιχείων.

le plus élevé; ce n'est qu'un miroir qui reflète les feux du ciel, feux qui ont cristallisé le firmament. Il cherche à rendre aussi raison du tonnerre, des pluies et des autres phénomènes météorologiques. La question de la production des êtres était ensuite traitée. Selon Empédocle, la terre s'était d'abord couverte de végétaux, même avant l'existence du soleil[1]; puis était venue la génération des animaux, d'abord imparfaits et formés d'éléments mal assortis, tant que la discorde avait prévalu. Mais, enfin, l'harmonie prenant de plus en plus l'empire, la troisième époque de la création aurait produit des animaux formés d'éléments homogènes; et, dans la quatrième, ils se seraient reproduits eux-mêmes[2]. Les causes de la création des sexes, des ressemblances; les facultés de l'âme, dont le sang était regardé comme le séjour; les organes et les fonctions des sens, étaient expliqués, soit dans le grand poëme de la Nature, soit dans les autres traités d'Empédocle: et là, ses opinions reposaient davantage sur des observations; car, ainsi que les pythagoriciens, il n'était pas étranger à l'anatomie.

Il y avait aussi une théorie des couleurs, qu'il réduisait à quatre, comme les éléments, savoir: le blanc, le noir, le rouge et le jaune[3]. Sans doute il y a loin de ces systèmes arbitraires à la savante décomposition des couleurs par Newton. Mais l'esprit d'investigation et d'analyse qui portait les Grecs à pénétrer dans tous les secrets de la nature et les faisait souvent approcher de la vérité, sans le secours des instruments qui facilitent nos recherches, n'en est pas moins remarquable. Le sommeil et enfin la mort, produite, disait Empédocle, par la séparation de l'élément igné qui

[1] Plutarque, *Plac. phil.*

[2] *Id. ibid.*

[3] Stobée, *Eclog. phys.* I, 17, pag. 364.

entre dans la composition des corps, l'avaient aussi occupé.

Tel est l'ensemble des questions physiologiques qu'Empédocle avait traitées dans le poëme de la Nature, ainsi qu'il résulte d'un assez grand nombre de fragments, et des citations de philosophes postérieurs : de Platon, surtout d'Aristote et de ses commentateurs ; de Cicéron, de Plutarque, de Galien, de Diogène Laërte, etc.

Les idées religieuses d'Empédocle sont plus difficiles à saisir, et il semble parfois en contradiction avec lui-même. Dans son système, la divinité était d'abord cette unité qu'il nomme sphère, puis les quatre éléments éternels et les deux principes qui les régissent. C'est pourquoi Cicéron lui reproche d'avoir confondu la matière et la divinité[1], et Clément d'Alexandrie le range parmi les athées[2]. Cependant, dans quelques-uns de ses fragments, on trouve une belle définition de la divinité immatérielle[3] : c'est elle qu'il semble désigner par cette loi de la nécessité, qui gouverne les éléments et les principes. Il admettait aussi des dieux d'un ordre inférieur, doués d'une vie extrêmement longue[4], mais formés d'éléments, comme l'homme, comme les animaux, comme les plantes ; car Empédocle admet une chaîne qui lie tous les

[1] Cicéron, *De Natura deorum*, I, 12 : « Empedocles in deorum opi-« nione turpissime labitur : quatuor « enim naturas ex quibus omnia con-« stare vult, divinas esse censet, quas « et nasci et extingui perspicuum est, « et sensu omni carere. »

[2] Clément d'Alexandrie, *Protrepticon* : *Ἐμπεδοκλῆς γὰρ ὁ Ἀκραγαντῖνος εἰς πλῆθος [θεῶν] ἐμπεσὼν πρὸς τοῖς τέτταρσι σΊοιχείοις τούτοις νεῖκος καὶ φιλίαν καταριθμεῖται. Ἄθεοι μὲν δὴ καὶ οὗτοι, σοφίᾳ τινὶ ἀσόφῳ τὴν ὕλην προσκυνήσαντες.*

[3] *Ἀλλὰ φρὴν ἱερὴ καὶ ἀθέσφατος ἔπλετο μοῦνον*
Φροντίσι κόσμον ἅπαντα καταΐσσουσα θοῇσιν.

[4] Empédocle, v. 133, éd. Karsten.
Δένδρεα τ' ἐβλάσΊησε καὶ ἀνέρες ἠδὲ γυναῖκες,
Καί τε θεοὶ δολιχαίωνες τιμῇσι φέρισΊοι.

êtres de la création. Les puissances célestes qui se sont rendues coupables de quelque injustice, sont bannies du ciel pour trois myriades d'années ou de saisons[1], durant lesquelles elles parcourent tous les degrés de l'échelle des êtres, et c'est pour cela qu'il faut s'abstenir de la chair des animaux. Une conséquence rigoureuse ferait étendre la même défense aux végétaux; mais Empédocle, à l'exemple de Pythagore, ne proscrit que les fèves et le laurier, regardé comme la plus noble des plantes[2]. Entre les animaux, le lion est la forme la plus élevée que l'âme puisse revêtir, et, parmi les hommes, les rois et les poëtes touchent à la demeure éthérée des héros et des dieux. Aussi Empédocle s'écrie-t-il, au début de son poëme des Purifications, qu'il n'est plus un mortel, et que ses concitoyens ont raison de lui rendre les honneurs divins, et de se précipiter sur ses pas en lui demandant des oracles ou la guérison de leurs maux[3]. Il cherchait en effet à accréditer l'idée de sa puissance surnaturelle. On parlait d'une femme à laquelle il avait rendu le souffle de la vie, et il prétendait connaître le secret d'arrêter les vents, et d'attirer les pluies. Enfin, l'incertitude qui règne sur le lieu de sa mort, soit qu'il se fût jeté, comme on l'a dit, dans le cratère de l'Etna, ou simplement qu'il eût été finir ses jours dans le Péloponnèse, a favorisé les récits merveilleux de ceux qui n'ont pas voulu se borner à reconnaître en lui un des plus beaux génies de son époque.

[1] Voyez le début du poëme de la Nature, cité par Plutarque, *De Exilio*.

Ἔστιν ἀνάγκης χρῆμα Θεῶν ψήφισμα παλαιὸν, κ.τ.λ.

[2] Vers 418 :

Δειλοὶ, πανδειλοὶ, κυάμων ἄπο χεῖρας ἔχεσθε.

.....Δάφνης φύλλων ἄπο πάμπαν ἔχεσθε.

[3] *Χαίρετ', ἐγὼ δ'ὔμμιν θεὸς ἄμβροτος, οὐκέτι θνητὸς,*
Πωλεῦμαι μετὰ πᾶσι τετιμένος...

Il y a deux hommes à étudier dans Empédocle, le physiologue et le prophète. Ses idées religieuses ne sont autres, au fond, que celles de Pythagore. Celui-ci n'avait pas réussi à les établir par voie d'initiation. En produisant ce système au grand jour, en dépit des pythagoriciens, Empédocle lui a donné plus d'éclat, mais non plus d'influence. Le peuple était attaché à sa religion, et les libres penseurs ne se soumettent pas volontiers aux conceptions de leurs semblables; en sorte que la métempsycose ne devint jamais une croyance.

Le système physique d'Empédocle, comme ceux de ses contemporains, renfermait des aperçus ingénieux, et de nombreuses aberrations; mais il était mieux coordonné dans ses diverses parties, et la magie du style a donné aux vérités et aux erreurs qu'il contenait une grande durée. L'admiration qu'il inspirait dans l'antiquité est exprimée en beaux vers par Lucrèce[1]; souvent il l'imite, quoiqu'en soutenant un système différent, et son poëme nous donne, sous le rapport de la forme, l'idée la plus fidèle des livres de la Nature du philosophe d'Agrigente.

§ XXII. EMPÉDOTIMUS DE SYRACUSE, PÉTRON D'HIMÉRA.

Nous plaçons à la suite d'Empédocle un personnage dont le nom est presque identique[2], et qui paraît avoir eu

[1] Lucrèce, l. I, v. 717.

Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est,
Insula quem Triquetris terrarum gessit in oris,
....
Rebus opima bonis, multa munita virum vi;
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis et mirum carumque videtur, etc.

[2] Ἐμπεδότιμος, comme Ἐμπεδοκλῆς, exprime la solidité de la réputation, de l'honneur. On trouve aussi

plus d'un rapport avec ce philosophe, mais sur lequel nous n'avons trouvé que peu de renseignements[1].

Clément d'Alexandrie, dans les Stromates[2], en établissant un parallèle entre les prophètes des Hébreux et les gentils, qui passent pour avoir été doués du don de prévision, cite, parmi ces derniers, Pythagore, Abaris, Aristée, Épiménide, Zoroastre, Empédocle d'Agrigente, Phormion, Polycrate de Thasos, Empédotimus de Syracuse et enfin Sociate, dont le démon familier l'avertissait de ce qu'il ne fallait pas faire. Suidas a consacré un article à cet Empédotimus, qui avait écrit, dit-il, sur la physique; et le lexicographe nous a conservé un fragment de l'ouvrage de l'empereur Julien intitulé *Saturnales*, dans lequel il est dit : « Pour nous, nous ajoutons foi à Empédotimus et à Pythagore, ainsi qu'à ce qu'Héraclide de Pont a puisé à cette source, et aux opinions que nous a récemment exposées le célèbre hiérophante Jamblique[3]. » On peut inférer de ces divers passages qu'Empédotimus, non content d'étudier la nature en philosophe, avait, comme plusieurs des hommes célèbres cités par saint Clément, voulu donner à ses opinions plus de créance dans le vulgaire en s'attribuant une science surnaturelle et mystique. Cette prétention ne se trouva pas seulement dans les philosophes des premiers âges, comme Pythagore, Empédocle, Épiménide; puisque Héraclide de Pont, tout disciple qu'il était d'Aristote, c'est-à-dire du plus constant défenseur de la froide et solide raison, avait cherché, si l'on en croit Diogène Laërte, à se donner, à l'aide d'un

les noms de Ἔμπεδος (Pausan. *Ach.*) et de Ἐμπεδίας (Thucyd.).

[1] Ce nom, qui manque dans la plupart des dictionnaires biographiques, manque aussi dans le Lexique des noms propres grecs de Martin Crusius.

[2] Clément d'Alexand. *Stromat.* I.

[3] Suidas. (Voy. Ἐμπεδότιμος et les fragments de Julien, p. 295 B.)

prestige, une renommée de sainteté après sa mort. Ainsi le don de prophétie, attribué à Empédotimus, n'est pas un indice suffisant de l'époque où il a vécu; cependant, nous ne croyons pas nous écarter de la vérité en le plaçant vers le même temps que Pythagore et Empédocle, auxquels nous voyons son nom accolé. La réputation de ces deux hommes ne pouvait manquer de faire éclore autour d'eux des émules, et Syracuse devait désirer aussi pouvoir opposer un nom à celui dont s'énorgueillissait Agrigente.

Un peu plus anciennement, la Sicile avait donné naissance à Pétron d'Himéra, dont Plutarque nous a conservé les opinions singulières. Dans le traité de la Cessation des oracles, quelqu'un rapporte le système cosmographique d'une espèce de prophète qui habitait près de la mer Érythrée, et qui comptait cent quatre-vingt-trois mondes disposés en triangles, soixante sur chaque face, et un de plus à chaque angle. Un des interlocuteurs du dialogue fait observer que l'auteur de ce système ne devait pas être barbare; car ce nombre de mondes n'est pas une idée égyptienne, mais grecque, et qu'elle appartient à un Dorien de Sicile, Pétron d'Himéra. « Je n'ai pas son opuscule, ajoute-t-il, et ne sais si on le trouve encore, mais Hippys de Rhégium, cité par Phanias d'Érésos, rapporte que, selon l'opinion de ce Pétron, il y a cent quatre-vingt-trois mondes adhérents, selon les éléments. Qu'entend-il par ces derniers mots? c'est ce qu'il n'explique pas, et n'appuie par aucune preuve[1]. » Nous n'avons pas d'autre indication sur Pétron d'Himéra. Il résulte de celle-ci qu'il était antérieur aux guerres persiques, époque à laquelle écrivait Hippys de Rhégium[2]. C'est d'ailleurs ce qu'il serait permis de conjecturer du simple

[1] Plutarque, *de Oracul. defecta.* — [2] Voyez I[re] partie, p. 4.

énoncé de ce système singulier, évidemment antérieur aux systèmes de Xénophane et d'Empédocle.

§ XXIII. ECPHANTUS, HICÉTAS, ARCHÉTIMUS.

Ecphantus de Syracuse[1], philosophe pythagoricien, avait composé un traité sur la royauté, dont Stobée nous a conservé d'assez longs fragments écrits en dialecte dorien, selon l'usage de la secte. Stobée et Plutarque nous ont aussi transmis quelques-unes de ses opinions. Selon lui, les atomes et le vide étaient le principe de toute chose. Il est le premier qui ait considéré les *unités* ou *monades* pythagoriciennes comme étant corporelles[2]. Ainsi que Pythagore, Empédocle, Parménide, Mélissus et plusieurs autres, il n'admettait qu'un seul monde régi par la Providence[3].

Un autre philosophe de Syracuse, Hicétas, était, selon quelques auteurs, le premier qui eût connu le mouvement circulaire de la terre[4]. D'autres font honneur de cette im-

[1] Au sujet d'Ecphantus, voy. Heeren sur Stobée. — Fabricius, dans l'*Index Pythagor.* — Mongitor, *Biblioth. sic.* t. I, pag. 170. — Ébert, *Dissert. Sicul.* p. 119. — Voy. aussi Porphyre, *de Abstin.* IV, p. 379, éd. de Lyon, 1620, où, au lieu de Εὔφαντος, Fabricius et M. Ébert proposent de lire Ἔκφαντος.

[2] Stobée, *Ecl.* I, 16, pag. 308 : *Ἔκφαντος Συρακούσιος, εἷς τῶν Πυθαγορείων, πάντων ἀρχὰς τὰ ἀδιαίρετα σώματα καὶ τὸ κενόν. Τὰς γὰρ πυθαγορίδας μονάδας οὗτος πρῶτος ἀπεφήνατο σωματικάς.* (Voyez Brucker, p. 1102.) Le sens que Pythagore attachait au mot de *monades* n'est pas bien défini ; on le rend quelquefois par *ἀριθμοί*. Ecphantus le prend pour principes (*ἀρχαί*), premiers éléments (*πρῶτα στοιχεῖα*), atomes, ou, comme il dit, corps indivisibles (*ἀδιαίρετα σώματα.*)

[3] Stobée, p. 496 : *Πυθαγόρας, Ἐμπεδοκλῆς, Ἔκφαντος... ἕνα τὸν κόσμον ἀποφαίνουσι.* Le même, pag. 448 : *Ἔκφαντος ἐκ μὲν τῶν ἀτόμων συνεστᾶναι τὸν κόσμον διοικεῖσθαι δὲ ἀπὸ προνοίας.* Ecphantus admettait le vide, ce que Lucrèce reproche à Empédocle de n'avoir pas fait.

[4] Cicéron, *Acad.* II, 39, et *de Orat.*

portante découverte à Philolaüs de Crotone, philosophe pythagoricien, duquel Platon acquit, dit-on, par l'entremise de Dion, les livres pythagoriciens[1]. Philolaüs avait, au dire d'Hermippe, composé un ouvrage qu'après la mort de ce philosophe, Platon, dans un de ses voyages en Sicile, acheta des héritiers au prix de quarante mines d'Égypte. On ajoutait que c'était de là qu'il avait tiré le Timée[2]. Cicéron, dans les Académiques, attribue la découverte du mouvement de la terre à Platon et à Hicétas de Syracuse. Selon Plutarque, Ecphantus, dont nous venons de parler, aurait déjà signalé, non pas son mouvement autour de l'écliptique, mais son mouvement de rotation, sur son axe, du couchant au levant[3].

Nous aurions dû placer, avant ces derniers philosophes, Archétimus de Syracuse, qui avait raconté l'entrevue de Thalès et des autres sages avec Cypsélus, entrevue à laquelle il prétendait avoir assisté[4]. Mais il nous paraît probable que la présence d'Archétimus au banquet des sages n'est qu'une fiction semblable à celle que Plutarque emploie dans le récit de ce même banquet. Ainsi, loin de préciser l'époque où a vécu cet Archétimus, nous doutons plutôt que ce soit un personnage réel.

§ XXIV. ARCHYTAS, PLATON, SPEUSIPPE, EUDOXE, ESCHINE, XÉNOCRATE, ARISTIPPE, HÉLICON, A LA COUR DE DENYS LE JEUNE.

« C'est, dit Platon dans une lettre à Denys, une loi de la nature que la sagesse et la souveraine puissance se réunis-

[1] Diogène Laërte, liv. VIII, *Vie de Philolaüs.*

[2] Tzetzès, *Chiliad.* X, v. 790.

[3] Plutarque, *de Placit. philos.*

[4] Diogène Laërte, liv. I, *Vie de Thalès*, et liv. III. Cet Archétimus ne doit pas être confondu avec l'auteur des *Arcadica* (Voy. Vossius, *de Hist. gr.*)

sent. Elles se cherchent l'une l'autre, et finissent par se rencontrer. » Le philosophe cite ensuite au prince les exemples de Périandre et de Thalès, de Périclès et d'Anaxagore, d'Hiéron et de Simonide[1]. Ce désir d'ajouter à son pouvoir l'éclat des lettres, éveillé chez Denys le Jeune par son oncle Dion et par Archytas de Tarente, lui fit faire des instances pressantes au fondateur de l'Académie pour revenir à Syracuse. Platon fut séduit par l'espérance d'appliquer, en Sicile, une partie de ses théories morales et politiques, au moyen de son royal élève[2]. Malheureusement Denys, énervé par une première éducation faite pour étouffer en lui les nobles instincts, entouré de courtisans intéressés à entretenir ses vices, n'était pas de trempe à résister aux séductions de la tyrannie, *mère de l'injustice*[3]. Malgré ses beaux élans pour la philosophie, il ne put se soumettre aux devoirs moraux qu'elle impose, et il ne recherchait en elle que les ingénieuses spéculations qui piquaient sa curiosité et flattaient son amour-propre, en le mettant au-dessus des opinions du vulgaire. Les voyages de Platon en Sicile ne servirent donc pas, comme celui-ci l'aurait désiré, au bonheur et à l'amélioration des peuples; mais ils eurent, du moins, sur le développement des sciences une influence que nous devons constater.

L'émulation et les secours mutuels qui résultent pour les savants de leurs rapports journaliers, et qu'avant l'institution des académies ils trouvaient rarement dans les répu-

[1] Platon, Lettre 11.

[2] Diogène le Cynique et beaucoup d'autres contemporains de Platon ne manquèrent pas de lui faire un reproche de son séjour à la cour de Denys. La septième lettre de Platon est comme l'apologie et l'exposé des motifs de sa conduite.

[3] C'est Denys l'Ancien qui l'a dit. (Voyez p. 499, note 3.)

bliques agitées de la Grèce, les a souvent réunis à la cour des princes qui se montraient protecteurs des lettres. Eudoxe le disait assez crûment à Denys : « Je viens ici, non pour vous, mais comme à une bonne hôtellerie où je dois rencontrer Platon[1]. » Celui-ci était accompagné de son neveu Speusippe et d'Eschine le socratique, auquel Denys n'avait pas accordé d'abord l'attention qu'il méritait. Platon, qui pourtant n'aimait pas beaucoup Eschine, eut la générosité d'en faire des reproches à Denys, qui le garda près de lui jusqu'à la fin de son règne[2]. Parmi ses ouvrages, dans lesquels il imitait Gorgias, on citait une lettre à Denys.

Au nombre des hommes de lettres qui séjournèrent quelque temps à cette cour, était Xénocrate de Chalcédoine, disciple de Platon. On cite de lui plusieurs traits qui lui font honneur. A la fête des libations, χοῶν, ayant gagné la couronne d'or, prix du buveur le plus actif, il la déposa sur la statue de Mercure placée à sa porte, comme une simple couronne de feuillage[3]. Un jour que Denys, dans ses emportements, disait à Platon : « Je connais quelqu'un qui te fera tomber la tête. — Non pas, dit Xénocrate, avant d'avoir coupé la mienne[4]. » La rigide vertu, la sincérité, les habitudes graves de Xénocrate, devaient faire un singulier contraste à la cour de Denys, où son affection pour Platon pouvait seule le retenir. En butte, un jour, aux mauvaises plaisanteries de Bion, il se contenta de lui dire :

[1] Ælien, *Hist. diverses*, VII, 17. Ce voyage d'Eudoxe en Sicile peut être placé, ce nous semble, en 364, avant son voyage d'Égypte, que MM. Ideler et Letronne fixent en 362.

[2] Diogène Laërte, *Vie d'Eschine*.

[3] Ælien (*Hist. div.* II, 41) raconte cette anecdote sans dire d'où il l'a tirée. Elle est aussi dans Athénée (l. X, 10), qui nous apprend qu'elle se lisait dans Timée (fragm. 128). (Voir aussi Diog. *Vie de Xénocrate*.)

[4] Diogène Laërte, IV, 2, 6.

« La tragédie ne daigne pas répondre aux moqueries de la comédie[1]. »

De tous ces hommes de lettres, celui qui réussissait le mieux près de Denys était le célèbre Aristippe, dont la philosophie savait se revêtir du manteau de courtisan comme de la bure; esprit fin et brillant, qui avait trouvé le secret de garder partout son franc parler, sans jamais déplaire, et que Diogène avouait pour son émule; car, si l'un se passait de toutes les superfluités du luxe, l'autre savait en jouir sans être jamais dominé par elles, et prodiguait l'or qu'il se faisait donner. On a recueilli une foule de mots spirituels, de réparties heureuses d'Aristippe pendant son séjour à Syracuse. Il y avait composé d'assez nombreux ouvrages, trois livres d'histoires libyques adressées à Denys, un recueil de vingt-cinq dialogues, les uns en dialecte attique, les autres en dorien; quelques dissertations philosophiques et des pensées morales pour la fille de Denys.

Dans cette réunion de savants, Hélicon de Cyzique se fit aussi distinguer. Il prédit une éclipse de soleil, qui eut lieu au jour annoncé; et cette démonstration des progrès de la science mit quelque temps l'astronomie en grande faveur parmi les courtisans. On ne voyait, dit Plutarque, dans toutes les pièces du palais, que le sable sur lequel les mathématiciens traçaient des figures de géométrie[2]. Denys

[1] Diogène (*Vie de Xénocrate*) n'indique pas quel était ce Bion. On connaît Bion de Borysthène, qui était plus jeune que Xénocrate, car il suivit les leçons de Théophraste, et Bion de Syracuse, rhéteur, dont nous parlerons plus bas.—Xénocrate succéda à Speusippe dans la direction de l'Académie, l'an 339 avant J. C. et mourut, en 314, âgé de quatre-vingt-deux ans.

[2] Nous n'avons pas à nous occuper d'Euclide, que l'on a quelquefois rangé parmi les auteurs siciliens par suite d'une double confusion entre le mathématicien et le philosophe,

n'était pas le moins ardent à cette étude. On voit, dans une des lettres attribuées à Platon, qu'il l'avait consulté sur la construction d'une sphère. Platon s'y plaint de ce que Denys a publié le résultat de leurs entretiens sur la philosophie, au risque de défigurer des opinions qu'il n'avait pas encore assez étudiées pour les bien comprendre. Le mystère que Platon recommande sur les questions philosophiques, contraire à ses habitudes de publicité, est un des motifs qui font douter de l'authenticité de cette lettre; peut-être n'était ce qu'un prétexte honorable pour détourner Denys de la manie d'écrire. Ce prince, au témoignage de Suidas, avait fait un livre sur Épicharme. Nous ignorons s'il l'avait considéré sous le rapport poétique ou philosophique, comme Alcimus de Sicile, auteur de quatre livres adressés à Amyntas, dans lesquels il relevait tous les emprunts que Platon avait faits au poëte philosophe [1].

Cette réunion, à Syracuse, d'hommes distingués dans presque toutes les branches des connaissances humaines, auxquels nous pourrions encore joindre d'autres noms, tels que le dialecticien Polyxénus et Philistus de Syracuse, dont nous avons parlé en détail dans la première partie, n'aurait pas dû rester stérile; mais la tyrannie croissante

entre la ville de Mégare en Grèce et celle de Sicile.

Nous aurions pu joindre aux philosophes siciliens Archimède, qui s'occupa d'astronomie et de mathématiques; mais, comme il est surtout célèbre pour l'application qu'il fit de ses talents à la défense de sa patrie, nous en parlerons au paragraphe *Arts militaires*.

[1] Diogène Laërte (III), Athénée (l. X, p. 441, et l. XII, p. 518) et le scholiaste de Théocrite (I, 65), citent des Σικελικά d'Alcimus de Sicile et des Ἰταλικά auxquelles est sans doute empruntée une tradition rapportée dans Festus, au mot *Roma*, p. 76, édit. de Rome ou de M. Egger. Diogène Laërte (II, 12, 2) parle aussi d'un Alcimus, qui s'attacha au philosophe Stilpon, et qui était, dit-il, un des premiers rhéteurs de la Grèce.

de Denys attira sur la Sicile des malheurs qui arrêtèrent tout progrès de l'esprit humain, et que ne put réparer l'administration trop courte d'un prince philosophe, dont nous avons rapporté les actions; mais dont il nous reste à apprécier le caractère.

§ XXV. DION.

Dion, fils d'Hipparinus, nourri dans une cour licencieuse, au lieu de se laisser corrompre dans la familiarité du tyran, rechercha avec ardeur les enseignements de la philosophie. Le désir de visiter le cratère de l'Etna ayant conduit Platon d'Italie en Sicile, le jeune Dion s'attacha à lui, et, au témoignage de ce philosophe, il n'eut jamais de disciple plus prompt à saisir ses préceptes[1]. Dion l'introduisit près de Denys l'Ancien, à qui les idées libérales de Platon déplurent souverainement. A l'avénement du second Denys, Dion fit une nouvelle tentative pour conquérir à la philosophie ce jeune prince, dont le caractère, plus faible que celui de son père, était plus accessible aux bonnes comme aux mauvaises suggestions. Il ne réussit qu'en partie, et l'exil que lui-même encourut, lui créa pour un temps des loisirs qu'il passa dans la société des philosophes de l'Académie. Il écrivit à cette époque quelques ouvrages dont il ne nous est parvenu que de courts fragments; mais, rappelé bientôt à la vie active et au pouvoir, il mérita de n'être pas désavoué

[1] Sur les heureuses dispositions de Dion, voyez Platon, lettres VII et VIII: .... *Δίων μὲν γὰρ δὴ μαλ' εὐμαθὴς ὢν πρός τε τ'ἄλλα καὶ πρὸς τοὺς τότε ὑπ' ἐμοῦ λόγους λεγομένους οὕτως ὀξέως ὑπήκουσε καὶ σφόδρα ὡς οὐδεὶς πώποτε ὧν ἐγὼ προσέτυχον νέων*. C'est ce que Plutarque (*Vie de Dion*) répète presque dans les mêmes termes, et il ajoute : *ὡς αὐτὸς γέγραφε Πλάτων*.

par la philosophie, qu'il s'efforça toujours de prendre pour règle de sa conduite. Malheureusement, il est si difficile de tenir un juste milieu, que le spectacle des dissolutions de Syracuse l'avait jeté dans un excès contraire. Son austérité, que Platon lui-même cherchait à adoucir [1], rendait la vertu repoussante, et le calme philosophique qu'il affectait dégénérait en insensibilité, si l'on doit admettre le fait dont Plutarque lui fait un mérite dans son traité de la Consolation [2]. Averti que son fils venait de se jeter du haut de la maison : « Appelez, dit-il, les femmes pour qu'on l'ensevelisse; » et il reprit avec ses amis la dissertation philosophique interrompue. Plutarque, dans ses Apophthegmes, rapporte de lui une autre parole qui lui fait plus d'honneur. On l'engageait à se défier de Callippe : « Mieux vaut mourir, dit-il, que de vivre en garde, non-seulement contre ses ennemis, mais contre ses amis [3]. » Suidas cite des lettres de Dion à Platon qui ne nous sont pas parvenues. Nous avons seulement, parmi les lettres attribuées à ce dernier, une épître assez longue de Dion à Denys dont l'authenticité est contestée [4]. Stobée nous a conservé quelques préceptes moraux de Dion [5].

[1] Platon, lettre IV : *Ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἐνδεέστερως τοῦ προσήκοντος θεραπευτικὸς εἶναι· μὴ οὖν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τοῦ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις καὶ τὸ πράττειν ἐστίν· ἡ δὲ αὐθάδεια ἐρημίᾳ ξύνοικος.* — Plutarque (*Dion*, §§ 9 et 58), après avoir rapporté les reproches qu'on faisait au caractère de Dion, ajoute : *Περὶ ὧν καὶ Πλάτων ὕστερον, ὥσπερ ἀποθεσπίζων, ἔγραψε πρὸς αὐτὸν, ἐξευλαβεῖσθαι τὴν αὐθάδειαν, ὡς ἐρημίᾳ συνοικοῦσαν.*

[2] Plutarque, *Consol. ad Appoll.* § 33.

[3] Plutarque, *Apophth.* Βέλτιον εἶναι, *φήσας, ἀποθανεῖν ἢ ζῆν, μὴ μόνον τοὺς πολεμίους, ἀλλὰ καὶ τοὺς φίλους φυλαττόμενον.*

[4] C'est la première parmi les lettres de Platon.

[5] Stobée, *Serm.* 19, 72, 124. Peut-être doit-on les rapporter à Dion Chrysostome.

§ XXVI. DICÉARQUE DE MESSINE, TIMAGORAS DE GÉLA, SIMMIAS DE SYRACUSE.

Nous venons de voir que l'école d'Ionie, celle de Pythagore et l'Académie, avaient compté en Sicile d'illustres adeptes; elle donna aussi naissance à l'un des disciples les plus distingués d'Aristote, à Dicéarque, fils de Phidias de Messine, auquel les auteurs anciens ont donné les plus grands éloges[1]; mais nous parlerons de lui brièvement, puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie loin de sa patrie, dont il ne paraît pas s'être occupé spécialament dans ses écrits. Dicéarque de Messine, que Cicéron nomme un grand péripatéticien, un écrivain admirable et un grand historien, dont il faisait ses délices, était contemporain d'Aristoxène et de Théophraste. Comme l'illustre chef de son école, il embrassa dans ses études la philosophie, la politique, l'histoire, la géographie, la rhétorique et la géométrie, ainsi que le témoignent ses ouvrages, dont les titres seuls nous ont été conservés : sur la Nature de l'âme, sur l'Immortalité de l'âme, sur la Mort. A l'exemple d'Aristote, il avait aussi composé un livre sur les Constitutions (*Πολιτεῖαι*). Son traité sur la république de Sparte[2] obtint une distinction bien honorable : une loi de cette république ordonna qu'il en serait fait lecture tous les ans dans le bureau des éphores[3], en présence des jeunes gens; et cet usage se maintint, dit-on, longtemps. Il était auteur de

[1] Cicér. *Tuscul.* I, 31; *de Offic.* II, 5.

[2] Nous avons un traité de la république des Lacédémoniens parmi les œuvres de Xénophon. Démétrius de Magnésie prétendait que cet ouvrage n'était pas de ce philosophe; mais nous ignorons s'il l'attribuait à Dicéarque. Du reste, les critiques modernes ne partagent pas les doutes de Démétrius.

[3] Des lectures annuelles de quelques ouvrages historiques avaient

biographies (περὶ βίων)[1]. Enfin, le plus célèbre et le plus regrettable de ses ouvrages est la Vie de la Grèce (Βίος Ἑλλάδος), en trois livres, qui paraît avoir contenu tout à la fois sa description géographique, et le tableau de ses mœurs et de ses usages, et que Varron avait voulu imiter dans un livre également perdu, *De Vita populi romani*[2]. Dicéarque avait aussi composé un traité sur l'élévation des montagnes du Péloponnèse (Καταμετρήσεις τῶν ἐν Πελοποννήσῳ ὀρῶν). Le célèbre manuscrit possédé jadis par Pithou, et récemment acquis par la Bibliothèque royale[3], contient, parmi plusieurs traités géographiques que seul il nous a conservés, cent cinquante-deux vers iambiques sur la géographie du nord de la Grèce, sur la Crète et sur les Cyclades[4]; plus, deux morceaux, l'un sur la Béotie, l'autre sur le mont Pélion[5]. Ces fragments portent le titre de Δικαιάρχου ἀναγραφὴ τῆς Ἑλλάδος, et le plus étendu, qui est en vers, commence par une dédicace à Théophraste[6]. Ces opuscules métriques ont été publiés plusieurs fois sous le nom de Dicéarque, quoi-

lieu aussi au musée d'Alexandrie et au Claudium.

[1] On peut voir les titres des autres ouvrages de Dicéarque dans Fabricius, *Bibl. gr.* t. III, p. 486-490.

[2] Voyez Schweighæuser, sur Athénée, t. XIII, p. 557 B.

[3] Il porte maintenant le n° 443 parmi les manuscrits grecs du supplément. M. Miller en a donné une notice détaillée en tête de sa belle édition de Marcien d'Héraclée.

[4] Ces fragments ont été publiés par Hudson, Marx, Manzi, M. Gail, Butmann et par M. Letronne, sous le titre de *Fragments des poëmes géographiques de Scymnus de Chios et du faux Dicéarque*, Paris, 1840, édition dont le texte peut seul aujourd'hui faire autorité; en dernier lieu, par Max. Fuhr, Darmstadt, 1841.

[5] Pline (*Hist.* II, 65) cite précisément l'évaluation de la hauteur de cette montagne par Dicéarque : « Cui « sententiæ adest Dicæarchus, vir in « primis eruditus, regum cura per- « mensus montes, ex quibus altissi- « mum prodidit Pelion, MCCL pas- « suum, ratione perpendiculi. »

[6] Rien, du reste, dans cette dédicace, ne prouve qu'elle s'adresse au célèbre péripatéticien.

qu'ils parussent peu dignes de lui. M. Letronne en a épuré le texte, en partie à l'aide des manuscrits, en partie par d'heureuses conjectures. Toutefois, il y reconnaît des indices d'une date postérieure à Dicéarque[1]. Tout ce qu'on pourait inférer du titre, c'est que le grammairien auteur de ces vers a pris pour guide cet ancien géographe[2].

C'est ici le lieu de citer Timagoras de Géla, d'abord disciple de Théophraste, mais qui le quitta, séduit, comme beaucoup d'autres, par Stilpon de Mégare. Simmias de Syracuse, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Thèbes, qui composa des dialogues, abandonna vers le même temps son maître Aristote pour s'attacher à Stilpon, dont il épousa la fille[3].

§ XXVII. MONIMUS.

Comme pour ne rester étrangère à aucune des sectes philosophiques de la Grèce, la Sicile eut aussi un philosophe cynique. Monimus de Syracuse était domestique[4] d'un banquier de Corinthe, chez lequel venait souvent Xéniade, qui avait acheté Diogène. A force d'entendre vanter la vertu et les actions de ce dernier, il se prit d'admiration pour lui, et, simulant la folie, il répandit l'argent qui était sur le comptoir de son maître. Celui-ci s'étant défait de lui, il s'attacha aussitôt à Diogène, suivit aussi Cratès le Cynique

[1] Par exemple, au vers 98, où il est dit en parlant du temple de Trophonius : Ὅπου τὸ μαντεῖον λέγουσι γεγονέναι. Or, la grotte de Trophonius, sur laquelle Aristote avait composé un traité, existait certainement, et même devait être fréquentée du temps de son disciple.

[2] Butmann, dans ses *Quæstiones de Dicæarcho*, a rassemblé les fragments épars dans les auteurs.

[3] Voyez Diogène Laërte, *Vie de Stilpon*.

[4] Οἰκέτην. On peut être surpris de voir un Syracusain réduit à cette condition à Corinthe.

et menait le même genre de vie, ce qui ne fit que confirmer certaines gens dans l'idée qu'il était fou. Monimus avait une grande force de caractère, recherchait la vérité avec passion et dédaignait la gloire. Cependant, il acquit une certaine réputation; car Ménandre parle de lui dans une de ses comédies [1]. Il avait composé quelques ouvrages où des pensées sérieuses se cachaient sous une forme badine, un traité sur les passions (*περὶ ὁρμῶν*) et un livre de Conseils [2]. Diogène Laërte a écrit la vie de Monimus, sur lequel on trouve peu de chose dans les autres auteurs anciens. On voit qu'il vivait à peu près vers le temps où Denys le Jeune, détrôné par Timoléon, se retira à Corinthe, où il rencontra Diogène, en 343. Sextus Empiricus [3] et Stobée [4] ont conservé quelques opinions et quelques apophthegmes de Monimus.

§ XXVIII. ÉVHÉMÈRE.

Évhémère de Messine ou d'Agrigente [5] nous paraît devoir être rangé parmi les philosophes plutôt que parmi les historiens, puisque les prétendues inscriptions qu'il disait avoir transcrites dans ses voyages, et d'après lesquelles il avait

[1] *Ἐν τῷ Ἱπποκόμῳ εἶπεν οὕτως. Μόνιμός τις ἦν ἄνθρωπος φιλόσοφος.*

[2] Προτρεπτικόν. C'est le titre d'un ouvrage de Galien qui est une exhortation à l'étude, et celui d'un des ouvrages de Clément d'Alexandrie.

[3] Sextus Empiricus (*Adversus mathemat.* liv. VII, p. 146-153) cite Monimus le cynique parmi les philosophes qui ont mis plus ou moins en doute la solidité de nos jugements. Le même, p. 221 : Τάχα δὲ Μόνιμος *ὁ κύων, τῦφον εἰπὼν τὰ πάντα. ὅπερ οἴησίς ἐστι τῶν οὐκ ὄντων ὡς ὄντων.*

[4] Stobée, *Serm. vitup. divit.* Τὸν Πλοῦτον *τύχης ἔμετον εἶναι.* — On trouve des sentences et des apophthegmes de Monimus dans le tome II du recueil de M. Orelli, intitulé *Opuscula Græcorum moralia*, Lipsiæ, 1821.

[5] Cicéron, Plutarque (*De Isid. et Osirid.*), Ælien (*Hist. div.* II, 31),

raconté la vie terrestre de Jupiter et des autres dieux [1], ne sont qu'une fiction [2] pour exposer ses opinions touchant la religion [3]. Évhémère dut à la libéralité de Cassandre les moyens de voyager en Asie. Il visita les côtes de l'océan Indien, et c'est dans ces régions, chez les Panchées et les Triphylles, noms inconnus aux autres Grecs, qu'il prétendait avoir trouvé les inscriptions du roi Jupiter. Son livre eut un grand succès et excita aussi de nombreux murmures. Évhémère fut considéré comme athée, nom que les anciens donnaient à tous ceux qui s'écartaient de la religion établie. Les Athéniens, qui avaient ri des plaisanteries que les comiques se permettaient sur les habitants de l'Olympe, s'irritèrent contre les philosophes qui cherchaient à pénétrer la nature des dieux. Socrate n'échappa pas à l'accusation d'impiété. Xénocrate fut obligé de fuir, ainsi que Protagoras, qui périt en allant chercher un refuge en Sicile. Vers le temps où florissait Évhémère, Sophocle fit rendre un décret

Lactance (I, 11), font naître Evhémère à Messine; saint Clément d'Alexandrie (*Protrept.*) et Arnobe le nomment *ἀκραγαντῖνος*; enfin, Plutarque (*De Placit. philos.* I, 7) dit *τεγεάτης*, ce qui a été répété par Eusèbe (*Prép. Évang.* l. XIV) et par Théodoret. Mais le texte de ce traité de Plutarque est très-altéré. Peut-être, dans ce passage, doit-on substituer un autre nom à celui d'Évhémère. Cette correction serait plus facile si nous avions l'ouvrage de Lysippe d'Épire intitulé: *Ἀσεβῶν κατάλογος*.

[1] Strabon, l. I. — Plut. *De Isid. et Osirid.*

[2] C'est par une fiction semblable qu'Éphestion, dans le livre inédit intitulé *Κοιρανοῦ Κοιρανίδες*, prétend avoir tiré son ouvrage d'une inscription en langue syriaque dans les ruines de Ctésiphon.

[3] Évhémère résume sa doctrine touchant les dieux dans cette phrase, citée par Sextus Empiricus, *Adv. mathem.* IX, 17: *Ὅτ' ἦν ἄτακτος ἀνθρώπων βίος, οἱ περιγενόμενοι τῶν ἄλλων ἰσχύει τε καὶ συνέσει, ὥστε πρὸς τὰ ὑπ' αὐτῶν κελευόμενα πάντας βιοῦν, σπουδάζοντες μείζονος θαυμασμοῦ καὶ σεμνότητος τυχεῖν, ἀνέπλασαν περὶ αὐτοὺς ὑπερβάλλουσάν τινα καὶ θείαν δύναμιν, ἔνθεν καὶ τοῖς πολλοῖς ἐνομίσθησαν θεοί.*

qui interdisait à Athènes l'enseignement de la philosophie; mais cette loi fut bientôt après rapportée, et presque immédiatement s'ouvrit l'école d'Épicure, lequel reconnaissait des dieux, mais des dieux sans action sur les choses humaines, en sorte qu'il est quelquefois rangé avec Évhémère parmi les athées, ainsi que Diogène le Phrygien, Hippon, Diagoras, Sosias et beaucoup d'autres[1]. Les idées irréligieuses étaient déjà très-répandues, au point que Menedème disait à Bion, qui attaquait toujours les devins, qu'il portait des coups à des morts. Denys l'Ancien et Agathocle, comme le dénotent plusieurs de leurs apophthegmes, étaient, sur le chapitre religion, de l'opinion des sceptiques, et de pareils adeptes doivent faire faire bien des réflexions sur l'insuffisance des doctrines que les philosophes mettaient à la place de la religion. Le livre d'Évhémère fut traduit en latin par Ennius[2], comme celui d'Épicure par Lucrèce; car la même lutte s'engagea un peu plus tard à Rome entre les anciennes croyances et l'esprit d'investigation. Enfin, il acquit une importance nouvelle quand la religion chrétienne s'éleva sur les ruines du paganisme. Quelques-uns des premiers apologistes chrétiens, comme Arnobe, saint Clément d'Alexandrie, Lactance, s'appuyèrent de l'autorité d'Évhémère pour montrer aux Gentils l'inanité de leurs dieux[3]. Mais

[1] Ces noms sont cités par Ælien dans un chapitre intitulé : Ὅτι *μηδεὶς τῶν βαρβάρων ἄθεος*. (*Hist. div.* II. 31.)

[2] Cicéron, *De Nat. deor.* I, 42, après avoir parlé des hommes placés au rang des dieux, ajoute : « Quæ ratio maxime tractata est ab Evhemero, quem noster et interpretatus et secutus est præter cæteros Ennius. — Varron, *De re rust.* I, 48 : « Id apud Ennium solum scriptum scio esse in Evhemeri libris versis. » Quelques fragments de cette traduction ont été réunis dans le recueil *Ennii poetæ vetustiss. fragm.* de Fr. Hessel. Amsterdam, 1707, p. 312.

[3] Saint Clément d'Alexandrie (*Protrepticon*) justifie Évhémère : *Θαυμάζειν ἔπεισί μοι ὅτῳ τρόπῳ* Εὐήμερον *τὸν ἀκραγαντῖνον . . . . καί τινας ἀλ-*

d'autres pères de l'église combattirent en lui l'esprit d'irréligion, qui menaçait le culte nouveau aussi bien que l'ancien. Le livre objet de cette double répulsion de la part des sectateurs fervents de l'une et de l'autre religion, ne nous est pas parvenu; mais le système qu'il avait mis en avant, et auquel on a donné le nom d'*évhémérisme*, a été repris et développé par plusieurs savants modernes, comme étant la clef de la religion païenne, tandis que d'autres ne veulent voir dans toute la mythologie grecque que des légendes astronomiques. Nous ne discuterons pas ici le plus ou le moins de valeur du système d'Évhémère[1], qui nous paraît trop étroit pour expliquer toute la mythologie des Grecs. Sans doute l'apothéose y joue un grand rôle; mais il faut cependant reconnaître aussi l'influence des religions orientales; car les Grecs, en divinisant quelques-uns de leurs héros, comme par exemple Hercule, n'ont fait que les assimiler à des divinités étrangères plus anciennes; en sorte que leurs légendes sont devenues un mélange de faits historiques et d'idées symboliques.

λους συχνούς, σωφρόνως βεβιωκότας καὶ καθεωρακότας ὀξύτερόν που τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων τὴν ἀμφὶ τοὺς Θεοὺς τούτους πλάνην ἀθέους ἐπικεκλήκασιν, εἰ καὶ τὴν ἀλήθειαν αὐτὴν μὴ νενοηκότας, ἀλλὰ τὴν πλάνην γε ὑπωπτευκότας ὅπερ οὐ σμικρὸν εἰς ἀληθείας φρονήσεως ζώπυρον ἀναφύεται σπέρμα. — Arnobe (*Adversus gentes*, l. IV) parle dans le même sens d'Évhémère et des autres philosophes «qui scrupulosa «diligentiæ cura in lucem res abditas libertate ingenua protulerunt.» Théophile, évêque d'Antioche, le traite, au contraire, d'athée au superlatif: Τὰ *περὶ Εὐημέρου τοῦ ἀθεωτάτου περισσὸν ἡμῖν λέγειν.*

[1] Sur Évhémère, voyez Sévin, Fourmont et Foucher, dans les *Mémoires de l'acad. des inscr.* tom. VIII, XV et XXXV; Brucker, *Hist. crit. philos.* t. I, p. 604, et un article de M. Dehèque dans l'Encyclopédie des gens du monde, t. X, p. 314.

§ XXIX. MÉDECINE[1]. — PAUSANIAS, ACRON, ÉPICHARME, HÉRODICUS, PHILISTION.

Nous ignorons si les médecins de Sicile, comme ceux de Grèce, avaient la prétention de rattacher leur origine à Esculape; quoi qu'il en soit, cette île produisit, non-seulement des médecins distingués, mais son école, pouvait entrer en comparaison avec celles de Cos et de Cnide[2]. « Jadis, dit Galien, il y avait une grande émulation entre les médecins de Cos et ceux de Cnide, qui luttaient à qui l'emporterait par le grand nombre des découvertes; car cette famille des Asclépiades d'Asie était encore double, depuis que celle de Rhodes était éteinte. Avec eux rivalisaient aussi, mais de cette utile rivalité qu'approuve Hésiode, les médecins d'Italie, Philistion, Empédocle, Pausanias, et leurs disciples. Grâce à cette émulation, ces trois foyers de science produisirent des médecins admirables. » Ce que Galien dit ici de l'école d'Italie doit s'entendre aussi de la Sicile, car c'est à elle qu'appartiennent les trois hommes distingués qu'il cite. Nous venons de parler d'Empédocle, il nous reste à dire quelques mots sur Pausanias, sur Philistion, qui fut maître d'Eudoxe, et sur quelques autres médecins siciliens.

Pausanias était fils d'Anchite, auquel Empédocle avait sauvé la vie[3]. Celui-ci avait pour le jeune Pausanias l'affec-

[1] Sur l'histoire de la médecine, consultez Sprengel, *Geschichte der Artzneikunde*.

[2] Galien, *Therapeut.* liv. I; t. IV, p. 35, éd. de Bâle : *Καὶ πρόσθεν μὲν ἔρις ἦν οὐ μικρὰ νικῆσαι τῷ πλήθει τῶν εὑρημάτων..... Ἤριζον δ' αὐτοῖς τὴν ἀγαθὴν ἔριν ἐκείνην ἣν Ἡσίοδος ἐπῄνει, καὶ οἱ ἐκ τῆς Ἰταλίας ἰατροὶ Φιλιστίων καὶ Ἐμπεδοκλῆς καὶ Παυσανίας καὶ οἱ τούτων ἑταῖροι, κ.τ.λ.*

[3] Jamblique, *De vita Pyt.* § 113. Il

tion la plus vive et lui avait confié quelques-uns de ses secrets [1]. Il lui adressa son poëme sur la physique, ainsi que le témoigne le premier vers [2]. Il fit aussi son épitaphe, par laquelle nous apprenons que Pausanias était de Géla, qu'on lui donnait le titre d'Asclépiade et qu'il avait pratiqué son art avec succès [3].

Du temps d'Empédocle et de Pausanias, florissait aussi à Agrigente Acron, fils de Xénon, médecin que Pline dit avoir été chef de la secte des *empiriques*, c'est-à-dire de ceux qui se guidaient d'après leur expérience [4]. Il y avait alors, pour l'étude de la médecine, en quelque sorte trois espèces d'écoles : les temples d'Esculape, où se conservaient les anciennes traditions augmentées par les observations journalières sur les malades qui venaient y chercher leur guérison; les gymnases, dont les directeurs avaient étudié avec soin le régime qui pouvait entretenir les forces et la santé; enfin, les écoles de philosophie, dans lesquelles la médecine n'é-

n'est pas dit que l'Anchite dont il est question dans ce passage soit le père de Pausanias; mais le synchronisme rend la chose très-probable.

[1] Héraclide, dans son traité des maladies, disait qu'Empédocle avait enseigné à Pausanias *τὰ περὶ τὴν ἄπνουν*, c'est-à-dire ses observations sur une femme qui était restée trente jours sans respirer. Héraclide avait composé un traité sur le même sujet.

[2] Diogène Laërte, *Vie d'Empédocle*, VI, 60 : *Ἦνδ' ὁ Παυσανίας (ὥς φησιν Ἀρίστιππος καὶ Σάτυρος) ἐρώμενος αὐτοῦ, ᾧ δὴ καὶ τὰ περὶ φύσεως προσεφώνησεν οὕτως,*

Παυσανία, σὺ δὲ κλῦθι, δαΐφρονος Ἀγχίτου υἱέ.

[3] *Παυσανίην, ἰητρὸν ἐπώνυμον, Ἀγχίτου υἱὸν,*
Φῶτ' ἀσκληπιάδην, πατρὶς ἔθαψε Γέλα,
Ὃς πολλοὺς μογεροῖσι μαραινομένους καμάτοισι
Φῶτας ἀπέστρεψεν Περσεφόνης ἀδύτων.

[4] Pline, *Hist. natur.* XXIX, 4 : « Alia factio (ab experimentis cognominant empiricen) cœpit in Sicilia, Acrone agrigentino Empedoclis « physici auctoritate commendato. » D'autres regardent Philinus de Cos comme le chef des empiriques. Selon Celse, ce serait Sérapion d'Alexandrie, 287 avant J. C.

tait pas une des parties les moins intéressantes de l'étude de la nature. Il existait à Agrigente un temple d'Esculape auquel Acron avait peut-être été attaché. Cependant, il voyagea à Athènes, du temps d'Empédocle, et on a prétendu que, dans une peste, il purifia la ville en allumant des feux auprès des maisons des malades[1]. Il avait écrit, en dialecte dorien, un traité sur la médecine, sur les nourritures saines[2], qui ne nous est pas parvenu. Ayant sollicité du sénat d'Agrigente un emplacement pour construire un monument de famille, en récompense des services qu'il avait rendus comme médecin, Empédocle s'opposa à cette demande, au nom de l'égalité, avec une vivacité qui n'était peut-être pas tout à fait exempte de jalousie, et la fit rejeter en proposant une épitaphe plaisante dans laquelle il jouait sur le mot d'Acron et d'Agrigente[3].

Épicharme, le philosophe, le poëte comique, doit aussi, selon Pline, être compté parmi les médecins : *Epicharmus inter medicos refertur*[4]. Les mémoires qu'il avait laissés contenaient beaucoup de choses sur la médecine[5]; il y indiquait des médicaments, non-seulement pour les hommes, mais pour les bestiaux. Il s'était même occupé de cette partie avec un soin particulier, et l'on pourrait le regarder comme l'un des premiers artistes vétérinaires. « Épi-

[1] Plutarque, *De Iside et Osiride*. — Le même fait est attribué à Hippocrate.

[2] Suidas : *Ἄκρων ἀκραγαντῖνος ἰατρὸς, υἱὸς Ξένωνος, ἐσοφίστευσεν ἐν ταῖς Ἀθήναις ἅμα Ἐμπεδοκλεῖ. Ἔστιν οὖν πρεσβύτερος Ἱπποκράτους. Ἔγραψε περὶ ἰατρικῆς δωρίδι διαλέκτῳ, περὶ τροφῆς ὑγιεινῶν βιβλίον ά, κ.τ.λ.*

[3] Suidas.—Diog. Laërte, VIII, 85.

Ἄκρον ἰατρὸν Ἄκρων', Ἀκραγαντῖνον, πατρὸς ἄκρου,
Κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.

Quelques personnes attribuent cette épigramme à Simonide.

[4] Pline, *Hist. nat.* XX, 9.

[5] Diogène Laërte, *Epicharmus*.

« charmus autem Syracusanus qui pecudum medicinas dili-« gentissime conscripsit[1], » etc. Il avait aussi indiqué des remèdes contre la morsure des chiens enragés[2]. Ces recherches ont paru si éloignées des occupations habituelles d'un poëte comique que beaucoup de savants modernes, Thomas de Pinedo[3], Saxius[4], Harles[5], induits aussi en erreur par les nombreuses contradictions des anciens sur le nom du père d'Épicharme et sur sa patrie, ont pensé qu'il fallait distinguer Épicharme de Cos, philosophe et médecin, d'Épicharme de Syracuse, poëte comique. Fazello va plus loin et admet trois Épicharme, pour concilier l'opinion de ceux qui font naître Épicharme à Crastos, ville des Sicaniens[6]. Mais O. Müller[7], et surtout M. Grysar[8], ont montré que les anciens, malgré quelques variantes dans les détails, n'ont voulu parler que d'un seul personnage. M. Grysar pense que l'art de la médecine était héréditaire dans la famille d'Épicharme, et, comme à cette époque cette science était encore à Cos le privilége de la famille d'Esculape, il suppose qu'Élothalès de Cos, père d'Épicharme, était un Asclépiade.

De l'école d'Empédocle sont sortis deux frères célèbres, Gorgias et Hérodicus. Le premier acquit surtout de la gloire par son éloquence, et nous en parlerons dans le paragraphe suivant sur l'art oratoire. Le livre qu'il avait composé sur la physique n'avait pour but que de montrer le néant de nos connaissances. Aristote en a donné une analyse et la réfutation[9].

[1] Columelle, *de Re rustica*, VIII, 3, 6.

[2] Pline, *Hist. nat.* XX, 36.

[3] *Breviar anct. Sicul.*

[4] *Onomasticon.*

[5] Fabricii *Bibliothec. græc.*

[6] *De rebus sicul.* déc. I, l. IV, ch. 1.

[7] O. Müller, *Die Dorier*, tom. II, p. 350.

[8] Grysar, *De Doriensium comœdia.*

[9] Aristote, *περὶ Γοργίου*, tom. II, p. 974, éd. Becker.

Pour Hérodicus, il pratiqua la médecine, comme on le voit dans le Gorgias de Platon, mais il ne faut pas le confondre avec un autre Hérodicus, dont parle également Platon[1], qui avait introduit l'usage de la gymnastique dans la médecine.

Vers le même temps vécut le médecin Philistion de Sicile[2], duquel, selon Callimaque, Eudoxe prit des leçons de médecine. Ce fut probablement pendant le voyage qu'il fit à Syracuse, pour profiter du séjour de Platon[3]. Athénée cite quelques ouvrages de Philistion de Locres[4] qui doit être le même. Locres étant alors réunie à la Sicile, sous le sceptre de Denys, un Locrien a pu être désigné comme Sicilien ou réciproquement. Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous rangeons parmi les hommes de savoir le médecin Ménécrate de Syracuse, cité par les anciens pour ses extravagances; mais, comme malheureusement le talent n'est pas toujours exempt de vanité ridicule, il est permis de supposer que celle de Ménécrate lui avait été inspirée par des succès réels dans son art. Il guérissait la maladie à laquelle les anciens ont donné le nom de sacrée, et il n'exigeait point de salaire. Il paraît qu'il s'était acquis une grande réputation, puisqu'il fut appelé à la cour du roi de Macédoine;

[1] Platon, dans le Gorgias, le Protagoras et le Phædre.—M. Littré (Introduction aux œuvres d'Hippocrate) dit : « Hérodicus de Sélymbrie. On ne sait si c'est le même qu'Hérodicus, frère de Gorgias. » Il nous semble que la qualification de Sélymbrien exclut la supposition qu'il fut frère de Gorgias. D'ailleurs, l'un était médecin, et l'autre avait commencé par être maître de palestre.

[2] Diog. Laërt. VIII, 86, 2 : Οὗτος [Εὔδοξος] τὰ μὲν γεωμετρικὰ Ἀρχύτα διήκουσε· τὰ δὲ ἰατρικὰ Φιλιστίωνος, καθὰ Καλλίμαχος ἐν τοῖς πίναξι φησίν.

[3] Voir l'article de M. Letronne sur les écrits et les travaux d'Eudoxe de Cnide, d'après M. Idelér. (*Journal des Savants*, 1841.)

[4] Athénée, l. III, p. 115, et XIII, p. 366. Voy. aussi Platon, lettre III. — Plutarque, Symp. III. 2.

mais il eut le malheur d'afficher des prétentions excessives, en un lieu où on ne saurait trop les cacher. En écrivant au roi, il avait établi entre le monarque et lui une comparaison tout à son avantage, et s'arrogeait même le surnom de Jupiter, à cause du grand nombre d'hommes qui lui devaient la vie. Le prince, dans un repas splendide, fit brûler de l'encens devant Ménécrate, tandis que les autres conviés se livraient à la bonne chère. Le Syracusain, gourmand comme la plupart de ses compatriotes, ne put endurer ce spectacle et la plaisanterie dont il était l'objet, et sortit de table furieux. Il paraît qu'Alexandre n'assista pas à cette leçon, qui l'eût préservé peut-être de s'attirer plus tard une raillerie semblable sur ses prétentions à la divinité. La lettre de Ménécrate à Philippe est rapportée par Athénée[1].

§ XXX. RHÉTORIQUE. — CORAX, GORGIAS, POLUS, TISIAS, ETC.

Comme la poésie, l'éloquence est souvent un don de la nature et l'expression spontanée des sentiments. Cette faculté était commune chez les Grecs, et ils avaient dans leurs assemblées des occasions fréquentes de l'exercer. Mais, ils ne se bornèrent pas là. Ils se mirent à rechercher ses moyens, à étudier froidement le langage des passions pour l'employer à volonté et persuader même sans conviction. On place

[1] Suidas, au mot Μενεκράτης. Athénée (l. VII, ch. XXXIII, p. 288) nomme plusieurs personnages célèbres guéris par lui. Ælien (*Hist. div.* l. XII, ch. LI) rapporte la lettre de Ménécrate à Philippe, la réponse du prince et l'anecdote du dîner. Saint Clément d'Alexandrie (*Protrepticon*) et une lettre attribuée à Antisthène font aussi allusion à Ménécrate. Plutarque, dans les Apophthegmes, attribue à Agésilas le mot que les autres auteurs prêtent à Philippe.

en Sicile le berceau de cet art brillant et dangereux de la rhétorique. Les Syracusains, qui passaient pour subtils, même parmi les autres Grecs, manièrent, dit-on, les premiers cette arme à deux tranchants, à laquelle on est forcé de recourir pour parer les coups qu'elle porte. Après la chute de la dynastie d'Hiéron, Corax, qui avait été un des courtisans de ce prince, ouvrit, à ce que l'on croit, à Syracuse une école, dans laquelle il enseignait l'art de persuader, devenu, dans la forme nouvelle de l'état, le seul moyen de gouverner[1]. D'autres attribuent les premiers principes de la rhétorique à Empédocle d'Agrigente[2], dont nous avons déjà parlé comme philosophe et comme poëte, et qui, mêlé lui aussi aux agitations politiques d'une république naissante, dut apprendre par expérience quels discours agissaient le plus sur les assemblées. Habitué à scruter les principes des choses, il voulut se rendre compte des causes de l'éloquence. Il ne paraît pas, toutefois, qu'Empédocle ait déposé le fruit de ses études dans un traité spécial, car Aristote dit qu'il fut l'inventeur de la rhétorique[3], mais il ne le cite pas parmi les auteurs qui ont écrit sur cet art.

Gorgias de Léontini[4], disciple d'Empédocle, s'attacha surtout à donner à la période oratoire une forme arrêtée, à l'arrondir, à mesurer les membres qui la composent, à établir entre eux une exacte correspondance, et quelquefois à la

[1] Sur Corax, voyez Platon, Phædre. — Aristote, *Rhet.* II, 24, et les notes de M. Gros. — Cicéron, *De Orat.* I, 91, et *De clar. Orat.* 46. — Quintilien, III. — Les Prolégomènes et les Scholies d'Hermogène, dans Reiske, *Orat.* tom. VIII, pag. 196.

[2] Diogène Laërte, VIII, 57.

[3] Sextus Empir. *Advers. mathemat.* p. 139 : Ἐμπεδοκλέα μὲν γὰρ ὁ Ἀριστοτέλης φησὶ πρῶτον ῥητορικὴν κεκινηκέναι.

[4] Voyez une monographie de M. Foss : *De Gorgia leontino commentatio*: Hale, 1828, in-8.

marquer par le retour des mêmes consonnances. Député à Athènes, par sa patrie, pour solliciter des secours contre Syracuse, Gorgias parla dans l'assemblée du peuple et excita un étonnement mêlé d'admiration par la nouveauté de sa diction [1]. L'ambassade réussit: ce que l'on pourrait attribuer à l'ambition des Athéniens aussi bien qu'à l'éloquence de Gorgias. Mais le succès de ses discours ne saurait être révoqué en doute, quand on le voit se fixer à Athènes, y donner des séances d'apparat, entouré de la jeunesse avide de l'entendre, de suivre ses leçons, et, le premier d'entre les Grecs, mettre un prix à son enseignement. Là ne se bornèrent pas ses succès. Il obtint les applaudissements de la Grèce assemblée à Olympie, où on lui éleva une statue, ainsi qu'à Delphes [2]. Gorgias, comme son maître Empédocle, s'était occupé de philosophie générale et de physique. Aristote a combattu quelques-unes des opinions émises dans ses ouvrages [3]. Mais, pour Gorgias, la science n'était, comme tout le reste, qu'un texte de déclamations où, peu soucieux de la vérité, son seul but était de donner à tout un air de vraisemblance [4]. On peut le regarder comme le premier de ces littérateurs, qui ne devinrent que trop nombreux en Grèce, pour le bien des études sérieuses, et que l'on décora du titre de sophiste; titre honorable dans l'origine, tombé depuis dans un juste discrédit. Qu'ils traitent un sujet de politique, de science ou de morale, leur seul but est d'étonner et de plaire par la nouveauté, la richesse des idées et surtout des

[1] Diodore de Sicile, XII, 53.

[2] Pausanias, *Élide*, II, 17, et *Phocide*, ch. XVIII.

[3] Voyez le traité d'Aristote sur Empédocle, Zénon et Gorgias. — Olympiodore dit que Gorgias publia son livre *sur la nature* dans la LXXXIVᵉ olympiade.

[4] Platon, *Gorgias*.

expressions. A l'éloquence pompeuse de Gorgias, Socrate, son contemporain, opposait l'ironique simplicité de ses questions adroitement calculées. Platon, dans un de ses dialogues, met aux prises le rhéteur sicilien et le sage causeur attique. Dans cet entretien figure aussi Polus d'Agrigente[1], élève de Gorgias, et qui l'avait suivi à Athènes. Cette ville, métropole des arts et des lettres, avait également attiré dans son sein Tisias de Syracuse[2], disciple de Corax[3], et qui mit le premier par écrit les préceptes de la rhétorique. Cet art, selon lui, était un instrument de persuasion; il devait s'attacher uniquement à la vraisemblance, et faire paraître grand ce qui est petit, et petit ce qui est grand, sans égard pour le juste et l'injuste[4]. Tisias n'éblouissait pas comme Gorgias par la magie du style, mais il enseignait tous les lieux communs que l'on peut faire valoir dans une cause, tous les subterfuges qu'on peut employer pour échapper à des attaques pressantes.

Il ne nous est rien parvenu de Gorgias, de Polus et de Tisias. Les périodes compassées du premier, dont on avait tant admiré la construction, parurent dans la suite une recherche de mauvais goût[5], et la rhétorique d'Aristote fit ou-

[1] Sur Polus, voyez Aristote, *Rhet.* liv. II et XXIII. — Philostrate, *Vie des sophistes*, IV, 1.

[2] Cicéron, *De invent. rhet.* II, 2 : « Veteres quidem scriptores artis, usque a principe illo atque inventore « Tisia repetitos, unum in locum con« duxit Aristoteles, et nominatim cu« jusque præcepta magna conquisita « cura perspicue conscripsit, etc. » — Pausanias (*Élide*, II, 17) dit que Tisias vint en ambassade à Athènes en même temps que Gorgias (probablement au nom des Syracusains et pour combattre Gorgias).

[3] On disait de lui, en jouant sur le nom de son maître : *Κακοῦ κόρακος κακὸν ᾠὸν*. (Suidas.)

[4] Platon, *Phæd.*

[5] Diod. XII, 53 : Ἃ *τότε μὲν διὰ τὸ ξένον τῆς κατασκευῆς ἀποδοχῆς ἠξιοῦτο, νῦν δὲ περιέργειαν ἔχειν δοκεῖ, καὶ φαίνεται καταγέλαστον, πλεονάκις καὶ κατακόρως τιθέμενον.*

blier toutes celles qui l'avaient précédée. Mais, quoique ces auteurs aient passé assez vite, ils n'en eurent pas moins une grande influence. Isocrate, qui fut le maître de tant d'écrivains distingués, était leur élève[1]. Il apprit d'eux les ressources variées du langage, et ajouta ce qui manquait à leur art, de savoir le cacher. Platon lui-même, le grand adversaire des sophistes, leur a peut-être emprunté cette abondance d'idées qui présente une question sous toutes ses faces. Mais, malheureusement, chez lui aussi, et surtout chez ses disciples, l'incertitude est trop souvent le résultat de la science. Les discussions des sophistes donnèrent naissance à une science nouvelle qui, grâce au génie d'Aristote, fut portée de suite à la perfection. Les raisonnements pleins de justesse que Socrate opposait aux sophistes, resserrés par le chef de l'Académie dans leur plus simple expression, devinrent un instrument de la pensée d'une force rigoureuse, et la dialectique fut désormais la compagne ou l'adversaire de la rhétorique.

De l'école de Gorgias sortirent aussi Lycimnius et Alcidamas, qui, tous deux, écrivirent sur l'art oratoire. Le premier paraît s'être occupé de la théorie grammaticale, dont il donna quelques préceptes à Polus. Alcidamas avait composé diverses déclamations; une, entre autres, contre les sophistes; un discours d'Ulysse contre Palamède, qui nous est parvenu, et un traité intitulé Φυσικός. On cite encore parmi les technographes Bion de Syracuse[2]. Cette ville pouvait tou-

[1] Photius, *Biblioth.* cod. 260. — Denys d'Halic. *Isocr.*

[2] Diogène Laërte, à la suite de la vie de Bion de Borysthène, énumère dix personnages qui ont porté ce nom (probablement d'après l'ouvrage de Démétrius de Magnésie, Περὶ ὁμωνύμων). Si ces personnages sont rangés par ordre chronologique, Bion de Syracuse serait un peu plus ancien que le philosophe de Borysthène. C'est ce que l'on peut aussi conjec-

jours produire des auteurs de rhétorique, mais la liberté qui avait donné naissance à l'éloquence n'existait plus. Denys, arrivé au pouvoir par la démagogie, devait être, plus qu'un autre, en garde contre l'influence de la tribune. Il convoquait cependant encore quelquefois l'assemblée du peuple, au moins dans les besoins d'argent, et recourait à ses anciens talents oratoires. Diodore de Sicile rapporte une harangue qu'un nommé Théodore aurait prononcée pour exciter les Syracusains à renverser Denys. Nous ne savons pas si réellement il a existé un orateur de ce nom, mais, en tout cas, le discours qu'on lui prête est un exercice de Diodore. La plupart des citoyens qui conservaient l'amour de la liberté avaient pris le parti de s'exiler. Nous pouvons compter, parmi ceux que les révolutions de la Sicile en tinrent éloignés, l'orateur Lysias, fils de Céphalus, de Syracuse. Cicéron demande en plaisantant si c'est en vertu de la loi Licinia ou Mucia que Timée revendiquait, pour Syracuse, Lysias, qui avait passé toute sa vie à Athènes[1]. Mais, outre son origine, on peut dire qu'il appartient à la Sicile par son éducation, puis qu'il avait suivi les leçons du Syracusain Tisias. Il prit toujours un grand intérêt aux affaires de ce pays, témoin le discours qu'il prononça à la réunion des jeux olympiques,

turer de la réponse que nous avons citée plus haut, de Xénocrate à Bion. Diog. Laërt. (*Vie de Speusippe*, XI) dit : *Πρὸς τοῦτον* [*Σπεύσιππον*] *γράφει καὶ Τιμονίδης τὰς ἱστορίας, ἐν αἷς κατατέταχει τὰς πράξεις Δίωνός τε καὶ Βίωνος*. Nous avouons que nous sommes un peu surpris de trouver ces deux noms réunis, car il n'est pas à notre connaissance que Bion ait joué un rôle politique. Il est vrai que l'histoire des temps qui suivirent l'assassinat de Dion est très-peu connue.

[1] Cicéron, *Brutus*, 16 : « Est enim « Atticus, quoniam certe Athenis est « et natus et mortuus, et functus omni « civium munere : quamquam Timeus « eum, quasi Licinia et Mucia lege, « repetit Syracusas. »

pour engager tous les Grecs à rendre la liberté à la Sicile en renversant Denys, et à commencer par piller la tente somptueuse des théores que le tyran avait envoyés à cette solennité. Il paraît que les Grecs, excités par son éloquence, suivirent ce dernier conseil, mais ils se bornèrent à cet exploit. L'exorde seul de ce discours olympique de Lysias nous a été conservé par Denys d'Halicarnasse[1]. Un rhéteur de Sicile, nommé Aristote (*Aristotélès*), avait composé une réfutation du célèbre panégyrique d'Isocrate[2]. Après le rétablissement de la république, par Timoléon, Syracuse eut de nouveau des orateurs, entre autres Laphystios et Déménète, qui firent usage de la liberté de la tribune pour attaquer celui auquel ils la devaient[3]. Mais il ne paraît pas que la Sicile ait produit, dans la suite, d'hommes qui se soient fait un nom par leur éloquence. On attribue à Timée, dont nous avons parlé comme historien, un recueil de *sujets oratoires;* mais, peut-être n'était-ce qu'un extrait des morceaux délibératifs insérés dans ses histoires, et où, selon Polybe, il montrait, en général, plus de subtilité que de force. Après lui, nous ne trouvons plus que le Sicilien Xénophron, dont Philostrate fait un éloge assez mince : « Il jouit, dit-il, d'une certaine réputation en son vivant, faute de sophistes distingués, comme toute nourriture paraît bonne en temps de disette[4]. » De-

[1] Denys d'Halicarnasse, *Lysias*, 33.

[2] Diogène Laërte, *Vie d'Aristote :* *Ἀριστοτέλης ῥήτωρ πρὸς τὸν Ἰσοκράτους πανηγυρικὸν ἀντιγεγραφώς*. On pourrait croire que cet Aristote est celui qui fut surnommé *Μῦθος*, et qui était l'unique disciple d'Eschine le Socratique. En effet, Eschine séjourna longtemps à Syracuse. Cependant, Diogène Laërte distingue ces deux Aristote.

[3] Plutarque, *Timoléon*, XXXVII.

[4] Philostrate, liv. I, § 19, *Vie de Nicétas :* *Ὑπερβάντες Ἀριοβαρζάνην τὸν Κίλικα καὶ Ξενόφρονα τὸν σικελιώτην καὶ Πυθαγόραν τὸν ἐκ Κυρήνης, οἳ μήτε γνῶναι ἱκανοὶ ἔδοξαν, μήτε ἑρμηνεῦσαι τὰ γνωσθέντα, ἀλλ' ἀπορίᾳ γενναίων σοφιστῶν ἐσπουδάσθη-*

puis la conquête romaine, la Sicile produisit aussi Cæcilius de Calacté, nommé d'abord Archagathus, qui enseignait à Rome, sous Auguste, et qui composa de nombreux ouvrages de rhétorique, entre autres, une comparaison de Démosbène et de Cicéron, une de Démosthène et d'Eschine, des traités sur les dix orateurs et sur la différence du genre attique et du genre asiatique[1].

§ XXXI. DE QUELQUES AUTRES ÉCRIVAINS SICILIENS.— THÉMISTOGÈNE, CLÉON.

En indiquant, au commencement de cet ouvrage, les sources historiques, nous avons parlé des auteurs nés en Sicile qui avaient écrit sur leur patrie; tels qu'Antiochus, Philistus, Athanis, Antander, Callias, Timée, Philinus, Andréas, Diodore. Nous aurions pu y joindre Thémistogène, mais il s'élève sur l'existence de ce personnage une question qui méritait d'être traitée avec quelques développements, et que nous allons tâcher d'éclaircir.

Thémistogène de Syracuse était auteur, si l'on en croit Suidas, de quelques ouvrages sur sa patrie et de l'histoire de l'expédition du jeune Cyrus[2]. Cette dernière assertion repose sur une autorité imposante, celle de Xénophon lui-même, qui dit, au commencement du troisième livre des Helléniques : « Quant à la manière dont Cyrus réunit une armée et alla avec elle attaquer son frère, au récit de la bataille, à la mort de Cyrus et à la retraite des Grecs jusqu'à la mer, cela

σαν τοῖς ἐφ ἑαυτῶν Ἕλλησιν, ὅν που τρόπον τοῖς σίτυ ἀπορούσιν οἱ ὄροβοι, κ.τ.λ.

[1] Suidas, Καικίλιος. — Longin, *De Subl.* I.

[2] Suidas : Θεμιςογένης συρακούσιος, ἱσ7ορικός. Κύρου ἀνάβασιν ἥτις ἐν τοῖς Ξενοφῶντος ἑλληνικοῖς φέρεται· καὶ ἄλλα τινὰ περὶ τῆς ἑαυτοῦ πατρίδος.

a été écrit par Thémistogène le Syracusain[1]. » D'après un témoignage si formel, Vossius n'a pas hésité à admettre Thémistogène parmi les historiens. D'autres savants, Ussérius, Kuster, Dodwel, ont même pensé que l'Anabase qui nous est parvenue était l'ouvrage de Thémistogène, et Burigny a cru trouver quelques contradictions entre ce livre et la Cyropédie[2]. Mais les critiques les plus exercés s'accordent à reconnaître, dans l'Anabase, la main de Xénophon, et même l'un de ses chefs-d'œuvre. Comment donc a-t-il cité l'ouvrage d'un autre, de préférence au sien? car les Helléniques, auxquelles il travaillait encore dans sa quatre-vingt-huitième année, sont un de ses derniers écrits. Plutarque, dans le traité : « Si les Athéniens se sont distingués davantage par les lettres ou par les armes[3], » offre de ce problème une explication qui n'a pas paru complétement satisfaisante. Selon lui, Xénophon, pour donner plus d'autorité au récit des faits auxquels il avait pris une si grande part, l'aurait mis sous le nom d'un autre, renonçant ainsi à la gloire littéraire pour mieux assurer sa réputation militaire et politique. Le

[1] Xénophon, *Hellen.* III, 1 : *Ὡς μὲν οὖν Κῦρος στράτευμά τε συνέλεξε, καὶ τοῦτ' ἔχων ἀνέϐη ἐπὶ τὸν ἀδελφὸν, καὶ ὡς ἡ μάχη ἐγένετο, καὶ ὡς ἀπέθανε, καὶ ὡς ἐκ τούτου ἀπεσώθησαν οἱ Ἕλληνες ἐπὶ θάλατταν, Θεμιστογένει τῷ συρακοσίῳ γέγραπται.*

[2] Burigny fait remarquer que, selon la Cyropédie, l'empire des Perses et des Mèdes était venu à Cyrus par la succession de son père et par son mariage avec la fille de Cyaxare, tandis que l'auteur de la Retraite des dix mille prétend, au contraire, que les Perses enlevèrent aux Mèdes, par violence, la souveraineté dont ceux-ci jouissaient sur l'Asie. (Voyez aussi *Krugeri Dissert. de authentia anabaseos, 1824.*)

[3] Plutarque, *de Gloria Atheniensium*, § 1 : *Ξενοφῶν μὲν γὰρ αὐτὸς ἑαυτοῦ γέγονεν ἱστορία, γράψας ἃ ἐστρατήγησε καὶ κατώρθωσε, καὶ Θεμιστογένη περὶ τούτων συντετάχθαι τὸν Συρακούσιον, ἵνα πιστότερος ᾖ διηγούμενος ἑαυτὸν ὡς ἄλλον ἑτέρῳ τὴν τῶν λόγων δόξαν χαριζόμενος.*

nom de Thémistogène ne serait donc qu'un pseudonyme sous lequel Xénophon se serait caché, soit par le motif allégué par Plutarque, soit par un autre, que nous exposerons bientôt. Le savant auteur de l'article *Xénophon*, dans la Biographie universelle, propose une solution qui lève ces difficultés. Il admet : 1° qu'en effet, il a existé un ouvrage de Thémistogène qui comprenait l'histoire de la retraite des dix mille, seulement jusqu'au Pont-Euxin; 2° que Xénophon a composé et publié ses Helléniques en deux fois. La première partie, formant le complément de l'histoire de Thucydide, c'est-à-dire la guerre du Péloponnèse jusqu'à la prise d'Athènes, aurait été poussée par lui jusqu'à l'an 399, époque de son retour à Athènes, ce qui comprend les deux premiers livres et le premier paragraphe du troisième, où se trouve le passage sur Thémistogène. Comme nous l'avons dit, cette hypothèse se concilie avec les circonstances connues de la vie de Xénophon; mais ne serait-il pas étonnant qu'il ne nous soit parvenu aucune citation de l'ouvrage de Thémistogène? Sans doute, celui de Xénophon a dû l'éclipser; mais comment les grammairiens d'Alexandrie n'en auraient-ils pas exhumé quelques passages pour contrôler l'Anabase? Comment Denys d'Halicarnasse ou d'autres philologues n'auraient-ils pas établi un parallèle entre ces deux ouvrages? Xénophon, au lieu de publier son Anabase sans préface, ainsi que l'a remarqué Diogène Laërte[1], n'aurait-il pas cru devoir expliquer les motifs qui lui faisaient traiter de nouveau un sujet qui l'avait été? Comment, enfin, Plutarque, qui vivait à une époque où les traditions sur les grands auteurs de la Grèce étaient encore si complètes, aurait il ignoré

[1] Diogène Laërte, *Xenoph.* XIII, § 57 : *Τήν τε ἀνάβασιν, ἧς κατὰ βιβλίον μὲν ἐποίησε προοίμιον, ὅλης δὲ οὔ.*

qu'il avait réellement existé une Anabase de Thémistogène? Un auteur beaucoup plus récent que Plutarque, mais qui, malgré son peu de jugement, n'est pas toujours à dédaigner, parce qu'il avait lu beaucoup de commentaires anciens que nous n'avons plus, Tzetzès, fournit une autre explication de ce problème[1]. Après avoir cité l'anecdote de Phidias, qui signa, dit-il, une de ses plus belles statues du nom d'Agoracritus de Paros, qu'il aimait, il ajoute que Xénophon, par un motif semblable, publia son Anabase sous le nom de Thémistogène de Syracuse, mais que pourtant, dans la suite, on rétablit, en tête de ce livre, le nom de l'auteur véritable. Cette explication n'exclut pas celle de Plutarque. En effet, Xénophon pouvait aussi se croire plus libre de parler de lui-même en publiant son livre sous le nom de son ami. Enfin, rien n'empêche d'admettre que Thémistogène, auquel il avait voulu procurer ainsi une réputation littéraire qu'il n'a pas pu soutenir, n'ait composé dans la suite, comme le dit Suidas, quelques ouvrages sur son pays, dont la perte n'a rien qui doive nous surprendre, lorsque tant d'autres livres plus importants sont restés dans l'oubli.

Nymphodore de Syracuse avait composé des périples, c'est-à-dire une description géographique des côtes de l'Europe et de l'Asie. En effet, on cite un périple de l'Asie[2],

[1] Tzetzès, *Chil.* VII, v. 937, pag. 276, éd. Kiessling : *Ταὐτὸ ποιεῖ καὶ Ξενοφῶν τῇ Κύρου ἀναβάσει· — Ἐπέγραψε καὶ οὗτος γὰρ τοῦ ἐρωμένου χάριν· — « Κύρου μὲν ἡ ἀνάβασις ὑπάρχει τὸ βιβλίον, — Θεμιστογένους δέ ἐστι τοῦτο Συρακουσίου. » — Κἂν πάλιν ἐπεκράτησε καλεῖσθαι Ξενοφῶντος.* (Voy. Schneider, Lettre à Butmann, en tête de l'éd. de l'Anabase, p. IX.)

[2] Athénée, XIII, p. 609, et VII, p. 321. — M. Ébert, dans ses *Dissertationes Siculæ*, p. 154, a réuni les fragments de Nymphodore et discuté les passages relatifs à ses ouvrages; mais il a omis une citation du scholiaste de Lucien sur le lexiphanès, qui nous fait connaître un livre de Nymphodore, intitulé *Βαρβαρικοὶ Νόμοι*.

et celui de la Sicile, qui n'était probablement qu'une portion détachée de sa description de l'Europe. Il est surtout cité, à l'occasion des merveilles de la Sicile[1]; non pas qu'il eût écrit un ouvrage spécial sur ce sujet, mais c'était assez l'usage des voyageurs de l'antiquité de recueillir les récits les plus surprenants sur les contrées qu'ils visitaient, et Nymphodore avait dû naturellement s'étendre avec complaisance sur sa patrie[2]. L'époque à laquelle a vécu Nymphodore n'est indiquée positivement par aucun auteur ancien. On peut conclure de divers rapprochements, qu'il est du milieu du IVe siècle avant J. C. En effet, il parle, dans un de ses fragments[3], de la ville d'Adranum, fondée par Denys l'Ancien (olympiade XCV, avant J. C. 400), et il est cité par Duris de Samos, qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe[4].

Nous avons encore moins de détails sur Cléon de Syracuse, qui avait écrit sur les ports (Περὶ λιμένων). Ce géographe est mentionné par Marcien d'Héraclée dans la préface de son Épitome d'Artémidore[5], et par Étienne de Byzance[6]. Quinte-Curce parle d'un Sicilien du nom de Cléon, qui était l'un des flatteurs d'Alexandre le Grand[7]; mais nous ne saurions dire si c'est celui dont nous nous occupons ici.

Héraclide de Syracuse avait publié sur les institutions (Περὶ θεσμῶν) un livre cité, par Athénée, à l'occasion d'un usage des Thesmophories de Cérès[8]; c'est probablement

[1] Athénée, XIII, p. 589 : *Νυμφόδωρος δ' ὁ Συρακούσιος ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ θαυμαζομένων.*

[2] Nous avons aussi un fragment de Nymphodore relatif à la Sardaigne.

[3] Fragm. 2. — Ælien, *De Nat. anim.* XI, 20.

[4] Monté sur le trône en 284 av. J. C.

[5] Marcien d'Héraclée, pag. 112, édit. de M. E. Miller.

[6] Étienne de Byzance, au mot *Ἀσπίς.*

[7] Quinte-Curce, l. VIII, 5.

[8] Athénée, XIV, p. 647. Sur Hé-

un des deux Héraclides de Syracuse qui avaient écrit sur la cuisine [1], et dont l'autorité est souvent alléguée dans le Banquet des sophistes. Peut-être l'un d'eux est-il le même que le médecin Héraclide de Tarente [2]. Divers auteurs, qui avaient séjourné dans les deux villes, ont été désignés tantôt comme Tarentins, tantôt comme Syracusains, et plusieurs médecins de l'école italique n'ont pas dédaigné de s'occuper de l'art culinaire.

§ XXXII. ÉCOLES.

Les Grecs de Sicile, qui avaient des écoles d'esclaves [3], devaient, à plus forte raison, avoir pour la jeunesse libre des établissements d'instruction publique, à l'exemple de leurs métropoles; car, l'éducation en commun était un des caractères des cités grecques, tandis qu'elle resta longtemps à peu près étrangère aux Romains. Chez ceux-ci, comme le remarque M. Villemain (sur le quatrième livre de la République de Cicéron) [4], l'éducation se faisait au sein de la famille. Dans les premiers temps de la république, les pères transmettaient à leurs fils leurs mâles vertus, et les formaient au rude métier des armes. Mais quand les Romains se trouvèrent en rapport avec les Grecs, et prirent le goût des sciences, ils confièrent, en général, le soin d'instruire leurs enfants à des esclaves ou à des affranchis dont les talents étaient flétris par les vices inséparables de cette

raclide, voyez Mongitore, *Biblioth. sic.* I, 269.—Meursius, *De Heraclide aliisque ejus nominis auctoribus*, t. V, p. 125. — Ébert, Σικελιῶν, p. 23.

[1] Athénée, VII, p. 328; XII, pag. 516; XIV, p. 661.—Pollux, VI, 10.

[2] Athénée, II, 64, et ailleurs.

[3] Aristote, *Polit.* I. 2.

[4] Tom. II, p. 73 et suiv.

condition abjecte. De là cette corruption précoce que les partisans des anciennes mœurs attribuaient aux arts de la Grèce, tandis qu'ils auraient dû s'en prendre à la manière dont ces arts étaient enseignés.

Nous avons malheureusement peu de détails sur l'éducation en Sicile. D'après Diodore, les lois de Charondas ordonnaient que l'état fît enseigner gratuitement les lettres à tous les enfants[1]. Tzetzès raconte, sur la jeunesse de Gélon, une histoire qui se lisait autrefois dans Timée et dans Diodore[2]. Un loup, dit-on, emporta ses tablettes; et, tandis qu'il courait à sa poursuite, l'école, qui renfermait plus de cent enfants, s'écroula. Bien que les circonstances de ce récit paraissent un peu fabuleuses, il indique l'existence d'écoles publiques en Sicile dès cette haute antiquité. Nous en avons un autre exemple pour une époque beaucoup plus récente. Lorsque Timoléon délivrait toutes les villes de Sicile de leurs tyrans, les habitants de Messine firent venir les enfants de toutes les écoles pour assister au supplice du tyran Hippon[3]. Plusieurs des inscriptions grecques trouvées en Sicile sont relatives aux gymnases et contiennent les comptes des dépenses, les honneurs rendus aux gymnasiarques les plus soigneux, et les noms des éphèbes couronnés[4].

[1] Voyez plus haut, p. 412.

[2] Tzetzès, *Chiliades*, IV, v. 270.

[3] Plutarque, *Timoléon*, § 38.

[4] La plus remarquable de ces inscriptions est celle de Géla. Nous la reproduisons ici, quoique un peu longue, pour donner une idée de la forme de ces sortes de décrets :

Ἐπὶ Ἱεραπόλου Ἀρισ7ίωνος τοῦ Ἰσ7ιείου · κατενιαυσίου Σώσιος τοῦ Νυμφοδώρυ· Βυλᾶς ἁλιάσματα δευτέρας ἐξαμήνυ· καρνείου τριακάδι, Προσ7άτας Ἱπποκλῆς Ἱπποκλέος στεφάνου γυμνασιάρχῳ. Ἔδοξε τᾷ ἁλίᾳ καθὰ καὶ τᾷ βουλᾷ ἐπειδὴ ὁ αἱρημένος γυμνασίαρχος ἐς τὸ σᾶτες ἐνιαυτὸν Ἡρακλείδας Ζωπύρου ἐπιμέλειαν πεποίηται τῶν τε ἐφήβων καὶ νεωτέρων καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἀποδυομένων ἐς τὸ γυμνάσιον, τά τε ἄλλα τὰ κατὰ τὸ γυμνάσιον κα-

§ XXXIII. DIALECTES DE LA SICILE.

Si la suprématie politique des Grecs en Sicile éprouva bien des résistances, leur littérature n'y rencontra pas de rivale. Les premiers habitants de l'île, Sicaniens ou Sicules, justifiant l'épithète de barbares par laquelle les Hellènes les désignaient, n'ont laissé aucun monument de leur langue et adoptèrent celle des Grecs, dont ils partageaient l'éducation [1]. Les Carthaginois, qui étendirent souvent leur domination sur une partie de la Sicile, et dont la civilisation semblait assez avancée pour amener un grand développement littéraire, n'ont jamais eu pourtant une littérature comparable à celle des Grecs [2]. Nous voyons, au contraire,

λῶς διαπεπραγμένος ἐσίὶ, ἄξια πράσσων αὐτοῦ τε καὶ τᾶς τῶν προγόνων ἀρετᾶς· καλῶς οὖν ἔχον ἐσίὶ σίεφανῶσαι ἐν τᾷ ἁλίᾳ τὸν γυμνασίαρχον Ἡρακλείδαν Ζωπύρου ἐλαίου σίεφάνῳ ἐπιμελείας ἕνεκεν καὶ φιλοπονίας τᾶς κατὰ τὸ γυμνάσιον, τὸ δὲ δόγμα κολαφθὲν ἐς σίάλαν ἀναθέμειν ἐς τὸ γυμνάσιον, ἐς δὲ τὰν κατασκευὰν τᾶς ϛάλας ἐξοδιάξαι τὸ τριακοντάμερος κατὰ καὶ ἁ βουλὰ καταναγραφήσῃ.

Ὁ δᾶμος τῶν Γελώων ἐπαινεῖ καὶ σίεφανοῖ τὸν γυμνασίαρχον Ἡρακλείδαν Ζωπύρου ἐλαίου σίεφάνῳ ἐπιμελείας ἕνεκεν καὶ φιλοπονίας τᾶς κατὰ τὸ γυμνάσιον. Viennent ensuite des noms d'éphèbes couronnés. (Voyez la *Syllog. inscript. veter.* p. 501, à la suite des *Sicula* de Dorville, et Castelli, *Inscr. Sic.* p. 84.)

[1] Diodore (l. V, 6), en parlant des Sicules : *Ἀναμιγνύμενοι δ' ἀλλήλοις, καὶ διὰ πλῆθος τῶν καταπλεόντων Ἑλλήνων, τήν τε διάλεκτον αὐτῶν ἔμαθον, καὶ ταῖς ἀγωγαῖς συντραφέντες, τὸ τελευταῖον τὴν βάρβαρον διάλεκτον ἅμα καὶ τὴν προσηγορίαν ἠλλάξαντο, Σικελιῶται προσαγορευθέντες.*

[2] M. Gesennius, dans son livre *Scripturæ linguæque phœn. monumenta*, a réuni, dans le chapitre intulé *Phœnicum, Pœnorumque scriptores deperditi*, le peu d'indications qui nous soient parvenues sur des ouvrages carthaginois. Il y avait cependant à Carthage des bibliothèques dont, à la prise de cette ville, les Romains firent cadeau aux petits rois d'Afrique, à l'exception des livres de Magon sur l'agriculture, dont le sénat ordonna la traduction. Salluste dit avoir consulté quelques livres historiques des

en dépit de l'ordonnance qui défendit aux Carthaginois d'apprendre le grec[1], cette langue pénétrer à Carthage, et ses généraux s'entourer d'hommes de lettres grecs dont ils recevaient les leçons et auxquels ils confiaient le soin de leur renommée[2]. Les Romains, à cette époque, employaient aussi cette langue pour écrire leur histoire nationale[3]. Il en est ainsi partout où les Grecs furent en contact avec les nations étrangères; la littérature grecque exerça une influence prépondérante et ne subit que des altérations légères[4]. Malgré leur éloignement de la mère patrie, les Grecs de la Sicile, soit Ioniens, soit Doriens, conservèrent leur langage assez pur de tout mélange pour avoir produit des écrivains admirés, même à Athènes. Cependant, quelques expressions locales, quelques formes particulières usitées de préférence en Sicile, n'ont pu échapper à la critique minutieuse des anciens grammairiens, qui ont même cru remarquer dans

Carthaginois, et les Grecs ont traduit le Périple d'Hannon, mais c'est tout ce que nous connaissons de la littérature punique.

[1] Justin, XX, 5 : « Ne quis postea « Carthaginiensis aut litteris græcis « aut sermoni studeret. »

[2] Philinus d'Agrigente, Sosilas, etc. (Voyez p. 41.)

[3] Fabius Pictor, L. Cincius, C. Acilius.

Nous voyons aussi que la connaissance du grec était répandue chez les Lucaniens; témoin cet ambassadeur lucanien dont parle Dion Chrysostome (Orat. 37, t. II, p. 112, édit. Reiske), et auquel les Syracusains décernèrent une statue parce qu'ils avaient été charmés de la perfection avec laquelle il parlait le dorien.

[4] Après les conquêtes d'Alexandre, une partie des villes de l'Asie apprirent le grec, et plusieurs des littérateurs grecs des temps qui suivirent étaient d'origine étrangère. L'Égypte même, si fière de son antique civilisation, ne dédaigna pas la langue hellénique, comme le témoignent les livres écrits en cette langue par plusieurs Égyptiens, et le nombre de mots grecs qui ont pénétré dans le copte. Enfin, jusque dans l'état d'abaissement et d'ignorance où les Grecs étaient tombés depuis la conquête musulmane, leur langue a été adoptée par les classes supérieures en Moldavie et en Valachie.

les dernières tragédies d'Eschyle quelques traces de son séjour en Sicile [1]; mais on aurait tort de supposer qu'il s'établit un idiome commun à toutes les villes grecques de cette île [2]. Chacune y conservait le plus fidèlement possible le dialecte de ses fondateurs; le dorien à Syracuse, à Géla, à Mégare, à Agrigente, etc. [3]; l'ionien dans les colonies chalcidiennes [4]. Dans quelques-unes, où la population était mélangée, comme à Himéra, il s'opéra une fusion [5]. L'admiration que Gorgias de Léontini excita à Athènes, et la faveur qu'y obtinrent d'autres rhéteurs siciliens [6], montrent que leur style était exempt des expressions étrangères dont les oreilles attiques étaient si aisément choquées. Le dialecte dorique paraît s'être plus modifié que les autres en Sicile. Ces modifications tiennent au développement rapide de la civilisation à Syracuse, au concours d'étrangers et de littérateurs de tous les

[1] Athénée, IX, p. 402 : Ὅτι Αἰσχύλος διατρίψας ἐν Σικελίᾳ κέχρηται φωναῖς σικελικαῖς, οὐδὲν θαυμαστόν. M. Bœckh (*De Tragœd. gr. princip.*) pense que ces expressions se rencontraient principalement dans le *Méléagre* et les *Phorcides*; il en a reconnu plusieurs dans les *Suppliantes*. M. Butler (Notes sur les *Euménides*, v. 623) croit en trouver aussi des traces dans l'*Oreste*. Toutefois, par ce mot de *sicélisme*, il ne faut pas entendre des expressions étrangères, mais des acceptions différentes de celles qui étaient usitées à Athènes.

[2] Castelli, dans les prolégomènes de son Recueil d'inscriptions siciliennes, a combattu cette opinion, pag. xv *De græcis Siculorum dialectis historica disquisitio*.

[3] Quelques écrivains nés dans ces villes ont quelquefois préféré d'autres dialectes. Ainsi Empédocle d'Agrigente n'a pas employé le dorien dans son poëme, parce que le style épique est toujours modelé sur Homère. La poésie lyrique, au contraire, affectait de préférence les formes doriennes. Les inscriptions trouvées en Sicile constatent l'usage du dorien dans les villes que nous venons de citer et dans plusieurs autres : Alæsa, Entella, etc.

[4] Naxos, Léontini, Zancle, Catane.

[5] Thucyd. VI, 5 : Καὶ φωνὴ μὲν μεταξὺ τῆς τε Χαλκιδέων καὶ Δωρίδος ἐκράθη.

[6] Voyez plus haut, p. 550.

pays dans cette ville. Aussi ces changements étaient-ils regardés par les Grecs, non comme des altérations, mais comme un adoucissement du vieux langage dorien, qui passait pour rude et grossier. Théocrite avait écrit dans le dialecte dorique nouveau, plus doux et moins éloigné des formes usitées dans la langue commune[1]. Il faut que le dorien ait beaucoup vieilli en peu d'années, puisque, selon Diodore[2], la législation de Céphalus, au temps de Timoléon et de Polydore, sous le règne d'Hiéron II, n'était qu'une interprétation des lois de Dioclès, écrites dans l'ancien dialecte, et devenues obscures.

Castelli, dans les prolégomènes de son recueil d'inscriptions de la Sicile, s'est occupé d'une façon spéciale des dialectes de cette île, et résume sa dissertation par ces trois propositions :

« 1° In Sicilia non unicam viguisse dialectum, sed et do« ricam et ionicam locum obtinuisse.

« 2° Tertiam quoque quæ media inter has duas fuit, Hi« merenses tenuisse.

« 3° Siculos male inter Græcorum reliquos fuisse loqu« tos : peculiares eorum linguam voces propriaque verba « habuisse, eamque tandem temporum decursu varias su« biisse mutationes. »

Nous avons exposé les preuves historiques des deux premières assertions; quant à la troisième proposition, c'est-à-

[1] Scholiaste de Théocrite : Θεόκριτος κέχρηται ἰάδι καὶ δωρίδι τῇ νέᾳ. Δυὸ γάρ εἰσι· παλαιὰ καὶ νεά. Καὶ ἡ μὲν παλαιὰ τραχεῖά τις ἐστι καὶ ὑπέρογκος καὶ οὐκ εὐνόητος· ἡ δὲ νεὰ, ᾗ καὶ Θεόκριτος χρῆται, μαλθακωτέρα παρὰ τοῦ Ἐπιχάρμου καὶ Σώφρονος· οὐ μὴν ἀπολιμπάνεται καὶ αἰολίδος. (Sur le dialecte de Théocrite, voy. l'édit. de Wuestemann, p. XXXII et suiv.)

[2] Diodore, XIII, 35 : Τοὺς νόμους γεγραμμένους ἀρχαίᾳ διαλέκτῳ δοκεῖν εἶναι δυσκατανοήτους.

dire que les Siciliens parlèrent un mauvais grec, cette imputation de Castelli ne repose que sur le passage de Cicéron (*Divinatio in C. Verrem*) où il dit : « Si litteras græcas Athenis « non Lilybei, latinas Romæ, non in Italia didicisses. » Mais le reproche qui s'adresse à Lilybée, ville carthaginoise plus que grecque, ne prouve rien pour les autres villes de Sicile. Castelli cite encore deux vers d'un des prologues des Ménechmes de Plaute :

> Atque adeo hoc argumentum græcissat, tamen
> Non atticissat, verum sicilicissitat.

Et de cette opposition de *sicilicissitare* à *atticissare*, il conclut que l'idiome sicilien manquait tout à fait de l'élégance qui distinguait les Athéniens [1]. Mais, depuis, on a montré que ces mots du prologue ne se rapportent nullement au style de la pièce, mais à l'argument, à la fable, qui est empruntée à la Sicile et non à Athènes. Il ne subsiste donc aucune preuve de cette prétendue infériorité des Grecs siciliens ; le grand nombre d'auteurs classiques dont la Sicile se glorifiait est un indice du contraire [2]. A la vérité, Phrynichus

[1] M. Grysar, *De Doriensium comœdia*, p. 300 : « Verba illa *argumentum* « *sicilicissitat*, præeunte Mureto (*Var.* « *lect.* III, 13), interpretes Plauti ita « sunt interpretati, ut Plautum in mo- « dum Epicharmi vocabula neque prorsus latina neque prorsus græca sæpissime usurpasse dicerent; cujusquidem rei exemplum quod mox sequitur vocabulum *antelogium* esse. « Alii vero illam Epicharmi imitatio- « nem in eo potius positam esse dixe- « runt, ut sermo Plautinus rusticita- « tem quamdam et asperitatem præ « se ferat, qua ad vulgarem hominum « consuetudinem, omnino accedere « videatur, etc. » On a cherché laborieusement le sens d'un vers qui s'expliquait naturellement par le passage suivant du même prologue :

> Atque hoc poetæ faciunt in comœdiis.
> Omnes res gestas esse Athenis autumant,
> Quo illud græcum vobis videatur magis.
> Ego nusquam dicam, nisi ubi factum dicitur.

Ainsi ces vers de Plaute signifient simplement que *le sujet* (*argumentum*), est sicilien.

[2] Nous avons quelques échan-

proscrit sévèrement quelques expressions qu'il dit appartenir aux Siciliens; mais on sait combien ce grammairien est exclusif, et, malgré ses recommandations, l'emploi de la plupart des mots qu'il reprend a prévalu; ainsi *βουνός*, qui a passé dans le dialecte commun, et jusque dans le grec actuel, était fréquemment employé par les poëtes de Syracuse [1]. Selon lui, les Syracusains changeaient aussi mal à propos le genre de quelques mots [2].

Philoxène, Tryphon, Pamphile, grammairiens d'Alexandrie, Diodore et Héracléon [3], avaient écrit des traités sur les dialectes d'Himéra, de Rhégium, de Syracuse et des Doriens d'Italie.

tillons du dialecte dorien de Syracuse, antérieur au temps de Dioclès, dans les fragments d'Épicharme; mais il faut faire attention que, dans un poëte comique, beaucoup de mots sont forgés à plaisir, d'autres altérés à la manière du peuple. Cependant, à l'exception de quelques expressions locales pour exprimer quelques mets, quelques poissons, etc. nous ne voyons rien, dans ces fragments, qui s'écarte du dorien de Pindare. Les changements de *η* en *α*, les troisièmes personnes du pluriel en *οντι* pour *ουσι*, les premières du pluriel en *μες* au lieu de *μεν*, le changement du *ϑ* en *σ*, du *χ* en *κ*, sont communs à tous les Doriens. Nous nous en référons donc au travail d'O. Müller sur ce dialecte, à la suite de son livre *Die Dorier*. Une forme grammaticale particulière aux Grecs d'Italie et de Sicile est celle des adjectifs de lieu en *ῖνος*, analogues à la forme latine. Étienne de Byzance le remarque plusieurs fois, par exemple, au mot Ἀμβρακία. Τὸ *ἐθνικὸν*, dit-il, Ἀμβρακιεὺς *καὶ* Ἀμβρακιώτης. *Φίλιστος δὲ* Ἀμβρα*κῖνός φησι σικελικῷ τύπῳ*. (Voyez Berkelius, sur le mot Ἀβακαῖνον, dans Étienne de Byzance.)

[1] Phrynichus: Βουνὸς *ὀθνεία φωνὴ τῆς ἀττικῆς... ἐν δὲ τῇ συρακουσίᾳ ποιήσει καθωμίληται.* Ἀλλ' *οὐ προσίεται ὁ* Ἀθήναιος *τὴν ἀλλοδαπὴν διάλεξιν.* Ὅ*που γὰρ ἀνεπίμικτος καὶ ἄχραντος βούλεται μένειν τῆς ἄλλης* Ἑλλάδος, Αἰολέων *λέγω καὶ* Δωριέων *καὶ* Ἰώνων, *τούτων μὲν καὶ συγγενῶν ὄντων, σχολῇ γὰν ἀδόκιμον μιξοβάρβαρον πρόσειτο φωνήν.*

[2] Phrynichus: Ἡ *πηλὸς*, Συρακό*σιοι λέγουσιν ἁμαρτάνοντες.* — Ὁ *φάρυγξ ἀρσενικῶς μὲν ὁ* Ἐπίχαρμος *λέγει· ὁ δὲ* Ἀττικὸς, *ἡ φάρυγξ.*

[3] Selon Suidas, Philoxène, qui professa à Rome, avait écrit un traité Περὶ *τῆς τῶν* Συρακουσίων *διαλέκ-*

Castelli a recueilli seulement une douzaine de mots particuliers à la Sicile. Il serait facile, en feuilletant Hésychius et les autres lexicographes, d'en relever un beaucoup plus grand nombre; mais cela ne prouve pas qu'on parlât plus mal le grec dans cette île que dans toute autre partie de la Grèce. Chaque province avait et a encore ses locutions locales[1]; et si l'on en cite davantage de la Sicile, c'est peut-être parce qu'elle a produit des auteurs comiques dans les pièces desquels ces expressions populaires ont été relevées par des grammairiens.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici un lexique des mots siciliens; nous en citerons seulement quelques-uns comme échantillon.

Quelques mots siciliens paraissent appartenir à la langue osque, ou, comme disent les Grecs, opique; par exemple :

ΓΈΛΑ. Étienne de Byzance : *Καλεῖται δὲ ἀπὸ ποταμοῦ Γέλα· ὁ δὲ ποταμὸς, ὅτι πολλὴν πάχνην γεννᾷ. Ταύτην γὰρ τῇ Ὀπικῶν φωνῇ καὶ Σικελῶν γέλαν λέγεσθαι.* De là les mots latins *gelu, gelidus.*

ΖΆΓΚΛΟΝ. Thucydide, VI, 4 : *Ὄνομα τὸ μὲν πρῶτον Ζάγκλη ἦν τῶν Σικελῶν κληθεῖσα, ὅτι δρεπανοειδὲς τὸ χωρίον τὴν ἰδέαν ἐσίί. Τὸ δὲ δρέπανον οἱ Σικελοὶ Ζάγκλον καλοῦσιν.* Étienne de Byzance répète la même chose, et Strabon s'écarte peu de ce sens : *Ζάγκλη*, dit-il, *πρότερον καλουμένη διὰ τὴν σκολιότητα τῶν τόπων. Ζάγκλον γὰρ ἐκαλεῖτο τὸ σκολιόν.* Quelques étymologistes veulent rattacher ce mot à *ἀγκύλον*, recourbé.

του. — Tryphon, contemporain d'Auguste, *Περὶ τῆς Ἑλλήνων διαλέκτου καὶ Ἀργείων καὶ Ἱμεραίων καὶ Ῥηγίνων καὶ Δωριέων καὶ Συρακουσίων.* — Pamphile, disciple d'Aristarque, avait fait un recueil de *γλῶσσαι* en quatre-vingt-quinze livres, dans lequel il avait inséré le dictionnaire italique de Diodore et d'Héracléon.

[1] Schol. d'Aristoph. *Lysistr.* v. 81: *Εἰδέναι χρὴ ὅτι δωρίδος πολλαὶ ὑποδιαιρέσεις τοπικαί· Ἄλλως γὰρ Κρῆτες διαλέγονται καὶ ἄλλως Ῥόδιοι καὶ ἄλλως Ἀργεῖοι καὶ ἄλλως Λακεδαιμόνιοι, ἑτέρως δὲ Συρακούσιοι καὶ Σικελοί.*

ΔΈΛΛΟΙ ou **ΔΕΊΛΛΟΙ**. Callias, cité par Macrobe, *Saturn.* V, 19 : *Ἐρύκη...τὸ παλαιὸν Σικελῶν γεγενημένη πόλις, ὑφ' ᾗ καὶ τοὺς Δείλλους καλουμένους εἶναι συμβέβηκεν. Οὗτοι δέ κρατῆρες δύο εἰσὶν, οὓς ἀδελφὲς τῶν Παλίκων οἱ Σικελιῶται νομίζουσιν.* On peut supposer que ces frères jumeaux étaient nommés *Duelli*, à moins qu'on ne veuille rapprocher ce mot de *δέλλις*, synonyme de *σφήξ*, selon Hésychius, à cause du bourdonnement de ces deux cratères.

ΠΑΛΊΚΟΙ. Nous avons émis plus haut une conjecture d'après laquelle ce mot dériverait de Palès, déesse de la terre. (Voy. p. 463.)

ΚΙΛΛΎΡΙΟΙ ou **ΚΑΛΛΙΚΎΡΙΟΙ**. Nous avons déjà dit qu'O. Müller rejette l'étymologie grecque de ce mot et le croit sicilien. (Voy. p. 397.)

ΚΎΒΙΤΟΝ pour **ἈΓΚΏΝ**. Pollux, II, 4 : *Δοκεῖ δὲ δωρικὸν τοὔνομα τῶν ἐν Σικελίᾳ Δωριέων, ὅθεν καὶ Ἐπίχαρμος τὸ παίειν τῷ ἀγκῶνι κυβιτίζειν λέγει.* (Voyez Rufus, *Ephesius in lexic. med.* H. Steph.)

ῬΟΓΌΣ. Pollux, IX, 6 : *Καὶ σιτοβόλια. Ταῦτα δὲ ῥογοὺς Σικελιῶται ὠνόμαζον, καὶ ἔστι τοὔνομα ἐν Ἐπιχάρμου Βουσιρίδι.*

ΛΑΘΡΑΚΆΖΩΝ. *Χαλιναγωγῶν Σικελοί.* Hésychius.

ΣΎΦΑΡΑ. Les Siciliens nommaient ainsi, selon le scholiaste de Nicandre, la pellicule qui se forme sur le lait. Le mot *σῦφαρ* se trouve aussi ailleurs dans le sens de *peau*, dépouille des serpents.

ΓΈῤῬΑ. *Σικελοὶ λέγουσι τὰ ἀνδρῷα καὶ γυναικεῖα αἰδοῖα.* (Voyez la nouvelle édition du *Thesaurus ling. gr.*)

ΜΥΛΛΌΣ. *Τὰ γυναικεῖα ἐφήβαια κατὰ πᾶσαν Σικελίαν μυλλοὺς καλεῖσθαι.* (Voyez Ébert, *Σικελιῶν*, p. 33.)

ΜΈΣΑ *Σικελοὶ καὶ Ταραντῖνοι τὰ αἰδοῖα ἀποκαλοῦσιν.* (*Etymol.* p. 575.)

ἌΔΡΥΑ *Σικελοὶ λέγουσι τὰ μῆλα.* (Hésychius.)

ἈΝΤΌΜΟΥΣ *σκόλοπας Σικελοί.* (Hésychius.)

ΝΟΎΜΜΟΣ. Pollux, IX, 6 : *Δοκεῖ μὲν εἶναι Ῥωμαίων τοὔνομα τοῦ νομίσματος· ἔστι δὲ ἑλληνικὸν τῶν ἐν Ἰταλίᾳ καὶ Σικελίᾳ Δωριέων.*

Quelques mots dérivaient de noms propres, tels que :

ΔΑΜΑΡΈΤΙΟΝ. Nom d'une monnaie frappée par Démarète.

ΦΑΊΑΚΕΣ. Égouts inventés par l'architecte Phæax d'Agrigente.

ΜΑΊΣΩΝ. Personnage de comédie. Athénée, liv. XIV : *Χρύσιππος ὁ φιλόσοφος τὸν Μαίσωνα ἀπὸ τοῦ μασᾶσθαι οἴεται κεκλῆσθαι, οἷον τὸν ἀμαθῆ καὶ πρὸς γαστέρα νενευκότα, ἀγνοῶν ὅτι Μαίσων γέγονε κωμῳδίας ὑποκριτὴς...ἐκ τῶν ἐν Σικελίᾳ Μεγαρέων.*

D'autres mots tenaient à des particularités locales, comme, par exemple :

ῬΥΑΞ, la lave; de *ῥύω*, couler. Théophraste avait composé un traité *Περὶ τοῦ ἐν Σικελίᾳ ῥύακος.*

ἈΧΆΤΗΣ. Agate, pierre précieuse qui se trouvait dans le fleuve de même nom.

ΚΑΤΑΠΟΡΘΜΊΑΣ. Vent d'Est, qui soufflait du côté du détroit. Aristote, *Sur les Vents*, t. I, pag. 973, éd. de Becker : *Ἐν δὲ Σικελίᾳ καταπορθμίας πνέων ἀπὸ τοῦ πορθμοῦ. Τινὲς δὲ αὐτὸν Καικίαν οἴονται εἶναι, Θηβάναν προσαγορεύοντες.*

ΚΊΡΚΑΣ. Nom d'un vent. Aristote, lieu cité : *Ἐν δὲ Ἰταλίᾳ καὶ Σικελίᾳ Κίρκας, διὰ τὸ πνεῖν ἀπὸ τοῦ Κιρκαίου.*

ΔΕΡΚΊΑΣ. Théophraste, *De Ventis* : *Οἱ μὲν οὖν Ὀλυμπίαν, οἱ δὲ Σκίρωνα καλοῦσι, οἱ περὶ Σικελίαν Δερκίαν.*

ΚΆΚΤΟΣ. Plante particulière à la Sicile, selon Théophraste (*Hist. pl.* VI, 4), et qui paraît être l'artichaut.

ΠΤΈΡΝΙΞ. *Ἕτερον δὲ καυλὸν ὀρθὸν ἀφίησιν ὃν καλοῦσι πτέρνικα.* (*Ibid.*)

ΣΚΑΛΊΑΣ. *Τὸ δὲ περικάρπιον* [*τοῦ πτέρνικος*] *ἐδώδιμον καὶ τοῦτο.... καλοῦσι δὲ αὐτὸν Σκαλίαν.*

ΜΕΛΆΜΠΥΡΟΝ. *Id. ib.* XIII, 5, blé noir, blé de vache.

Quelques objets recevaient, en Sicile, des noms différents de ceux qu'ils portaient dans le reste de la Grèce; tels sont les suivants :

ἈΣΧΈΔΩΡΟΣ. Athénée, IX, p. 402 : *Οὐκ ἀγνοῶ δὲ ὅτι οἱ περὶ Σικελίαν κατοικοῦντες ἀσχέδωρον καλοῦσι τὸν σύαγρον. Αἰσχύλος γοῦν ἐν Φορκίσι, παρεικάζων τὸν Περσεά τῷ ἀγρίῳ τούτῳ συί φησιν,*

Ἔδυ δ' ἐς ἄντρον ἀσχέδωρος[1] *ὥς.*

ΚΊΝΑΔΟΣ. *Οἱ Σικελιῶται τὴν ἀλώπεκα κίναδον προσαγορεύουσι.* (Schol. de Théocr. id. V, v. 25.)

ΚΏΘΩΝ. Athénée, VII, p. 309 : *Σικελιῶται δ' εἰσὶν οἱ τὸν ΚΩΒΙῸΝ κώθωνα καλοῦντες, ὡς Νίκανδρός φησιν ὁ Κολοφώνιος ἐν ταῖς Γλώσσαις καὶ Ἀπολλόδωρος ἐν τοῖς περὶ Σώφρονος, κ.τ.λ.*

ΛΟΠΑ'Σ. Suidas. *Παρὰ Συρακουσίοις τὸ τήγανον* (la poêle), ou plutôt,

[1] Ce mot est un de ceux qu'on avait remarqués dans Æschyle comme une trace de son séjour en Sicile.

d'après les exemples tirés des poëtes comiques, une espèce de marmite (χύτρα).

ΛΗΜΝΙΣΚΟΣ, selon Hésychius, est un mot de Syracuse pour *bandelette.* (Voyez Festus, *Lemnisci, fasciolæ, etc.*)

ΚΑΡΔΙΩΤΤΕΙΝ. Suidas : Ἀπολλόδωρος ἐν ἕκτῳ περὶ Ἐπιχάρμου τοὺς Σικελιώτας φησὶ τὸ τὸν σ7όμαχον ἐπιδάκνεσθαι ὑπὸ λίμου καρδιώττειν λέγειν, ὅπερ βουλιμιᾶν λέγει Ξενοφῶν.

ΠΑΠΠΑΣ. Orion Theb. *Etym.* p. 36 : Πάππα φίλε εἴρηται Ὁμήρῳ. Οὕτω δὲ ἐγένετο παρὰ Συρακουσίοις, ὁ πατὴρ πᾶς, καὶ ἀναδιπλασιασμὸς πάπας, καὶ πλεονασμῷ τοῦ π, πάππας.

On peut voir encore dans les lexiques les mots Ἀγρωσ7ῖνος, Ἄμφασμα, Ἀντίφαρα, Βάμβα, Γαφάγας, Δέλφαξ, Εἶλεόν, Ἐπάσκιον, Καιάδας, Κόρσας, Λάταξ, Μῶμαρ, Ὀρύα, Πίσυνος, Ποταγωγίδες, Σαυκόν, Φθινοπωρισμός, Φορμίγξ, Φιλισ7ίδιον, *etc.*

Les exemples que nous avons cités suffisent pour montrer la nature de ces γλῶσσαι, empruntées la plupart aux poëtes comiques, ou qui désignent des choses locales, et qui ne sont pas assez nombreuses pour constituer ce que l'on peut appeler un dialecte.

§ XXXIV. PALÉOGRAPHIE SICILIENNE.

Après avoir parlé de la littérature, il est à propos, ce nous semble, de nous occuper de l'art par lequel elle se perpétue[1]. L'étude de la paléographie se lie à celle des dialectes et devient souvent un prélude nécessaire à l'appréciation des monuments de l'art. C'est, d'ailleurs, à deux hommes célèbres qui vécurent longtemps en Sicile, à Simonide et à Épicharme, que l'on attribue généralement une modification importante de l'alphabet grec.

[1] Sur l'écriture, on peut consulter, parmi les auteurs anciens, Hérodote, V, 58; — Diodore, *De Sic.* V, 57. 74; — Pline, *Hist. nat.* VII, 57; — Plutarque, *Sympos.* IX, 3; — Laurent Lydus, *De Mensibus*, ch. III; — les *Anecdota gr.* de Villoison, t. II, p. 187; — Hygin, f. 277, etc.

Nous n'avons pas à rechercher ici les origines de l'écriture en Grèce et les formes des premières lettres pélasgiques. Celles que l'on a nommées cadméennes étaient généralement en usage lors de l'établissement des colonies helléniques en Sicile, et y furent importées par elles. On pourrait inférer de quelques témoignages des anciens, que, jusqu'au temps des guerres persiques, les Grecs ne se servaient que des seize lettres introduites primitivement par Cadmus, et que les huit autres furent ajoutées, savoir : les trois aspirées Θ, Φ, X, par Cadmus de Milet; les trois doubles Z, Ξ, Ψ, par Épicharme, et les deux voyelles longues H et Ω, par Simonide [1]. Mais des inscriptions antérieures à ces poëtes contiennent le Θ, le Φ, le X, le Z [2]; l'invention d'Épicharme, ou l'usage introduit par lui, se bornerait donc au Ξ et au Ψ. L'histoire de la formation de l'alphabet grec n'est pas encore parfaitement éclaircie, parce qu'on ne peut accorder une confiance entière aux assertions souvent trop absolues des anciens. Tel caractère fut introduit à une époque dans une ville, qui put n'être admis que beaucoup plus tard dans une autre. Ce n'est qu'en comparant des monuments contemporains, mais écrits dans des provinces diverses, que l'on acquerra les éléments d'une paléographie générale.

[1] Tzetzès, *Chil.* XII, hist. 398 :

Φασὶ μὲν τὰ ἐκκαίδεκα εὑρεῖν τὸν Παλαμήδην.
Τῶν δὲ δασέων τῶν τριῶν, τοῦ θῆτα, φῖ καὶ χῖ δὲ,
Κάδμον φασὶν ἐφευρετὴν τὸν ἀπὸ τῆς Μιλήτου,
Οὐ τὸν ἐκ Τύρου Φοίνικα τὸν Κάδμον τὸν ἐν Θήβαις
Τριῶν διπλῶν δὲ εὑρετὴν, τοῦ ζῆτα, ξῖ καὶ ψῖ δὲ,
Ἐπίχαρμον εἰρήκασι τὸν ἐκ τῆς Συρακούσης.
Τοῦ ἦτα πάλιν καὶ τοῦ ω, τῶν δύο μακρῶν λέγω,
Τὸν Σιμωνίδην λέγουσιν ἐφευρετὴν ὑπάρχειν.

[2] Ainsi, p. ex. le φ dans l'inscription de Sigée : ΦΑΝΟΔΙΚΟ, etc.

Tzetzès dit que les vingt-quatre lettres ont été, pour la première fois, coordonnées, comme elles le sont encore aujourd'hui, par un grammairien de Samos, nommé Callistrate, tandis que, avant lui, on se servait d'abord de seize et ensuite de dix-neuf lettres[1]. Selon Éphore, cité par un scholiaste d'Homère, Callistrate aurait importé cet alphabet à Athènes du temps de la guerre du Péloponnèse[2]. On sait, en effet, que ce fut à la fin de cette guerre, sous l'archontat d'Euclide, 403 ans avant J. C. que cet alphabet fut définitivement adopté à Athènes sous le nom de *ἰωνικὰ γράμματα*. Il est probable que ces lettres étaient déjà, depuis assez longtemps, en usage à Samos, patrie de Callistrate, et elles purent être introduites en Sicile par la colonie samienne, à laquelle se réunit Cadmus de Cos, et dont on dit qu'Épicharme faisait partie. Les innovations que Simonide et Épicharme tentèrent, pourraient donc n'avoir été que des importations. Mais elles ne s'établirent pas immédiatement, et nous possédons un assez grand nombre de monuments siciliens dans lesquels on voit encore l'antique orthographe.

Sur les plus anciennes médailles de la ville de *Ζάγκλη* ce nom est figuré DANKLE. La première lettre est un *delta* tel qu'il a passé chez les Latins. Il est ici pour le Z, par une

[1] Tzetzès, *Chil.* XII, v. 63 :
Τὰ δὲ εἴκοσι τέσσαρα γράμματα καὶ στοιχεῖα,
Ὁμοῦ συνηνωμένως τε καὶ ἐν σῶμα φανέντα
Παρὰ Σαμίοις εὕρηκα πρῶτος ἀναγνωσθῆναι,
Διὰ γραμματικοῦ τινὸς τὴν κλῆσιν Καλλιστράτου.

[2] Schol. Villois. *in Hom. Il.* VIII, 185, p. 102 : *Οὐχ οἱ αὐτοὶ ἦσαν παρὰ πᾶσι τοῖς Ἕλλησι χαρακτῆρες· διάφορα δὲ καὶ τὰ τῶν στοιχείων ὀνόματα, ὡς τὸ σάν. Καλλίστρατος δὲ ὁ Σάμιος ἐπὶ τῶν Πελοποννησιακῶν ταύτην μετήνεγκε τὴν γραμματικὴν καὶ παρέδωκεν Ἀθηναίοις, ὥς φησιν Ἔφορος.*

mutation dont on trouve des exemples chez les Doriens, et d'où vient probablement le changement de Ζεύς en Δεύς et *Deus*. La forme du *lambda* est aussi remarquable; c'est la plus ancienne en Grèce, et elle est restée chez les Romains. Enfin l'*epsilon* se lit au lieu de l'*éta*. Malheureusement il est difficile d'assigner une date précise à ces médailles, et tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles sont très-probablement antérieures à Anaxilas (493 avant J. C.). Au règne de ce prince appartiennent les plus anciennes des monnaies portant un lièvre et un bige traîné par des mulets, types qu'il adopta, mais qui furent reproduits après lui. La légende est ΜΕϟϟΑΝΙΟΝ, pour Μεσσηνίων. L'épigraphie n'offre rien de particulier, si ce n'est que le *sigma* se rapproche de S des Latins. Des médailles contemporaines de Rhégium, portant le même type, ont une légende rétrograde qui se lit ϜΕϹΙΝΟΝ. Le *rho* a l'appendice archaïque qui s'est conservé chez les Latins, et le *gamma*, formé d'une ligne courbe brisée par le milieu, est presque un C. Cette même forme du *gamma* se voit sur les anciennes médailles de Géla et de Ségeste. L'*éta* est remplacé doriquement par un *alpha*, et l'*omicron* tient lieu de l'*óméga*. Il en est de même dans toutes les médailles primitives de la Sicile; on y voit écrit par *omicron* ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ, ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ, même sur des médailles qui montrent un art très-avancé, ΝΑΧΙΟΝ (Ναξίων). Sur ces dernières, la forme du *xi* est celle de X latin. L'*óméga* paraîtrait, il est vrai, sur des monuments non moins anciens, si l'on devait attribuer à Gélon et à Hiéron Ier les belles médailles qui portent une tête diadémée, et à l'exergue les légendes ΓΕΛΩΝΟΣ et ΙΕΡΩΝΟΣ. Mais nous avons, dans l'inscription du trophée consacré par Hiéron à Olympie, un spécimen de l'écriture de cette

époque qui ne permet pas d'admettre que ces monnaies soient contemporaines de ces anciens princes.

Nous avons déjà cité l'inscription d'Hiéron dans les notes sur le précis historique, à l'occasion de sa victoire sur les Tyrrhéniens, dont elle consacrait le souvenir; nous n'avons donc à nous en occuper ici que sous le rapport de la forme des caractères. Ils sont gravés avec soin, et la copie suivante, d'après M. Bœckh, les reproduit assez fidèlement :

ΒΙΑΡΟΝΟΔΕΙΝΟΜΕΝΕΟΣ
ΚΑΙΤΟΙΣVΡΑΚΟΣΙΟΙ
ΤΟΙΔΙΤVΡΑΝΑΠΟΚVΜΑΣ

On peut remarquer, dans cette inscription, le signe de l'aspiration marqué dans le nom d'Hiéron par Β et son absence devant l'article ὁ. L'*hypsilon* et le *rho* ont la forme ancienne, V, Ρ, qui a passé chez les Latins. Le *delta*, dont la pointe la plus aiguë est en bas, s'écarte un peu du type qui a prévalu. Les autres lettres sont très-régulières. Ιαρον pour Ἱέρων, τοι pour οἱ, et Δι pour Δἰ, sont du dialecte dorique. Τυραν est, selon M. Bœckh, pour τυῤῥηνά, avec élision de la finale pour faire un vers anapestique paræmiaque [- ! - - - ᴗ ᴗ ! - -]. M. le duc de Luynes pense qu'on doit lire σῦλαν, « butin, » qui donne un sens très-satisfaisant. Le datif de l'article est écrit par *omicron* et *iota* adscrit, forme qui s'est conservée sur des inscriptions même fort postérieures.

On trouve, dans la Grande-Grèce et la Sicile, beaucoup de vases peints avec des inscriptions où les deux lettres attribuées à Épicharme ne sont pas encore employées. Le mot ἔγραψεν y est ordinairement écrit ΕΓΡΑΦΣΕΝ (ou par métathèse ΕΓΡΑΣΦΕΝ), et cette orthographe avait l'avantage de mieux conserver l'analogie avec le radical γράφω. Le Ξ est remplacé quelquefois par ΚΣ, comme dans cette inscription

d'une patère de la collection Durand (n° 65 du catalogue de M. de Witte), publiée par M. Raoul-Rochette dans ses monuments inédits : ΚΣΕΝΟΚLΕΣ ΕΠΟΙΕΣΕΝ.

Les médailles de la Sicile peuvent encore donner lieu à quelques observations paléographiques. Un des signes de l'alphabet primitif, le *coppa*, Ϙ, qui s'est conservé chez les Latins, Q, et chez les Grecs, seulement comme signe numérique, figure, à la place du Κ, dans le mot ΣΥΡΑϘΟΣΙΟΝ des plus anciennes monnaies de Syracuse. L'Η, avec la valeur d'aspiration, se voit sur des monnaies d'Himéra dont les types ont un caractère d'antiquité[1]. La même aspiration se remarque, sur les médailles de Sélinonte, dans le nom ΗΥΨΑΣ, qui est celui celui du fleuve voisin. On cite des médailles d'Héraclée où l'esprit rude est marqué seulement par le demi Η, c'est-à-dire Ͱ ; mais il n'est pas bien établi que ces monnaies appartiennent à Héraclée Minoa. Ainsi on retrouve, sur les monnaies grecques de la Sicile antérieures à la LXXVe olympiade, l'alphabet tel qu'il a passé chez les Romains : A, B, C, D, E (nous n'avons pas trouvé d'exemple du *digamma* ou *ἐπίσημον φαῦ*), H, I, K, L, M. N, O, Π, Ϙ, R, Σ, T, V, X.

[1] Celles que nous croyons les plus anciennes n'ont aucune légende, mais un coq, symbole qui se rapporte sans doute au culte d'Esculape et d'Hygie, à cause du voisinage des eaux thermales. Sur les médailles de Sélinonte, qui avait aussi des thermes, figure également un coq près d'un autel. Le coq pourrait aussi faire allusion au nom de la ville, Ἱμέρα, d'après la paréchèse d'Ἡμέρα. Le revers de cette médaille est un carré qui rappelle celui de Zancle, sa métropole. D'autres médailles, également sans légende, ont le coq, et au revers le même symbole dans un carré. Enfin celles qui portent la légende ΗΙΜΕΡΑ ont un coq et au revers un crabe, ce qui peut faire conjecturer que ces pièces sont de l'époque où Himéra était soumise à Agrigente, ce qui dura de Phalaris à Thrasydée, fils de Théron.

Les inscriptions gravées sur marbre que l'on a recueillies en Sicile ne remontent pas, en général, à une haute antiquité, et donnent lieu à peu de remarques. A peine est-il nécessaire de mentionner la forme carrée qu'affectent, dans plusieurs de ces inscriptions, l'*omicron*, l'*óméga* et le *sigma* (ou, comme disaient les Doriens, le *san*), et le *phi*, ◇ ☐ ⊏ ⏀, par exemple, dans le décret des Agrigentins commençant par les mots ΕΠΙ ΙΕΡΟΘΥΤΑ ΝΥΜΦΟΔΩΡΟΥ, etc. (Castelli, pag. 79), et dans l'inscription de Géla, déjà citée (p. 563, note 4), ΕΠΙ ΙΕΡΑΠΟΛΟΥ ΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ. Nous venons de dire que, dans plusieurs inscriptions siciliennes, le *sigma* se trace ainsi : ⊏ ; mais Castelli avait eu tort de voir ce signe dans une inscription du musée Biscari, à Catane, sur la base d'une statue perdue :

ΣΑΥΚΩΝ ΑΘΗΝΑ
ΙΟΣΕΠΟΙΕΙ

Au lieu de ce nom inusité Saucon, M. Raoul-Rochette a reconnu celui de Glycon, ΓΛΥΚΩΝ, auteur de l'Hercule Farnèse (*Lettre à M. Schorn*, pag. 75).

Parmi les inscriptions grecques publiées par Castelli, nous citerons encore celles qui étaient tracées sur l'anse d'un grand nombre de vases, et qui contiennent les noms des magistrats éponymes et ceux des mois siciliens. Ces inscriptions sont ainsi conçues :

ΕΠΙ ΑΡΞΙΔΑΙ
ΜΟΥ
ΠΑΝΑΜΟΥ

Elles nous font connaître les mois Πάναμος, Ἀρταμίτιος, Βαδρόμιος, Θεσμοφόριος, Θευδάσιος, Αγριάνιος, Λύαμος, et Ὑακίνθιος, auxquels nous pouvons joindre celui de Καρνεῖος, qui se lit dans le décret rapporté par Plutarque (Vie de Timoléon) et dans l'inscription de Géla. Quelques-unes nous montrent que l'intercalation était en usage comme à Athènes. En effet, on lit :

ΕΠΙ ΝΙΚΑΣΑ
ΓΟΡΑ
ΠΑΝΑΜΟΥ
ΔΕΥΤΕΡΟΥ

§ XXXV. ARTS MILITAIRES.

Si les rapports entre les nations favorisées par le commerce font fleurir tous les arts de la paix, les démêlés sanglants que les Siciliens eurent dans les trois parties du monde ancien, et les nombreuses invasions qui amenèrent dans leur île presque tous les peuples guerriers, durent également leur faire faire des progrès dans les arts meurtriers de la guerre. Les Grecs, à leur arrivée en Sicile, étaient, sous ce rapport comme en tout le reste, plus avancés que les indigènes, ce qui, malgré leur infériorité numérique, assura leur succès. On voit, dans les guerres de Gélon, une armée grecque peu nombreuse l'emporter sur les hordes innombrables des Africains. Les offres de secours que ce prince avait faites aux Hellènes montrent que son armée avait des soldats de toutes les armes alors en usage, ho-

plites, cavaliers, archers, frondeurs et *hippodromi* [1]. La marine militaire (les longues trirèmes) était aussi bien organisée, puisque, sous le règne suivant, les Syracusains remportèrent une victoire navale sur les Tyrrhéniens, qui avaient tenu longtemps l'empire de la mer. Toutefois, après un demi-siècle de paix ou de guerres intestines, lorsque les Athéniens vinrent assiéger les Syracusains, ceux-ci furent forcés de reconnaître leur infériorité. Mais quelques dures expériences et la présence d'un général lacédémonien, d'amiraux et de pilotes de Corinthe, eurent bientôt introduit dans la milice urbaine la discipline et la tactique qui lui manquaient, et les marins de Syracuse ne tardèrent pas à se mesurer, à leur honneur, avec la première puissance maritime de ce temps. L'avantage de la flotte syracusaine fut dû, surtout, à une modification qu'ils introduisirent dans la construction de leurs navires, et qui rendait en partie inutile l'habileté des Athéniens dans la manœuvre d'abordage. Les proues des vaisseaux athéniens étaient élevées et ne frappaient les vaisseaux ennemis qu'au-dessus de la flottaison, tandis que les Syracusains, ayant construit

[1] Hérodote, VII, 158 : *Παρεχόμενος δισμυρίους ὁπλίτας καὶ δισχιλίην ἵππον καὶ δισχιλίους τοξότας καὶ δισχιλίους σφενδονήτας καὶ δισχιλίους ἱπποδρόμους ψιλούς.* Nous n'avons pas trouvé un mot pour rendre exactement *ἱπποδρόμους ψιλούς*, qui désigne des soldats qui combattaient à pied, mêlés avec les cavaliers, qu'ils suivaient à la course ou montés en croupe, et que l'on nomme quelquefois *δίμαχαι* ou *ἅμιπποι*. On désignait aussi sous ce dernier nom deux chevaux de main attelés ensemble, et portant chacun un cavalier, dont l'un dirigeait les deux chevaux, tandis que l'autre avait toute la liberté de ses mouvements pour combattre. (Voy. Eustathe, *Odyssée*, Ε 1539, et Suidas, au mot Ἀλίβυες.) Cette manière de combattre, qui rappelait les anciens chars de guerre, se perpétua dans les armées carthaginoises. Ces cavaliers unis sont quelquefois nommés *ζευγῖται*, mot que nous avons cru pouvoir rétablir dans un passage de Diodore. (Voyez plus haut, p. 307.)

leurs *ἐμϐολαί* fortes et basses, submergeaient quelquefois d'un seul coup les navires qu'ils heurtaient [1]. Ils firent aussi usage des brûlots [2]. Beaucoup d'habileté et d'énergie furent déployées, de part et d'autre, durant cette longue lutte. Toutefois, il nous paraît que l'art des siéges n'était pas encore très-avancé. Entourer la ville assiégée d'une double circonvallation dans laquelle les assaillants auraient été à l'abri des sorties de la ville et des attaques du dehors, était le but des efforts des Athéniens, qui espéraient principalement de ce blocus la reddition de la place. Mais les sorties des assiégés, qui venaient arracher les palissades, coupaient la ligne des fortifications par des murs transversaux, et brûlaient les tours de bois qui s'élevaient devant leurs remparts, empêchèrent l'exécution de cette vaste entreprise malgré l'activité prodigieuse que les Athéniens y déployèrent. Cependant, plusieurs années auparavant, Périclès avait déjà employé avec succès, à Samos, des moyens plus prompts et plus directs par l'usage des béliers et des tortues, machines de

[1] Diodore, XIII, 10.

[2] Diod. XIII, 13 : *Σικανὸς ὁ τῶν Συρακουσίων ϛρατηγὸς ταχέως ὁλκάδα κληματίδων καὶ δᾴδων, ἔτι δὲ πίττης, πληρώσας, ἐνέπρησε τὰς ἐν τοῖς βράχεσι ναῦς κυλινδουμένας.* Ils employèrent aussi des harpons analogues à ceux dont les Romains s'attribuent l'invention. Diod. XIII, 16 : *Ἔνιοι δὲ σιδηρᾶς χεῖρας ἐπιϐάλλοντες ἠνάγκαζον τοὺς ἀντιτεταγμένους ἐπὶ τῶν νεῶν πεζομαχεῖν.*

Nous avions cherché quelques renseignements sur ces perfectionnements des constructions navales dans une Histoire de la marine militaire de tous les peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, publiée en 1841, et due à la plume élégante d'un romancier célèbre. L'expédition des Athéniens en Sicile est l'objet d'un chapitre spécial. L'auteur y décrit le départ de la flotte athénienne; les banderoles de *soie*, les rames peintes d'azur et de vermillon, rehaussées d'or, etc. Quant au perfectionnement introduit par les Syracusains, c'est aux Athéniens qu'il l'attribue, et tous les faits sont relatés avec la même exactitude. Il est vrai que l'auteur cite Hérodote comme autorité sur la guerre des Athéniens en Sicile.

guerre nouvellement inventées et construites par Artémon de Clazomène[1]. Tout cet attirail fut mis en œuvre par les Carthaginois dans les siéges de Sélinonte et d'Himéra en 409. Non-seulement ils ébranlaient les murs avec des béliers de fer, mais ils creusaient au-dessous des mines et des galeries soutenues sur des piliers de bois auxquels on mettait ensuite le feu, et qui entraînaient dans leurs ruines de grands pans de murailles. Dans cette même guerre des Carthaginois en Sicile, on voit Denys l'Ancien combiner un plan d'opérations pour faire lever le siége de Géla, qui, bien qu'il n'ait pas réussi par le manque de précision dans l'exécution, témoigne que l'on avait déjà des idées de tactique assez avancées. Nous ignorons à quelle époque florissait Théodore de Syracuse, qui écrivit sur cette science[2]. Les préparatifs que le même Denys fit quelques années plus tard, en 400 avant J. C. dans la prévision d'une lutte prolongée contre Carthage, nous font connaître en détail le matériel militaire d'une armée à cette époque. Denys fit forger cent quarante mille boucliers (*ἀσπίδες*), pareil nombre de casques (*περικεφαλαίαι*) et de poignards (*ἐγχειρίδια*), probablement d'épées courtes comme l'épée romaine, à laquelle on est revenu de nos jours pour l'armement de notre infanterie[3]. On fit aussi quatorze mille cuirasses d'un beau travail. Ces cuirasses étaient destinées à la cavalerie, aux officiers d'infanterie, et aux mercenaires qui formaient

[1] Dans l'olympiade LXXXIV, 439 avant J. C. Diodore, l. XII, 38.

[2] Diogène Laërte (*Aristippe*, XIX) énumère vingt auteurs du nom de Théodore: *ὄγδοος, Συρακούσιος, περὶ τακτικῶν γεγραφώς*. S'ils sont rangés dans cette liste par ordre chronologique, celui-ci serait antérieur à Aristote.

[3] Quelques années plus tard (ol. CI), Iphicrate, général athénien, au retour de ses campagnes en Perse et en Égypte, introduisit dans l'armement de ses troupes des changements

la garde de Denys. Il paraît, d'après cela, que le plus grand nombre des soldats d'infanterie n'en portait pas; le bouclier était leur seule arme défensive. Toutes ces armes étaient forgées d'après des modèles choisis par Denys. Son armée renfermant de nombreux mercenaires de divers pays, il voulut que chacun eût le genre d'armure auquel il était habitué, ce qui devait lui assurer plus d'avantage dans le combat, et donner à la troupe un aspect plus redoutable[1]. Denys avait aussi fait venir de tous les pays des ingénieurs pour construire des machines de guerre, et ce fut alors que la catapulte (*ὁ καταπέλτης*) fut inventée à Syracuse[2]. Archidamus, fils d'Agésilas, en voyant cette innovation importée de Sicile, s'écria, dit-on : « O Hercule, le courage de l'homme est désormais perdu[3]! » Mais, quoique l'introduction de ces grands moyens de destruction ait sans doute bien changé les conditions de la guerre, l'influence de la valeur personnelle n'en est pas moins demeurée prépondérante. Denys ne s'occupait pas seulement de son armée de terre, il fit aussi construire les premières galères à quatre et cinq rangs de rames, voulant que la colonie de Corinthe,

qui ne tardèrent pas à être généralement adoptés. Il remplaça l'ancien bouclier des hoplites par un moins grand et moins lourd nommé *πέλτη*, d'où les fantassins furent nommés *peltastes*; il allongea les lances et doubla la longueur des épées. (Diodore, XV, 44, et Cor. Népos, *Iphicr.* I.)

[1] Diodore, XIV, 41. Ceci fait supposer que les mercenaires de Denys étaient divisés par nations : les Grecs, les Campaniens, les Gaulois, etc.

[2] Diodore, XIV, 42. — Ælien (*Hist. div.* VI, 12) attribue cette invention à Denys lui-même : *Εὕρημα ἦν αὐτοῦ τοῦ Διονυσίου.* Diodore (liv. XIV, 50) parle de l'impression que fit cette machine dans les premiers temps. *Κατάπληξιν εἶχε μεγάλην τοῦτο τὸ βέλος διὰ τὸ πρώτως εὑρεθῆναι κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρόν.*

[3] *Ἀρχίδαμος ὁ Ἀγησιλάου, ἰδὼν βέλος τότε πρῶτον ἐκ Σικελίας κομισθὲν, ἀνεβόησεν· Ὦ Ἡράκλεις, ἀπόλωλεν ἀνδρὸς ἀρέτα.* Arsenius, *Violet.* p. 130. — Stobée, S 50.

à laquelle on devait les trirèmes, se signalât aussi par un perfectionnement dans la construction des vaisseaux[1]. La moitié des bâtiments de la flotte avait des pilotes, des timoniers et même des rameurs syracusains[2]. Mais les chefs-d'œuvre des constructions navales et du génie militaire furent exécutés dans les derniers temps de l'indépendance de la Sicile.

En racontant le siége de Syracuse, nous avons déjà rapporté les effets puissants des machines de guerre inventées par Archimède. Nous devons entrer ici dans quelques détails plus précis sur leur exécution, ce qui nécessite de jeter un coup d'œil sur l'état de la science à cette époque et sur les découvertes d'Archimède. L'histoire des sciences dans l'antiquité ne se présente pas à nos yeux selon la route graduelle qu'elles ont dû suivre. Leur marche est le plus souvent enveloppée d'obscurité, mais, lorsqu'un homme lui fait faire un grand pas ou que des circonstances fortuites attirent sur lui l'attention, on lui fait honneur d'une partie des travaux de ses devanciers oubliés. Nous ne voulons pas, par cette réflexion, déprécier Archimède, auquel il resterait encore une gloire assez grande, ne fût-ce que pour la manière dont il sut mettre en œuvre, pour le salut de son pays, toutes les ressources de la science. Il est d'ailleurs

[1] Diodore, XIV, 42 : Ἤρξατο δὲ ναυπηγεῖσθαι τετρήρεις καὶ πεντηρικὰ σκάφη, πρῶτος ταύτην τὴν κατασκευὴν τῶν νεῶν ἐπινοήσας, κ.τ.λ. Selon Xénagoras, cité par Pline, l. VII, 56, les Syracusains construisirent aussi les premiers navires à six rangs de rames. — Sur la question difficile de l'aménagement de ces sortes de bâtiments, voyez le mémoire de J. Rondelet sur la marine des anciens et les navires à plusieurs rangs de rames. Paris, 1820, in-4°.

[2] Les fonctions du πρωρεύς sont indiquées dans les Économiques de Xénophon : τὸν τοῦ κυβερνήτου διάκονον, ὃν πρωρεὺς τῆς νεὼς καλεῖται.

constant qu'il fit lui-même plusieurs découvertes d'une haute importance en mathématiques. Né à Syracuse vers 287, il voyagea dans sa jeunesse à Alexandrie, dont l'école était à cette époque des plus florissantes, et où les mathémathiques venaient de faire de grands progrès par la publication des Éléments d'Euclide[1]. Dans les lettres qui précèdent ses traités de la sphère et du cylindre, des sphéroïdes et des conoïdes, de la mesure du cercle, des spirales, il ne paraît pas revendiquer pour lui l'invention de tous les théorèmes qu'il y développe ; mais le rapport de la capacité du cylindre à la sphère inscrite lui appartient en propre, et il recommanda de tracer ces deux figures sur son tombeau, ce qui le fit reconnaître plus tard par Cicéron. C'est aussi lui qui découvrit ce principe, « qu'un corps plongé dans un fluide perd une partie de son poids égale à celui du volume de fluide qu'il déplace, » et il s'en servit pour reconnaître la proportion de l'alliage dans une couronne d'or du roi Hiéron[2]. Ce qui distingue Archimède, c'est d'avoir appliqué les théories de la science à des résultats pratiques. En cela il suivait l'exemple d'Archytas[3], qui, malgré les reproches de quelques philosophes, n'avait pas cru abaisser les mathématiques en les faisant servir à la mécanique. On attribue à Archimède l'invention de la vis creuse, qui porte encore son nom. Il s'en servit, dit-on, en Égypte pour dessécher des terrains inondés. Elle fut ensuite introduite en Espagne pour épuiser

[1] Parmi les nombreux travaux sur Archimède, nous citerons l'édition de ses œuvres et de ses commentateurs par Torelli, Oxford, 1793 ; la trad. française de Peyrard, 1807, et dans la Biograph. universelle, la notice due au mathématicien Lacroix.

[2] Vitruve, *De archit.* IX, 3.

[3] Sur Archytas, voyez *de Archytæ Tarentini pythagorici vita, operibus et philosophia disquisitio*, par M. E. Egger ; Paris, 1833.

l'eau des mines d'argent[1]. Les principes de statique qu'il avait posés lui servirent à la construction de machines, probablement du genre de celles qu'on nomme des *moufles*, par lesquelles il élevait les plus grands fardeaux. « Donnez-moi un point d'appui, disait-il à Hiéron, et j'ébranlerai la terre[2]. » Il fit l'épreuve de la puissance de ses hélices pour mettre à flot le prodigieux navire construit sous sa direction par Archias de Corinthe[3]. Cette citadelle flottante était garnie de remparts et de tours armées de lithoboles, qui lançaient, dit-on, à une distance d'un stade[4], des pierres du poids de trois talents[5] et des traits de douze coudées[6]. Il y avait aussi des corbeaux de fer pour l'abordage[7], comme ceux qui procurèrent aux Romains leur première victoire navale sur les Carthaginois. Ce vaisseau colossal, pour lequel peu de ports étaient assez vastes, ne servit point dans les guerres. Hiéron en fit présent au roi d'Égypte, et il resta comme un monument de l'habileté d'Archimède et des ingénieurs qu'il avait formés. Hiéron fit aussi construire sous sa direction une foule de machines de guerre, par le désir de signaler les progrès de la mécanique plutôt que dans la prévision d'une guerre ; car, durant ce règne pacifique, tous ces instruments de destruction ne devaient pas sortir des arsenaux. Mais, lorsque Marcellus assiégea Syracuse et fit

[1] Diod. V, 37. annonce qu'il parlera des autres inventions d'Archimède en son temps; mais les livres où il en était question sont aujourd'hui perdus.

[2] Tzetzès, *Chil.* II, hist. 35, v. 130:
Ἔλεγε δὲ καὶ δωριστὶ, φωνῇ Συρακουσίᾳ·
Πᾶ βῶ, καὶ χαριστίωνι τὰν γὰν κινήσω πᾶσαν.

[3] Athénée (V, p. 206), d'après le livre de Moschion sur le navire d'Hiéron. Voyez aussi le Mémoire de Rondelet, cité plus haut.

[4] Cent quatre-vingt-cinq mètres.

[5] Près de quatre-vingts kilog.

[6] Environ cinq mètres et demi.

[7] Athénée, V : *Κόρακές τε σιδηροῖ κύκλῳ τῆς νεὼς, οἱ δι' ὀργάνων ἀφιέμενοι τὰ τῶν ἐναντίων ἐκράτουν σκάφη.*

avancer contre elle la machine menaçante nommée *sambyce*[1], portée sur huit galères réunies, Archimède, qui avait garni les remparts de tous ses appareils, lança contre elle, à une grande distance, des quartiers de roc du poids de dix talents, qui la fracassèrent et rompirent les liens des navires. En même temps, des antennes armées de crocs saisissaient les galères qui s'approchaient des murs, et, par le moyen de contre-poids, les enlevaient dans les airs pour les laisser retomber dans la mer, ou les attirer sur le rivage[2]. Les effets prodigieux de toutes ces machines, rapportés par les historiens grecs et latins, ne sont peut-être pas exempts d'exagération, mais ils ne sauraient être absolument contestés. Il n'en est pas de même des miroirs ardents, avec lesquels on prétend qu'Archimède incendia la flotte romaine. Des expériences faites par Buffon ont, à la vérité, constaté qu'il n'était pas impossible, avec les moyens dont les anciens disposaient, d'obtenir un pareil résultat[3]; cependant, le silence de Tite-Live et de Plutarque sur un fait si remarquable, qui n'est rapporté que par des écrivains beaucoup plus

[1] Σαμβύκη. La sambyce, selon Moschion, dans le livre I des *Mechanica*, cité par Athénée, était employée surtout par les Romains, et avait été inventée par Héraclide de Tarente, architecte dont Polybe parle l. XIII. (Voyez M. Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, addition au catalogue des artistes, p. 78.)

On peut voir un dessin de la sambyce et des autres machines de guerre dans l'édition de la *Stratégie* d'Onésandre par Coray, et Vitruve, l. X.

[2] Plutarque, *Marcellus*, XV.

[3] Les expériences de Buffon sont de l'année 1747. Lucien (*Hippias*) est, à ce que nous croyons, le plus ancien des auteurs aujourd'hui conservés qui parle de l'incendie des vaisseaux par Archimède. Τοιοῦτον ἀκούομεν τὸν Ἀρχιμήδην γενέσθαι καὶ τὸν Κνίδιον Σώστρατον, τὸν μὲν... τὸν δὲ τὰς τῶν πολεμίων τριήρεις καταφλέξαντα τῇ τέχνῃ. Le scholiaste ajoute : Ὁ Ἀρχιμήδης ἐν Σικελίᾳ ὢν κατεσκεύασεν ἐκ χαλκοῦ πυρφόρα κάτοπτρα, ἅπερ ἀπηώρισεν ἀντικρὺ τοῦ ἐναντίου στόλου μήκοθεν, κ.τ.λ.

récents, semble un motif suffisant de ne pas l'admettre [1].

Toutes les machines d'Archimède ne purent empêcher la chute de Syracuse; mais on aurait tort d'en conclure qu'elles avaient moins d'importance que les anciens ne leur en ont attribué. En effet, elles obligèrent les Romains à renoncer à l'espoir d'enlever la ville de vive force, et, en prolongeant la lutte, elles retrempèrent le courage des assiégés. La première puissance de l'antiquité fut arrêtée trois ans devant ces murs; et, si la négligence d'une partie de la garnison, la trahison des mercenaires étrangers et surtout la discorde qui régnait parmi les citoyens, n'avaient successivement livré aux Romains deux des quartiers de Syracuse, fortifiée comme elle l'avait été par Denys et par Archimède, elle aurait été inexpugnable, et aurait obtenu des Romains découragés un traité de paix honorable.

§ XXXVI. BEAUX-ARTS.

Le génie des arts est tellement inné chez la nation grecque que, partout où elle s'établit, où elle porte sa religion et ses fêtes, on peut être assuré de les voir fleurir du moment qu'elle jouit de ce calme prospère qui est une des conditions de leur développement [2]. Comme l'Italie méridionale, la Sicile se décora, grâce aux colonies grecques, de chefs-d'œuvre nombreux que Rome sut conquérir bien mieux qu'imiter. Tout ce qui pouvait être transporté fut ravi par le triomphateur ou par d'avides préteurs. Constantin le

[1] Tzetzès (*Chil.* II, v. 118) entre dans de plus grands détails sur la confection de ces miroirs. Voir aussi le fragment d'Anthémius, publié par Dupuy, 1774.

[2] Sur les dispositions naturelles des Grecs pour les arts, on peut voir, entre autres, O. Müller, *Manuel d'archéologie*, § 40.

Grand y vint encore glaner des statues pour orner sa nouvelle capitale[1]; mais quelques édifices, restés en partie debout à travers les siècles, attestent encore, par leurs ruines grandioses, l'antique splendeur des villes grecques. Quelques statues et quelques bas-reliefs, longtemps enfouis sous le sol, ont aussi été préservées. Les tombeaux nous ont également rendu beaucoup de ces vases d'argile ornés de peintures, et désignés généralement sous le titre de vases étrusques, mais dont un grand nombre appartient à l'art grec et à des fabriques siciliennes[2]. Les médailles de Syracuse et des cités voisines passent, avec raison, pour des chefs-d'œuvre de l'art monétaire[3]. Enfin, il est une foule de morceaux de sculpture et de peinture d'artistes siciliens que le temps nous a enviés, mais dont la renommée est parvenue jusqu'à nous, grâce aux écrivains anciens qui les ont cités avec éloge.

Nous nous abstiendrons de nous étendre sur la description de monuments, objets de travaux remarquables de la part d'une foule d'artistes, d'architectes ou d'archéologues, dont nous ne pourrions que reproduire imparfaitement les jugements[4]; car il ne nous a pas été donné d'étudier par nous-même ces précieuses ruines, et, à défaut de cet avantage, nous n'apporterions pas dans la discussion l'expérience nécessaire à l'appréciation des ouvrages de l'art ancien. Pour

[1] Codinus, *De Signis*, pag. 29: *Ὁμοίως καὶ ἀπὸ Ἀθηνῶν... καὶ ἀπὸ Σικελίας καὶ ἀπὸ πασῶν τῶν πόλεων ἀνατολῆς τε καὶ δύσεως ἥκασι διάφοροι σῆλαι καὶ θεάματα παρὰ τοῦ μεγάλυ Κωνσλαντίνου.*

[2] Müller, *Archéol.* § 100.

[3] Voyez M. Raoul-Rochette, *Lettre à M. le duc de Luynes*, p. 11.

[4] Les principaux sont Houel, *Voyage pittoresque des îles de la Sicile*; Paris, 1782; — Hittorf et Zanth, *Architecture antique de la Sicile*; Paris, 1825; — Serra di Falco, *le Antichità della Sicilia*; Palermo, 1842, 5 vol. in fol.

bien saisir la nature, l'objet, l'état primitif de monuments défigurés par les injures du temps, il faut pouvoir évoquer dans ses souvenirs toutes les créations analogues, et, de leurs débris épars, recomposer dans son esprit un ensemble parfait, les reproduire enfin tels qu'ils sortirent des mains de l'artiste, œuvre à la fois de patience et d'imagination, d'érudition et de goût. Ici nous nous bornerons à énumérer, en les classant selon leur époque et leur genre, les monuments cités par les anciens ou retrouvés par les modernes, de manière à marquer, à peu près, la place que les artistes siciliens doivent occuper dans une histoire générale de l'art.

Le cadre qui nous est tracé nous dispense de nous occuper des constructions primitives que les Grecs désignaient sous le nom de cyclopéennes, et dont on trouve, comme on devait s'y attendre, des exemples en Sicile ainsi que dans les îles et le continent voisin[1]. Les premiers essais d'un art plus avancé étaient attribués par les Grecs à Dédale, qui, selon une tradition, s'était réfugié en Sicile, où il avait construit pour Cocalus une citadelle imprenable. Les auteurs d'Atthides ne convenaient pas de ce fait, et faisaient revenir le royal artiste à Athènes, sa patrie. Nous ne nous arrêterons pas à discuter les circonstances de la vie de Dédale. Ce nom ou surnom significatif a probablement été donné à plus d'un personnage, et, ce qui est certain, c'est que l'épithète de dédalien était appliquée à tous les ouvrages d'art anciens dans le style de cet ingénieur. Les travaux qu'on lui attribuait en Sicile, et dont on montrait encore plusieurs du temps de Diodore, étaient de genres variés.

[1] Voyez Petit-Radel, Mémoire sur des recherches historiques des monuments que les Pélasges ont laissés en Italie, en Sicile, en Grèce.

C'était d'abord, comme nous venons de le dire, une citadelle à Camicus, digne de l'auteur du labyrinthe; car on n'y parvenait que par un chemin étroit et tortueux, et elle pouvait être aisément défendue par trois hommes; puis, dans ce qui devint plus tard la Mégaride, un vaste réservoir dont le trop plein formait la rivière Alabon[1] et se rendait à la mer. Dans le pays de Sélinonte, il disposa une grotte de telle manière que la vapeur des feux souterrains s'y exhalait par d'étroites ouvertures et par une progression insensible, propre à rendre la force et la santé. Fazello a cru reconnaître ces anciens bains de vapeur naturelle dans une grotte du mont San-Calogero, où Dorville a remarqué aussi de chaudes exhalaisons qui sortent des fissures du rocher, et dont on fait encore usage pour les malades[2]. Le temple de Vénus Érycine s'élevait sur la cime d'une montagne à pic. Dédale était, dit-on, encore l'auteur d'une partie de cet édifice qui, trop resserré sur cette étroite plateforme, s'avançait suspendu au-dessus du précipice. Enfin, le même artiste avait consacré, dans ce temple de Vénus Érycine, un chef-d'œuvre d'un genre tout différent. C'était une ruche en or, où le travail si délicat et si régulier des abeilles était admirablement imité. Telles sont les œuvres de Dédale énumérées par Diodore[3]. Il ne cite de lui aucune de ces statues de bois pour lesquelles il était si célèbre. Cependant Pausanias[4] nous apprend qu'Antiphème, le fondateur de Géla,

[1] On nommait ce réservoir Κολυμβήθρα. (Diod. IV, 78.) Étienne de Byzance : Ἀλαβὼν, πόλις καὶ ποταμός... La ville d'Alabon n'est pas citée ailleurs. (Voyez les *Interpr.* d'Étienne de Byzance, et Dorville, p. 85.) — [2] Fazello, déc. I, liv. VI, ch. 3; Dorville, p. 84. — [3] Diod. l. IV, 78. — [4] Pausanias, *Arcad.* chap. XLVI; *Beot.* ch. XL : Ἀντίφημος ὁ Γέλας οἰκιστὴς, πόλισμα Σικανῶν Ὀμφάκην πορθήσας, μετεκόμισεν εἰς Γέλαν ἄγαλμα ὑπὸ Δαιδάλου πεποιημένον.

s'étant emparé d'Omphacé, ville des Sicaniens, en rapporta, comme trophée, une statue, ouvrage de Dédale. Il ajoute, à la vérité, que cette statue n'existe plus de son temps, tandis que d'autres villes montraient encore des productions attribuées à cet artiste. Après Dédale, nous devons encore mentionner la présence en Sicile d'un autre statuaire athénien presque aussi célèbre, mais dont l'existence n'est pas non plus hors de contestation. Nous voulons parler de Périllus ou Périlaüs[1], l'auteur du taureau de Phalaris. Le tyran l'avait fait venir pour exécuter divers travaux d'art à Agrigente. Non content d'accomplir ceux dont il était chargé, ce fondeur présenta, dit-on, à Phalaris un taureau d'airain qui semblait vivant, tant il y avait déployé d'habileté, et, pour rendre l'illusion plus complète, il avait ménagé dans les flancs une cavité où des malheureux, brûlés à petit feu, devaient imiter par leurs cris les mugissements du taureau. La légende ajoute que Phalaris en fit l'expérience sur l'inventeur. L'esprit se refuse à croire à ces excès de démence et de cruauté. Cependant, il est difficile d'admettre qu'un fait attesté par tant d'auteurs soit dénué de tout fondement. On ne s'accorde pas sur ce que devint le taureau de Phalaris. Lucien, dans une déclamation, le fait offrir par Phalaris au temple de Delphes. Selon une tradition rapportée par Timée et qui nous paraît plus probable, il avait été jeté à la mer par les Agrigentins révoltés[2]. Polybe taxe une telle opinion d'erreur, attendu que le taureau fut, dit-il, retrouvé à Carthage et rendu par Scipion aux Agri-

[1] M. Ébert (Σικελιών) a disserté minutieusement sur cette variante dans un *excursus* intitulé *Nomen Perilli scinditur in duas formas Περίλαος seu Πέριλλος, fere ut rex ille appellatur hic Χαρίλαος, illic Χαρίλλος seu Χάριλλος.*

[2] Schol. Pind. Pyth, I.

gentins[1]. Quelle que soit l'autorité de ce judicieux écrivain, nous pensons que le plaisir de critiquer Timée lui a fait adopter un peu légèrement l'identité d'un taureau quelconque trouvé par Scipion à Carthage avec le trop célèbre taureau de Périlaüs. Quoi qu'il en soit, la présence du fondeur athénien en Sicile montre qu'à cette époque elle ne possédait pas encore d'artistes habiles. C'est ce que confirme Polyen, en disant que Phalaris, chargé par la ville de construire un temple à Jupiter, loua des ouvriers étrangers[2]. On conçoit en effet que les Grecs, dans les premiers temps de leur établissement en Sicile, partagés entre les travaux de défrichement et les guerres contre les Sicules, n'aient eu ni le temps, ni les moyens de s'adonner à la culture des arts. Syracuse, qui prospéra plus rapidement que les autres villes, dut connaître une des premières toutes les jouissances du luxe. Cependant, nous ne voyons citer aucun artiste syracusain avant le règne de Gélon. Ce prince maniait mieux un cheval qu'une lyre, et probablement n'était pas meilleur connaisseur en fait d'art qu'en fait de poésie, mais il avait accompli de grandes choses, et la gloire recherche les arts qui la perpétuent, et reçoivent d'elle, en retour, les plus sublimes inspirations. Gélon et ses frères, ainsi que Théron d'Agrigente, voulurent consacrer, par des monuments à Olympie, la mémoire de leur éclatant triomphe sur les Carthaginois et de leurs victoires dans les jeux de la Grèce qui, pour être moins importantes, n'en rendaient pas moins célèbre. Gélon, vainqueur au quadrige à Olympie, dans la LXXIII[e] olympiade, fit faire son char et sa statue par Glaucias d'Égine. Dinomène, fils d'Hiéron, s'adressa, pour le monument de la victoire de son père, dans la

[1] Polyb. XII, 35. — [2] Polyen, l. V, 1.

LXXVIII[e] olympiade, à Onatas. Les chevaux et les figures d'enfants qui accompagnaient le char, étaient de Calamis, dont on ignore la patrie[1]. Le même artiste était auteur des statues d'enfants que l'on voyait sur le mur de l'Altis à Olympie[2] et que les Agrigentins avaient consacrées, après avoir fait un riche butin sur les Carthaginois à Motya. A côté du char de Gélon, on remarquait un antique Jupiter portant un sceptre, dédié par les Hybléens; mais Pausanias n'en fait pas connaître l'auteur. Gélon et les Syracusains, après la victoire sur les Carthaginois, consacrèrent un Jupiter et des cuirasses de lin dans ce que Pausanias nomme le trésor des Carthaginois[3]. Non loin de celui-ci, était le trésor des Géléens; mais, du temps de Pausanias, les statues qu'ils y avaient consacrées avaient disparu. Celui des Sélinontins renfermait une statue de Bacchus dont le visage, les pieds et les mains étaient d'ivoire. L'offrande la plus habituelle était alors un trépied de bronze. Gélon voulut en consacrer à Delphes un en or de la valeur de seize talents. Son frère dédia aussi un trépied et une victoire d'or. Outre ces offrandes dans le sanctuaire commun de la Grèce, Gélon avait orné des dépouilles des Carthaginois les temples d'Himéra et de Syracuse, et surtout l'Olympium, situé au fond du grand port. La fondation de cet édifice, dont il reste encore debout deux colonnes d'ordre dorique,

[1] Pausanias, *Élide*, II, ch. XII. Voyez Sillig, *Catal. artificum*, p. 115.

[2] Pausanias, *Élide*, I, ch. XXV.

[3] *Id. ibid.* II, chap. XIX : *Ἐφεξῆς δὲ τῷ Σικυωνίῳ ἐστὶν ὁ Καρχηδονίων θησαυρὸς, Ποθαίου τέχνη καὶ Ἀντιφίλου τε καὶ Μεγακλέους· ἀναθήματα δ᾽ ἐν αὐτῷ Ζεὺς μεγέθει μέγας καὶ θώρακες λινοῖ τρεῖς τὸν ἀριθμὸν, Γέλωνος δὲ ἀνάθημα καὶ Συρακουσίων, Φοίνικας ἤτοι τριήρεσιν ἢ καὶ πεζῇ μάχῃ κρατησάντων.* Il résulte de ce passage que le trésor dit *des Carthaginois* était celui des trophées enlevés sur ces barbares qui ne pouvaient pas avoir place dans le sanctuaire des Hellènes.

remonte à une époque antérieure au règne de Gélon. Pour lui, il éleva deux temples à Cérès et à Proserpine, dans le quartier nommé *Téménite*, à cause d'un *Téménos* ou enceinte sacrée d'Apollon. Du temps de Cicéron, qui en parle dans les Verrines, ils étaient compris dans Néapolis ou la ville neuve. Il n'en reste plus aujourd'hui de traces reconnaissables. Gélon commença aussi un temple à Enna, lieu consacré par l'enlèvement de Proserpine. De son côté, Théron fit exécuter de grands travaux à Agrigente. Diodore nous a donné une description détaillée du temple de Jupiter Olympien à Agrigente, le plus grandiose de ceux qui ornaient la Sicile, et auquel on travaillait encore lors de la prise d'Agrigente en 406. L'exactitude de cette description a été confirmée par l'examen des ruines. « Ce monument, dit Diodore[1], est le plus grand de la Sicile[2] et peut être comparé avec les plus beaux qui existent. Il a trois cent quarante pieds de long, cent soixante[3] de large, et cent vingt pieds de haut jusqu'à la naissance du comble. Tandis que les autres temples sont soutenus seulement par des murs ou par des colonnes, on a réuni dans celui-ci les deux pratiques d'architecture sans les séparer; en effet, on a placé dans l'épaisseur des murs, d'espace en espace, des piliers qui ressortent en dehors comme des colonnes arrondies, et qui, en dedans, ont la figure de pilastres taillés carrément. En dehors, les colonnes ont vingt pieds de tour. Elles sont cannelées, et un homme peut se placer dans

[1] Diod. XIII, 82.

[2] Voyez, dans les *Antichità della Sicilia* de M. le duc Serra di Falco, t. V, la planche XLIII, qui contient la table comparative des temples antiques de la Sicile, et, pour la description détaillée, le tome III, p. 53 à 69 du même ouvrage.

[3] Le texte de Diodore porte le nombre soixante; mais l'étude du monument a fait connaître qu'il fallait lire cent soixante.

les cannelures. Les pilastres intérieurs ont douze pieds de largeur. Les portiques sont d'une beauté et d'une magnificence prodigieuses. Sur la façade du côté de l'Orient, on a représenté, en sculpture, un combat de géants, admirable par la grandeur et l'élégance des figures. Du côté de l'Occident, on voit la prise de Troie, et l'on reconnaît les héros aux traits qui les caractérisent[1]. » Diodore ne nomme pas les architectes de ce temple, ni les sculpteurs qui le décorèrent. De même que les plus célèbres poëtes de la Grèce furent attirés aux cours brillantes de Théron et d'Hiéron, il est probable que les artistes affluèrent aussi dans une ville où ils trouvaient à employer leurs talents à de si grands travaux. Mais la Sicile même pouvait renfermer déjà des architectes, et, sinon des modèles accomplis d'architecture, du moins des essais remarquables. Le temple de Ségeste, encore debout, et que tout porte à croire plus ancien que ceux d'Agrigente, montre un art encore imparfait dans la construction massive de ses colonnes et l'irrégularité de leur espacement. Mais, malgré ces défauts, l'ensemble en est des plus imposants, et l'on peut, d'après cela, se faire une idée de l'impression que produisait le temple de Jupiter Olympien, qui réunissait la grandeur des proportions et la

[1] Le déblai des ruines de ce temple, exécuté sur les ordres du roi de Naples, père du roi actuel, par les soins de MM. Cokerel et Politi, a fait retrouver les fragments de statues gigantesques qui soutenaient, en forme d'Atlantes, les travées de ce sanctuaire. Fazello dit que trois de ces colosses étaient encore debout en 1400, et ils figurent dans les armoiries de la ville de Girgenti, dont la légende est *Signat Agrigentum mirabilis aula gigantum*. Plusieurs de ces colosses peuvent être rétablis par le rapprochement de leurs assises. Mais les architectes ne sont pas d'accord sur la manière dont ils étaient employés. M. de la Salle, dans sa notice sur la Sicile, p. 29 (*Univers pittor.*), a discuté le système de M. Cokerel et celui de M. Hittorf pour cette restitution.

perfection des détails. On admire encore à Agrigente plusieurs temples beaucoup mieux conservés et qui remontent, à ce que l'on croit, à la même époque, et des restes des aqueducs construits par Phéax. A la suite de ces édifices, nous devons citer le magnifique tombeau de Théron, qui n'a rien de commun avec le monument sépulcral que quelques voyageurs ont décoré de ce nom[1]. Celui du roi d'Agrigente était d'une grandeur remarquable. Il avait été frappé de la foudre et fut détruit par les Carthaginois avec les autres monuments qui entouraient la ville[2]. Lorsque ces barbares s'emparèrent de cette opulente cité, ils y trouvèrent, non-seulement dans les temples, mais dans les maisons des particuliers, qui rivalisaient de luxe et de magnificence, une profusion d'objets d'art, des tableaux d'une exécution parfaite et une foule de statues. Ils choisirent les plus remarquables de ces chefs-d'œuvre pour en décorer Carthage, et firent vendre le reste à l'encan[3]. Les monuments de Géla éprouvèrent le même sort. Dans le nombre, une statue colossale d'Apollon en bronze eut une destinée singulière. Les Carthaginois l'enlevèrent d'un temple que les Géléens, d'après un oracle du dieu, avaient construit dans le voisinage de leur ville. Cette statue fut envoyée à Tyr, conformément à l'usage de consacrer la dîme du butin dans les temples de la métropole. Dans la suite, quand Alexandre vint assiéger cette ville, les habitants accusèrent

[1] Ce monument, d'ordre ionique, et qui appartient à l'époque romaine, avait été, dans le moyen âge, transformé en colombier. Il a été décrit et gravé dans les Lettres sur la Sicile du comte de Borch, t. II, p. 29; et dans Dorville, *Sicula*, c. v, p. 95. Quelques personnes ont supposé, sans aucune preuve ni probalité, que c'était un des monuments que les Agrigentins, au dire de Timée, élevaient aux chevaux vainqueurs dans les jeux.

[2] Diod. XIII, 86. — [3] *Id.* XIII, 90.

l'Apollon de Géla d'être favorable aux Grecs et le chargèrent de chaînes. Timée prétendait que Tyr fut prise le même jour que cette statue avait jadis été enlevée de son temple par les Carthaginois, et que, de ce moment, elle fut, de la part des Grecs, l'objet d'un culte de reconnaissance [1].

Quelques-unes des statues prises en Sicile par les Carthaginois furent, deux cent soixante ans plus tard, retrouvées à Carthage par Scipion l'Africain, qui mit sa gloire à effacer les traces des dévastations des barbares. Cicéron a rapporté cet acte généreux qui faisait un contraste frappant avec la conduite de Verrès. Scipion, dit-il [2], rassembla tous les Siciliens; il savait que pendant longtemps, et à diverses reprises, leur pays avait été dévasté par les Carthaginois. Il ordonna les perquisitions les plus exactes et promit de donner tous ses soins pour faire restituer à chaque ville ce qui lui avait appartenu. Alors les statues d'Himéra furent reportées chez les Thermitains; notamment une admirable statue du poëte Stésichore [3]. Géla, Agrigente, recouvrèrent ce qu'elles avaient perdu, entre autres chefs-d'œuvre, ce taureau, instrument trop fameux des vengeances de Phalaris. Au nombre de ces statues était une Diane de bronze que les Carthaginois avaient enlevée à Ségeste, lorsqu'ils prirent cette ville et la dépouillèrent de tout ce qui pouvait servir à l'embellissement de Carthage. Cette Diane était un objet du culte le plus ancien et un chef-d'œuvre accompli de l'art. Rétablie dans son premier séjour, elle fut posée sur un pié-

[1] Diod. XIII, 108; XVII, 41 et 46. — Timée, fr. 120.

[2] Cicéron, *Verrines*, liv. IV, 33, tome VIII, page 375, de l'édition de M. V. Leclerc.

[3] Cicéron, *Verr.* II, 35 : «Erant «signa ex ære complura : in his mira «pulchritudine ipsa Himera, in mu-«liebrem figuram habitumque for-«mata, ex oppidi nomine et flumi-

destal fort exhaussé, sur lequel on lisait en gros caractères qu'elle avait été rendue par Scipion l'Africain après la prise de Carthage. « Malgré sa grandeur presque colossale, on distinguait les traits et le maintien d'une vierge vêtue d'une robe longue, un carquois sur l'épaule. Elle tenait son arc de la main gauche, et, de la droite, elle présentait une torche allumée [1]. » Cicéron décrit la désolation des habitants de Ségeste, quand Verrès s'empara de cette statue vénérée. Il rapporte ensuite la tentative audacieuse du préteur pour enlever de vive force aux Agrigentins une statue d'Hercule en airain, que Cicéron cite comme la plus belle chose qu'il eût vue [2], et le vol d'une statue d'Apollon dans le temple d'Esculape à Agrigente, statue également rendue par Scipion et sur la cuisse de laquelle était gravé, en petites lettres d'argent, le nom du célèbre Myron [3]. Un Hercule en bronze du même statuaire s'était conservé jusqu'au temps de Verrès dans l'oratoire d'Héius, à Messine, ainsi qu'un Cupidon de

« nis. Erat etiam Stesichori poetæ « statua senilis, incurva, cum libro, « summo, ut putant, artificio facta, « etc. »

[1] Cicéron, *Verr.* IV, 33 : « Fuit « apud Segestanos ex ære simulacrum « Dianæ, quum summa atque anti- « quissima præditum religione, tum « singulari opere artificioque perfec- « tum........ Erat admodum am- « plum et excelsum signum cum stola. « Verumtamen inerat in illa magni- « tudine ætas atque habitus virginalis. « Sagittæ pendebant ab humero; si- « nistra manu retinebat arcum, dex- « tra ardentem facem præferebat. »

[2] *Id. ibid.* IV, 43 : « Ibi est ex « ære simulacrum ipsius Herculis, « quo non facile quidquam dixerim « me vidisse pulchrius (tametsi non « tam multum in istis rebus intel- « ligo, quam multa vidi). »

[3] Cicéron, *Verr.* IV, 43 : « Signum « Apollinis pulcherrimum, cujus in « femine, litterulis minutis argenteis « nomen Myronis erat inscriptum. » La place que l'artiste avait choisie pour inscrire son nom le rappelait aussi par une paréchèse entre μηρός et Μύρων. Ce nom est quelquefois écrit par un η. Myron florissait vers le même temps que Pythagore de Rhégium, qui, selon Pline, était son rival. (V. aussi Sillig, *Catal. artific.*)

Praxitèle et deux canéphores de Polyclète[1]. Nous rappellerons encore cette admirable statue de Sapho, ouvrage de Silanion, dont Verrès ne laissa à Syracuse que la base et l'inscription[2]. Il faudrait transcrire les Verrines entières si l'on voulait donner une idée de ce qui restait encore de chefs-d'œuvre dans cette île après toutes les dévastations qu'elle avait éprouvées[3]. Mais ces exemples suffisent pour montrer qu'elle avait été décorée des ouvrages des plus grands maîtres de la Grèce. Peut-être sera-t-on surpris de ne pas voir citer plus d'artistes nés en Sicile, mais il ne faut pas chercher dans Cicéron une description minutieuse comme auraient pu la faire Polémon ou Pausanias. L'orateur romain affecte même d'être presque étranger à ces arts de la Grèce pour lesquels Verrès avait une passion frénétique, et il cite seulement trois ou quatre des noms les plus connus. Si la Périégèse de la Grèce par Pausanias ne nous était pas parvenue, combien d'artistes seraient restés tout à fait ignorés! Et qui pourrait soupçonner, d'après les rares morceaux de sculpture que le sol du Péloponnèse a conservés, les milliers de statues qui décoraient jadis Olympie? Nul doute que la Sicile n'ait aussi produit des artistes qui n'ont manqué que d'un historien. Il nous est impossible de combler cette lacune. Toutefois, on nous permettra de rattacher à la Sicile la ville de Rhégium qui paraît avoir eu, dès une époque très-ancienne, une école de sculpteurs et de fondeurs, où plusieurs Siciliens vinrent probablement s'instruire.

Pausanias dit qu'il y avait près du Chalciœcos de Lacé-

[1] Cicéron, *Verr.* IV, 2.

[2] *Id. ib.* IV, 57. Selon le marbre de Paros, Sapho s'était réfugiée en Sicile.

[3] On peut consulter un mémoire de Fraguier sur la galerie de Verrès dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. VI, p. 565; et Kellsall sur les Verrines, Londres, 1812.

démone un Jupiter en bronze, la plus ancienne statue que l'on ait faite de ce métal. Elle n'était pas d'une seule pièce, mais les parties avaient été travaillées séparément à coups de marteau, et réunies par des clous. Elle passait pour être l'ouvrage de Léarchus de Rhégium, élève de Dipœnus et de Scyllis, ou, suivant d'autres, de Dédale lui-même[1]. Les archéologues[2] n'admettent pas que Léarchus ait été l'élève de Dipœnus et de Scyllis, sculpteurs crétois, qui n'ont travaillé qu'en marbre, et qui florissaient, à ce qu'on croit, vers la Lᵉ olympiade, tandis que Léarchus, d'après le style de la statue décrite par Pausanias, a dû vivre avant Rhœcus et vers le commencement des olympiades. Un autre sculpteur de Rhégium, dont le nom est presque semblable, Cléarchus, est cité par Pausanias[3] comme ayant été le maître de Pythagore de Rhégium. Il ajoute qu'il était élève d'Euchir de Corinthe, qui était lui-même disciple de Syadras et de Chartas de Lacédémone. Cet Euchir corinthien est probablement celui dont parle Pline[4] et qui suivit Démarate en Italie vers la XXIXᵉ olympiade; si cela est, la série de ces artistes ne saurait être complète, comme le remarque M. Sillig[5]. En effet, Pythagore, ayant vécu dans la LXXIIIᵉ olympiade, ne peut pas être le deuxième successeur d'Euchir. Il est donc probable que Pausanias a omis des noms d'artistes moins célèbres de cette école. M. Sillig les place entre Euchir et Cléarchus. On pourrait peut-être aussi bien les mettre entre Cléarchus et Pythagore, et il ne

[1] Pausanias, *Laconie*, ch. XVII.

[2] Thiersch, *Epoch. art. gr.* I, *Adnot.* p. 24. — Sillig, *Catal. art.* pag. 237. — Müller (*Archæol.* § 70) place Léarchus après la XIVᵉ olympiade, probablement parce qu'il le suppose postérieur à la colonie messénienne.

[3] Pausan. *Élide*, II, ch. 4.

[4] Pline, l. XXXIV, 19, 34; et Sillig, *Catal. artificum*, p. 202.

[5] Sillig. *Catal. artificum*, p. 203.

serait même pas impossible que Léarchus et Cléarchus de Rhégium fussent le même individu. Mais nous ne nous arrêterons pas davantage à ces artistes anciens sur lesquels les Grecs eux-mêmes n'avaient que des notions très-vagues, et nous passons à Pythagore de Rhégium, qu'on peut regarder comme le représentant de l'école italique. Il était contemporain de Calamis, et fit faire de grands progrès à l'art plastique. Il est, selon Pline, le premier qui ait exprimé les nerfs et les veines, et travaillé les cheveux avec plus de soin. Il vainquit Myron par une statue de Pancratiaste placée à Delphes. Il y avait de lui, à Syracuse, la statue d'un homme qui marche en boitant (sans doute un Philoctète), dont l'expression était si naturelle que les spectateurs croyaient ressentir la douleur de sa blessure[1]. Selon Diogène Laërte, il réussit le premier à trouver entre les membres une exacte proportion[2]. Pausanias et Pline citent de lui un grand nombre d'ouvrages : un Apollon tuant le serpent Python à coup de flèches[3], une statue de Protolaüs[4], une d'Euthymus de Locres[5], une d'Astylus de Crotone[6], qui se fit proclamer plus tard Syracusain ; celle de Léontiscus de Messine[7],

[1] Pline, XXXIV, 19, 4 : « Hic primus nervos et venas expressit, capillumque diligentius.... Vicit Myronem, Pancratiaste Delphis posito.... « Syracusis autem [fecit] claudicantem, cujus ulceris dolorem sentire « etiam spectantes videntur. »

[2] Diogène Laërte, *Pythag.* *Ἀνδριαντοποιὸν Ῥηγῖνον γεγονέναι φασὶ Πυθαγόραν, πρῶτον δοκοῦντα ῥυθμοῦ καὶ συμμετρίας ἐστοχάσθαι.*

[3] Pline, XXXIV, 19.

[4] Pausanias, *Élide*, II, 6.

[5] *Id. ibid.* II, 6. Euthymus fut vainqueur dans la LXXIV[e] olympiade.

[6] *Id. ibid.* II, 13. Astylus fut vainqueur dans les olympiades LXXIII, LXXIV et LXXV.

[7] *Id. ibid.* II, 4. — Pline, XXXIV, 19. Ce passage de Pline est altéré. On y lit *Eumdem vicit Leontinus*, ce qui a fait admettre, par quelques personnes, un autre statuaire du même nom, natif de Léontini. Mais les manuscrits présentent à cet endroit une légère lacune ; par exemple, le *Cod. reg.* I, *eodem fuit*

celle d'un joueur de cithare à Thèbes[1], celle de Mnaséas de Cyrène, que l'on désignait ordinairement sous le nom de Libyen, et le char de son fils Cratisthène[2]. Il avait fait aussi pour la ville de Tarente un beau groupe en bronze d'Europe enlevée par le Taureau[3]. Sostrate de Rhégium, le neveu et l'élève de Pythagore, se fit également connaître dans son art[4]. C'est peut-être à l'un de ces artistes qu'était due la statue qui représentait Gélon, vêtu d'une simple tunique, offrant sa poitrine nue à ses ennemis, et que les Syracusains consacrèrent dans le temple de Junon[5]. C'est la seule qui ait été épargnée lorsque Timoléon, après avoir expulsé Denys, fit subir une sorte de jugement devant le peuple aux statues de tous les princes qui avaient régné sur la Sicile. Toutes les autres furent vendues à l'encan, et leur prix servit à subvenir aux besoins de la guerre[6]. Ainsi les révolutions n'ont jamais permis à la Sicile de conserver des objets d'art qu'elle ne cessait de produire sous tous les régimes. Nous avons vu les Syracusains, après l'expulsion de Thrasybule, voter l'érection d'une statue colossale de Jupiter libérateur[7]. Denys l'Ancien, qu'on aurait pu croire uniquement

et Leonti..... ou diverses variantes. M. Sillig propose de lire *idem fecit et Leontiscum*, ce qui est appuyé par le passage de Pausanias.

[1] Pline, XXXIV, 19, 4 : «Cytharædum qui Dicæus [*δίκαιος*] appellatus est, quoniam cum Thebæ ab «Alexandro caperentur aurum a fugiente conditum sinu ejus, celatum «esset.»

[2] Pausanias, *Élide*, II, 13 et 14. — Pline, lieu cité.

[3] Varron, *de Lingua lat.* V, 31 : «Quorum [Tauri et Europæ] egregiam imaginem ex ære Pythagoras «Tarenti fecit.» — Cicéron, *Verrines*, IV, 60 : «Quid Tarentinos, ut Europam in tauro amittant?»

[4] Pline, XXXIV, 19, 5 : «Rhegini «autem [Pythagoræ] discipulus et filius sororis fuisse Sostratus.»

[5] Ælien, *Hist. div.* VI, 11, et XIII, 37.

[6] Plutarque, *Timoléon*, § 26.

[7] Un des morceaux les plus estimés du musée Biscari est un torse colossal en marbre blanc dans lequel Seyve (*Voy. en Sicile*, t. I, p. 367) croyait

occupé à faire forger des armes, avait voulu consacrer à Delphes et à Olympie des statues d'or et d'ivoire; elles furent capturées en mer, ce qui montre qu'elles avaient été travaillées en Sicile[1]. Sur l'emplacement de la citadelle de Denys, qui fut rasée, Timoléon éleva des tribunaux; et, après sa mort, le peuple décora de portiques la place où était son monument.

Agathocle fit bâtir dans l'Ile, à Syracuse, un palais magnifique qui dominait même les temples des dieux et que l'on nommait *ἑξηκοντάκλινος* (aux soixante lits). Il construisit aussi près du port des tours sur lesquelles son nom se lisait incrusté en pierres de couleurs variées[2]. Le règne d'Hiéron II fut peut-être l'époque la plus prospère pour les arts dans la partie de la Sicile soumise au sceptre pacifique de ce prince[3]. Il consacra un temple à Jupiter Olympien dans l'agora de Syracuse[4], et, près du théâtre dont les restes imposants ex-

reconnaître un Jupiter libérateur. Saint-Non, Houel, Ostervald, l'estiment supérieur, ou au moins égal au torse du Vatican; il est en effet d'un mérite incontestable. Toutefois, le comte Rezzonico émit l'opinion qu'il était de l'époque impériale, ce qu'a récemment confirmé la découverte d'une tête ayant le caractère de celle d'Auguste, et d'autres fragments que le sculpteur Villareale a rapprochés du torse de Biscari, de manière à donner une restitution satisfaisante de cette statue. (Voy. Serra di Falco, *Antichità*, t. V, p. 29, pl. XVII.)

[1] Nous avons dit p. 269, note 2, les raisons qui nous font attribuer cette consécration à Denys l'Ancien plutôt qu'à son fils.

[2] Diod. XVI, 83.

[3] A ce règne appartiennent plusieurs des monuments siciliens qui nous sont parvenus. (Voyez Raoul-Rochette, *Peintures ant. inéd.* p. 432.)

[4] A peu de distance de l'Ile, dans la partie de l'Achradine qu'on nomme aujourd'hui *Pozzo degl' ingenieri*, subsiste une colonne de marbre non cannelée, à base attique, dont le chapiteau manque, mais qui, d'après ses proportions, ne saurait appartenir à l'ordre dorique: et, dans le même alignement, du midi au nord, on voit la base de plusieurs autres colonnes qui indiquent l'emplacement d'un temple, que M. le duc Serra di Falco suppose avoir été peut-être celui de Jupiter, construit par

citent encore l'admiration, cet autel de la Concorde, long d'un stade, selon Diodore[1], et dont on aurait pu révoquer en doute l'existence, si des fouilles exécutées en 1839 n'en avaient fait retrouver les fondements. Ils ont été mis à découvert sur une longueur de sept cent soixante-huit palmes siciliens; en sorte qu'il ne manque plus que trente-deux palmes pour compléter la longueur du stade. Sa largeur est de quatre-vingt-neuf palmes; sa base, ornée de moulures variées, reposait sur trois gradins. Rien n'indique aujourd'hui son élévation, que Diodore ne nous a pas fait connaître. On a trouvé seulement divers fragments de triglyphes et une partie de corniches doriques avec des têtes de lions, d'après lesquels M. le duc Serra di Falco a proposé de ce monument une restitution très-probable[2].

Le plus grand autel dont il soit fait mention dans les anciens auteurs était celui d'Olympie, qui avait cent vingt-cinq pieds de tour[3] et était loin, par conséquent, d'égaler celui de Syracuse. On s'est demandé quel motif avait engagé à élever ce monument colossal. La splendeur d'une ville où l'on offrait, dans quelques fêtes, des sacrifices de quatre cent cinquante bœufs, serait peut-être une réponse suffisante. Il serait possible aussi que les Syracusains eussent voulu rappeler ainsi la mémoire de Lygdamis, dont le monument était, selon Pausanias[4], dans le voisinage des latomies, et qui, ayant mesuré le stade d'Olympie, trouva juste six cents fois la longueur de son pied; d'où l'on concluait qu'il était exactement

Hiéron II. (Diod. XVI, 83.) Le style de cette colonne ne permet pas de lui attribuer une plus haute antiquité.

[1] Diod. XVI, 83.
[2] Tom. IV, p. 117.
[3] Pausan. *Élide*, ch. XIII.
[4] *Ibid.*

de la taille d'Hercule. Les Syracusains saisirent peut-être cette occasion de placer dans leur ville un étalon du stade olympique; et, plus tard, Hiéron l'aura décoré de cet autel. Lygdamis avait remporté le prix du pancrace lorsque cet exercice fut établi, pour la première fois, dans la XXXIIIe olympiade (648 avant J. C.).

Nous n'avons pas à nous occuper de l'amphithéâtre de Syracuse. Son aspect s'accorde avec les témoignages de l'histoire pour en faire placer la fondation à l'époque romaine[1], probablement au temps d'Auguste; mais nous devons nous arrêter quelques instants à son théâtre, ce qui nous dispensera de parler de celui de Tauroménium. Syracuse possédait un théâtre dès le temps d'Hiéron Ier, puisque Eschyle et Épicharme y furent applaudis; et l'on dit que Phormis y introduisit le luxe de couvrir la scène de peaux teintes en pourpre[2]; mais la construction de celui qui subsiste encore, en partie, ne saurait remonter si haut. Le plus ancien théâtre en pierre mentionné par les auteurs est de la LXXe olympiade; et, en admettant, avec M. le duc Serra di Falco, que la fondation de celui de Syracuse remonte à cette haute antiquité, il faut convenir cependant que sa décoration doit être, en grande partie, l'ouvrage d'Hiéron II, à la famille duquel se rapportent les inscriptions découvertes sur une frise de ce théâtre, et dont nous avons déjà parlé[3]. Il est plusieurs fois question, dans l'histoire, de cet édifice de Syracuse, notamment au temps de Timoléon. Le peuple s'y réunissait quelquefois pour ses délibérations, mais l'emplacement n'en est pas indiqué. Ses

[1] De Forbin, Souvenirs de Sicile, p. 23.

[2] Suidas, au mot Φόρμις. Ἐχρήσατο πρῶτος ἐνδύμαΊι ποδήρει καὶ σκηνῇ δερμάτων φοινίκων.

[3] Pag. 343.

ruines sont situées au lieu dit *les Moulins di Galermi*. Les gradins sont adossés sur la hauteur des Épipoles; la vue embrasse le grand port dans toute son étendue, l'île d'Ortygie et la fontaine d'Aréthuse, vers la gauche; le temple de Jupiter Olympien, la fontaine Cyane et le cours de l'Anapus, vers la droite. Près de ce théâtre est la carrière que l'on nomme l'Oreille de Denys, l'autel de la Concorde et des restes d'aqueducs. Les gradins, divisés en neuf sections par huit escaliers, sont encore au nombre de quarante-six, et présentent un diamètre de quatre cent quatre palmes; mais le rocher, plus haut de cinquante palmes, fournit des indices que d'autres gradins devaient s'élever jusqu'au niveau du sommet; et alors le diamètre des rangs supérieurs devait être de cinq cents palmes; ce qui égale cet édifice aux plus grands théâtres connus et justifie l'épithète de *maximus* que lui donne Cicéron. Les douze rangs de gradins inférieurs paraissent avoir été recouverts en marbre. Vers le milieu, règne une large précinction, sur la corniche de laquelle se lisent les noms de Philistide, de Néréide, et, selon la conjecture la plus naturelle, celui du roi Gélon (fils d'Hiéron II), dont probablement les statues décoraient quelques-unes des sections du théâtre et servaient à les désigner[1].

Hiéron II ne se borna pas à embellir Syracuse; les autres villes de son royaume se décoraient de monuments. Agyris, patrie de Diodore, eut, au témoignage de cet historien, un théâtre qui ne le cédait qu'à celui de Syracuse[2]. La petite ville d'Acres, dont le nom est à peine cité dans l'histoire,

[1] Voyez *Mém. sur les méd. sic. de de Pyrrhus, et sur quelques inscript. du même âge et du même pays*, par M. Raoul-Rochette, dans le tome XIV des Mém. de l'Inst. p. 259.

[2] Diod. XVI, 83.

possédait aussi un théâtre dont l'emplacement a été retrouvé depuis peu d'années[1], et un odéon. M. le duc Serra di Falco a donné une description exacte de ses ruines, qui présentent une idée plus exacte qu'on n'en avait jusqu'alors de la disposition de ce genre d'édifices. La forme est la même que celle d'un théâtre, sauf qu'il n'y avait pas de scène, mais seulement un orchestre. L'odéon d'Acres est plus petit que le théâtre auquel il est contigu, mais sa construction indique qu'il devait être couvert. Les gradins y sont séparés seulement en trois sections (*canei*). Dans le voisinage ont été retrouvés divers tombeaux, ornés de bas-reliefs très-curieux, sculptés dans le rocher; des autels, des fragments d'architecture et la partie inférieure d'une statue colossale de femme drapée d'une robe longue.

Le peu de statues qui subsistent en Sicile ne confirme que trop les déprédations qu'elle a souffertes; mais quelques-uns de ces morceaux suffisent pour justifier la haute idée que l'on se fait des chefs-d'œuvre qu'elle possédait. Nous ne nous arrêterons pas à parler du groupe en pierre représentant des lions qui dévorent un taureau, trouvé à Marsalla, et qui, quoique très-fruste, a tous les caractères d'une belle époque de l'art[2]; ni le sarcophage d'Agrigente,

[1] L'emplacement de ce théâtre a été choisi de manière que le rocher forme la base naturelle des gradins, en face desquels s'étendent les vallées fertiles d'Acres et les cimes de l'Etna à l'horizon. Ce théâtre était divisé, par des escaliers, en neuf *cunei*. On y compte encore douze rangs de siéges, et l'on a des indices qu'il s'élevait davantage; mais il ne paraît pas avoir eu de précinctions. Son diamètre intérieur n'est que de soixante-cinq palmes. On reconnaît encore les restes de l'orchestre. Le baron Judica a recueilli dans les environs d'Acres un assez grand nombre d'inscriptions qui se rapportent au temps d'Hiéron II et d'Hiéronyme, et que M. Raoul-Rochette a relevées en 1827.

[2] *Souvenirs de la Sicile*, par M. le comte de Forbin, p. 69.

qui sert maintenant de fonts baptismaux, si souvent décrit et gravé, et sur le mérite duquel les voyageurs ne sont pas tous d'accord[1]. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'admirable statue de Vénus en marbre de Paros, trouvée en 1804 à Syracuse, et qui est maintenant l'ornement du musée de cette ville. Quoique mutilée, cette statue peut être placée à côté des Vénus de Milo et de Médicis; et, selon M. de Forbin, elle effacerait même cette dernière. La tête et le bras droit manquent malheureusement. De la main gauche elle relève une draperie prête à tomber et dont elle cherche à se voiler, par un sentiment de pudeur qui rappelle la pose de la Vénus de Florence. Un dauphin se dresse aux pieds de la déesse[2]. Le musée de Syracuse renferme aussi une statue d'Esculape, moins grande que nature, d'un beau style, découverte en 1803, et un buste dans lequel on croit reconnaître Timoléon. Les fouilles du théâtre ont fait retrouver en 1839 un bas-relief de satyre ithyphallique en marbre, une statue de femme sans tête et sans bras, mais parfaitement drapée, peut-être une muse; une belle tête de marbre plus grande que nature, et divers fragments de statues colossales[3], ainsi qu'un torse couvert d'une armure romaine.

Hiéron II, jaloux de faire revivre tous les genres d'il-

[1] Dorville, *Sicula*, ch. v, p. 90. — Le baron Riedesel, *Voyage en Sicile*, p. 26. — *Illustrazione al sarcofago Agrigentino di Raffaelo Politi*, in-4°. On a voulu voir dans ce sarcophage celui de Paurolas, fils de Phalaris; celui de Théron ou de Phintias, à cause du sanglier qui figure dans le bas-relief.

[2] M. le duc S. di Falco a fait graver dans le tome V des Antiquités une charmante statue de marbre blanc qui représente une jeune fille jouant aux osselets, et que des connaisseurs tels que M. Welker préfèrent à la statue analogue du musée de Berlin.

[3] Les statues colossales étaient très-nombreuses en Sicile. Cicéron en cite plusieurs qui échappèrent, par leur poids, à Verrès: une Cérès à Enna et un Apollon Téménite, précisément dans le voisinage de ce

lustration des princes dont il prétendait descendre, rechercha et obtint comme eux les victoires olympiques. Ses enfants et le peuple de Syracuse consacrèrent dans l'Altis ses statues, l'une équestre, les autres en pied. Elles étaient l'ouvrage de Micon, fils de Nicératus de Syracuse, qu'il ne faut pas confondre avec Micon, fils de Phanocus[1], statuaire et peintre contemporain de Polygnote. On pense que Pline, en disant que Micon s'est fait connaître par ses statues d'athlètes, a voulu parler de celui de Syracuse[2].

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des architectes et des statuaires, nous devons dire aussi quelques mots de la peinture. Cet art, dans l'origine, était intimement lié à l'architecture. Les bas-reliefs étaient habituellement coloriés, et plusieurs des temples de la Sicile ont conservé des traces de peinture sur mur[3]. On a trouvé sur l'emplacement d'Acres et de Centorippa plusieurs morceaux de plastique grecque coloriée[4]. On croit que c'est la Sicile qui avait donné naissance à Démophile et à Gorgasus, peintres et statuaires[5], qui décorèrent en commun le temple de Cérès à Rome, et y firent les premiers connaître les arts de la Grèce. Ce temple fut dédié l'an de Rome 261, avant J. C. 493. Quelques

théâtre. (*Verr.* IV, 53.) Cette dernière fut transportée en Italie par Tibère, qui voulait la consacrer dans le temple d'Apollon Palatin. (Suét. *Tib.* 72.) Pline (*Hist. nat.* XXXIV, 18) décrit un Apollon colossal placé dans ce temple, et auquel il donne l'épithète de *Tuscanicum*. Serait-ce, par hasard, l'Apollon de Syracuse que Pline aurait pris pour un ouvrage étrusque?

[1] Ou plutôt Phanomachus, selon une conjecture de M. Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, 2e édit. p. 162.

[2] Pausan. *Élide*, II, ch. XII et XV. — Pline, l. XXXIV, 8. — Sillig. *Catal. artif.* p. 278.

[3] Voyez les Lettres d'un antiquaire à un artiste, par M. Letronne.—Serra di Falco, *Antich. di Syrac.* p. 140 et pl. XXI.

[4] Raoul-Rochette, *Peint. ant. inéd.* p. 430.

[5] *Id. ibid.* p. 282.

olympiades plus tard, dans la LXXIX[e], selon Pline, florissait Démophile d'Himéra, moins connu par ses ouvrages que pour avoir été, selon quelques auteurs, le maître de Zeuxis. Ce grand peintre avait aussi pratiqué la plastique. Il était d'Héraclée, et visita probablement la Sicile; son séjour y serait même attesté, si l'on admettait la tradition rapportée par Pline [1], et d'après laquelle il peignit à Agrigente son célèbre tableau d'Hélène. Les Agrigentins voulaient le consacrer dans le temple de Junon Lacinienne, et firent poser nues devant l'artiste cinq de leurs vierges les plus belles. Quelques auteurs modernes ont inféré de ce passage qu'il existait à Agrigente un temple de Junon Lacinienne; ce qui n'est appuyé par aucun auteur ancien, et ne résulte pas nécessairement de ce passage. Le temple de Junon sur le cap Lacinium jouissait d'une vénération assez étendue pour que les Agrigentins eussent voulu y consacrer un tableau; mais, d'après Cicéron, qui rapporte avec détail ce trait historique [2], il se serait passé à Crotone. Pline rapporte aussi que Zeuxis fit don aux Agrigentins d'un tableau d'Alcmène, trop au-dessus de tout prix, selon lui, pour être vendu [3]. Ainsi nous voyons qu'en peinture comme en sculpture, la Sicile possédait les plus parfaits modèles qu'ait produits l'antiquité. Déjà fort antérieurement, Rhégium avait donné naissance à un peintre distingué, Sillax, dont Simonide et Épicharme avaient parlé; ce qui le place vers le temps du sculpteur Pythagore. Polémon a décrit un tableau de Sillax, placé dans un portique de Phlionte [4]. Rhégium, qui avait produit tant d'artistes, conservait encore, après bien des dévastations, de

[1] Pline, XXXV, 9.

[2] Cicéron, *De Invent.* II, 1.

[3] Pline, l. XXXV, 9.

[4] Athénée, V, pag. 210. — Sillig, *Catal. artif.* p. 419. — Müller, *Archeol.* § 136.

riches collections, témoin le legs de dix-neuf tableaux mentionné sur une inscription antique de cette ville[1]. Verrès enleva des temples de Minerve à Syracuse une collection de vingt-sept tableaux, parmi lesquels étaient les portraits des princes qui avaient régné sur la Sicile[2]. Ces tableaux devaient présenter la série des peintres les plus distingués de chaque époque; car il est probable qu'ils étaient contemporains des princes dont ils reproduisaient les traits, aucune dynastie n'ayant duré assez longtemps pour qu'un roi ait eu intérêt à rappeler la mémoire de ses prédécesseurs. Parmi les chefs-d'œuvre enlevés par Verrès on distinguait aussi un tableau qui représentait un combat de cavalerie d'Agathocle; Marcellus l'avait respecté, et rien à Syracuse n'était plus digne d'attirer l'attention des étrangers[3]. Cette ville conserva un tableau[4] dont parle Pline, où l'on voyait Mentor de Syracuse auquel un lion présente sa patte blessée par une épine. La célébrité que ce fait assez douteux a acquise fait supposer que la peinture qui le retraçait méritait d'attirer l'attention. Au nombre de celles que les anciens ont citées, nous ne devons pas oublier les décorations du

[1] Morisan. *Marmor. regin.* VI, 266, cité par M. Raoul-Rochette, *Peintures antiques*, p. 104.

[2] Cicéron, *Verr.* IV, 55 : « Viginti « et septem præterea tabulas pulcherrime pictas ex eadem æde sustulit, « in quibus erant imagines Siciliæ « regum ac tyrannorum, quæ non « solum pictorum artificio delectabant, sed etiam commemoratione « hominum et cognitione formarum. »

[3] Cicéron, *Verr.* IV, 55 : « Pugna « erat equestris Agathoclis regis in « tabulis picta præclare : his autem « tabulis interiores templi parietes « vestiebantur. Nihil erat ea pictura « nobilius : nihil Syracusis quod magis « visendum putaretur, etc. »

[4] Pline, VIII, 21 : « Mentor Syracusanus in Syria leone obvio suppliciter volutante, attonitus pavore, « cum refugienti undique fera op« poneret sese et vestigia lamberet « adulanti similis, animadvertit in « pede ejus tumorem vulnusque, et extracto surculo liberavit cruciatu. « Pictura casum hunc testatur Syra« cusis. »

vaisseau d'Hiéron[1] dont nous avons parlé au chapitre sur l'art militaire et que nous devrions décrire ici tout entier; car ce vaisseau était un admirable palais renfermant un jardin, des bains, un temple, une bibliothèque. Ses salles étaient pavées en agate et autres pierres précieuses de la Sicile[2]. Il y avait aussi une magnifique mosaïque qui représentait la guerre de Troie[3].

Si nous pouvons nous faire une idée des compositions des anciens peintres, c'est principalement aux mosaïques[4] et aux vases d'argile peints, que nous en sommes redevables. Avant les découvertes récentes de l'Étrurie, aucun pays n'avait fourni autant de ces vases que les tombeaux de la Sicile[5]. Les musées de Palerme, de Syracuse, et quelques amateurs en possèdent de riches collections. Parmi les vases que l'on trouve en Italie, plusieurs, à en juger par l'analogie, paraissent provenir de fabriques sici-

[1] Athénée, l. V, p. 207 : *Γραφαῖς δὲ καὶ ἀγάλμασιν, ἔτι δὲ ποτηρίων κατασκευαῖς ὑπερβαλλόντως κατεσκεύαστο.*

[2] Athén. V, 207 : *Δάπεδον ἔχων ἐκ λίθων ἀχατῶν τε καὶ ἄλλων χαριεστάτων, ὅσοι κατὰ τὴν νῆσον ἦσαν.* Tels devaient être aussi les *οἶκοι λιθόστρωτοι* de Simus, trésorier de Denys, dont il est question dans une anecdote sur Aristippe. (Diogène Laërte, *Arist.* II, § 75.)

[3] *Id.* V. 207 : *Δάπεδον εἶχεν ἐν ἀβακίσκοις συγκείμενον ἐκ παντοίων λίθων, ἐν οἷς ἦν κατεσκευασμένος πᾶς ὁ περὶ τὴν Ἰλιάδα μῦθος θαυμασίως.*

[4] La mosaïque découverte à Pompéi en octobre 1831, et qui représente, à ce qu'on croit, une des batailles d'Alexandre, peut donner une idée de ce que devait être le combat de cavalerie d'Agathocle exposé dans le temple de Minerve.

Aux mosaïques on doit joindre les peintures sur verre dont on a quelques échantillons, notamment les médaillons avec portraits trouvés à Géla. (Voyez Dorville, *Sicula*, 123; Raoul-Rochette, *Peint. ant. inéd.* p. 389.)

[5] Voyez la description de quelques vases de Palerme dans le Bulletin archéologique de 1834, pag. 112; la *Lettera al D. di Serra di Falco intorno i monumenti figulieri della Sicilia*, par M. Gerhard, et l'Élite des monuments céramographiques, par MM. Lenormant et J. de Witte, introduction, p. xxiv.

liennes[1]. Le transport fréquent, par le commerce, de ces objets, et l'imitation de modèles étrangers, rendent extrêmement difficile une classification géographique rigoureuse des vases que renferment nos musées. On devra aux savantes descriptions de quelques collections récentes, les éléments d'une appréciation plus sûre de l'antiquité relative et du mérite des principales fabriques de l'Attique, de la Sicile, de la Grande-Grèce et de la Campanie[2]. On aurait trouvé difficilement, ailleurs qu'en Sicile, autant de vases peints, tournés, ciselés ou ornés d'incrustations précieuses, et dans lesquels le mérite du travail l'emportait presque toujours sur la richesse de la matière. Il n'y avait rien au monde de comparable au somptueux mobilier de Denys, qui passa dans la suite en Asie, à un tyran du même nom, marié à la nièce

[1] Voyez la lettre de M. Raoul-Rochette à M. Schorn, dans laquelle il a réuni vingt-huit noms de peintres sur vases, dont plusieurs paraissent appartenir à la Sicile, quoique ces vases aient été trouvés en Étrurie. Sur l'un d'eux, qui offre de grands rapports avec les vases réputés d'Agrigente et de Sélinonte, on lit ΚΛΕΟΦΡΑΔΕΣ : ΕΠΟΙΕΣΕΝ : ΑΜΑΣ....Σ, où l'ingénieux archéologue suppose qu'il y avait Ἀμασ7ρατηνός, d'Amestratum, ville de Sicile. Le musée des Bénédictins à Catane, et celui du prince Biscari, renferment plusieurs centaines de vases siciliens. Deux des plus beaux échantillons de la céramographie sicilienne sont la dispute d'Hercule et d'Apollon, au musée de Munich, et Neptune et Thésée, du cabinet de M. le duc de Luynes. Parmi les vases les plus remarquables de la Sicile, nous devons citer un vase peint à la cire trouvé, en 1830, à Centorbi (Centorippa), et qui est, avec quelques fragments, chez le prince Biscari, un des rares échantillons de ce genre de peinture. (Voyez la description et le dessin colorié de ce vase dans les Peintures antiques inédites de M. Raoul-Rochette, p. 430.) Ce vase, ainsi que les figurines de terre cuite trouvées dans la même ville, paraissent appartenir à l'époque d'Hiéron II.

[2] Voyez les catalogues des collections Durand, Canino, Beugnot et de Magnoncourt, par M. J. de Witte, et l'Élite des monuments céramographiques, par MM. Lenormant et de Witte.

de Darius roi des Perses[1]. Agathocle aimait aussi à charger sa table de vases d'or, et à rappeler, en les montrant, les vases d'argile qu'il fabriquait dans sa jeunesse[2]. La Sicile possédait plusieurs de ces coupes thériciéennes si estimées dans l'antiquité[3]. Verrès fit tous ses efforts pour s'en procurer deux, qui étaient attribuées au célèbre Mentor[4]. Il prit aussi à un citoyen de Lilybée une admirable aiguière, ouvrage de Boéthus[5]. Cet artiste était de Carthage[6], où ce luxe était aussi très-répandu. Même dans leurs expéditions militaires en Sicile[7], les Carthaginois portaient des coupes de métal précieux, et leur séjour dans cette île a pu contribuer à en propager l'usage. Les ambassadeurs athéniens à Égeste furent frappés de la quantité d'argenterie qu'ils voyaient, non-seulement dans les temples, mais sur les tables des particuliers[8]. Il est vrai qu'on les multiplia, dit-on, à leurs yeux par une supercherie. Mais cependant les richesses de la Sicile en ce genre sont constatées par tout ce qu'elle possédait encore après ses désastres, lors de la préture de Verrès. Le discours de Cicéron contient sur ce sujet tant de détails précieux, que nous nous laisserions aisément aller à le transcrire en entier. Nous ne pouvons au moins nous dispenser de citer ce passage si formel sur les ouvrages de ciselure en Sicile[9]. « Cette province, dans le temps de sa gloire et de sa splendeur, possédait une infinité de chefs-

[1] *Memnon*, dans Photius, cod. 224, p. 224, ed. Becker.

[2] Plutarque, *Apophth.* *Ελώθει κεράμεα ποτήρια τιθέναι παρὰ τὰ χρυσᾶ, καὶ τοῖς νέοις ἐπιδεικνύμενος λέγειν, ὅτι τοιαῦτα ποιῶν πρότερον, νῦν ταῦτα ποιεῖ διὰ τὴν ἐπιμέλειαν καὶ τὴν ἀνδρίαν.* — Athén. XI, p. 466.

[3] Athén. XI, 466.—Timée, fr. 135.

[4] Cicéron, *Verr.* IV, 18.

[5] *Verrine*, IV, 14.

[6] Sillig, *Catal. art.* p. 108.

[7] Diodore, XIII, 88.

[8] Thucyd. l. VI, 46.

[9] Cicéron, *Verr.* l. IV, 21. Nous avons emprunté la traduction de M. Guéroult d'après l'édition de M. V. Le Clerc.

d'œuvre en ce genre; car, avant la préture de Verrès, il n'était pas une maison un peu aisée dans laquelle on ne trouvât au moins un grand plat pour les sacrifices, orné de reliefs et des images de quelques dieux, une patère dont les femmes se servaient pour les libations, une cassolette; et tout cela d'un goût antique et d'un travail achevé: d'où l'on peut conjecturer qu'autrefois les autres ornements étaient aussi communs, et que les Siciliens, à qui la fortune en a ravi la plus grande partie, avaient conservé du moins ceux que la religion avait retenus.» Lorsque Verrès n'enlevait pas ces pièces d'orfèvrerie tout entières, il en détachait les figurines, les emblèmes, les ornements gravés et ciselés[1], que les plus habiles ouvriers de la Sicile, qui étaient encore très-nombreux du temps des Romains, travaillèrent pendant huit mois à ajuster sur sa vaisselle d'or[2]. Il dépouilla de même les portes du temple de Minerve à Syracuse, incrustées de reliefs d'or et d'ivoire[3]. Enfin, il recherchait avec non moins de passion les gemmes et les pierres gravées[4].

On a recueilli en Sicile, et on y conserve dans quelques collections, un assez grand nombre de camées et de pierres gravées, dont plusieurs, fort remarquables[5], sont probablement l'ouvrage d'artistes de cette contrée[6]. Cependant,

[1] Cicéron, *Verr.* IV, 22: «Apposuit patellam in qua sigilla erant «egregia.... Sigillis avulsis, reliquum «argentum reddidit.»

[2] Cicér. *Verr.* IV, 24.

[3] Cicéron, *Verr.* IV, 56. Ces magnifiques portes avaient été décrites, dit Cicéron, par un nombre prodigieux d'auteurs. Ce passage suffirait pour montrer combien d'écrits sur la Sicile nous avons perdus; car, de tant de descriptions, aucune ne nous est parvenue.

[4] Cicér. *Verr.* IV, 26.

[5] Le baron della Brusca, de Catane, possédait un beau camée représentant Vulcain et les Cyclopes, mais sans nom d'artiste.

[6] La Sicile produisait l'agate, qui fut longtemps très-recherchée, mais

en l'absence d'indications positives sur leur origine, nous préférons nous occuper d'un sujet qui n'offre pas moins d'intérêt sous le rapport de l'art que sous celui de l'histoire : nous voulons parler des médailles. Celles de la Sicile se placent au premier rang dans la numismatique grecque, par la variété des types, la noblesse du style et la perfection de la gravure. Le silence gardé par les anciens sur les habiles artistes auxquels on devait ces chefs-d'œuvre, tandis qu'ils nous font connaître les auteurs d'objets moins importants à tous égards, a lieu de surprendre. On avait bien conjecturé, d'après l'analogie du travail, que les coins des médailles sortaient des mains des graveurs de sceaux en pierres fines dont Pline indique les plus célèbres. C'est ce qu'une découverte récente vient de constater, en nous révélant le nom d'un artiste, probablement sicilien, distingué par des travaux dans ces deux genres. Déjà, depuis quelques années, M. le duc de Luynes[1] et M. Raoul-Rochette[2] ont reconnu et démontré, par des exemples concluants, que les noms tracés en petits caractères dans le champ de quelques médailles, ou parmi les ornements de la figure principale, par exemple sur le cimier d'un casque ou sur une bandelette, ne pouvaient appartenir à des magistrats éponymes, comme on l'avait supposé d'abord, et devaient être ceux des auteurs de ces médailles. Le mot *ἐπόει* joint à un nom inscrit de la sorte sur une médaille de Cydonie avait achevé de lever tous les doutes[3]. Ces recherches ont fait connaître

qui ne l'était plus du tout du temps de Pline. (*Hist. nat.* XXXVII, 54.)

[1] *Annal. de l'Institut archéol.* t. II, p. 85.

[2] *Lettre à M. le duc de Luynes sur les graveurs des monnaies grecques.* Paris, Imprimerie royale, 1831.

[3] Cette médaille de Cydonie de Crète porte ΝΕΥΑΝΤΟΣ ΕΠΟΕΙ. Depuis, M. le duc de Luynes a acquis et publié dans les Nouvelles Annales de

le nom de plusieurs artistes qui ont gravé concurremment des coins pour Syracuse, Catane et quelques villes de la Grande-Grèce. Enfin, M. Raoul-Rochette a trouvé, sur une rare médaille de Syracuse, le nom de Phrygillus[1], déjà célèbre par une intaille représentant l'Amour jouant aux osselets, et que Winckelmann considérait comme une des plus précieuses gravures grecques qui nous soient parvenues. La beauté de la médaille signalée par M. Raoul-Rochette rend extrêmement probable que ces deux ouvrages, signés du même nom, sont dus à la même main. Une coquille bivalve, telle qu'on en voit dans le champ de quelques médailles de Syracuse et qui se retrouve sur la pierre gravée de Phrygillus, confirme que cet artiste était syracusain. L'attention des archéologues, éveillée par ce fait curieux, amènera, sans doute, des découvertes et des rapprochements nouveaux qui répandront un plus grand jour sur l'âge et la patrie des graveurs grecs.

La numismatique sicilienne est trop riche pour que nous essayions d'en présenter ici le tableau. Il faudrait un volume

l'Institut archéol. deux médailles de Clazomène, avec la souscription ΘΕΟΔΟΤΟΣ ΕΠΟΕΙ.

[1] Cette médaille appartient à M. Raoul-Rochette, auquel elle a fourni l'occasion des Considérations sur les graveurs en medailles et en pierres fines de l'antiquité, insérées dans le Journal des Savants, septembre 1846. « C'est, dit M. Raoul-Rochette, une monnaie d'argent du module que nous appelons petit médaillon, d'ancienne et belle fabrique, dont le type principal offre la tête ordinaire de la nymphe locale Aréthuse, coiffée en cheveux et tournée à gauche, entre trois dauphins. La legende ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ, (monnaie) *des Syracusains*, suffit pour attester l'ancienne époque de cette monnaie. » Le revers est le même qui est signé ΕΥΘ sur quelques médailles dont Euménès a gravé la face principale. Une autre monnaie de bronze du quatrième module, de la collection de M. le duc de Luynes, d'un travail exquis, et qui a également pour type la tête d'Aréthuse, porte les initiales ΦΡΥ sur le bandeau qui retient les cheveux.

entier si l'on voulait décrire les types variés de plus de quarante cités grecques dont nous possédons les médailles[1], et traiter les questions ardues que soulève leur classification chronologique. Nous avons indiqué dans les notes de la première partie de ces recherches les symboles les plus habituels des principales villes; nous ne voulons ici que signaler les types les plus remarquables sous le rapport de l'art, et nous choisissons, de préférence, nos exemples parmi les monnaies de Syracuse, dont la série, plus longue et plus complète que celle d'aucune autre ville sicilienne, permet de suivre les progrès de la gravure, grâce surtout aux travaux récents d'archéologues du premier rang[2], tra-

[1] Le cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi renferme des monnaies d'Abacænum, Acres, Adranum, Ætna, Agrigente, Agyrium, Alæsa, Aluntium, Amestratum, Assoros, Calacté, Camarina, Catane, Centorippa, Céphalœdium, Enna, Entella, Erbessos, Éryx, Galaria, Géla, Héracléa, Himéra et Therma; Hybla, Iæta, Léontini, Lilybée, Longa, Menænum, Messine et Zancle; Morgantium, Motya, Nacona, Naxos, Panorme, Ségeste, Sélinonte, Solonte, Syracuse, Tauroménium; sans compter les médailles avec légendes phéniciennes dont les attributions sont encore incertaines.

[2] Indépendamment des observations relatives à des monnaies siciliennes éparses dans ses Études numismatiques et dans son Mémoire sur les monnaies incuses de la Grande-Grèce, M. le duc de Luynes a donné un résumé de ses recherches sur la numismatique de Syracuse dans deux articles de la Revue de numismatique, l'un en 1840, l'autre en 1843. Ce dernier, dont l'auteur avait eu la bonté de nous permettre de prendre connaissance avant qu'il fût publié, expose d'une manière méthodique et succincte les modifications caractéristiques de l'épigraphie, de l'art, des procédés de monnayage et du poids des monnaies de Syracuse jusqu'à la conquête romaine. Une grande partie des observations qui vont suivre sont empruntées à ce juge éclairé. Pour l'époque de Pyrrhus et d'Hiéron II, nous avons eu pour guide un mémoire de M. Raoul-Rochette inséré dans la deuxième partie du tome XIV des Mém. de l'Acad. des inscr. sur les médailles siciliennes de Pyrrhus et sur quelques inscriptions du même âge et du même pays.

vaux dont nous allons tâcher de présenter les principaux résultats.

Les plus anciennes médailles de Syracuse, dont l'épigraphie est caractérisée par l'emploi du *coph* au lieu du *cappa*, ont pour type [1] principal un quadrige, un bige ou un cavalier [2], sur un champ plat; au revers, un carré creux divisé en quatre parties, et, au milieu, une tête de femme (Aréthuse ou Proserpine?) dont la coiffure est formée de petites nattes serrées. Quand cesse le carré creux, la tête passe du côté principal, qui porte la légende; les traits de la femme n'ont point encore un caractère de beauté idéale; l'œil est tracé de face, quoique la figure soit de profil. Les cheveux tombent en arrière ou sont relevés en crochet par un bandeau de perles; trois ou quatre dauphins [3] figurent dans le champ

[1] Sur les types des médailles en général, on lira avec fruit et avec plaisir un article de M. Adrien de Longpérier dans la Revue archéologique de mai 1840.

[2] Le char nous paraît se rapporter à Jupiter Olympien, qui fut en honneur à Syracuse dès la plus haute antiquité. D'après une observation de M. le duc de Luynes, le quadrige est la marque des tétradrachmes, un bige ou un cavalier célète celle des didrachmes, un cavalier seul celle de la drachme. On trouve sur des pièces de ces divers modules, caractérisés par le revers, la même tête reproduite exactement, ce qui indique qu'elles appartiennent à une même émission de monnaies.

[3] Quelques numismates les nomment des *palamides*. On a voulu y voir les poissons sacrés de la fontaine Aréthuse (voy. plus haut p. 470), ou un symbole de fertilité (*Numismat. du Voy. d'Anacharsis*). S'il nous était permis de hasarder une conjecture, nous rapporterions au culte d'Apollon Delphinien les dauphins des médailles de Syracuse, ville fondée, comme on sait, d'après un oracle de Delphes. Ce serait un attribut du dieu archégète de la colonie. Les dauphins qui figuraient dans les légendes ou sur les monuments de Castalius, de Taras, de Phalanthus, n'avaient peut-être pas d'autre origine. (Voy. *Nouv. Annales de l'Institut archéol.* tom. I, p. 383.) La palombe (πέλεια) qui se voit sur les monnaies de quelques villes, pourrait, par un motif analogue, se rapporter à l'oracle de Dodone. Des dauphins se maintinrent

et entrecoupent la légende; le char du revers est porté sur des roues basses; les chevaux manquent de mouvement; leur nombre n'est souvent indiqué que par un double trait. Vers le temps de Gélon et de son successeur, le champ du côté de la tête devient un peu concave [1]; on y voit figurer quelques symboles; la tête prend un plus beau caractère; les roues du char deviennent plus élevées; la barre, qui unissait le haut du char au joug, disparaît; la Victoire vole au-dessus des chevaux [2]. L'art se montre enfin à son plus haut degré de perfection sur les médailles qui portent les noms de Phrygillus [3], d'Euménus [4], d'Euclide [5], d'Événète [6], de Cimon, d'Euthyme, de Parménide [7]. La noblesse des têtes, la variété des ajustements, le mouvement des chevaux, qui galopent ou se cabrent, dénotent l'influence de l'école de Phidias. Euménus florissait à l'époque où commença l'usage des voyelles longues. Sur quelques-unes de ses médailles, la légende est encore ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ, comme sur celle de

sur les médailles de Syracuse jusqu'à Timoléon, qui renouvela, en quelque sorte, cette colonie, et lui donna de nouveaux symboles.

[1] « Après Événète et Cimon, le système opposé s'introduit et subsiste jusqu'à la fin. » (*Nomismat. de Syracuse.*)

[2] Sur les pièces plus récentes, la Victoire vole au devant des chevaux.

[3] Voy. plus haut, p. 619.

[4] Ce nom est écrit ΕΥΜΕΝΟΥ et ΕΥΜΗΝΟΥ. Le nom d'Eumène, selon la forme commune, serait *Εὐμένης*, génitif, *ους*. Les pièces les plus remarquables de ce graveur sont décrites dans la lettre de M. Raoul-Rochette, où elles sont gravées pl. II, n[os] 11 à 16.

[5] Le nom d'Euclide est inscrit tantôt sur le bandeau ou opisthosphendoné de la tête d'Aréthuse, tantôt sur des tablettes placées dans le champ. Le char du revers d'une de ces médailles est signé ΕΥΜΗΝΟΥ. La légende est ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΣ (sous-entendu Δῆμος). (Voy. l'ouvrage déjà cité p. 11, et pl. I, n[os] 2, 3, 4.)

[6] Même ouvrage, pl. I, n[os] 6, 7, 8 et 9.

[7] *Ibid.* p. 19. Les initiales ΠΑΡΜΕ, qui se retrouvent sur des médailles de Naples et de Thurium, paraissent désigner ce même artiste.

Phrygillus. Plus tard, il adopte l'*oméga*. Un autre indice qui peut faire placer ces artistes vers le règne des Denys, c'est qu'ils ont gravé des têtes de face, usage qui paraît avoir duré peu de temps, et dont on a des exemples sur les médailles d'Alexandre, tyran de Phères, et de Mausole, roi de Carie, morts en 357 et 353 [1]. Parmi les médailles d'Euménus, il en est dont le revers porte les initiales ΕΥΘ (probablement Euthyme [2]); sur d'autres, son nom est associé à ceux d'Euclide ou d'Événète. Ce dernier, dont le nom se retrouve sur un beau médaillon de Catane [3], grava, en concurrence avec Cimon, plusieurs coins qui ne se distinguent que par le style propre à chacun d'eux et par leurs initiales; par exemple, une Proserpine ayant pour revers Hercule étouffant le lion de Némée [4]. C'est à Cimon que l'on doit les

[1] «On peut remarquer, ajoute M. le duc de Luynes, que les pièces, à tête de face, de Catane, Crotone, Clazomène et Larisse, appartiennent, par leur art très-avancé, à la même école et au même siècle.»

[2] Tête de femme à gauche, couronnée d'épis; dans le champ, quatre dauphins; légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, et sous la tête ΕΥΜ; revers, génie ailé conduisant un quadrige et couronné par la Victoire. A l'exergue, le monstre Scylla, des poissons et les lettres ΕΥΘ. (Raoul-Rochette, pl. II, n° 16.)

[3] Tête laurée d'Apollon à gauche; dans le champ, une bandelette delphique et une crevette; légende, ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ; revers, femme guidant un quadrige à gauche, et couronnée par la Victoire ailée, qui vole au devant d'elle, et porte une tablette sur laquelle se distinguent les lettres ΕΥΑΙΝ. (Ouvrage cité, pag. 20, et pl. I, 8.)

[4] Or. Une tête d'Aréthuse à droite, les cheveux retenus dans une opisthosphendoné ornée d'étoiles; légende, ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ; derrière la tête, les lettres ΕΥ. Même type, mais accompagné des lettres ΚΙ (Cimon); dans le champ, un grain de blé; revers, Hercule étouffant le lion de Némée. Ce sujet est souvent représenté sur les médailles d'Héraclée en Italie, dont quelques-unes offrent une grande analogie avec une belle pierre gravée signée ΦΙΛΗΜΟΝΟΣ. Nous remarquerons que, sur ces médailles, on lit les initiales ΦΙ. (Sur Philémon, voyez Sillig, *Catal. artificum.*)

plus grands médaillons de Syracuse, « regardés à juste titre, dit M. Raoul-Rochette, comme une des merveilles de l'art antique [1]. »

Après cette admirable époque, où des artistes, jaloux d'éterniser leur nom, rivalisaient de perfection en reproduisant les types consacrés, les médailles de Syracuse, remarquables encore par leur exécution, offrent cependant moins d'intérêt sous le rapport de l'art que sous celui de l'histoire. Sans perdre le caractère religieux qui domine dans toute la numismatique grecque, elles trahissent les révolutions politiques par le fréquent changement des symboles; et si les princes n'osent pas y placer leurs images [2], du moins ils y inscrivent quelquefois leurs noms.

[1] Ces médaillons d'argent, les plus grands que l'on connaisse, portent le nom de ΚΙΜΩΝ, tracé sur un des dauphins; au-dessous de la tête de femme, et sur le bandeau qui attache les cheveux, l'initiale K. Ce nom se lit, en outre, sur un cordon saillant déployé dans le champ du revers de quelques-unes de ces pièces. Le cabinet des médailles du Roi renferme quatre de ces médaillons avec le nom de Cimon. M. le duc de Luynes en possède un qu'il a publié dans les Annales de l'Institut archéol. t. II, p. 85, pl. XIX, et qui, bien que d'un travail un peu différent, doit appartenir au même artiste.

Un beau tétradrachme de Cimon a pour type une tête d'Aréthuse de face avec la légende ΑΡΕΘΟΣΑ. La même tête est répétée, avec de légères variantes, sur une drachme ayant pour revers le héros Leucaspis.

Il est important de remarquer que les tétradrachmes de Cimon et d'Événète ont été imités sur des pièces puniques de la Sicile.

Athénée cite (l. XI, p. 781) un habile ciseleur en vases appelé Cimon; mais nous n'osons pas conclure de cette conformité de nom que ce soit le même que le graveur syracusain.

[2] M. Raoul-Rochette, dans son Mém. sur les médailles siciliennes de Pyrrhus, a montré que Visconti avait eu tort de prendre pour un portrait de ce prince une tête juvénile casquée dans laquelle on doit reconnaître Achille. La tête de femme voilée, accompagnée des noms de Phthia et de Philistis, n'a pas non plus le caractère de portrait; c'est une tête idéale de Cérès.

Durant cette période, on trouve Jupiter Hellénien avec l'aigle tenant la foudre, qui paraît appartenir à l'époque de Dion [1]. Jupiter Libérateur, et, pour revers, le cheval libre [2], l'ancien type du char et de la tête d'Aréthuse, reparaît sous l'adminis ration d'Hicétas [3]. Le Pégase corinthien et la tête de Minerve indiquent le temps de Timoléon et du rétablissement des villes siciliennes par les Corinthiens [4]. Sous Agathocle, on voit la tête de Proserpine couronnée d'épis, et, au revers, la Victoire, dressant un trophée, accompagnée de

[1] Cette pièce est en bronze; elle porte une tête jeune laurée et la légende ΔΙΟΣ ΕΛΛΑΝΙΟΥ; revers, aigle sur la foudre, un astre dans le champ; légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ.

[2] Ces pièces en or, en argent et en bronze, paraissent à M. le duc de Luynes, appartenir à l'époque de Timoléon. Sur le culte de Jupiter Libérateur, ΖΕΥΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ, établi pour la première fois à Syracuse après l'expulsion de Thrasybule, voyez plus haut, p. 153.

[3] Tête de Proserpine couronnée d'épis à gauche; dans le champ, divers symboles; légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ; revers, un char, à droite, conduit par un génie ailé; au-dessus, un astre ou un croissant, et à l'exergue ΕΠΙ ΙΚΕΤΑ. Deux Hicétas, figurent dans l'histoire de Syracuse, l'un qui fut renversé par Timoléon; l'autre, après la mort d'Agathocle, se fit proroger pendant neuf ans dans les fonctions de stratége. C'est à ce dernier que l'on rapporte les médailles que nous venons de décrire et qui sont en or. Il faut convenir que le peu de durée de l'autorité d'Hicétas l'Ancien et sa position précaire entre Denys, maître de la citadelle, et les Carthaginois, qui occupaient le port et la ville neuve, rendent peu probable une émission considérable de monnaies d'or. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que M. le duc de Luynes a signalé les rapports de style entre ces pièces d'Hicétas et celles gravées par Évenète, qui furent également imitées par les Carthaginois. Il serait permis de supposer que les divers prétendants s'empressèrent de constater leur pouvoir en frappant des monnaies au nom d'une ville dont ils n'occupaient cependant qu'une partie.

[4] Les monnaies au type du Pégase sont celles que l'on trouve le plus communément en Sicile. Les unes portent la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ en toutes lettres, et ne peuvent donner matière à aucun doute; mais beaucoup d'autres n'ont que des symboles. Une étude attentive est

la *triquetra*, indice de ses prétentions sur la Sicile entière [1], avec la légende ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ (probablement ΝΙΚΗ); puis, lorsque, à l'exemple des successeurs d'Alexandre, il prit le titre de roi, Diane Soteira [2], et, au revers, la foudre, accompagnèrent la légende ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ. Pendant l'expédition de Pyrrhus en Sicile, les types macédoniens et épirotes d'Hercule, coiffé de la peau de lion; de Pallas, debout, combattant, et la tête d'Achille, s'unissent aux types syracusains de Proserpine. C'est à cette époque, où tous les Siciliens furent momentanément réunis sous un même sceptre, que se placent les médailles à la légende ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ [3], dont les sujets et le travail offrent une grande analogie avec les premières pièces d'Hiéron II [4], et de la reine Philistis, sur laquelle les archéologues ont fait tant de conjectures. Les médailles qui portent les noms d'Hiéron et de Gélon, attribuées pendant longtemps aux anciens

nécessaire pour distinguer celles qui furent frappées en Sicile de celles des autres colonies corinthiennes ou de la métropole.

[1] La *triquetra* ou triscèle, symbole des trois caps de la Sicile, figure aussi sur des médailles que nous croyons appartenir à Denys Ier.

[2] Diane était honorée sous ce même surnom de ΣΩΤΕΙΡΑ à Mégares, à Pagæ, à Pellène, en Achaïe, à Bæes, à Trézène, à Mégalopolis, etc. (Voyez Pausan. *Att.* 40 et 44; *Ach.* 27; *Laconie,* 21; *Corinth.* 31; *Arcad.* 30.) A Ægium en Achaïe, il existait un temple de la déesse ΣΩΤΗΡΙΑ, où, d'après un rite particulier, on jetait des gâteaux dans la mer, en disant qu'on les envoyait à Aréthuse, fontaine de Syracuse. (Pausan. *Ach.* 24.)

[3] Cette attribution est établie, pour la première fois, par des rapprochements nombreux, dans le Mémoire, déjà souvent cité, sur les médailles de Pyrrhus, où sont aussi résolues les questions relatives à la reine Philistis et à Gélon.

[4] Parmi les nombreuses monnaies d'Hiéron II, nous citerons celles qui portent une tête barbue couronnée de laurier, où l'on a voulu voir son portrait, mais qui est peut-être un Neptune, comme l'indiquent d'autres médailles avec la légende ΠΟΣΕΙΔΑΝ, et, au revers, un trident entre des dauphins, et la légende ΙΕΡΩΝΟΣ.

princes de ce nom; enfin, celles d'Hiéronyme [1] et quelques autres, qui durent être frappées durant les dernières années de la liberté syracusaine, présentent encore un caractère de noblesse et un grand fini de travail. Elles s'accordent avec les faits que nous avons observés dans les autres branches des arts et de la littérature, pour nous montrer que les Grecs de Sicile, quoique déjà destitués du génie créateur qui marque les grandes époques, conservaient les traditions du beau, et pouvaient donner, en ce genre, d'utiles leçons à leurs vainqueurs.

[1] Les monnaies d'Hiéronyme portent la tête de ce jeune prince ceinte du bandeau royal, et, au revers, la foudre, comme sur les monnaies de Pyrrhus, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ. Ces monnaies, ainsi que celles d'Hiéron, offrent souvent des initiales qui pourraient donner lieu à de nouvelles recherches. On y trouve, entre autres, les lettres ΑΓ, que M. Raoul-Rochette a expliquées, avec toute probabilité, par Ἀγέμων, sur une inscription d'Hiéron. (Mém. cité, p. 246.)
ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΓΕ [μόνος]
ΙΕΡΩΝΟΣ ΙΕΡΩΚΛΕΟΣ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΘΕΟΙΣ ΠΑΣΙΝ.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V

X

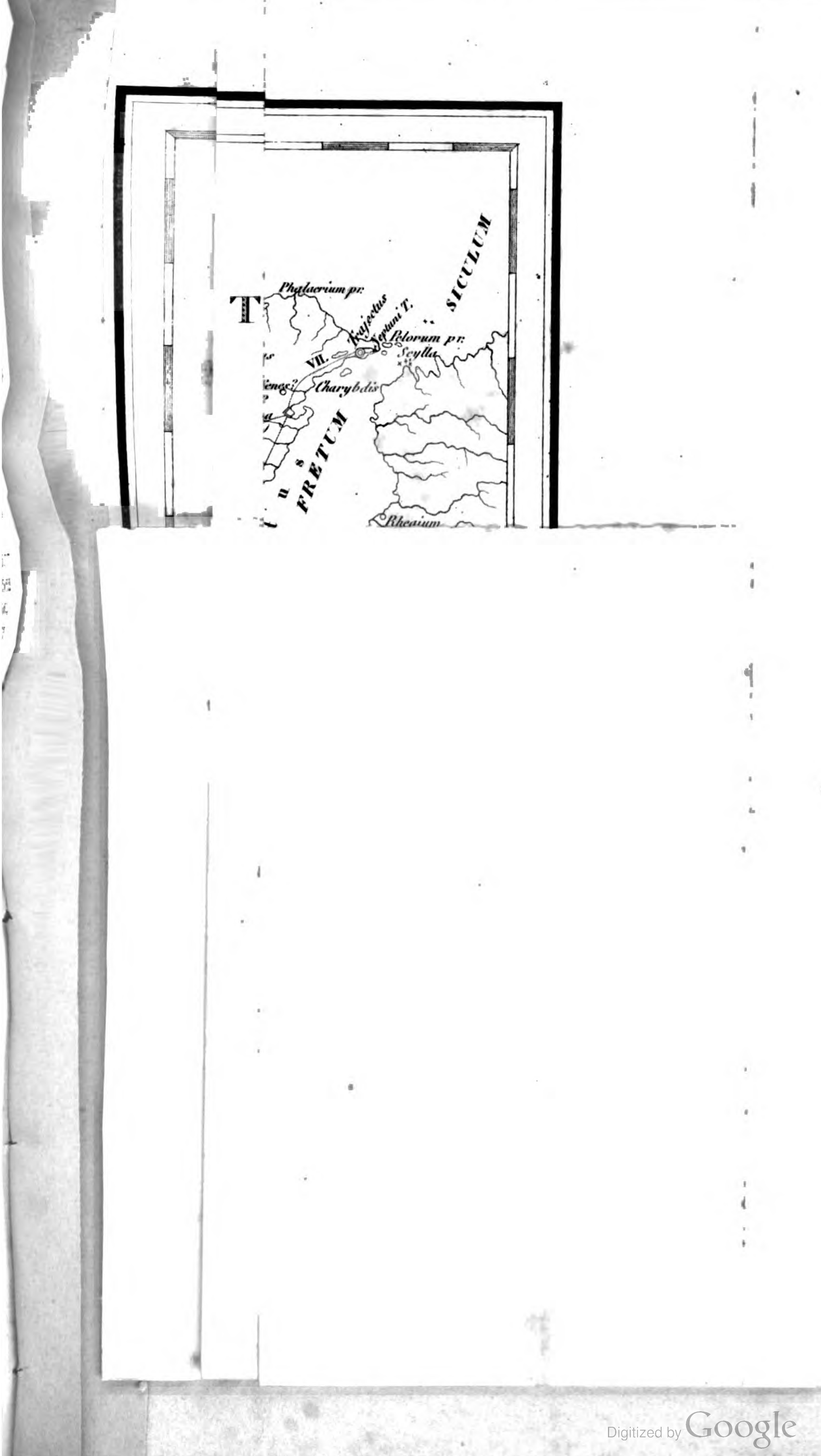
Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES DIVISIONS ET PARAGRAPHES.

FIN DE LA TABLE DES DIVISIONS.


SICULUM
Phalacrium pr.
Trajectus
Neptuni T.
Pelorum pr.
Scylla
VII.
Charybdis
FRETUM
Rhegium

ct

SE TROUVE

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 56,

A PARIS.

